

ROSANNA ALAGGIO

Brindisi medievale

Natura, Santi e Sovrani
in una città di frontiera

EDITORIALE SCIENTIFICA

Proprietà letteraria riservata

© Copyright 2009
Editoriale Scientifica s.r.l.
Via San Biagio dei Librai, 39
80138 Napoli
www.editorialescientificasrl.it es@editorialescientificasrl.it
ISBN 978-88-6342-083-8

*Così va il mondo
ognun segue sua stella,
ciascuno è in terra
a qualche fin producto,
et per tal variar
natura è bella*

Serafino Ciminelli
detto "l'Aquilano"
(1466-1500)

A mio padre

Il mio primo, commosso, pensiero è rivolto al prof. Enrico Pispisa, purtroppo scomparso prima della pubblicazione di questo lavoro che al suo magistero deve molto.

Un debito di riconoscenza, profonda stima e ammirazione mi legano al prof. Errico Cuozzo che ha seguito il mio percorso scientifico con la paziente e generosa umanità che contraddistingue il suo impegno nel mondo della ricerca. Al prof. Jean-Marie Martin, che ha voluto dare maggior lustro a questa pubblicazione accettando di scriverne la Prefazione, va il mio sentito ringraziamento.

Desidero esprimere, poi, tutta la mia gratitudine al professore Giuseppe Galasso che, accogliendo l'invito dei proff. Piero Craveri e Errico Cuozzo, condirettori della collana, mi ha onorato dei suoi preziosi consigli e, dopo aver letto con la sua consueta acribia il manoscritto, ne ha consentito la stampa.

Le difficoltà nel reperimento di fonti e pubblicazioni spesso sono state superate solo grazie alla disponibilità e all'abnegazione di amici e funzionari di archivi e biblioteche. Per questa ragione un ringraziamento affettuoso va a Marcella Guadalupi Pomes, già direttrice dell'Archivio di Stato di Brindisi, e a tutti i funzionari di quest'istituto, particolarmente a Elena Lenzi, Maria Ventricelli, Cristina Granpieri, Teresa Diviggiano, Anna Maria Spagnolo, Rosanna Savoia, Maria Carmela Fongaro; tutte con competenza e premura hanno accelerato i tempi della mia ricerca permettendomi di utilizzare un corpus documentario eccezionalmente importante ed originale. Un sincero ringraziamento anche ad Antonio Caputo, già direttore della Biblioteca Arcivescovile "Annibale De Leo" di Brindisi, al Soprintendente Giuseppe Andreassi e ad Adele Cocchiaro, funzionario della Sovrintendenza Archeologica della Puglia, responsabile di zona per Brindisi.

INDICE

<i>Prefazione</i> di J.-M. Martin	IX
<i>Premessa</i>	XIII
<i>Sigle e abbreviazioni</i>	XIX
1. <i>Spazio della natura e modificazioni storiche</i>	
1.1. Caratteri dell'ambiente fisico e paesaggi storici	3
1.2. La città tra risorse disponibili e modalità del quotidiano	41
1.2.1. <i>Spolia</i>	42
1.2.2. L'acqua	49
1.2.3. Il sale	55
1.2.4. L'argilla	62
2. <i>La difficile sopravvivenza nei secoli altomedievali</i>	
2.1. Trasformazioni nella regione dopo la riforma di Diocleziano	77
2.2. Paesaggi del Salento tardoantico	79
2.3. Una città senza mura	88
3. <i>La città di San Leucio</i>	
3.1. Il racconto agiografico	111
3.2. Il valore delle spoglie del Santo	117
3.3. La memoria di Brindisi nella diffusione del culto di Leucio	119
3.4. La <i>civitas episcopii Sancti Leuci</i> e i presuli di Oria e Canosa	124

4. <i>La rifondazione bizantina</i>	
4.1. L'epigrafe del protospatario Lupo	137
4.2. Programmazione e modalità della restaurazione imperiale	140
4.3. Il rapporto con la <i>civitas vetus</i>	157
4.4. Le colonne della Collina di Ponente	163
4.5. L'acropoli	171
5. <i>Strategie di potere e dinamiche sociali</i>	
5.1. All'indomani della conquista normanna	183
5.2. Papato e potere comitale nel ripristino della Cattedra brindisina	188
5.3. Ceti e gruppi dirigenti in età normanno-sveva	196
5.4. La "pratica di mare": operatori stranieri e intrapresa locale	216
5.5. Il cantiere della torre-faro	227
6. <i>Patrimoni ecclesiastici e sviluppo dello spazio urbano</i>	
6.1. "In pheidō et tenimento": la topografia giuridica di Brindisi	253
6.2. Definizione e origine dei poteri operanti in città	263
6.3. La signoria fondiaria della Chiesa brindisina	272
6.4. La gestione delle rendite immobiliari e i condizionamenti esercitati sull'evoluzione del tessuto urbano	281
7. <i>Immagini dalla città</i>	
7.1. Gli esiti della pianificazione federiciana: il castello, l'arsenale, una nuova cinta muraria	301
7.2. Spazi e funzioni	307
7.3. Tipologie edilizie	317
8. <i>Scenario di frontiera: il ruolo assegnato alla città dalla monarchia normanno-sveva</i>	
8.1. Il mosaico pavimentale della cattedrale	325
8.2. La propaganda antibizantina nell'età dei due Guglielmo	333
8.3. <i>Roland</i> e <i>Olivier</i> : modelli per la feudalità regnicola	340
8.4. Il "sogno" del Guiscardo	349
8.5. Una "innumerabile folla di Crucesignati" si dà appuntamento a Brindisi	355
8.6. Ai confini del mondo conosciuto	364
<i>Fonti</i>	373
<i>Referenze</i>	405
<i>Indice dei nomi</i>	409

PREFAZIONE

Brindisi est d'abord un site: celui des deux «seni» qui constituent la plus belle rade de l'Italie adriatique; du côté de la terre s'étendent, plus prosaïquement, les très bas plateaux du Salento septentrional.

C'est aussi une ville, mais dont l'histoire semble s'écrire en pointillés: établissement messapien (elle a sans doute alors acquis son nom) devenu colonie romaine au III^e siècle avant J.-C., elle brille sous la République et l'Empire: point d'arrivée de la voie Appienne, elle est, par excellence, le port qui lie l'Occident et l'Orient romains. Mais, dès la fin de l'Antiquité, elle s'efface, supplantée dans ce rôle par Otrante, port beaucoup plus médiocre, mais plus proche de l'Épire. Du IX^e au XI^e siècle, Brindisi disparaît pratiquement, même physiquement. Sa renaissance, due aux autorités byzantines, reste modeste jusqu'au XIII^e siècle, où elle retrouve une partie de son rôle antique. À l'époque moderne, c'est de nouveau une bourgade endormie, rongée par la malaria. Au XIX^e siècle, elle devient le point de départ de la «malle des Indes» et le reste jusqu'en 1914; c'est aujourd'hui l'un des ports qui assurent les liaisons entre la Grèce et le reste de l'Europe. Enfin, elle est devenue en 1927 le chef-lieu de la province la plus petite et la moins peuplée de Pouille.

Cette histoire en forme de sinusoïde est avant tout celle du port. Cela signifie en particulier qu'à certaines époques historiques, un site portuaire aussi extraordinaire peut être délaissé:

ainsi Brindisi, comme Tarente, pendant tout le haut Moyen Age; le port le plus florissant de toute l'Italie méridionale est alors Amalfi, site admirable, mais dont la médiocrité technique saute aux yeux.

À cette histoire en pointillés répond une historiographie rare et saccadée, qui ne compte que quelques œuvres importantes: celle d'Andrea Della Monaca, qui toutefois s'est apparemment contenté de publier en 1674 un livre écrit soixante-dix ans plus tôt par Giovanni Maria Moricino; celle, plus utile encore pour les historiens actuels, de l'archevêque Annibale De Leo (1739-1814), qui a rassemblé en quatre volumes, dans une sorte de cartulaire factice, les documents qu'il a pu trouver, dont un bon nombre ont été perdus depuis. De son travail, resté manuscrit, les deux premiers volumes ont enfin été publiés, au XX^e siècle, respectivement par Gennaro Maria Monti et par Michela Pastore Doria. La Biblioteca De Leo a d'autre part recueilli l'ensemble des archives anciennes de la ville; son directeur, Rosario Jurlaro, a honoré sa patrie de nombreux articles. En dépit du travail très méritoire de ces quelques savants, une grande partie des archives anciennes se sont perdues, donnant de l'histoire de la ville une image encore plus hachée.

Mais – et c'est l'un des mérites de Rosanna Alaggio d'avoir choisi cette optique – la ville ne se réduit pas au port, même si sa fonction maritime la situe à la marge du réseau urbain de la région; elle a un certain nombre de fonctions, qu'il fallait définir et analyser: c'est à cette tâche, rendue difficile par la documentation, qu'elle s'est attachée. Brindisi est le chef-lieu d'un arrière-pays dont l'économie subit des fluctuations moins radicales que le transport des hommes et des marchandises. Elle est d'autre part le centre de pouvoirs dont il convenait de déterminer la nature et les limites: elle perd son siège épiscopal, puis se donne un rôle métropolitain; elle abrite une courte dynastie comtale – la première famille de Conversano – qui gouverne aussi trois autres villes, mais remanie profondément le rôle de Brindisi et lui donne en quelques décennies une physionomie originale: grâce aux comtes de Conversano, les seigneuries ec-

clésiastiques sont ici mieux définies et plus puissantes que dans le reste du Midi normand; la cité est ensuite domaniale.

Rosanna Alaggio a donc choisi d'étudier la ville médiévale de Brindisi sous tous ses aspects, de ses productions économiques à son image. Ce n'est pas un hasard si le livre s'ouvre sur une ample réflexion historiographique portant sur la ville et l'histoire urbaine: dans le cas présent, la ville a besoin d'être définie comme telle. Elle a ensuite bien utilisé les sources classiques (documents d'archives, inscriptions, hagiographie, rapports de fouilles), mais aussi d'autres qui le sont beaucoup moins, tels les dossiers et plans des services techniques de la ville, qui apportent beaucoup à la connaissance de la topographie historique. On doit en particulier se réjouir du nombre de cartes, plans et autres illustrations qui éclairent le texte et permettent au sujet d'échapper à l'abstraction et à la sécheresse.

L'étude part de la ville (une «ville sans murailles» à la fin de l'Antiquité), dont elle montre très bien la quasi-disparition au IX^e siècle et la modeste renaissance au XI^e; elle en présente les «dynamiques sociales» à l'époque normande, avec l'installation des deux pouvoirs – comtal et archiépiscopal – enfin la reprise des relations avec l'Orient, notamment à la faveur des Croisades (Brindisi devient aussi l'un des principaux lieux de repli des établissements religieux occidentaux en Terre sainte). Après avoir campé le personnage central, l'auteur étudie avec précision son environnement, ses productions (avec un important développement sur la céramique); on revient enfin à la topographie urbaine et aux types de construction, en notant la présence massive et l'utilisation des restes antiques. L'étude sociale, qui doit se contenter d'une base documentaire très étroite, est enfin étayée par un certain nombre d'appendices (personnages qualifiés de *miles*, de *sire*, de *dominus*) qui tirent de cette documentation tout ce qui peut l'être.

La relative complexité de ce plan met bien en lumière à la fois les rapports dialectiques entre la ville (et son existence même) et le milieu, terrien et maritime, et les difficultés d'approche de ces rapports à travers une documentation peu abondante, mais surtout disparate, que l'auteur n'hésite pas à

étendre jusqu'à l'époque moderne, grâce notamment à des récits de voyageurs. Quant au titre, il met bien en valeur les trois éléments qui ont permis à Brindisi de survivre à travers de multiples vicissitudes: entre la nature, qui lui a fourni son site et la base de son économie, et les souverains médiévaux (du *basileus* à Frédéric II et à Charles I^{er} d'Anjou, en passant par les comtes de Conversano et les rois normands), les saints – surtout saint *Leucius*, san Leucio – ont préservé son identité alors même que la ville tendait à disparaître.

Cette ville – l'une des mieux connues des spécialistes de l'Antiquité – le méritait bien: si son histoire est hachée, Brindisi n'a finalement jamais changé ni de site, ni de nom. Quant à l'auteur, elle prend vaillamment la suite de ses rares, mais méritants prédécesseurs pour donner, à partir d'une documentation extrêmement fragmentée et, au total, assez pauvre, une vision historique cohérente de l'histoire médiévale de cette ville. Le thème de la ville méridionale, à la fois différente de celle de l'Italie communale (ce que refusaient de voir bien des historiens des générations précédentes) et offrant une typologie plus variée, n'a encore été abordé qu'assez rarement (on pense notamment aux études de Mario Del Treppo et Alfonso Leone sur Amalfi, de Paolo Delogu sur Salerne), en dépit de son intérêt évident. Rosanna Alaggio apporte, dans cette optique, un exemple d'autant plus intéressant qu'il est en partie atypique: celui d'une ville admirablement douée pour abriter un port important, mais dont l'histoire médiévale et moderne est extrêmement sinueuse et incertaine. Elle met clairement en valeur les multiples paramètres qui commandent cette histoire heurtée. En outre, à côté de la célèbre Brindes antique, elle réussit à recréer l'image, moins brillante, mais plus complexe et plus profonde, d'une Brindisi médiévale à l'éclat discontinu.

JEAN-MARIE MARTIN

Rome le 1^{er} octobre 2005

PREMESSA

Nelle parole dei cronisti normanni e svevi è presente, costante, il riferimento alle forze della natura che, nel loro esplicarsi, risultano capaci di condizionare, spesso di dominare, non solamente il lavoro, la salute, la stessa convivenza umana, ma anche la sfera dei sentimenti e del soprannaturale, in definitiva della mentalità.

È riflettendo su questa incessante azione di modellazione che Marc Bloch ha constatato essere «ingenuo pretendere di capire gli uomini ignorando quali fossero le loro condizioni fisiche e il loro modo di vivere». Da questo assunto nasce questa ricerca che si è data come campo privilegiato un insediamento urbano dell'Italia Meridionale nel Medioevo.

La percezione dell'importanza del fenomeno urbano nella coscienza degli Europei del Medioevo, emblema stesso della propria condizione esistenziale in rapporto al mondo sensibile ed agli altri uomini, emerge da innumerevoli fonti e, in forma apodittica, nella raffigurazione geografica della terra che era dipinta sulla nota pala d'altare della abbazia benedettina di Ebstorf. Nel perimetro rappresentante Asia e Africa apparivano le popolazioni, mentre in quello dell'Europa erano raffigurate esclusivamente le architetture senza alcuna figura umana, a indicare il luogo del paesaggio urbano per eccellenza. Nondimeno il passaggio dalla tarda antichità al Medioevo ha diversamente inciso nei vari contesti territoriali europei mostrando dinamiche nella vita urbana piuttosto differenziate, fino ad os-

servare la scomparsa di numerosi centri e la nascita di nuovi. L'ultima riflessione degli studiosi circa il peculiare contesto italiano, al di là del superato confronto tra continuisti e discontinuisti, individua proprio nel Mezzogiorno l'area dove più acuta fu la crisi urbana di IV-VII secolo e più radicale fu la risposta alla progressiva destrutturazione da parte degli uomini e delle istituzioni medievali. Brindisi non sfugge a tale fenomenologia, ma vi si adegua attraverso processi suoi peculiari, giungendo con forme nuove al pieno Medioevo.

L'intento di ricostruire questi processi ed i relativi costrutti, ha costituito la motivazione di partenza nello sviluppo di questa ricerca nata come tesi di dottorato presso l'Università di Palermo nel 1999.

Sin dalle prime fasi dell'analisi dei dati, è apparso evidente che una impostazione metodologica calibrata su una prospettiva effettivamente interdisciplinare, ma non dimentica del magistero sociale di Bloch, date le peculiarità del contesto indagato, avrebbe portato ad una ricostruzione storica attraverso la stratificazione di diversi piani di lettura, con il potenziale pericolo per il lettore di dispersione dell'organicità ed unità della restituzione. È stato fatto il possibile perché ciò non accadesse. In ogni caso, si è reso necessario adottare una disposizione dei materiali espositivi che fosse la più dialetticamente aderente ai caratteri precipui della materia investigata. È solo in adesione a tale necessità che ho valutato come taglio più giusto da adottare non quello che segue fedelmente la traiettoria longitudinale della cronologia, ma, piuttosto, quello che attraversa i diversi temi secondo una diagonale strutturale.

Le difficoltà da superare sono state molteplici e a livelli molto differenziati. Valgano per tutte alcune considerazioni sulle vicende della struttura demica e urbana dal Tardoantico all'età sveva e, successivamente, sullo stato degli studi alla fine degli anni '90 del Novecento.

Brindisi quale insediamento storicamente attestato entro il perimetro della cinta muraria di età romana occupava una superficie di ca. 120 ettari. L'insediamento medievale, come risulta dalla riorganizzazione bizantina della prima metà dell'XI

secolo ed almeno fino alla fine del XIII secolo, occupava una superficie che superava di poco i 15 ettari, entro un nuovo circuito murario. In aggiunta, se il dato numerico è già crudamente esemplificatore di quanta vita si è interrotta o rapidamente trasformata in reperto, va rilevato che la documentazione cartografica di età moderna e contemporanea ci testimonia una lentissima dinamica edilizia. Tant'è vero che la completa saturazione degli spazi edificabili inclusi nel perimetro originario della cinta muraria di età romana avverrà solo con le ricostruzioni e l'espansione residenziale seguenti l'ultimo conflitto mondiale. Proprio per questi peculiari sviluppi, al silenzio delle fonti scritte, soprattutto per i secoli altomedievali, ha potuto rispondere, almeno in parte, l'interpretazione delle fonti materiali, grazie ad una cospicua presenza di giacimenti archeologici pervenuti fino ad oggi indisturbati.

Lo stato delle conoscenze sulla Brindisi medievale si è presentato come poggiato, in parte, su contributi monografici tutti alquanto datati, e, prevalentemente, su ricerche di microstoria estremamente frammentate nella scelta tematica e alquanto disperse nei localismi della pubblicistica. A fronte della reiterazione acritica di *topoi* storiografici divenuti autoreferenti: la secolare e determinante importanza del porto per la vita sociale ed economica, la realizzazione in età classica di una coppia di colonne marmoree con la funzione di terminali della via Appia, lo spostamento nell'entroterra della sede arcivescovile durante i secoli altomedievali, la presunta "scomparsa" dell'anfiteatro romano e molti altri ancora, le più evidenti assenze sono apparse, da una parte, quella relativa a ricostruzioni storico-topografiche dell'assetto urbanistico fondate su dati certi, dall'altra, quella di studi capaci di porre la questione urbana entro quadri storici attenti ai movimenti della società nel suo complesso, di studi, cioè, interessati alla dialettica tra "città di pietra" e "città vivente" secondo la pur lontana lezione del Lopez e del Dupré Theseider.

Come spesso accade nelle ricerche storiche aventi per oggetto gli sviluppi delle forme organizzative della vita collettiva in un dato ambito territoriale, anche questo lavoro ha tentato di ricostruire le trame di una fisionomia intelligibile, prevalentemente

mente attraverso un lavoro di incisione “in negativo”. Troppe le incrostazioni di definizioni non sostenute da prove, ma troppe anche le colpevoli dimenticanze nei confronti del lavoro ammirevole di archivisti e storici locali di un secolo fa, incontrate durante il percorso.

La speranza di dare voce alla dialettica tra *civitas* e *cives* ha via, via, lasciato il posto ad una priorità: la descrizione precisa di quale fosse la costituzione di tali entità. Non basta, infatti, la presenza e la combinazione più o meno favorevole di alcuni elementi naturali a determinare quale sarà la vita di una collettività. Valgano per tutte le considerazioni di Galasso sul rapporto tra Napoli ed il mare e di Del Treppo sulla marineria napoletana nel Medioevo.

In tal senso va inteso lo sforzo di ricostruzione della *forma urbis* medievale compiuto. Ancora in tal senso va compreso l'evidente intento di tenermi libera dai lacci di una definizione del concetto di città. Su tale questione, personalmente non ritenuta cruciale quando non addirittura fuorviante, è cresciuta una letteratura alquanto ampia, alla quale è sempre possibile riferirsi. Per inclinazione dello spirito e per convinzione dottrinale ho sentito e mi sento di aderire al «convincimento» espresso decenni fa da Roberto Sabatino Lopez ad un giovane Marino Berengo: «che è l'autocoscienza dei suoi abitanti a rendere tale una città».

Quali allora i tratti emersi? È difficile dirlo. Anzi, volerli qui sintetizzare potrebbe apparire eccessivamente riduttivo. Più volte, nel corso della ricerca, questi tratti sono apparsi sfuggenti. La posizione strategica rispetto agli equilibri geo-politici dell'epoca, la rilevanza economica del mare, la costante appartenenza demaniale, i rapporti privilegiati con Venezia, l'importanza delle infrastrutture volute dai poteri centrali, da iniziali luoghi comuni, presenti fin'anche nell'aneddotica locale, sono apparsi nella loro vera luce e, quindi, di tutt'altro significato storico per la formazione di una “autocoscienza”. E il risultato che si presenta ai nostri occhi appare caratterizzato, prevalentemente, da comportamenti mancati, soprattutto dove le forme di esercizio del potere hanno maggiormente stretto le maglie della

propria rete attorno alle “autonomie” possibili. Al punto che è tale esercizio del potere ad assumere, talvolta, forme così peculiari da poterle considerare inedite. Infatti i privilegi concessi, già dai primi signori normanni, all’Episcopio ed alle benedettine di S. Maria *Sanctimonialium* permettono a questi enti l’esercizio di poteri pubblici, compresa la riscossione di parte delle entrate fiscali della città, sin dentro l’area urbana, adottando, negli atti, una specifica terminologia: *in pheudo e in tenimento*. Nel lungo termine, tali privilegi determineranno una vera e propria differenziazione nella topografia giuridica della città ed un condizionamento negativo sul libero esercizio delle attività economiche.

Poco rileva la condizione demaniale della città se poi, nel cuore vivo della realtà urbana, coesistono, con quelle del potere centrale, le prerogative signorili di enti ecclesiastici. Poco rileva la possibilità per i cittadini di appellarsi direttamente alla corona, se poi il potere dell’Episcopio vincola la mobilità della proprietà immobiliare, frena e disincentiva gli investimenti attraverso un capillare prelievo fiscale, il controllo sulle risorse naturali e sulle principali materie prime.

Lo stesso tema della “fortuna” geografica che, sin dall’antichità, ha ininterrottamente accompagnato la città insieme a quello dell’importanza portuale – Brindisi era, e rimane, in Adriatico il più vantaggioso scalo marittimo per le rotte verso Oriente – sembra, alla disamina dei fatti, non essere stato poi così favorevole alla maturazione di un “senso di cittadinanza” ancora tutto da irrobustire. La forte determinazione militare attribuita alla città da Federico II in seguito alla acquisizione di diritti sulla corona di Gerusalemme, scandita a livello infrastrutturale dall’ampliamento dell’arsenale, dalla costruzione del nuovo castello e dal ripristino del circuito fortificato di età classica, ha progressivamente ridotto gli spazi di azione e la possibilità di aggregazione di quei soggetti che in altre città di mare del Regno stavano raggiungendo una consistente agiatezza economica ed emergendo socialmente proprio grazie alle attività mercantili ed alle loro ricadute finanziarie. Nel contempo tale determinazione ha creato le premesse per una crescente richie-

sta, anche a livello locale, di funzionari legali ed amministrativi per le necessità della macchina statale, di marinai e validi comandanti per l'incremento dei ruoli militari della marina reale, al punto che le vocazionalità lavorative, le scelte professionali, l'orientamento delle carriere più importanti dei brindisini, predisposti e disponibili, ha assunto un indirizzo univoco verso sbocchi statali. Il precoce insediamento in città dei più importanti ordini monastico-militari sulla scia del fenomeno crociato e a sostegno della politica mediterranea dello svevo, per via dei notevoli fabbisogni in termini logistici e di approvvigionamenti, avrebbe potuto garantire un vasto e diversificato indotto alla comunità locale, ma il progressivo controllo di tali enti su tutte queste attività attraverso mezzi e personale propri ha ridotto ulteriormente il campo delle opportunità per i brindisini.

E negli stessi secoli proprio il ruolo centrale rivestito dallo scalo finirà con l'attribuire alla città i caratteri propri di uno scenario di frontiera, e nella percezione dall'esterno la città sarebbe diventata specchio di suggestioni e aspettative, vetrina delle istanze politiche della monarchia, dei suoi progetti espansionistici, fino all'inibizione di un naturale percorso verso l'acquisizione di un'identità specifica ed originale.

R.A.

SIGLE E ABBREVIAZIONI

AA.	Atti dei Convegni Internazionali della Ceramica, Al- bisola
Act. Imp.	Acta Imperii inedita
Act. SS.	Acta Sanctorum
AGNS	Atti delle Giornate del Centro Studi Normanno- Svevi di Bari
AISSCA	Associazione Italiana per lo Studio della Santità, dei culti e dell’Agiografia
«AM»	«Archeologia Medievale»
Arch. Arc. Br.	Archivio Arcivescovile di Brindisi
Arch. Cur. Br.	Archivio della Curia Arcivescovile di Brindisi
ASBr	Archivio di Stato di Brindisi
ASCB	Archivio Storico del Comune di Brindisi
ASN	Archivio di Stato di Napoli
ASNSP	Archivio della Società Napoletana di Storia Patria
«ASP»	«Archivio Storico Pugliese»
«ASPN»	«Archivio Storico per le Province Napoletane»
BAD	Biblioteca Arcivescovile “A. De Leo” di Brindisi
BHL	Bibliotheca Hagiographica Latina
BNN	Biblioteca Nazionale “Vittorio Emanuele III” di Na- poli
BNV	Biblioteca Nazionale di Venezia
BPL	Biblioteca Provinciale di Lecce
«BR»	«Brundisii Res»
BS	Bibliotheca Sanctorum
CB. com	Catalogus Baronum, commentario
CCCM	Corpus Christianorum Continuatio Mediaevalis

CDB	Codice Diplomatico Brindisino
CDP	Codice Diplomatico Pugliese
CFHB	Corpus Fontium Historiae Byzantinae
CIL	Corpus Inscriptiones Latinarum
CISAM	Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo di Spoleto
CSHB	Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae
doc.	documento
FSI	Fonti per la Storia d'Italia
GC	Genio Civile
HDF	Historia Diplomatica Friderici secundi
IGM	Istituto Geografico Militare, Firenze
IP	Italia Pontificia
IS	Italia Sacra
MGH	Monumenta Germaniae Historica
ms.	manoscritto
«NSc»	«Notizie degli Scavi»
PG	Patrologiae cursus completus. Series Graeca
«QF»	«Quellen und Forschungen»
RBMES	Rerum Britannicorum Medi Aevi Scriptorum
Reg. Ang.	Registri della Cancelleria Angioina
Reg. Ch. It.	Regesta Chartarum Italiae
RHCHO	Recueil des Historiens des Croisades. Historiens Occidentaux
RI	Regesta Imperii
RIS	Rerum Italicarum Scriptorum
«RS»	«Ricerche e Studi. Quaderni del Museo Archeologico Provinciale "Francesco Ribezzo" di Brindisi»
SAFT	Société des anciens textes français
SAMI	Società Archeologi Medievisti Italiani
«SeS»	«Società e Storia»

1.

SPAZIO DELLA NATURA
E MODIFICAZIONI STORICHE

1.1. *Caratteri dell'ambiente fisico e paesaggi storici*

Se cercassimo nei documenti figurativi medievali dell'Italia meridionale la registrazione dei caratteri dell'ambiente naturale e ancor più degli strumenti e dei tempi del lavoro agricolo, rimarremmo ben presto delusi. Intere regioni come Basilicata e Puglia non ci hanno lasciato alcuna testimonianza. Certamente una delle cause principali va ricercata nel forte radicamento in questi territori della tradizione bizantina, non interessata all'elaborazione realistica delle figure che animano i calendari dei lavori nei campi e le sequenze dei mesi, o alla raffigurazione non convenzionale del paesaggio. Dei territori che furono dell'*Apulia*, e che passarono nei secoli successivi a *le Puglie*, abbiamo molte testimonianze dirette, dalle parole di Paolino da Nola alle annotazioni dei viaggiatori più attenti del XVIII e XIX secolo come George Berkeley e Janet Ross. Ma si tratta pur sempre di osservazioni dall'"esterno". Mancano, invece, significativi documenti capaci di parlare dall'"interno", capaci di rappresentare la sensibilità di volta in volta sviluppata verso il proprio ambiente fisico e umano.

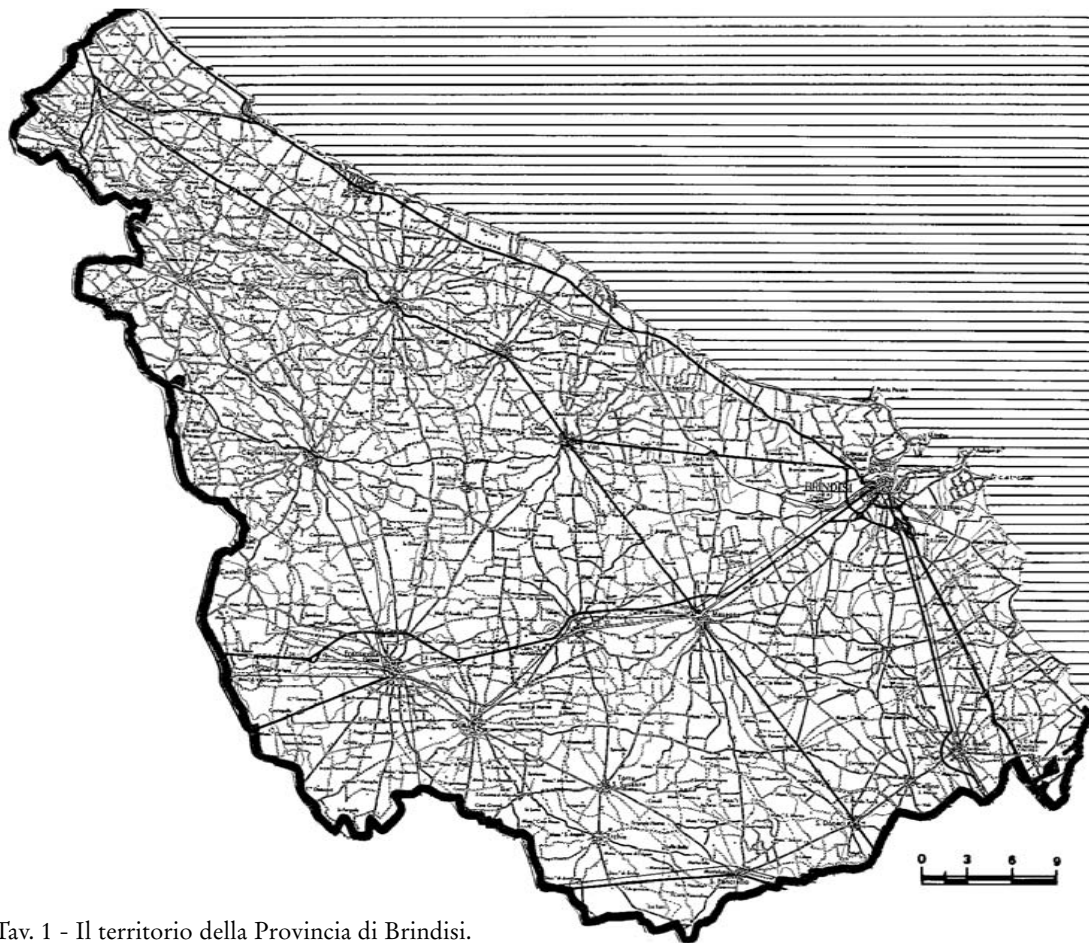
Giovanni Romano, poco più di vent'anni fa, in un magistrale saggio sul paesaggio nella tradizione pittorica italiana rilevava quasi come un'anomalia questa carenza di documenti nel Mezzogiorno medievale e aggiungeva che, nonostante lo sforzo di «manifestare ea quae sunt, sicut sunt» compiuto nel rinnovato ambiente della cultura federiciana, «i miniatori meridionali

utilizzati da Federico II e Manfredi avevano alle spalle una tradizione figurativa difficile da svecchiare che, come massimo omaggio alla bellezza della natura, era riuscita a realizzare la decorazione della sala di re Ruggero in Palazzo Reale a Palermo [...] una sfilata di animali e alberi impettiti e schematizzati», concludendo che «dal complesso di dati sulla cultura federiciana si ricava l'impressione che la nuova scienza arabo-toledana-sicula non sia diventata un fatto così diffuso da incidere sulle attese e le abitudini iconografiche di un vasto pubblico, come nelle città settentrionali. Verosimilmente agirono sulla tematica figurativa la minore densità e grandezza dei centri urbani, l'inesistenza di una committenza interessata a immagini destinate a uscire fuori dalla corte imperiale, una minore incidenza dell'agricoltura intensiva nella vita economica e sociale del regno»¹.

Proprio quest'ultima considerazione sembrerebbe la più suggestiva da invocare di fronte ad uno sconosciuto palinsesto di XII-XIII secolo venuto alla luce in Campania, a Ravello². Si tratta di un ciclo affrescato, nelle lunette di un ambiente voltato a crociera, raffigurante i mesi. Il lacerto meglio conservato presenta il mese di novembre attraverso la scena della raccolta delle castagne, quella castagna da frutto particolarmente carnosa denominata *zenzale* o *granacza*, che aveva assunto dall'altomedioevo un ruolo predominante nell'economia agricola di tutto il ducato amalfitano e che restituisce nella raffigurazione ravellese il riconoscimento di un secolare sforzo di specializzazione agronomica e di modellazione del paesaggio nel quale il committente – un laico – intendeva riconoscersi.

¹ ROMANO, *Studi sul paesaggio*, p. 20. La carenza di documenti pittorici – è stato rimarcato dal Romano – oltrepassando i limiti del periodo medievale assume per Sardegna, Basilicata, Puglia e, in parte, per la Calabria carattere di mancanza strutturale, tanto da far affermare, quasi in un interrogativo retorico: «Una *idea del paesaggio italiano* può reggere senza un buon quinto dell'effettivo territorio nazionale [...] la fama figurativa di Napoli non riscatta le omissioni su tanta parte dell'Italia meridionale e insulare» (ROMANO, *Idea del paesaggio italiano*, p. 267). Sulle città italiane come emergono dai documenti figurativi il Romano rimanda alle osservazioni in BOLOGNA, *La coscienza storica dell'arte*, pp. 47-53.

² WIDEMANN, *Un calendario di lavori agrari in un affresco medievale*.



Tav. 1 - Il territorio della Provincia di Brindisi.



Fig. 1 - Brindisi. Torre Cavallo. Resti della muratura basamentale (BAD, a. 1966).

Ancora alle riduttive considerazioni del Romano bisogna richiamarsi se osserviamo le forme della flora e della fauna rappresentate nel più grande ciclo affrescato del Trecento pugliese: il noto *Giudizio Universale* firmato da Rinaldo da Taranto nella controfacciata della chiesa di S. Maria del Casale a Brindisi³. L'impaginato complessivo, l'equilibrio fra i fondali e le figure, tutto respira ancora della stretta rispondenza ai dettami dell'arte bizantina. Gli alberi, anche quando carichi di frutti e dettagliati nel fogliame, appaiono figure isolate di un catalogo. Se un cauto realismo emerge nelle figurette e nelle fiere che animano i pannelli raffiguranti la *Terra* e il *Mare*, non si evidenzia da parte dell'artefice alcun tentativo di reinvenzione, almeno nelle più popolari scene, attraverso la freschezza di quella natura "regolata" che compariva nelle coeve realizzazioni degli artisti toscani, e che proprio grazie a loro era giunta anche a Napoli. Sarebbe bastata come sollecitazione l'ordinata teoria

³ CALÒ, *La chiesa di S. Maria del Casale*, in particolare pp. 51-60; CALÒ MARIANI, *L'arte del Duecento in Puglia*, pp. 202-205.

dei vigneti che si stendeva sotto i suoi occhi proprio in quella contrada del Casale brindisino. Unico, timido, esempio in Salento sono il «Marzo-Spinario» e le raffigurazioni dei mesi nel mosaico pavimentale della cattedrale di Otranto. Figure affiancate a quelle di tema religioso, e per se stesse inserite in una simbolistica più ampia, nella quale non sono presenti intenzionali riferimenti alla rappresentazione del lavoro come tema fondamentale del racconto, ma piuttosto come segnacolo del trascorrere del tempo⁴.

Se l'immaginario collettivo non si è trasfigurato in documenti iconografici nei quali rilevare l'esplicita identificazione dell'attore o della comunità con i luoghi e con il lavoro, cercheremo allora nell'analisi dei dati naturali e nelle diverse fonti scritte la possibilità di ricostruire un'immagine ed un carattere di quei luoghi, di quei contesti d'incontro e di scontro tra le forze naturali e l'azione umana che hanno fatto da sfondo agli sforzi ordinatori della vita associativa nel territorio brindisino⁵. «A Gargano monte ad Hydruntum rectilinea fere est, brevibus falcata finibus. Ad Brundusium discreta terra mare in sinus formam excipit, in intima sinus parte fretum est»⁶. Le parole dell'erudito Antonio De Ferraris, detto il Galateo, tratte dal *De Situ Iapygiae* composto nella prima metà del XVI secolo, seb-

⁴ SETTIS FRUGONI, *Per una lettura*, pp. 232-234. Significative sono le considerazioni di Salvatore Tramontana sulle rappresentazioni scultoree e musive del lavoro nella Sicilia medievale, le cui fonti – afferma l'A. – risultano ancora poco sondate, TRAMONTANA, *Spazi, lavoro, semina*, in particolare pp. 50-51.

⁵ Su questi temi bisogna registrare, nell'ultimo decennio, una crescente attenzione sia da parte di archeologi e naturalisti, sia da parte degli storici. A questo riguardo ALBORE LIVADIE, ORTOLANI, *Il sistema uomo-ambiente tra passato e presente*; ARMIERO, *Ambiente e Storia*. Presso il Centro di Studi normanno-svevi di Bari negli ultimi anni sono stati indagati, con impegno crescente, nessi e dinamiche tra gruppi umani e territorio nel Mezzogiorno di XI-XIII sec. Per tali orientamenti culturali e metodologici si veda la fondamentale prospettiva di ricerca di Salvatore Tramontana, il quale, recentemente, è pervenuto alla ricostruzione di un completo quadro storiografico nel suo lavoro *Il Regno di Sicilia*.

⁶ «Dal monte Gargano ad Otranto la riviera è quasi rettilinea, pochissimo interrotta in qualche parte. A Brindisi poi la terraferma riaprendosi accoglie il mare in forma di seno, nella cui interna parte evvi uno stretto»: DE FERRARIIS, GALATEO, *Epistole salentine*, pp. 122-123.

bene spesso legate ai luoghi comuni di una magniloquente quanto vagheggiata eredità classica, nel caso dei contesti naturali registrano osservazioni fedeli, come nel brano citato, attraverso il quale ci viene descritto ciò che un osservatore dal mare, avvicinandosi al porto di Brindisi, avrebbe percepito come elementi distintivi dell'ambiente costiero. Proprio il colpo d'occhio sul porto intende mostrarci, come in una sorta di patto, quasi in una paritaria divisione degli oneri, l'accordo raggiunto tra la natura, benevola dispensatrice, e gli abitanti, attenti difensori dell'*inclyta urbs*: «Interior portus turribus et catena clauditur: exteriorem hinc atque hinc scopuli et insularum obiectus protegit. Videtur ludentis ac providae naturae sagaci industria factus»⁷, confermando così uno dei *topoi* letterari tra i più ricorrenti sul sito della città.

La particolarità conformativa dell'insenatura brindisina e la sua "naturale" attitudine alla realizzazione di un ampio scalo marittimo ha sempre trovata ampia eco già nelle fonti classiche. Se verso la fine della prima guerra punica, intorno al 246-243 a.C., Roma decide di fondare a Brindisi una colonia di diritto latino, in breve tempo cresciuta d'importanza, non deve essere stato solo per l'evidenza strategica assunta dal porto nell'ambito della politica di controllo militare del basso Adriatico e di espansione verso Oriente⁸, ma anche per il potenziale di risorse e vocazionalità agricole rappresentati dall'entroterra. È Strabone a rilevare con ammirazione proprio l'unione di queste qualità del porto e dell'entroterra, facendo emergere con chiarezza l'ottica tutta militare con la quale si guardava, e si guarderà prevalentemente nei secoli successivi, allo scalo brindisino⁹: un porto al riparo dai fortuali, ben difendibile in caso di conflitto¹⁰, in grado di contenere molte navi, anche di grosso pe-

⁷ *Ibid.*, (figg. 12, 13, 24 a-b).

⁸ Questa evidenza appare già chiara a Polibio verso la metà del II sec. a.C., POLYB. X 1, 1-9; per questa fonte e per l'analisi complessiva di quelle disponibili al riguardo UGGERI, *Il porto di Brindisi*. Inoltre si veda STANO STAMPACCHIA, *Cicerone e Brindisi*; e SIRAGO, *Brindisi al tempo di Augusto*.

⁹ UGGERI, *Il porto di Brindisi*, p. 50.

¹⁰ La presenza dei due gruppi di isole, S. Andrea e le Pedagne, agli estremi nord e sud dell'imboccatura del porto esterno, e di secche e scogli affioranti

scaggio, dotato di sorgenti d'acqua dolce comode per l'approvvigionamento delle navi¹¹, ma, soprattutto, contornato da un ricco e vasto retroterra produttivo, capace di assicurare un rapido rifornimento tanto ad una flotta stabile quanto alle legioni di passaggio. L'opera di regolamentazione idraulica e di appoderamento del Salento doveva aver raggiunto ormai nel I sec. d.C. una condizione ottimale dal momento che nel suo trattato, composto tra il 60 e il 65, Columella si riferisce proprio all'equilibrio raggiunto tra soleggiamento, ventilazione e condizioni del suolo nelle campagne dei territori rivieraschi, come ottimale per la semina anticipata degli ortaggi: «prima di tutto si deve parlare di quegli ortaggi che possono essere seminati in due stagioni, cioè in primavera e in autunno. Sono questi i semi

in tutta l'insenatura, ha da sempre costituito argomento principale tanto nelle trattazioni erudite, quanto nei portolani e nelle relazioni dei diversi responsabili militari, poiché venivano visti come la più efficace barriera difensiva contro ogni possibile strategia di penetrazione militare avversaria. È significativo che già Plinio nella *Naturalis Historia* utilizzi proprio la definizione di barriera, PLIN. III, 151: «Nel mare Ausonio non esistono isole degne di nota a parte quelle già dette; nello Ionio ve ne sono alcune sulla costa salentina davanti a Brindisi, il cui porto è creato dalla barriera che esse formano»: GAIO PLINIO SECONDO, *Storia naturale*; vol. I, pp. 470-471.

¹¹ GAIO PLINIO SECONDO, *Storia naturale*, II, 230, vol. I, pp. 354-355: «Nel porto di Brindisi una fonte elargisce ai naviganti un'acqua purissima». La fonte di cui parla Plinio è stata individuata nel porto esterno, verosimilmente sulla costa settentrionale denominata *Costa Guacina*, circa al centro del tratto compreso tra l'isola di S. Andrea e l'imboccatura del porto interno. La sua ubicazione si può desumere da una pianta elaborata dai topografi di Ferdinando II nel 1833, nella quale è individuata dalla legenda: «Cala delle Navi sorgente di acque dolci per provvedersene i Legni», (*Pianta della città e del porto di Brindisi*, ASN, Ministero della Guerra, f. 2327, inc. 261). Inoltre può essere confermata dalla concordanza di due diverse indicazioni: nella visita pastorale dell'arcivescovo Giovanni Carlo Bovio del 1565 quel luogo è specificato come «de la colonna seu de la cala de le navi», e ancora nella veduta pseudo-prospettica di Pierre Mortier si vede in quel punto un vascello attraccato con una cima il cui capo è tenuto da un grosso spezzone di colonna infisso nel suolo, (*Acta Sanctae Visitationis*, c. 50r; BLAEU, *Nouveau theatre d'Italie*). Sempre nel porto esterno, sul tratto di costa a sud, è documentata una sorgente nelle vicinanze della villa Schirmunt, mentre un'altra fonte, importante per l'approvvigionamento delle navi, era nel porto interno, sul margine meridionale del seno di ponente, a poca distanza dal castello federiciano, poco più a monte dell'area dove furono allestiti gli arsenali.

del cavolo e della lattuga, del carciofo, della ruchetta, del crescione, del coriandro, del cerfoglio, dell'aneto, della pastinaca, del sedano selvatico, del papavero; tutti questi semi si mettono in terra circa alle calende di settembre, o, meglio, in febbraio immediatamente prima delle calende di marzo. Nei luoghi asciutti, però, o tiepidi, come sono le zone marittime della Puglia e della Calabria, si possono affidare alla terra anche circa alle idi di gennaio»¹². A distanza di un decennio anche Plinio si riferisce alle rinomate qualità agronomiche del territorio salentino, ma nel campo dell'enologia: «Invero però anche i vini delle regioni d'Italia dalla parte del mare Ausonio non mancano di fama: così i vini di Taranto, di Servizia [...], quelli della Calabria»¹³, e delle tecniche di viticoltura: «La vigna a giogo semplice è caratterizzata da un filare dritto che chiamano *canterius*. Questa è migliore per il vino che dà, poiché non fa ombra a se stessa, è maturata dalla continua esposizione al sole, avverte di più il soffio dei venti e perde più velocemente la rugiada; si presta di più allo spampinamento, all'erpicazione e a ogni genere di lavorazione, e soprattutto perde i fiori in modo più proficuo. Il giogo si fa con una pertica o una canna o una corda di crine o di giunco, come in Spagna e a Brindisi»¹⁴.

È allora utile ripercorrere, per caratteri salienti, la geografia e la geologia del sito di Brindisi e del territorio storicamente afferente alla città, per poi coglierne gli aspetti maggiormente favorevoli o condizionanti in una prospettiva di lunga durata¹⁵.

Oggi, ad una prima osservazione, la centralità dislocativa appare come il principale carattere del sito di Brindisi, ma rispetto alla regione Puglia, cioè ad una entità territoriale istituzionalizzata e dai confini geodeticamente definiti, in questi termini sconosciuta agli uomini del passato. Questa stessa centralità sembra contraddistinguere Brindisi nella percezione degli

¹² LUCIO GIUNIO MODERATO COLUMELLA, *L'arte dell'agricoltura*, XI, 15, pp. 803-805.

¹³ GAIO PLINIO SECONDO, *Storia naturale*, XIV, 69, vol. III*, pp. 220-223.

¹⁴ *Ibid.* XVII, 165, vol. III*, pp. 604-605.

¹⁵ Sulla concezione del rapporto uomo/natura e sulle sue permanenze presso gli antichi si veda UGLIONE, *L'uomo antico e la natura*.

AGER BRUNDISINUS

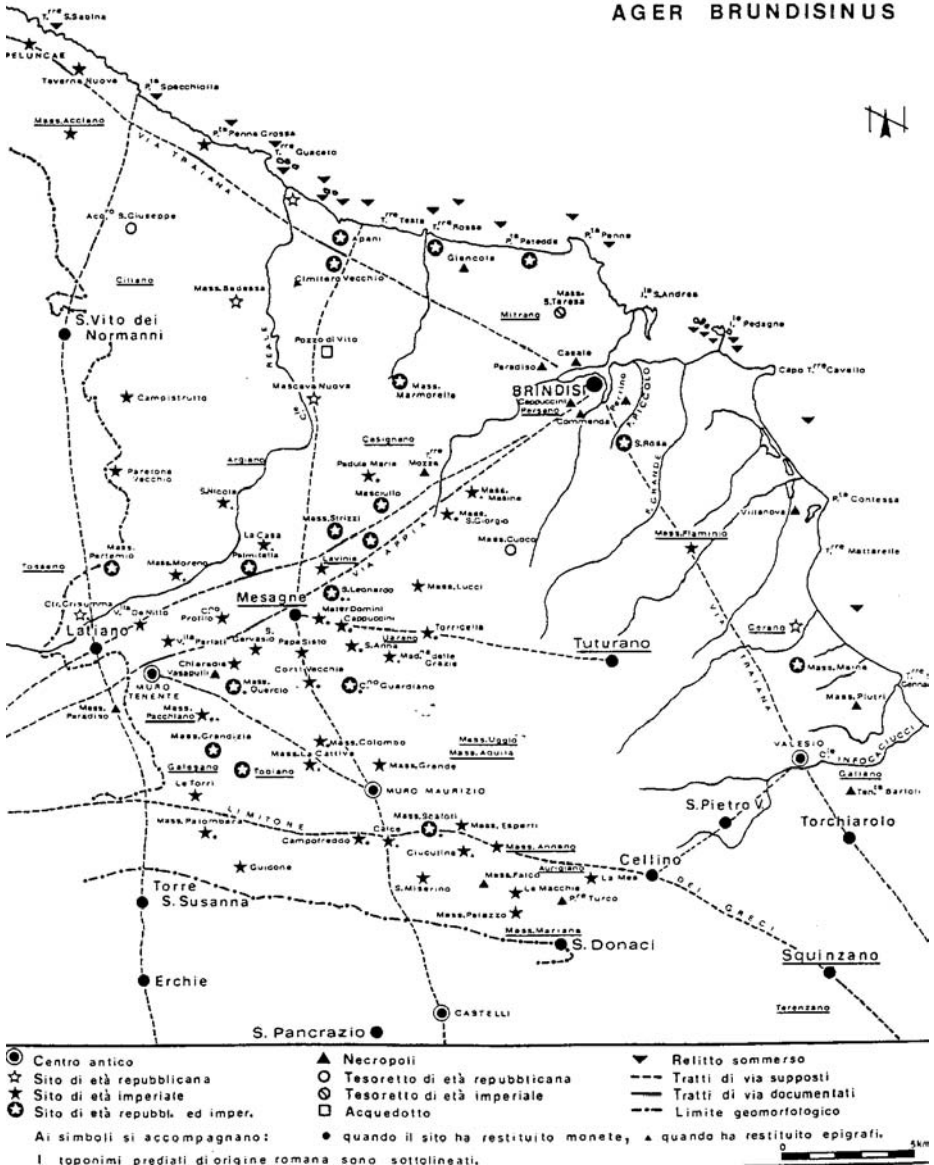
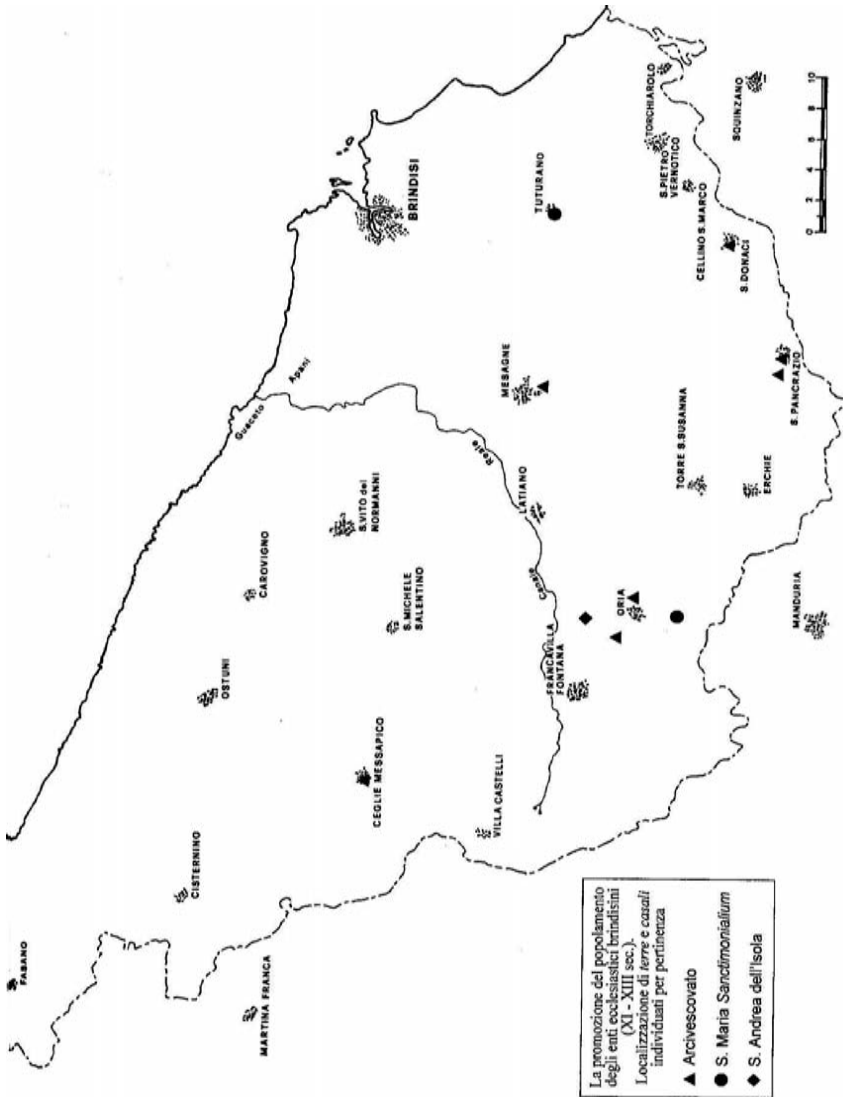


Fig. 2 - Carta del popolamento dell'Ager brindisino (C. MARANGIO, *La romanizzazione dell'ager brindisino*, in «RS», VIII (1975), pp. 105-133).



Tav. 2 - La promozione del popolamento ad opera degli enti ecclesiastici brindisini. Localizzazione di terre e casali individuati per pertinenze.

antichi, ma in un contesto notevolmente più vasto, nel quale comprendere, come fa Plinio, tutte le regioni e tutti i percorsi viari del mondo conosciuto. «Il quinto parallelo inizia all'imboccatura del mar Caspio e comprende la Battriana, l'Iberia, l'Armenia, la Misia, la Frigia, l'Ellesponto, la Troade, Tenedo,

Abido, Scepsi, Ilio, il monte Ida, Cizico, Lampsaco, Sinope, Amiso, Eraclea Pontica, la Paflagonia, Lemno, Imbro, Taso, Cassandria, la Tessaglia, la Macedonia, Larissa, Anfilopi, Tessalonica, Pella, Edeso, Berea, Farsalo, Cariso, l'Eubea beotica, Calcide, Delfi, l'Acarnania, l'Etolia, Apollonia, Brindisi, Taranto, Turi, Locri, Reggio, la Lucania, Napoli, Pozzuoli, il mar Tirreno, la Corsica, le Baleari e la Spagna centrale»¹⁶.

Plinio seguendo la tradizione della geografia astrologica suddivide il mondo in sette segmenti, dei quali il quinto occupa la fascia continentale centrale¹⁷, e, infatti, la linea ideale congiungente Brindisi e Taranto, confine del Salento a settentrione, compare nella elencazione di questo parallelo sotto la Grecia e subito al di sopra del Bruzio.

Ancora, riferendosi alle diverse misurazioni che i geografi Artemidoro di Efeso e Isidoro di Carace avevano stabilito sull'asse E-O delle terre conosciute: «dall'India sino alle colonne che a Cadice sono dedicate a Ercole», Plinio indica due percorsi principali, il secondo dei quali, in gran parte su una direttrice terrestre, incontra Brindisi tra le tappe miliari centrali: «dal Gange al fiume Eufrate 5169 miglia [...], sino a Brindisi 87,5 miglia, a Roma 360 miglia, sino alle Alpi [...]»¹⁸. Passando alla scala regionale notiamo che nell'opera pliniana i caposaldi geografici della penisola salentina, come pure l'importanza di Brindisi e la distribuzione dei principali insediamenti nel suo territorio emergono con chiarezza, e uguali passeranno nelle conoscenze medievali¹⁹: «I Greci chiamarono la Calabria Messapia dal nome del loro comandante, e prima ancora Peucezia, da Peucezio, fratello di Enotro, che risiedeva nel territorio del Salento. Tra i due capi [capo Colonna e capo di Leuca] la distanza è di 100 miglia. La larghezza della penisola, da Taranto a Brin-

¹⁶ GAIO PLINIO SECONDO, *Storia naturale*, VI, 216; vol. I, pp. 770-771.

¹⁷ Considerando anche tre ulteriori paralleli che Plinio desume dall'opera di altri «scrupolosi» autori, *ibid.*, vol. I, pp. 770-773.

¹⁸ *Ibid.*, II, 244; vol. I, pp. 364-365.

¹⁹ Vari contributi dell'Uggeri dimostrano questa trasmissione di conoscenze, con particolare riferimento alle opere del geografo pugliese Guidone (prima metà del XII sec.) e di Edrisi; si veda UGGERI, *Contributo all'individuazione dell'ambiente*; e ID., *Topografia antica nella Puglia medievale*.

disi per via di terra, è di 45 miglia»²⁰, «dopo Otranto vengono Soleto, città abbandonata; Fratuenzio; il porto di Taranto, l'approdo di Miltope, Lupia, Valesio, Celia e Brindisi, a 50 miglia da Otranto, città tra le più insigni d'Italia per il suo porto e come punto di partenza per una traversata più sicura, anche se più lunga che si conclude a Durazzo, nell'Illirico, dopo un tragitto di 225 miglia. Confinante con Brindisi è il territorio dei Pediculi [...]. Le città dei Pediculi sono Rudie, Egnazia e Bari»²¹.

Ancora a questa centralità territoriale bisogna richiamarsi nell'approccio ad una descrizione dei caratteri geomorfologici del comprensorio brindisino. Questi caratteri, ad una osservazione ravvicinata, evidenziano come il territorio storico di Brindisi si collochi in posizione baricentrica sia rispetto al dominio geografico della regione, sia rispetto ai principali incroci tra collegamenti longitudinali e trasversali, e riunisce due diverse subunità ambientali, fungendo da fascia di raccordo. La prima subunità, a N-NO, è costituita dalle propaggini meridionali delle Murge Baresi. La seconda, a S-SE, è costituita dalla pianura, o conca, brindisina, margine superiore del Tavoliere Salentino.

L'attuale circoscrizione provinciale, istituita solo nel 1927, ricalda in gran parte il perimetro del territorio storico, ad eccezione dell'estremo nord dove oggi è compreso anche il territorio di Fasano, nei secoli passati afferente alla Terra di Bari (Tav. 1).

Tale differenziazione risalta nell'evidenza delle linee emergenti del paesaggio e delle sue componenti ambientali, e corrisponde ad una diversa struttura geologica e pedologica²². Dopo l'estinguersi dei maggiori fenomeni energetici della tettonica del Pliocene inferiore, le Murge, esito del corrugamento longitudi-

²⁰ GAIO PLINIO SECONDO, *Storia naturale*, III, 99-100; vol. I, pp. 434-435.

²¹ *Ibid.* III, 102-103; vol. I, pp. 436-437.

²² Per i riferimenti bibliografici sulla geologia regionale e per una completa ricostruzione dell'evoluzione geologica e paleogeografica del territorio regionale CALDARA (*et alii*), *Bibliografia geologica della Puglia*; RICCHETTI (*et alii*), *Geodinamica ed evoluzione sedimentaria*, vol. I pp. 57-82. Sui caratteri geografici del territorio brindisino TODISCO, PALMIERI, *Brindisi e la Puglia*. Sulla costituzione geologica del Salento, si veda *Le conoscenze geologiche del territorio salentino*; e per la classificazione pedologica del brindisino: *Piano di assetto territoriale della Provincia di Brindisi*, pp. 96-98.

nale della piattaforma calcarea regionale prodotto dall'azione di compressione della catena appenninica, erano completamente costituite, così come nell'Olocene²³ si venne a completare il movimento di sprofondamento e livellamento alluvionale della depressione tarantino-brindisina, corrispondente in gran parte all'attuale "Pianura di Brindisi". Sulla piattaforma calcarea in emersione si è manifestata negli ultimi duecentomila anni, spesso in forme violente, l'azione della dinamica esogena che ha definitivamente modellato la superficie e le coste. Le azioni di incisione e di dissoluzione del banco calcareo²⁴ da parte delle acque superficiali hanno creato il caratteristico paesaggio a gravine, nella zona a confine col tarantino, e i tipici solchi a V, spesso molto profondi e con pareti a strapiombo, dei torrenti chiamati *canali*, *lame* o *rau*. Risulta chiaro come nella regione la circolazione superficiale delle acque e la loro tesaurizzazione sia molto ostacolata dalla debole azione di tampone della copertura terrigena²⁵ e dalla naturale tendenza del sottosuolo ad essere oggetto dei fenomeni carsici, il cui risultato è stato di spingere le acque dolci progressivamente a profondità sempre maggiori²⁶.

Il maggiore esempio di carsismo è la grande *polje* denominata "la Cupa". Una depressione carsica che inizia sul confine meridionale della provincia (San Donaci, Cellino San Marco) e si sviluppa sul lato ovest, attraverso Squinzano e Trepuzzi, fino

²³ Il Pliocene rappresenta l'ultimo dei quattro periodi dell'Era cenozoica o terziaria, alla quale segue l'Era neozoica o quaternaria (milioni 1,2-0,8 di anni fa) che è suddivisa nei periodi Pleistocene e Olocene.

²⁴ Su una base di calcari cristallini compatti, posti ad oltre 1300 m di profondità, poggiano formazioni di calcari arenacei, brecce, e calcareniti recenti (tufi plio-pleistocenici), tutte ricche di fossili. Tali calcareniti, diverse per granulometria e compattezza, sotto i nomi di Carparo, pietra di Carovigno, calcare di Caranna etc., costituiscono in gran parte il manto di copertura superficiale fino al fronte costiero

²⁵ VLORA, *Contributo allo studio della erosione del suolo in Puglia*.

²⁶ Sul fenomeno del carsismo ZEZZA, *Il carsismo in Puglia*; e ID., *Il carsismo nell'area mediterranea*. Su grotte e cavità Atti del I convegno regionale di speleologia; DI BENEDETTO (et alii), *Guida bibliografica di cripte*. Sul problema della distribuzione delle acque dolci si veda COLAMONICO, *Contributo allo studio delle acque*; COTECCHIA, *Influenza dell'acqua marina*; MOSETTI, *Ricerche di acqua in Puglia*; ID., *Studi sui ritmi di piovosità in Puglia*; COTECCHIA, *Studi e ricerche sulle acque sotterranee*.

a Lecce. Il potenziale intrinseco alla composizione pedologica dei suoli è alquanto differenziato tra zona collinare e zona pianeggiante: «La collina litoranea di Ostuni è una parte del grande altopiano [...], formato da roccia calcarea, sulla quale è depositato un sottile strato di terra rossa, residuo calcareo che riempie sacche, anfrattuosità, ecc. [...]. Le terre rosse costituiscono gli unici suoli con vocazione agricola, in ambiente carsico, e sono notevolmente fertili. Se si escludono i depositi nelle depressioni, esse richiedono però un notevole lavoro di spietramento». «Nella pianura di Latiano i terreni sono tutti su roccia calcarea e tufacea superficiale, talvolta affiorante [...]. Questo aumento del tenore di pietrosità ha portato a una coltivazione del vigneto assai meno diffusa rispetto alla Pianura di Brindisi [...] e a una maggiore coltivazione dell'olivo». «La particolarità dei terreni della pianura di Brindisi, che si rispecchia nella diversa utilizzazione colturale, è data dalla presenza di sabbie argillose, su banchi di argilla o arenaria; strati impermeabili, che conservano l'umidità, a differenza degli strati calcarei di base ai terreni delle altre due zone. Aree particolari, con terreni di speciale fecondità, sono intorno a San Donaci (depositi eluviali e terre rosse) e sulla fascia costiera specie intorno a Torchiarolo (depositi alluvionali, limi lagunari)»²⁷.

L'inclinazione verso est dello scarso rilievo superficiale e la natura di «coste di sommersione» della fascia litoranea hanno avuto varie conseguenze nel tempo. «Le caratteristiche di abbassamento possono essere provate dall'esistenza di depressioni carsiche sommerse, come il fiordo carsico di Brindisi o il Mar Piccolo di Taranto, e di numerosissimi rias, in qualche caso con grotte terminali [...]. Movimenti di sommersione ed emersione, più o meno differenziati localmente e nel tempo, hanno determinato l'alternanza caratteristica di coste: basse a nord del Gargano, alte o altissime lungo il promontorio, basse nel tavoliere e via via innalzate a sud di Bari, anche in maniera alterna. Tornano a presentarsi coste alte dopo Otranto, anche tagliate a falesia, con strapiombi di 60 m a Santa Maria di Leuca»²⁸. Pertanto sor-

²⁷ Per queste citazioni si veda *Piano di assetto territoriale*, vol. I, pp. 75-77.

²⁸ MOSETTI, *I mari*, p. 13. Il movimento di immersione del fronte costiero, attivo anche in tempi storici recenti, si è combinato con il progressivo innal-

genti e polle d'acqua dolce si collocano tendenzialmente proprio lungo la linea delle coste di medio-basso profilo altimetrico, come nel brindisino²⁹, e proprio qui sono frequenti i laghi costieri, talvolta sotto forma di ambienti lagunari, e le paludi verso l'interno. «Queste ultime manifestazioni sono dovute sia all'alluvionamento prodotto da alcuni fiumi [...], sia al dissolvimento dei calcari, sia ancora, al graduale aumento del livello marino nei tempi più recenti, che ammonta a 1,6 mm annui in media. Laghi e paludi costiere sono per questo derivati dal mescolamento, più o meno rilevante, di acque marine con acque continentali carsiche»³⁰. «Dopo Barletta la costa calcarea, relativamente elevata, si oppone all'impaludamento che, ricomparso all'altezza di Ostuni, era particolarmente intenso attorno e, soprattutto, a sud di Brindisi»³¹. Qui «l'ampia zona a sud-est di Brindisi, di natura sabbio-argillosa in superficie, è solcata da qualche ruscello che scende dalla zona di Mesagne-San Pietro Vernotico e che ha completamente impaludato la zona costiera (Capo di Torre Cavallo – Punta della Contessa – Torre San Gennaro) fino ai tempi più recenti [...]. Il terreno di questa zona impinguava le sue paludi per le piogge portate dalle sciroccate del tardo autunno, non smaltendosi l'acqua nel sottosuolo, privo di falda, con i permeabili calcari situati troppo in profondità sotto il livello del mare per poter operare un drenaggio»³².

zamento del livello del mare degli ultimi 250 anni; attualmente possiamo rilevare l'entità del fenomeno nell'area archeologica della città di Egnazia, insediamento in gran parte abbandonato dopo un disastroso terremoto del IV sec. d.C., dove si nota che circa un quinto della superficie urbanizzata è sommersa dal mare. Le valli fluviali, nel loro diverso caratterizzare la morfologia costiera, danno luogo alle seguenti classificazioni di costa: a Rias (Galizia; Spagna; Salento); a Scharen (Finlandia); a Wadden (Mare del Nord; Schleswig-Holstein); a Fiordo (valli glaciali profonde della Norvegia); ad Haffe (piana di Danzica).

²⁹ *Ibid.* Torre Canne, Torre Guaceto, Apani, Brindisi, Giumenta-Siedi.

³⁰ *Ibid.*

³¹ *Ibid.*, p. 14.

³² *Ibid.*, pp. 14-15. La depressione della conca brindisina, costituita alla base dai calcari cretaci, in prossimità della linea di costa raggiunge il suo massimo a 90 m sotto il livello del mare, in corrispondenza della foce del Fiume Grande, o *Delta*, nel bacino del porto esterno di Brindisi.

Le particolari vicende orogenetiche del bacino portuale³³ hanno lasciato traccia anche nello specchio d'acqua antistante Brindisi, rendendo la sua rada, almeno fino agli interventi di regolarizzazione di inizio Novecento, molto sicura dal punto di vista militare, ma non altrettanto favorevole per il transito commerciale. Nel XIII sec. *Lo compasso de navigare*, attribuito a Giovanni da Uzzano, nel fornire precise raccomandazioni per la navigazione di entrata nella rada di Brindisi, ci fa comprendere come solo un esperto nocchiero, ben a conoscenza dei venti predominanti e dell'ubicazione degli scogli qua e là affioranti nel porto esterno, avrebbe manovrato fino al porto interno senza pericolo.

«Se venite da la bocca da tramontana a Brandiczo ben potete entrare et guardateve da quella secca ch'è en l'isola de Sancto Andrea é en lo capo dell'isola de mecozo dî. La bocca del porto de Brandiczo dentro dall'isola stae a greco et a garbino. Se volete entrare per la bocca de sirocco guardate de la punta che se appella Cavallo ch'è lontano a la dicta isola V millara per sirocco ver mecozo dî, et è secca en mare I millaro. De la dicta secca ver l'isola per III millara [è] fondo. Son tre secche sopra acqua che se clama Pedagne e largate da mecozo dî. En la dicta isola de Sancto Andrea enver la città a una secca lontano II prodesi dall'isola. E se entrate en lo porto larga quella secca de ver l'isola. La bocca del porto de Brandiczo dentro zai a greco e garbino»³⁴.

³³ DE GIORGI, *La genesi naturale del porto di Brindisi*; NOVEMBRE, *Natura e uomo nella morfogenesi*, pp. 149-180. Attualmente tutto il porto esterno, entro la congiungente le isole Pedagne e S. Andrea, ha una estensione di 312 ettari, mentre il porto interno di 82 ettari. Il seno di ponente ha uno sviluppo in lunghezza di m 1700, una larghezza massima di m 400, una profondità di m 12,5. Il seno di levante ha uno sviluppo in lunghezza di m 1035, una larghezza massima di m 300 ed è profondo ca. m 10. Al volgere del periodo climatico temperato, dal Medioevo fino all'inizio della cosiddetta "piccola età glaciale", o "Stadio di Fernau", (1540-1850), le dimensioni del bacino interno erano sensibilmente più ridotte, soprattutto sui rispettivi assi longitudinali dei seni.

³⁴ *Il compasso da navigare*, p. 27. Riguardo l'ultima indicazione sui venti il Pigonati, ancora nel XVIII sec., si esprime con toni preoccupati: «Greco e Levante traversia di quel sito»: PIGONATI, *Memoria del riaprimiento del Porto di Brindisi*, p. 21.

Oltre che trovare conferma nel progetto di costruire un faro, ritenuto da Carlo I d'Angiò essenziale «propter ignorantiam et incertitudinem situs loci»³⁵, l'incombente pericolo di incagliarsi o di fare naufragio una volta giunti all'imboccatura del porto esterno è ancora ben rispecchiato nella vicenda semilegendaria che ha dato origine alla processione del *Corpus Domini*, celebrata a Brindisi fino ad oggi con la fastosa tradizione del "Cavallo Parato", la cui prima attestazione risale all'*Epistola Apologetica* dell'erudito Giovan Battista Casimiro, opera della seconda metà del XVI secolo³⁶. Secondo la tradizione più consolidata il percorso processionale dalla punta meridionale di Torre Cavallo alla città, lungo circa quattro chilometri, sarebbe stato originato dall'incagliamento, sugli scogli delle isole Pedagne, delle navi sulle quali viaggiavano il re di Francia Luigi IX ed il suo seguito, di ritorno dall'Oriente presumibilmente nel 1254³⁷.

Dalla geologia delle terre emerse al mare e alle sue profondità ritroviamo le peculiarità ambientali della Puglia centromeridionale. Rispetto alla navigazione ed alla pesca il basso Adriatico e lo Ionio si presentano con caratteri intrinseci ben differenziati, che hanno storicamente determinato le vocazionalità dei rispettivi insediamenti costieri. È noto che la pesca, per la storia economica dell'intera regione, non ha mai rappresentato una delle voci di bilancio determinanti, «la pesca in passato è stata sempre faticosa, perché il pesce non è abbondante nei mari di Puglia; questi hanno in genere una piena caratteristica mediterranea, sono poveri di sostanze nutrienti e quindi di plancton»³⁸. Ruolo di grande rilievo storico che, invece, ha avuto per Pescara, S. Benedetto del Tronto, Ancona, Chioggia e i centri della costa veneto-istriana. Questa osservazione trova riscontro nella classifi-

³⁵ Per tutta la vicenda legata alla costruzione della torre-faro si rimanda al § 5.5.

³⁶ *Epistola Apologetica Io. Baptistae Casimirii*.

³⁷ Non essendo mai state pubblicate verifiche storiografiche sugli elementi di questa tradizione, rimandiamo ad una sintesi, di natura puramente informativa, sui vari autori che dal Cinquecento in poi ne hanno trasmesso il racconto: DEL SORDO, *La processione del "cavallo parato"*.

³⁸ MOSETTI, *I mari*, p. 23.

cazione che i biologi marini hanno dato dell'alto Adriatico. Secondo tale classificazione esso rappresenta una delle aree marine del Mediterraneo più ricche di nutrienti, conseguentemente più dotate di biodiversità e, quindi, tra le più pescose. Di tale ricchezza rimane un riflesso nell'osservazione che centri costieri della Terra di Bari come Bisceglie, Molfetta, Giovinazzo, Mola e Monopoli sono stati porti pescherecci di una certa importanza dal Medioevo fino ai primi decenni del Novecento³⁹. Nel tratto di mare che va dalla linea Brindisi-Durazzo al termine meridionale del Canale d'Otranto si svolge un imponente interscambio tra due correnti che regolano le temperature e la salinità caratteristiche. In direzione NO-SE scorre la corrente discendente dell'Adriatico⁴⁰, recante apporti biologici rilevanti lungo il perimetro costiero pugliese. Questa corrente incontra, con diffusione dalle medie profondità (400 m) fino alla superficie, una corrente calda molto salata (grammi 38,8-38,9 ‰) proveniente dal Mediterraneo orientale denominata "corrente levantina". «Questo nucleo è assai stabile, dato che si trova in tutte le stagioni ed è il motore fondamentale della circolazione, sia nell'Adriatico che nello Ionio»⁴¹.

Ne consegue che negli ambienti di "piattaforma", come sono sul versante adriatico, la pescosità è buona, ma entro il breve raggio di 2-3 miglia dalla costa, poiché in mare aperto la fauna ittica è indirizzata dalla diversa dislocazione del plancton verso profondità (200-300 m), ma anche maggiori (600-800 m) per le specie pelagiche comunemente denominate "pesce azzurro", che rendono molto meno agevole la pesca con metodi tradizionali.

³⁹ *Andar per mare. Puglia e Mediterraneo tra mito e storia*; FRASCANI, *La storia marittima del Mezzogiorno*.

⁴⁰ Il De Giorgi ci ha lasciato memoria di una sua verifica diretta: «la corrente litoranea, la quale rasenta le coste occidentali dell'Adriatico, diretta dall'estuario veneto al Capo di S.^a Maria di Leuca, demolì l'istmo fra l'isola [di S. Andrea] e la *Costa Guacina*; e col movimento ondosso generò quel canale largo 500 metri detto *Bocca di Puglia*. Di questa corrente ho potuto riconoscere, non è guari, l'esistenza nelle sabbie pirosseniche del monte Vulturno, trasportate all'Adriatico dall'Ofanto e rigettate sulla spiaggia di S. Cataldo presso Lecce»: DE GIORGI, *La genesi naturale*, p. 44.

⁴¹ *Ibid.*, p. 20.

Sul versante Ionico le condizioni sono sensibilmente diverse. «Nel golfo di Taranto [...] spirano intensi venti da terra, che sono in grado di sviluppare fenomeni abbastanza cospicui di risalita di acque profonde. Questa risalita mobilita i nutrienti in via di sedimentazione e li riporta in circolo nelle zone superficiali dove sono utilizzati dai vegetali del plancton. La limpidezza dei mari pugliesi, spesso eccezionale [...] consente una notevole penetrazione luminosa e quindi un'efficace fotosintesi anche alquanto in profondità»⁴². È da queste condizioni che deriva la tradizionale natura di importanti porti pescherecci di Taranto e Gallipoli. A Taranto, in particolare, durante il Medioevo sono innumerevoli le testimonianze della rilevante importanza economica e sociale delle attività marine. «I *Miracula* di San Cataldo descrivono con vivacità le avventure di alcuni *nautae* di Taranto che al ritorno dalla Sicilia vicino alla costa calabrese furono sorpresi da una violenta tempesta. Con una certa conoscenza delle tecniche marinaresche l'agiografo racconta che *ferrum vinculum valida tempestas elidit, quo gubernaculum tenebatur et jactabatur in mare*, ed evoca il terrore dei marinai sulla nave senza timone prima dell'intervento taumaturgico del santo. Il prestigio di cui a Taranto godevano le professioni marittime si manifesta anche nella inchiesta sulla *decima baiulationis Tarenti* del 1231: tra i diciassette testimoni inquisiti, in genere parenti e discendenti di *baiuli* o *camerarii*, si trovano cinque *naucleri*, due dei quali erano stati *baiuli* sotto Guglielmo II. La forte presenza degli uomini di mare in questa inchiesta (quasi un terzo dei testimoni) si spiega anche con la natura della decima che risultava dalle entrate *tam de mari, terra, fluminibus quam de banco et omnibus aliis proventibus*; sembra infatti che la pesca fosse una delle attività economiche più redditizie della città»⁴³. Sulle coste brindisine e leccesi dell'Adriatico, invece, non si sono create le condizioni storiche per la nascita d'importanti scali per le attività di pesca.

Scarsità d'acqua per gli usi potabili ed irrigui, fascia costiera della pianura perennemente impaludata, terreni partico-

⁴² *Ibid.*, p. 23.

⁴³ FALKENHAUSEN, *Taranto*, pp. 460-461.

larmente fertili nel centro della piana, diffusa presenza di rocce affioranti e di pietrame erratico in superficie, una corona di favorevoli rilievi orografici posti all'interno da NO a S-SE, un'ampia insenatura costiera ideale per l'accesso al mare, questi in sintesi i dati naturali caratterizzanti il territorio storico di Brindisi. Se sovrapponiamo i dati sull'articolazione altimetrica a quelli della idrografia di superficie caratteristica, e operiamo un raffronto con la «Carta del popolamento romano dell'*ager brundisinus*», realizzata dal Marangio⁴⁴, rileviamo con chiarezza come il modello insediativo del territorio, fino al tardoantico, si è conformato in aderenza ai dati naturali ed ai loro condizionamenti, positivi o negativi, sulle necessità insediative e di sfruttamento economico del territorio (fig. 2).

Dalla comparazione emergono tre elementi rilevanti. Il primo è l'assenza di insediamenti a carattere urbano lungo la fascia costiera, con pochi siti di frequentazione legati alla vicinanza della via Traiana e spesso connotati da vocazioni specializzate come nel caso delle grandi officine anforarie di Apani e di Giancola (III sec. a.C.-II sec. d.C.) a nord di Brindisi, o come nel caso della villa rustica di Mass.^a Flaminio (I-IV sec. d.C.) a sud di Brindisi. Il secondo è la forte presenza gentilizia nell'articolazione dei *praedia*, che mostra un precipuo interesse economico delle classi dominanti alle attività agricole dell'*ager* e la natura prevalentemente terriera della loro ricchezza. L'ultimo è la notevole concentrazione degli insediamenti e dei siti in un'area a quadrilatero posta nel fertile centro della pianura, nella quale preesistevano alla colonizzazione romana i centri messapici di Mesagne, Muro Tenente, Muro Maurizio, con diramazioni tendenziali lungo l'asse della via Appia verso Brindisi, e lungo il cosiddetto Limitone dei Greci verso Cellino, Squinzano e quindi verso *Lupiae*. Pur non volendo instaurare relazioni deterministiche, queste osservate rappresenteranno le linee guida cui adeguarsi nell'organizzazione dello spazio anche durante i secoli del Medioevo ed oltre, almeno fino al riassetto agrario del primo cinquantennio del Cinquecento e, più radicalmente, fino alla totale riorganizzazione della proprietà e delle colture del primo Novecento.

⁴⁴ MARANGIO, *La romanizzazione dell'ager brundisinus*.

Può essere utile un breve sguardo alle vicende del popolamento e della messa a coltura della piana brindisina durante il Medioevo. L'elemento principale che emerge dalla documentazione è che sia i beni fondiari delle più importanti fondazioni monastiche, sia i cospicui beni via via acquisiti dalla Chiesa brindisina, si collocano prevalentemente al di sotto della linea di demarcazione naturale costituita dal torrente Canale Reale. In particolare questi ultimi sono tutti ubicati tra il centro e l'arco perimetrale inferiore della pianura, fascia dove – come abbiamo visto – si collocano i terreni migliori dal punto di vista pedologico. Il centro della pianura, tra Grottaglie e Mesagne, appariva fortemente connotato dal corso sub-rettilineo del torrente al quale si affiancava, quasi parallelo, l'antico percorso della via Appia⁴⁵. Al di sopra del Canale Reale emergevano acclivi i versanti delle Murge sud-orientali, quelle “serre” coperte di boschi di cui parla nel IV sec. d.C. il Pellegrino di Bordeaux di ritorno dal suo viaggio a Gerusalemme⁴⁶, e che dalle balze di Ceglie⁴⁷, nelle loro propaggini inferiori tra Francavilla⁴⁸ e Oria⁴⁹, durante tutto il Medioevo continuano a rappresentare una forte linea emergente del paesaggio contrassegnata nella documentazione dal toponimo «Foresta». Lo spoglio sistematico della toponomastica compiuto su otto tavolette 1:25000 dell'Istituto Geografico Militare⁵⁰ non ha dato i risultati sperati. Ciò in parte era stato preventivato a causa di alcuni incisivi cambiamenti intervenuti nelle strutture del territorio in età moderna e contemporanea. Innanzitutto a causa delle radicali bonifiche dell'Ottocento che hanno immesso nel secolare reticolo agrario terreni “nuovi”, in gran parte sistemati a vigneto, e

⁴⁵ MIROSLAV MARIN, *La viabilità antica tra Taranto e Brindisi*.

⁴⁶ GELSOMINO, *L'Itinerarium burdigalense e la Puglia*.

⁴⁷ COCO, *Ceglie Messapica*.

⁴⁸ COCO, *La città di Francavilla Fontana*.

⁴⁹ COCO, *La foresta oritana e i suoi antichi casali*; TRAVAGLINI, *I limiti della foresta oritana*.

⁵⁰ Procedendo da N a S secondo la composizione dei Fogli 1:100000 di appartenenza: CASTELLO SERRANOVA 191 II SO; PUNTA PENNE 191 II SE; S. VITO DEI NORMANNI 203 IV NO; BRINDISI 203 I NE; MESAGNE 203 I SO; TUTURANO 203 I SE; PORTO DI BRINDISI 204 IV NO; STAZIONE DI TUTURANO 204 IV SO.

hanno cancellato acquitrini, vecchie saline e piccoli bacini lacustri localizzati⁵¹. Ma anche per i riflessi sulla struttura patrimoniale provocati dalle immigrazioni dai Balcani tra XV e XVI sec., dalle soppressioni religiose, e dalle riassegnazioni conseguenti alla riforma agraria⁵². Una prova è nel fatto che dei principali idronimi del Medioevo, ad esempio come i fiumi «Luciano» (Fiume Piccolo) e «Delta» (Fiume Grande)⁵³, non si è conservata la denominazione proprio a causa dei considerevoli lavori di scavo, di sistemazione degli argini e di regolarizzazione del corso eseguiti durante l'ultimo secolo. In ogni modo oltre al reticolo principale costituito dai toponimi prediali, ancora ben conservato, è emersa la presenza di alcuni toponimi medievali indicativi o significativi perché presenti nei documenti⁵⁴.

Le prime concessioni a favore degli enti ecclesiastici brindisini, sullo scorcio dell'XI secolo, fanno emergere con chiarezza le finalità di colonizzazione, che, peraltro, rimarranno forti per

⁵¹ È il caso di toponimi come *La Piantata* (IGM, TUTURANO, 203 I SE, N 40°44'92"-E 5°30'41"), *Mondonuovo* (N 40°44'91"-E 5°30'40"), oppure di *Campoperso* (IGM, STAZ. DI TUTURANO, 204 IV SO, N 40°44'95"-E 5°37'46").

⁵² È il caso molto frequente delle masserie distinte attraverso l'aggettivale *nuovo* o *piccolo* da quella principale o recante il toponimo più antico. È il caso di *Mass. Banco di Napoli* (IGM, BRINDISI, 203 I NE, N 40°45'02"-E 5°30'40") evidente risultato di un prestito fondiario ipotecario non restituito dal beneficiario, ma è anche il caso degli etnonimi, anche frequenti, come *Albanesi*, *Zingara*, oppure *Schiavoni* (IGM, BRINDISI, 203 I NE, N 40°45'00"-E 5°30'47").

⁵³ La prima attestazione documentaria di *Luciano* e *Delta* è del 1059, CDB, I, n. 4, p. 7; ed anche DELLA MONACA, *Memoria storica*, p. 336; DE LEO, *Dell'antichissima città*, p. 2.

⁵⁴ Si tratta delle numerose *Badessa*, *Mass. Badessa*, oppure di *Marangi*, *Marangiosa*, *Marangiola*, o ancora di *Campodoro*, *Lo Luogo*, *Chiusarella*, *Impalata*, tutti toponimi legati alla ricostituzione agraria e demica delle strutture del territorio seguente la conquista normanna e ampliatasi almeno fino alla prima età sveva. Oppure delle varie *Villanova*, toponimi legati all'azione di promozione insediativa dei regnanti angioini. Ma è anche il caso di toponimi come *Paretone Vecchio* e *Mass. Corti Vecchie* che conservano memoria dei resti di età classica ivi presenti, come pure di *Montestazzo* (IGM, CASTELLO SERRANOVA, 191 II SO, N 40°45'07"-E 5°22'34"), che attesta un *Mons Testaceum* connesso alle manifatture fittili di età romana della zona di Apani.

gran parte del XII secolo. Nel 1092 Ugo Arenga e Gilberto, uomini «domini Boemundi», concedono al monastero brindisino di S. Andrea dell'Isola alcuni beni di loro proprietà nel circondario a nord di Oria, «in loco Maleniano», per «facere casale et conducere homines» e «facere mansiones et habitationes», con una *clausura* di terra recintata da un muro «pro vineis faciendis et plantandis in ea», «pro tribus paribus bovum laborandis», e nella piena libertà di «homines ... conducendi ad habitandum super ipsa terra nostra»⁵⁵. Nel 1097 Goffredo di Conversano, «Brundusine Civitatis dominator», concede alle benedettine del monastero di S. Maria *antiqua*⁵⁶ di Brindisi «totum locum Tuturanum cum ecclesiis duabus que ibi sunt videlicet Sanctorum Cosme et Damiani et Sancti Eustasii cum totis pertinentibus finibusque suis et cum omnibus que intra se habet et pertinet»⁵⁷. Pochi anni dopo, nel 1107, all'interno della concessione di un vasto comprensorio di terre fatta allo stesso monastero da Sichelgaita, vedova di Goffredo di Conversano, Tuturano è definito «vicus», e viene confermato «cum omnibus hominibus illic commorantibus»⁵⁸.

Nel 1100 Goffredo di Conversano, nell'ambito di ampie concessioni di beni e prerogative alla Chiesa brindisina, stabilisce anche l'integrale trasferimento dello *ius decimandi* su tutti i prodotti della terra, del mare e dei fiumi, delle selve e delle foreste. L'elencazione di tali prodotti fa intravedere l'immagine del paesaggio regolato dal lavoro affiancata all'immagine del

⁵⁵ CDB, I, n. 7, pp. 14-16. I benefattori si qualificano semplicemente come «Orie commorantes» e, tra le formule finali, confermano l'impegno per sé ed i propri eredi nel caso: «si surrexerit qualiscumque persona Oritanus sive Normannus Longobardus vicecomes aut castaldus [...] in fastidio vos miserit». Per quanto riguarda il popolamento del territorio della foresta oritana a confine con il tarantino nel XIII sec. si veda COCO, *Cenni storici di Sava*, alle pp. 339-342 dove sono riportati documenti relativi ai casali scomparsi; e ID., *Uggiano, Montefusco e il suo diruto castello*.

⁵⁶ Ricordiamo che lo stesso monastero era denominato S. Maria *Veterana*, quindi S. Maria *Monialium* o *Sanctimonialium* ed, in ultimo, S. Benedetto.

⁵⁷ CDB, I, n. 9, pp. 17-18. Tuturano è sito a 10 Km a sud di Brindisi, poco al di sopra di un importante percorso stradale che da Mesagne arrivava a Lecce attraversando in diagonale la pianura, da O ad E.

⁵⁸ CDB, I, n. 11, pp. 20-23.

paesaggio selvatico, e permette di cogliere il raggiungimento di un discreto stadio di integrazione tra le diverse “economie” propiziate dalle condizioni del territorio: «Insuper concedo et devote offero istas totas decimas in primis de tritico ordeo et fabis ceterisque leguminibus de vino oleo de melle et cera de pomis et fructibus hortorum, de filiis et filiabus vaccarum et de pullis equarum et asinarum, de filiis et filiabus ovium atque caprarum, de caseo recocta et casi earum, de filiis et filiabus scrufarum, de carrico et levigatione navium atque de lucro puppium nostrarum, et de piscibus qui capti fuerint in mare et in fluminibus [...] et ut decime fideliter dentur de tributo Civitatis de legibus et plazo et de sale salinarum et omni venatione cervorum atque aprum»⁵⁹.

Con la donazione di Tancredi, figlio di Goffredo di Conversano, all'arcivescovo Baialardo nel 1113 si avvia la costituzione del cospicuo patrimonio della Chiesa brindisina. Oggetto dell'atto sono: «omnes villanos atque affidatos quos domina mater mea in Casale Sancti Donacii habuit, et ego nunc habeo» e il «predictum Casale cum terris et pertinentiis suis»⁶⁰. Nel 1133 Ruggero II, nel confermare alle benedettine di S. Maria le donazioni e le concessioni già avute, aggiunge: «Damus, donamus atque concedimus prefato Monasterio in terra nostra Misanii villanos octuaginta demanios nostros, qui reddant singulis annis in duabus datis centum quadraginta michelatos, et centum miliarenses, et quartam musti vinearum suarum, et herbaticum

⁵⁹ CDB, I, n. 10, pp. 18-20. Nel documento le decime vengono concesse ugualmente sia per Brindisi che per Mesagne. In diversi atti successivi (docc. n. 17; 24; 27; 28) Guglielmo I, Guglielmo II e Tancredi confermeranno tale concessione estendendola anche ad Oria.

⁶⁰ BRÜHL, *Codex Diplomaticus Regni Siciliae*, doc. 29, pp. 81-83 (anche in CDB, I, n. 14, pp. 26-27). Il «Casale Sancti Donacii» corrisponde attualmente al comune di San Donaci, sito tra San Pancrazio Salentino e Cellino San Marco nella fascia perimetrale a sud della pianura brindisina. A poca distanza in direzione NO, in località Monticelli, (IGM, SAN DONACI, 203 II NE), sorge il complesso romano imperiale di S. Miserino nel quale sono stati riconosciuti una villa rustica ed un edificio di culto a cupola, probabilmente paleocristiano (UGGERI *et alii*, *Notiziario topografico salentino*, scheda di C. Marangio alle pp. 309-313).

cum terris suis et pomarium leporis et quartam partem de fructu olivarum suarum»⁶¹. Nel 1171 papa Alessandro III riconosce «in perpetuum» all'arcivescovo Lupo tutti i diritti, i possessi e le prerogative acquisiti dalla Chiesa brindisina sulle «Civitatem Horiam, Hostuneum, Carvineum» e su «omnes villas locorum ipsorum et Mesaneum», ma anche, specificatamente, su «villam San Donacii, villam S. Pancratii, villam Calonis et omnes Ecclesias ipsarum villarum et ceterorum locorum tam grecas quam latinas»⁶². Due anni dopo, in un atto di conferma esemplato su quello precedente, lo stesso Alessandro III fa ripetere la specificazione di «villam Sancti Donacii, villam Sancti Pancratii, villam Calonis», e fa aggiungere «villam Pazani, Suburbium Sancti Cathaldi ante Oriam»⁶³. Ancora gli stessi casali vengono elencati in una conferma di papa Lucio III all'arcivescovo brindisino Pietro di Bisignano nel 1182, ma con l'aggiunta di «villam Cilie»⁶⁴, comprensiva dell'abbazia di S. Anna. Da una conferma del XIII sec.⁶⁵ si apprende che Guglielmo II

⁶¹ CDB, I, n. 14, pp. 26-27. Per il *Michaelatus*, soldo aureo di bassa lega di Michele VII, corrispondente alla metà del *solidus*, e per il *miliaresion*, unità di conto ben presto soppiantata dal *folles* di rame, si veda MARTIN, *Le monete d'argento nell'Italia meridionale*.

⁶² CDB, I, n. 18, pp. 33-35. «villa S. Pancratii» corrisponde all'attuale comune di San Pancrazio Salentino, mentre «villa Calonis» era un casale sito a sud-est di Mesagne che nel XIV sec. sarà abbandonato. Diversamente da quanto ritenuto da alcuni studiosi, tra cui la Visceglia, (*VISCEGLIA, Territorio feudo e potere locale*, p. 37), nel documento questi due casali sono oggetto di un atto di conferma, pertanto alla data del 1171 risultavano già in possesso della Chiesa brindisina. In base alla documentazione attualmente disponibile non è possibile stabilire con esattezza la data di acquisizione di questi casali al patrimonio della cattedra di S. Leucio; sappiamo tuttavia che nel 1221 il casale San Pancrazio era disabitato «propter guerrarum et aliarum pestium flagicia» (CDB, II, n. 10, pp. 43-45).

⁶³ CDB, I, n. 19, pp. 35-37. Il casale di Pazzano era sito poco lontano da Oria, a NO lungo la strada per Francavilla Fontana: COCO, *Il diruto casale di Pazzano*. Non sappiamo perché questo casale non compare tra quelli elencati nel 1171, ma comunque anche nel presente documento è oggetto di conferma.

⁶⁴ CDB, I, n. 21, pp. 40-42. «villa Cilie» corrisponde attualmente al comune di Ceglie Messapico.

⁶⁵ CDB, I, n. 44, pp. 74-76, a. 1219; CDB, II, n. 14, p. 50, a. 1318, «tenimentum terrarum quod tunc Monfusculus dicebatur situm [...] contiguum et coniunctum ac proinde satis accomodum casali Sancti Prancacii», nello

aveva donato alla Chiesa brindisina anche il «tenimentum Montis Fusculi», un vasto comprensorio di terre di alta produttività, in gran parte coltivate a grano ed orzo, ubicato affianco al casale di San Pancrazio, sul confine ovest. In un documento del 1187 compare l'indicazione – elemento poco frequente nelle carte brindisine – della modalità di conduzione: «terras ad laborandum in pertinenciis Miianei ad sufficiendum ad seminandum et novales faciendum paribus quinque»⁶⁶.

Un documento del 1190 ci permette, invece, di ricostruire un ben diverso panorama attraverso lo stato dei luoghi di confine tra la pianura e le vicinanze di Brindisi, precisamente a nord-ovest del seno di ponente, tra le contrade *Paradiso* ad ovest e *Casale* ad est. I coniugi Petracca ed Emma donano a S. Maria *Sanctimonialium* vari beni dentro e fuori della città, fra cui: «totas terras nostras tracticias et selvasas quas habemus in loco Palme et in loco Frascenelli ubi est palus quarum fines isti sunt, ab oriente terre regie silvose, ab occidente iterum terre regie silvose, a borea terre silvose que dudum fuerunt Leonis Rarolle et introitus et exitus earum, ab austro terre regie silvose inter quas terras adiacent in medio terre Sancti Stephani de Monopoli». Le canne o “palme d'acqua”, i frassini, la palude, insieme alle «terre silvose» a perdita d'occhio descrivono un pae-

stesso documento Filippo I di Taranto restituisce alla Chiesa brindisina il vicino «casale Principatus» per il quale si veda anche CDB, II, n. 16, p. 53; n. 22, p. 66; n. 25, p. 73; n. 92, pp. 233-239; n. 93, pp. 240-241.

⁶⁶ CDB, I, n. 23, pp. 44-46. Tra i termini delle confinazioni delle “terre regie” concesse al monastero di S. Maria *Sanctimonialium* sono indicati vari microtoponimi di evidente origine prediale presenti tanto come identificativi di luoghi, quanto come indicatori di specifici limiti o risorse, ad es.: «puteo Suliniani», «rivus Calviniani», «fontem Calviniani». È registrata inoltre la presenza di acquitrini: «paludem de Alvanis», «paludem de Muro», e di beni fondiari di altri enti ecclesiastici: «terras Sancti Andree Insule Brundusini Monasterii». Ma soprattutto è indicato un insediamento denominato «Mauricium», corrispondente al toponimo *Muro Maurizio* ubicato a 6,5 Km a sud-est di Mesagne, che oltre a rappresentare un preciso indicatore topografico, testimonia la continuità insediativa o piuttosto la rioccupazione di un sito che il Marangio, identifica tra gli insediamenti di origine preromana, (MARANGIO, *La romanizzazione dell'ager*, p. 123), ma che per il Medioevo non aveva, a tutt'oggi, alcuna precisa attestazione.

saggio caratterizzato dai tipici tratti del bosco di “zona umida”, nel quale è ancora scarsa la presenza di interventi di ordinamento agricolo⁶⁷.

Un circoscritto contesto di integrazione tra diverse risorse ed attività ci è descritto da alcuni elementi presenti in un documento del 1194. Tra le terminazioni di «*terras laboratorias*» concesse a S. Maria *monialium* nel circondario a sud di Oria, nelle vicinanze della strada per Manduria, «in loco qui dicitur Mons Arene», troviamo una palude con il suo «rivus» immissario, una località: «ad terras Fellini» la cui denominazione indica l'attività manifatturiera dei *figuli*, una casa con alberi di olivo e «cum terris romaticiiis», ed un appezzamento con una cisterna per l'acqua⁶⁸.

Una serie di prescrizioni alimentari per il Capitolo cattedrale, inserite in un atto stipulato nel 1239, possono essere considerate sufficientemente rappresentative dell'offerta alimentare del territorio brindisino. Anche volendo considerare l'austerità di fondo che deve aver ispirato la definizione di qualità e quantità di cibi e bevande, bisogna pensare che canonici, presbiteri e tutti gli altri beneficiari della Mensa erano comunque in una condizione privilegiata di fronte alle necessità e alle modalità del proprio sostentamento. La «*buccella panis*» ed il “buon vino” introducono l'elencazione dei cibi stabiliti per i giorni della settimana, per le varie condizioni del religioso o per le festività ricorrenti.

«Qui venit ad matutinum habebit duos panes, qui panes antequam fuerint cocti debent ponderare uncias triginta duas in pondere, debent etiam habere duo ex illis de carnibus crudis ponderantibus unciis duodecim [...] et debent esse parate cum oleribus,

⁶⁷ CDB, I, n. 25, pp. 47-48. Circa un secolo dopo il paesaggio agrario di questa zona risulta notevolmente mutato con l'introduzione dell'oliveto estensivo. Nel 1304 Carlo II d'Angiò concede ai domenicani, per la fabbrica del loro secondo convento a Brindisi sotto il titolo della Maddalena: «*terras quas curia nostra habet in pertinentiis civitatis Brundusii apud Sanctum Stephanum iuxta locum qui dicitur Paradisus [...] cum arboribus olivis*» (CDB, II, n. 1, pp. 3-4).

⁶⁸ CDB, I, n. 32, pp. 56-57.

de carnibus assis crudis inter duos uncias octo et hoc etiam debet habere si fuerit infirmus. Sed quoniam portant vidanda extra Curiam debent habere de uno ferculo et de carnibus assis tantum. In festis duplicibus debet predictis Canonicis et presbiteris addi ferculum unum in brodio de carnibus aequinis vel de aliis carnibus in brodio [...] et hec fercula de carnibus coctis cum oleribus et assis debent habere Canonici et presbiteri beneficiales et succedentes eis a nobis et successoribus nostris in diebus subscriptis videlicet, die dominico dei Martis et die Iovis. In die vero lune die Mercurii et die Sabbati inter duos ut dictum est debeant habere duo frustra de caseo cognata cum oleribus et quatuor ova. In die vero Veneris debent duo habere fercula unum de leguminibus et unum de pissibus et in qualibet scudella erunt quatuor pisses quandoque bermatici quandoque auratelle vel anguille. Si vero Canonicus vel presbiter non comedit ibi debet accipere duos panes duas iustas de vino limphato et duos pisses coctos vel crudos vel unam peciam de carnibus elissis et mediam peciam de carnibus assis»⁶⁹.

Se non desta meraviglia la mancanza di riferimenti alla selvaggina, alle spezie e agli aromi, è certamente indicativa la totale assenza delle verdure fresche dell'orto e della frutta, degli ortaggi e della frutta da essiccazione, dei consueti minestrone di verdure ed orzo. Come risulta dal calendario alimentare della settimana sono le carni la voce basilare, «assis» cioè seccate per affumicazione o per salamoia, crude ma «parate cum oleribus» cioè condite, conciate o parzialmente marinate con olio crudo, in brodo, cotte al fuoco con olio, oppure bollite. Anche il fatto che tra i tipi di carne venga precisata solamente quella equina, pur nei limiti della specifica modalità di preparazione, conferma un'altra peculiarità della tradizione zootecnica brindisina che già nelle fonti classiche vede l'allevamento dei cavalli come una delle attività più rilevanti dal punto di vista economico.

L'olio nobilita quasi tutte le portate, fino a rappresentare un fondamentale coadiuvante per la conservazione dei cibi. Infatti le due fascine di formaggio «cognata cum oleribus» farebbero pensare proprio alla conservazione sott'olio. I pesci sono rappresentati dalle sole orate, per quelli di mare, dalle anguille, cer-

⁶⁹ CDB, I, n. 53, pp. 84-88.

tamente abbondanti alla foce dei lenti torrenti e nei tanti bacini lacustri, e dai pesci «bermatici» che potremmo identificare con il “novellame”, anche se non ne conosciamo la provenienza. Nel complesso gli indirizzi agronomici rispecchiati dai cibi prescritti vedono come assi portanti la cerealicoltura, l'allevamento e l'olivicoltura⁷⁰.

Le modificazioni fisiche dell'ambiente, il pericolo costante dei focolai malariferi, gli impedimenti alla permanenza degli insediamenti ed il loro trasferimento hanno lasciato memoria nella documentazione medievale, dalla Capitanata alla Terra d'Otranto. Durante il XII secolo, nell'entroterra di Barletta, le continue esondazioni dell'Ofanto avevano sommerso e reso acquitrinosa una vastissima zona, tanto da spingere il re Tancredi a programmare interventi di bonifica collettiva per il recupero a pascolo dei terreni⁷¹.

Dopo l'interramento, già nel tardoantico, del *Sinus Garganus* e dell'importante scalo marittimo, e dopo la formazione del vasto lago di Siponto, gli abitanti furono costretti a spostarsi e

⁷⁰ Ancora nel 1277 i prodotti maggiormente presenti sulla piazza brindisina erano carni salate, formaggio e olio. Lo conferma una ricognizione, fatta svolgere per mandato di Carlo I, dei privilegi goduti dall'Episcopio da cui risulta la concessione della decima sulla vendita proprio di questi prodotti: CDB, I, n. 93, pp. 180-188; in particolare p. 183. Sono del tutto assenti in letteratura ricostruzioni paleoambientali della Puglia centro-meridionale in età storica, in particolare per le età antica e medievale. Qualche elemento interpretativo, seppure relativo al contesto territoriale del Salento meridionale, è proposto da FIORENTINO, *Ricerche archeobotaniche e paleoambientali*. La prima fase della ricostruzione è datata al X sec. e mostra un paesaggio in cui la coltivazione dell'olivo si affianca ad una estesa presenza della macchia mediterranea, caratterizzata da Leccio, Ramni, Erica, e ad altofusti come la *Quercus robur*. La presenza e, talvolta, l'associazione degli arbustivi con il Pruno, il Sorbo o il Pistacchio fa dedurre la rilevanza delle risorse necessarie all'alimentazione degli animali da allevamento. La seconda fase è datata al XIII-XIV sec. e registra un significativo degrado della macchia mediterranea, ma mostra l'introduzione, senza precedenti in Puglia, del Carrubo, elettivamente destinato all'alimentazione degli equini, e la presenza, anche se scarsa, della Veccia, una leguminosa minore. Sulla consistenza e le caratteristiche della vegetazione e delle aree boschive nel Salento meridionale medievale si veda anche il più recente lavoro di FIORENTINO, *Il bosco di Belvedere a Supersano*.

⁷¹ LICINIO, *Uomini e terre nella Puglia medievale*, pp. 95-96.

bisognerà attendere l'azione riorganizzatrice dei duchi longobardi beneventani perché l'insediamento non venga definitivamente abbandonato, almeno fino alla rifondazione di Manfredi. Guglielmo di Puglia⁷² annota che la sede antica della città di Tarranto appariva come un promontorio, ed era unita alla terraferma da una collinetta⁷³. Alcuni centri della Valle d'Itria, come per esempio Martina Franca, si sono strutturati con il definitivo trasferimento, durante il X-XI secolo, delle vicine popolazioni costiere alla ricerca della protezione offerta dalle Murge dopo le incursioni saracene. È già stato sottolineato come Gregorio IX, nell'enciclica relativa alla scomunica inflitta a Federico II a causa della mancata partenza per la crociata, definisca il porto di Brindisi come il più malsano del Regno⁷⁴.

D'altronde l'insieme di questi fenomeni, e la conseguente interazione con le attività umane, si inserisce in una dinamica in cui le forze agenti hanno campo su tutto il continente e origini a scala planetaria. Emmanuel Le Roy Ladurie ha da tempo precisato i modelli interpretativi utili a svelare le varie correlazioni tra fasi e cicli climatici e territorio, in particolar modo per quanto attiene alla ricostruzione storiografica delle implicazioni in campo socio-economico⁷⁵. Certo è che almeno da un secolo i naturalisti hanno definito gli equilibri ambientali della Puglia centromeridionale come caratterizzati da una "labilità" di fondo. Vale a dire come un insieme di sistemi ambientali nei quali il perdurare nel tempo di una repentina variazione nell'esplicitarsi di uno o più agenti della dinamica esogena innesca, seguendo un processo a cascata, conseguenze capaci di alterare l'intero quadro ambientale, e ciò in misura più o meno rilevante secondo il grado di combinazione tra queste variazioni. Jean-Marie Martin ha rilevato, ad esempio nelle forme di utilizza-

⁷² GUGLIELMO DI PUGLIA, *La geste de Robert Guiscard*, I, pp. 123-125.

⁷³ Com'è noto nel 1480 fu aperto il secondo canale che ha completamente obliterato il collegamento naturale con la terraferma.

⁷⁴ Si veda il § 8.5.

⁷⁵ LE ROY LADURIE, *Tempo di festa, tempo di carestia*; in particolare il cap. VI, *Dati storici sul clima medievale*, ed il cap. VII, *Conseguenze umane e cause climatologiche delle fluttuazioni del clima*.

zione del suolo durante il Medioevo, proprio questi caratteri di differenziazione “naturalmente” assunti nelle differenti congiunture. Egli, infatti, nota che durante il XIII sec. vasti territori delle Murge del nord-ovest, per estensioni dell’ordine di 150 chilometri quadrati, sono completamente incolti, mentre invece i margini delle Murge di sud-est e la penisola salentina mostrano un’alternanza più stretta tra terre coltivate e terre vuote, tanto da inserire l’insieme di queste particolarità nelle relazioni tra uomo e potenzialità del territorio tra i «caractères originaux de la Pouille rurale»⁷⁶. Questa alternanza più stretta tra colto ed incolto rilevata dal Martin per la penisola salentina è all’origine di un modello di sfruttamento di lunga durata, definito “misto”, il quale integra coltivazioni estensive, come quelle cerealicole, ma anche specializzate come vite e olivo, con l’allevamento di ovini, caprini e, localmente, di equini e bovini. Tale modello rimarrà a caratterizzare il brindisino ed il leccese, sostanzialmente immutato, sino alla riorganizzazione delle “masserie” durante tutta l’età moderna⁷⁷.

Proprio la documentazione medievale relativa a Brindisi ed al suo territorio mette in luce molto spesso la citata “labilità” di fondo, ma, al tempo stesso, gli adattamenti di volta in volta compiuti dall’uomo. Nel XII sec. ad Edrisi, pur volendo filtrare il tono edulcorato delle sue descrizioni, il porto, le architetture, i luoghi di Brindisi sono apparsi indubbiamente in uno dei momenti storici di maggiore bellezza e prosperità, tanto da fargli sottolineare proprio questa felice sintesi fra aspetti naturali ed azione dell’uomo: «Brindisi è città illustre circondata dal mare ... Essa [riunisce] in se bellezze di edifizii, amenità dei dintorni, copia di ricchezze, feracità [di suolo] e abbondanza di ogni comodità»⁷⁸. Risulta quindi incomprensibile come pochi decenni

⁷⁶ MARTIN, *La Pouille*, pp. 66-67.

⁷⁷ Su questo specifico aspetto si vedano le considerazioni di Angelo Mas-safra nella prefazione a: DE CASTRO, CARITO, *Le masserie dell’agro di Brin-disi*, pp. 11-48. Per gli aspetti più generali BORRI, SELICATO, *Studi sulla for-mazione del paesaggio*.

⁷⁸ AMARI, SCHIAPARELLI, *L’Italia descritta nel “Libro di Ruggero II”*, p. 103. Un’edizione più recente del trattato di Edrisi, con traduzione del testo in

dopo, in coincidenza con i preparativi per la spedizione in Terra Santa di Federico II, siano potute intervenire modificazioni microambientali, nella città ed al contorno, tali da instaurare un ambiente così malsano da provocare le ben note e tragiche conseguenze. Al di là dell'enorme risonanza di tutta la vicenda che, per i suoi riflessi sugli equilibri politico-religiosi dell'Europa del XIII sec., può averne allargato i margini oggettivi nelle fonti, l'insieme di queste testimonianze rimanda alla "labilità" intrinseca dell'ambiente fisico brindisino, nel suo complesso, proprio se ritorniamo al ritratto della città restituito dalle parole di Edrisi e se consideriamo l'esigua distanza temporale che si interpone tra le diverse testimonianze.

Pochi anni prima dei fatti l'arcivescovo Pellegrino da Asti aveva messo mano al testo della *Vita Leucii* nella quale, per la prima volta, sono inseriti, con dovizia di particolari, i racconti dei miracoli che il santo protovescovo aveva realizzato a Brindisi⁷⁹.

L'allargamento del carisma del santo fino a quello di protagonista taumaturgo della città è certamente il riflesso della grave situazione igienico-sanitaria che era sotto gli occhi del presule. Particolare preoccupazione doveva destare l'«ydropsii morbo», il male che più spesso il santo è chiamato a guarire. La precisa indicazione dell'Idropisia, che si manifesta con l'accumulo dei fluidi organici contemporaneamente in tutte le grandi cavità sierose quali Pleura, Pericardio, Peritoneo, non lascia luogo ad equivoci e ci permette di circoscrivere nella semeiotica delle malattie dell'apparato respiratorio e gastrointestinale il campo d'azione delle affezioni, dando un preciso peso al condizionamento che la situazione ambientale andava svolgendo. Appare evidente che in campo climatico è sempre possibile il verificarsi di eventi eccezionali. Ma la gran parte delle conseguenze negative verificatesi tra il giugno e il settembre del 1227

francese, è quella curata da BRESCH, NEF, *La premier géographie de l'Occident*. Come già indicato, il tema della positiva sintesi tra aspetti naturali e azione dell'uomo nell'area brindisina risale a Strabone.

⁷⁹ Per la vita di San Leucio scritta dall'arcivescovo Pellegrino si rimanda al § 3.1.

è stata certamente causata dall'essersi interrotta, anche per un breve periodo, quell'azione di regolamentazione degli equilibri ambientali svolta da secoli, ad esempio, attraverso il costante lavoro di pulizia del porto interno, di controllo del deflusso dei canali e dell'istmo di comunicazione, di conversione delle aree paludose attraverso lo scavo di drenaggi e la messa a coltura, o attraverso il loro sfruttamento per attività manifatturiere.

Questo continuo lavoro di regolazione, la cui interruzione ha causato la «*aeris corruptela*» citata nella fonte medievale, cioè lo sprigionarsi del tossico Idrogeno Solforato, pur non in presenza di eventi eccezionali, quando non efficacemente garantito porterà anche nei secoli successivi al ristagno delle acque superficiali sin dentro la città, a fenomeni di eutrofizzazione delle acque del porto interno, in definitiva ad una completa alterazione del quadro ambientale della città. Quadro ambientale che, al di là delle considerazioni dalle tinte talvolta eccessivamente fosche, è ben rispecchiato ancora nei diari dei viaggiatori stranieri del XVIII e XIX secolo.

Louis Castellan, un letterato francese di passaggio in Puglia e obbligato al periodo di quarantena nella rada di Brindisi nel 1797, ci ha lasciato una descrizione molto efficace di quali erano le condizioni ambientali dell'area portuale:

«La scialuppa ci ha trasportati verso il porto interno, in cui si arriva per mezzo di uno stretto canale aperto da poco per comunicare, in linea diretta, dalla rada con la città; l'antico passaggio è quasi ostruito. Questo canale è un'uscita per le acque del mare che, trovandosi chiuse stagnanti, si corrompevano, esalavano vapori mefitici ed erano occasione di crudeli malattie. Quest'acqua comincia a scorrere; ci si sta occupando del porto e, diventando l'aria più pura, le febbri sono meno micidiali. Tuttavia ci sono ancora esalazioni nauseabonde [...] Qui e là si vedono anche innalzarsi palme, cipressi ed alcuni altri alberi che contrastano con le fabbriche e ne rendono le linee estremamente pittoresche. Il porto si divide in due bracci che penetrano nella terra a destra e sinistra: abbiamo preso quest'ultima direzione per recarci al lazzaretto, costruito di recente all'estremità della città, in riva al mare»⁸⁰.

⁸⁰ DOTOLI, FIORINO, *Viaggiatori francesi*, vol. I, *lettera IV*, pp. 132-135.

«La notte nulla ci proteggeva dagli attacchi malsani dell'aria e della nebbia che penetrava in noi con un'umidità glaciale, il cui contrasto era tanto più marcato quanto più la giornata era stata insopportabile. L'estremità delle lingue di mare che circondano la città, e particolarmente il posto in cui ci troviamo, è coperto di nere canne, che nascondono insetti e rettili malsani. Inoltre dal fondo delle acque, che hanno un ammasso di materie putride in disfacimento, ci sono continue esalazioni di un gas fetido, i cui globuli giungono a scoppiare alla superficie del mare e sembrano farlo ribollire [...] Abbiamo persino notato dei pesci che sembrano, in qualche modo, fuggire il loro elemento avvelenato; poiché guizzano in continuazione al di sopra della superficie e vi si rituffano solo a malincuore. Brindisi ci è stato detto contiene sufficienti abitazioni per dare alloggio a quarantamila abitanti; appena seimila vi vegetano. La maggior parte dei bambini che vi nascono non raggiungono la pubertà; gli altri, pallidi, senza forza, trascinano un'esistenza dolorosa che termina spesso con spaventose malattie [...] gli abitanti diminuiscono giorno per giorno in modo spaventoso, soprattutto durante i grandi caldi»⁸¹.

Nel 1792 Friedrich Leopold Stolberg, un letterato amico del Goethe, scrive della città: «Le strade che ora conducono a Brindisi sono cattive; l'attività commerciale limitata; l'aria malsana [...] Gli abitanti hanno il viso gonfio e un colorito pallido»⁸².

Il 17 aprile 1789 il conte Carlo Ulisse de Salis Marschlin giunge a Brindisi provenendo da Taranto, attraverso Oria, per poi raggiungere Lecce e Gallipoli. Le sue annotazioni cominciano con la descrizione del paesaggio una volta usciti da Oria per percorrere le diciannove miglia fino a Brindisi:

«La campagna è coltivata come un giardino nel territorio di questo paese; ma oltre questo percorso, finisce ogni industria pel contadino, pur essendovi un suolo fertilissimo composto di un misto di arena e di argilla. Ho notato frequentemente nelle vicinanze di paesi e di villaggi, giardini, orti, oliveti, vigneti e pascoli comuni, sia *macchie* che *scirre*, succedersi l'un l'altro nell'ordine menzionato; ma se succede che una *scirra* o pascolo naturale si estenda fin

⁸¹ *Ibid.*, lettera V, pp. 136-139.

⁸² SCAMARDI, *Viaggiatori tedeschi in Puglia*, p. 325.

sotto alla città, non vien fatta modificazione di sorta, perché gli abitanti sono ostinati nel non ammettere cambiamenti nell'antico inveterato sistema, e regolare il genere di coltivazione secondo la natura del terreno».

Gli appunti si colorano di riflessioni socio-antropologiche una volta di fronte alla situazione ambientale nella quale vivono i brindisini:

«A misura che ci avvicinavamo a Brindisi, si presentavano regioni di miseria e di desolazione: ché fa pena vedere lì incolta una campagna benedetta dal suolo più fertile, e dal clima più propizio! Gli antichi ed estesi avanzi di un rovinato castello, segnano l'entrata nel paese: larghe strade con case rovinate, cortili ricoperti di erbe, miserabili tugurii appoggiati a vecchie mura e contenenti i più squallidi rappresentanti dell'umanità, precedono varie chiese e conventi e poche case abitabili, dove 5000 persone sono giornalmente esposte ai lenti ma inevitabili effetti della febbre. È questa l'antica *Brundisium* [...] È vero che i principi Angioini, e Ferdinando d'Aragona fecero dei tentativi per risollevarla; ma sotto i varii successori sarebbe stata addirittura annientata, se in un certo qual modo non fosse oggi mantenuta la vita da un tratto di 60,000 moggi di terreno fertilissimo, che produce tanto olio da mettere qualche volta in imbarazzo i proprietari. Ma l'abbandono totale in cui è stato ora lasciato il porto, ha dato vita a paludi estesissime che circondano il paese, e riempiono l'aria di esalazioni pestilenziali, per cui non esiste più un volto roseo in Brindisi: la febbre malarica regna durante tutto l'anno, e sono pochi quelli che tirano innanzi la loro miserabile vita sino all'età di sessant'anni. Come dunque è da meravigliarsi che 5000 estenuati cittadini non arrivino a coltivare 60,000 moggi di terreno? Dove volete trovare colonizzatori che accettino volontariamente d'abbandonarsi alla morte, o almeno ad una vita dolorosa e malaticcia? E con qual giustizia possiamo noi rimproverare ai Brindisini la loro indolenza, perché lavorano solo quattro ore al giorno e passano il rimanente della giornata nelle taverne, cercando di affogare nel vino la loro miseria? [...] Ma dopo il regno di Ferdinando d'Aragona, e durante le successive amministrazioni dei viceré, questo sventurato paese fu del tutto abbandonato; e quando Pignonati arrivò qui nel 1776, appena i piccoli canotti potevano passare da una rada all'altra, a causa dell'immensa quantità di fango che si era accumulato. Con la

ostruzione del canale, il porto interno che nelle stagioni piovose riceveva acqua dalle colline circostanti formò paludi in vari punti [...] infettando la città di esalazioni mefitiche, e cacciando lontano la maggior parte degli abitanti»⁸³.

Henry Swinburne, nel suo *Viaggio in Italia*, resoconto degli anni 1777 e 1778, offre di Brindisi lo stesso ritratto, ma con qualche dato che collega paludismo e demografia:

«Dell'antica Brundisium è rimasto ben poco, se si eccettuano le numerose colonne spezzate disposte agli angoli delle strade per difendere le case dai carri, qualche frammento di rozzo mosaico, già pavimento di antiche dimore, la colonna del faro ... qualche iscrizione, dei ruderi di un acquedotto [...] I terreni bassi ad ogni capo vennero inondati e trasformati in paludi, i cui vapori creano ogni estate una vera pestilenza e nel corso di pochissimi anni, spazzarono o portarono via la maggior parte degli abitanti. Da 18000 si ridussero nel 1766 a 5000 lividi disgraziati, tormentati dalla malaria e da febbri maligne. Nel 1775 circa 1500 persone morirono durante l'autunno»⁸⁴.

Un preciso riferimento all'insabbiamento del porto è fornito, nella primavera del 1767, dal barone di Eisenbach Johan Hermann von Riedesel:

«Brindisi, questo Brundisium, tanto celebre al tempo dell'antica Roma dove si equipaggiavano le flotte, le più formidabili in cui si preparavano le intraprese le più importanti, dove esisteva uno dei migliori porti d'Italia, e che congiungeva per mezzo della navigazione questa contrada con la Grecia, con tutto l'Oriente. Questo Brundisium che a cagione di tutti questi vantaggi deve essere stato anticamente un centro molto popoloso oggi non è se non un piccolo paese, molto mal sano, di circa novemila anime e la cui rada non può ricevere che le barche dei pescatori ed a stento si riconosce la forma e la grandezza dell'antico porto in mezzo dello stagno sabbioso che il mare ha formato sul suo sito [...] Il suolo che attornia la città è eccellente e produce vini ed olii della migliore qualità ed in grande abbondanza [...] L'aria di Brindisi è

⁸³ SALIS MARSHLINS, *Viaggio nel Regno di Napoli*, pp. 130-135.

⁸⁴ CECERE, *Viaggiatori Inglesi in Puglia*, p. 240.

malsana durante tutto l'anno, ma nella state in specie, è la più dannosa di tutta l'Italia, e la guarnigione che si muta ogni tre anni vi lascia la metà degli uomini»⁸⁵.

Nel 1759, trentanove anni prima del Castellan, Jean Battiste Claude Richard, abate di Saint-Non, già si riferisce all'ambiente malsano di Brindisi come effetto della mancanza di regolamentazione dei flussi del porto interno, attribuendovi tutto il peso di un problema storico:

«il suo porto è un vero miracolo della natura in un paese così uniforme e così poco adatto ai ripari [...] In fondo al porto c'è un canale che comunica con un bacino a semicerchio, dal quale la città è circondata, e che un tempo doveva essere di bellissimo effetto [...] C'erano ancora nella città alcuni resti antichi, fra cui i ruderi di antiche terme [...] Per il resto, l'aria di questa città è sempre stata malsana al massimo grado, soprattutto in estate, il che non poteva essere attribuito che allo stato deplorabile in cui, come abbiamo già detto, si lasciava il porto da tempo immemorabile [...] La terra...è ottima e produce vino e olio della migliore qualità»⁸⁶.

Ancora prima, nel 1717, George Berkeley, letterato di origine irlandese, attento e sensibile a tutti gli aspetti dei luoghi e degli abitanti, ci offre testimonianza del massimo contrasto tra la bellezza ed il rigoglio del paesaggio agrario circostante la città – qui registra nei suoi taccuini l'ordinata coltivazione di vite, ulivo e grano, ma anche di carciofi, legumi e di frutteti di agrumi, meli, peri e fichi – e l'ambiente malsano dell'area portuale:

«Aranceti alla periferia di Brindisi, dalla parte dove siamo entrati in città. Il porto era bloccato e l'aria irrespirabile. Pochi abitanti. Perimetro della città vecchia 7 miglia. Le mura sono molto fortificate, i resti molto meno, strade e piazze deserte [...] Parecchi frammenti di colonne antichi sparsi per la città [...] camminiamo lungo le mura, una parte è ancora costruita da antiche rovine [...]

⁸⁵ SCAMARDI, *Viaggiatori Tedeschi*, p. 109.

⁸⁶ FIORINO, *Viaggiatori Francesi in Puglia*, vol. II, p. 191, con Tavv. XXVI e XXVII: vedute della città e del castello di Brindisi.

Rispetto alle altre città credo che si possano calcolare qui 4 o 5000 abitanti»⁸⁷.

Altamente simbolico, a quasi due secoli di distanza, il contrasto tra la memoria tridimensionale dell'antichità classica, rappresentata dai resti delle famose colonne marmoree, da secoli assunte a simbolo della città, e la realtà della stentata vita in un ambiente divenuto stabilmente malsano nelle parole di Paul Bourget, scrittore e commediografo francese che, durante l'escursione del 19 novembre 1890, annota: «Lo splendore del passato, oggi ancora dà un carattere inoblifiable al misero crocchio dove sorge questa colonna isolata [...] Sullo zoccolo di quella colonna, gli abitanti del vicinato hanno steso a seccare le bucce di melagrana per usarle contro la febbre»⁸⁸. Nei diari di Janet Ross, sullo scorcio del secolo, l'immagine della città è accomunata a quella di Taranto e di Otranto proprio per i tratti di abbandono e di decadenza delle strutture urbane, e di miseria e di afflizione degli abitanti⁸⁹.

Osservando i caratteri distintivi di questo territorio da una più ampia prospettiva storiografica ci appaiono sia elementi dell'ambiente che possiamo definire, con terminologia mutuata dalle scienze naturali, "strutturali", in quanto capaci, al passare dei secoli, di condizionare in forma irreversibile le diverse situazioni congiunturali, divenendo dal punto di vista degli esiti una costante; sia elementi "caotici", perché dotati di carattere saltuario, raramente ciclico, e ridicibili nella capacità di condizionamento attraverso idonee predisposizioni da parte dell'uomo⁹⁰.

⁸⁷ CECERE, *Viaggiatori Inglesi*, p. 91. Sui diari del secondo viaggio del Berkeley si veda anche l'ottima edizione in BERKELEY, *Viaggio in Italia*.

⁸⁸ DOTOLI, FIORINO, *Viaggiatori Francesi*, vol. II, p. 197. Sull'opera del Bourget SAJOUS D'ORIA, *Voyages dans les Pouilles*.

⁸⁹ ROSS, *La Puglia nell'800*.

⁹⁰ Ed è facile comprendere come i secondi possano passare nel novero dei primi se consideriamo proprio la vicenda del paludismo e della regimentazione idraulica del porto a Brindisi. Infatti lo stato dei luoghi nelle testimonianze raccolte può essere collegato cronologicamente con quello risultante dalle opere del Della Monaca e del Galateo, risalendo così senza soluzione di

Tenendo costantemente in vista tali caratteri, come descritti nelle pagine precedenti, risulterà solo apparentemente contraddittoria l'immagine florida tramandata da Varrone, il quale «riferisce che lunghe file di asini da soma e *brundisino aut Apulia* trasportavano *ad mare* olio, vino ed altri prodotti»⁹¹, rispetto all'immagine di fame e carestie degli anni novanta del Duecento delineata da una permuta, rogata a Brindisi nel 1292, attraverso la quale i coniugi Lupo e Ventura «propter massimam temporis carestiam» scambiano una loro «*terram vacuum*» posta nel centro della città, nel *vicinio* della chiesa di Ognissanti, con «*salmam unam de frumento [...] et vegetem unam de barilibus viginti [...] equivalentes terre nostre vacue supradicte*»⁹².

1.2. *La città tra risorse disponibili e modalità del quotidiano*

La ripresa, dopo quasi tre secoli e mezzo, della cronotassi episcopale, la contrazione dell'insediamento testimoniata dalla riorganizzazione bizantina delle fortificazioni operata a inizio XI secolo su un tracciato più ridotto, i notevoli sforzi del papato nel corso dello stesso secolo per riportare stabilmente in città la sede del presule, il consistente trasferimento di poteri nelle mani dell'arcivescovo compiuto alla fine dell'XI secolo dal *comes* normanno Goffredo di Conversano, scandiscono la fase

continuità dal XIX fino alla prima metà del XVI secolo. Ma la prima attestazione storica di questi problemi è del I sec. a.C., cioè il celebre passo di Cesare (*Bell. civ.*, III, 2.3): «*gravis autumnus in Apulia circumque Brundisium ex saluberrimis Galliae et Hispaniae regionibus omnem exercitum valetudine temptaverat*», riferito al contagio del plasmodio della malaria contratto dalle sue truppe accampate nel circondario della città in attesa dell'imbarco. Nel basso Adriatico l'insabbiamento dei porti, dall'età moderna, interessò tutti gli scali della regione con continuità, ma solo dalla prima metà del XIX sec., sotto il regno di Ferdinando II di Borbone, ad opera di Carlo Afan de Rivera, direttore del Corpo di Ponti e Strade, e dell'Ing. Giuliano de Fazio, si profilano le prime analisi della dimensione storica del fenomeno con approccio scientifico. Per le relazioni ispettive, i carteggi ed i progetti relativi a Brindisi ed al suo territorio su questi problemi BUCCARO, *Opere pubbliche e tipologie urbane*; in particolare pp. 56-68.

⁹¹ MARANGIO, *La romanizzazione dell'ager*, pp. 107-108.

⁹² CDB, I, n. 103, pp. 202-204; cit. a p. 203.

di ripresa urbana immediatamente seguente i secoli altomedievali. Ma allo stesso tempo ci fanno percepire anche l'entità del lavoro necessario e le difficoltà da superare per la ricomposizione materiale ed ideale dei *cives* con la *civitas*.

1.2.1. *Spolia*

«Dell'antica città rimangono pochissime cose, tranne un'infinità di tronchi di colonne che servono da confini per le abitazioni».

Le osservazioni di Victor Delpuech de Comeiras⁹³, un ecclesiastico francese di passaggio in una Brindisi che gli appare misera e spopolata, focalizzano l'attenzione su un elemento: le vestigia di colonne classiche che, ancora alla fine del XVIII sec., emergono innumerevoli tra le modeste abitazioni. Quello che appariva in questo torno di tempo, attraverso le *spolia* disseminate per la città, rimandava la sensibilità degli osservatori, romantici o disincantati che fossero, all'enorme ed incomprensibile iato emergente tra la città classica e la città moderna, e al reimpiego che delle vestigia della prima si era fatto nel tempo.

«Ci occorrerebbe molto tempo per disegnare e rilevare la pianta di tutte le rovine di cui eravamo circondati: terme, tombe, mosaici, vecchi pezzi di mura, cui si assegnano denominazioni fastose» annota il Castellan⁹⁴. «C'erano ancora nella città alcuni resti antichi, fra cui i ruderi di antiche terme [...] Le mura furono costruite in seguito da Carlo Quinto a spese di queste terme» scrive l'abate di Saint-Non⁹⁵.

L'elemento che più frequentemente ritorna in evidenza nei diari è questa diffusa presenza di colonne classiche: «Parecchi frammenti di colonne antichi sparsi per la città»⁹⁶; «Dell'antica Brundisium è rimasto ben poco, se si eccettuano le numerose colonne spezzate disposte agli angoli delle strade per difendere

⁹³ FIORINO, *Viaggiatori Francesi in Puglia*, vol. II, p. 97.

⁹⁴ DOTOLI, FIORINO, *Viaggiatori francesi in Puglia*, vol. I, lettera X, pp. 168-174.

⁹⁵ FIORINO, *Viaggiatori francesi in Puglia*, vol. II, p. 191.

⁹⁶ G. Berkeley in CECERE, *Viaggiatori Inglesi in Puglia*, p. 91.

le case dai carri»⁹⁷. Questo copioso riaffiorare di strutture monumentali dell'antichità è registrato dal Della Monaca, nel XVII sec., quasi con i toni della consuetudine quotidiana: «Il detto spatio che come tutto piano è più esposto à peregrini, e passaggieri, e come scala del Porto minore, e confine della strada Appia, conteneva la più nobile parte della Città, si come le ruine, che di sotto terra si cavano, e l'acquedotti di spesa inestimabile, che vi si scoprono, ne fanno ampia fede, il che si conferma con autentiche scritte antiche, che in detto spatio hor vuoto nominano Piazze e Anfiteatri»⁹⁸. E ancora: «le rovine che di sotterra si scuoprono ogni giorno, l'opere di vermiculato, o mosaico, che nelli pavimenti delle strade si trovano sotto il terreno, le fondamenta di grosse mura, che di passo, in passo, dove si cava, s'incontrano»⁹⁹; e a proposito del castello svevo: «rendono soprattutto ammirabile quella Rocca le pietre quadre, di che fu ella tutta edificata. Impiegò Federico [II] in quella gran fabrica tutte le rovine dell'antiche mura, e delli destrutti edificij della Città vecchia, e da quella furo assorbite le pietre delli rovinati Tempij, e delli Teatri, e dell'Acquedotti, che per tutto l'ambito della Città vecchia, erano seminate»¹⁰⁰ (fig. 3).

Non è difficile immaginare quali enormi cave a cielo aperto doverono apparire molte parti della città ai nuovi abitanti man mano venuti ad insediarsi dopo il ritorno dell'arcivescovo sulla cattedra brindisina. Le «cuncte domus que edificate sunt ab hominibus ipsius episcopii in ipsa vetere Civitate», richiamate nel

⁹⁷ H. Swinburne in *ibid.*, p. 240.

⁹⁸ DELLA MONACA, *Memoria historica*, p. 61. Il «detto spatio» indica l'intera penisola sulla quale insisteva la città antica.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 319.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 384. Per il reimpiego di conci murari di età classica nelle strutture del castello federiciano TARANTINO, *I segni lapidari nel Castello di Terra di Brindisi*; e ID., *Il nucleo svevo del castello di terra di Brindisi*. Altri reimpieghi continuarono nell'ambito della stessa compagine, infatti Carlo I d'Angiò nel 1277 ordinò il riutilizzo dei conci dell'antemurale di età sveva posto sul fossato: «et fundamentum ipsum fieri facient de lapidibus, qui extrahi debent de muro veteris ballii, quod est extra castrum ipsum», (STHAMER, *Dokumente zur Geschichte*, n. 826, p. 88). Sulle problematiche delle modificazioni delle strutture castellane VIGLINO DAVICO, DELLA PIANA, *Dal castrum al "castello" residenziale*.

diploma di Goffredo di Conversano emesso a favore dell'arcivescovo Balduino nell'agosto del 1100, rappresentano proprio il frutto di questa iniziale opera di ricostruzione della città. Opera per la quale gli uomini dell'episcopio si avvalsero certamente, come prima risorsa, dei manufatti e dei materiali di spoglio disponibili in loco.

La documentazione archeologica degli ultimi vent'anni ha mostrato come anche a Brindisi si sono riscontrati quei fenomeni di progressiva dissoluzione dei rapporti gerarchici tra edilizia privata e pubblici edifici verificatisi in molte città tra III e V sec. D'altronde con ripetuti provvedimenti nella legislazione di età teodosiana e poi giustiniana si tentava di arginare proprio i crescenti sconfinamenti in aree pubbliche ed il ripetersi di illeciti edilizi da parte di privati. I profondi mutamenti politici e sociali rispecchiati da questi fenomeni sono ampiamente attestati dalle ricerche archeologiche in Italia, in Gallia e in Grecia. Anche a Brindisi diverse indagini archeologiche hanno mostrato dinamiche di destrutturazione e parcellizzazione ad uso privato di recinti pubblici, come ad esempio nell'area forense, addirittura con presenza di tombe, indicando anche come probabile causa del progressivo restringersi dell'area abitata la vasta compromissione del tessuto edilizio operata da un disastroso terremoto del IV sec. d.C., lo stesso ricordato come causa del progressivo abbandono di importanti insediamenti come *Egnatia*¹⁰¹.

La peculiarità dell'evoluzione insediativa dell'area urbana di Brindisi al volgere dell'età antica sembra essere riassunta con chiarezza da alcuni dati dell'indagine archeologica compiuta nell'area centrale di S. Pietro degli Schiavoni. I materiali del crollo, avvenuto per ribaltamento, delle strutture di una abita-

¹⁰¹ Per le serie cronosismiche GUIDOBONI, *I terremoti prima del 1000*. Per gli eventi sismici di età medievale e moderna interessanti il Salento DE GIORGI, *Ricerche sui terremoti avvenuti in terra d'Otranto*; DE SIMONE, *Vicende sismiche salentine*. Per l'area di Egnazia, che dopo il sisma fu oggetto di un tentativo di riorganizzazione insediativa tra VI e VII sec. LATTANZI, *Problemi topografici ed urbanistici dell'antica Egnazia*; MORENO CASSANO, *Architetture paleocristiane di Egnazia*.

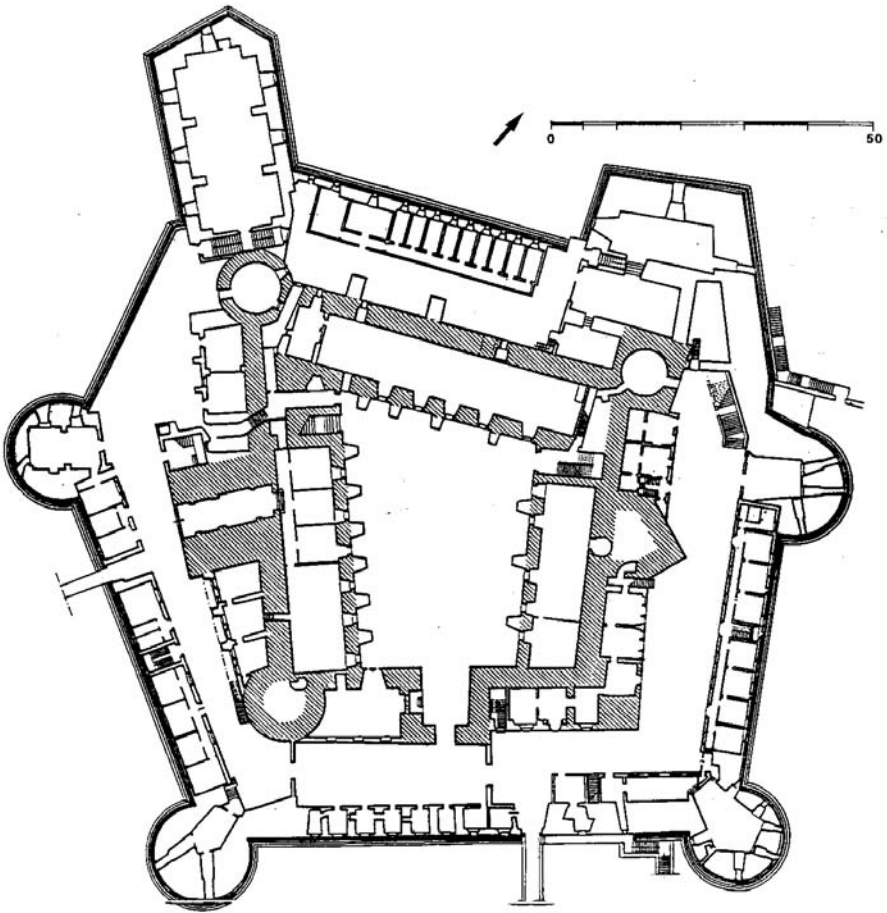


Fig. 3 - Brindisi. Castello di Terra. Pianta piano terra. A tratteggio il nucleo risalente all'età sveva.

zione di IV sec., completi della copertura, inalterati ed in posizione primaria, sono stati sigillati prima da strati sottili molto poveri di reperti con frequenti resti di piccoli focolari all'aperto, del tutto privi delle tracce di una rioccupazione e sistemazione abitativa dell'area, e poi, superiormente, da vari battuti pavimentali datati a partire dall'XI sec., tanto da far esprimere Stella Patitucci Uggeri in termini di soluzione di continuità

nella vita urbana durante tutto l'altomedioevo¹⁰¹. Il recente rinvenimento subacqueo, al largo di Punta del Serrone, di circa 150 frammenti di statue bronzee, diverse per fattura, dimensioni e datazione, nella prima lettura che ne ha dato Daniele Manacorda, sembra rafforzare l'interpretazione dei fenomeni di smembramento ed abbandono del centro urbano come particolarmente intensi durante gli anni della guerra greco-gotica¹⁰³. Altro elemento significativo è la totale assenza nella terminologia delle prime fonti documentarie brindisine di espressioni quali *casa* o *domus lignitia*, indicatrici delle fasi di riorganizzazione altomedievale, quando queste compaiono anche nelle aree a più forte persistenza delle tecniche edilizie in muratura come Bari o Messina, e non certo per mancanza delle essenze idonee dal momento che l'Olmo, il Frassino ed il Pioppo sono attestati nel circondario di Brindisi da vari documenti di XI-XII secolo¹⁰⁴. Da queste considerazioni, come da altre che si faranno in seguito (v. § 2.3), si ricava che è proprio la città antica, nella sua materiale frammentarietà, a passare in eredità al Medioevo, venendo a costituire per vari secoli il principale deposito di risorse dal quale attingere per le nuove necessità costruttive¹⁰⁵.

Significativa conferma di questo lungo e costante processo di reimpiego è il testo del diploma emesso dalla contessa Sighegaida a favore del monastero di Santa Maria *Sanctimonia-*

¹⁰² PATITUCCI UGGERI, *Saggio stratigrafico nell'area di S. Pietro*.

¹⁰³ Cfr. la nota di Daniele Manacorda (p. 48) inserita nel resoconto dei ritrovamenti: ISMAN, *I bronzi del mistero*.

¹⁰⁴ CDB, I, n. 10, pp. 18-20; n. 11, pp. 20-23; n. 25, pp. 47-48.

¹⁰⁵ Nonostante l'area centrale ed il porto siano state interessate da notevoli distruzioni, prima in conseguenza del terremoto del 1743, poi per i bombardamenti dell'ultimo conflitto mondiale, ancora affiorano negli edifici medievali superstiti elementi classici di spoglio. Ne è un esempio, nella centrale Piazza Duomo, la trecentesca loggia che dal XVI sec. fu del palazzo dei Cataniano, oggi erroneamente denominata Loggia dei Templari, nelle cui strutture è inglobata l'epigrafe sepolcrale in marmo del «patronus» Clodio Eutiche, edita dal Mommsen (CIL, IX, 265), v. fig. 4. La prassi del reimpiego è continuata anche nei secoli successivi, ne è un esempio nel XVIII sec. la demolizione dell'antica basilica di S. Leucio decisa per riutilizzarne i materiali nella nuova fabbrica del seminario arcivescovile (v. § 3.2).

lium. Tra i beni donati all'ente nel 1107 compare anche un orto identificato attraverso un riferimento monumentale, verosimilmente dell'età antica: «et unum ortum concedo ei, qui est iuxta Palatii marmorum»¹⁰⁶. La specifica indicazione compare in quest'unico caso nelle pergamene brindisine. Le confinazioni dell'orto e quelle di altri fondi contigui portano all'identificazione di un'area corrispondente a quella dove attualmente troviamo il Rione Cappuccini. In quest'area, delimitata dalla linea ferroviaria e dal confinante caseggiato comprendente l'asilo "Principessa di Piemonte", si erigeva la basilica dedicata al protoscuola Leucio. Si tratta di una vasta area *extra moenia*, oggi urbanisticamente collocata nel quadrante NO della città, inedita fino ai primi del Novecento, molto prossima al canale del seno di ponente a nord ed al perimetro delle fortificazioni ad est. Il raggruppamento particellare dei fondi descritti nel documento risulta essere delimitato da una «via publica» sui confini settentrionale, meridionale e orientale, e da un canale sempre a nord.

Tali percorsi sono identificabili con i tracciati delle antiche vie Traiana e Appia, e con una strada adiacente ai fossati della murazione occidentale, ed il «cursus aque» con il canale Cillarese. Si definiscono così i tre lati di un trapezio isoscele che nell'angolo sud occidentale risulta chiuso dall'attraversamento dei *rivi S. Leucii*, i quali, in base all'andamento orografico, dovevano confluire verso il seno di ponente. L'unico edificio monumentale verosimilmente presente in quest'area in base alle testimonianze storiche risulta essere l'anfiteatro romano, del quale però non è mai stata trovata alcuna traccia materiale. La versione della Vita di San Leucio risalente all'XI sec. è alquanto esplicita al riguardo e circoscrive uno spazio la cui topografia è precisamente riferibile a quanto indicato nel documento del 1107: «extra civitatem contra portam occidentalem juxta amphitheatrum»¹⁰⁷.

¹⁰⁶ CDB, I, n. 11, p. 21.

¹⁰⁷ Anche per questa versione della Vita di San Leucio si rimanda a quanto esposto all'interno del § 3.1.



Fig. 4 - Brindisi. Portico del palazzo dei Cateniano. Nello spigolo del cantonale l'epigrafe sepolcrale del *patronus* Clodio Eutiche reimpiegata come conco.

È allora da verificare se la presenza dell'anfiteatro risulta compatibile con la presenza del *Palatium marmorum*. È noto come nell'altomedioevo diversi anfiteatri di medie e grandi città europee siano stati interessati da alcune fondamentali azioni di riconversione. Sono stati utilizzati come "cava" dalla quale asportare materiali edilizi da reimpiegare, sono stati suddivisi e utilizzati a fini residenziali o commerciali, come palazzi pubblici o fortificazioni, oppure, talvolta, sono stati inseriti in fasi di riutilizzo complessivamente più articolate che hanno contemplato entrambe le azioni. Sappiamo, ad esempio, che «il recupero dei materiali, nel caso specifico dei blocchi di travertino, è attualmente databile nel Colosseo al IV secolo», anche se l'utilizzazione dell'anfiteatro per giochi e spettacoli è attestata almeno fino al 523¹⁰⁸. A Lucca, a Firenze, a Capua e a *Nuceria Alfaterna*, anche a causa del più o meno esteso interramento, gli

¹⁰⁸ REA, *Il Colosseo e la valle da Teodorico ai Frangipane*, p. 72.

ordini superiori divengono luogo del nuovo tessuto edilizio medievale, morfologicamente caratterizzato dall'andamento curvilineo dei fronti principali. È in questo contesto che il termine *Palatium* nell'altomedioevo si lega agli esiti *Parlascio*, *Perilascio*, *Parlagio*, e, in area longobarda, *Berelais*¹⁰⁹, a contrassegnare spesso la creazione di residenze che si avvalgono delle strutture della *summa cavea* e dei preziosi rivestimenti marmorei di un anfiteatro¹¹⁰.

Non è azzardato, quindi, ipotizzare che il “Palazzo dei Marmi” della donazione medievale rappresenti proprio l'esito di una di queste situazioni di riconversione dell'edificio classico, così come prospettate. Ancora a tali situazioni è da correlare certamente la costruzione della vicina basilica posta sul sacello del protovescovo Leucio, che sappiamo ampiamente dotata di rivestimenti in marmi policromi. Appare, infine, più strategico il rapporto funzionale desumibile tra la probabile presenza in quest'area, nel XIII sec., delle vestigia dell'importante edificio classico e la collocazione del nuovo castello da parte di Federico II proprio a cavallo tra quest'area e la riva del seno di ponente¹¹¹.

1.2.2. *L'acqua*

Della città antica erano sopravvissute alcune infrastrutture fondamentali per garantire le basilari condizioni di vita, cioè quelle legate alle esigenze idriche, ossia acquedotti, fontane, ed il relativo sistema di distribuzione degli approvvigionamenti interni alla città ed al porto. Il Della Monaca descrive la rete

¹⁰⁹ GUALAZZINI, *Parlascio e Perilascio*; CASTELLUCCIO, *Gli acquedotti medievali di via Arce*; DE LAURENTIS, *Descrizione dello stato antico*; SPINA, *L'anfiteatro campano di Capua*; FRESA, *L'anfiteatro di Nuceria Alfaterna*.

¹¹⁰ Su questi materiali, per es. DE GIORGI, *I marmi del podium nell'anfiteatro*.

¹¹¹ Per il reimpiego di blocchi lapidei di età classica nella fabbrica del castello svevo si veda TARANTINO, *I segni lapidari*, pp. 107-126. I materiali individuati potrebbero provenire dalle strutture dell'anfiteatro come per altro è suggerito nella brevissima scheda sulla fortezza brindisina compilata da MATTECCHIA, *Il castello di Brindisi*.

idrica, risalente in gran parte al II sec. d.C.¹¹², come ancora parzialmente funzionante¹¹³:

«venivano di dentro alla Città all’Arsenale due condotti d’acqua di due gran formali, ch’entrando nelle mura dalla parte occidentale, e mediterranea, si dividevano in molti luoghi pubblici, e privati, come le rovine in molte bande mostrano, e derivano poi à quel luogo in tanta copia, che rassembravan fiumi, l’uno formale, ch’entrava nella Città con maravigliosi acquedotti di marmi fu anticamente detto l’acqua Asiana, e col tempo [...] fu chiamato Parritio [...] fino ad hoggi quell’istess’acqua, che pur corre, benché non entri nella Città per le rovine dell’acquedotti si chiama con corrotto vocabolo la fontana de’ Patrici, le rovine di questo formale si vedono in molte parti presso le mura un quarto di miglia in circa. L’altro formale s’è scoperto pochi anni sono sotto il muro

¹¹² L’unico intervento significativo era stato la realizzazione, per volere del governatore Pietro Aloysio De Torres nel 1618, della nuova condotta sotterranea dal serbatoio dell’impianto romano inglobato nel Bastione S. Giorgio, alla Piazza Sedile, o anche Piazza dei Nobili, luogo di una omonima fontana pubblica, ancora esistente nell’attuale Piazza Vittoria. Il Della Monaca riporta il testo dell’epigrafe dedicatoria posta sulla fontana (DELLA MONACA, *Memoria storica*, pp. 697-698). Nel testo il passo: «et Mali Gulielmi iniuria destructos restituerit» è finalizzato innanzitutto a giustificare l’improrogabilità dell’opera, ma ci offre anche una precisa traccia storica grazie alla quale possiamo collegare l’obliterazione di questa importante sezione dell’acquedotto con le distruzioni compiute dall’armata di Guglielmo I durante l’assedio del 1156. Il tracciato di questa nuova condotta è ben delineato nella rappresentazione del *Plano y mapa en que se comprende la Ciudad de Brindisi* (fig. 31).

¹¹³ La rete idrica ipogea di età romana, originata da un *castellum aquae* sito a 12 Km dalla città in prossimità della riva del “Canale Lapani”, in direzione O-NO, era ancora parzialmente funzionante alla fine dell’Ottocento. Del suo stato materiale si conserva una dettagliata e copiosa documentazione in rilievi e relazioni, realizzati tra 1888 e 1889 dai tecnici della “Società italiana per condotte d’acqua” di Roma in allegato al progetto generale di sistemazione degli impianti idrici cittadini; si veda la *Planimetria per il ripristinamento e restauro*, ivi anche la relazione di verifica tecnico-economica del progetto generale, redatta dall’Ingegnere Capo dell’Uff. Tecn. Comun. (alleg. alla nota n. 196 del 18 Febr. 1894), nella quale il funzionario, stante la bontà delle strutture, si esprime sulla validità della scelta di rendere ancora funzionale l’antica infrastruttura: «Il Comune dovrebbe però ad ogni modo prefiggersi come scopo ultimo il restauro dell’antico acquedotto Romano». Vari altri elaborati in ASBr, ASCB, cat. 10, cl. 1, f. 18 (figg. 6, 7, 8).



Fig. 5 - Brindisi. “Vasche limarie” dell’acquedotto romano.

occidentale vicino al Torrione, che si dice di San Giacomo, di tanta grandezza, che il segno lasciatovi dell’acqua, ch’era solita à riempirlo arriva à quattro palmi di quadro, è sì alto, che vi si può andar di sotto in piedi commodamente, coperto di sì grosse pietre lavorate [...] Di tant’acqua solo una parte si scorge arrivare sotto le mura, derivandosi il resto alle parti più basse, e cercando altre uscite [...] dell’istesso formale maggiore scorre l’acqua delle fontane, che sono dentro la Città [...] e da queste due acque s’irrigava la Città, e l’Arsenale detto»¹¹⁴ (figg. 5, 6, 7, 8).

In un passaggio precedente, dedicato alla realizzazione della grande fontana pubblica voluta da re Tancredi poco lontano

¹¹⁴ DELLA MONACA, *Memoria storica*, pp. 422-424. Nel 1767 il barone von Riedesel annota nel suo diario: «Presso della porta, che mena a Napoli, si veggono gli avanzi di una costruzione, in mattoni, che sembra essere stata una conserva di acqua», (SCAMARDI, *Viaggiatori Tedeschi*, p. 109). Si tratta delle cosiddette “Vasche Limarie”, ancora oggi visibili in aderenza alle strutture della murazione vicino Porta Mesagne, avanzi di un invaso di decantazione dell’acquedotto romano. Nei grafici di rilievo elaborati dall’Ing. Pasquale Simone nel 1884 viene indicata una parte dell’invaso come sepolta sotto le strutture della cinta muraria (ASBr, *ASCB*, cat. 9, cl. 22, f. 17, b. 2).

Fogg.

Pianta

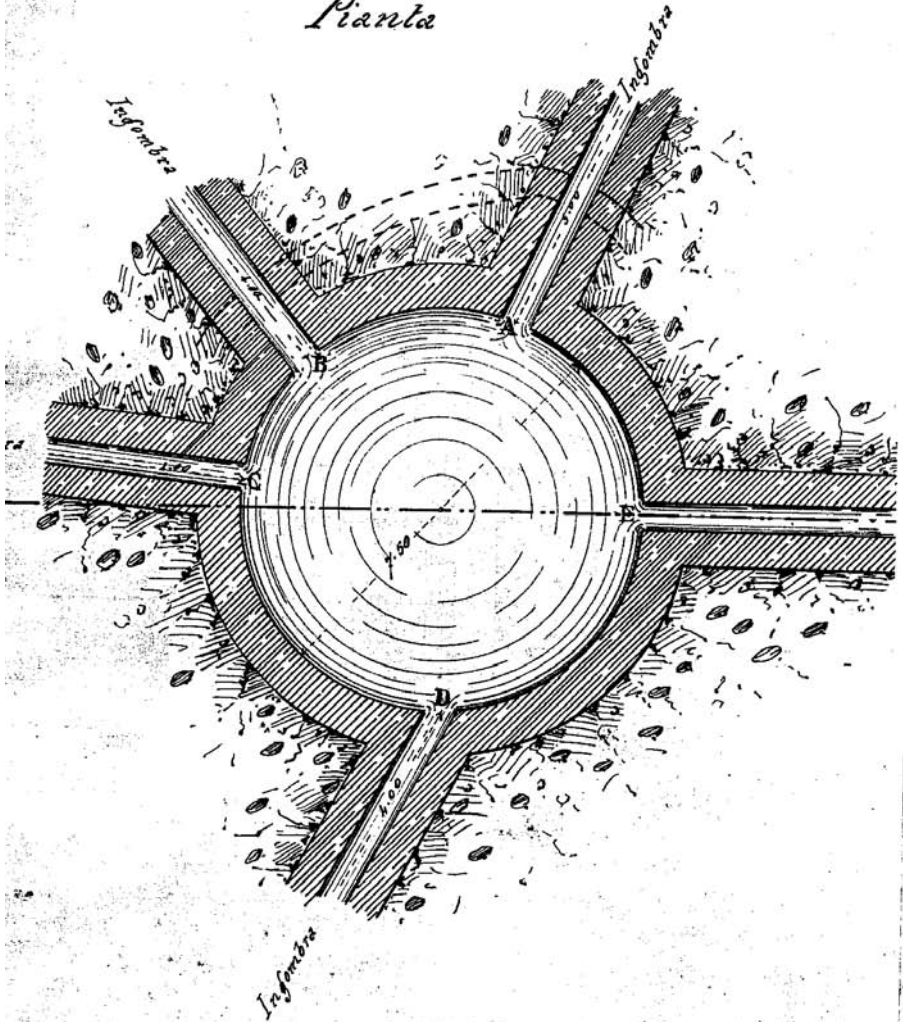


Fig. 6 - Il *castellum aquae* in località Pozzo di Vito (SOCIETÀ ITALIANA PER LE CONDOTTE D'ACQUA, ASBr, ASCB, cat. X, cl. 1, b. 4, fasc. 18).

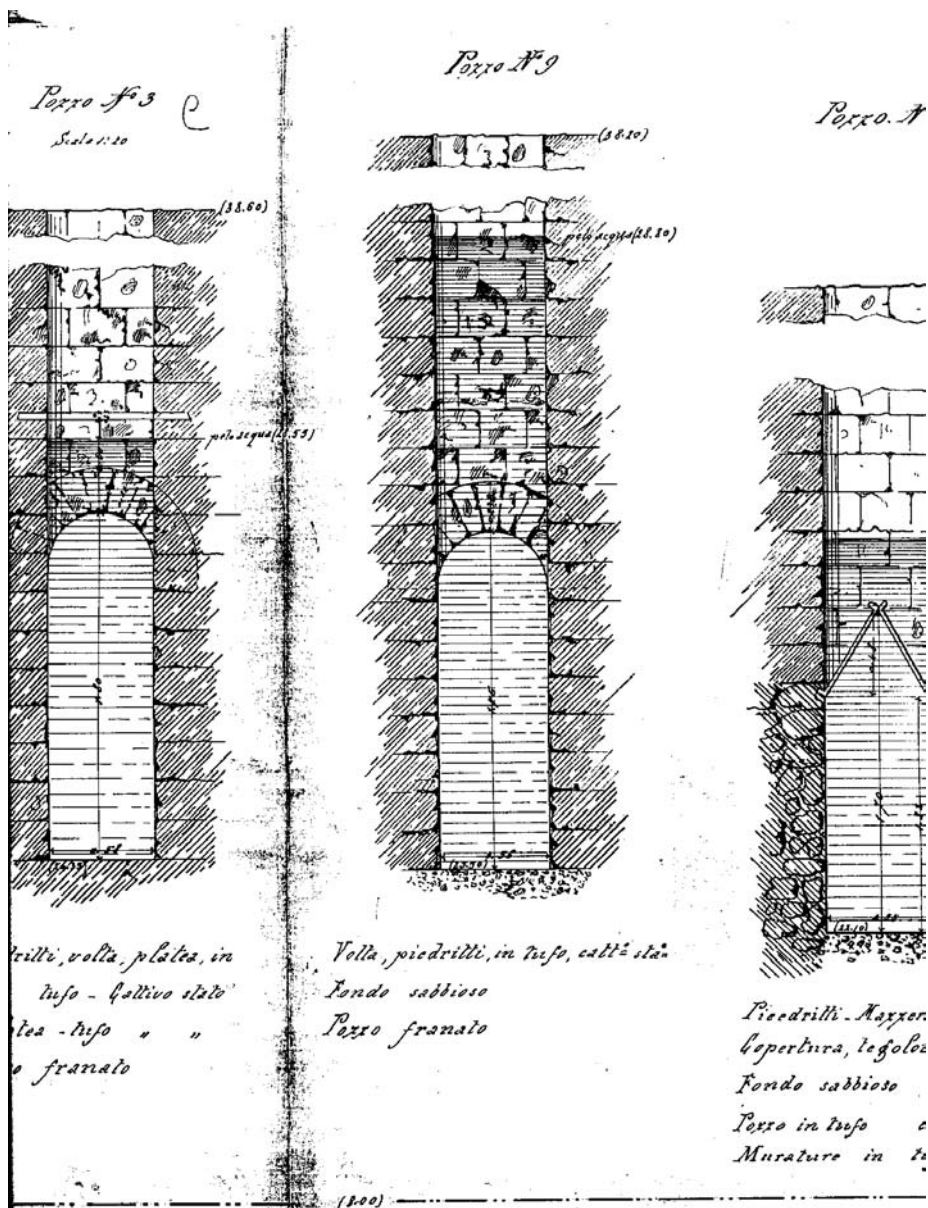


Fig. 7 - Il castellum aquae in località Pozzo di Vito. Prospetto del condotto di emissione (SOCIETÀ ITALIANA PER LE CONDOTTE D'ACQUA, ASBr, ASCB, cat. X, cl. 1, b. 4, fasc. 18).

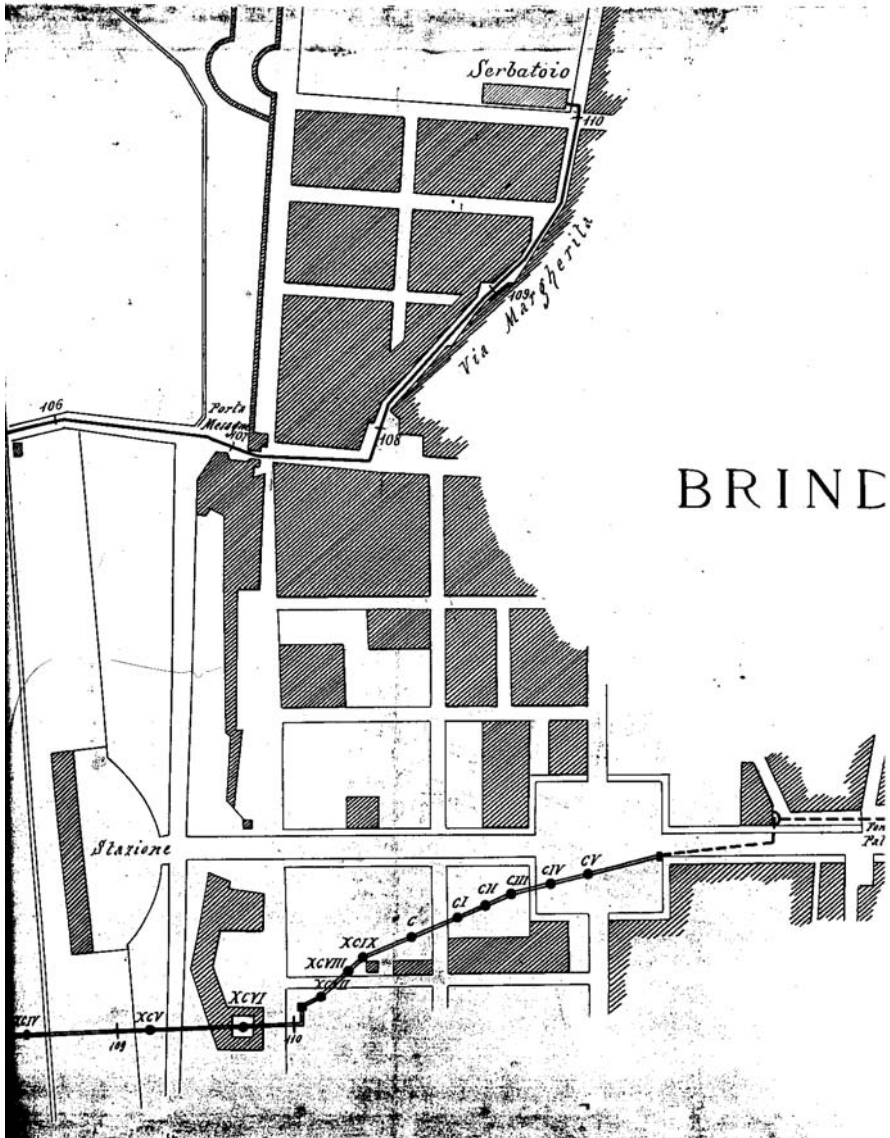


Fig. 8 - Aquedotto. Pianta della distribuzione interna. Particolare dell'innesto delle condotte primarie nella rete urbana. In evidenza con il numero XCVI il serbatoio di età romana posto sotto il bastione S. Giorgio (SOCIETÀ ITALIANA PER LE CONDOTTE D'ACQUA, ASBr, ASCB, cat. X, cl. 1, b. 4, fasc. 18).

dall'innesto della via Appia e oggi ancora esistente, aveva elencato i luoghi storici di adduzione e approvvigionamento nella città, rivelando, tra fontane e sorgive, il persistere della dislocazione risalente al Medioevo:

«La qualità di quest'acque [della fontana di Tancredi] secondo l'esperienza fatta da' Medici, e da Periti, si è ritrovata esser la migliore di tutte le altre, che sono dentro, e fuori della Città; come dell'acqua detta di Giardino à mare, chiamata Pomeriana dell'acqua di S. Anastasio; dell'acqua Hebraea, ch'era solo destinata per servitio di quelle genti quando dimoravano in Brindisi, acciò ne anche con l'acque si mischiassero con Christiani; dell'acqua Carmelitana, che è un pozzo del Carmine antico. Dell'acqua Patritia, della Persana, di Calone, di Tramazzone; delle fontanelle, che scaturisce nella riva del mare nel porto Brundusino, e d'altre acque salubri, e per ciò di essa si serve la maggior parte de' Cittadini»¹¹⁵.

1.2.3. *Il Sale*

Et ne in tanta urbe sapientiae symbolum deesset, in Salinarum regione amplissima paravit natura concas, unde urbes, oppida vicique plurimi candidissimum sal sibi desumerent.

Nelle parole di Giovan Battista Casimiro è efficacemente riassunto tutto il secolare impegno dei brindisini per trarre una fondamentale risorsa come il sale, quasi in segno di riscatto, proprio da quel contesto ambientale fatto di acquitrini, di canali stagnanti, di foci torrentizie insabbiate, di bacini costieri invasi dal mare al mutare delle stagioni. La prima attestazione è nella citata concessione delle decime di Goffredo di Conversano alla Chiesa brindisina del 1100, anche se il contenuto giuridico della elencazione nella quale il «sale salinarum» è inserito fa propendere per una attività già da tempo organizzata¹¹⁶. In un importante documento cartografico, elaborato dal *Reale Ufficio Topografico* borbonico nel 1834, si evidenzia ancora con chiarezza

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 370.

¹¹⁶ CDB, I, n. 10, pp. 18-20; p. 19: «Insuper concedo et devote offero istas totas decimas [...] et ut decime fideliter dentur de tributo Civitatis de legibus et plazo et de sale salinarum et omni venatione cervorum atque aprum».

come tutto il vasto territorio ad E-SE della città, tra l'alveo del Fiume Grande e la costa, fosse il luogo di una estesa salina che almeno fino al XVIII sec. è stata la salina regia ¹¹⁷ (fig. 9). In questo vasto comprensorio che, procedendo dal margine del medio corso del Fiume Grande (figg. 10, 11), sulla costa era compreso tra il capo di Torre Cavallo a nord (fig. 1) e Punta della Contessa a sud, nell'altomedioevo era stato fondato il monastero italo-greco di S. Maria *de Ferurellis* che sappiamo essere stato un importante polo di organizzazione del territorio ¹¹⁸. Grazie a vari documenti cartografici siamo a conoscenza dei caratteri e delle dimensioni dell'alveo del Canale Cillarese nel suo tratto finale verso lo sbocco nel seno di Ponente del porto interno ¹¹⁹. Fino agli interventi di bonifica e regolarizzazione avviati dalla tarda età borbonica, per circa due chilometri prima della foce, il sinuoso corso torrentizio si espandeva in un basso alveo di acque stagnanti, costituito da potenti strati di terreni argillosi, e nel quale si ripeteva la lenta invasione delle acque del mare secondo i flussi di marea. Qui durante il Medioevo troviamo una palude che, per le necessità dei collegamenti viari con le contrade Paradiso a NO, Padiglione, Casale, Plema a nord e per il congiungimento con l'asse della via Traiana, sarà presto scavalcata da un ponte su arcate denominato ponte «S. Leuci», o più frequente-

¹¹⁷ IGM, Firenze, cart. n. 86, doc. n. 10, fol. n. 9, *Carta di cabotaggio della costa del Regno delle Due Sicilie bagnata dall'Adriatico dal fiume Tronto al Capo di S. Maria di Leuca*, (scala 1:100000). Dell'antico percorso di accesso e della perimetrazione è rimasta traccia toponomastica nelle contrade Sacramento, Marrafina, Pandi e Salinella, Salina Vecchia (IGM, PORTO DI BRINDISI, 204 IV NO). Prima delle bonifiche le saline regie avevano un fronte di ca. 3 Km, ed erano dotate sulla costa di un proprio approdo, di torri e di banchina.

¹¹⁸ Di questo monastero rimane scarsa documentazione medievale, la sua prima attestazione documentaria risale solo al 1182, CDB, I, n. 21, pp. 40-42. Le poche strutture sopravvissute sono oggi inglobate nella Masseria Villanova, sita a circa 6 Km dalla città (IGM, PORTO DI BRINDISI, 204 IV NO, N 40°44'99"-E 5°37'46"). Quest'ultima fino al XVIII sec. era indicata come *Ferorelli*. In un privilegio di Ferdinando I d'Aragona, confermato ai brindisini nel 1466, tutto il comprensorio delle saline regie è denominato *de Forlelle et de la Contessa*.

¹¹⁹ Per una più precisa perimetrazione si veda la *Pianta della Città, Porto, e Rada di Brindisi con parte delle circonvicine campagne*.

mente «Ponte Grande»¹²⁰. Sempre in questo vasto alveo troviamo un complesso di saline che saranno coltivate per secoli, e anche cave di argilla che alimenteranno altrettanto a lungo, come vedremo in seguito, una importante attività produttiva di laterizi e ceramiche. Oggetto della citata concessione del 1107 di Sichelgaita alle benedettine di S. Maria *Veterana* sono anche due saline ubicate entrambe nello stesso alveo fluviale di Ponente. La prima, fino a quel momento coltivata da Leo Deciniano *affidatus* della contessa, è così individuata: «saline fines isti sunt, ab oriente via publica de ipso ponte [S. Ianuarii], ab occidente carata, que descendit intus vineam Ioannis de Donata, et Nicolaj de Musando, quomodo descendit usque ad rivos aquarum. A parte vero boree vinee que sunt Goffredi Babilonie et lambri et vinea de Iohannis de Donata, a parte vero austri cursus aquarum, qui est coniunctus cum Petro de Bella et Fusco de Abellona». La seconda, posta più a valle della prima, ha come margine verso la città il ponte di S. Leucio e dal lato opposto un'altra salina coltivata da un privato: «concedo ei unam salina juxta pontem S. Leucii cui isti sunt fines, ab oriente ipsum dictum Pontem, ab occidente salina Tarquini filii Fasconi Tremari cum omni limite, ab austro cursus aque, ab aquilone vinee filiorum Meli Comateris, et terra Imperialis, qui fuit majoris portunerii, et vinee Iohannis Constanti de Penti filii heorum omnium supradictorum»¹²¹.

Nel 1131 S. Maria aveva ormai organizzato razionalmente lo sfruttamento delle saline, tanto da ampliare le superfici da destinare a tale attività. In quell'anno infatti «Leo filius Iohannis Rodocalli homo ecclesie Sancte Marie Sanctimonialium Brundusii» chiese ed ottenne «terras que sunt in loco qui dicitur magnus Pons de demanio ecclesie» per convertirle a sue spese in saline dotate di *platee*, cioè di spiazzati sufficientemente ampi per l'ac-

¹²⁰ La struttura e l'andamento del ponte stradale sono ben delineati nella veduta del Mortier, (in BLAEU, *Nouveau theatre d'Italie*), che alla voce n. 28 della legenda recita: «Ponte di Pietra in terra». L'agionimo deriva dalla presenza nelle vicinanze della basilica *extra moenia* dedicata a S. Leucio, poi dal XVI sec. inglobata nell'area occupata dall'insediamento dei frati Cappuccini (fig. 25).

¹²¹ CDB, I, n. 11, p. 22.

cumulo, la vagliatura ed il lavaggio del sale, e di un fossato perimetrale. Leo si impegnò a corrispondere «integram quartam partem vestre ecclesie», e garantì che le saline fossero «beneficite, meliorate, rehedificate et vallato circumvallate». Le confinazioni delle terre concesse sono così indicate: «A solis ortu saline et platee domini Raonis Talie quas a parte vestre ecclesie tenet, a solis occasu platee Sancti Leucii, a parte boree via publica et introitus et exitus earum usque ad eandem viam, a parte austri rivus aquarum qui est comunis cum ceteris vicinis»¹²². Raone di Talia, un *miles* dell'*entourage* di Tancredi di Conversano che abbiamo visto comparire come concessionario di saline di S. Maria, quattro anni dopo «pro amore Dei et ... redemptione peccaminum» dona allo stesso monastero beni immobili in città e «tres partes salinarum et platearum que sunt in ponte qui magnus dicitur quarum fines isti sunt. A solis ortu idem pons et fossatum vinearum Bisantii filii Petri Benedicte, a soli occasu platee salinarum Leonis Rodocalli, a borea fossatum vinearum filiorum Iohannis de Mele et introitus et exitus earum usque ad viam publicam, ab austro cursus maris»¹²³.

Nel 1318 si rese necessario un intervento della corte angioina a difesa dei diritti di S. Maria proprio su quella salina donata dalla «nobilis mulier domina Sichelgayta comitissa uxor quondam comitis Goffridi», e ubicata «iuxta pontem magnum Sancti Leucii et iuxta viam publicam de pertinenciis dicte civitatis Brundusii»¹²⁴. Un documento del 1190 indica la presenza di saline anche allo sbocco del canale nel seno di levante, nel luogo dove era stato costruito un ponte stradale corrispondente a quello dell'altro seno e distinto con la denominazione di «parvo ponte», indicazione poi tradizionalmente estesa alla vicina fondazione premonstratense di S. Maria *de Parvo Ponte*. Tra i vari beni donati dai coniugi Petracca ed Emma a S. Maria *Sanctimonialium* troviamo anche «totas vineas nostras quas habemus super salinas parvi pontis» confinanti «a borea litus maris»¹²⁵.

¹²² CDB, I, n. 13, p. 25.

¹²³ *Ibid.*, n. 15, pp. 27-28; v. anche § 5.1.

¹²⁴ *Ibid.*, II, n. 15, pp. 52-53.

¹²⁵ *Ibid.*, I, n. 25, p. 48. Il Della Monaca così riferisce dei due ponti: «dove poi ambedue le corna si terminano nell'entrar delle Valli stagnando l'acque

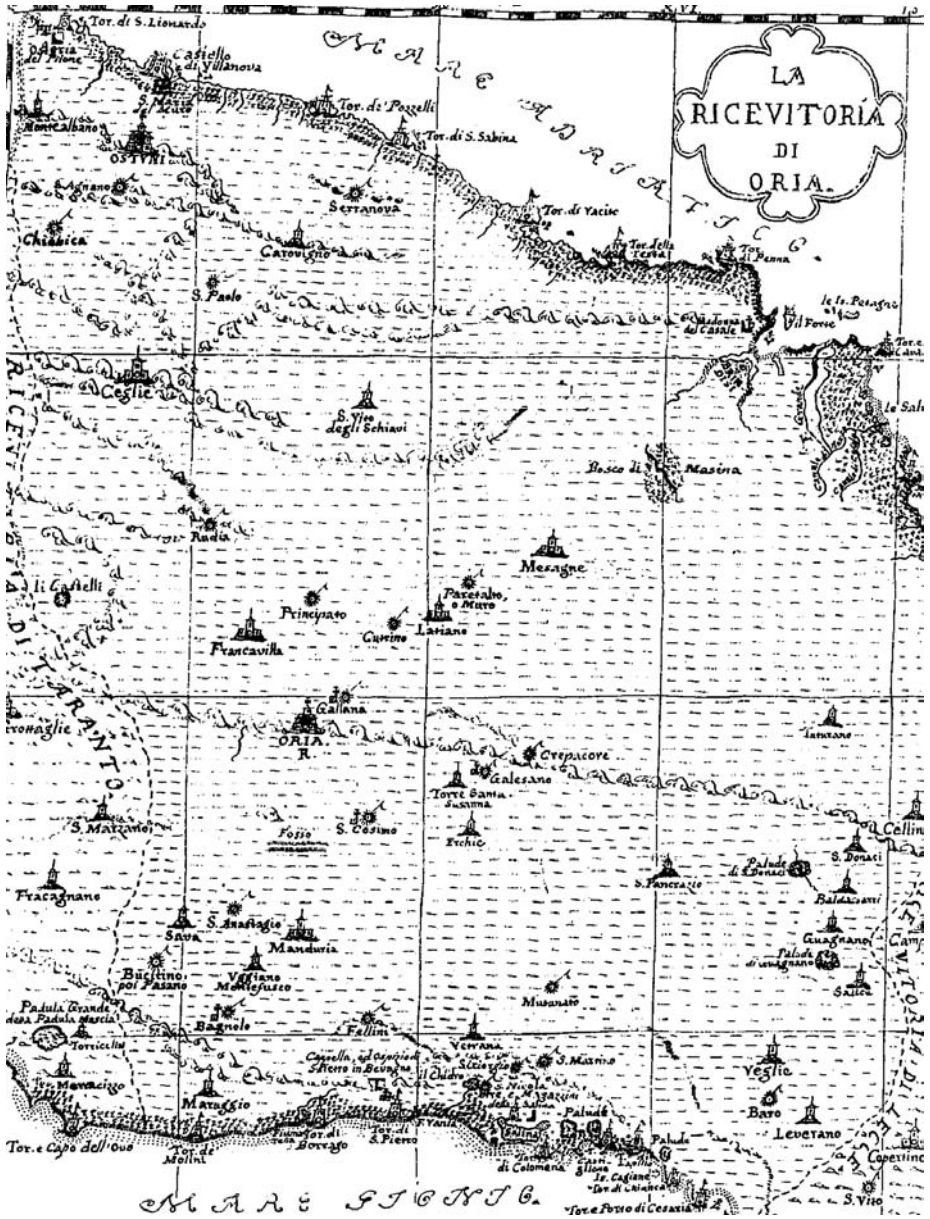


Fig. 9 - Brindisi e il suo territorio nell'atlante del Pacelli. In evidenza la vasta area delle saline a est (BPL, 1807).

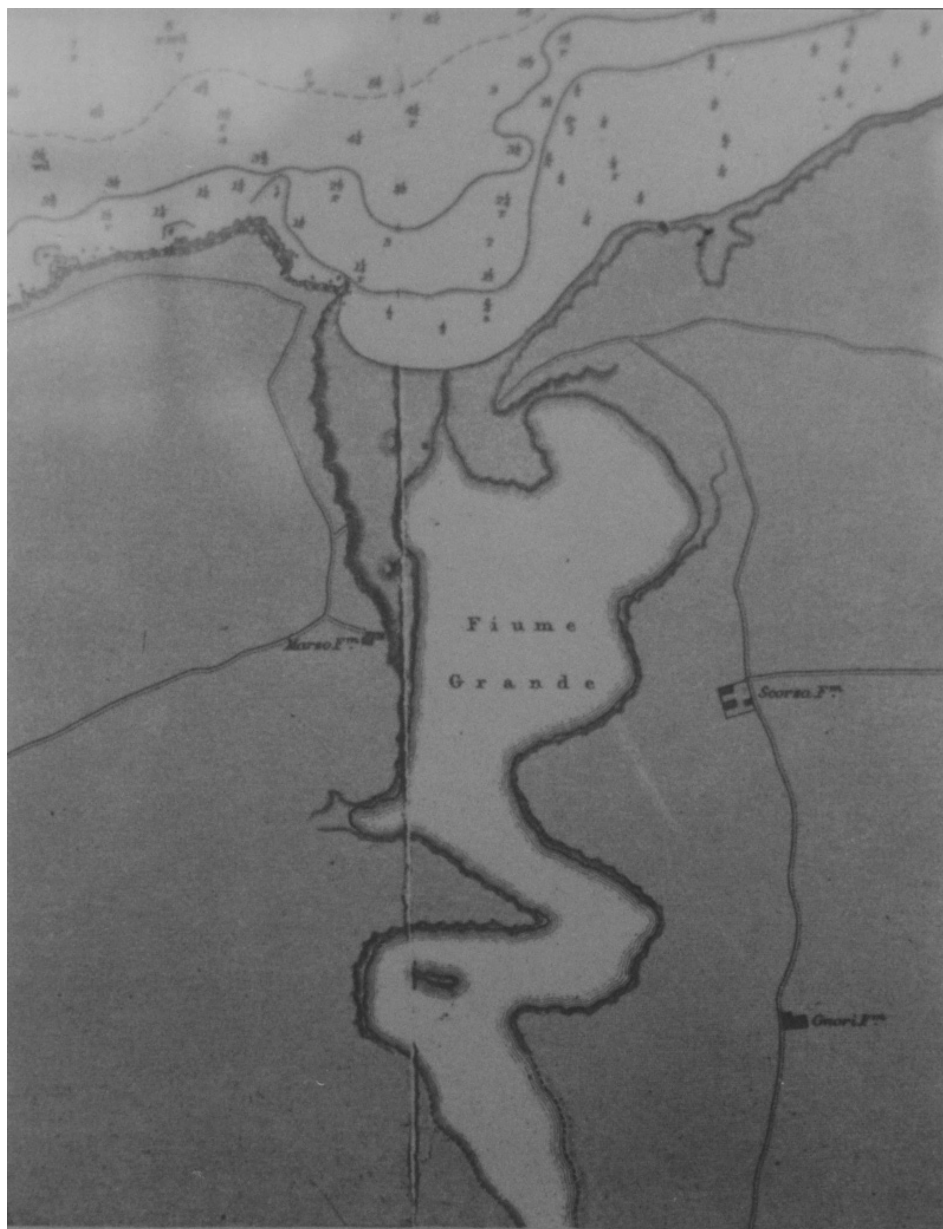


Fig. 10 - Il Fiume Grande. Particolare della mappa *Brindisi Harbur*.



Fig. 11 - Fiume Grande e Fiume Piccolo. Lavori di Bonifica (ASBr., anni '30 del secolo scorso).

A confermare la durata nel tempo dell'importanza che l'attività estrattiva delle saline brindisine conservò nel panorama economico della città, è una nutrita documentazione trecentesca riguardante l'importazione di grosse quantità di sale da parte di mercanti ragusei; questi potevano operare per conto proprio o agire per incarico dalla stessa Università. Nel 1381 sarà proprio il sindaco di Ragusa a recarsi a Brindisi per intavolare trattative dietro delega del Gran Consiglio ¹²⁶.

loro, e quelle de' Torrenti, non si può per l'instabil suolo del molle limo, passare à cavallo, né a piedi, e perciò così dall'uno, come dall'altro corno vi sono fabbricati ponti di pietra, sotto de' quali il mare nella sua crescente passa, buon spatio delle valli allagando, e benche nello scemar dell'acque si ritiri il mare, lascia non di meno il luogo molle fangoso, e inaccessibile. Chiamasi quel della sinistra riva Australe, il ponte piccolo diretto all'ultima lunghezza delle mura da quel canto [...] L'altro ponte poi, che chiude la riva destra Settentrionale, il quale trapassa un miglio in circa il parallelo, ò drittura delle mura della Città, per esser il destro corno più lungo [...] vien nominato il Ponte grande, come che è lungo più di trecento passi, ch'era il principio della famosa Via Appia e antica scala del Porto Brundusino» (DELLA MONACA, *Memoria storica*, pp. 59-60).

¹²⁶ POPOVIC-RADENKOVIC, *Le relazioni commerciali fra Dubrovnik*, in particolare p. 157.

1.2.4. *L'argilla*

Anche la Chiesa brindisina nel XIII sec. aveva da tempo organizzato una propria attività estrattiva del sale, ma nel frattempo aveva anche avviato attività legate allo sfruttamento dell'argilla. Infatti nell'inchiesta manfrediana sui beni e redditi della Chiesa brindisina, redatta nel 1260, troviamo associate le due attività nello stesso contesto ambientale, ma soprattutto, per la prima volta, abbiamo un esatto riferimento all'attività dei *lutifiguli* dell'Episcopio: «Item in Imbricaria quandam terram in qua foditur creta pro faciendis imbricibus et dantur inde imbrices pro jure Ecclesie»¹²⁷. Il successivo richiamo alle vigne «que sunt in loco Imbricarium prefata Ecclesia»¹²⁸ e indicazioni in fonti di età moderna ci permettono di collocare anche l'*Imbricaria* nell'alveo del canale Cillarese, nella metà settentrionale, verosimilmente nello stesso ambito di beni nel quale erano inserite le saline e, a quota maggiore, le vigne¹²⁹.

Dell'*Imbricaria* abbiamo due sole altre attestazioni. L'arcivescovo Adenolfo, in un atto rogato nel 1295 riconosce al Capitolo cattedrale vari emolumenti e diritti «excepto clausorio Sancte Lucie et exceptis vineis nigrorum, orto maris, decima et sexta vini, vinea Imbricarie censualibus que sunt in Brundusio tam in pecunia quam in cera, salinis Ecclesie, fluminibus Luciani et Delte, canonico Ecclesiarum, crete fodinis seu imbricibus sue jure Imbricarie et crete competens eidem Ecclesie in loco predicto»¹³⁰. Pochi anni dopo, durante un periodo di contrasti nella vita interna della Chiesa brindisina, e in un momento nel quale la cattedra era vacante, i componenti del Capitolo fanno redigere un atto di autenticazione recante inserita una concessione del 1304 dell'arcivescovo Andrea Pandone, successore di Adenolfo, nella quale il presule, «attendens eciam

¹²⁷ CDB, I, n. 78, pp. 137-143, a. 1260, con inserto diploma di re Manfredi del 12 agosto 1259; p. 138.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 141.

¹²⁹ *Nuova platea di tutte le entrate, beni stabili*, a c. 49r. viene elencato un «vignale» sito in «luogo detto l'Imbricarie [...] dove è una masseria in loco detto la Patatella».

¹³⁰ CDB, I, n. 106, pp. 208-210.

exhilitatem et modicitatem bidande», mitigando le esclusioni del suo predecessore, aveva destinato al sostentamento del Capitolo «locum imbricarie Brundusii cum omnibus iuribus rationibus et pertinenciis suis»¹³¹. La precisazione: «iure Imbricarie et crete» nella fonte medievale rimanda ai distinti comparti produttivi nei quali includere le risorse, i beni strumentali e i lavoratori secondo le distinte fasi di lavorazione. Da un lato le cave di argilla con le loro vasche di depurazione, dall'altra l'officina di formatura e le fornaci.

Non disponiamo di sufficiente documentazione per poter stabilire con precisione quali fossero i prodotti e le modalità di lavorazione dell'*Imbricaria*, né se vi fosse un sistema articolato o centralizzato di collocazione del prodotto, ma qualche deduzione è possibile grazie ad alcuni documenti di XIII e XIV sec., e in seguito ad alcuni quesiti irrisolti proposti dalle recenti indagini archeologiche urbane. Grazie ad un atto del 1330, recante il transunto del testamento del diacono *Nicolaus de Avel-lana* rogato dieci anni prima, sappiamo che questi gode di una florida posizione patrimoniale derivante dalle più diverse attività. È proprietario di case e suoli edificabili, di vigne e uliveti, di trentatre vacche affidate in custodia all'abate del monastero di S. Maria dei Teutonici, produce e vende vino, e possiede cospicue scorte di frumento e orzo, inoltre risulta essere creditore di laici e presbiteri per prestiti in denaro loro elargiti. «Item dixit se habere carrucas duas de calce. Item otucenaria viginti quinque imbricum». Risulta chiaro dal contenuto del documento che le due carriole di calce¹³², gli 825 embrici¹³³ e le «tra-

¹³¹ *Ibid.*, I, n. 2, pp. 4-6, a. 1305.

¹³² Le condizioni di conservazione e la limitata quantità fanno dedurre che deve trattarsi di "calce viva", cioè di ossido di calcio (CaO), ancora anidro.

¹³³ È chiaro a questo punto che si tratta precisamente di embrici, cioè di laterizi piani per manti di copertura a falda inclinata. Nella scarsa documentazione brindisina questi vengono nominati sempre da soli, mentre nella gran parte dei contesti di antica tradizione bizantina si continua la tecnica, e quindi la nomenclatura, di età romana, che prevede la giustapposizione del coppo – tegola a sezione curvilinea – sulle giunture degli embrici. Ad es. «tegulis et imbricibus tecta» è la definizione più frequente nei documenti di IX-X sec. a Rimini (*Breviarium Ecclesiae Ravennatis*, doc. 69, a. 834). Questo elemento può far ipotizzare che nel XIII-XIV secolo, nelle produzioni locali, si fosse

bes» di legno dovevano servire per il rifacimento della copertura di una «domus» posta nel vicinio di S. Martino¹³⁴. L'ingente quantitativo di embrici, peraltro giustificato dalle considerevoli dimensioni dell'edificio¹³⁵, l'urgenza dei lavori di ristrutturazione, e la cospicua disponibilità di contante del testante ci portano a ipotizzare che il materiale sia stato acquistato sulla piazza mercantile locale, sulla quale il prodotto dell'*Imbricaria* arcivescovile doveva essere prevalente. Non sappiamo per quanti secoli abbia avuto sviluppo l'attività di produzione di laterizi. Nelle visite pastorali e nelle platee degli enti ecclesiastici di XVI-XVIII secolo *Imbricaria* rimane in uso quasi solo come microtoponimo, senza alcuna indicazione sulla sua natura di luogo di produzione. Ma è certo che nell'Ottocento il termine è definitivamente scomparso e che nello stesso luogo troviamo una «Fab.^{ca} di Mattoni»¹³⁶ (fig. 12).

Il De Giorgi nel ripercorrere le osservazioni compiute durante i sopralluoghi per l'elaborazione di una sezione geologica di Brindisi e dintorni, così descrive le attività manifatturiere e i depositi argillosi presenti nell'alveo del canale Cillarese: «ci siamo quindi recati ad esaminare una terza trincea sulla sponda nordoccidentale dell'altra insenatura marina, detta di Ponte Grande presso la quale vi sono delle cave di argilla adoperata per la fabbricazione dei mattoni in un'officina poco lontana. La serie litologica incontrata è stata la seguente: 1°. Sabbie giallastre sciolte. 2°. Argille sabbiose calcarifere, permeabili all'acqua. 3°. Argille turchine e cenerognole, simili a quelle che s'incontrano nell'alto e basso tarentino». «Le argille turchine, sono pur esse calcarifere; però la quantità del calcare non supera il

messo a punto un embrice a sezione composta, dotato cioè di una estremità rialzata e curva, e che quindi per la posa in opera facesse a meno del coppo. La diffusione di tale tipo di embrice è ben documentata in varie regioni, ma solo a partire dal XV-XVI sec.

¹³⁴ CDB, II, n. 27, pp. 79-82.

¹³⁵ Considerando una dimensione unitaria media degli elementi laterizi di cm 34 x 43, lo sviluppo del tetto da coprire doveva essere di ca. 160 mq, al quale corrisponde una superficie della *domus* in pianta di ca. 90 mq.

¹³⁶ IGM, Firenze, cart. n. 81, doc. n. 20, *Brindisi e dintorni*, 1863, (scala 1:10000).

15%; e quando si è tolto con le successive lavature sono utilizzate per la fabbricazione di stoviglie di uso domestico e decorativo. Esse rappresentano sedimenti di mare profondo e costituiscono lo strato impermeabile delle zone acquifere nel territorio brindisino. Raggiungono una notevole potenza e sono non di rado intercalate da strati di sabbioni calcarei tufacei»¹³⁷.

In alcuni mandati di Carlo I d'Angiò relativi all'edificazione del *Palatium* nelle preesistenti strutture del castello troviamo istruzioni per l'acquisto di considerevoli quantità di embrici e di altri materiali per la realizzazione delle coperture. «Item pro coperiendo dicto palacio cum sala et cameris faciendis in eo 15.000 ymblicorum, extimata ad racionem de tar. 7^{1/2} pro quolibet miliari pro unc. 3 tar. 22^{1/2}»¹³⁸. Ma anche di altri laterizi come pianelle da pavimentazione: «sala et camere astracate de parvis mattuncellis»¹³⁹, o di mattoni per opere murarie: «et quod in turri, que dicitur Lucaballu, quo adunati sunt quatrelli 500»¹⁴⁰. A differenza di quanto indicato di volta in volta per il reperimento del legname o per la costruzione delle calcare, con il consueto dettaglio tipico dei mandati angioini, peraltro acuito nella stesura dalla frequente previsione di difficoltà operative o di penuria di materiali, per l'acquisto dei vari manufatti laterizi non viene mai specificato il luogo e la modalità di approvvigionamento. Questa osservazione porta a considerare che il reperimento di tali materiali, anche in grosse partite, non costituiva una difficoltà. Le formule dei mandati appaiono routinarie quando indicano questi manufatti, stante il prezzo di acquisto prestabilito e gli oneri di trasporto verosimilmente computati implicitamente, dal momento che non vengono specificati. Tutte queste considerazioni avvalorano l'ipotesi che anche per le fabbriche angioine, e, probabilmente, per quelle sveve l'*Im-*

¹³⁷ DE GIORGI, *La genesi naturale*, p. 63; p. 65. Sulle argille FRIGIONE, *Molluschi e foraminiferi*.

¹³⁸ L'8 maggio 1277 a Ruggero de Ripa e Nicola di Ugento, si veda STHAMER, *Dokumente zur Geschichte*, n. 829, p. 93.

¹³⁹ *Ibid.*, n. 826, p. 87.

¹⁴⁰ *Ibid.*, n. 842, p. 99. In mancanza di sintesi sulla produzione dei laterizi nel Mezzogiorno medievale si veda, per il periodo IV-X sec., GELICHI, NOVARA, *I laterizi nell'alto Medioevo*.

bricaria dell'Episcopio brindisino sia stata il centro di produzione privilegiato. Ampia disponibilità di ottima argilla, un corso d'acqua prossimo alla zona di cavatura e depurazione, vicinanza sia al Ponte Grande, sia agli attracchi dell'ansa portuale di ponente, rappresentavano condizioni ideali per garantire notevole capacità produttiva e agevoli trasporti.

Sulla possibile compresenza nella stessa *Imbricaria* di produzioni di ceramica d'uso durante il Medioevo si è espressa la Patitucci Uggeri, sulla base dei cospicui ritrovamenti archeologici di manufatti ceramici riconosciuti come specifico prodotto brindisino negli scavi nel centro cittadino a S. Pietro degli Schiavoni ed in vicolo Glianese. Si tratta di prodotti ceramici smaltati con decorazione policroma rientranti nella classe denominata "Protomaiolica" e più in generale definibile come ceramica a copertura stannifera¹⁴¹. La studiosa ne ha individuato i prodromi: «Dalla fine dell'XI secolo e nel secolo seguente si assiste difatti ad un'improvvisa esplosione dei contesti urbani pugliesi e l'archeologia rivela un quadro ... improvvisamente ricco e variegato di classi e tipi ceramici, caratterizzato sia da abbondanti importazioni, che da un ampio ventaglio di produzioni locali. La felice stagione del dominio normanno in Puglia [...] e i nuovi stimoli che provengono dall'ampliarsi dei contatti con il Mediterraneo Orientale, determinano dunque, anzitutto nei grandi porti dove affluisce l'esercito crociato, e *in primis* a Brindisi, un alto tenore di vita, una rinnovata capacità di scambi commerciali, una vivace circolazione di merci, che riusciamo a cogliere anche nei contesti di scavo»¹⁴².

¹⁴¹ PATITUCCI UGGERI, *Saggio stratigrafico*, pp. 172-178; ID., *Scavi medievali: alcune notizie preliminari*; ID., *Protomaiolica brindisina*. Per il rinvenimento di altri frammenti: MARINAZZO, *Saggio nell'area di S. Pietro degli Schiavoni*. Per ulteriori disamine di questa specifica classe si veda anche WHITEHOUSE, *Proto-maiolica*; ID., *Un tipo di protomaiolica pugliese*. La Patitucci Uggeri recentemente è pervenuta ad una più ampia contestualizzazione: PATITUCCI UGGERI, *La ceramica a Brindisi in epoca federiciana*; ID., *La protomaiolica. Bilancio e aggiornamenti*; EAD., *La ceramica invetriata tardomedievale*.

¹⁴² PATITUCCI UGGERI, *Le ceramiche bizantine nella Puglia di età normanna e sveva*, p. 88. Queste considerazioni di tenore generale sono state po-

Diversi elementi conducono la studiosa ad individuare in Lucera, Brindisi, Taranto ed Otranto i principali centri di produzione ceramica. Il travaso di conoscenze tecniche concretatosi in seguito alla prima crociata, l'importante ruolo di centro propulsore svolto dalla Sicilia per la quantità e qualità dei manufatti diffusi sulle rotte commerciali, soprattutto per quelli smaltati, e la vicinanza delle coste salentine con scali orientali quali Corinto, rilevante anche come centro di produzione ceramica, hanno creato le premesse perché durante il XII sec. in Puglia la capacità tecnica e produttiva degli *ateliers* locali crescesse progressivamente. Infatti in questo periodo, come i ritrovamenti brindisini ed otrantini dimostrano, accanto alla notevole quantità di prodotti d'importazione troviamo ciotole, piatti e boccali di "Ceramica invetriata monocroma verde" riconosciuti come di produzione locale. Tale prodotto deriva da una delle classi di ceramica da mensa più comune da secoli in tutto il mondo islamico, nonché attestata a Costantinopoli dal IX sec., e propone le stesse forme e dimensioni della coeva "Protomaiolica". Stesso percorso sembra delinarsi per la ceramica "Measles Ware". Si tratta di un prodotto ceramico bizantino del XII sec. dalla decorazione elaborata, realizzata a pennellate puntiformi e linee graffite, in gran parte proveniente dalle officine di Corinto, i cui ritrovamenti sono alquanto rari in Italia, ma presente a Brindisi e soprattutto in consistente quantità ad Otranto. Qui la diversificazione delle forme e degli impasti rispetto ai prodotti importati ha inequivocabilmente dimostrato una produzione locale d'imitazione¹⁴³.

L'individuazione della "Protomaiolica" fu oggetto di una iniziale disputa tra gli studiosi durata per tutti gli anni trenta del Novecento. Le difficoltà derivavano dalla esiguità dei ritrovamenti e da un diffuso pregiudizio ideologico in base al quale l'origine dei prodotti smaltati policromi doveva risiedere indi-

ste al vaglio di numerose ricerche archeologiche durante gli anni '90. Per lo stato delle conoscenze valgono i contributi presentati al Convegno di Albisola del 1999: *Circolazione di tecnologie, maestranze e materie prime*.

¹⁴³ *Ibid.*, pp. 92-94. Per i reperti otrantini PATTERSON, *Contatti commerciali e culturali ad Otranto*.

scutibilmente nell'Oriente bizantino. «La questione si andò delineando con l'opera di Ballardini [1938], il quale mettendo in relazione i ritrovamenti di Atlit, Corinto ed Al Mina con quelli, ormai più numerosi, pugliesi, giungeva alla conclusione che la Protomaiolica non era un prodotto orientale bensì una produzione italiana importata nel Vicino Oriente»¹⁴⁴. In Puglia i maggiori ritrovamenti si sono avuti negli scavi del castello di Lucera ed a Brindisi. Qui la Patitucci Uggeri ha determinato per questa classe una datazione, su base stratigrafico-numismatica, compresa tra 1209 e 1244-1246. Proprio durante questo periodo osserviamo in Puglia due fenomeni convergenti in chiave di analisi storica. Da una parte «nel XIII secolo le importazioni bizantine calano rapidamente nel corso della prima metà del secolo, fin quasi a scomparire nella seconda»¹⁴⁵, dall'altra riscontriamo una presenza consistente di protomaiolica salentina anche in contesti come Venezia, i centri costieri dalmati e Corinto, lontani, ma che in ogni caso sono legati tra loro e con le città portuali pugliesi dagli scambi commerciali e dai flussi di pellegrini e di crociati. «All'alba del XIII secolo, con la Quarta Crociata e la spartizione dell'Impero Latino d'Oriente, Venezia aveva raggiunto l'apice della sua potenza commerciale e marittima, con l'annessione di territori, isole e città costiere di particolare importanza strategica. Nei ritrovamenti veneziani risulta sporadica la presenza di prodotti islamici orientali siriani ed iraniani [...]. Rare sono anche le ceramiche smaltate magrebine con decoro a cobalto e manganese, che ebbero grande diffusione in tutto il Mediterraneo [...]. È infine significativa la presenza di numerose protomaioliche dalla Puglia, soprattutto dei tipi prodotti a Brindisi e a Taranto, databili intorno alla prima metà del XIII secolo»¹⁴⁶. I ritrovamenti veneziani vengono a corroborare le conclusioni cui era giunto il Whitehouse anni addietro riguardo ai reperti di Corinto. In un'ampia sintesi del 1984, lo studioso, che negli anni '60 aveva diretto gli scavi

¹⁴⁴ Per i confronti DE CRESCENZO *et alii*, *Ceramiche invetriate e smaltate del Castello di Salerno*, p. 73.

¹⁴⁵ PATITUCCI UGGERI, *Le ceramiche bizantine*, p. 97.

¹⁴⁶ SACCARDO, *Venezia. Le importazioni ceramiche*.

nell'area del *Palatium* federiciano nel castello di Lucera, dopo un'articolata analisi dei motivi decorativi e delle caratteristiche macroscopiche degli impasti, stabilisce che tutti i reperti di Protomaiolica "tipo I" ed alcuni del "tipo III" rinvenuti a Corinto sono "Brindisi Ware". Il Whitehouse inoltre riferisce di alcune analisi chimico-spettrografiche su campioni di questi materiali di Corinto che avrebbero confermato la provenienza delle argille impiegate dai giacimenti di "argille turchine" presenti a Brindisi e a Taranto¹⁴⁷.

Risulta chiaro che, di fronte al quasi totale silenzio delle fonti scritte, l'insieme di queste considerazioni sui ritrovamenti archeologici apre uno spiraglio su importanti aspetti socio-economici della vita a Brindisi nel Medioevo; aspetti ancora del tutto sconosciuti. Nel contempo la collocazione geografica dei dati propone l'inserimento di Brindisi e delle sue produzioni ceramiche in panorami storiografici ben più vasti e localmente ancora da verificare. Da circa vent'anni vari studiosi, tra cui principalmente Guido Vannini, hanno portato all'attenzione una relazione alquanto stretta esistente tra crociate e movimenti di beni di consumo, tra cui specifiche classi ceramiche¹⁴⁸. Più recentemente Sauro Gelichi, proprio in relazione alla stagione delle crociate, ha definito come determinante il ruolo avuto dagli operatori commerciali veneziani nella distribuzione, in vari siti crociati e nei principali scali della Grecia, di vasellame tanto di produzione veneziana, quanto pugliese, quasi sicuramente destinato non solamente al consumo degli Occidentali presenti in loco, ma anche ad un vero e proprio commercio¹⁴⁹.

Alle direttrici di mare si affiancano quelle di terra. L'ampia diffusione della Protomaiolica in quasi tutto il Mezzogiorno e

¹⁴⁷ WHITEHOUSE, *Apulia*, in particolare pp. 580-581. Sulla produzione brindisina e la sua esportazione in Oriente si veda inoltre il contributo di G. Noyé in MARTIN, NOYÉ, *La Capitanata*, in cui la studiosa sostiene che «l'abbondanza e l'omogeneità della ceramica, ben datata da scavi stratigrafici, lasciano supporre l'esistenza di una o più botteghe di vasai nella prima metà del XIII sec.», sottolineando come «la produzione di Brindisi» sia stata «esportata verso la Grecia e il Mediterraneo orientale» (p. 130 e p. 132).

¹⁴⁸ VANNINI, *La ceramica "crociata"*.

¹⁴⁹ GELICHI, *Ceramiche e commerci*.

la sua eterogenea costituzione morfologica, che peraltro ha portato a specifiche caratterizzazioni regionali, trova un chiaro riscontro nei dati archeologici. Sulla base di vari ritrovamenti in diversi contesti regionali, anni or sono, l'*équipe* della Noyé è giunta alla individuazione, durante il XIII sec., ma in particolare dall'età angioina, di un asse interno di relazioni commerciali lungo il quale è attestata una consistente circolazione di ceramiche tra la Campania, il golfo di Taranto e Brindisi, attraverso i centri della Basilicata¹⁵⁰. Questo asse, per ragioni di congiuntura e di promozione del commercio interno, sarà confermato nella tarda età angioina, ma soprattutto in età aragonese. Basti pensare che, in questo periodo, i centri sedi di fiera in Campania sono dislocati per il 19,4% lungo la costa, mentre per il 30,5% lungo il tracciato che da Napoli o da Salerno, attraversando Avellino e Benevento, giungeva a Foggia¹⁵¹. L'identificazione dell'*Imbricaria* con lo stesso *atelier* dal quale sono uscite le produzioni smaltate brindisine, ipotesi ancora non provata dal ritrovamento di scarti di fornace, a questo punto diventa problema del tutto secondario, dal momento che i soggetti interessati alla circolazione commerciale di questi manufatti, sia brindisini che forestieri, dovevano essere molteplici e diversamente coinvolti per scala di impegno economico.

Allo stato attuale delle conoscenze ci è possibile avanzare qualche proposta interpretativa solo sotto forma d'ipotesi di lavoro. Durante il XIII secolo, i Veneziani divengono progressivamente il vettore principale, e poi unico, per i trasporti commerciali a media e lunga distanza della Curia regia. Nei Registri Angioini sono innumerevoli i documenti relativi a navi di mercanti veneziani che per conto della Curia devono piazzare rilevanti partite di frumento e orzo, olio mosto, o di tessili, nei porti italiani dell'Adriatico, o negli scali dell'Oriente e del Nord-Africa. Ad esempio in un mandato del 1275 si ordina di collocare 10.000 salme di frumento e 5000 salme di orzo «de portubus Apulie», tra cui Brindisi, «ad vendendum apud Vene-

¹⁵⁰ DUFOURNIER *et alii*, *A propos de céramique* «RMR».

¹⁵¹ GROHMANN, *Le fiere del Regno*, pp. 209-210.

cias, partes Sclavonie, Clarenciam, Acon, Tunisium, Bugeam¹⁵² et partes alias Barbarie»¹⁵³. Venezia e Corinto compaiono molto spesso tra le destinazioni e, altrettanto spesso, nei mandati si ordina di raccogliere «victualia et alia res», «tam per mare quam per terram».

È ipotizzabile quindi che mercanti, patroni e marinai potessero decidere di trasportare per conto di terzi, o per conto proprio, anche altri beni, tra cui le ceramiche che ritroviamo proprio a Venezia e Corinto, al fine di completare il carico principale ed aumentare il rendimento dell'impresa¹⁵⁴.

È il caso di ricordare, inoltre, che proprio dall'inizio del XIII secolo cominciò lo sfruttamento minerario di nuovi e cospicui filoni di metalli e minerali di cui la Croazia, la Bosnia ed la Serbia erano ricchi. Da queste miniere provenivano alcune materie prime, quali ossidi di stagno, di zinco e di manganese, fondamentali per la produzione degli smalti ceramici. Venezia, per il tramite delle compagnie mercantili di Ragusa, ben presto raggiunse il controllo totale dell'esportazione di queste materie: «I Ragusei fondarono colonie commerciali in Bosnia e nella Serbia, divennero appaltatori di miniere e delle zecche, riscottori della dogana, esportatori dei minerali per i paesi occidentali e i governanti serbi e bosniaci assegnavano loro privilegi com-

¹⁵² Il termine identifica una sub-regione a cavallo del confine tra la Tunisia nord-occidentale e l'Algeria, in gran parte ricalcante il territorio della provincia romana di *Bulla Regia*.

¹⁵³ NICOLINI, *Codice diplomatico*, doc. CXLII, pp. 126-129.

¹⁵⁴ Molto spesso l'assetto di Galeoni e Teride imponeva per ragioni tecniche un carico supplementare, al fine di ridurre il beccheggio con una maggiore zavorra equamente distribuita rispetto alla linea di galleggiamento. Riguardo agli eventuali trasporti in conto proprio, o in conto di terzi diversi dal principale committente, è da rilevare che nella documentazione di Carlo I non vi sono al riguardo particolari restrizioni. Trasporti di beni supplementari sarebbero stati facilitati anche da numerose franchige concesse alle navi di mercanti extraregnicoli. Gli unici, ripetuti, divieti sono quelli derivanti da situazioni di conflitto o di contrasto nelle relazioni politiche internazionali, o quelli relativi a specifici ambiti merceologici protetti. Invece con l'età di Carlo II compaiono spesso severi provvedimenti sanzionatori proprio su beni e derivate caricate in conto proprio dagli stessi marinai del natante «sine mandato et licentia curie».

merciali. [...] I territori balcanici divennero una fonte inesauribile di ricchezza per i mercanti ragusei e la loro mediazione commerciale fra i Balcani e l'Occidente»¹⁵⁵. Considerando le strette relazioni commerciali dei Ragusei con molte città portuali pugliesi, continuate anche dopo la loro uscita dal controllo politico veneziano e l'ingresso nei territori della corona ungherese, è ipotizzabile che attraverso le loro importazioni di materie prime si sia dato impulso alle produzioni ceramiche smaltate salentine, la cui peculiare classe è rappresentata proprio dalle Protomaioliche di XIII secolo.

Un ruolo importante per la circolazione delle ceramiche, nell'ambito dei compiti di logistica ed approvvigionamento per le armate crociate, può essere stato ricoperto, infine, dai Teutonici e dai Templari, verosimilmente intrecciando i propri interessi economici con le attività dei mercanti veneziani. Nel 1278 «*navis domus Theotonicorum*», che provengono «*de partibus ultramarinis*», trasportano frumento del mercante Pietro Balbo sino a Venezia, facendo scalo nel porto di Brindisi¹⁵⁶. In numerosi mandati di Carlo I il trasporto delle merci fino al terminale di Accon è affidato, quasi fosse un funzionario regio, a «*fratre Thomasio, patriarcha ierosolimitano et magistro sacre milicie domus Templi*»¹⁵⁷.

Sempre in una prospettiva di ricerca futura va sottolineato che nel 1221 Federico II confermò all'Ordine dei Teutonici il possesso del *castrum* di Mesagne, già concesso allo stesso Ordine da Enrico VI¹⁵⁸; lo stesso centro figura tra le località individuate come luoghi di produzione di alcune classi ceramiche, che ebbero diffusione non solo in tutta la Puglia ma anche nel bacino orientale del Mediterraneo, tra cui la *RMR* e la Protomaiolica¹⁵⁹.

¹⁵⁵ POPOVIC-RADENKOVIC, *Le relazioni commerciali fra Dubrovnik*, p. 85.

¹⁵⁶ NICOLINI, *Codice diplomatico*, n. CCX, p. 221.

¹⁵⁷ *Ibid.*, n. CLXXV, p. 180.

¹⁵⁸ *Historia diplomatica Friderici secundi*, I, pars II, pp. 163-165. Per una sintesi delle vicende riguardanti il *castrum* di Mesagne in età normanno-sveva si veda MARTIN, *Le Domaine Royal de Mesagne*.

¹⁵⁹ PATITUCCI UGGERI S., *La ceramica medievale pugliese*.

Quali che fossero i centri di produzione ceramica nell'entroterra brindisino, nel corso del XIII sec. i flussi commerciali dei due ordini monastico-cavallereschi avevano assunto nello scalo brindisino dimensioni e importanza tali da obbligare lo stesso Carlo I a interessarsi personalmente, e in diverse occasioni, anche se senza risultato, come è verrà spiegato più avanti (v. § 5.5), della costruzione di una torre-faro all'imboccatura del porto esterno.

2.

LA DIFFICILE SOPRAVVIVENZA
NEI SECOLI ALTOMEDIEVALI

2.1. *Trasformazioni nella regione dopo la riforma di Diocleziano*

Nella seconda metà del IV secolo Niceta di Remesiana, in viaggio per Tessalonica, attraversava la penisola salentina. Paolino da Nola, che ricorda questo itinerario in un suo carme, lascia trasparire fra le trame del racconto i caratteri di un paesaggio inospitale e selvaggio, popolato da schiere di monaci salmodianti, quasi a sottolineare, in una simbolica antitesi, le dimensioni raggiunte dalla diffusione del Cristianesimo anche in questo remoto angolo dell'impero¹. La descrizione del vescovo campano evoca gli scenari di un ambiente marginale, periferico. Eppure la folla di monaci che Niceta incontra nella parte finale del suo itinerario, potrebbe essere letta come un indice di vitalità, quasi la testimonianza di un dialogo mantenuto ininterrotto tra questa e le altre regioni del bacino mediterraneo.

È vero, d'altra parte, che la ristrutturazione provinciale voluta alla fine del III secolo da Diocleziano contribuì, come suggeriscono i risultati di un importante convegno tenutosi a Taranto, ad una marginalizzazione di alcuni comparti territoriali anche nell'*Apulia et Calabria*, innescando un processo che ricomponeva la gerarchia degli insediamenti in funzione di un sistema amministrativo-tributario statalizzato ed autocratico².

¹ MARIN, *La testimonianza di Paolino di Nola*.

² Un ampio e articolato panorama degli effetti prodotti nell'Italia meridionale dalla ristrutturazione provinciale e dalla riforma fiscale volute da Diocleziano è offerto dalle relazioni presentate al Trentottesimo Convegno di

Le conseguenze dovettero essere sentite, anche se con gradualità, particolarmente in quei contesti urbani che fino a quel momento erano riusciti ad inserirsi, in piena autonomia, tra equilibri economici di vasta scala, e che ora invece subivano il ridimensionamento forzoso del loro ruolo per adeguarsi ad un sistema amministrativo nato dalle esigenze di uno stato fortemente accentrato e in piena crisi finanziaria. Basti pensare alle conseguenze che l'istituzione annonaria produsse sulla pianificazione economica, spostando i poli gravitazionali dell'economia verso l'entroterra, con un'inevitabile sottomissione dei centri costieri a questa nuova logica; o a quanto potesse diventare svilente l'obbligatorietà della riscossione dei tributi da parte delle autorità locali, che dovevano rispondere in proprio delle somme imposte dallo stato, mentre le istituzioni dell'autogoverno subivano un impoverimento delle competenze fino a svolgere mansioni di secondaria importanza o semplicemente di natura meramente esecutiva.

In alcuni sistemi territoriali della *Regio II* è possibile, quindi, assistere alla graduale metamorfosi imposta dalla pianificazione amministrativa statale alle vocazionalità economiche locali, attraverso l'imposizione di nuovi indirizzi di sviluppo. La portata dei mutamenti innescati da questa strategia è particolarmente evidente nel quadro della geografia umana. In quest'ambito si rileva una radicale trasformazione, se non lo stravolgimento, delle relazioni gerarchiche tra i diversi insediamenti, come conseguenza immediata della selezione realizzata dai meccanismi del nuovo apparato amministrativo tra i grossi centri urbani. Tra questi furono privilegiati esclusivamente quelli che, per nuovi parametri, primo fra tutti quello topografico, sarebbero potuti diventare sedi direzionali ideali per le attività stanziali dei funzionari provinciali.

In una valutazione generale furono gli insediamenti posti lungo gli snodi viari più importanti, o gli scali portuali dotati di

Studi sulla Magna Grecia svoltosi a Taranto nel 1998 (*L'Italia meridionale in età Tardoantica*). Un quadro più generale degli aspetti economico-sociali legati alla politica di Diocleziano è contenuto nel lavoro di GIARDINA, *L'Italia romana*; mentre per uno studio specifico sulla riforma fiscale si rimanda all'ancor valido lavoro di DÉLEAGE, *La capitation*.

un ricco retroterra agricolo, ad avvantaggiarsi di questa logica amministrativa. Attività e presenza dei governatori si concentrano, infatti, nel Tavoliere e nelle aree poste ai margini della catena appenninica³. Benevento, scelta per la sua posizione baricentrica rispetto alle direttrici di attraversamento appenninico, fu sede, in età costantiniana, del *corrector Clodius Celsinus Adelphius*, il cui patronato è celebrato in un'epigrafe dedicatoria della cittadinanza⁴. Centro distrettuale molto prospero nel IV secolo fu anche Venosa, favorita dalla presenza di un gineceo imperiale e oggetto di particolari attenzioni da parte dei suoi governatori, come dimostrerebbero i numerosi interventi nel settore dell'edilizia pubblica⁵. Ma fu Canosa il nucleo nevralgico dell'amministrazione provinciale, snodo strategico per i collegamenti regionali, sede dell'assemblea degli *Apuli* e dei *Calabri* e del *concilium provinciae*, come informa un'epigrafe dell'età di Teodosio⁶. La centralità della sua posizione rispetto alla pianura del Tavoliere ne avrebbe promosso la funzione di base di coordinamento nella gestione e nello sfruttamento delle risorse di un territorio dove si concentrava la presenza rilevante di fondi e attività manifatturiere di diretta pertinenza imperiale.

2.2. Paesaggi del Salento tardoantico

Numerosi altri centri, per la maggior parte quelli rimasti esclusi dall'impalcatura amministrativa e dagli interessi economici dell'imperatore, o acquisirono caratteristiche nettamente rurali, o subirono una graduale perdita dell'identità cittadina, alcuni fino alla definitiva scomparsa. Un esempio di questa fenomenologia è offerto proprio dalla vicenda di Metaponto, protagonista di un decadimento graduale del tessuto urbano fino alla conversione in insediamento agricolo di piccole dimensioni, comunque non sopravvissuto agli inizi del VI sec.⁷

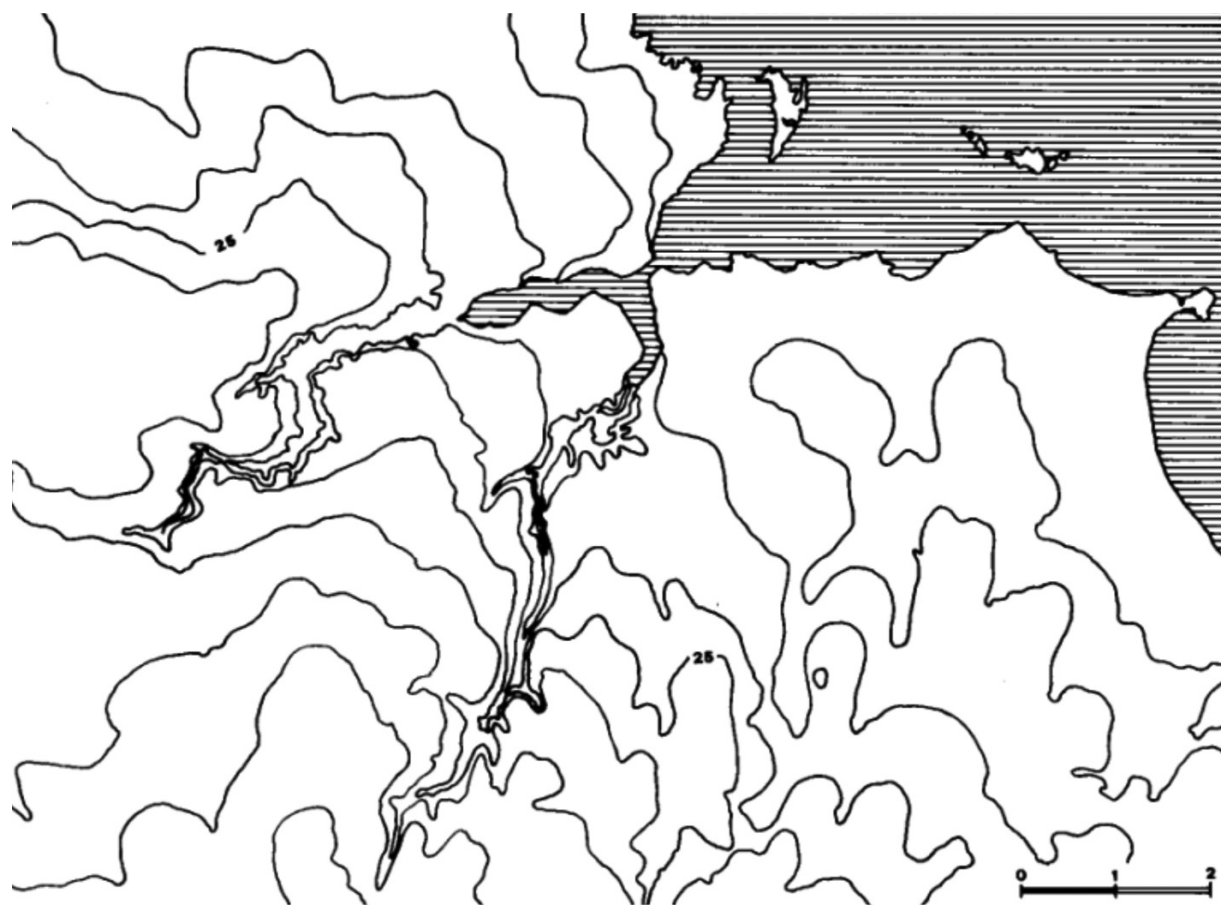
³ GRELLE, *Ordinamento provinciale e organizzazione*, in particolare pp. 123-131.

⁴ *Ibid.*, pp. 123-124.

⁵ VOLPE, *Contadini, pastori e mercanti*, in particolare pp. 109-111.

⁶ GRELLE, *Ordinamento provinciale e organizzazione*, pp. 125-126.

⁷ GIARDINO, *Grumentum e Metaponto*.



Tav. 3 - Orografia della piana di Brindisi.

Simile processo di decadenza spiega anche la scomparsa di *Rudiae*, presso Lecce, ancora *civitas* per il pellegrino di *Burdigala* che vi sosta nella prima metà del IV sec.; di Egnazia, sulla costa a Nord di Brindisi, il cui sito viene abbandonato prima del VI sec.; di *Herdonia*, dove la debolezza dell'organismo socio-istituzionale rende irreversibile il degrado delle strutture urbane dopo la distruzione causata, intorno alla metà del IV sec., da un evento tellurico; di *Carmeianum*, *Arpi* ed *Aecae* destinate ad un lento e progressivo decadimento fino alla definitiva scomparsa⁸.

Ad eccezione di Taranto, che ospita un *baphium* imperiale per la preparazione della porpora e che ha ricevuto un impulso dalla ristrutturazione provinciale forse anche per l'alta produttività cerealicola del suo entroterra, tutto il settore centro-meridionale della *Regio II* non sembra essere destinatario di particolari attenzioni da parte dei funzionari provinciali. Alle prove, epigrafiche ed archeologiche, degli interventi promossi dai funzionari provinciali nell'edilizia pubblica di Taranto, come nel caso esemplificato dal restauro nel IV secolo delle *thermae Pentascinenses*, fa da contraltare il silenzio di tante altre città salentine, almeno apparentemente prive di testimonianze altrettanto esplicite⁹.

Poco rilevante appare la menzione negli *Itineraria* di Otranto e Brindisi quali porti d'imbarco per l'Oriente¹⁰, se il *Laterculus Polemii Silvii*, nel suo elenco delle province italiane, compilato alla fine del IV secolo, annota per la *Calabria* unicamente il nome di Taranto, «come se si trattasse della città principale dell'intera regione», lasciando nell'anonimato gli altri centri salentini¹¹. La

⁸ Un panorama delle tendenze involutive che hanno interessato alcune città meridionali in età tardoantica si può trovare in ARTHUR, *La città meridionale in età tardoantica*. Per *Aecae*, *Arpi* e *Carmeianum* si veda MARTIN-NOYÉ, *La Capitanata*, in particolare pp. 9-19.

⁹ Per le testimonianze epigrafiche tarantine si veda GASPERINI, *Il Municipio tarantino*; per i risultati della ricerca archeologica inerenti l'impianto urbano di Taranto in età tardoantica, e le relative indicazioni bibliografiche, si veda VOLPE, *Contadini, pastori e mercanti*, pp. 31-36.

¹⁰ *Itineraria Antonini Augusti et Burdigalense*, 115.7, 323.9 e 609.5.

¹¹ GRELLE, *Ordinamento provinciale e organizzazione*, in particolare p. 128 dove è citato il *Laterculus Polemii Silvii*.

destrutturazione del quadro demico preesistente, mentre traccia le linee di una subordinazione istituzionale di alcune città rispetto ad altre, di uno sviluppo economico e sociale sbilanciato in favore dei centri direzionali dell'amministrazione pubblica, pone in risalto contemporaneamente una linea di tendenza riscontrabile nella totalità del comprensorio regionale, ossia un generale incremento della presenza d'insediamenti rurali con l'adozione di tipologie infrastrutturali maggiormente rispondenti ad un modo più razionale di sfruttamento delle risorse naturali del territorio¹². L'ordine gerarchico imposto ai centri urbani, pur avendo favorito sul piano economico maggiormente le città del settore settentrionale della regione, fu controbilanciato da una crescita complessiva delle attività produttive e dei saldi demografici nell'entroterra agricolo. Una conseguenza, questa, dei condizionamenti esercitati sul mercato dall'istituto annonario, ma anche un adeguamento della produttività agricola all'aumento della domanda di cereali dopo la perdita delle forniture africane verificatesi nel corso del IV sec.¹³.

Come è stato accertato anche in altre aree italiane, tra III e V sec., al rarefarsi della presenza di ville e fattorie corrisponde un accrescimento nelle dimensioni delle stesse quale esito della concentrazione della proprietà fondiaria. Nel territorio di Oria il numero delle ville della prima età imperiale si dimezza tra fine III e IV sec., per ridursi ulteriormente tra il IV e il V sec. Tuttavia la dimensione delle ville attestate tra IV e V sec., tutte sorte su preesistenti insediamenti rurali, è notevolmente maggiore rispetto all'epoca anteriore¹⁴.

¹² La «forza morfogenetica delle strutture istituzionali rispetto all'organizzazione insediativa ed economica di un territorio in età tardoantica» è fortemente sostenuta da Giuliano Volpe soprattutto per quanto riguarda il contesto regionale dell'*Apulia et Calabria*, dove evidenti appaiono le relazioni tra le dinamiche insediative, le modalità di sfruttamento e occupazione del suolo, ed i nuovi equilibri generati dall'ordinamento provinciale: VOLPE, *Paesaggi della Puglia*, p. 274.

¹³ DE ROBERTIS, *Sulle condizioni economiche della Puglia*. Lo spessore della produzione cerealicola in Puglia è messo in evidenza anche in CORSI, *Dall'Antichità al Medioevo*.

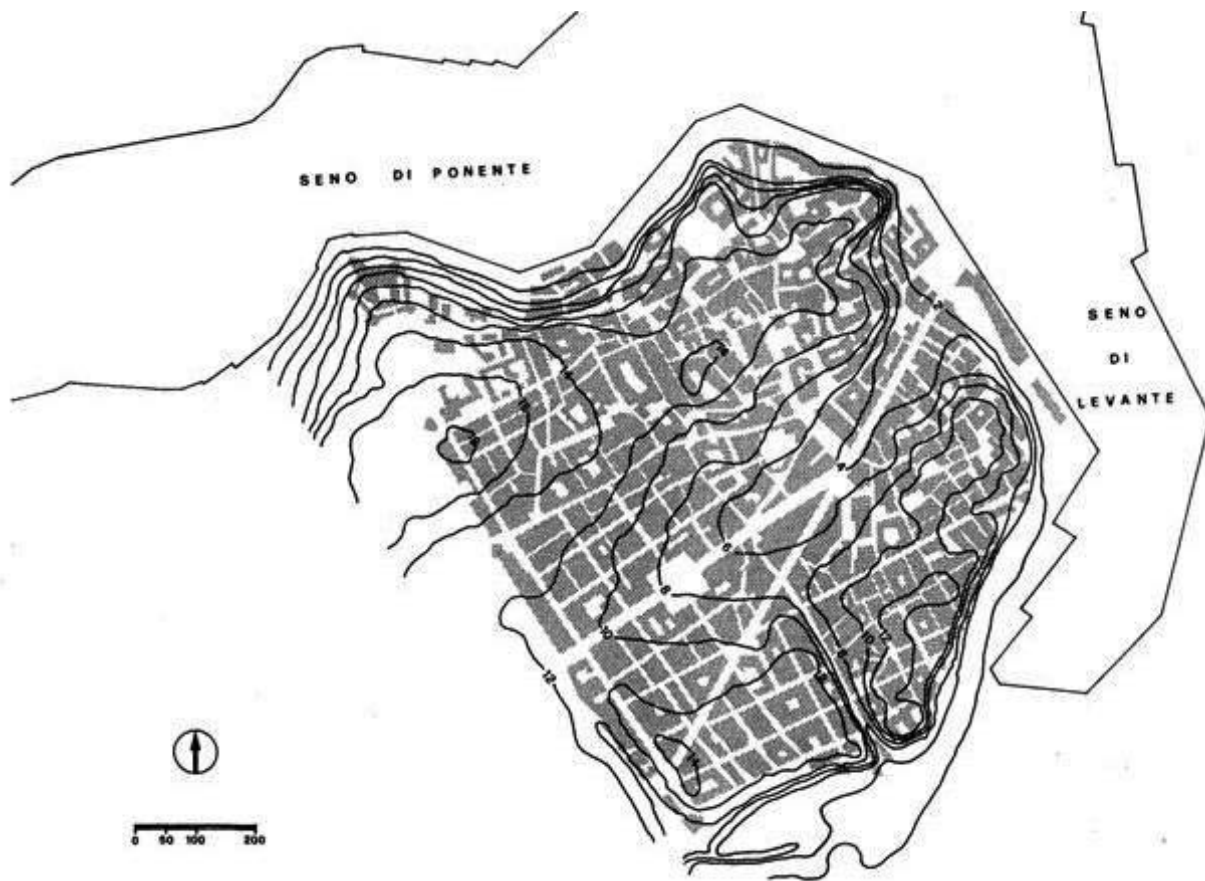
¹⁴ YNTEMA, *La ricerca topografica*.

Situazione simile è documentata anche nel territorio di Brindisi dove, in base ad un censimento condotto nel 1975, sono stati identificati sessantaquattro siti, tra ville rustiche e centri rurali di piccole e medie dimensioni. La frequentazione di trentuno di questi è accertata fino al IV sec.; dodici non danno segni di vita oltre il III sec., mentre sei siti, di grande estensione, sono occupati ancora nel VI secolo, con una continuità che potrebbe spingersi oltre i primi secoli dell'alto Medioevo¹⁵. Più della metà degli insediamenti identificati si colloca lungo l'arteria dell'Appia, nel tratto compreso tra Brindisi, Mesagne e Lattiano, o nel settore sud-orientale dell'*ager*. Esemplificativo in proposito appare l'insediamento di Masseria Masina-San Giorgio, posto a pochi chilometri ad ovest di Brindisi, dove nel 1993 furono individuati resti di depositi e ricoveri per uomini e animali, oltre a diverse strutture di servizio gravitanti intorno ad una grossa vasca, costruita nel corso del III sec. per la raccolta dell'acqua piovana, successivamente utilizzata come deposito per cereali. A questo sito sono state attribuite le funzioni tipiche di un centro di sosta, ed è verosimile che vi si svolgessero anche attività di scambio, considerata la vicinanza all'Appia¹⁶.

Caratteristiche simili presenta anche la *Mutatio Valentia*, sorta invece lungo la direttrice della Traiana-Calabra, a sud di Brindisi. Qui il rinvenimento di un lussuoso complesso termale

¹⁵ I dati utilizzati fanno riferimento allo studio di MARANGIO, *La romanizzazione dell'Ager Brundisinus*. Bisogna specificare che il termine adottato nella valutazione della cessazione della frequentazione dei siti, può non essere sempre attendibile. Ancora oggi è difficile individuare fossili guida che attestino fasi altomedievali nell'occupazione di un sito, soprattutto in contesti rurali. È questo un limite segnalato anche da Giuliano Volpe nel suo intervento al Convegno di Taranto del '98 (VOLPE, *Paesaggi della Puglia*, p. 272). È possibile pertanto che, tra i siti identificati nell'*ager Brundisinus*, e sopravvissuti fino al VI sec., possa essere documentata una continuità di frequentazione ben oltre i primi secoli dell'alto Medioevo. In ogni caso l'aumento nelle dimensioni delle ville è indicativa della concentrazione della proprietà fondiaria. Nella *II Regio* erano numerosi i fondi appartenenti a importanti famiglie senatorie. Una verifica della loro presenza nell'*ager* brindisino, fatta attraverso la ricognizione dei prediali, si può trovare proprio nel lavoro citato sopra di Cesare Marangio.

¹⁶ VOLPE, *Paesaggi della Puglia*, p. 282.



Tav. 4 - Orografia dell'area urbana di Brindisi.

oltre a dimostrare il grado di prosperità raggiunto da questa tipologia insediativa in età tardoantica, conferma l'assimilazione di modelli culturali all'altezza di un contesto cittadino¹⁷.

La continuità nella frequentazione, oltre il VI sec., di questi siti dell'entroterra è provata dalla fondazione di *ecclesiae* paleocristiane che si innestano nei contesti rurali tardoantichi, fino a diventarne il fulcro. È il caso del sito di S. Miserino, a nord-est di San Donaci, proprio nell'*ager* di Brindisi, proprio dove, peraltro, è stato rilevato il maggior numero di edifici religiosi rispondenti a questa casistica, con una cronologia di riferimento compresa tra il VI-VII sec. fino all'VIII. La maggior parte di simili impianti religiosi, compreso quello di S. Miserino, insiste sull'area di un'antica villa e spesso ne riutilizza parte delle strutture¹⁸. A Vaste, nel retroterra di Otranto, lo scavo di una chiesa martiriale, con annessa area sepolcrale, ha portato alla luce un complesso culturale al quale facevano riferimento gli insediamenti sparsi del territorio circostante. Anche questo sistema territoriale, come quello dell'*ager* brindisino, restituisce un'evidenza materiale che reca chiari segni di una crescita costante rispetto ai secoli precedenti. La stessa *ecclesia* di Vaste tra V e VI secolo viene ampliata, il suo abside ingrandito, l'originaria pianta a croce latina convertita in uno schema basilicale con l'aggiunta di una navata. Ulteriori modifiche si datano tra VII e X sec., quando ancora il complesso non ha perso la sua valenza aggregante nei confronti della realtà circostante¹⁹. Altre inda-

¹⁷ BOERSMA, *Mutatio Valentia*. Per la viabilità romana nel Salento si veda UGGERI, *La viabilità romana*, ed anche LUGLI, *Il sistema stradale della Magna Grecia*.

¹⁸ Per S. Miserino si veda MARANGIO, *La romanizzazione dell'ager*, p. 118. L'indagine topografica su questo sito ha restituito testimonianze di frequentazione anteriori alla fondazione dell'*ecclesia*, collocate tra il I e il VI sec. d.C. Nello stesso ambito territoriale si aggiungono gli esempi di S. Maria dell'Alto, nei pressi di Cellino San Marco, di San Lorenzo di Mesagne, di San Pietro di Crepacore presso Torre Santa Susanna, di Santa Maria di Gallana, non lontano da Oria. I riferimenti bibliografici per gli studi su questi complessi culturali si trovano in VOLPE, *Paesaggi della Puglia*, p. 294.

¹⁹ Gli insediamenti collocati in prossimità dell'*ecclesia* di Vaste sono stati individuati grazie alla ricognizione archeologica di superficie, i risultati sono presentati in BELOTTI, *Un exemple de prospection systématique*. Gli scavi del-

gini condotte nel territorio idruntino sembrano confermare questa linea di tendenza. Numerosi sono i villaggi sorti tra VI e VII sec., spesso collegati a monasteri, come nel caso del sito di Masseria S. Giovanni Malcantone, cui sono state attribuite le tracce superstiti di un casale e di un monastero; o della chiesa di Centoportre, nel comune di Giurdignano, eretta tra V e VI sec., trasformata, nel corso del VII, in monastero fortificato. Alcuni tra questi insediamenti presentano un'estensione notevole, la maggioranza è caratterizzata da una frequentazione che, senza soluzione di continuità, arriva fino alla piena età medievale²⁰.

Nei tratti essenziali di questa ricostruzione si inserisce, forse traendone una spiegazione determinante, la complessità di un contesto cittadino quale quello di Otranto. Procopio di Cesarea, a cui dobbiamo il maggior numero di notizie sulle vicende che interessarono questo centro in età tardo-antica, descrive una città presidio, porta d'accesso alla capitale bizantina e piazzaforte di primaria importanza strategica sull'Adriatico²¹. Ma la preminenza della città nei piani politici e militari dell'impero d'Oriente, anche molto dopo la conclusione della guerra greco-gotica, trovava un presupposto fondamentale nelle risorse dell'entroterra, oltre che in un tessuto sociale attivo e differenziato come indica, già nella prima metà del VI sec., la scelta di Teodorico di impiantare qui le sue industrie manifatturiere per la lavorazione della porpora²². La scoperta nel 1989 di una pro-

l'edificio religioso di Vaste e del suo sepolcreto sono stati condotti sotto la direzione di Francesco D'Andria dell'Università di Lecce, per i dati utilizzati si è fatto riferimento alla sintesi di Giuliano Volpe (*Paesaggi della Puglia*, p. 298).

²⁰ Il progetto di ricognizione sistematica nato intorno allo scavo della Masseria "Quattro Macine", nel comune di Giuggianello (LE), e diretto da Paul Arthur dell'Università di Lecce, ha avuto il merito di individuare oltre un centinaio di siti, tutti databili tra il VI e il VII sec. per i quali si rimanda alle sintesi pubblicate dallo stesso studioso: ARTHUR, *Un casale medievale tra Bisanzio e l'Occidente*; ID., *Masseria Quattro Macine*; e ID., *Tra Giustiniano e Roberto il Guiscardo*.

²¹ PROCOPIO DI CESAREA, *La guerra gotica, passim*. Sul diverso significato che Procopio attribuisce al termine *φοῦριον* si veda quanto osservato in MARTIN, NOYÉ, *La Capitanata*, pp. 42-44.

²² CORSI, *Dall'Antichità al Medioevo*, pp. 134-135.

duzione locale di anfore da trasporto, attiva dal VII sec. in un'area prossima al porto, oltre a fornire un dato interessante circa il volume della rendita fondiaria, attribuisce ad alcune componenti sociali della città un impegno nelle attività commerciali verosimilmente non estraneo al circuito di traffici e di approvvigionamenti cui facevano riferimento le diverse aree di influenza bizantina²³. Ancora nel VII sec. Roma continuava a rifornirsi via mare, come dimostrano alcuni studi sulla circolazione della ceramica altomedievale nel Lazio²⁴; una circostanza, questa, che accomuna anche altre aree del bacino mediterraneo fino all'VIII sec. inoltrato. Non è un caso che la tipologia di anfora prodotta ad Otranto sia presente anche in altri contesti della costa tirrenica, e che alcuni di questi ricadano nell'ambito delle ingerenze politiche di Bisanzio²⁵. Una parte dei manufatti prodotti nelle fornaci di Otranto era quindi destinata ad essere immessa in una rete di scambi di cui, per ora, rimane difficile precisare l'estensione, ma che sicuramente ha introdotto la città in una prospettiva di relazioni economiche favorite anche dalla continuità dei domini bizantini.

Gli indici di sviluppo, documentati a partire dal V-VI sec. dall'indagine archeologica nelle aree interne del Salento, chiariscono un'evoluzione del paesaggio nel senso di una crescita, sul piano demografico ed economico, per certi versi in controtendenza rispetto a quanto stava accadendo, nello stesso periodo, in

²³ Per i dati riguardanti la scoperta e gli scavi del complesso artigianale di Otranto si veda ARTHUR-CAGIA, *Fornaci altomedievali ad Otranto*. Riguardo la cronologia e i confronti tipologici delle anfore prodotte si veda invece ARTHUR, *Local pottery in southern Puglia*; e il più recente lavoro di LEO IMPERIALE, *Otranto, cantiere Mitello*.

²⁴ CIARROCCHI (et alii), *Produzione e circolazione di ceramiche*.

²⁵ Morfologie molto simili a quelle delle anfore prodotte a Otranto sono presenti nella basilica funeraria di Pianabella, ad Ostia Antica, in contesti di VII e VIII sec., si veda CIARROCCHI (et alii), *Produzione e circolazione di ceramiche*, p. 221, nn. 1-2; nelle stratigrafie di fine VII inizi VIII sec. della *Crypta Balbi* a Roma, v. CIPRIANO, PAROLI (et alii), *La documentazione ceramica dell'Italia centro-meridionale*; oltre che nel *castrum* di S. Antonino Perti, in Liguria, con una datazione che oscilla tra il VI e il VII sec.; si vedano CATIGLIONI (et alii), *Il "castrum" tardoantico di S. Antonino*, e MURIALDO, *La Liguria*.

altre parti della stessa regione e dell'Italia²⁶. Ma mentre l'entroterra idruntino questo fenomeno costituisce una condizione indispensabile alla sopravvivenza dell'identità cittadina di Otranto per tutti i secoli dell'alto Medioevo, mantenendo costante l'attenzione di Bisanzio su questo territorio fino alla conquista normanna, l'assetto dell'*ager* brindisino, che fa registrare negli stessi secoli un'evoluzione apparentemente analoga, non sembra invece aver esercitato un'influenza altrettanto determinante per garantire la continuità della vita cittadina di Brindisi.

2.3. *Una città senza mura*

Tra gli storici, ma anche tra gli archeologi, ricorre spesso un'osservazione che viene assunta come elemento qualificante nella valutazione delle trasformazioni che investono la città romana tra tardoantico e alto Medioevo. Questa osservazione riguarda le condizioni della cinta muraria. In età tardoantica l'assenza o la fatiscenza di apparati difensivi pregiudicherebbe l'impiego di ulteriori investimenti da parte dello stato. Si comprende allora come «il governo centrale, in un periodo di grande disagio economico, abbia deciso di investire su una serie di città che possedevano condizioni naturali vantaggiose [...] Città romane di grande importanza, comprese *Puteoli*, *Misenum* e Brindisi hanno ceduto il posto a Napoli, Cuma ed Otranto, che possedevano già forti difese, naturali e antropiche»²⁷.

Nel caso di Brindisi un effetto, più che un sintomo, della crisi attraversata dall'organismo cittadino è ravvisabile proprio

²⁶ L'abbandono di un eccezionale sito tardoantico quale quello di S. Giusto, probabile centro di raccordo di una ricca tenuta imperiale nel cuore del Tavoliere, fornisce forse l'esempio più eclatante di questo contrasto. Proprio mentre il panorama insediativo del territorio idruntino si articolava e si arricchiva di nuovi insediamenti, il centro rurale di San Giusto, dotato di infrastrutture eccezionali per le attività agricole, di depositi, ambienti residenziali con pregevoli rifiniture, cui si aggiunsero, nel V sec. due basiliche a tre navate, un battistero e persino un *gazophylacium*, scompare, con un graduale abbandono nel corso del VII sec., v. VOLPE (a cura di), *San Giusto, la villa, le ecclesie*; e dello stesso la più recente sintesi, *San Giusto e l'Apulia*.

²⁷ ARTHUR, *La città meridionale in età tardoantica*, p. 186.

nella decadenza delle opere difensive. Nella prima metà del VI sec. la città appare infatti «ἀτέλιστον ὄυσα»²⁸, una condizione che giustifica da un lato il disinteresse dei Bizantini durante la guerra greco-gotica e, dall'altro, la concentrazione dei loro impegni futuri su Otranto. La dismissione della cinta muraria segnala, in maniera inequivocabile, una inefficienza protratta nel tempo degli istituti cittadini e, insieme, la debolezza economica degli abitanti, cui non ha sopperito alcun intervento di ripristino da parte del potere centrale²⁹. Non contraddice questa constatazione la partenza, nel 468, di cinque navi onerarie cariche di frumento alla volta di Roma, un riscontro della funzione che lo scalo di Brindisi poteva ancora svolgere quale terminale di un ricco entroterra agricolo³⁰. Poco altro può aggiungere la notizia dell'esistenza di un vescovo, Giuliano, a cui Gelasio I inviò una lettera sul finire dello stesso secolo³¹.

Alla limitata disponibilità di fonti sopperiscono solo parzialmente i recenti risultati dell'indagine archeologica e, in misura ancora minore, la letteratura che segnala rinvenimenti occasionali a partire dalla fine dell'Ottocento. Tuttavia questi stessi dati, nonostante il limite rappresentato dalla loro sporadicità, ci permettono, se confrontati con la coeva situazione gene-

²⁸ PROCOPIO DI CESAREA, *La guerra gotica*, II, XVIII, p. 315.

²⁹ Come ricorda Giorgio Ravegnani (*La difesa militare delle città*) «L'obbligo della costruzione e manutenzione delle cinte murarie e il relativo onere finanziario ricadevano, per legge, sulle amministrazioni cittadine attraverso le normali entrate o contribuzioni eccezionali». È quanto precisa infatti una disposizione del 396, di cui Ravegnani riporta il testo (*ibid.*, p. 111, n. 147), secondo cui «Omnes provinciarum rectores litteris moneatur, ut sciant ordines atque incolas urbium singularum muros vel novos debere facere vel veteres firmius renovare» (Cod. Iust. VIII, 11,12; cod. Theod., XV, 1,34). Per l'importanza simbolico-funzionale di specifiche emergenze architettoniche, tra cui le mura, nel processo di formazione concettuale della città occidentale nell'alto Medioevo si veda ORSELLI, *Coscienza e immagini della città*.

³⁰ La partenza delle navi da Brindisi è ricordata in una lettera di Sidonio Apollinare, allora prefetto del pretorio. Per un quadro della situazione economica e sociale della Puglia in età tardoantica e altomedievale, che prenda in considerazione anche questa testimonianza di Sidonio Apollinare riguardante Brindisi, DE ROBERTIS, *Sulle condizioni economiche della Puglia*, pp. 43-47.

³¹ La lettera si data tra il 492 e il 496: GIORDANO, *L'introduzione del Cristianesimo*, in particolare p. 89.

rale, di individuare gli indici di un'alterazione del tessuto urbano di Brindisi già nella tarda età imperiale, e di stimare l'effettivo grado d'incidenza delle trasformazioni in alcuni settori significativi dell'abitato romano. I concetti di riferimento sono quelli di riduzione dell'abitato, di cambiamento funzionale dell'edilizia monumentale, di cessazione delle normali attività di manutenzione di spazi e infrastrutture pubbliche: gli stessi schemi analitici utilizzati dalla ricerca archeologica nella definizione dei fenomeni che interessarono molte città romane tra tardoantico ed altomedioevo³².

L'accertamento di questi fenomeni non può entrare nel merito degli aspetti economici o demografici, né può inserire l'esempio di Brindisi nel dibattito sviluppatosi intorno all'intricata questione della continuità o meno tra città romana e città altomedievale³³.

Sono troppi i tasselli mancanti per una ricostruzione puntuale della dinamica insediativa di Brindisi in questi secoli. I dati disponibili sono tuttavia sufficienti quanto meno a stabilire una serie di collegamenti con un'ampia casistica capace di illustrare, in situazioni indagate con maggiore sistematicità, l'alterazione di alcuni tratti tipici dell'immagine urbana di età classica. Il nodo della questione consiste, pertanto, nel tentativo di qualificare le modalità assunte dalla frequentazione nell'area dell'abitato romano, e nel rilevare eventuali fratture o cambiamenti rispetto alle modalità di occupazione dei secoli precedenti.

Lo stato di abbandono della cinta urbana, ricordato da Propocio di Cesarea nella prima metà del VI sec.³⁴, è preceduto da

³² Non è facile servirsi per Brindisi della definizione "contrazione", non ci sono elementi per stabilire una reale concentrazione dell'abitato in un settore particolare della città romana; né si ritiene metodologicamente corretto servirsi di questo schema interpretativo, che deriva essenzialmente dal rilevare uno scarto spaziale tra l'area occupata dall'abitato romano e quella interessata dalla città di piena età medievale, per proporre un'ipotesi ricostruttiva delle dinamiche insediative di età tardoantica o altomedievale.

³³ Le diverse posizioni di storici ed archeologi, sul tema della continuità-rottura rispetto all'età classica dell'urbanesimo altomedievale, sono discusse in BROGIOLO, GELICHI, *La città nell'alto Medioevo*, in particolare pp. 27-43.

³⁴ Nel 1990 un saggio stratigrafico, eseguito dalla Sovrintendenza Archeologica della Puglia immediatamente all'esterno di Porta Mesagne, all'an-

numerosi episodi di degrado che interessano diversi comparti dell'abitato già a partire dal IV sec., paragonabili, per cronologia e modalità, a quelli accertati in numerosi altri casi.

Un primo dato importante è la cessazione della manutenzione dei condotti fognari. Nel 1987, durante alcuni lavori di sterro tra via De Dominicis e via De Leo fu intercettato un segmento di un canale fognario il cui definitivo interrimento fu attribuito alla tarda età imperiale. Lo sviluppo longitudinale del canale aveva andamento parallelo a quello di via De Dominicis che, in base ad una ricostruzione del reticolo viario della Brindisi romana, insisterebbe sul tracciato stradale antico orientato nord-sud³⁵. Allo stallo della manutenzione nei canali di deflusso si aggiunge la perdita di funzionalità della maglia stradale. Nel 1877, nell'area dell'antica Piazza Sedile, tra le attuali

golo tra via Bastioni S. Giorgio e via Appia, intercettò il fossato e parte delle mura urbane di età romana (COCCHIARO, *Brindisi, via Bastioni S. Giorgio*). Fu confermata così un'ipotesi precedentemente formulata in base alla quale l'andamento delle mura aragonesi sembrava ricalcare quello della cinta romana. Due riflessioni avevano reso verosimile questa supposizione. La prima riguardava la distribuzione delle aree sepolcrali fuori dalla cinta muraria basso medievale, in prossimità degli assi viari più importanti. La seconda riflessione, invece, era suggerita dalla coincidenza dell'orientamento proprio delle direttrici più importanti nel Medioevo con il reticolo viario di età romana, e con l'apertura delle porte urbane a sud, in corrispondenza di Porta Lecce, in relazione con l'asse della Traiana-Calabria, e a ovest, dove è ubicata Porta Mesagne, attraverso la quale si immettevano nell'abitato l'Appia e successivamente la Traiana (COCCHIARO, ANDREASSI, *La necropoli di via Cappuccini*, in particolare pp. 15-16). Il circuito delle mura romane così ricostruito risultava inglobare un'area di circa 120 ettari, delimitando, da un'insenatura all'altra, la penisola corrispondente all'attuale centro storico della città. La cortina muraria doveva svilupparsi anche lungo alcuni tratti della linea di costa, come lasciano pensare i resti di mura rinvenuti in via P. Camassa (SCIARRA, *Scavi e scoperte nell'area urbana*, v. in part. p. 7), e quelli riportati alla luce in via Sciabiche, fino ad ora ritenuti parte di una cinta muraria di età messapica, ma che verosimilmente sono attribuibili ad un tratto superstite della cinta romana. Alcuni autori classici ricordano le strutture difensive di Brindisi, in particolare Tacito il quale parla di «moenia et tecta, quoque longissime prospectari poterat», e Cicerone che riferisce dell'esistenza di mura, porte e torri spettacri delle imprese di Cesare e Pompeo (cit. da CARITO, *Le mura di Brindisi*).

³⁵ COCCHIARO, *Brindisi, via De Leo*. Una ricostruzione del reticolo viario romano si trova in JURLARO, *Primi dati sopra l'impianto*, ed anche in COCCHIARO, ANDREASSI, *La necropoli di via Cappuccini*, pp. 16-17.

via Casimiro e via Fornari, furono rinvenuti alcuni sarcofagi paleocristiani che reimpiegavano come copertura i lastroni di un selciato stradale³⁶.

Un altro sarcofago, in pietra locale, decorato sui lati con croci in rilievo, fu trovato in via Casimiro, dove peraltro sono stati individuati i resti di una piazza porticata messa in relazione con l'area forense di II sec. d.C. Per la fase imperiale proprio il settore compreso tra via Casimiro, Piazza Sedile e Piazza del Mercato è stato ritenuto afferente ad un'area pubblica di grande importanza, prossima all'area forense e forse in parte coincidente con essa³⁷.

È importante sottolineare il cambiamento funzionale di questo settore della città romana, denunciato in tutta la sua evidenza dall'impianto di un'area sepolcrale verosimilmente collegata alla presenza di un edificio di culto. Ma l'entità e la cronologia di questa trasformazione potrebbero essere valutate anche in relazione alla documentazione dell'abbandono di un'abitazione col-

³⁶ La notizia di questo rinvenimento è riportata nel carteggio inedito di Giovanni Tarantini. Questi nel 1877 rivestiva la carica d'ispettore onorario del Ministero della Pubblica Istruzione. La descrizione delle sepolture lascia pensare che si tratti di inumazioni probabilmente paleocristiane, considerato anche il loro orientamento, e l'inumato doveva appartenere alla classe agiata, risultava infatti essere stato avvolto in un sudario a velo con filo d'oro ritorto a elica: «fu scoperta una grande cassa mortuaria di pietra calcarea, il cui fondo era bucherellato, e dentro della quale tra i pochissimi resti umani furono notati molti sottilissimi fili d'oro che avevano formato la tessitura della nobile veste del defunto. Questo sarcofago messo da occidente ad oriente giaceva presso alcuni grossi macigni che mostravano di aver formato parte di un'antica muraglia di questa città ... a pochi metri di distanza dalla prima cassa, sono state messe a luce due altre casse mortuarie della stessa pietra, e messe nella stessa direzione, sì che la testa dei defunti era rivolta ad occidente e i piedi ad oriente ... Si è osservato che immediatamente su queste casse stavano delle lastre irregolari di pietre, che servivano di selciato ad una pubblica via, come lo hanno mostrato le tracce delle carreggiate» (*Carteggio Tarantini*, Relazione del 21 Agosto 1877).

³⁷ Sulle ipotesi proposte per l'identificazione del foro si veda CAMASSA, *La romanità di Brindisi*; COCCHIARO, ANDREASSI, *La necropoli di via Cappuccini*, pp. 18-19. Concorda con questa identificazione LIPPOLIS, *La formazione e lo sviluppo*, in part. p. 315. Per il sarcofago paleocristiano si veda JURLARO, *Su alcuni simboli vetero-cristiani*.

locata in un settore prossimo a quella che è stata identificata come l'area forense.

Il quartiere di S. Pietro degli Schiavoni, dove sono stati rinvenuti i resti della *domus* in questione, era già stato oggetto di uno sterro agli inizi degli anni '60. Quest'intervento aveva allora messo in evidenza l'ampio tratto di un'estesa area residenziale di età medio-imperiale, attraversata da un largo tracciato stradale orientato N-S, dotata di lussuose dimore e di un complesso termale la cui ultima fase edilizia è stata riferita al III-IV sec. In questo stesso quartiere, tra il 1975 e il 1976, si decise di condurre un'ulteriore indagine per recuperare almeno una parte della successione stratigrafica di un settore centralissimo della città romana³⁸. Venne così individuato il vano di una residenza privata abbandonata nel corso del IV sec. Gli strati che sigillavano il crollo di questo edificio attestavano una frequentazione contraddistinta da una cultura materiale di mediocre livello qualitativo, con focolai impiantati direttamente sullo strato di crollo, resti di pasto, frammenti minuti di ceramica da fuoco e grosse quantità di residui carbonizzati³⁹.

Un dato costante nei giacimenti archeologici fino ad ora indagati è la forte crescita dei piani d'uso tra tarda età imperiale e pieno Medioevo (Tavv. 3, 4). Nel saggio del quartiere di S. Pietro degli Schiavoni i livelli della frequentazione di IV sec. giacevano a circa 3,00 m di profondità rispetto al piano di campagna attuale, e una sequenza stratigrafica dello spessore di circa un metro separava il crollo della *domus* dal primo strato datato con una certa sicurezza all'XI sec. (figg. 13, 14, 15 a-b). In un'area scoperta, a brevissima distanza dal complesso archeologico di via Casimiro e dalla scuola "E. De Amicis", un saggio archeologico ha confermato la sequenza stratigrafica già rilevata nelle indagini effettuate nel 1988 all'interno della stessa scuola. Tra -1,50 m e -2,15 m, dal basolato dell'atrio posto a m 12,70 s.l.m., è stato trovato il piano di deposito delle stratificazioni di età

³⁸ Per una ricostruzione dello sviluppo urbano della *Brundisium* antica, dalle origini messapiche ai secoli tardoimperiali si v. LIPPOLIS, *La formazione e lo sviluppo*.

³⁹ PATITUCCI UGGERI, *Saggio stratigrafico nell'area di San Pietro*.

medievale e moderna, datate a partire dal XIII sec., poggiato su uno strato cumuliforme di età romana, il quale, a $-2,27$ m, copre i materiali di crollo «di una struttura abitativa con pavimento in *opus signinum* e muri intonacati» posti a $-3,15$ m⁴⁰. In via Dogana, nei pressi della riva orientale della collina di Ponente, i livelli medievali giacciono ad una profondità di m 2,30 rispetto al piano pavimentale attuale. Non è stato possibile rilevare le quote relative alle fasi di frequentazione più antiche a causa della risalita della falda acquifera. Questo dato oltre a segnare l'arretramento consistente della linea di costa suggerisce le modalità di formazione del rilievo corrispondente all'attuale collina di Ponente⁴¹.

Ai margini della collina orientale della città, in via Pergola, le quote di riferimento per i livelli romani sono invece comprese tra m. $-1,50$ e m. $-2,97$ rispetto al piano stradale. Gli strati di colmamento che in via Pergola sono stati attribuiti alla tarda età imperiale, e che interessarono alcuni ambienti e un setto viario, furono resi più consistenti dall'apporto detritico causato dall'impaludamento del canale della Mena, soprattutto dopo che venne trascurata la manutenzione delle opere di regimentazione e deflusso delle acque piovane⁴². Ma anche operazioni di livellamento hanno contribuito in età tardoantica, all'innalzamento del piano di calpestio obliterando le strutture antiche, come nel caso dello strato che ricopriva, nell'atrio della Cattedrale, uno stilobate di tarda età repubblicana⁴³. I materiali ceramici restituiti da questo strato sono, per la maggior parte, riferibili al III-IV sec., e costituiscono un importante termine *post quem* soprattutto se confrontati con la cronologia di un potente rinterro

⁴⁰ COCCHIARO, *Via De' Muscettola*. Dai grafici del saggio archeologico, presentati alla Tav. CI, non è possibile ricavare l'esatta potenza degli strati relativi al periodo compreso tra tardoantico e alto Medioevo.

⁴¹ COCCHIARO, *Brindisi via Dogana*.

⁴² COCCHIARO, MARINAZZO, TRAVAGLINI, *Monete dagli scavi*, in particolare pp. 115-119. Il corso della Mena fin dall'antichità ha diviso l'abitato in due settori fungendo anche da porto-canale. Nel XIX sec. venne bonificato e obliterato dal piano stradale dell'attuale Corso Garibaldi che ne ricalca l'alveo nel suo tratto finale.

⁴³ COCCHIARO, *Atrio Cattedrale*.

che, in un'area prossima alla Cattedrale, ha ostruito parte di un criptoportico⁴⁴.

L'innalzamento delle altimetrie potrebbe essere stato causato quindi, oltre che da naturali processi di degrado, aggravati dall'ostruzione dei condotti fognari e dall'abbandono delle infrastrutture, soprattutto dalla mancata rimozione di detriti e macerie, dall'accumulo di rifiuti sia presso le abitazioni che negli spazi pubblici, e dalla sovrapposizione, progressiva nei secoli, di strutture e edifici. Questi episodi, insieme alla perdita della destinazione originaria di edifici e spazi pubblici, costituiscono una costante di tutte le sequenze stratigrafiche urbane.

Ad Ortona, Grumento e Venosa, per restare in un ambito regionale, i *fora* denunciano segni di abbandono già nel corso del V sec.; così anche in altri centri della penisola italiana, a Cuma come a Literno o a Squillace in Calabria. Ad *Abellinum* le terme forensi vennero trasformate in unità residenziali nel corso del IV sec., mentre a Ortona è l'anfiteatro ad essere riutilizzato con finalità abitative⁴⁵. Anche in centri a nord di Roma si verificarono gli stessi fenomeni. A Luni, in Liguria, il foro, che mostrava sintomi di decadenza già a partire dal III sec., fu completamente interrato verso gli inizi del VI sec., oltre che interessato dall'impianto di alcune sepolture⁴⁶. A Brescia e a Bergamo lussuose *domus*, dopo essere state frazionate in diverse unità, furono adattate alle nuove esigenze abitative attraverso l'impiego di materiali deperibili, testimoniando, con pareti divisorie in legno e piani d'uso in battuto sui quali sono di-

⁴⁴ COCCHIARO, MARINAZZO, TRAVAGLINI, *Monete dagli scavi di Brindisi*, pp. 90-91. Lo sviluppo del criptoportico rimane ancora ignoto. Il tratto indagato si colloca sotto il piano di un'abitazione privata in via S. Chiara, a nord di P.za Duomo. Dava in origine accesso ai locali di servizio di un complesso termale. L'ingente quantità dei reperti recuperati in questo riempimento restituiscono una cronologia abbastanza omogenea e del tutto simile a quella dello strato di livellamento scavato nell'atrio della Cattedrale.

⁴⁵ Oltre agli esempi già ricordati, per Ortona si vedano gli studi di ARTHUR, *La città meridionale in età*, p. 174; di MERTENS (a cura di), *Herdonia*; e ID., *Il «castellum» di Ortona*.

⁴⁶ WARD PERKINS, *L'abbandono degli edifici pubblici*, in particolare p. 40. Dello stesso autore si veda anche *Lo scavo nella zona nord del Foro*.

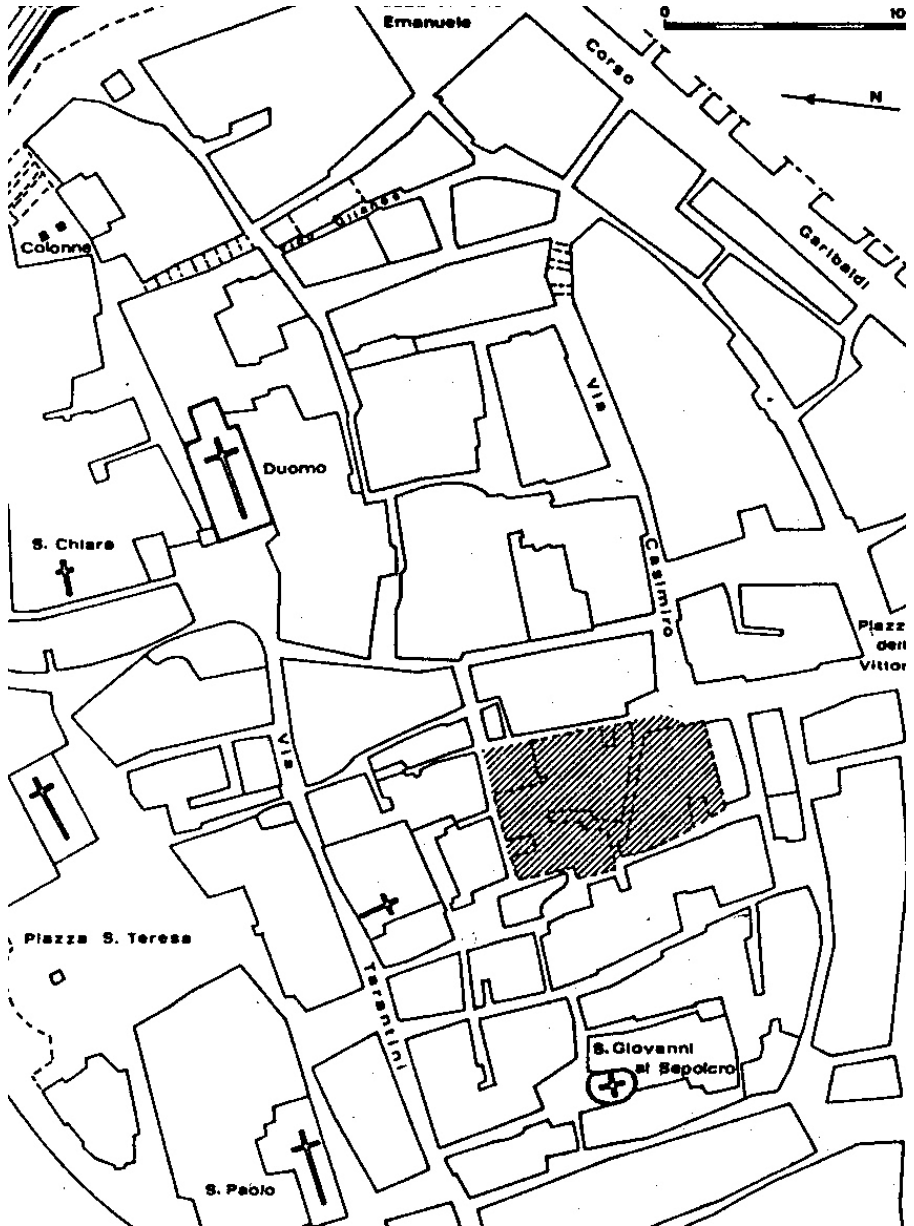


Fig. 13 - Brindisi. Scavi archeologici nel rione S. Pietro degli Schiavoni. Localizzazione dell'area di scavo.

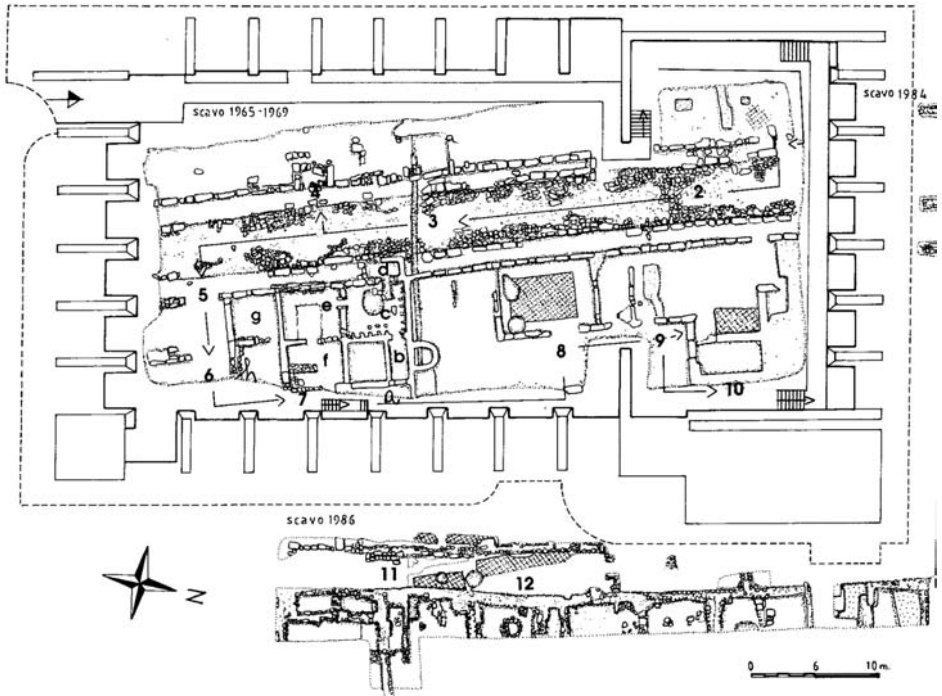


Fig. 14 - Brindisi. Scavi archeologici nel rione S. Pietro degli Schiavoni. Planimetria generale dei ritrovamenti. (MINISTERO PER I BENI CULTURALI E AMBIENTALI. SOPRINTENDENZA ARCHEOLOGICA DELLA PUGLIA, *Brindisi, San Pietro degli Schiavoni*, a cura di A. Cocchiario, rilievo di G. Celeste, Fasano 1995).

1. Area Scoperta di abitazione con pavimento in *opus spicatum* e resti di canalizzazione 2. Segmento di m 60 x 4,50 di strada lastricata (*cardo*) con crepidine rilevata 3. Canale di scolo ad andamento trasversale proveniente da strutture termali 4. Soglia d'ingresso di un'abitazione 5. Rocchi di colonne, crollati e lasciati in situ 6. Rocchi di colonne 7. Impianto termale databile, nella sua ultima fase edilizia, al III-IV sec. d.C. = a ambiente pavimentato in marmo, b piccolo ambiente con struttura semicircolare in opera laterizia addossata, c *calidarium*, d *prae-furnium*, e-f ambienti di transito riscaldati (*tepidaria*), g-h vani di servizio, 8. Ambiente di una *domus* con murature intonacate e decorate, e pavimentazione a mosaico. Sono presenti buche di scarico di età medievale, 9. Blocco con marchi di cava, 10. Resti di pavimentazione in battuto di malta e pietrame. Strutture pertinenti ad una probabile chiesa medievale in connessione con sepolture, 11. Lacerto staccato di pavimentazione in *opus scutulatum* 12. Lacerto di pavimentazione a mosaico databile tra fine I sec. a.C. e II sec. d.C.



Figg. 15 a-b - Scavi archeologici nel rione S. Pietro degli Schiavoni. Settore di scavo sotto il Teatro Comunale, 1965-1969. Viste della strada lastricata nord-sud.

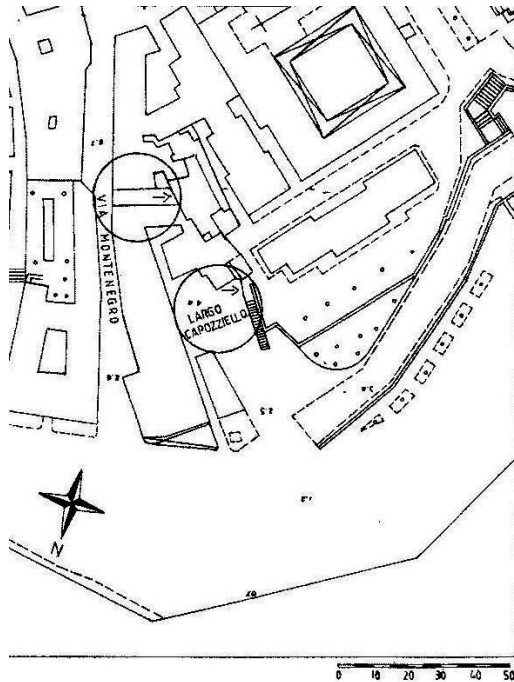
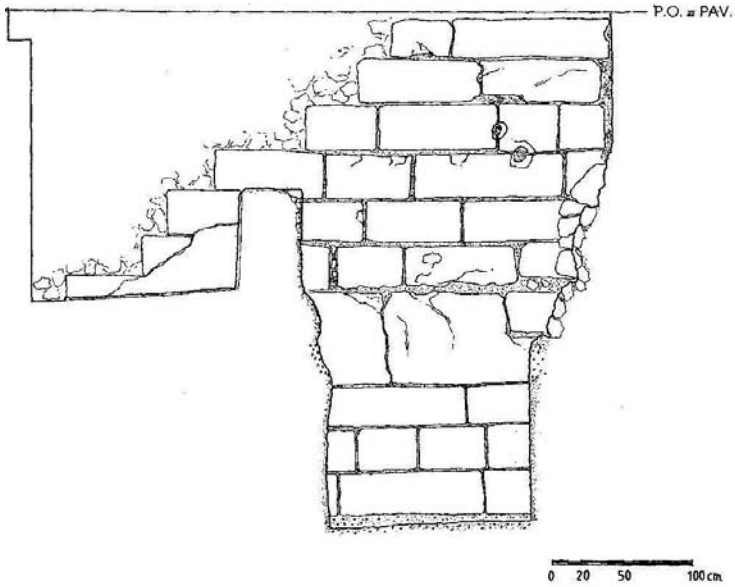


Fig. 16 a-b - Brindisi. Via Montenegro. a - Prospetto della struttura muraria afferente alla cinta urbana risalente al III sec. a.C. b- Stralcio planimetrico con l'individuazione del sito di rinvenimento (MINISTERO PER I BENI CULTURALI E AMBIENTALI. SO-
 PRTENDENZA ARCHEOLOGICA DELLA PUGLIA, *Scavi in Via Montenegro*, a cura di A. Cocchiario, disegni e rilievi di D. Zampa, S. Martiradonna, Fasano 1995).

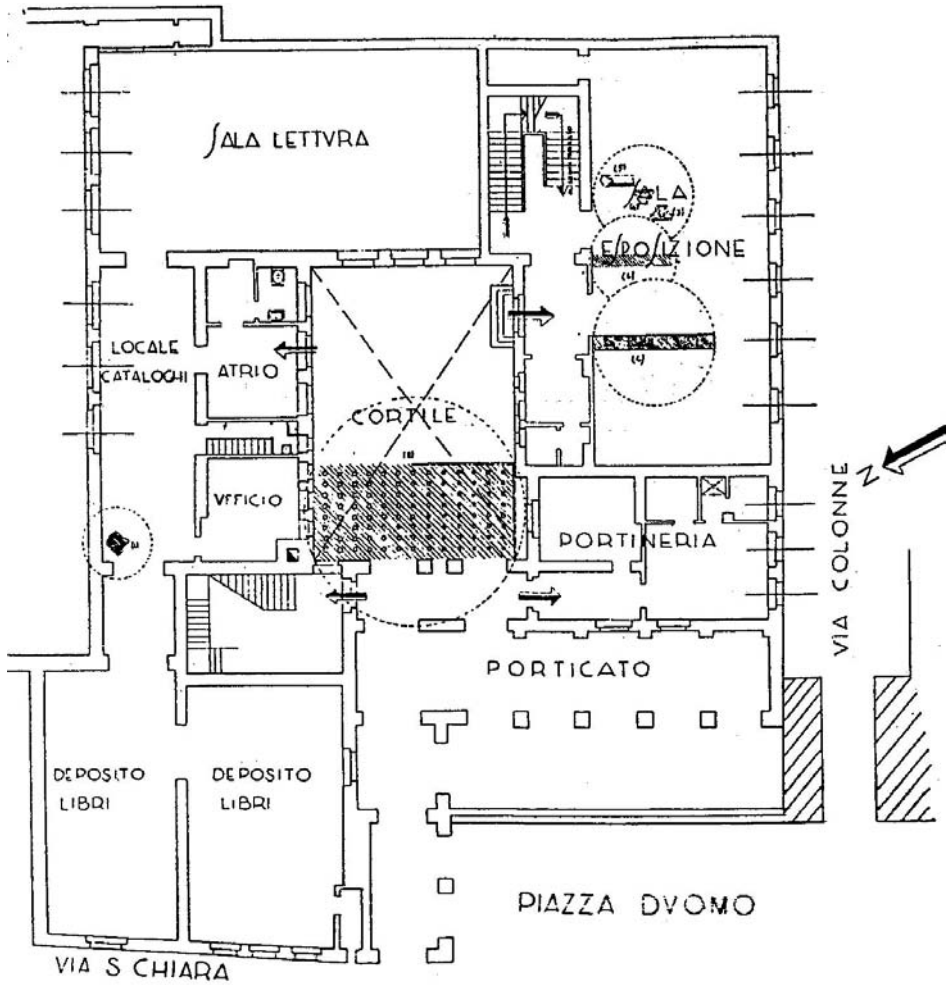


Fig. 17 - Principali rinvenimenti archeologici nell'area urbana di Brindisi (da COCCHIARO A., ANDREASSI G., *La necropoli di via Cappuccini a Brindisi*, Brindisi 1988).

□	referimento topografico generico	○	ubicazione approssimata	◊	ubicazione definita
///	intervento documentato	—	asse stradale antico accertato	---	asse str. ant. ipotizzato

4. PALAZZO MONTENEGRO. Epigrafe marmorea con la dedica dei decurioni e del *municipium* di Brindisi all'imperatore Traiano, (1786)
49. P.ZA BACCARINI. Strutture ipogee, in relazione con 14,15,34, (1919-1920)
82. VIA REGINA MARGHERITA. Strutture ipogee di età medievale, (1980)
15. VIA MONTENEGRO. Strutture ipogee, in relazione con 14, (1876)
14. VIA S. CHIARA. Strutture ipogee in opera quadrata e copertura a volte. Probabile criptoportico, (1876; 1893)
35. VIA REGINA MARGHERITA. Segmento di strada basolata a crepidine rialzata, (1889)
5. BANCHINA DEL PORTO. Frammenti di marmo, una statua e venti monete dell'età degli Antonini; due rocchi di colonne e varie lucerne (1793; 1960)
86. VIA S. CHIARA. Strutture ipogee e vani di un ipocausto termale, (1985)
24. VIA S. CHIARA. Epigrafe funeraria di età romana reimpiegata, (1880)
70. VIA P. CAMASSA. Segmento di muratura in opera quadrata, (1960)
16. P.ZA S. TERESA. Lacerto di pavimento a mosaico con tessere bianche e nere, (1876)
90. VIA DE LEO. Segmento di canale fognario di età romana, (1987)
61. P.ZA DUOMO. Estese strutture termali di età romana; due capitelli di età ellenistica; cippo con dedica ad Augusto; piccola testa fittile; frammento di cornice architettonica; rocchio di colonna scanalata, (1950-1952)
32. VIA COLONNE. Cippo marmoreo con epigrafe funeraria di età romana, (1886)
34. P.ZA DIONISI. Strutture murarie varie, in relazione con 14 e 15. Segmento di muratura in opera quadrata con attico a nicchie e resti di porta urbana, (1889)
1. CHIESA DI S. PAOLO. Monete di età imperiale e statua marmorea di Ercole, (1765)
27. VIA DE LEO. Ampio deposito di anfore poste su più file, (1881)
56. VIA TARANTINI. Due statue marmoree, una loricata ed una muliebre, (1932)
28. VIA DUOMO. Sepolture terragne con cranio coperto da tegole ed epigrafe; strutture murarie all'interno dell'edificio del Seminario (1881; 1970)
26. S. PIETRO DEGLI SCHIAVONI. Lacerto di mosaico a decorazione geometrica; pavimento a fasce ed esagoni di marmo; mosaico ad "arabeschi", (1881; 1883)
77. VICO SEMINARIO. Segmento di strada lastricata, (1966)
43. CASTELLO SVEVO. Torso di statua marmorea, (1910)
47. VIA S. BENEDETTO. Lacerto di mosaico; sarcofago (1913; 1959)
72. VIA S. GIOVANNI AL SEPOLCRO. Lacerto di mosaico pavimentale sovrapposto ad altro in *opus spicatum*, (1962)
54. VIA TARANTOFILO. Testa marmorea di Minerva con elmo, (1925)
55. PALAZZO NERVEGNA. Vaso attico a figure rosse; rocchio di colonna, (1928; 1968)
63. VIA CASIMIRO. Diversi piani pavimentali di età repubblicana; strutture murarie ed elementi architettonici di età imperiale; basolato di un piano stradale; ritratto di Antinoo, (1957-1959)
81. VICO GLIANES. Ambiente con pavimento a mosaico di età romana, (1976)
29. C.SO GARIBALDI. Strutture murarie intonacate, (1884)
20. COLLINA DEL BELVEDERE. Tombe terragne, prive di corredo, poste sul declivio della collina; tre tombe a fossa terragna coperte con lastre lapidee; tomba a fossa rivestita e coperta da lastre lapidee con iscrizione messapica; urna cineraria e due tombe terragne, (1879; 1884; 1881)
79. CHIESA DI S. GIOVANNI AL SEPOLCRO. Lacerto di mosaico, (1971)
71. VIA MARCO PACUVIO. Lacerto di mosaico, (1961)
75. S. PIETRO DEGLI SCHIAVONI. Ampio settore dell'abitato romano attraversato da una strada basolata e tomba terragna della fine del V sec. a. C.; settore dell'abitato medievale, (1963-1965; 1984)
64. VIA CASIMIRO. Sepolture di età paleocristiana, (1958)
68. VIA LAURO. Terracotta figurata; frammento a figure rosse, (1959)
65. VIA MARCO PACUVIO. Due sepolture del IV sec. a. C.; epigrafe funeraria di età romana; setto murario in opera quadrata di Carparo e tracce di un piano stradale, (1958; 1968)
69. VICO PALMA. Busto marmoreo, (1959)

18. P.ZA SEDILE. Setto murario in opera quadrata, (1928)
21. AREA EXTRAMURARIA. Epigrafe funeraria di età romana, (1893)
78. P.ZA ANGELI. Sepoltura di inizio V sec. a. C., (1968)
53. P.ZA VITTORIA. Strutture termali; due statue marmoree; rocchi di colonne e setto murario (1925; 1970)
59. VIA RUBINI. Statua muliebre acefala in marmo, (1947)
89. VIA PERGOLA. Settore dell'abitato di età repubblicana, (1986-1987)
2. PORTA MESAGNE. Epigrafe messapica, (1765)
30. VIA CARMINE. Lacerto di mosaico con emblema raffigurante la lotta tra Teseo ed il Minotauro, (1884)
3. VIA PALESTRO. Epigrafe funeraria di età romana, (1784)
33. P.ZA MERCATO. Due statue marmoree acefale, una loricata ed una togata; elementi architettonici e cippo con iscrizione (1888; 1909)
57. C.SO GARIBALDI. Testa virile marmorea; base attica, (1934)
46. PORTA MESAGNE. Strutture murarie delle "vasche limarie", (1913)
66. C.SO UMBERTO I. Torso marmoreo loricato, (1959)
41. C.SO ROMA. Disco fittile con simboli dello zodiaco, (1909)
38. TOR PISANA. Cinque epigrafi di età romana, (1900)
8. P.ZA CRISPI. Strutture termali; cippo con iscrizione; epigrafe funeraria di età romana; caduceo bronzeo; torso di statua muliebre, (1865-1866; 1887)
44. C.SO UMBERTO I. Lacerto di mosaico con iscrizione, (1911)
39. VIA DE' PALMIERI. Sei sepolture del III sec. a. C., (1903)
76. VIA ANIME. Vari rocchi di colonne, (1964)
22. VIA LATA. Epigrafe funeraria di età romana reimpiegata, (1880)
9. FERROVIA. Varie epigrafi funerarie, (1866)
88. VIALE COMMENDA. Sepoltura di età repubblicana, (1986)
85. VIALE COMMENDA. Vari rocchi di colonne, (1983)
83. VIA TOR PISANA. Sepolture di età imperiale, (1982)
40. CONTRADA PIETÀ. Tre sepolture di V sec. a. C., (1909)
36. VIA SAPONEA. Due epigrafi funerarie di età romana, (1893)
62. VIA BARI. Tomba della seconda metà del V sec. a. C., (1955)
42. TOR PISANA. Sepolture di età arcaica; quattro trozzelle; cratere apulo a figure rosse, (1911; 1957; 1962)
52. CONTRADA PIETÀ. Due tombe di IV sec. a. C., (1924)
23. BASTIONE S. GIACOMO. Struttura muraria in opera laterizia di serbatoio-vasca limaria, (1880)
67. VIA FOGGIA. Quattro sepolture di III sec. a. C., (1959)
37. VIA CORTINE. Miliario attribuito alla Via Traiana "Calabra", (1899)
51. VIA BETTOLO. Lastra con iscrizione messapica reimpiegata in muratura medievale; testa marmorea di fauno, (1920)
80. VIA V. PISANI. Due epigrafi funerarie di età romana, (1972)
10. PORTA LECCE. Due sepolture e due epigrafi funerarie di età romana, (1892)
48. CHIESA DEL CRISTO. Ottanta monete di Domiziano, Nerva, Traiano, Adriano, Antonino Pio e Faustina (?), (1916)
7. RIONE CAPPUCCINI. Strutture di un acquedotto; tombe ad inumazione e ad incinerazione di età romana; numerose epigrafi funerarie di età romana; urne cinerarie di età romana, (1891-1895; 1887; 1865; 1874; 1882; 1897; 1900; 1904)
19. C.DA OSANNA. Numerose epigrafi funerarie di età romana; sepolture di età romana, (1896; 1899; 1881)
17. CONVENTO DEI CAPPUCCINI. Numerose epigrafi funerarie di età romana; sepoltura di età romana (1879; 1883-1884; 1886; 1886)
73. P.ZA DI SUMMA. Settore di necropoli di età romana; iscrizione con dedica degli Augustali a Tiberio, (1963)
84. VIA CAPPUCCINI. Necropoli di età romana, (1982-1984)
87. VIA ADAMELLO. Sepolture di età imperiale, (1985)
74. VIA ADAMELLO. Varie anfore, (1963)



ZONA DEGLI SCAVI

- (1) Blocco con iscrizione. — (2) suspensurae. — (3-4) capitelli. ... (5) rocchio di colonna. —
 (6) fondazioni.

Fig. 18 - Brindisi. Scavi archeologici nell'area del Museo Provinciale. 1950-1952. Strutture di un edificio termale (da G. MARZANO, *Recenti scavi in piazza Duomo*, Bari 1954).

rettamente adagiati i focolai, una rottura definitiva con il modello classico residenziale⁴⁷.

Non è difficile, nonostante l'assenza di scavi sistematici e quindi di dati più attendibili, riconoscere anche in Brindisi le tracce di quella stessa crisi che si registra in numerosi altri contesti urbani a partire già dal IV sec. Rimane però irrisolto il problema di valutare l'incidenza prodotta da questa frattura sull'identità cittadina: se Brindisi sia rimasta un aggregato consistente, un centro di scambi e di consumo delle rendite dell'entroterra, capace di esprimere attività artigianali ed un tessuto sociale composito, o se invece sia sopravvissuta in una forma insediativa che ha annullato tutte le differenze materiali ed economiche con il mondo rurale⁴⁸.

Una simile questione non avrebbe senso se si ritenesse che una cultura materiale di basso livello sia riconducibile, in una relazione univoca, ad una regressione, o quanto meno ad una semplificazione, degli schemi sociali ed economici⁴⁹.

Nel 1990 fu pubblicata una sintesi che ricomponne il quadro dei rinvenimenti monetari nei diversi cantieri della Sovrintendenza archeologica, in area urbana ed extraurbana (fig. 19). Su un totale di 194 unità, tra cui 53 non identificabili a causa del cattivo stato di conservazione, nessuna è posteriore al V sec. e anteriore al X, con uno iato nella circolazione di almeno quat-

⁴⁷ BROGIOLO, GELICHI, *La città nell'alto Medioevo*, pp. 108-109. Per una sintesi delle ricerche condotte sui contesti urbani dell'Italia settentrionale si veda CANTINO WATAGHIN, *Quadri urbani nell'Italia settentrionale*.

⁴⁸ Sui processi di ruralizzazione della città tardoantica si rimanda a ARTHUR, *La città meridionale in età tardoantica*, pp. 189-187; e a BROGIOLO, GELICHI, *La città nell'alto Medioevo*, in particolare pp. 90-95, dove è affrontato il problema dei *dark layers*, ossia degli strati a forte componente organica che attesterebbero attività agricole in alcuni comparti cittadini.

⁴⁹ Per Brogiolo «la crisi della città tra VI e VII secolo si coglie meglio nelle trasformazioni urbanistiche ed edilizie. I fenomeni di ruralizzazione e il diffondersi di tecnologie edilizie povere e strutturalmente semplici sono ormai una costante di tutte le sequenze archeologiche urbane. Ci sembra perciò strano che sussistano ancora due interpretazioni divergenti, come esempi di vitalità e di continuità, o come segnali di una profonda rottura con la mentalità della città classica, di una drammatica caduta delle risorse, dell'artigianato, della qualità della vita e probabilmente anche della demografia» (BROGIOLO, GELICHI, *La città nell'alto Medioevo*, pp. 41-42).



Fig.19 - Localizzazione dei principali rinvenimenti numismatici (da COCCHIARO-ANDREASSI, *La necropoli di via Cappuccini*).

tro secoli⁵⁰. Questo risultato, anche se desunto da una campionatura troppo poco rappresentativa, tende, congiuntamente alle scarse testimonianze delle fonti storiche, a definire un certo ristagno della vita cittadina durante i secoli altomedievali. Possiamo ipotizzare una riduzione degli scambi e delle attività produttive, una semplificazione del quadro sociale, forse anche un calo demografico, e perfino un'involuzione del tessuto urbano causato da una progressiva ruralizzazione, escludendo tuttavia l'eventualità di un abbandono definitivo del sito⁵¹. La scoperta di sepolture datate al VI-VII sec. nell'area successivamente occupata dal chiostro del monastero benedettino di S. Maria, dimostra, infatti, come alcuni settori della città antica fossero interessati, ancora a quest'epoca, comunque da una qualche forma di occupazione, verosimilmente organizzata in piccoli nuclei sparsi⁵². Un'ipotesi questa che trovando riscontro in nu-

⁵⁰ COCCHIARO, MARINAZZO, TRAVAGLINI, *Monete dagli scavi di Brindisi*. Nello scavo di via Santa Chiara soltanto due monete su un totale di 21 erano databili tra IV e V sec. La maggior parte si collocava tra il II e il III sec. In San Pietro degli Schiavoni erano 8 le monete di IV sec. di cui due spezzate, per passare direttamente ad un esemplare di X sec., 9 di XI sec., 5 di XII e una di XIII. In via Pergola erano 13 le monete datate tra I e III sec., insieme a numerose altre di età repubblicana; nessuna di IV sec., una di XI sec. ed una di XIII. Le monete invece provenienti dall'atrio della Cattedrale erano due, una del I sec. d.C. ed una dell'XI sec.

⁵¹ Un dato significativo circa la situazione demografica di Brindisi alla fine del IV sec. si potrebbe ricavare ancora una volta da alcuni versi di Paolino da Nola (*Carm. XIV, Natalicia III*, vv. 55-58). Il santo fornisce un elenco dei pellegrini che si recavano a Cimitile. Tra Lucani, Campani, Calabri, Sanniti, Napoletani, soltanto gli abitanti di Taranto vengono ricordati per l'*Apulia*. Non figurano né Brindisi né gli abitanti di altri centri del Salento.

⁵² Per Sauro Gelichi «le tombe negli abitati, sia che vogliamo ricollegarle con l'uso delle aree fiscali, sia che si possano interpretare come piccoli cimiteri familiari in prossimità delle abitazioni ... è evidente che non documentano affatto l'abbandono delle zone dove si trovano ubicate, nè tanto meno delle città, come troppo semplicisticamente si è spesso sostenuto» (BROGIOLO, GELICHI, *La città nell'alto Medioevo*, p. 100). Le sepolture nei centri urbani «paiono inserirsi effettivamente nel quadro di un pronunciato degrado, come sembra avvenire in Italia a Reggio Emilia», un quadro non sempre generalizzabile ma comunque indice di un cambiamento nella *facies* funzionale della città romana, si veda in proposito la sintesi in CANTINO WATAGHIN, GURT ESPARRAGUERA, GUYON, *Topografia della Civitas Christiana*, in particolare pp. 33-35.

merosi altri episodi coevi, relativi, come si è visto, a diverse realtà cittadine della penisola italica, avvalorata l'ipotesi di una progressiva perdita della fisionomia propriamente urbana, senza che questo processo implichi necessariamente la cessazione di ogni forma di frequentazione.

Ed *eversa vero atque diruta* apparve Brindisi nel VII sec. ad un gruppo di Tranesi che aveva deciso di impadronirsi delle spoglie di San Leucio, protovescovo brindisino, per trasportarlo a Trani⁵³. Il successo di quest'impresa, narrata da un anonimo tranese dell'XI sec., denuncia la debolezza della realtà sociale di Brindisi, la sua sostanziale incapacità di opporsi alla perdita dell'ultimo simbolo di un'identità comune. E sicuramente uno degli esiti, il più efficace sul piano istituzionale, del processo di destrutturazione subito dalla città è l'interruzione già dalla fine del VI sec. della cronotassi dei vescovi. Due epistole di Gregorio Magno, una del 595 e l'altra del 601, incaricano Pietro, vescovo di Otranto, di svolgere le mansioni di presule nella sede vacante di Brindisi⁵⁴. Ancora nel concilio romano indetto da papa Agatone del 680 contro l'eresia dei monoteliti la sede di Brindisi non è rappresentata, sono invece presenti i vescovi di Taranto e di Otranto⁵⁵.

Da questo momento in poi, se si colloca in un'epoca anteriore il ministero del vescovo Prezioso, ricordato in un'epigrafe funeraria che il Mommsen attribuì al VI/VII sec., Brindisi resterà priva di presule, fino al X sec. quando la titolarità della sua cattedra sarà rivendicata allo stesso tempo dai vescovi di Ca-

⁵³ *Vita auctore anonimo*. La vicenda relativa alla traslazione del corpo di Leucio da Brindisi a Trani trova un puntuale quanto raro riscontro nei risultati dell'indagine archeologica. Tra il 1970 e il 1971 fu infatti rinvenuto, in un ambiente ipogeo della cattedrale tranese, un sacello destinato a custodire proprio le spoglie del patrono di Brindisi. La sistemazione di quest'ambiente è stata datata entro la fine del VII sec. offrendo così un riferimento cronologico del tutto coerente con quanto attestato dalla fonte agiografica. Per gli scavi sotto la cattedrale di Trani v. MOLA, *Scavi e ricerche sotto la cattedrale*; ed anche FALLA CASTELFRANCHI, *Il culto di San Leucio in Puglia*.

⁵⁴ GREGORIO MAGNO, *Registrum epistolarum*, I, VI, 21 e 62; cfr. anche IP, IX, p. 26. Nel 595 oltre Brindisi risultano vacanti anche le sedi di Gallipoli e Lecce.

⁵⁵ PEDIO, *La chiesa di Brindisi*; in part. p. 8.

nosa e da quelli Oria, e almeno fino al 1089, dopo che la consacrazione papale della cattedrale normanna avrà sancito il ripristino definitivo della sede brindisina⁵⁶.

Tutta questa parte della storia di Brindisi è segnata dallo sdoppiamento tra la realtà materiale, fisica della città e la sua dimensione percettiva, tra il ruolo decisamente marginale dell'insediamento nel quadro politico ed economico coevo e la valenza simbolica emanata dal corpo di Leucio, dalla diffusione del suo culto, dall'uso strumentale delle sue reliquie nei momenti cruciali della dominazione longobarda e, più tardi, nello scontro tra papato e impero bizantino.

⁵⁶ Il sarcofago con epigrafe sepolcrale del vescovo Prezioso fu scoperto nel 1876 in contrada Paradiso, a nord-ovest dell'abitato attuale. Per la datazione dell'epigrafe (PRETIOSUS AEPESOPUS/ AECLETIAE CATOLICAE SANC/TE BRUNDISINE DEPOSITUS / SEXTA FERIA QUOD EST XV KAL SEPTEMBRIS REQUIEBIT / IN SOMNO PACIS) si veda CIL, IX, 6150.

3.

LA CITTÀ DI SAN LEUCIO

3.1. *Il racconto agiografico*

Ad Alessandria, durante l'impero di Teodosio, un fanciullo appena adolescente di nome *Euprescius*, vestiva, insieme a suo padre Eudecio, l'abito monastico nel cenobio di S. Ermete. Una notte, in una chiesa non lontana dal monastero, durante le solenni celebrazioni in onore della beata Vergine, mentre recitava le lodi insieme ad altri fedeli, il padre di *Euprescius* fu colto da uno strano sopore durante il quale ebbe una visione che gli svelò il volere di Dio sul futuro di suo figlio. Il destino di *Euprescius* era quello di diventare presule, di diffondere il messaggio evangelico e di ricondurre «ad veram et orthodoxam fidem Christianitatis» la città di Brindisi dove dilagava l'eresia. Per questa ragione avrebbe dovuto cambiare il suo nome in Leucio «id est, advenit in eum Spiritus Domini».

Fu così che il giovane Leucio, insieme ai suoi chierici, si recò a Brindisi, e fuori le mura della città, «contra portam partis occidentis iuxta amphitheatrum ... docebat et baptizabat eos qui ad verbum eius credebant in Christum». Convocato da un certo Antioco e sfidato a dare prova della potenza del suo dio, intonando lodi *cum clericis suis*, il santo operò un grandioso prodigio facendo cadere abbondante pioggia sulla città dopo due lunghi anni di siccità.

Credette allora Antioco, e credettero tutti i brindisini. Ventisettemila di loro furono battezzati e «ad laudem et gloriam

domini nostri Jesu Christi» costruirono una chiesa in onore della Vergine e del Battista, «in media civitate, in loco ubi sanctum baptismum acceperant».

Dopo aver impartito al popolo i fondamenti della vera fede, Leucio *obdormivit in Domino* e il suo corpo fu seppellito là dove il santo era sbarcato, «ubi navis descenderat, quando de Alexandria advenisset», fuori dalla città, nello stesso punto dove aveva avuto inizio la sua missione e dove aveva amministrato il battesimo ai primi brindisini che si erano convertiti al Cristianesimo.

Questi gli eventi narrati in una delle *Vitae S. Leucii*, la versione di più antica stesura, secondo il Lanzoni, contenuta nel lezionario di un breviario capuano. Una redazione molto simile della stessa *Vita* si trova, insieme a numerosi altri testi agiografici, nel codice cassinese CXLVI, datato alla fine dell'XI sec.¹ Ma gli stessi episodi sono descritti anche in una terza versione, più complessa ed estesa, della *Vita S. Leucii*, compilata intorno alla metà dell'XI sec. da un anonimo e dedicata a Giovanni vescovo di Trani, «pontificalis et augustalis synkellus», definito dal suo epitaffio «Iohannes archiepiscopus Tranensis, Sipontinensis, Garganensis ecclesiae atque imperialis synkellus»².

¹ Il codice cassinese CXLVI fu redatto alla fine dell'XI sec. probabilmente nello *scriptorium* di S. Maria di Albaneta, una dipendenza di Montecassino (*Bibliotheca Casinensis seu codicum manuscriptorum*, tomo III, floril. 558-565, p. 295 e sgg.; ed anche BHL, 4894, pp. 726-727). L'unica edizione della *Vita S. Leucii* un tempo contenuta nel breviario capuano, è disponibile invece negli *Acta Sanctorum*, si veda VITA DI S. LEUCIO, *ex Lectionibus Breviarii Capuani*, pp. 667-668. Per il nesso esistente tra l'attività degli *scriptoria* cassinesi e i programmi della riforma ecclesiastica si veda il lavoro di COWDREY, *L'abate Desiderio*. Annotazioni invece sull'identità di Leucio e sulla natura e cronologia delle diverse tradizioni agiografiche si possono trovare in LANZONI, *Le diocesi d'Italia*, pp. 305-310.

² Per il testo dell'anonimo si veda *Vita auctore anonimo*, pp. 669-673. Per l'epitaffio di Giovanni, vescovo di Trani, si veda PROLOGO, *I primi tempi della città di Trani*, p. 75. Sul ruolo di Giovanni, inviato da Argiro di Bari presso la corte del *basileus* nel 1053, si rimanda al lavoro di MARTIN, *Jean, archevêque de Trani et de Siponto*, in cui viene dimostrata l'infondatezza delle tesi che individuano nell'adesione di questo vescovo allo scisma del 1054, la causa della sua deposizione.

Tutte queste stesure concordano nel collocare la sepoltura del santo in prossimità del luogo dove questi era sbarcato, e dove, come riferito dal testo del breviario capuano, cominciò a diffondere il messaggio evangelico, ossia fuori dalla porta occidentale della città, non lontano dall'anfiteatro³.

Proprio fuori porta Mesagne, la porta occidentale menzionata nelle *Vitae*, nello stesso sito di un'antica necropoli romana adiacente all'insenatura occidentale del porto – evidentemente il luogo indicato dalle fonti per lo sbarco di Leucio – ancora nel XVIII sec. esisteva una basilica intitolata al santo, demolita nel corso dello stesso secolo, per recuperare materiale da costruzione. Una planimetria della metà del Settecento, che riproduce l'impianto originario di questo edificio, segnala al centro dell'area presbiteriale un sarcofago, indicato nella leggenda come *sepulchrum D. Leucii*⁴ (fig. 20).

Solo l'anonimo tranese fa riferimento a una chiesa dedicata al protovescovo, voluta da Antioco, autorità massima della città

³ VITA DI S. LEUCIO, *ex Lectionibus Breviarii*, p. 668.

⁴ La basilica intitolata a S. Leucio sorgeva nei pressi del convento dei Cappuccini, nell'omonimo rione. Tra il 1715 e il 1723 venne abbattuta per volere dell'arcivescovo Paolo de Vilana Perlas, promotore della costruzione del nuovo seminario (v. CARITO, *Il Culto di S. Leucio*, p. 121. *Vita auctore anonimo*, p. 672). Nel 1875 Giovanni Tarantini, ispettore onorario del Ministero della Pubblica Istruzione, inviò al presidente della Commissione Conservatrice dei Monumenti Storici e di Belle Arti di Terra d'Otranto, il duca Sigismondo Castromediano, una relazione nella quale riferiva della scoperta di alcune *iscrizioni lapidarie* di età romana nel rione Cappuccini, accennando anche alla presenza, nello stesso sito, delle fondamenta della basilica di S. Leucio. Tarantini afferma infatti che «La frattura di queste lapidi avvenne nei primi anni del terzo secolo dell'Era Cristiana, quando cioè nel luogo di questo sepolcreto dai brindisini fu edificato il tempio di S. Leucio, del quale sono state trovate le fondamenta. Questo tempio ricco di marmi era in piedi nella prima metà del passato secolo» (*Relazione di Sigismondo Castromediano*, pp. 46-47). La necropoli romana su cui sorse la basilica leuciana fu scavata sistematicamente dalla Soprintendenza Archeologica negli anni Ottanta (COCCHIARO, ANDREASSI, *La necropoli di via Cappuccini*). Di quest'edificio si sono conservate una pianta e una sezione longitudinale disegnate dall'architetto Pietro Mercie nel 1757 sulla base di una descrizione fornita da uno dei mastri fabbricatori che partecipò ai lavori di demolizione. Una copia su carta lucida di questi grafici è stata pubblicata in JURLARO, *Il «Martyrium»*, p. 91.

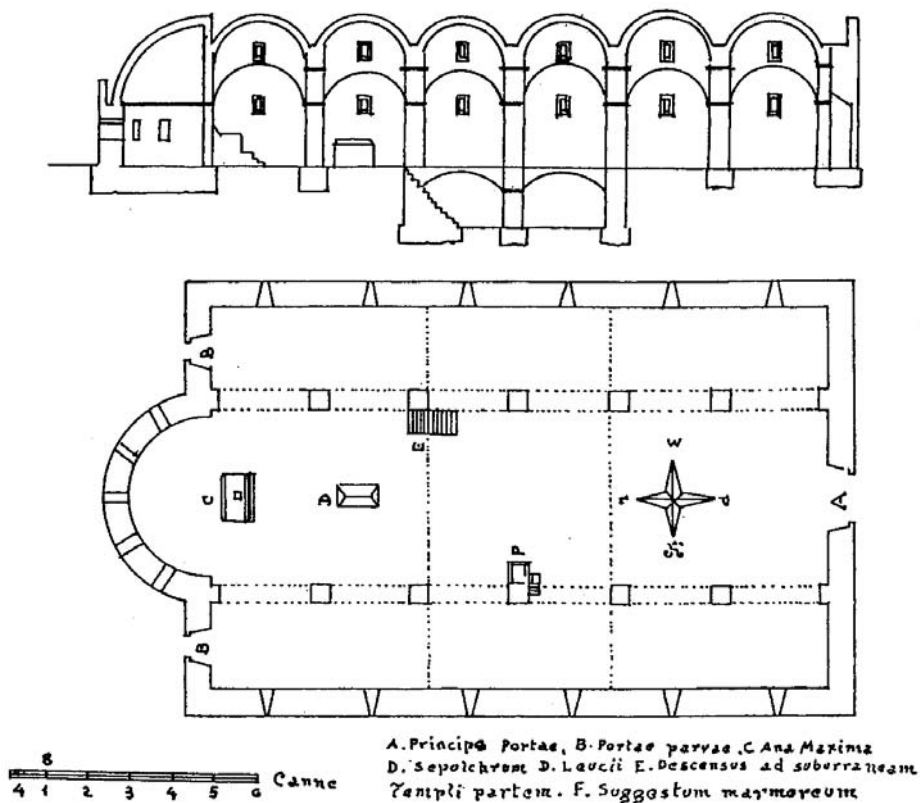


Fig. 20 - Ricostruzione grafica della basilica di S. Leucio, eseguita dal regio architetto P. Mercie di Villanova nel 1757. Pianta e sezione longitudinale (da R. JURLARO, *Il «Martyrium» su cui sorse la basilica di S. Leucio*, p. 91).

e *dominus cunctae Italiae*⁵. Questi, dopo aver individuato, «secundum visionem», il punto preciso dove seppellire il santo,

⁵ Nel codice cassinese Antioco viene definito *cognatus imperatoris Anatoli* (cfr. *Bibliotheca Casinensis seu codicum manuscriptorum*, p. 298), mentre l'Ughelli gli attribuisce la carica di *praefectus*: «Cuius Praefectus, nomine Antiochus, Leucio, si pluviam urbi impetrasset, se in Christum crediturum pollicetur» (IS, IX, col. 9). A proposito della figura di Antioco può essere interessante ricordare come un Antioco *praefectus praetorium per Italiam* sia lo stesso destinatario, insieme a Narsete, della *Pragmatica Sanctio* (si veda il contributo di Vera von Falkenhausen in CAVALLO, FALKENHAUSEN *(et alii)*, I

avrebbe anche ordinato la costruzione di una «ecclesiam in nomine eius». Più oltre lo stesso autore, descrivendo l'episodio della *traslatio* operata nel VII sec. dai tranesi, ha definito *oratorium* l'edificio che, posto *extra oppidum*, avrebbe custodito i resti del santo⁶. Secondo schemi e modalità diffusissime è possibile che la basilica, esistente già negli anni contemporanei alla stesura dell'anonimo tranese (prima metà dell'XI sec.) – il quale, infatti, ne fornisce testimonianza – abbia inglobato il complesso martiriale che custodiva, almeno dal VII sec., i resti del protovescovo brindisino⁷. E lo stesso *martyrium* doveva contenere il corpo del santo ancora nel 601 quando Gregorio Magno chiese al vescovo di Otranto di inviarne una parte al monastero romano di S. Leucio, rimasto privo delle sante reliquie a causa di un furto⁸. In quell'occasione il pontefice attribuì

Bizantini in Italia, pp. 7 e 8). Il riferimento nella Vita di Leucio ad un Antiocho *dominus cunctae Italiae* potrebbe forse alludere proprio allo stesso personaggio, fornendo, in questo modo, un termine *post quem* per l'individuazione del nucleo originario della stesura agiografica. Questo stesso momento coinciderebbe, in maniera suggestiva, proprio con gli anni in cui Gregorio Magno disponeva la traslazione di una parte delle reliquie del santo nella basilica romana a lui dedicata. Contribuirebbe a circoscrivere ulteriormente quest'ambito cronologico il fatto che la carica di *praefectus praetorium*, non è sopravvissuta oltre la metà del VII sec. (FALKENHAUSEN, *I Bizantini in Italia*, pp. 12-13). Inoltre non si incontra alcun riferimento ad una carica bizantina recante nel titolo la specificazione "Italia" almeno fino all'anno 970, quando «troviamo per la prima volta nell'Italia meridionale un funzionario bizantino con il nuovo titolo di κατεπάνω Ἰταλίας, catepano d'Italia», e «la designazione 'Italia'» evocherebbe, secondo la stessa studiosa, «un lontano ricordo storico, cioè l'antico esarcato d'Italia, oppure uno più recente, cioè il *Regnum Italicum* del protetto bizantino, re Adalberto» (ID., *I Bizantini in Italia*, pp. 62-63).

⁶ *Vita auctore anonimo ex Mss. Ecclesiar. Benevent. et Tranen.*, p. 672.

⁷ Gli esempi di complessi martiriali inglobati in una sistemazione successiva che ha previsto l'impianto basilicale sono così numerosi da renderne superfluo il richiamo sistematico in questa sede. Basterà rimandare all'ampio repertorio offerto dal noto lavoro di KRAUTHEIMER, *Architettura Paleocristiana*; per una sintesi più recente si può fare riferimento anche a CANTINO WATAGHIN, GURT ESPARRAGUERA, GUYON, *Topografia della Civitas Christiana*, in part. p. 27.

⁸ GREGORIO MAGNO, *Registrum epistolarum*, II, XI,57, pp. 343-344: «Oportunus abbas monasterii S. Leucii quod in quinto Romanae Urbis miliario situm est, sanctuarium eiusdem Martyris, que de ecclesia nomini ipsius di-

a Leucio il titolo di Martire e non quello di Confessore, come invece fanno alcuni codici del Martirologio Gerolimiano e come farà la successiva tradizione agiografica. Una fenomenologia questa molto simile a quella offerta dall'esempio più famoso di S. Felice da Nola, confessore o, più probabilmente, martire e solo in seguito vescovo della città che ne conserva le spoglie⁹. Ma proprio il titolo di martire, la precoce diffusione del culto di Leucio nella capitale, dove già nel VII sec. esisteva un monastero a lui dedicato custode delle sue reliquie, costituiscono altrettanti elementi validi a collocare sicuramente prima del VII sec. il primitivo impulso a tutto il processo di formazione della *Vita*¹⁰.

Sarà in seguito la circostanza di una deposizione martiriale tanto lontana nel tempo a facilitare l'attribuzione del titolo di

cata ut astruit, furto ablata sunt, sibi denuo postulat debere concedi, ut in loco eodem recondantur. Et ideo, frater carissime, quia eiusdem Beatissimi Martyris corpus in Brundisii Ecclesia, cui visitationis impendis officium, esse dignoscitur, prefati viri desiderii ex nostra praeceptione convenit oboedire, ut in devotione quam postulat sortiatur effectum». Il legame con Roma ritorna anche in Paolo Diacono che sostiene essere il santo un contemporaneo di Pietro. Sarebbe stato proprio l'Apostolo ad inviarlo a Brindisi, così come avrebbe destinato Apollinare a Ravenna e Anatolio a Milano allo scopo di diffondere il Cristianesimo. Per il Lanzoni, che vaglia anche i dati offerti dalla tradizione manoscritta del Martirologio Gerolimiano, la notizia secondo cui «S. Pietro, appena (*illico*) giunto in Roma *sub Claudio*, mandasse vescovi nelle principalissime città d'Occidente (*summas urbes*) e quindi a Brindisi», sarebbe il risultato di un *lemma storico*, cui anche Paolo Diacono si sarebbe acriticamente adeguato (LANZONI, *Le diocesi d'Italia*, p. 307).

⁹ Per San Felice si veda RUGGIERO, *Lo specchio dell'agiografo*; ed anche LUONGO, *Alla ricerca del sacro*.

¹⁰ La contraddizione in cui cade l'anonimo tranese nell'imbastire le coordinate temporali della *Vita S. Leucii*, potrebbe costituire una traccia residua di una redazione agiografica ancora più antica. Nonostante l'operato del protovescovo brindisino venga riferito all'impero di Teodosio – tra la fine del IV e la prima metà del V sec., non viene, infatti, specificato se si tratta di Teodosio I o II – Leucio viene presentato come contemporaneo dei martiri Eugenia, Proto e Giacinto, egiziani anche loro, ma martirizzati o durante l'impero di Commodo o durante quello di Valeriano, ossia tra fine II e metà III sec. Anche un altro frammento della *Vita Leucii*, proveniente dal monastero capuano di S. Giovanni (*Alterius Vitae Fragmentum*, pp. 668-669) fa di Leucio un contemporaneo di questi martiri. Non così la *Vita* contenuta nel breviario capuano, in cui i nomi di questi martiri non figurano affatto.

protovescovo al santo brindisino, un meccanismo per cui «la memoria reliquiale episcopale si colloca in sequenza non solo storico-cronologica, ma logico-teologica nella linea di quella martiriale»¹¹.

3.2. *Il valore delle spoglie del Santo*

Leucio allora sarebbe diventato il primo vescovo della sua città, ma non per la sua città. Non a Brindisi fu, infatti, progettato l'arricchimento semantico della figura di questo santo quale presupposto ideologico funzionale al rafforzamento del legame tra autorità ecclesiastica e organismo sociale. Non a Brindisi il corpo del santo incarnò il sentimento di appartenenza di una comunità ad una realtà cittadina che, nonostante le trasformazioni e l'impovertimento subiti, avrebbe potuto ancora trovare nel culto del suo protovescovo il fondamento di una comune identità culturale e nella sua funzione tutelare un motivo di coesione.

Tuttavia non a causa della traslazione compiuta ad opera dei tranesi Brindisi aveva perso l'ultima possibilità di mantenere in vita la sua dimensione di *civitas*. Eventualmente è proprio la mancata reazione a quell'impresa, l'assoluta incapacità di esprimere attraverso la memoria reliquiale una coscienza collettiva, a denunciare, in tutta la sua drammaticità, il livello di depauperamento, anche morale, raggiunto dalla città, «*quae quondam fuerat divitiis sublimis et gloria, parvissimi sub specie oppidi nunc*», un tragico contrasto, quasi un'apparizione evocata dalle rovine della sua *Romanitas* all'anonimo autore della *Vita S. Leucii*¹². E quando il corpo del santo in solenne processione fu deposto dal «*canusinus Pontifex cum universo Clericorum comitatu, et populorum conventu precedentium atque sequentium*», nella chiesa tranese di S. Maria, l'immagine di Brindisi, l'essenza della sua eredità classica appunto, svuotata della dimensione reale e consacrata nelle spoglie del suo primo ve-

¹¹ ORSELLI, *Coscienza e immagini della città*, p. 16.

¹² *Vita auctore anonimo*, p. 672.

scovo, diventò strumento legittimante per l'aspirazione di un'altra comunità a costituirsi in *Civitas*.

Come per Foggia l'eredità di Arpi sarà invocata per motivare, con un'improbabile ascendenza classica, l'aspirazione di un insediamento rurale molto prospero, tuttavia privo di qualsiasi tradizione antica, a diventare sede vescovile¹³; o come per Troia che dalla romana *Aecae* ereditò le spoglie del suo santo-vescovo Secondino¹⁴, così le vestigia del passato di Brindisi furono oggetto di un «reimpiego ideologico» da parte di comunità più forti, con vescovi che progettaronο, come quello di Canosa fece per Trani, i fondamenti di una storia comune attraverso l'appropriazione della vicenda passata di un centro più antico e per questo più prestigioso¹⁵. I tranesi scoprirono questa memoria piuttosto nelle spoglie di un santo-vescovo, difensore dalle forze visibili e invisibili del male, ma soprattutto precursore, in una continuità ideale con un passato antichissimo e illustre, anche se storicamente estraneo, dell'unica autorità, quella del presule appunto, attraverso cui la collettività poteva ancora esprimere la consapevolezza della sua originalità rispetto all'universo che la circondava. Anna Benvenuti nel suo

¹³ MARTIN, *Foggia nel Medioevo*. Nel 1204 l'arciprete di Foggia, a nome del clero e del popolo, presentò al pontefice una denuncia contro il comportamento oppressivo dei vescovi di Troia. In quel documento l'arciprete foggiano tentò, attraverso quella che Martin ha definito "storia immaginaria dei Foggiani", di addurre prove dell'antichità dell'insediamento ricorrendo al legame con l'antico centro di Arpi. Fu rivendicato, in base a questo presupposto, il diritto di ripristinare in Foggia la cattedra episcopale che aveva avuto sede in Arpi e che in seguito sarebbe stata divisa tra quella di Lucera e quella di Siponto. L'uso strumentale della memoria di Arpi, allo scopo di sottrarre Foggia dall'ingerenza della diocesi troiana, rappresenta per il Martin anche il momento in cui trova espressione una coscienza collettiva che vuole affermare la sua identità di *civitas*. Per farlo si serve appunto di un passato inventato, quello che la lega ad una dimensione antica e prestigiosa, le cui rovine erano ancora lì a testimoniare la veridicità di quanto sostenuto dall'arciprete e dal popolo (pp. 42-44).

¹⁴ Le spoglie di S. Secondino furono rinvenute nella prima metà dell'XI sec. (VETERE, *Salerno «Cattedrale»*, pp. 91-96; ed anche IP, IX, pp. 207-215).

¹⁵ Delle diverse motivazioni che sono alla base del reimpiego dell'antico nell'alto Medioevo, tra cui quella ideologica, ha parlato Arnold Esch nella sua lezione alla XLVI settimana spoletina (*Reimpiego dell'antico nel Medioevo*).

saggio introduttivo alla traduzione italiana del lavoro di Hans Conrad Peyer ha messo in evidenza come «Il segno costituito dal santo patrono e dal suo culto rappresenta ... un vasto campo semantico in cui cogliere, a livello culturale, quei processi e quei percorsi di elaborazione di autocoscienza civile o sociale». Con il conferimento a Leucio di una funzione tutelare, espressa tramite l'attributo di *patronus*, l'anonimo tranese diventa testimone privilegiato e consapevole di una comunità che nella figura di Leucio riproduce, sul piano simbolico, la propria identità. A Leucio è affidata, infatti, la salvezza di tutti i tranesi, per questo è *tutor benignus e custos*, come lo definisce l'anonimo, (*Vita auctore anonimo*, p. 673), «depositario del senso di appartenenza di una comunità che in lui si riconosce e si identifica», come sottolinea, nello stesso saggio, la Benvenuti¹⁶.

3.3. *La memoria di Brindisi nella diffusione del culto di Leucio*

In questo intreccio di segni le tappe della diffusione del culto di Leucio, largamente attestato nei territori afferenti al ducato longobardo di Benevento a partire proprio dal VII sec., svelano attraverso quali canali fu tenuto in vita il ricordo di Brindisi, nonostante l'insediamento svolga, per tutto l'alto Medioevo, un ruolo di scarsissimo rilievo nella scena politica ed economica generale. Nessuna sfumatura che possa togliere la città dall'anonimato, in cui languirà fino all'XI sec., si riesce a cogliere nella *Storia* di Erchemperto. Per Paolo Diacono, che riprende il *Catalogus Provinciarum Italiae*, ignorando molto probabilmente la reale situazione della maggior parte dei centri che descrive, Brindisi è semplicemente il nome di una città tra le altre della *Regio II*; un nome che compare una sola volta nel *Chronicon* Salernitano, quando la città viene chiamata in causa per ricordare il fallito tentativo del principe benenventano Siccardo di liberarla da un manipolo di Saraceni. Molto più spesso invece accade di incontrare nella stessa fonte Taranto, descritta come una città prospera – almeno prima che fosse presa dai Sa-

¹⁶ PEYER, *Città e santi patroni*.

raceni, come tiene a sottolineare più volte l'Anonimo salernitano – frequentata da folle di mercanti, tra cui figurano in primo piano gli Amalfitani, ricca di mercanzie preziose e di prodotti alimentari di ogni genere. E Otranto, non Brindisi, è indicata quale porto di imbarco per Bisanzio. A Otranto, infatti, era diretto l'esule spoletino Sicone, futuro principe di Benevento, intenzionato a raggiungere la capitale e chiedere protezione presso l'imperatore bizantino¹⁷.

Pur essendo sempre stata in mano longobarda Brindisi non compare mai come centro nevralgico di una suddivisione amministrativa, come invece risulta essere Taranto, nominata tra le città sedi di gastaldato rimaste incluse nei confini salernitani dopo la *Divisio Ducatus*¹⁸. Neppure i Saraceni sembra abbiano nutrito particolare interesse per le potenzialità di questo porto. Non sfuggì loro invece l'importanza e la ricchezza di Taranto, dove si insediarono stabilmente. Gli Annali Baresi e Lupo Protospataro descrivono spesso le loro rappresaglie tra Ofanto e Basento, ricordando, altrettanto spesso, la tenacia del loro impegno per riconquistare o difendere le posizioni sull'Adriatico, ma non a Brindisi, non più dopo lo scontro che li vide protagonisti, insieme all'esercito del principe Sicardo, alla fine del IX sec.¹⁹.

¹⁷ Per Erchemperto si veda l'*Historia Langobardorum*, pp. 652-658. Riguardo la descrizione della *Regio II* fornita da Paolo Diacono si vedano le considerazioni di Martin in *La Pouille*, pp. 162-164. Per lo scontro tra Saraceni e Longobardi si rimanda al par. 72, p. 71 del *Chronicon Salernitanum* ed anche ad AMARI, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, vol. I, pp. 492-493. Dopo aver sconfitto con un tranello l'esercito di Sicardo, principe di Benevento dall'832 all'839 circa, gli *Agareni* abbandonarono la città, non prima di averle dato fuoco. Dopo questo brevissimo episodio, di Brindisi non sarà fornita più alcuna notizia. Mentre, per quanto riguarda Taranto (vedi in part. par. 79, pp. 75-77) e Otranto (par. 42, pp. 42-43) il testo del *Chronicon* restituisce numerose informazioni tanto più preziose se si pensa che tutta la documentazione altomedievale riguardante le due città salentine o è poco nota o, come nel caso di Otranto, è andata distrutta dopo la presa della città da parte dei Turchi nel XV sec.

¹⁸ *Chronicon Salernitanum*, par. 84, pp. 86-87. Anche Trani potrebbe essere stata nel IX sec. sede di gastaldato. Nell'834 vi risulta residente il gastaldo Radeprando, figlio del gastaldo Sicoprando (MARTIN, *La Pouille*, pp. 227-229).

¹⁹ Per un quadro generale della situazione pugliese nell'alto Medioevo si rimanda sia al primo volume della *Storia della Puglia*, curato da Giosuè Mu-

Mentre Brindisi rimane quasi del tutto estranea allo svolgimento degli avvenimenti narrati dai cronisti dell'epoca, essenzialmente ai margini degli interessi economici e politici di Longobardi, Bizantini e Saraceni, numerosi toponimi e intitolazioni di fondazioni ecclesiastiche e monastiche, certificano invece la grande diffusione del culto del suo primo vescovo Leucio. Il trasferimento delle sue spoglie a Trani dovette rappresentare un evento straordinario e non solo per la diocesi di Canosa, dove si concentra il maggior numero di fondazioni ecclesiastiche a lui dedicate, e dove, forse proprio allora o poco dopo quest'evento, si registra anche il cambiamento di intitolazione – in favore appunto di Leucio – del tetraconco canosino restaurato dal vescovo Sabino e dedicato originariamente ai Santi Cosma e Damiano²⁰.

Fu però un'altra traslazione ad ampliare notevolmente l'area di diffusione del culto di Leucio. In seguito all'occupazione di Trani da parte della *gens Ismaelitarum*, come ricorda ancora una volta l'anonimo tranese, il corpo di Leucio venne trasportato a Benevento. Un *comes* beneventano, preoccupato della furia devastatrice delle orde musulmane che «invaderet civitatem, et dirutis moenibus, passimque per loca vicina dispersis habitatoribus, templa Sanctorum destrueret», avrebbe offerto al loro capo una somma di danaro per ottenere in cambio i sacri resti²¹.

Già alla fine del VII sec., all'indomani della conversione al Cristianesimo dei Longobardi, Benevento era diventata, per il numero rilevante delle reliquie custodite nella sua Chiesa, il centro propulsore dei culti più importanti nel Mezzogiorno; e forse a partire dalla metà IX sec., quando anche il vescovo di

sca, sia al più recente MARTIN, *La Pouille*. Negli *Annales* di Lupo Protospatrio, e negli *Annales Barenses*, i riferimenti alla presenza nella regione dei Saraceni si trovano numerosi (vedi da p. 52 a p. 63).

²⁰ Per alcuni studiosi il vescovo di Canosa avrebbe portato con sé da Trani parte delle reliquie di S. Leucio e le avrebbe deposte nel tetraconco di Canosa, che da quel momento, cioè nel corso del VII sec., avrebbe cambiato intitolazione: v. QUACQUARELLI, *San Leucio e il Paleocristiano*. Per le vicende alto-medievali della diocesi di Canosa, i suoi confini e le sue sedi suffraganee, si veda MARTIN, *La Pouille*, pp. 242-246.

²¹ *Vita auctore anonimo*, p. 673.

Canosa fu costretto a lasciare la sua sede per salvarsi da un'in-cursione saracena, la capitale longobarda poté ospitare anche il corpo del vescovo brindisino²².

Oltre che nell'entroterra di Bari, altro centro che come Trani dipendeva dalla diocesi di Canosa, la venerazione per Leucio è documentata anche nei territori della Marsica, in alcune zone dell'attuale Molise, incluse nei confini diocesani di Larino, Trivento e Termoli, oltre che nei territori di Nola e Capua, dove fu compilato quel breviario che tramanderebbe la versione più antica della *Vita S. Leucii*²³.

Ma «Deus omnipotens», continua l'anonimo della *Vita S. Leucii*, «noles urbem Tranensium tanto frustrari Pontifice ac Patrono» e, non molto tempo dopo che il *comes* beneventano aveva salvato *tantum thesaurum* dalla mano degli infedeli, metà del corpo di Leucio fece ritorno a Trani. Contemporaneamente anche un altro vescovo avrebbe reclamato parte delle spoglie di Leucio. Teodosio, presule di Oria, in virtù di un rapporto privilegiato con il principe beneventano, sarebbe riuscito anch'egli ad ottenere «aliquantum partis pretiosi corporis», che in seguito avrebbe depresso «apud Brundusium loco pristino»²⁴.

Un Teodosio, inviato a Costantinopoli come apocrisario del pontefice in un momento molto delicato per le relazioni tra Roma e impero d'Oriente, contestualmente agli avvenimenti che determinarono quello che viene definito il secondo scisma di Fozio, risulta essere stato presule di Oria negli anni '80 del

²² Sul ruolo svolto da Benevento nella promozione del culto dei Santi nel Mezzogiorno peninsulare si veda GALDI, *Santi, territori, poteri*, pp. 264-276.

²³ Una puntuale ricostruzione della "geografia" di *S. Leucio* si trova in FALLA CASTELFRANCHI, *Il culto di San Leucio in Puglia*, pp. 40-52. In questa sede la studiosa inserisce la traslazione del corpo di Leucio e la diffusione del suo culto in area longobarda nell'ambito di un programma politico-religioso di più ampia scala, promosso dalla corte beneventana a fini propagandistici e inaugurato con l'opera di S. Barbato, vescovo di Benevento, proprio alla fine del VII sec., nello stesso momento in cui si verificava la conversione dei Longobardi al Cristianesimo. Sul culto di S. Leucio si veda inoltre FONSECA, *Il Cristianesimo venne dal mare*, pp. 261-266.

²⁴ *Vita auctore anonimo*, p. 673. Sul ruolo svolto dal culto dei santi nella ristrutturazione delle sedi vescovili pugliesi proprio tra XI e XII sec. si veda il lavoro di HEAD, *Discontinuity and Discovery*.

IX sec.²⁵, nello stesso arco di tempo in cui la riconquista bizantina promossa da Basilio I riconduceva sotto il dominio del *basileus*, tra le altre città pugliesi anche Taranto, sottratta ai Musulmani, la stessa Trani e Oria, un ricco centro posto nell'entroterra, dove una nutrita colonia ebraica conviveva con una maggioranza di origine longobarda.

Nelle strategie di governo la prevalenza demografica della matrice culturale longobarda era stata raramente sottovalutata dalle autorità bizantine, specie nei domini pugliesi, dove costituiva il nerbo demico della regione. Forse proprio per tenere conto di questa situazione, la stessa che, circa un secolo dopo, Liutprando da Cremona avrebbe usato come argomento principale per legittimare l'intervento dell'imperatore Ludovico nel Mezzogiorno²⁶, il governo di Oria fu delegato al principe deposto di Benevento Gaiderisio, diventato protospatario imperiale dopo essere fuggito a Bari ed essersi sottomesso all'imperatore²⁷.

Nonostante i territori della sua diocesi fossero sottomessi all'autorità dei funzionari bizantini, il vescovo Teodosio sostenne fermamente le sue posizioni filoromane affrontando an-

²⁵ DVORNIK, *Le second schisme de Phontios*; ed anche FALKENHAUSEN, *La dominazione bizantina*, pp. 8-10.

²⁶ «Terram ... quam imperii tui esse narras, gens incola et lingua Italici regni esse declarat. Tenueruntque illam potestative Langobardi; quam et LODOVICUS Langobardorum seu Francorum imperator de manu Saracenorum multitudine prostrata liberavit», (LIUTPRANDO DA CREMONA, *Legatio*, p. 179).

²⁷ Deposto da una fazione avversa che aveva sostenuto l'elezione del principe Aione, e condannato alla prigionia presso gli spoletini, Gaiderisio riuscì a raggiungere Bari dove dichiarò la sua obbedienza a Basilio I chiedendone la protezione. Proprio quest'imperatore gli avrebbe concesso il governo di Oria (*Chronicon Salernitanum*, par. 129, p. 142). Ancora una volta il racconto agiografico potrebbe trovare un riscontro nel reale accadimento dei fatti. Gaiderisio potrebbe essere identificato con il principe menzionato dall'anonimo tranese: «Interea Theodosius Orietanae Sedis Antistes cum Beneventano Principe caritativam inierat amicitiam, in cuius dilectione confisus petiit ab eo aliquantum partis pretiosi corporis» (*Vita auctore anonimo*, p. 673). La decisione di sottomettere Oria ad un Longobardo è giudicata da Vera von Falkenhausen (*La dominazione bizantina*, p. 22) un'abile mossa politica che permise a Basilio I di rendere più stabile la recente conquista in una regione dove sicuramente prevalente era la popolazione longobarda.

che questioni di carattere dottrinale particolarmente delicate in un contesto geografico dove, in ogni caso, era operante una minoranza influente di clero e monachesimo di matrice orientale. Forse per instaurare un legame con queste realtà Teodosio introdusse ad Oria il culto di Barsanofrio, santo eremita palestinese, in onore del quale fece costruire una chiesa che potesse custodirne le spoglie. A questo culto il presule oritano volle affiancare anche quello di due martiri romani, Daria e Crisanto, le cui reliquie furono trasferite da Roma e deposte anch'esse in una chiesa oritana a loro dedicata²⁸.

La rilevanza storica della figura di questo vescovo, il ruolo tutt'altro che secondario svolto nella scena politica coeva, l'impegno nell'introdurre nuovi culti e nell'attuare un vasto programma di edilizia religiosa, può aver indotto l'anonimo tranese ad individuare nel presule di Oria il restauratore del culto leuciano anche a Brindisi. Una tradizione consolidata, tuttavia priva di qualsiasi fondamento documentario, attribuisce a questo stesso personaggio la committenza della basilica eretta sulla tomba del santo. Esclusivamente basandosi sulla testimonianza dell'anonimo tranese è stato ritenuto, inoltre, che il potere esercitato nell'XI sec. dai vescovi oritani sulla cattedra brindisina traesse origine dal trasferimento, nell'alto Medioevo, dei presuli brindisini ad Oria²⁹.

3.4. *La civitas episcopii Sancti Leuci e i presuli di Oria e Canosa*

L'autore di un'altra Vita di S. Leucio, Pellegrino d'Asti, arcivescovo di Brindisi dal 1216 al 1222, ricorda, per averlo appreso evidentemente da alcuni documenti custoditi all'epoca nell'ar-

²⁸ Sulla figura di Teodosio si veda MARTIN, *La Pouille*, pp. 591-592 e 630-63. La committenza attribuita a questo presule relativamente ad alcuni edifici religiosi particolarmente significativi è sostenuta in FALLA CASTELFRANCHI, *Note preliminari su Oria*. Per la colonia ebraica di Oria si veda invece COLAFEMMINA, «Tende» di Studio della Torah, pp. 203-209; e ID., *Nozze nella Oria Ebraica*; per un quadro più ampio si veda COLAFEMMINA, CORSI, DI BENEDETTO (a c. di), *La presenza ebraica in Puglia*.

²⁹ JURLARO, *Il «Martyrium»*, p. 93; anche CARITO, BARONE, *Brindisi Cristiana*, p. 53; e PEDIO, *La chiesa di Brindisi*, p. 16.

chivio della Chiesa brindisina, che fu un vescovo di Canosa a consacrare la basilica leuciana³⁰. Questa notizia concorda con quanto registrato in tre diplomi del X sec., tutti attestanti lo stretto legame esistente in questo periodo tra la diocesi di Canosa e la cattedra Brindisina. In un atto del 962, Giovanni, al decimo anno del suo pontificato, si definisce *archiepiscopus sedis Canusine et Brundisine ecclesie*, e ancora nel 980, in un atto emesso da Trani, lo stesso personaggio continua a fregiarsi di entrambi i titoli. Anche Paone, successore di Giovanni, nell'atto di riconoscere all'abate di San Benedetto di Conversano, nel 992, la giurisdizione su una fondazione ecclesiastica, si sottoscrive come «indignus episcopus sancte Sedis Kanusine et Brundisine Ecclesie»³¹. Fino alla fine del X sec. il titolo della cattedra brindisina sembra rimanere strettamente legato a quello di Canosa.

Negli stessi anni Andrea, l'unico presule di Oria del X sec. di cui si è conservata memoria, è ricordato con il solo titolo di *episcopus oretanus*³². Anche il suo successore Giovanni, in un

³⁰ «Antiochus vero cum populo fecit sepeliri venerabilis corpus ... Ubi sanctus primo appedavit, et de nave descendit cum oraculo divino de Alexandria veniens Brundysium visitavit ibique supra corpus eius ecclesiam ... et decoris in nomine ipsius construi fecit, quae tertio idus maii a canusino episcopo fuit, sicut legitur, solemniter dedicata». Quel "legitur" autorizza a pensare che Pellegrino avesse consultato documenti custoditi nell'archivio della Chiesa brindisina e che da queste fonti avesse appreso come a consacrare la basilica di Leucio fosse stato un presule di Canosa. La Vita redatta da Pellegrino fu trascritta nel XVIII sec. dall'arcivescovo Ortensio De Leo (PELLEGRINO D'ASTI, *Vita Leucii*).

³¹ Per i primi due documenti: CDB I, docc. V, VI, pp. 220-222; per il terzo, invece: CDP, XX, doc. 24, pp. 51-52. Probabilmente alla fine del IX sec. i vescovi di Canosa trasferirono la loro sede a Bari, conservando la giurisdizione su Trani almeno fino al 938 quando Benedetto VII concesse piena autonomia alla sede tranese sottomettendole anche le Chiese di Giovinazzo, Ruvo, Minervino e Montemilone: cfr. IP, IX, pp. 288-290; e anche FALKENHAUSEN, *La dominazione bizantina*, pp. 168-170.

³² LUPO PROTOSPATARIO, *Annales*, p. 55, «a. 979 occidit Porfirius prothospatarius Andream episcopum Oretanum in mense Augusti». Secondo Vera von Falkenhausen (*La dominazione bizantina*, p. 169, n. 78) la data riportata da Lupo per la morte di Andrea dovrebbe essere posticipata di uno o due anni: «Lupo è incorso in un piccolo errore cronologico; egli pone cioè la

atto del 1010 è definito unicamente come *archiepiscopus Orie*³³. Nel 981, invece, proprio quando anche i vescovi di Canosa – Giovanni, o forse già Paone – si attribuivano la titolarità della cattedra brindisina, un Gregorio dichiarava di essere *episcopus sancte Brundisine sedis et Monopolitane seu Sturnense cibatatis*, e di risiedere a Monopoli³⁴.

Solo a partire dagli anni trenta dell'XI sec. le relazioni tra i presuli di Oria e la diocesi brindisina assumeranno contorni decisamente più netti.

Nel 1033 Giovanni «archiepiscopus et prothocathedre sancte Orietane Sedis» consacrò Leone presule della sede suffraganea di Monopoli, imponendogli l'obbligo di celebrare al suo fianco, a Brindisi, durante la festività dedicata a S. Leucio³⁵. Ventisei anni dopo Eustasio «archiepiscopus sancte sedis Orietane sive civitatis nostri Episcopii S. Leucii confessoris atque pontificis Prothocathedre», concesse ai baresi Melo e Teudelmanno l'isola di S. Andrea, «de civitate Brundisio nostri sacri Episcopii», perché vi fondassero un monastero³⁶. La sottomissione prima della città e quindi del territorio diocesano di Brindisi si configura allora come l'esito di un accorpamento, di un'annessione successiva al X sec., che acquista valore istituzionale in primo luogo a seguito della decisione politica presa dai

morte dell'arcivescovo Giovanni e l'elezione di Pavo nell'anno 978, l'assassinio del vescovo Andrea nell'anno 979. Ma Giovanni è documentato ancora nel 980 e Pavo emette documenti nel 983 nel suo 3° anno di episcopato; il mutamento deve aver avuto luogo nel 980/81. Analogamente si deve spostare di uno o due anni anche la morte di Andrea di Brindisi». L'A. applica un principio di correzione cronologica consequenziale a realtà locali e persone che consequenziali non sono perché riferite a due cattedre diverse. Se quindi il cronista si può essere sbagliato nell'indicare l'anno della morte di Giovanni, non si comprende che relazione possa instaurarsi tra questo errore e la morte di Andrea. Tuttavia questo slittamento provocherebbe l'esclusione della contemporanea rivendicazione del titolo brindisino da parte di due sedi diverse, quella di Oria, appunto, e quella di Canosa; tesi questa che invece fu sostenuta da Carlo Guido Mor il quale vi leggeva lo svolgimento dello scontro tra Chiesa romana e impero d'Oriente (MOR, *La lotta fra la chiesa greca*).

³³ BORSARI, *Istituzioni feudali*, in part. p. 124.

³⁴ CDB, I, doc. 1. pp. 3-4.

³⁵ *Ibid.*, doc. 3, pp. 6-7.

³⁶ *Ibid.*, doc. 4, pp. 7-8.

funzionari bizantini di elevare la sede di Oria alla dignità arcivescovile. Prima dell'XI sec. non esistono elementi per valutare l'esercizio di una qualsiasi forma di autorità da parte dei presuli di Oria sulla diocesi di Brindisi. Allo stesso tempo le fonti disponibili per gli anni successivi non sono in grado di avvalorare l'ipotesi, fin'ora ritenuta la più verosimile, di un trasferimento della cattedra da Brindisi a Oria nei secoli altomedievali. Costituirebbe una circostanza quanto meno insolita che questo trasferimento abbia cancellato ogni memoria dell'antica e più prestigiosa sede quando, in casi analoghi, si verificò l'esatto contrario. Il vescovo di Capaccio, nella Lucania antica, dopo il trasferimento di cattedra e insediamento da *Paestum* in epoca altomedievale, continuò fin oltre il XII sec. a sottoscrivere come presule paestano. Ma anche il vescovo di Marsico (Potenza) continuò a inserire tra i suoi titoli quello della sede originaria, *Grumentum*, abbandonata come *Paestum*, per opportunità di ordine difensivo e strategico. Così accadde per *Abellinum*, Capua, Formia, e anche i presuli di Canosa quando si stabilirono a Bari non omisero certo, almeno non fino alla conquista di Bari da parte del Guiscardo, il titolo di presule di Canosa nelle loro sottoscrizioni³⁷. Anche nel caso in cui, oltre ai vescovi si fosse spostata parte della popolazione alla ricerca di un sito più interno, più facilmente difendibile, il nome della sede più antica si sarebbe dovuto comunque fossilizzare tra i titoli dei suoi presuli, conservandosi eventualmente accanto al nome della nuova sede³⁸.

Né Teodosio, né Andrea si dichiarano nei documenti ufficiali vescovi di Brindisi. Giovanni ed Eustasio, tra la fine del X e la prima metà dell'XI sec., fanno attenzione a far comparire Brindisi nei loro atti come *civitas episcopii Sancti Leucii* o come *civitas nostri Episcopii*, piuttosto che come *sancta sedes Brundi-*

³⁷ Per la diocesi di Paestum-Capaccio si rimanda a NATELLA, *Il Castellum Caputaquis*, pp. 9-53). Sul fenomeno del trasferimento dei centri abitati nell'altomedioevo campano rimane tutt'ora valido il modello interpretativo di GALASSO, *Le città campane*, in part. pp. 75-81.

³⁸ Sull'eventualità di un trasferimento della cattedra da Brindisi ad Oria durante i secoli altomedievali si tornerà anche nel cap. 5.

sina o Ecclesia Brundisina. Non si sottoscrivono mai come *archiepiscopi Brundisii*, nonostante l'esercizio della loro giurisdizione sulla città sia ampiamente attestato, almeno quanto lo è quello da essi rivendicato nei confronti della sede suffraganea di Monopoli³⁹.

Al contrario di quella oritana, l'ingerenza, anche se solo formale, dei vescovi di Canosa sulla sede di Brindisi mostra i caratteri propri di un legame più antico, derivato forse dall'episodio del trasferimento a Trani delle spoglie di Leucio. Proprio in virtù di quella traslazione i vescovi canosini avrebbero potuto trovare una giustificazione per inserire tra i loro titoli anche quello della cattedra di Leucio. Tuttavia il ritorno di parte delle reliquie del santo a Brindisi, e la contemporanea elevazione alla dignità arcivescovile di Oria, poterono progressivamente minare i presupposti di quel legame fino ad annullarne del tutto l'efficacia.

L'anonimo tranese, che compilò la sua *Vita* quando Brindisi era ormai definitivamente passata sotto il controllo degli arcivescovi oritani, dovendo attribuire ad uno di essi l'iniziativa che riportò in patria i resti di Leucio, scelse un personaggio immediatamente riconoscibile perché attivo protagonista delle vicende del suo tempo, quale fu appunto Teodosio. La documentazione di IX e X sec. sembra, invece, concordare con quanto riferito da Pellegrino d'Asti, ossia che fu un vescovo di Canosa a consacrare la basilica leuciana, forse proprio in occasione della restituzione a Brindisi delle reliquie del santo e poco dopo o nello stesso momento in cui la metà del suo corpo tornò a Trani.

Se troppe contraddizioni resterebbero implicite nell'adozione della tesi che ipotizza un trasferimento ad Oria dei vescovi brindisini, altrettanto debole appare il tentativo di risolvere il problema sollevato dalla contesa tra diocesi diverse circa

³⁹ La diocesi di Monopoli fu sottomessa a quella oritana tra il 1049 e il 1054 da Leone IX; la sottomissione fu confermata in seguito da Nicolò II e Gregorio VII, (IP, IX, p. 387, nn. 6; 7; 10). Soltanto nel 1091 Urbano II concesse a Romualdo, vescovo di Monopoli, la diretta dipendenza da Roma (CDB, I, doc. 6, pp. 13-14).

la giurisdizione sulla sede brindisina, confondendo la cronotassi dei vescovi di Canosa con quella dei presuli oritani, e immaginando un'alternanza che non poteva aver luogo tra vescovi di diocesi tra loro indipendenti⁴⁰.

L'uso strumentale dell'organizzazione diocesana attuato a fini politici dai funzionari bizantini in Puglia, l'accorpamento di più sedi e l'elevazione di alcune di esse al rango arcivescovile, la sottomissione, in definitiva, del clero latino alle strategie di affermazione del potere imperiale, sono tutti eventi su cui si è ampiamente discusso⁴¹. Dopo che nel 969 Benevento era diven-

⁴⁰ Vera von Falkenhausen (FALKENHAUSEN, *La dominazione bizantina*, pp. 168-169) ha sostenuto che «nella seconda metà del X secolo si giunse più volte ad una unione personale dell'archidiocesi di Canosa/Bari con quella di Brindisi/Oria». Tuttavia è proprio nel X sec. che i vescovi di Oria non sembrano avere alcuna relazione con la diocesi di Brindisi. L'A., inoltre, afferma che dopo la morte, nel 980, di Giovanni, vescovo di Canosa/Brindisi «gli successe a Bari un certo Pavo, a Brindisi/Oria invece Andrea», quando, invece, sappiamo che Pavo o Paone continuava, ancora nel 992, ad intitolarsi vescovo di Canosa e Brindisi, che Lupo Protospatario colloca la sua morte nel 993 e non nel 992, e che, infine, Andrea risulta essere vescovo di Oria e non anche di Brindisi. La studiosa continua asserendo che «A Pavo sembra essere successo in Brindisi Giovanni e in Bari invece nel 992 Crisostomo». Tuttavia, se Pavo nel 992 non era ancora morto e continuava a sottoscrivere come *episcopus sancte sedis Kanusine et Brindisine ecclesie*, lo faceva contemporaneamente agli anni dell'episcopato di Giovanni di Oria. Oltretutto non si è tenuto conto di una contemporanea rivendicazione del titolo brindisino da parte di Giovanni, vescovo di Canosa e Brindisi, in carica dal 952 al 980 circa, e di Gregorio, *episcopus Brundisine et Monopolitane seu Stunense civitatis*, in carica dal 972 fino almeno al 981.

⁴¹ Basterà rimandare ancora una volta a quanto asserito dalla von Falkenhausen ossia che «Il dominio dei Bizantini sulla Chiesa latina di Puglia si basava soprattutto sul principio di promuovere a posizioni ecclesiastiche di rilievo soltanto sudditi leali dell'imperatore, un principio che, con poche eccezioni, diede buoni risultati per duecento anni [...] Con questa situazione si spiegano le numerose cumulazioni di vescovadi in Puglia; infatti, in molti casi, per il governo bizantino era più conveniente e politicamente più opportuno affidare ancora una seconda diocesi ad un vescovo o arcivescovo che avesse dato buona prova di sé, piuttosto che correre il rischio che venisse eletto un chierico sconosciuto, forse troppo favorevole ai Latini» (FALKENHAUSEN, *La dominazione bizantina*, pp. 168-169). Si aggiunga a questa considerazione la sostanziale ignoranza da parte della Santa Sede della reale geografia fisica e, quindi, delle divisioni storiche tra i diversi territori diocesani in questa regione.

tata sede arcivescovile, l'eventualità che il metropolita longobardo potesse esercitare pressioni sui territori di confine e influenzare, in qualsiasi modo, l'organizzazione ecclesiastica anche all'interno del tema di Longobardia fu scongiurata accrescendo ulteriormente l'autorità di molti presuli pugliesi. Dalla seconda metà del X sec. le diocesi greche di Acerenza, Tursi, Gravina, Matera e Tricarico furono sottomesse alla sede autocefala di Otranto. Nello stesso periodo si registra la presenza di arcivescovi a Siponto, Lucera, Taranto, Trani. Il primo arcivescovo di Oria di cui si ha notizia è invece quel Giovanni che compare nell'atto del 1010, molti anni più tardi rispetto ai presuli di Trani, presenti già dal 987, o a quelli di Taranto, documentati a partire dal 978⁴².

Un'altra ragione, non meno determinante, dovette però pesare sulla decisione di elevare Oria a sede metropolitana. Dopo che Durazzo, nel 1005, era tornata a far parte dei domini dell'impero, l'assetto politico di questo settore della costa adriatica e, naturalmente, il suo entroterra, costituivano territori di vitale importanza strategica, ora che la capitale dell'impero poteva essere facilmente raggiunta via terra dopo la breve traversata Brindisi-Durazzo. Il porto di Brindisi diventava, esattamente come lo era stato per tutta l'antichità, il più importante terminale in Italia della via Egnazia⁴³. Era fondamentale, quindi, che l'azione dei funzionari imperiali in questi territori fosse sostenuta dalla presenza di presuli fedeli al *basileus*, e tanto più lo sa-

⁴² *Ibid.*, p. 167. Il caso della Sede tarantina dimostra quanto la sistemazione ecclesiastica promossa dalle autorità bizantine contrastasse il più delle volte con le disposizioni dei pontefici romani. La sua elevazione a sede metropolitana fu realizzata nonostante il papa l'avesse già sottomessa alla cattedra di Benevento. Che il proliferare di queste "promozioni" sfuggisse al controllo di Roma era inevitabile, spesso erano il risultato di iniziative spontanee che le autorità pubbliche incoraggiavano o contrastavano a seconda delle convenienze politiche del momento. Questa situazione si stabilizzerà solo quando i pontefici potranno contare sull'appoggio dei Normanni. Le dinamiche dell'organizzazione ecclesiastica pugliese in questi secoli sono lucidamente illustrate in MARTIN, *La Pouille*, pp. 563-691.

⁴³ LUPO PROTOSPATARIO, *Annales*, p. 56: «a. 1005 rediit Durachium in manus imperatoris per Theodorum».

rebbero stati se avessero riconosciuto la loro autorità come diretta emanazione di Bisanzio.

La città certo rappresentava «per lo Stato bizantino uno strumento efficace e insieme morbido di controllo del paese»⁴⁴ e, nell'economia del complesso e articolato progetto di ingegneria politico-amministrativa che i funzionari bizantini stavano portando a compimento nel Mezzogiorno, è il vescovo a svolgere una funzione indispensabile perché tramite privilegiato nel confronto dialettico tra l'autorità pubblica e l'eterogenea compagine etnico-culturale dei domini imperiali. Esemplificativa di questa concezione è la fitta trama di città-fortezze, dislocate tutt'intorno al confine settentrionale del tema di Longobardia, come tanti «sbarramenti per contrastare qualsiasi tentativo di penetrazione in Puglia», a cui corrispondevano altrettante cattedre vescovili⁴⁵.

Considerata in questa logica Oria, più di qualsiasi altro insediamento in questa parte del Salento, poteva diventare strumento di controllo territoriale. Per la sua posizione geografica, baricentrica rispetto al tracciato dell'Appia tra golfo di Taranto e la costa Adriatica, ma, soprattutto, per la sua condizione sociale ed economica rimasta evidentemente ad alti livelli qualitativi, se capace di esprimere, nonostante le diverse incursioni saracene subite, un clero che riuscì a garantire la continuità della successione vescovile⁴⁶. L'acquisizione della dignità metropolitana si prospettava quale naturale conseguenza della preminenza politico-amministrativa conquistata dalla città che, in questo modo, assisteva all'estensione della sua area di influenza fino alla costa adriatica, dove la cattedra oritana controllava le sedi suffraganee di Ostuni e Monopoli. L'organizzazione ecclesiastica acquisiva un carattere di stabilità ponendo fine a quel lungo pe-

⁴⁴ DUCCELLIER, *Bisanzio*, p. 184.

⁴⁵ VETERE, *Salerno «Cattedrale»*, p. 105.

⁴⁶ Sono almeno due le incursioni saracene ricordate dal Lupo Protospataro: la prima nel 924: «capta est Oria a Sarracenis mense Iulii, et interfecerunt cunctos mares, reliquos vero duxerunt in Africam, eos venundantes». La seconda nel 977: «incenderunt Agareni civitatem Oriae, et cunctum vulgus in Siciliam deduxerunt» (LUPO PROTOSPATARIO, *Annales*, p. 53 e p. 55).

riodo di anarchia vescovile nel corso del quale la titolarità della cattedra brindisina era stata reclamata da diversi presuli⁴⁷.

Le sedi suffraganee di Ostuni e Monopoli potevano essere usate occasionalmente dagli arcivescovi di Oria come residenza; infatti, nel 1060, l'arcivescovo Eustasio dichiara di risiedere a Monopoli⁴⁸. In almeno un documento un altro arcivescovo, Godino, compare quale reggente diretto della diocesi di Ostuni, ma è possibile che si tratti di una circostanza eccezionale⁴⁹.

La sede di Brindisi invece non presenta, fin dai primi dati disponibili, nessuno dei caratteri propri di una suffraganea; non emerge l'esistenza di un clero locale e sono i presuli oritani ad amministrarla direttamente. Tra tutte le dipendenze certamente questa doveva essere la più importante. Eppure in nessuno dei diplomi emanati dagli arcivescovi oritani, anche se molto esiguo è il numero di quelli conservati, il nome di Brindisi compare accanto a quello di Oria tra i titoli del presule, e mai, come si è visto, nelle sottoscrizioni, dove l'*archiepiscopus* è solo sempre indicato come *Oritanus*. Brindisi diventa semplicemente la *Prothocathedra* di Oria, o anche la *civitas* «nostri Episcopii S. Leucii Confessoris atque pontificis Prothocathedrae».

Se «l'efficacia del patrocinio (tuere) è [...] intimamente connessa alla esclusività del possesso»⁵⁰, Leucio non poteva appartenere a due cattedre, a due circoscrizioni diocesane diverse e, posto che non era possibile cancellare l'evidenza costituita della

⁴⁷ Nel 981, e mai più dopo di allora, Brindisi compare anche tra le sedi sottomesse ad un certo Gregorio. Questi, emanando una *carta libertatis* da Monopoli, si definisce *Episcopus Sancte Brundisine sedis et Monopolitane seu Sturnense Cibatatis* (CDB, I, doc. 1, pp. 3-4).

⁴⁸ CDB, I, doc. 5, p. 10; nel 1060 Eustasio afferma di risiedere a Monopoli «Dum residente me Eustachius nutu dei Archiepiscopus intus civitatem Monopoli».

⁴⁹ CDB, I, doc. 8, pp. 17-18; nel 1095 Godino arcivescovo di Oria, assegnando al monastero di S. Lorenzo di Aversa alcune fondazioni ecclesiastiche poste sotto la sua giurisdizione nel comprensorio di Ostuni, si definisce nell'*intitulatio* come *Storiensis ecclesie Archiepiscopus*. Escludendo un improbabile caso di omonimia siamo portati a credere che in quel momento, mancando il presule suffraganeo, Godino amministrasse direttamente la sede di Ostuni.

⁵⁰ VETERE, *Salerno «Cattedrale»*, p. 37.

Tab. I
Presuli di Oria e di Canosa
dalla metà del X alla metà dell'XI secolo

Giovanni	962 (10° anno del suo pontificato) + 980-981	<i>Archiepiscopus sedis Canusine et Brundisine Ecclesie</i>	Conversano Trani
Paone	992	<i>Episcopus Sancte Sedis Knusine et Brundisine Ecclesie</i>	Conversano
Andrea	+ 979	<i>Episcopus Oretanus</i>	
Giovanni	1010 1033 (37° anno del suo pontificato)	<i>Archiepiscopus</i> (dal 996)	Oria
Gregorio	981 (11° anno del suo pontificato)	<i>Episcopus Sancte Brundisine sedis et Monopolitane seu Sturnense Ci- bitatis</i> (dal 972)	Monopoli
Eustasio	1059 1060 (9° anno del suo pontificato)	<i>Archiepiscopus sante Sedis Oritane sive civitatis nostri Episcopii S. Leucii confessoris atque pontificis Prothocathedre</i> (dal 1051)	Monopoli

presenza della sua tomba a Brindisi, doveva essere sottolineata una separazione netta tra la figura del santo e la città in quanto sede di un possibile distretto diocesano.

Brindisi allora diventava un semplice involucro materiale e ideale della sacralità del santo, ora perché ne custodiva le spoglie, in passato perché scenario dei momenti più significativi della sua vicenda esistenziale: magistero e morte.

L'appropriazione da parte del clero oritano della figura di Leucio, faceva tuttavia riferimento esclusivo al suo ruolo di vescovo più che alla sua funzione tutelare, come invece era accaduto per la comunità tranese. Egli, in quanto predecessore del

metropolita oritano, ne ratificava il potere, ne consolidava il consenso nei confronti della sua autorità, colmando la lacuna di un passato che, per una cattedra di nuova istituzione quale era quella oritana, non poteva avere uno spessore altrettanto legittimante.

4.

LA RIFONDAZIONE BIZANTINA

4.1. *L'epigrafe del protospataro Lupo*

Analogamente a quanto verificato per le fonti latine è molto raro che cronisti o scrittori bizantini inseriscano Brindisi nei loro resoconti, soprattutto nella ricostruzione di avvenimenti anteriori all'XI sec. Dopo Procopio di Cesarea è *Iohannes Skylitzes* a riesumare il nome della città salentina, ma solo per ricordare lo scalo usato alla fine del IX sec. da Niceforo Foca per fare ritorno a Costantinopoli¹. Una congiuntura del tutto eccezionale dovette rendere necessario l'imbarco del generale bizantino proprio da questo porto, specie se si considera che è Otranto a rivestire, anche oltre la conquista normanna, un ruolo preminente nelle comunicazioni marittime tra la capitale dell'Impero e il tema di Longobardia. Nonostante le caratteristiche naturali dei porti di Taranto e Brindisi offrirono condizioni decisamente più favorevoli alle esigenze proprie della navigazione, sia per la loro ubicazione, inserita in un circuito di rotte considerate fin dall'antichità tra le più importanti del Mediterraneo, sia per il valido riparo che i loro bacini offrivano alle imbarcazioni, protetti come erano da secche, isole e lingue di terra che arginavano efficacemente i marosi². A differenza di

¹ IOHANNES SCYLITZES, *Synopsis Historiarum*, p. 262.

² Per i porti bizantini del Mezzogiorno, ed in particolare per quelli pugliesi, si veda il lavoro della FALKENHAUSEN, *Réseaux routiers et ports*. Un lavoro più recente sul salento bizantino è quello di ARTHUR, *Il Salento Bizantino: alcune osservazioni*.

Taranto che continuava ad esercitare un peso cruciale nel complesso degli interessi politici ed economici dell'Impero – l'oneroso impegno militare per liberarla più volte dall'occupazione musulmana lo dimostra³ – le potenzialità dello scalo brindisino non furono ritenute sufficientemente vantaggiose, se non quando si rese possibile il ripristino delle rotte verso la costa dalmata.

La portata dell'investimento bizantino a Brindisi dopo questo avvenimento è valutabile grazie alla testimonianza di un'epigrafe, in parte ancora leggibile, scolpita sul basamento di una delle due colonne che dal promontorio di Ponente guardavano proprio l'imboccatura del porto interno. «*Illustris pius actibus atque refulgens Protospatha Lupus urbem hanc struxit ab imo [...]*»⁴ recita il *titulus* commemorativo della restaurazione bizantina (figg. 21, 22). La sua datazione, riferita alla prima metà dell'XI sec., rende ancora più evidente la consequenzialità del nesso tra l'impresa del funzionario e la restaurazione del dominio imperiale sulle coste dalmate. Allo stesso tempo il testo dell'epigrafe mentre documenta, sottolineandolo con l'espressione *urbem hanc struxit ab imo*, lo stato di abbandono e fatiscenza dell'impianto urbano al momento della ricostruzione, assume i toni propri di una nuova fondazione, assimilabile per cronologia e, in parte anche per le modalità d'intervento, a quanto Basilio *Boioannes* stava realizzando in Capitanata con la fondazione di Troia⁵. In quel caso la portata della progettualità che è

³ MUSCA, *Saraceni e Bizantini*, in *Storia della Puglia*, pp. 161-178.

⁴ ILLUSTRIS PIUS ACTIB(VS) ATQ(VE) REFULGEN[S] / P<RO>TOSPATHA LVPVS VRBEM HANC STRVXIT A[B IMO] / QVAM IMPERATORES MAGNIFICIQ(VE) BENIGNIT[I]. Uno studio importante sulle colonne brindisine e su quest'epigrafe è quello di MARANGIO, *Un decreto senatorio romano*, in particolare p. 230.

⁵ Per la datazione dell'epigrafe si vedano MARTIN, *La Pouille*, p. 260, e FALKENHAUSEN, *Réseaux routiers et ports*, p. 718, n. 34. Il testo, oggi mutilo, doveva snodarsi almeno su un'altra facciavista del piedistallo occupandone solo l'estremità superiore. Entrambi i piedistalli erano sormontati da due colonne di marmo, una delle quali – la sinistra guardando verso l'imboccatura del porto – crollò nel 1528 e non venne mai più ricomposta sul sito originario (cfr. CAGNES, SCALESE, *Cronaca dei Sindaci di Brindisi*, p. 4).

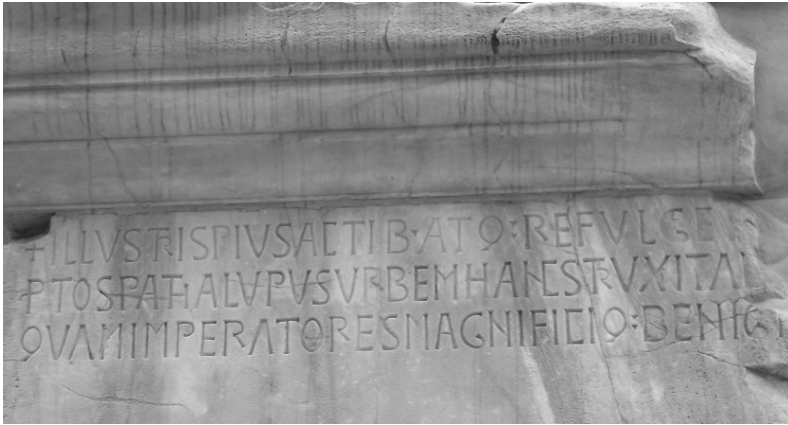


Fig. 21 - Brindisi. Piazzetta Colonne. Iscrizione superstita dell'epigrafe dedicatoria del protospatrio Lupo.

all'origine del nuovo centro, implicita già nell'emissione dell'atto di fondazione fatto redigere dal *Boioannes* nel 1019, non è resa meno incisiva dall'eventualità di una preesistenza. Eventualità che proprio l'impiego del verbo *'ανακαινίζειν* (= restaurare) sottende, rimandando necessariamente «alla rivitalizzazione di ciò che già esiste»⁶. Il richiamo ad una realtà più antica non sminuisce però l'efficacia innovativa dell'evento, né sul piano dell'esecuzione materiale, né soprattutto su quello puramente ideologico.

Semmai la caratterizza, sì come un'azione restaurativa, ma nel segno di una continuità istituzionale che avrebbe inserito l'operazione bizantina nel solco della tradizione romana. Una continuità che non sfuggì nemmeno ad un interprete della tradizione culturale longobarda qual era Romualdo Guarna, a cui la fondazione di Troia era apparsa come la rinascita dell'antica *Aecae*⁷.

⁶ VETERE, *Salerno «Cattedrale»*, p. 89. L'atto greco di fondazione di Troia è edito in TRINCHERA, *Syllabus*, pp. 18-20, n. 18.

⁷ ROMOALDO SALERNITANO, *Chronicon*, pp. 174-175: «Hic in Apulie finibus rehedificavit civitatem diu dirutam nuncupavitque eam Troiam, que antiquitus Ecana vocabatur, et iussu imperatorum fines per statutum privilegium eidem stabilivit civitati».

Ancora di più quindi la formula *struxit ab imo* dell'epigrafe brindisina, tralasciando ogni possibile rimando a una preesistenza, assegna al programma imperiale il valore di una rifondazione, relegando in secondo piano la circostanza relativa a una qualsivoglia forma di occupazione precedente e, proprio perché l'atto della ricostruzione si concretizza come ristabilimento della dimensione urbana, a prescindere dalla possibilità di riconoscere una costanza insediativa che comunque non apparirebbe qualificata dai segni propri di un contesto cittadino.

4.2. Programmazione e modalità della restaurazione imperiale

Un repertorio che consideri, anche solo genericamente, i criteri di valutazione applicati dai funzionari bizantini tanto nella scelta dei siti che nella sistemazione complessiva degli abitati, è in grado di isolare alcuni elementi comuni. Condizioni geomorfologiche vantaggiose per la difesa militare, facile reperibilità di materiale da costruzione, disponibilità di risorse naturali, e, ancora, creazione di una maglia urbana regolare la cui geometria rispecchi la razionalità e la gerarchia dei percorsi e, soprattutto, l'allestimento di un valido apparato difensivo che preveda la costruzione di una rocca e di una cinta muraria⁸. Lungi dal rappresentare fattori costanti tali da consentire una formulazione tipologica, questi stessi criteri pongono in risalto orientamenti preliminari e procedure applicative che si trovano ripetute in molti casi di fondazioni o rifondazioni cittadine, nel tema di Longobardia, come ha messo in evidenza Jean-Marie Martin proprio con l'esempio di Troia e degli altri centri della Capitanata, e in altri contesti del Mezzogiorno, come ha sottolineato il lavoro di Vera von Falkenhausen⁹. Le dinamiche della rifondazione di Brindisi sembrano conformarsi agli esempi

⁸ E proprio perché «L'empire fonde son autorité sur la cité murée», cfr. MARTIN, *La Pouille*, p. 258. Su questa stessa problematica, anche se relativamente ad un ambito cronologico più alto, si veda ancora MARTIN, NOYÉ, *La Capitanata*, pp. 87-88.

⁹ *Ibid.*, pp. 255-279, e FALKENHAUSEN, *La Dominazione bizantina*, pp. 148-152.



Fig. 22 - Brindisi. Piazzetta Colonne. I resti delle due colonne marmoree simbolo della città.

considerati dai due studiosi, anche se una definizione puntuale dell'impatto prodotto sull'impianto originario è resa difficoltosa dalla mancanza di informazioni circa le trasformazioni dell'agglomerato antico durante i secoli altomedievali. Tuttavia lo schema seguito dalla restaurazione bizantina nell'organizzazione dello spazio sembra essersi adattato alle linee preferenziali di una sorta di evoluzione obbligata che dovette interessare la *facies* dell'abitato già durante i secoli altomedievali, avendo tenuto conto degli stessi parametri di opportunità insediativa: orografia favorevole, disponibilità d'acqua potabile, migliore dislocazione di un determinato settore della città in relazione agli attracchi e alla maggiore concentrazione di infrastrutture e edifici monumentali ereditati dall'età classica. L'analisi della tessitura urbana e del rilevamento orografico attuali (Tavv. 3, 4) legge distintamente una concentrazione omogenea dell'abitato nel settore nord-orientale, la cosiddetta Collina di Ponente, delimitata dal profilo semicircolare delle vie Amengol,



Fig. 23 a-b - Brindisi. Via P. Camassa, già rione Sciabiche. Resti della cinta muraria frontemare. In evidenza le diverse apparecchiature.

Fornari e Consiglio, e contraddistinta da una trama irregolare di lotti di piccole e medie dimensioni, con edifici frequentemente allineati su uno o due fronti a comparto aperto, direttrici strette ad andamento sub-parallelo e frequenti percorsi di taglio



Fig. 23 c - Brindisi. Via P. Camassa, già rione Sciabiche. Resti della cinta muraria frontemare. Particolare del settore centrale. In evidenza blocchi con marchi lapicidi e fori di alloggiamento degli strumenti di sollevamento.

curvilinei. Questo nucleo è posto meglio in risalto dalla cartografia storica che mostra come ancora in età moderna sia questa la zona maggiormente interessata dall'infittirsi della trama residenziale, mentre la parte adiacente alla murazione bastionata di età vicereale, a ovest e a sud, è articolata in macrolotti liberi dall'edificazione e partita da poche grandi direttrici attestate alle principali porte urbane e su cui si distribuiscono rari episodi di edilizia residenziale.

Nei rilievi topografici di XVIII e XIX sec. i segni naturali e i rapporti orografici appaiono ancora fortemente condizionanti nella distribuzione funzionale degli spazi. Particolare incidenza in questo senso sembra avere il corso della Mena, asse centrale di un'area linguiforme, costituitasi geologicamente con il lento accumulo dei materiali detritici di apporto fluviale, dove la trama urbana appare ruotata di circa 20° in senso antiorario e

con gli assi trasversali perfettamente ortogonali al corso del torrente¹⁰. Dalla documentazione di XII sec. la foce della Mena risulta essere, come nell'antichità, un porto-canale, e il tratto finale del suo corso, spostato più verso nord-est rispetto all'assetto registrato nei rilievi topografici settecenteschi, doveva quasi lambire la curva di livello su cui insiste l'attuale via Filomeno Consiglio.

Una pergamena del 1194 segnala infatti la presenza di un approdo sulla riva sinistra della sua foce, definito *portus Sancti Iacobi* per la vicinanza all'omonima fondazione ecclesiastica, originariamente collocata alle spalle dell'attuale Piazza Vittorio Emanuele¹¹. Il rilievo della collina di Ponente, per secoli delimitato a sud dalla forte linea di demarcazione costituita dal corso del torrente, rispondeva perfettamente alla necessità di controllare da una posizione centrale ed eminente, quindi più facilmente difendibile, l'accesso al porto interno. Confron-

¹⁰ *Plano y Mapa en que se comprende la Ciudad de Brindisi*. L'originale è attualmente custodito presso il Museo Provinciale "F. Ribezzo" di Brindisi. Un altro rilievo topografico della città fu realizzato nel 1811 per ordine del Tenente Colonnello Tironi, del genio militare napoleonico (*Pianta della Città, Porto, e Rada di Brindisi*). Si tratta di una fonte particolarmente preziosa per la precisione con cui vengono rappresentati i dettagli, oltre che per l'affidabilità dei rilievi topografici realizzati per la sua redazione. Confrontando le due rappresentazioni, che furono eseguite a distanza di circa ottant'anni l'una dall'altra, emerge con estrema evidenza la costanza del rapporto tra le aree edificate e quelle invece rimaste libere, come quasi inalterato sembra rimanere il perimetro della maggioranza dei lotti e degli edifici rappresentati. L'unica trasformazione macroscopica registrata dal rilievo del Tironi è la bonifica del corso della Mena, convogliato alla fine del '700 in canalizzazioni sotterranee e obliterato dal percorso della via Nuova della Mena e, in seguito, dell'attuale C.so Garibaldi (VACCA, *Brindisi Ignorata*, pp. 128-129).

¹¹ CDB, I, n. 31. In questo rogito vengono elencati i confini di tre *domunculae* situate «in portu Sancti Iacobi», specificando che esse «adherent ... ex parte australi videlicet inter domos predictas et Menam atque pluvialis». La chiesa di S. Giacomo insisteva sullo stesso sito dove fu fondato il convento di S. Francesco di Paola, presso gli edifici della Capitaneria di Porto (VACCA, *Brindisi ignorata*, p. 262). Per l'ubicazione dell'edificio religioso nel XVII sec. è utile la veduta pseudoprospectica della città, erroneamente attribuita a Taranto, realizzata dal Mortier (in BLAEU, *Nouveau theatre d'Italie*), nella quale la chiesa di S. Giacomo è individuata dal n. 5 della legenda (fig. 25).

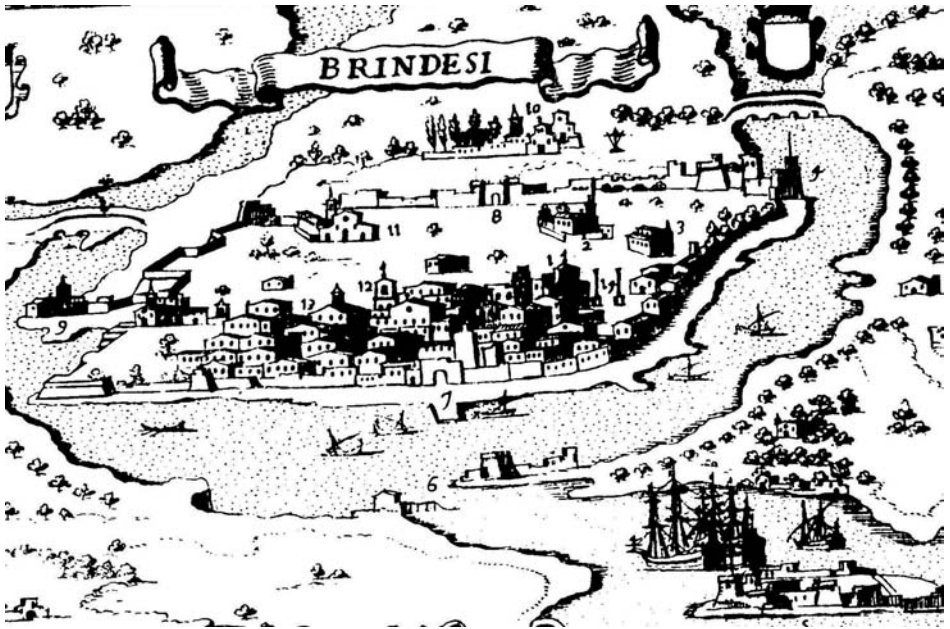


Fig. 24 - Veduta prospettica della città di Brindisi (da G.B. PACICHELLI, *Il Regno di Napoli in prospettiva*, Napoli 1703, rist. Bologna 1996, pars II). È ancora ben visibile il tracciato murario così come ereditato dai secoli basso-medievali. Indicate con in numeri 7 e 8 le due porte urbane parallele, rispettivamente Porta di Mare e Porta Mesagne. Con il numero 6 è invece indicata una delle due torri che reggevano la catena di chiusura all'imboccatura del porto interno.

tando i risultati di rinvenimenti occasionali con i dati contenuti nei testi di alcune pergamene medievali è possibile ricostruire lo sviluppo di una cinta muraria proprio seguendo i margini del promontorio di Ponente, ossia ricalcando lo sviluppo dell'isoipsa su cui si impiantano proprio i percorsi di via Fornari e via Consiglio a sud, via Camassa e via Sciabiche a N-NO.

La traccia sub-circolare che è possibile isolare agevolmente dal resto della trama urbana, e che risulta con maggiore evidenza dall'osservazione della cartografia storica, può essere ricondotta alla linea residuale di una murazione che, come si tenterà di dimostrare, può essere riconducibile proprio alle inten-

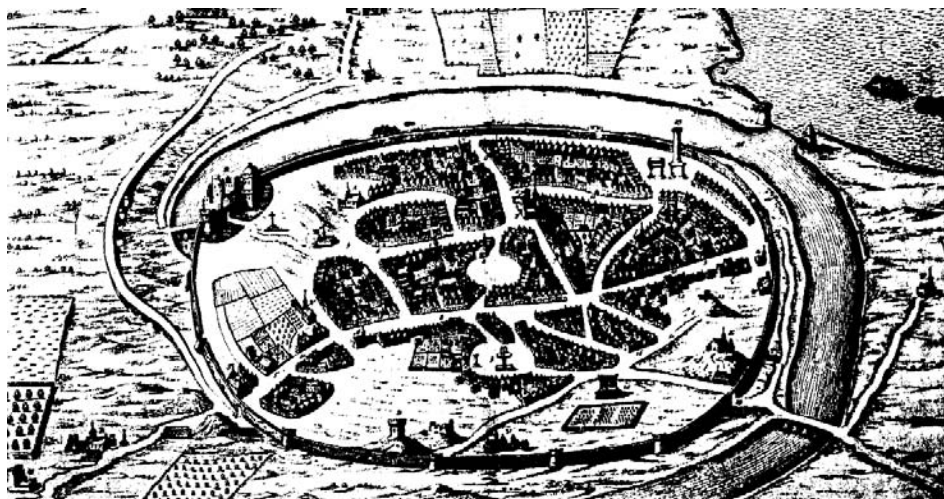


Fig. 25 - Brindisi nel XVIII sec. Da J. BLAEU, *Noveâu théâtre d'Italie, ou description exacte de ses villes ...*, Amsterdam 1704.

zionalità dell'autorità bizantina, promotrice della ricostruzione della città.

Benita Sciarra in corrispondenza dell'attuale via Pasquale Camassa documentava, durante alcuni lavori di sistemazione della sede stradale realizzati nei primi anni Sessanta, il rinvenimento di un tratto «di grossa muratura costituita da blocchi di carparo a secco con andamento N-S (in sito)» riferibile all'età romana¹². Di questo tratto murario, messo in luce già dopo la demolizione delle case di pescatori eseguita in occasione dei risanamenti edilizi degli anni 1938-1939, è oggi in vista un segmento lungo le vie Camassa e Sciabiche, per uno sviluppo lineare di circa 12-13 metri, costituito da un grande apparecchio pseudoisodomo in blocchi di carparo (figg. 23 a-c). Dall'insieme delle osservazioni compiute sulla muratura, le quali ci hanno portato ad individuare tre distinti gruppi di unità stratigrafiche murarie, deduciamo che la struttura è il risultato di diverse fasi realizzative così caratterizzate, procedendo dal basso: struttura muraria di grande apparato di età romana; apparecchio di ana-

¹² SCIARRA, *Scavi e scoperte*, p. 79; v. n. 34.



Fig. 26 - *Le colonne terminali della via Appia*. Incisione acquerellata dal *Viaggio pittorico nel Regno delle due Sicilie* di Cuciniello - Bianchi (1828). Si evidenziano gli elementi sommitali, in grande apparato, delle mura di cinta e, sul lato sud, un percorso di attraversamento pedonale del dislivello. Di fronte all'imboccatura del porto è rappresentata l'Isola di Sant'Andrea.



Fig. 27 - Brindisi. Piazzetta Colonne alla fine dell'Ottocento (Foto Alinari n° 35106).

stilosi di elementi sia integri, sia frammentari, originariamente appartenenti alla fase di età romana; integrazione localizzata, sia continua, sia frammista all'anastilosi, con nuova muratura.

Se per la datazione relativa non vi sono difficoltà, per la datazione assoluta vi sono indubbiamente margini più ampi. In ogni caso l'evidenza dei rapporti stratigrafici e i riscontri metrici mostrano che ci troviamo di fronte ad un manufatto risultante da una ristrutturazione a scopi difensivi compiuta in età medievale, sul tracciato di una fortificazione più antica. Una ristrutturazione da ricondurre evidentemente all'intervento bizantino dell'XI sec., realizzata attraverso tecniche miste, a loro volta condizionate dalle preesistenze *in situ* e dalla disponibilità di elementi erratici in aree prossimali e semplificate, in tal modo, dal minimo ricorso all'approvvigionamento in cava¹³.

Di questo tipo di paramento si conserva memoria ancora per il tratto orientale. Nella zona dell'attuale P.ta Colonne, Jefferson Chelotti¹⁴ e Luigi de Laurentis¹⁵ rilevarono parti di questa struttura muraria oggi inglobata nei terrapieni di riporto eseguiti per la realizzazione della scalinata monumentale frontemare.

¹³ A seguito dell'esame autoptico e dei riscontri metrici compiuti sui segmenti meglio conservati si sono evidenziati alcuni elementi distintivi. In due filari basamentali si conservano ancora blocchi passanti in posizione primaria di cm 88,4 x 44,2, con giunti regolari di poco superiori al millimetro di spessore nei quali si evidenzia il solo stucco di sigillatura, palesemente riferibili alla struttura di età romana. Superiormente troviamo blocchi e ortostati diversi per dimensioni e caratteristiche del litotipo, disposti disordinatamente su piani di posa irregolari nei quali compaiono frequenti zeppe lapidee o laterizie, con giunti di dimensioni variabili, anche centimetriche, sigillati tanto con malte di varia composizione, quanto a secco o con materiali incoerenti evidentemente di risulta. Nella parte sommitale di tale paramento è stato individuato un blocco delle dimensioni di cm 63,8 x 32. Il suo dimensionamento è chiaramente riferito ad un sistema metrico in uso nei territori bizantini in età medievale, la cui unità viene definita "piede bizantino provinciale", e la cui dimensione nella lavorazione della pietra risulta compresa tra cm 31,2 e cm 32, mentre nella realizzazione dei mattoni risulta compresa tra cm 32 e cm 33, in base agli studi del Krautheimer (*Architettura paleocristiana*, p. 153; 241), del Sampaolesi (*La chiesa di S. Sofia*, p. 135, n. 1) e, più recentemente, del Ruggieri (*L'architettura religiosa*, p. 40).

¹⁴ CHELOTTI, *Le colonne della via Appia*, p. 88.

¹⁵ DE LAURENTIS, *Appunti di storia brindisina*, p. 11.



Fig. 28 - *Pianta della città di Brindisi. Distribuzione interna.* SOCIETÀ ITALIANA PER LE CONDOTTE D'ACQUA, ASBr, ASCB, cat. X, cl. 1, b. 4, fasc. 18.

Un dettagliato documento iconografico ci indica struttura, andamento e dislocazione proprio di questa muratura nei primi decenni dell'Ottocento. Si tratta di una incisione acquerellata rappresentante le colonne con il loro slargo antistante e con l'imboccatura del porto interno sullo sfondo. Risulta ben in vista la parte sommitale della muratura, di forte spessore e apparecchiata con grossi blocchi squadrati, che funge da contenimento di tutto il terrazzamento sul quale insiste lo slargo delle colonne¹⁶ (fig. 26). Sempre a questo muro sono riferibili le annotazioni nella contabilità di alcuni lavori edilizi, eseguiti durante l'ultimo conflitto mondiale, per l'adattamento a rifugio

¹⁶ *Viaggio pittorico nel Regno delle due Sicilie*, p. 197 «La colonna miliare di Brindisi».

antiaereo di locali ipogei posti in corrispondenza della stessa piazzetta¹⁷.

A poche decine di metri verso est, nell'area del giardino del Palazzo Dionisi, nel 1876 furono rinvenute altre simili strutture: «Il Sig. Dionisi facendo uno sterro nel giardino dietro la sua casa sulla marina, rimise in luce gli avanzi di un'antica porta, larga m 4,50. Scoprì pure circa m 0,50 dei piedritti sui quali è una cornice sporgente. Al di sopra della cornice comincia l'arco, il cui centro è mancante. Lo spessore dei piedritti e dei resti dell'arco è di m 0,95»¹⁸.

Le indicazioni contenute in questa descrizione, al fine di proporre un'ipotesi interpretativa del palinsesto, pensiamo possano essere collegate ad altre ricavabili dalle memorie dell'ispettore Tarantini, il quale il 20 gennaio 1888 annota: «Presso della piazzetta ove sorgono gli avanzi delle antiche colonne, e propriamente nella linea orientale della strada che da detta piazzetta mena al Duomo, per darsi luogo alla costruzione di una palazzina [...] sono state demolite alcune casupole che erano poggiate su di un'antica costruzione, di cui non si sapeva indovinare quale fosse stata la primiera destinazione. Colla demolizione ora si è verificato che l'antica costruzione, della quale poco appariva, si componeva di blocchi assai grossi di pietra di carparo (tufo compatto) disposti in modo da formar la base di una fortificazione. Nello stesso luogo e dietro la linea degli indicati macigni, è stata trovata una grande quantità di palle mezzane di calcare compatto, parte finite e parte solamente abbozzate, la maggior parte delle quali è rimasta ivi sepolta»¹⁹. Risulta evidente che le

¹⁷ ASBr GC cl. XI, b. 1, f. 9, *Costruzione di un rifugio antiaereo nella galleria sotto il piazzale delle colonne*, fascicolo con n° 6 piante in allegato.

¹⁸ G. FIORELLI, «NSc», 1876, p. 31 e P. TAMPANI, «NSc», 1889, p. 347, ivi anche: «alla porta si congiunge un muraglione di opera quadrata decorato con nicchie, il quale prosegue verso sud nelle proprietà De Marco, De Castri, Albergo delle Indie, Guadalupi». Di tutto questo palinsesto si conserva un'esatta rappresentazione topografica in una pianta del porto di Brindisi della seconda metà del Cinquecento, realizzata a fini di organizzazione del sistema difensivo delle bocche da fuoco, conservata a Roma nell'archivio dell'Istituto Storico e di Cultura dell'Arma del Genio (CAZZATO, *La Provincia di Brindisi*, fig. 16).

¹⁹ *Carteggio Tarantini*, Relazione del 20 Gennaio 1888.

strutture individuate dal Tarantini erano appartenenti alle fortificazioni di età vicereale, già alquanto interrato nei circa tre secoli trascorsi, ed in particolare al piazzale di servizio delle bocche da fuoco posto in cima ad una torre o ad un bastione. La connessione tra questa struttura ed altra coesistente in loco di età romana, e, in più, la sua esatta collocazione, è suggerita dalle parole di un osservatore del XVII sec. Andrea Della Monaca, infatti, registra: «Fu ben anco dal canto del mare ne i tempi antichi cinta la Città di forti, e inespugnabili mura, e non pur nell'età di quei primi Eroi [i Messapi], ma fino à Romani, e in molti luoghi se ne veggono le ruine; anzi in alcuna parte delli colli, che nell'habitato della Città soprastano al Porto, e che quasi promontorij sporgono la fronte alquanto in fuori, vi erano fabbricati sicurissime Rocche: li vestigij de' quali appaiono sù'l promontorio che hoggi è detto di Sant'Andrea, sù'l luogo del Monastero di S. Paolo, sù la piazza d'armi del Castel grande, dal canto che mira il mare sopra il colle delle Colonne, e altrove»²⁰.

La possibilità che tra i livelli della struttura romana e il livello dell'adattamento di età vicereale s'interponesse una fase di sistemazione bizantina ci è suggerita ancora dal Della Monaca: «quanto si vede intero à tempi nostri dell'antico, tutto è opera de' suoi Restoratori Greci; fabricaro frà gl'altri edificij notabili una Torre al lato Orientale della Città, che riguarda à drittura il Porto, non lungi dalle Colonne, la quale fu detta di S. Basilio, dal nome dell'Imperador Basilio, che la fè edificare, quale serviva all'hora di guardia per scoprire dalla sua cima le Navi, che venivan da lungi, nè di questa Torre à giorni nostri appare vestigio alcuno»²¹.

L'insieme di queste testimonianze ci porta a proporre un'inedita lettura delle sequenze fisiche e delle destinazioni funzionali, beninteso come ipotesi da verificare archeologicamente o con accertamenti strumentali non distruttivi.

²⁰ DELLA MONACA, *Memoria historica*, pp. 62-63. La descrizione risulta ancora più stringente se consideriamo che gli occhi dell'osservatore erano in realtà quelli di Giovanni Maria Moricino (1560-1628), l'autore dell'opera plagiata in parte dal Della Monaca, il quale scriveva intorno al 1617.

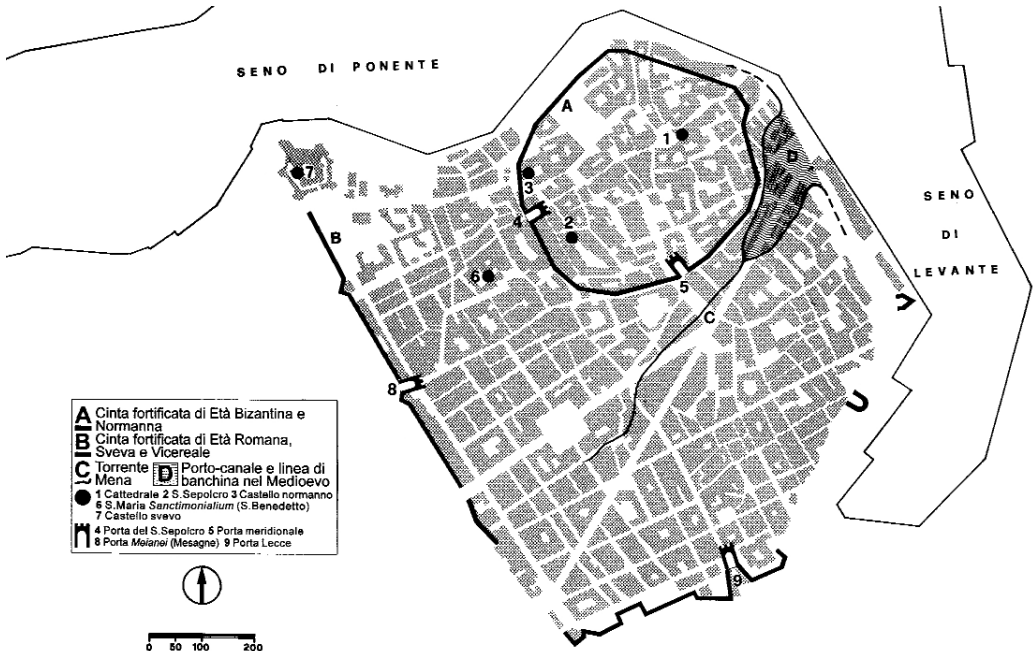
²¹ *Ibid.*, p. 321.

In primo luogo il perimetro murario emerso costituisce la linea di fortificazioni di età romana il cui alzatao venne verosimilmente ripristinato per la prima volta dall'autorità bizantina. Le strutture emerse nel giardino Dionisi sono evidentemente da riferire al settore centrale di una porta urbana romana, interrata per buona parte della propria altezza già al momento della riconquista bizantina, e della quale venne ripristinata solo la parte superiore della semitorre laterale nord-occidentale per ricavarne, in sopraelevazione, la torre semaforica di S. Basilio. Ciò che rimaneva dell'alzatao di questa torre in età vicereale venne riempito e adattato a piazzale fortificato per cannoni.

Per quanto riguarda il semicerchio meridionale del tracciato murario è ancora una volta una relazione di Giovanni Tarantini a fornire un'utile testimonianza. Nel 1877 l'Ispettore Onorario notificava alla Direzione Generale degli Scavi e dei Musei del Regno il rinvenimento in P.zza Sedile di un sarcofago in pietra che giaceva, posizionato in senso O-E, in prossimità di «alcuni grossi macigni che mostravano di aver formato parte di un'antica muraglia di questa città». Altre sepolture, di tipologia simile, furono scoperte a breve distanza, a circa un metro di profondità dal piano di calpestio, orientate nello stesso verso e prossime, anch'esse, a «grossi macigni quadrati messi l'un su l'altro senza cemento, e che formavano parte dell'antica muraglia»²². È possibile completare il riconoscimento dell'andamento della cinta muraria in questo versante del rilievo di Ponente, nei secoli medievali, attraverso la segnalazione dell'esistenza di una porta urbana. La *Vita di San Pelino*, redatta nel corso dell'XI sec. da un anonimo, probabilmente brindisino, riferisce dell'esistenza di una chiesa dedicata al santo, costruita «haud longe a porta civitatis iuxta ecclesiam Beatae Mariae»²³.

²² *Carteggio Tarantini*, Relazione del 21 Agosto 1877.

²³ *Vita Divi Pelini Episcopi*, col. 22. La vita di questo santo, il cui corpo è seppellito e venerato a Corfinio, l'antica *Corfinium* divenuta nel Medioevo *Valva* e successivamente *Pentima*, è ritenuta comunemente opera di un anonimo dell'XI sec. (v. la voce "Pelino" della BS, a cura di G.D. Gordini, coll. 450-452). Menzionando luoghi ed edifici di culto l'autore della vita di S. Pelino mostra di avere una conoscenza diretta di Brindisi. È possibile pertanto



Tav. 5 - Brindisi. Ricostruzione dei tracciati murari tra XI e XIII sec.

Nel 1243 la chiesa di S. Pelino dava nome ad un *vicinio*, ricordato anche nella nota di un registro notarile del 1591²⁴. Ma soltanto una platea della Mensa arcivescovile, risalente all'anno 1722, indica, in maniera più precisa, l'area su cui sorgeva l'edificio religioso. Questo documento, infatti, specifica che la mensa arcivescovile godeva di una «servitù perpetua imposta sopra del fondo della chiesa profanata olim detta di S. Pelino» e che questo fondo era «in loco detto S. Pelino in oggi dei signori Granafei ch'è giardino dei medesimi attaccato al di loro palazzo»²⁵. La chiesa di S. Pelino doveva sorgere quindi alle spalle

che si tratti di un brindisino o comunque di qualche personaggio che a Brindisi è rimasto tempo sufficiente per acquisire una buona familiarità con la topografia della città.

²⁴ CDB, I, n. 58: «in vicinio ecclesie S. Pelini [...] in loco qui dicitur arco de Manerio». Per la citazione del registro notarile v. VACCA, *Brindisi ignorata*, p. 266: «in vicinio ecclesie profanate S. Pelini».

²⁵ *Nuova platea di tutte le entrate, beni stabili, mobili*, c. 18v.



Fig. 29 a - *Piano regolatore*. Pianta della città di Brindisi. Quadrante N-O (ASBr, ASCB, cat. X, cl. 9, b.1, fasc. 1; a. 1883).

di palazzo Granafei, oggi palazzo Nervegna, non lontano da P.za Sedile – dove il Tarantini aveva individuato le tracce «di un'antica muraglia di questa città» – e dalla porta urbana ricordata dalla fonte agiografica.

L'attestazione dell'esistenza di un'altra porta completa la ricostruzione del tracciato murario anche sul versante occidentale. Nel 1224 un certo *Leo de Athanasio*, *vicecomes* di S. An-



Fig. 29 b - *Piano Regolatore*. Pianta della città di Brindisi. Quadrante N-E (ASBr, ASCB, cat. X, cl. 9, b. 1, fasc. 1; a. 1883).

drea dell'Isola, costituisce la dote di sua figlia *Churanna*. Tra i beni che le vengono ceduti è compresa una casa «que est extra portam que dicitur de Sancto Sepulcro prope fossatum Castellii ex parte occidentali»²⁶.

²⁶ CDB, I, n. 69.

L'andamento della cortina muraria, così come prospettato dall'atto notarile, si può localizzare come parallelo al percorso di via Lauro o di via Amengol, fino ad un accesso posto in prossimità della chiesa del Santo Sepolcro (tav. 5).

4.3. *Il rapporto con la civitas vetus*

Il confine occidentale dell'abitato si assesta su questo stesso fronte già nell'XI sec. L'ubicazione del monastero benedettino femminile di S. Maria – l'attuale S. Benedetto – in una carta del 1097 viene indicata con l'espressione «in vetere Civitate Brundisi». Qualche anno più tardi, nel 1107, lo stesso monastero è incluso «infra veteres muros Brundisii»²⁷.

In numerosi contesti cittadini la definizione *civitas vetus* designa la superficie della città di età classica rimasta esclusa dalla cinta muraria altomedievale a seguito dell'avvenuta contrazione dell'abitato. A Reggio Emilia, ad esempio, il toponimo «Civitas vetus» indicava nel X sec. il centro della città romana. Così a Imola la «civitas antiqua» si identifica con i resti del *Forum Cornelii*. Al contrario a Modena la *Civitas Geminiana*, in seguito Cittanova, si identificava con il nucleo di abitato sorto intorno al sepolcro di S. Geminiano, fuori dal perimetro della romana *Mutina*²⁸. «Ugualmente palese è l'origine medioevale del nome di Civitavecchia che corrisponde alla fondazione di Traiano (106 d. Cr.) *Centumcellae*. Il vecchio nome dell'importante porto imperiale è ricordato ancora nel VI secolo, quando la città fu contesa aspramente tra i Goti e i Bizantini. Il nuovo nome è dovuto invece al ritorno della popolazione nell'865, quarant'anni dopo che l'avevano distrutta i Saraceni»²⁹. Ma anche a Troia la «città vecchia» identifica i resti della romana *Aecae*, in parte esclusi dalla cinta muraria fatta costruire dal *Boioannes*³⁰. Allo stesso

²⁷ *Ibid.*, nn. 9 e 11, aa. 1097-1107.

²⁸ GOLINELLI, *Città e culto dei santi*, pp. 19-33.

²⁹ BATTISTI, *La terminologia urbana*, p. 670.

³⁰ D'ANGELA, *Ubicazione e dedicazione*, p. 157: «La parte dell'abitato, tagliata fuori dalle mura ... è menzionata diverse volte nelle carte medievali come la città vecchia».

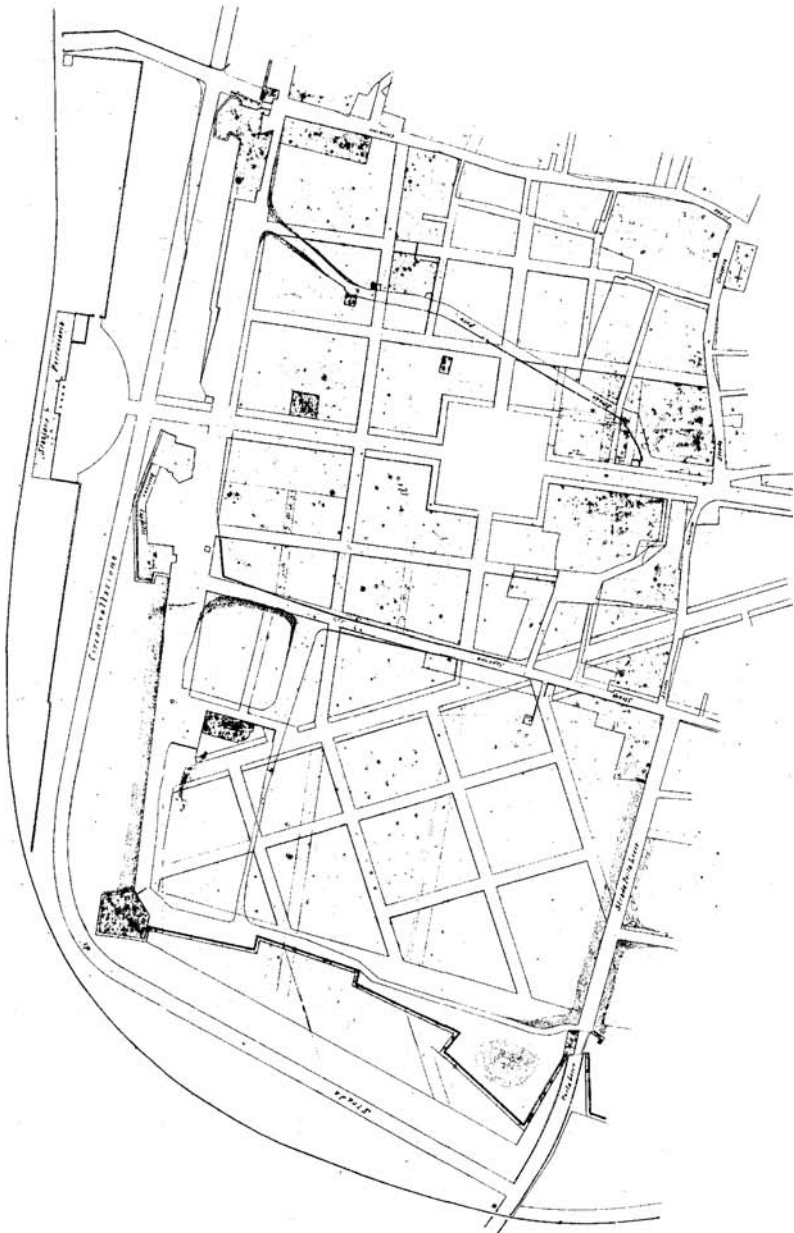


Fig. 29 c - *Piano Regolatore*. Pianta della città di Brindisi. Quadrante S-O (ASBr, ASCB, cat. X, cl. 9, b.1, fasc. 1; a. 1883).

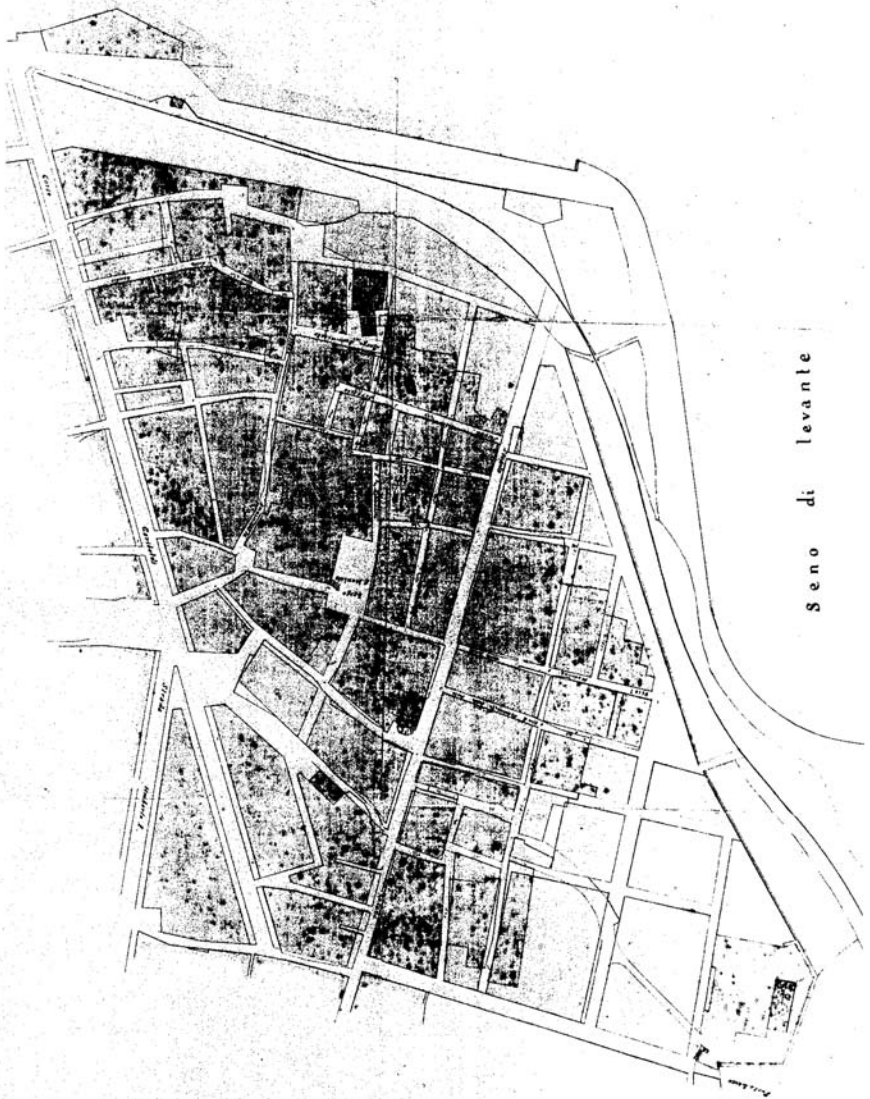


Fig. 29 d - *Piano Regolatore*. Pianta della città di Brindisi. Quadrante S-E (ASBr, ASCB, cat. X, cl. 9, b.1, fasc. 1).



Fig. 30 - Pianta della città di Brindisi. *Progetto di illuminazione pubblica della città*, ing. Carlo Fanek (ASBr, ASCB, cat. X, cl. 23, b. 1, fasc. 7, a. 1871).

modo a Brindisi il nucleo risultante dalla concentrazione dell'abitato nel solo quadrante nord-occidentale dell'antico municipio romano, con il segno forte delle sue mura dovette essere percepito come altro, come nuovo rispetto alle sopravvivenze architettoniche della città romana, residui di un'eredità del passato e quindi di una città vecchia, così come *veteres* apparivano gli avanzi della sua cinta muraria. Il complesso monastico di S. Maria, «que et veterana dicitur» proprio per la sua collocazione tra le rovine della città romana e quindi «infra muros veteres civitatis»³¹, costituisce un riferimento fondamentale per delimitare, nel settore occidentale, l'estensione dell'abitato così come dovette risultare dopo la rifondazione bizantina.

Questa dinamica di contrazione, che ridusse a 1/8 circa la superficie occupata dell'abitato, passando dai 120 ettari dell'antichità ai poco più di 15 dell'impianto medievale, restò costante per tutta l'epoca della dominazione normanna, almeno fino alla prima metà del XIII sec. Ancora nel 1233 l'*ecclesia S. Martini cum hospitali*, una dipendenza del monastero di S. Maria prima citato che occupava parte dello stesso lotto su cui sarebbe stato edificato agli inizi del XVII sec. il monastero delle Cappuccine di S. Maria degli Angeli³², si trovava *in suburbio*³³ (tav. 5).

³¹ CDB, I, n. 11.

³² Per la fondazione del monastero di S. Maria degli Angeli si veda PALESE, *Dal Convento alla Parrocchia*, pp. 16-30.

³³ La collocazione *in suburbio* della chiesa di S. Martino e dell'ospedale annesso è indicata in una bolla di Gregorio IX con la quale il Pontefice, ribadendone la sottomissione alla Santa Sede, confermava al monastero di S. Maria tutti i suoi beni e le sue dipendenze, tra cui anche l'«ecclesia S. Martini in suburbio cum hospitali et tenimentis suis» (VENDOLA, *Documenti tratti dai Registri*, I vol., n. 184, pp. 162-164). L'area su cui sorgeva la chiesa di S. Martino è identificabile con il lotto occupato nel XVII sec. dal complesso monastico di S. Maria degli Angeli messo ben in evidenza nella planimetria della città fatta eseguire nel 1889 dalla «Società Italiana per le Condotte d'Acqua» per il progetto di distribuzione interna dell'acqua potabile (*Pianta della città di Brindisi, Distribuzione interna*, ASBr. ASCB, cat. X., cl. 1, fasc. 18, b. 4). Nel 1611, infatti, il procuratore dell'Ordine dei Cappuccini «per l'erigendo monastero voluto da Padre Lorenzo da Brindisi [...] acquista una casa attigua alla chiesa di S. Martino» (CAGNES, SCALESE, *Cronaca dei Sindaci di Brindisi*, p. 85, a. 1611). Risulta evidente, quindi, che tanto la chiesa che l'ospedale di S.

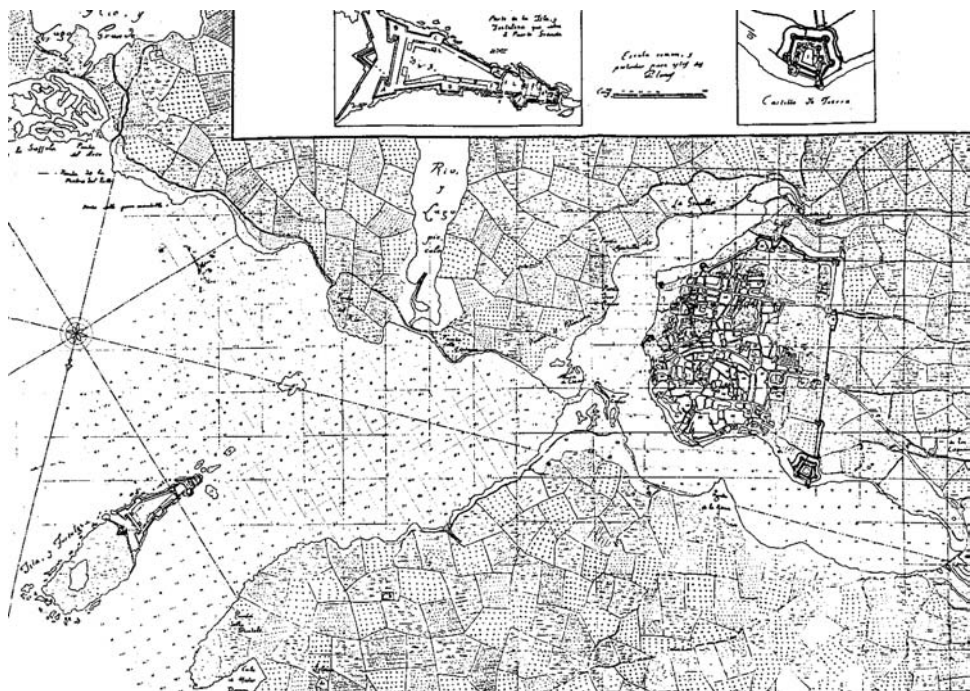


Fig. 31 - Plano y Mapa en que se comprende la Ciudad de Brindisi, sus Castillos de mar y tierra, Puerto piccolo y grande con porcion de los contornos de su campana en la provincia de Otranto, a. 1739 (da P. CAGNES, N. SCALESE, *Cronaca dei sindaci di Brindisi 1529-1787*, a c. di R. Jurlaro, Brindisi 1978, pp. 336-337).

I Normanni ereditarono la città murata dai Bizantini lasciandone sostanzialmente immutata la fisionomia e l'estensione. Soltanto dopo il 1243 l'esistenza della porta *Meianeì*,

Martino si trovavano in questa zona della città compresa tra l'attuale Largo Angeli, via Fornari, via S. Lorenzo da Brindisi e via Pisanelli. A voler essere più precisi si può ritenere molto probabile che il prospetto principale della chiesa si affacciasse sull'odierna via S. Lorenzo. In una platea degli Agostiniani del 1754 viene menzionata una «strada del Pero ossia S. Martino» (*Platea degli Agostiniani*, c. 87v.). La *strada del Pero* è un percorso oggi scomparso, ma che risulta annotato sia nelle planimetrie fatte eseguire per il piano regolatore del 1883 (*Piano Regolatore a. 1883*, ASBr, ASCB, cat. X, cl. 9, fasc. 1, b. 1, fig. 29), sia in un altro rilievo topografico approntato per l'esecuzione

l'attuale porta Mesagne, e l'avanzamento della fortezza federiciana verso ovest, attesteranno l'avvenuto ampliamento della cinta urbana e la conseguente inclusione nell'area urbana di tutto il settore sud-occidentale della penisola, fino a quel momento rimasto escluso dal contesto propriamente cittadino³⁴. La netta contrapposizione tra la città murata e quella superstita dell'età antica condiziona molto a lungo l'organizzazione dello spazio. Anche secoli dopo che il ripristino del tracciato murario di età romana, promosso dall'imperatore svevo prima, poi ricalcato dagli Aragonesi e ancora in età vicereale, avrà ampliato la superficie disponibile per l'estensione dell'abitato, la maggioranza dei comparti meridionali e occidentali non perderà infatti il carattere di area rurale se non dopo la saturazione urbanistica successiva al secondo conflitto mondiale (figg. 29 c, d; 30; 31; 32).

4.4. *Le colonne della Collina di Ponente*

Un esito della contrazione medievale dell'abitato, carico di conseguenze per gli sviluppi futuri dell'organizzazione dello spazio urbano, fu indubbiamente costituito dallo slittamento verso nord delle direttrici viarie più importanti. A differenza di quanto si è sostenuto finora, in base alla teoria, dimostratasi priva di fondamento, secondo la quale la superficie occupata dal municipio romano coincideva esclusivamente con la collina di Ponente, riteniamo che il tracciato urbano dell'Appia, con-

del progetto di illuminazione pubblica della città nel 1871 (*Pianta della Città di Brindisi*, ASBr, ASCB, cat. X, cl. 23, b.1, fasc. 7, fig. 30). Dall'attuale via Cristoforo Colombo, dopo aver attraversato da ovest a est un'ampia area non edificata, la *strada del Pero* si immetteva proprio nell'attuale via S. Lorenzo da Brindisi, allora denominata Strada Conserva. In quest'ultimo tratto la «strada del Pero ossia la strada di S. Martino», come ricorda la *Platea degli Agostiniani*, si confondevano proprio a causa della presenza dell'omonima chiesa. Appare plausibile pertanto individuare sul versante occidentale del lotto, un tempo occupato dal monastero di S. Maria degli Angeli, il sito originario di S. Martino.

³⁴ CDB, I, n. 58 «pozzo iuxta portam que dicitur Meianei». Questa del 1243 è la prima attestazione disponibile dell'esistenza di porta Mesagne.



Fig. 32 - *Pianta della città, porto e rada di Brindisi con parte delle circconvicine campagne. Per servire all'intelligenza del rapporto fatto sul bonifacimento de' medesimi dal T. Colonnello del Genio Tironi, 1811 (BNN, sez. Manoscritti e Rari, Ba 29b (77). Particolare dei quadranti centrali.*

giuntosi con quello della Traiana prima di immettersi nella città, non possa essere identificato con la direttrice su cui attualmente si sviluppano le vie S. Barbara e Tarantini ³⁵.

Questa improbabile ricostruzione ha perpetuato per secoli la convinzione che le due colonne poste ai margini del promontorio della collina di Ponente fossero i termini miliari della via Appia ³⁶. Nel 1994, in uno studio dedicato ad una epigrafe frammentaria di età romana posta sul piedistallo della colonna crollata nel 1528, Cesare Marangio, analizzando anche l'epigrafe medievale di Lupo Protospatario sull'altra base, giunse alla seguente conclusione: «Le due evidenze fanno dunque supporre, senza alcun margine di dubbio, che entrambe le basi, tra l'altro di marmo diverso (venato bianco) da quello dei fusti ed inoltre tipologicamente dissimili tra loro, non siano quelle originali e che i testi ivi composti debbano riferirsi con molta probabilità ad altri monumenti brindisini di epoche differenti, le cui strutture furono riutilizzate in parte come solido appoggio delle colonne a seguito di una loro radicale e consistente ristrutturazione» ³⁷. Lo studioso pertanto accertò il carattere composito dei manufatti, risultante dal reimpiego di *spolia* classiche, ma per giustificarne la presenza non andò oltre l'ipotesi di una «ristrutturazione» compiuta in età bassomedievale, rimanendo del parere che le due colonne siano state realizzate in età severiana e siano rimaste da quel tempo in quel luogo. Vale a dire che i fusti delle colonne ed i loro caratteristici capitelli figurati hanno sempre conservato nel tempo la loro unità materica e stilistico-formale, mentre le sole basi, in un tempo collocato nel Medioevo e per cause di natura statica, hanno avuto bisogno di un rifacimento con materiali di fortuna. A questa sottile, ma evidente, contraddizione rispondono i rinvenimenti relativi ad alcuni recenti accertamenti archeologici compiuti

³⁵ JURLARO, *Primi dati sopra l'impianto*, pp. 16-17.

³⁶ Tant'è che, per esempio, nel 1829 Cuciniello e Bianchi nel loro *Viaggio pittorico nel Regno*, p. 127, intitolarono l'incisione acquerellata: «La colonna miliare di Brindisi» (fig. 26).

³⁷ MARANGIO, *Un decreto senatorio*, cit. a p. 230. A questo studio si rimanda anche per i riferimenti bibliografici.

dalla locale Soprintendenza nell'area della piazzetta Colonne³⁸. Dalla sequenza stratigrafica pubblicata si ricavano dati in base ai quali è dimostrato incontrovertibilmente che le due colonne, nel loro insieme di componenti, sono frutto di una operazione costruttiva eseguita nel Medioevo e non in età romana³⁹, che non può trattarsi di una «ristrutturazione»⁴⁰ e che la tipologia delle fondazioni a plinto isolato dimostra la precisa intenzionalità di realizzare quella compagine, con quella configurazione, in quel preciso luogo⁴¹. Se a questi dati si somma l'osservazione che fra il piano di posa delle colonne e i livelli di frequentazione della città romana, nello stesso settore della Collina di Ponente, si interpongono circa 2 metri di deposito archeologico risulta ancora più evidente l'impossibilità di correlare i manufatti all'epoca di quei livelli di frequentazione⁴².

³⁸ Nell'area sono state compiute indagini geo-radar e scavi archeologici: COCCHIARO (*et alii*), *Brindisi, piazzetta Colonne*.

³⁹ *Ibid.*, la platea sommitale e il getto di fondazione in conglomerato della colonna occidentale, «colonna B», coprono e tagliano uno strato che ha restituito frammenti ceramici e materiali vari datati fino al quinto secolo dopo Cristo; come potrebbero i manufatti, datati al II-III sec. d.C. sovrapporsi ad un strato la cui formazione si attesterebbe entro il V sec. d.C.?

⁴⁰ Sono stati rintracciati livelli di frequentazione bassomedievali, con resti di un'abitazione, solo sull'estremo margine ovest dell'area e senza connessione stratigrafica con quelli dell'intervento in fondazione. Nelle connessioni degli elementi marmorei delle due basi non sono stati rinvenuti materiali bassomedievali e moderni, i quali invece sono emersi in «un riempimento di terreno piuttosto omogeneo» distribuito «in tutta l'area indagata», cioè al di sopra dei livelli dell'intervento di fondazione. Inoltre sarebbe molto poco credibile prospettare una «ristrutturazione» motivata da ragioni statiche, interessante le sole basi e non anche le due colonne, le quali, rappresentando dal punto di vista statico due bielle, libere da vincoli ad un estremo, risultano estremamente più instabili alle sollecitazioni dinamiche

⁴¹ A questa conclusione portano i seguenti elementi dell'indagine archeologica: 1) dei plinti di fondazione sono state individuate le tracce della casafirma sul getto di conglomerato; 3) i plinti non sono in connessione strutturale tra loro né con altre costruzioni finitime; 4) i plinti non sono riferibili a livello materico e funzionale con altre strutture.

⁴² La potenza della stratificazione, come già detto, è stata accertata archeologicamente in più punti dell'abitato, ma volendo avere un riferimento prossimo al sito delle colonne basterà ricordare il rinvenimento, a circa 2 metri di profondità, di un setto stradale relativo all'impianto romano all'altezza

Resta da collocare con maggior dettaglio la realizzazione della compagine entro i secoli medievali. L'epigrafe della colonna ancora integra, recante il nome del dedicatario Lupo Protospatario, può aiutare a tentare una contestualizzazione.

Come già detto la datazione epigrafica è stata fissata alla prima metà dell'XI secolo⁴³. Le colonne sono state proporzionate a scala monumentale proprio per essere viste anche da molto lontano e costituire così un messaggio in chiave simbolica per tutti i possibili ricettori. Mentre il nastro epigrafico è composto su due facce d'angolo di un'unica base marmorea, su tre fasce di testo, con caratteri piccoli (4,5-5 cm di altezza), cioè per essere visto da breve distanza e in una direzione che ci indica un preferenziale flusso dei passanti in quel punto della città⁴⁴ (fig. 21).

dell'incrocio tra vico Seminario e via S. Nicolicchio, alle spalle del complesso Arcivescovile (JURLARO, *Primi dati sopra l'impianto*, p. 158).

⁴³ MARTIN, *La Pouille*, p. 260, e FALKENHAUSEN, *Réseaux routiers et ports*, p. 718, n. 34. Il Marangio invece rimanda al IX sec. la realizzazione del manufatto.

⁴⁴ Sul posizionamento di questa epigrafe è necessario fare una lunga, ma necessaria, digressione, dal momento che è stato possibile arrivare ad una vera e propria rilettura complessiva, del tutto inedita, di questa parte della città. Il Marangio (*Un decreto senatorio*, p. 228) individua nel piedistallo della colonna B i resti di una epigrafe marmorea in elegante capitale romana di grandi dimensioni così sciolta: [S]ENATU[S POPVLVS] QVE R[OMANVS] IOV[I...]. Sappiamo inoltre che «il senato di Roma, dopo la vittoria di Azio, votò (30 a.C.) la costruzione di due archi onorari, uno nel foro romano, l'altro a Brindisi, luogo di partenza della flotta per la spedizione. Di questo arco non si ha altra testimonianza storica eccetto la menzione di Cassio Dione», (DE MARIA, *Gli archi onorari di Roma*, p. 236). Lo stesso archeologo aggiunge (*ibid.*, p. 85): «Per questi monumenti ... va anche notata l'emergenza visiva, l'anticipazione quasi della monumentalità del centro urbano, particolarmente per una veduta da mare ... A questo riguardo si deve lamentare l'assoluta mancanza di conoscenze sull'arco di Augusto a Brindisi ... Se il monumento brindisino fosse stato realmente costruito sul molo del porto, come a volte si è supposto, esso costituirebbe un importante caposaldo per stabilire anche cronologicamente l'avvio di questa significativa serie di archi onorari» (v. anche GROS, TORELLI, *Storia dell'urbanistica*, p. 214). Lo stesso Marangio, con argomenti condivisibili, arriva a identificare l'epigrafe frammentaria, riconosciuta nella base della colonna B, come appartenente alla lapide dedicatoria di questo arco onorario eretto per decreto del senato romano, che sot-

Se alle considerazioni sulle quote dislocative dei tracciati viari della città romana rispetto a quelli medievali, alla correzione del presunto rapporto prospettico tra colonne e asse della via Appia, alla datazione relativa, derivante dalla sequenza stratigrafica, colleghiamo queste ultime considerazioni e l'osservazione che i blocchi su cui è l'iscrizione sono certamente ancora in posizione primaria, come lo dimostra l'integrità e la concordanza esatta dei cigli del giunto, posto sulla faccia a oriente, anche al di sotto dell'incisione dei solchi epigrafici, è possibile affermare, con sufficiente margine di sicurezza, che le due colonne furono realizzate con materiale di spoglio e collocate nel sito in cui ancora oggi si trovano, nel corso dell'XI secolo e, verosimilmente, a celebrare la rinascita della città ad opera del funzionario bizantino⁴⁵, ad una quota e nel punto del fronte

tolinea essere in stretto rapporto con «la funzione strategica dell'*Appia*», in questo d'accordo con gran parte degli studiosi (v. in part. UGGERI, *La viabilità romana*, p. 185; D'ANDRIA, *La via Appia*, p. 98). A questo punto potrebbe essere risolutivo il già citato ritrovamento, nelle vicinanze di piazzetta Colonne, degli «avanzi di un'antica porta», di cui si ha memoria nel 1876, e con il quale si è già indicata una correlazione con quanto narrato dal Tarantini nel 1888. Verosimilmente è questo l'arco romano, e, per tutto quanto considerato, esso dovrebbe configurarsi come un arco-porta monumentale, in connessione con le mura della fortificazione urbana, e posto in asse con la via Appia, all'intersezione di questa con linea del porto. Un riferimento tipologico potrebbe essere visto nel quasi coevo arco-porta di Augusto a Rimini (27 a.C.), colonia latina sull'Adriatico virtualmente gemella di Brindisi. (Allo stato attuale delle conoscenze e dei riscontri archeologici non risulta fondata l'ipotesi prospettata dall'Uggeri nel 1986 secondo la quale la porta urbana sarebbe manufatto separato dall'arco onorario ipotizzato collocato di fronte, nello spazio corrispondente all'attuale p.za Dionisi, v. UGGERI, *Il porto di Brindisi*, p. 56). Le trasformazioni intervenute nel passaggio al Medioevo, soprattutto per quanto attiene alla consistente crescita dei livelli di frequentazione in questa parte della città, devono aver portato all'obliterazione o, come pensiamo, alla parzializzazione dell'originaria struttura, rimasta, dopo la ripresa bizantina, a semplice ingresso-passaggio pedonale. È così che è possibile comprendere come mai l'epigrafe di *Lupus* è posta d'angolo e guarda proprio verso la direzione che fu dell'accesso di età romana.

⁴⁵ Come Roma aveva le due colonne coclidi di Traiano e di Marco Aurelio, così Costantinopoli, entro il V sec. d.C., ebbe le sue colonne coclidi con Teodosio ed Arcadio. A rimarcare la continuità nei secoli delle valenze simboliche insite nell'impiego della colonna sono indicative alcune considera-

urbano con il più favorevole asse prospettico per chi navigasse verso il porto interno⁴⁶ (fig. 33).

Non esiste alcuna prova di una relazione, né fisica né ideale, tra le colonne e l'antica viabilità romana, tanto più che a tutt'oggi le uniche certezze archeologiche sono esclusivamente pertinenti alle sedi viarie di alcuni cardì, mentre per i decumani disponiamo solo di illazioni⁴⁷. È possibile invece che l'asse dell'Appia si immettesse nell'abitato in prossimità dell'attuale porta Mesagne, che lo attraversasse, in senso ovest-est seguendo una direttrice parallela a quella oggi coperta dalle vie Car-

zioni di Adriano Peroni a proposito dell'epigrafe funeraria di Buscheto, l'architetto greco impegnato nella prima metà dell'XI secolo nella realizzazione del Duomo di Pisa: «il rivestimento a incrostazione marmorea, così come l'uso della colonna, anzi la capacità di trasportarla e di montarla» rappresentano il «suggero della più alta forma architettonica», (*Osservazioni sul rivestimento nell'architettura*, cit. a p. 7). E anche altre di Salvatore Settis, a proposito del reimpiego di colonne di spoglio classiche in successive sistemazioni monumentali: «l'*auctoritas* che la colonna romana portava con sé era quella della città-fonte e capitale della maestà imperiale e della cristianità; ma anche, e insieme, quella di una sapienza tecnica e di una norma ornamentale e strutturale che con quella maestà faceva corpo» (SETTIS, *Continuità, distanza, conoscenza*, cit. a p. 422).

⁴⁶ Proprio queste esigenze prospettiche hanno guidato l'ignoto autore del rilievo frontale in lamina d'argento dell'arca di S. Teodoro d'Amasea (XIII sec.) a delinearne le colonne al centro della rappresentazione della città, fortemente simbolizzate, tant'è che sono state omesse le due basi (fig. 33). Pertanto, considerando i vincoli stringenti posti dalla tipologia del manufatto in rapporto al programma simbolico stabilito dalla natura stessa del "racconto" iconografico, riteniamo che la collocazione delle due colonne fuori dal perimetro murato e turrato della città, peraltro con le basi allo stesso livello di quello della murazione, non possa interpretarsi come frutto di una fedele rappresentazione della realtà, come sostenuto da vari studiosi, bensì come una sintesi simbolica, una sovrapposizione iconologica. Unico artificio attraverso cui l'artista poteva pervenire alla unitaria rappresentazione della città di Brindisi, per la sua immediata riconoscibilità, mettendone in risalto le componenti simboliche più rappresentative. Ancora una volta veniva esaltata la visione dal mare, infatti la città è così rappresentata in rapporto dimensionale ridotto, proprio come un fondale prospettico, rispetto ad un naviglio posto a destra indicante la traslazione a Brindisi delle spoglie del santo.

⁴⁷ Pertanto la ricostruzione grafica ipotizzata dal Jurlaro (*Primi dati sopra l'impianto urbanistico*, p. 155, fig. 2) è ammissibile esclusivamente per i tratti N-S del reticolo.

mine, Fornari e Filomeno Consiglio⁴⁸. La dismissione di quest'asse dovette verificarsi precocemente, molto tempo prima della rifondazione bizantina. Soprattutto se si considerano i dissesti che, in questo settore della città, dovette causare proprio la mancata manutenzione degli argini della Mena. Lo schema della rifondazione bizantina sembra comunque aver previsto la reintegrazione di un percorso ovest-est che, privilegiando le comunicazioni tra l'entroterra e il mare, realizzasse un asse centrale rispetto al nuovo sviluppo dell'abitato e proiettandosi verso l'imboccatura del porto.

È possibile riconoscere questo percorso proprio nella linearità conservata dai tracciati delle vie S. Barbara e Tarantini. Nel loro taglio regolare, che divide in due sezioni quasi di uguali dimensioni il rilievo della Collina di Ponente, confluisce il maggior numero di percorsi laterali. Tra questi non è facile individuare una gerarchia, neanche con l'ausilio della cartografia storica; anche se un asse NS doveva coprire la distanza compresa tra la porta meridionale e la riva del seno di Ponente, e se forse una frazione di questa direttrice si può rintracciare in parte nell'andamento di via Duomo e in quello di via S. Chiara.

⁴⁸ Se si considerano i risultati della recente ricerca archeologica che ha accertato nel tracciato murario basso medievale, sul versante della terra ferma, la preesistenza della cinta muraria di età romano-imperiale (A. COCCHIARO, *Brindisi, via Bastioni S. Giorgio*, pp. 283-284; v. anche par. 2.1, n. 34) risulta inevitabile identificare con le porte urbane bassomedievali i punti di accesso principali della città romana. Tanto più se si considera che immediatamente all'esterno di Porta Mesagne, al numero civico 5 dell'attuale via Appia, nel 1992, fu individuato un monumento funerario del tipo a recinto, i cui resti «costituiscono l'unica testimonianza *in situ* dei monumenti funerari che dovevano sorgere lungo l'Appia» (COCCHIARO, *Via Appia*). Di questa architettura funeraria rimane forse altra testimonianza nella veduta pseudoprospectica della città incisa dal Mortier (BLAEU, *Nouveau theatre d'Italie*, fig. 25) nella quale, immediatamente all'esterno di porta Mesagne, sul lato meridionale della via Appia, è rappresentato un corpo quadrilatero piano identificabile con la platea gradinata di un mausoleo. Infine se si accettasse l'identificazione del tratto urbano dell'Appia con il tracciato delle attuali vie S. Barbara e Tarantini, costituirebbe una circostanza alquanto insolita il decentramento del suo tracciato rispetto a quelli che sono stati identificati come spazi pubblici, e quindi come possibile area forense, ubicata in un settore circoscrivibile tra l'attuale p.za Mercato a sud, p.za Sedile e via Casimiro a nord-est (COCCHIARO, ANDREASSI, *La necropoli*, in part. pp. 15-16).

Ma è la preminenza del percorso ovest-est che risalta tanto nel reticolo viario odierno che in quello registrato dalle fonti cartografiche. L'importanza di quest'asse autorizza a credere che la porta del Santo Sepolcro, menzionata nella pergamena del 1224, si aprisse in funzione del suo tracciato.

4.5. *L'acropoli*

Per rafforzare le difese lungo il fronte occidentale della città fu prevista l'istallazione di una fortezza, ricordata dalla stessa pergamena con l'accenno all'esistenza di un «fossatum castelli»⁴⁹. Questa fortezza, che potrebbe, tuttavia, essere stata edificata anche dopo la conquista normanna, è da identificare con l'ἄκρόπολις menzionata più volte da Giovanni Cinnamo nel racconto dello scontro che ebbe luogo a proprio Brindisi tra l'esercito bizantino e l'armata di Guglielmo I nel 1156⁵⁰.

Nella dettagliata ricostruzione dei fatti lo storico bizantino dedica particolare attenzione proprio alla descrizione delle opere difensive, delle porte, della cinta muraria, che sembra fosse intervallata da torri, e soprattutto della rocca, del suo fossato e del suo poderoso apparecchio murario, messo in opera con tale maestria da rendere la fortezza quasi inespugnabile⁵¹.

Nel 1252 le funzioni di questa fortezza risultano ormai trasferite nel nuovo impianto voluto da Federico II in posizione più arretrata rispetto alla Collina di Ponente. A quell'epoca infatti il *castellum* protagonista dello scontro tra Normanni e Bizantini era definito *vetus*, e i suoi locali avevano in parte cambiato funzione essendo stati destinati ad ospitare la zecca regia⁵².

⁴⁹ CDB, I, n. 60 «Extra portam que dicitur Sancti Sepulcri prope fossatum castelli».

⁵⁰ Di questo scontro si parlerà più approfonditamente in seguito. Per l'uso del termine ἄκρόπολις con il significato di *arx*, ovvero di «rocca della città» si veda BATTISTI, *La terminologia urbana*, pp. 655-656.

⁵¹ IOHANNES KINNAMOS, *Epitome rerum*, lib. X-XII, pp. 161 e sgg. Lo storico bizantino rimarca più volte l'inespugnabilità della rocca, costruita con «pietre così ben assestate che tutto il muro sembrava essere fatto di un unico macigno» (lib. XI).

⁵² CDB, I, n. 70; nel 1252 il naulerius *Lupinus*, nipote di quel *Leo de Athanasio* che nel 1224 aveva costituito la dote per sua figlia *Churanna* e fi-



Fig. 33 - Brindisi. Biblioteca arcivescovile "A. De Leo". Arca-reliquiario di S. Teodoro d'Amasea (XIII sec.) base cm 126 x 35, altezza 26,5. Frontale. Rilievi a sbalzo su lamina d'argento. Particolare della seconda lamina a destra.

La precisa ubicazione della vecchia fortezza si ricava da un documento della Cancelleria angioina datato 1284. In quell'anno Carlo I concedeva all'Ordine dei francescani, perché vi gli di quest'ultima, donò al Capitolo brindisino la stessa casa, posta nei pressi del fossato del castello, che nel 1224 era stata ceduta a sua madre, specificando nell'atto di donazione, a 18 anni di distanza, che questa era ubicata vicino al «fossatum castris veteris civitatis Brundisii».

costruissero la chiesa di S. Paolo e l'annesso convento, alcune «domos in quibus erat sicla cum tota terra et loco qui dicitur castris veteris circumcirca cum domibus et casilibus que Curia habet in eisdem pertinentiis eorumque possessionem sub finibus inferius designatis», ossia «ab oriente via publica que est ante ecclesiam S. Lucie et vadit a borea in auxtrum usque ad viam que est ante domum domini Riccardi de Petrovalda. Ab occidente via publica que est ante domum magistri Marci et vadit usque ad peticium que descendit usque ad fontem que dicitur Acque Salse. A borea ripa eiusdem que est supra mare, salvis viis publicis, itineribus et actibus consuetis iuxta mare, et ab austro via publica que vadit ab episcopatu usque ad domum magistri [...]»⁵³ (fig. 34).

I confini descritti in questa concessione circoscrivono un vasto comprensorio di unità immobiliari, costituito oltre che da edifici, anche da terreni agricoli e suoli edificabili. Alla fine del XIII sec. tutta l'area compresa tra l'attuale P.za S. Teresa, via G. Tarantini a sud – la *via publica que vadit ab episcopatu* – via P. Camassa a ovest, dove era la Fontana Salsa e dove attualmente insistono il Palazzo della Provincia e le strutture superstiti del convento francescano di S. Paolo, veniva designata come *loco castris veteris*. Ancora agli inizi del XVII sec. era possibile vedere in questo settore della città «le reliquie d'una Cittadella con parte delle mura e delli fossi, ritenendo ancora quel luogo il nome di Cittadella»⁵⁴.

L'intera struttura difensiva doveva presentarsi come un recinto poligonale in aderenza con la cinta urbana per il lato nord-occidentale, ove presumibilmente si collocava la torre maggiore, o rocca, secondo un'organizzazione funzionale sostanzialmente immutata sin dall'età romana⁵⁵. Lungo via de' Vavotici, nono-

⁵³ L'intero documento, che corrispondeva al Reg. Ang. n. 48, a. 1284, fol. 100, fu trascritto da Francesco Coco nel 1930: COCO, *I Francescani del Salento*, pp. 244-245.

⁵⁴ DELLA MONACA, *Memoria storica*, pp. 68-69. Il toponimo "cittadella" esiste ancora oggi ma si riferisce ad una zona della città posta più a ovest, verso il castello federiciano.

⁵⁵ Il Cinnamo riferisce dell'esistenza di torri anche lungo il perimetro dell'acropoli, evidentemente riferibili ad una cortina di dimensioni minori che

stante lo stravolgimento compiuto dagli interventi edilizi contemporanei, resta in vista, perché inglobato come struttura di sostruzione longitudinale della trecentesca chiesa di S. Paolo, un muro di grande apparato a bugnato rustico molto prominente, in carparo appena sbizzato, che per dimensioni e tecnica di apparecchiatura non sarebbe difficile riferire a strutture di età classica, ancora una volta, assorbite nella funzione di una struttura di età medievale (fig. 35). In un'ipotesi ricostruttiva della geometria perimetrale della cittadella questo tratto di muratura a bugnato poteva essere in affaccio al fossato meridionale del *castrum*, tangente la strada che veniva dall'episcopio, la stessa che segnava il confine meridionale della superficie concessa da Carlo I ai Francescani⁵⁶.

La rifondazione bizantina, coerentemente allo schema messo già in atto con l'allestimento della cinta urbana, può aver previsto, in questo stesso punto della città, l'impianto di una

protegeva, insieme al fossato, il cuore della cittadella «'Ανέδησαν μὲν γὰρ ἤδη τὸν περίβολον καὶ ἀπὸ τῶν πύργων τῶς ἔνδον ἐμάχοντο ἀλλὰ πολὺ τι μέρος αὐτῶν πεπονηκὸς ἤδη ταῖς συχναῖς προσδολαῖς εἰς γῆν ἐνέοχθη πεσὼν συγκατενσασε τέ πολλοὺς αὐτῶν οὕτω τε ἄπρακτοι ἀνεκώρεσαν» (IOHANNIS KINNAMI, *Epitome rerum*, lib. XII). Un esempio ben conservato di questo sistema difensivo si può trovare nella cosiddetta “Cittadella di Milazzo” (BELLAFIORE, *Architettura dell'età sveva*, pp. 90-101). Ma un'immagine ancora più nitida, quasi coeva a quella fornita dal Cinnamo, ci viene restituita da Niceta Coniate. Questi nel descrivere l'assedio subito da Corinto ad opera dell'esercito di Ruggero II, menziona l'“Acrocorinto”, spiegando che si tratta dell'«acropoli dell'antica città di Corinto: oggi è un castello munito, lo stesso monte è alto e culmina in una punta aguzza; questa a sua volta termina in un luogo pianeggiante di forma trapezoidale circondato da salde mura»: NICETA CONIATA, *Historia*, III, p. 173. Un'ulteriore esemplificazione in età basso-medievale della sintesi raggiunta fra l'identificazione terminologica e tipologica, è rappresentato dalla torre eretta da Raimondello del Balzo Orsini a Taranto, in connessione alla murazione e a guardia avanzata del ponte di accesso all'isola, denominata appunto «Cittadella».

⁵⁶ Tutta quest'area, nonostante smembrata in numerosi comparti a diversa destinazione funzionale, ha conservato per tutto il XIII sec. l'omogeneità del suo stato giuridico in quanto parte del demanio prima imperiale e quindi regio. Numerosi documenti ne attestano infatti l'inclusione nel «tenimento Curie» o anche nel «tenimento regio» o «imperiale»; si vedano i documenti del CDB, I, nn. 71-72; n. 81. La valutazione delle condizioni giuridiche dei diversi settori della città sarà al centro della trattazione del § 6.1

Differenzia di membri del convento

1. Sala di prima cosa prima
2. Croce di terra
3. Chiesa di S. Costanzo
4. Sala di S. mediano
5. Chiesa di S. Procopio
6. Sala di terra
7. Croce
8. Sala di terra
9. Chiesa di S. Costanzo
10. Sala di terra per S. Costanzo
11. Sala di terra per S. Costanzo
12. Sala di terra per S. Costanzo
13. Sala di terra per S. Costanzo
14. Sala di terra per S. Costanzo
15. Sala di terra per S. Costanzo
16. Sala di terra per S. Costanzo
17. Sala di terra per S. Costanzo
18. Sala di terra per S. Costanzo
19. Sala di terra per S. Costanzo
20. Sala di terra per S. Costanzo

PIANTA DEL CONVENTO DI S^a PAOLO DI BRINDISI

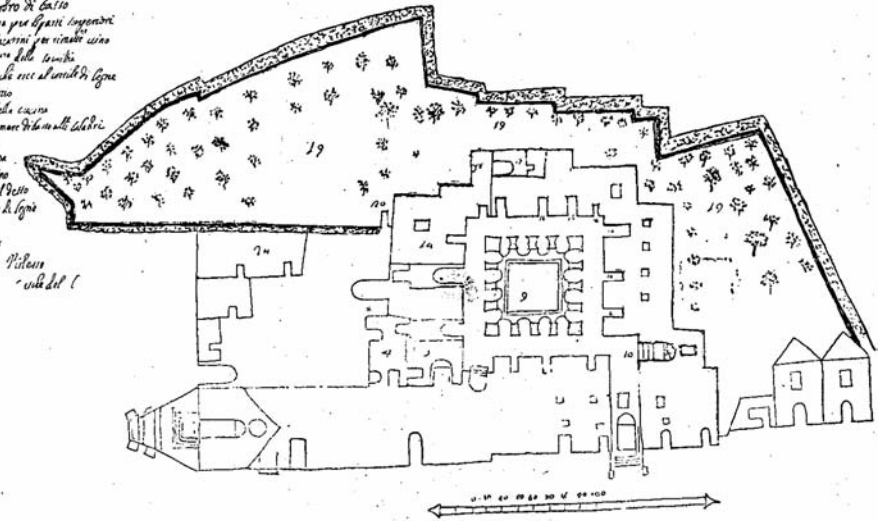


Fig. 34 - Pianta del convento di San Paolo di Brindisi (*Platea dei PP. Conventuali Minori di San Paolo di Brindisi e scritture varie ... 1672*, Arch. Arc. Br., fondo "Platee", ms. 4).

fortezza che verosimilmente si innestava sulla preesistenza di un impianto difensivo già funzionante in età romana. In previsione di un tentativo di penetrazione dall'entroterra era questo il comparto cittadino più esposto. La prossimità al bacino occidentale del porto interno, più profondo e per questo l'unico che permetteva l'attracco a navi di grosso tonnellaggio, (figg. 37; 38) e la preesistenza di strutture di età classica qualificavano ulteriormente le doti strategiche del sito⁵⁷.

⁵⁷ Nella metà dell'XI sec. è attestata la presenza in città di un comandante locale, lo stratega Nicola *Karantenos* (cfr. *Ἡσυνέχεια τῆς χρονογραφίας*, p. 168). Più tardi è un *miriarcha* il responsabile della difesa della città, lo stesso che verrà sconfitto dal Guiscardo nel 1062: «Et in hoc anno intravit Roberto



Fig. 35 - Brindisi. Chiesa di San Paolo. Vista del lato meridionale. Particolare dei filari basamentali a grande apparecchio bugnato, riferibili a strutture di età romana.

Tuttavia né mura né castello, né qualsiasi altra emergenza architettonica riesce a spiegare meglio della terminazione monumentale concepita per l'asse EO della città, i moventi politici della restaurazione bizantina, e nessun'altra operazione offre una sintesi altrettanto eloquente della valenza ideologica e culturale che questo programma sottende.

La sistemazione delle colonne di fronte all'imboccatura del porto rimanda ad una scelta consapevole, è il risultato del disegno unitario che ha assegnato a quest'asse una forte valenza simbolico-funzionale, tale da condizionare in seguito la stessa ubicazione della cattedrale normanna, che sarà collocata in posizione prospettica proprio su questa strada. La soluzione delle colonne, proiettava all'esterno dell'abitato la restaurata *Romanitas* suggellando, contemporaneamente, il primato di una direttrice che al di là del mare trovava il suo naturale prolunga-

dux in civitatem Oriem, et iterum apprehendit Brundisium et ispum miriar-cham» (LUPO PROTOSPATARIO, *Annales*, p. 59 a. 1062).



Fig. 36 a - Pianta della città, porto e rada di Brindisi con parte delle circoscrizioni campagne. Per servire all'intelligenza del rapporto fatto sul bonifichamento de' medesimi dal T. Colonnello del Genio Tironi, 1811 (BNN, sez. Manoscritti e Rari, Ba 29b (77)). In basso particolare del nuovo e del vecchio canale d'ingresso al porto interno.



Fig. 36 b - *Pianta della città, porto e rada di Brindisi con parte delle circoscrizioni campagne. Per servire all'intelligenza del rapporto fatto sul bonificamento de' medesimi dal T. Colonnello del Genio Tironi, 1811 (BNN, sez. Manoscritti e Rari, Ba 29b (77). Particolare delle due torri che reggevano la catena di chiusura del porto interno in corrispondenza del vecchio canale d'ingresso.*

mento nella via Egnazia fino alla capitale dell'Impero: la testimonianza più eloquente della continuità dei domini imperiali da una parte all'altra dell'Adriatico.

Brindisi costituiva uno dei porti più importanti, «il miglior porto della Japigia», per Anna Comnena, quello da cui era più facilmente raggiungibile Durazzo, perché in quel punto della costa pugliese «l'Adriatico si restringe»⁵⁸. Esplicita nelle parole della Comnena l'importanza della funzione strategica della piazzaforte brindisina. La città era chiamata a svolgere di nuovo, dopo secoli di anonimato, un ruolo di primo piano in un più vasto panorama politico.

⁵⁸ ANNA COMNENA, *Alexiade*, vol. I, p. 57.

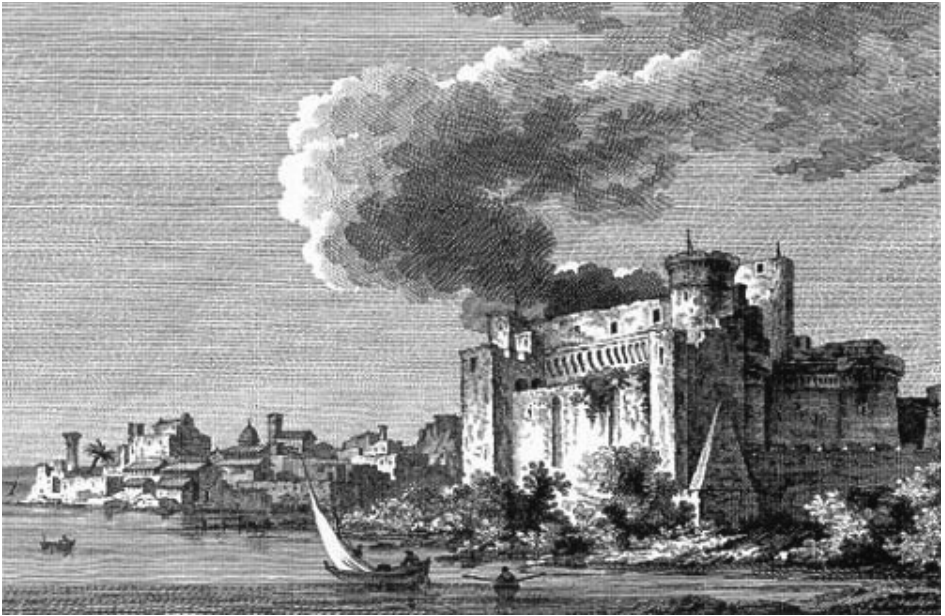


Fig. 37 - *Vue du Chateau de Brindes et d'une partie de son Port*. Incisione su disegno dello Chastelet, dal *Voyage pittoresque ...* dell'abate di Saint-Non, 1782. Al centro il complesso conventuale di S. Paolo. In adiacenza alla riva del mare si evidenzia una bassa parete finestrata riferibile alla compagine della *domus Margariti*.

Ma presto, dopo poco più di un cinquantennio, la pressione della conquista normanna e la conseguente instabilità, durata alcuni anni per i continui assedi, tentativi di occupazioni e riprese della città, impedirono al corso impresso dalla ricostruzione bizantina di dettare un indirizzo di sviluppo capace di proiettare l'economia cittadina su più ampia scala. A differenza di quanto accaduto per altri centri pugliesi dove il dominio bizantino aveva assunto carattere più stabile, a Brindisi mancò il tempo per la formazione di un ceto mercantile dotato di sufficiente spazio di manovra nella gestione delle risorse locali.

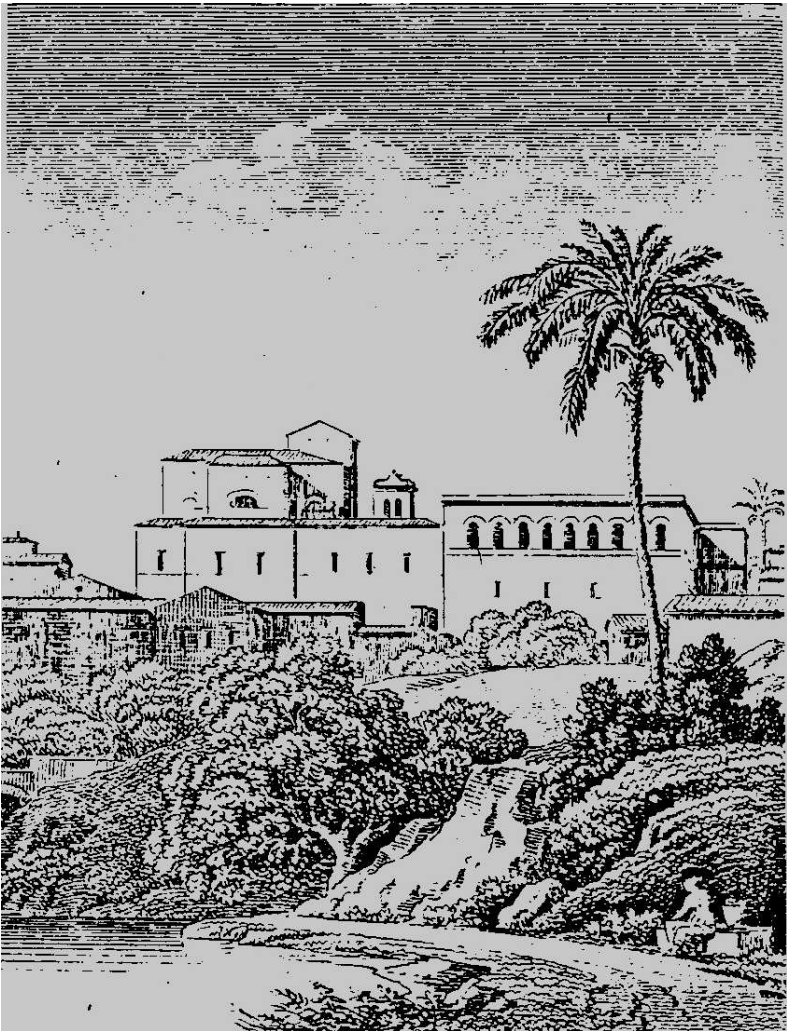


Fig. 38 - Il complesso conventuale di San Paolo visto da nord. (Dalla raccolta contenuta in *Lettres sur l'Italie* del Castellan, 1819).

5.

STRATEGIE DI POTERE
E DINAMICHE SOCIALI

5.1. *All'indomani della conquista normanna*

Nel gennaio del 1070 «magnum homicidium factum est in civitate Brundisii», alcuni Normanni che assediavano la città vennero catturati dalla guarnigione bizantina, decapitati e le loro teste inviate a Costantinopoli come trofei. Un atto dimostrativo tanto sanguinario quanto inutile, soltanto un anno dopo il Guiscardo sarebbe riuscito a sottrarre definitivamente la città al dominio bizantino¹.

Alle operazioni di assedio avrebbe partecipato, secondo quanto riportato dal *Breve Chronicon Northmannicum*², anche un certo Goffredo, lo stesso «Gaufridus de Conversano» che il Malaterra identificava con un nipote del Guiscardo, «filius quippe sororis sue»³, e che, oltre vent'anni dopo la presa di Brindisi, in un diploma emesso a favore del monastero brindisino di S. Maria *Antiqua*, si sarebbe definito «Brundisine civitatis dominator»⁴.

È possibile che l'autore del *Chronicon* abbia voluto creare un nesso tra la partecipazione di Goffredo alla presa di Brindisi e l'autorità da questi in seguito esercitata sulla città, e nonostante la scarsa attendibilità della fonte, probabile risultato di

¹ LUPO PROTOSPATARIO, *Annales*, p. 60.

² *Breve Chronicon Northmannicum*, p. 278.

³ GOFFREDO MALATERRA, *De rebus gestis*, p. 48.

⁴ CDB, I, a. 1097, n. 9, pp. 17-18.

una falsificazione, come avrebbe dimostrato lo Jacob nel 1986⁵, esiste l'eventualità che il *dominator* di Brindisi, in quanto membro dell'*entourage* del Guiscardo, abbia realmente preso parte alle imprese pugliesi dell'Altavilla. Una serie di regesti trascritti dal cartulario della S.ma Trinità di Venosa sembrano attestare infatti l'esistenza di un legame tra questo personaggio, il Guiscardo e i suoi eredi, Ruggero e Boemondo.

Nel 1074 e poi ancora nel 1076 Goffredo di Conversano compare come teste in due donazioni del Guiscardo. Nel 1078 è egli stesso benefattore del cenobio venosino, al quale concede due fondazioni ecclesiastiche, S. Michele e S. Lorenzo *de Spelonca*; nel 1080 e nel 1088 sottoscrive invece due donazioni di Ruggero Borsa, mentre nel 1090, assiste ad una donazione di Boemondo, insieme all'arcivescovo di Acerenza, al vescovo di Ariano e al duca Ruggero⁶.

Mettendo in relazione la testimonianza del Malaterra con quella di Guglielmo Apulo, che ricorda un Goffredo fratello di Roberto di Montescaglioso, «ambo orti germana fuerunt ducis»⁷, parrebbe verosimile l'identificazione del *comes* di Conversano e *dominator Brundisii* con l'omonimo fratello di Roberto di Montescaglioso⁸.

⁵ Si veda JACOB, *Le breve Chronicon*, dove lo studioso propone anche l'identificazione del falsario.

⁶ HOUBEN, *Die Abtei*, n. 21, pp. 255-256; n. 24, pp. 257-259; n. 29, p. 262; per le donazioni di Ruggero Borsa i nn. 30, pp. 263-264 e 53, pp. 284-287; per il diploma di Boemondo invece il n. 60, pp. 293-294.

⁷ GUGLIELMO DI PUGLIA, *La Geste de Robert*, p. 192. La parentela con la famiglia degli Altavilla è sostenuta anche da Orderico Vitale, secondo il quale sia Goffredo di Conversano che Roberto di Loritello erano entrambi nipoti del Guiscardo (ORDERICO VITALE, *Historia*, p. 63).

⁸ È quanto dimostrato da Errico Cuozzo, per il quale entrambi questi personaggi sarebbero stati figli di una sorella del Guiscardo e di un conte normanno di nome Ruggero, si veda CUOZZO, *La contea di Montescaglioso*. Dello stesso parere è Jean-Marie Martin, (*La Pouille*, pp. 736-740). Leon Robert Ménager (MÉNAGER, *Inventare des familles*, p. 286) e, in seguito, Giuseppe Coniglio, nell'introduzione all'edizione delle pergamene di Conversano (CDP, XX, Bari 1975, I vol., pp. XXXVII-XXXIX), avevano invece escluso ogni legame tra il Goffredo di Montescaglioso, morto in Terra Santa dove si era recato al seguito di Boemondo, nel luglio del 1097, e il Goffredo di Conversano, vissuto almeno fino al 1104, anno in cui, insieme alla moglie

Nei fatti la presenza a Conversano di un Goffredo, «inclitus comes», risulta documentata soltanto a partire dal 1072, ovvero un anno dopo la presa di Brindisi. Con un atto rogato nel marzo dello stesso anno questo personaggio donava al monastero di S. Benedetto alcuni beni posseduti «in civitate Cupersano», gli stessi un tempo appartenuti al protospatrio Romualdo⁹. L'esercizio di un dominio dello stesso personaggio su Brindisi risale presumibilmente già a qualche anno prima del 1097, anno in cui Goffredo in quanto *dominator Brundisine civitatis*, concesse il casale di Tuturano al monastero benedettino di S. Maria *Antiqua* o *Sanctimonialium*, fondato «in vetere civitate Brundisii», da lui e da sua moglie Sichelgaita¹⁰.

Appare evidente come, in questo contesto, il titolo comitale assumesse un valore puramente onorifico, risultando anacronistica, per questi anni, l'ipotesi che ad esso potesse essere associato un organismo politico connotato territorialmente, quale, molto più tardi, diventerà la contea¹¹. Il ruolo e il grado di po-

Sichelgaita, donò la chiesa della S.ma Trinità al monastero di S. Maria di Nardò (GUERRIERI, *I conti normanni*, pp. 287-288; ed anche VETERE, *Il monastero benedettino di S. Maria «de Neritono»*, in particolare pp. 40-42).

⁹ CDP, XX, I, n. 41, pp. 94-96: «Goffridus gratia Domini inclito comiti clarefacio quoniam consideravi et animo meo congruo consilio censui quatenus ob Dei amore et mercedi anime mee et de ipso patri meo cunctosque meos parentes concederet atque offereret de rebus ipsas quas teneo in civitate Cupersano que fuit Romoaldi protospatharii quod suptus dicere deo in ecclesia sancti patris Benedicti monasteri de civitate Cupersano».

¹⁰ CDB I, n. 9, pp. 17-18; secondo il Kehr il monastero venne fondato nel 1090 da Sichelgaita (cfr. IP, IX, p. 396).

¹¹ Il dibattito storiografico sulla formazione delle contee nel Regno di Sicilia e, in generale, sull'assetto politico-istituzionale anteriore alla costituzione della monarchia ruggieriana, ha prodotto una letteratura vastissima; inevitabilmente in questa sede viene segnalata solo una piccola parte degli studi sull'argomento ritenuta tuttavia fondamentale alla comprensione del fenomeno. In primo luogo si fa riferimento ai contributi di Giovanni Cassandro e di Enrico Mazzaresse Fardella, che hanno affrontato il problema della relazione esistente tra il sistema feudale e la realtà istituzionale del Mezzogiorno preesistente alla conquista normanna (in part. CASSANDRO, *Le istituzioni politiche normanne*; e MAZZARESE FARDELLA, *Problemi preliminari allo studio*). Per gli aspetti strettamente giuridici della questione si rimanda invece a CARVALE, *Giustizia e legislazione*; e dello stesso autore, *Il regno normanno di Sicilia*. Tra i numerosi lavori di Errico Cuozzo, molti dei quali hanno avuto il

tere esercitato da Goffredo nella compagine cittadina di Conversano risulta piuttosto difficile da definire se non dopo il 1081, quando il *comes* si riferirà a Conversano definendola *nostra civitas*¹². Nella maggioranza dei documenti redatti dopo questa data al titolo di *comes* è affiancato quello di *dominator*, e il potere esercitato da Goffredo sul contesto cittadino e sul suo distretto si esprime attraverso i caratteri propri di una signoria territoriale. La natura pubblica dell'autorità esercitata da Goffredo, oltre che suggerita dall'attività di *vicecomes*, di giudici e notai posti alle sue immediate dipendenze, e probabilmente organizzati in una cellula amministrativa seppure in forme elementari¹³, è avvalorata dalle prerogative concesse dallo stesso al monastero di S. Benedetto: dalla giurisdizione su uomini e affidati del monastero, alla facoltà di trattenere cespiti fiscali, di imporre a terzi l'uso di forni e mulini propri, fino all'esenzione dalla prestazione di servizi ed obblighi¹⁴.

merito di ricostruire le specificità dei diversi contesti territoriali, si fa riferimento alla sintesi realizzata in «*Quei maledetti Normanni*» e alla bibliografia segnalata in quella sede, oltre che nella più recente relazione tenuta alle Sedicime Giornate del CSNS: CUOZZO, *Le istituzioni politico-amministrative*. L'argomento è approfondito anche in lavori come quelli di MATTHEW, *The Norman kingdom*; e di MARTIN, *La vita quotidiana*.

¹² CDP, XX, I, n. 45, pp. 104-105.

¹³ Nel 1081 Goffredo definisce il rogatario dell'atto, Alemanno, «nostro notaio». Tra il 1087 e il 1089 il notaio del *comes* risulta essere invece un certo *Cardo* (cfr. *ibid.*, nn. 48, 49, 57, 59). L'emissione di ognuno di questi documenti veniva corroborata dal sigillo plumbeo di Goffredo, come si trova spesso specificato poco prima delle sottoscrizioni: «nostro plumbeo sigillo bullari precepi». Oltre ai notai anche alcuni giudici si trovavano a svolgere compiti per esplicito mandato del *comes*. Nel 1098, infatti, un *Petracca index* dichiara di aver ricevuto l'ordine da Goffredo, «hordinatus a seniori meo dominus Gaufrido», di dirimere una controversia sorta tra Basilio, *procurator* dello stesso *comes*, e il monastero di S. Benedetto di Conversano (*ibid.*, n. 58, pp. 133-135).

¹⁴ Nel 1081 Goffredo concesse all'abate di S. Benedetto la riscossione del plateatico («trado dono atque offero totam et integram ipsa plaza»: CDP, XX, I, n. 54, pp. 104-105). Più tardi, nel 1087, il *comes* donò allo stesso cenobio il «vicum Castellatum cum omnibus suis pertinentiis et [...] sine aliquo servitio vel requisitione nisi solummodo benedictione et oratione» (*ibid.* n. 48, pp. 110-113). La facoltà di far pascolare liberamente il bestiame, «in toto tenimento nostre dominationi», venne inoltre riconosciuta agli abitanti del casale di Ca-

L'inclusione anche di Brindisi nell'ambito dei domini diretti di questo personaggio dovette compiersi all'indomani della partenza di Boemondo per la Terra Santa. Secondo quanto riportato da Goffredo Malaterra, infatti, Ruggero Borsa avrebbe concesso nel 1086 a suo fratello Boemondo tutti i possedimenti appartenuti a Goffredo di Conversano, in conseguenza della ribellione di quest'ultimo contro il duca¹⁵. È probabile, quindi, che da quella data i domini del *comes* siano stati inclusi tra quelli che Ruggero II riconobbe a Boemondo. Tuttavia i diplomi emessi da Goffredo, anche successivamente alla data indicata dal Malaterra, non fanno alcun riferimento all'autorità del figlio del Guiscardo. Goffredo sembra piuttosto interpretare in piena autonomia almeno il potere esercitato su Conversano, riconoscendo fin dall'inizio, a seconda delle opportunità politiche del momento, ora la supremazia del *basileus*, ora quella invece del Guiscardo, mai, sembra, quella dei suoi eredi¹⁶.

A Brindisi invece, anche solo formalmente, Goffredo dovette riconoscere la supremazia di Boemondo, almeno fino a quando la lontananza dai territori pugliesi non divenne definitiva autorizzando il *comes* ad assumere un ruolo preminente anche nel contesto cittadino di Brindisi.

Come a Conversano, dove l'elemento normanno era decisamente in minoranza, l'allargamento della base del consenso fu ottenuto promuovendo l'elevazione della città al rango di sede vescovile, strategia questa che avrebbe fatto risaltare il pre-

stellana, in quanto uomini sottomessi alla giurisdizione del monastero, «liberum et absolutum ab omni conditione servili et a seculari servitio et ab omni honore servitutis cum omnibus hominibus sub dicto monasterio commorantibus» (*ibid.* n. 59, pp. 135-141).

¹⁵ GOFFREDO MALATERRA, *De rebus Gestis*, p. 87. Secondo questo cronista Goffredo di Conversano si sarebbe già una volta rifiutato, tra il 1067 e il 1068, di riconoscere l'autorità del Guiscardo e poco prima del 1086 avrebbe aderito alla ribellione dei baroni pugliesi contro Ruggero Borsa.

¹⁶ Nel 1072 Goffredo aveva datato un suo diploma al quinto anno di regno dell'imperatore Romano Diogene, nel 1074, invece, al «quarto anno regnante domino Ruberto invictissimo ducis», così anche nel 1081; mentre dal 1087 in poi non si troverà più nei suoi diplomi alcun riferimento a qualsivoglia autorità (CDP, XX, I, nn. 41, 42, 45, 48, 49, 57, 59, 61, 64).

stigio del nuovo signore e che contemporaneamente offriva più ampie prospettive di sviluppo alla compagine cittadina¹⁷. Il prestigio e l'autorevolezza che gli derivavano dall'essere stato fautore dell'autorità vescovile e insieme maggiore benefattore di un altro importante ente religioso cittadino, il monastero di S. Benedetto, permise a Goffredo di inserirsi senza traumi tra i complessi equilibri di una realtà cittadina ormai strutturata e dalle gerarchie sociali ben sedimentate. Sfruttando la fitta trama di interessi e di relazioni che si instaurarono intorno alla gestione patrimoniale dei due enti religiosi, Goffredo riuscì a costruire a sua volta una serie di rapporti di dipendenza personale con una base sociale progressivamente sempre più ampia, aiutato in questo anche dal suo matrimonio con Sichelgaita, appartenente verosimilmente ad una famiglia aristocratica locale di origine longobarda¹⁸.

Seguendo uno schema analogo il conte cercò di consolidare la sua autorità anche su Brindisi. In primo luogo promuovendo l'incremento patrimoniale del monastero benedettino che aveva fondato insieme a sua moglie, ma soprattutto tentando di ripristinare l'antica e prestigiosa cattedra di S. Leucio, retta in quegli anni dall'arcivescovo Godino il quale, però, si ostinava a mantenere la sua residenza in Oria.

5.2. *Papato e potere comitale nel ripristino della Cattedra brindisina*

L'iniziativa di Goffredo trovava perfetta corrispondenza nei disegni del papato riformatore, deciso a riportare il clero locale all'obbedienza romana.

Già in diverse occasioni i pontefici avevano trovato un pretesto più che legittimo per intervenire sull'assetto diocesano della regione, per secoli condizionato dalle convenienze politi-

¹⁷ DELOGU, *I Normanni in città*.

¹⁸ Per le vicende storiche relative a Conversano in una fase anteriore alla conquista normanna si veda anche la bibliografia segnalata nell'introduzione di G. Coniglio all'edizione delle pergamene di Conversano (CDP, XX, I, pp. V-LX).

che del *basileus* e dei suoi funzionari. Soltanto il sostegno offerto dai signori normanni assicurò, negli anni immediatamente successivi alla conquista, l'insediamento sistematico di presuli latini e di sicura obbedienza romana. *Domini e comites*, dal canto loro, vedevano nell'alleanza con il papato uno strumento efficace per l'acquisizione legittima del potere, e nell'instaurazione di un rapporto privilegiato con il presule locale, la possibilità di ancorare saldamente ai territori conquistati la loro autorità¹⁹. La situazione in cui venne a trovarsi la diocesi di Brindisi alla fine dell'XI sec. è esemplificativa proprio della determinazione del papato a ripristinare la sua influenza in questa regione e, insieme, dell'impegno, tutt'altro che disinteressato, del conte Goffredo nel fornire le soluzioni per l'attuazione di questo progetto. Tuttavia il fitto intreccio di competenze cui faceva capo la dignità dell'arcivescovo di Oria Godino, sfuggiva al controllo del *comes*, tanto più che la stessa Oria non ricadeva nell'ambito dei suoi domini diretti²⁰. L'influenza del conte riuscì forse solo ad ottenere che in un suo diploma Godino non si sottoscrivesse come arcivescovo di Oria, ma semplicemente – «con brevità politicamente motivata», come l'ha definita Norbert Kamp – *archiepiscopus*, mostrandosi, in questo modo, incurante del fatto che il notaio di Gof-

¹⁹ Norbert Kamp ha dimostrato come all'indomani della conquista normanna i vescovi assegnati alle più importanti cattedre del Mezzogiorno fossero reclutati in ambienti che appoggiavano la riforma, distinguendo la prima generazione con la definizione di «episcopato di estrazione monastica» da quella successiva, proveniente, invece, direttamente dalla curia pontificia. Che fossero stati monaci di Montecassino o cardinali romani questi presuli erano «i primi testimoni di un nuovo orientamento nella scelta del personale, con cui i papi cercavano di agire contro le opposizioni locali e di abbattere le ipoteche del passato». A Taranto, ad esempio, dove il clero guardava «verso Bisanzio dal punto di vista politico e verso Roma dal punto di vista religioso», il pontefice ritenne opportuno affidare a Drogone, un presule latino, probabilmente di origini normanne, la guida di un distretto diocesano che contava entro i suoi confini un numero consistente di fondazioni italo-greche riccamente dotate, si veda KAMP, *Vescovi e diocesi dell'Italia*, p. 396.

²⁰ Oria, contrariamente a quanto sostenuto dal Malaterra, era infatti inclusa tra i domini di Boemondo, e successivamente verrà infeudata a diversi personaggi *in capite de domino rege* (CB. com., §§ 106, 215, 228, 229, 231).

fredo lo avesse distinto, nell'elenco dei *testes* presenti alla stesura dell'atto, con il titolo di *archiepiscopus Brundisinus*²¹.

Evidentemente pressato dagli interessi del clero oritano Godino non faceva altro che difendere ostinatamente la dignità arcivescovile conquistata da Oria intorno alla fine del X sec. grazie all'intervento dei funzionari bizantini. Una dignità a cui i suoi predecessori avevano pretestuosamente associato la giurisdizione sulla cattedra brindisina, evidentemente favoriti in questo dalla secolare vacanza di quella sede e dall'assenza in Brindisi di un tessuto sociale capace di opporre valida resistenza. Oltretutto i presuli che risiedevano ad Oria, e che si sottoscrivevano come arcivescovi di Oria, nel corso dell'XI sec. avevano esteso la sfera della loro influenza anche sulle sedi di Ostuni e Monopoli in ragione del vincolo di sottomissione, di cui è difficile precisare l'origine, che le legava alla cattedra di S. Leucio²².

Per Roma, invece, queste stesse sedi erano suffraganee della cattedra brindisina e non di quella oritana, e a quest'ultima il papato non aveva mai concesso né riconosciuto l'autorità metropolitana. Lo dimostra il fatto che negli atti pontifici al presule oritano Eustasio era attribuita ora il titolo di *episcopus* ora quello di *archiepiscopus* a seconda della sede in cui questi si trovava ad espletare le sue mansioni. Se infatti Alessandro II nel 1066 aveva definito Eustasio *episcopus Orietanus*, nella stessa occasione in cui rammentava al clero di Monopoli che le ordinazioni fatte dal quel presule nella loro Chiesa non avevano alcuna validità, qualche anno dopo Gregorio VII riconoscerà ancora ad Eustasio il titolo di *Archiepiscopus*, ma solo per con-

²¹ CDP, XX, I, n. 59, pp. 135-141; ed anche KAMP, *Vescovi e diocesi dell'Italia*, p. 385; il diploma di Goffredo è datato al luglio del 1089.

²² Di questo legame è testimonianza più antica un documento del 981 nel quale un certo Gregorio, residente a Monopoli, si definisce «*gratia Dei viventis Episcopus [...] Sancte sedis ecclesie Brundisine et Monopolitane seu Sturnense Civitatis*» (CDB, I, n. 1, pp. 3-4). In seguito la sottomissione della Chiesa di Monopoli alla cattedra di S. Leucio sarà più volte confermata; prima da Leone IX, poi da Nicolò II e Alessandro II e infine da Gregorio VII (IP, IX, nn. 6-10, p. 387).

fermare la sottomissione della Chiesa di Monopoli all'*Archiepiscopatatus Sancti Leuci*²³.

Per la curia pontificia Godino, pur avendo ereditato la dignità arcivescovile dalla cattedra di Brindisi, continuava senza giustificazione ed inopportuno a risiedere ad Oria, intanto però esercitava illecitamente la sua giurisdizione sulle chiese di Ostuni e Monopoli, sentendosi autorizzato in questo comportamento da quanto avevano fatto i suoi predecessori: Giovanni, quando nel 1033, come «archiepiscopus et protocathedre sancte Orietane Sedis», aveva confermato l'ordinazione di Leone a vescovo di Monopoli, quindi Eustasio, che nel 1060, sottoscrivendosi come «archiepiscopus sancte sedis Oritane», aveva sottomesso, in presenza del clero e del vescovo monopolitano Deodato, la chiesa di San Giovanni Battista di Monopoli al monastero femminile di S. Scolastica, della stessa città²⁴.

L'annessione di Brindisi ai territori del conte Goffredo imponeva ora una definizione più netta dell'assetto diocesano, con una precisa individuazione delle gerarchie tra le diverse sedi, tanto più che il ripristino della cattedra brindisina costituiva per il conte un mezzo fondamentale per il suo successo politico.

L'intervento del pontefice sarebbe stato perciò risolutivo e tra l'ottobre e il novembre del 1089 Goffredo riuscì ad ottenere che Urbano II consacrasse personalmente la cattedrale fatta edificare nel cuore di Brindisi, proprio al centro del nucleo ricostruito agli inizi dell'XI sec. dai Bizantini²⁵. Un segnale forte che Godino, nonostante tutto, continuò ad ignorare; e pur di vincere l'ostinata resistenza del presule, Urbano II si piegò persino a spiegare le ragioni della sua insistenza. Un argomento che nelle intenzioni del pontefice avrebbe dovuto essere risolutivo faceva risalire ai secoli altomedievali il trasferimento a Oria

²³ IP, IX, nn. 8 e 10, p. 387.

²⁴ CDB, I, nn. 3 e 5.

²⁵ Nel mese di settembre Urbano II aveva presieduto a Melfi il sinodo «Apuliensium, Calabrorum ac Brutiorum episcoporum». Da lì si era recato a Bari per consacrare l'arcivescovo Elia, e quindi a Brindisi, cfr. LUPO PROTOPATARIO, *Annales*, p. 62.

dei presuli brindisini. Il degrado e lo spopolamento della città avevano costretto i successori di Leucio a spostarsi in un centro più sicuro dell'entroterra – «postea civitate desolata in Oritanum municipium esse traslatam»–; ma ora che la misericordia di Dio aveva consentito la ricostruzione di Brindisi – «Nunc miserante Domino Brundisii est civitas restituta» – che diritto aveva il suo presule di continuare a risiedere ad Oria?²⁶

Neanche questa spiegazione fu sufficiente a Godino, e dieci anni dopo la consacrazione della cattedrale Urbano II ribadiva, con un'altra bolla, l'improrogabilità del trasferimento a Brindisi, invitando il presule a ratificare la consacrazione del clero nella sede di S. Leucio, a presiedere lì i sinodi ma, soprattutto, ad imporre queste disposizioni al clero oritano, costringendolo, se fosse stato il caso, con gli strumenti e il potere propri della sua dignità²⁷.

Il tono fermo del pontefice non era stato abbastanza persuasivo neanche questa volta, se ancora Pasquale II dovette intervenire, tra il 1099 e il 1100, arrivando a definire il contegno di Godino «insano»²⁸. Il rifiuto del clero oritano si manifestò a più riprese per tutto l'arco del XII sec., spesso palesandosi in esplicita disobbedienza. E il papato non poté che reagire rafforzando il legame tra la cattedra di S. Leucio e Roma, accettando, in alcuni casi, di consacrare personaggi graditi al conte o ai suoi eredi. I primi due successori di Godino, infatti, furono scelti all'interno della curia pontificia: il cardinale Nicola, consacrato

²⁶ Il testo è trascritto in IS, IX, col. 50. Riteniamo che sia stata proprio questa bolla di Urbano II ad avvalorare la convinzione che nell'alto Medioevo i presuli brindisini si fossero trasferiti ad Oria. In questa sede è stato dimostrato che una simile ricostruzione non trova alcuna conferma attendibile, accade piuttosto che le poche testimonianze certe tendano a smentirla (v. *infra*). Gli argomenti addotti dal pontefice dimostrano come nella coscienza dei suoi contemporanei fosse presente il contrasto tra il momento di rinascita che la città, alla fine dell'XI sec., stava vivendo e il lungo periodo di abbandono e desolazione attraversato, invece, nel corso dei secoli altomedievali. Questa testimonianza costituisce un ulteriore conferma del quadro che si è tentato di ricostruire circa le vicende altomedievali di Brindisi.

²⁷ Cfr. IP, IX, n. 16, p. 389.

²⁸ *Ibid.*, n. 17.

da Pasquale II, che succedeva al brevissimo pontificato di Balduino, presule per pochi mesi tra il 1100 ed il 1101, e Guglielmo, arcivescovo dal 1105 al 1118 circa. Tra il 1121 e il 1122 un altro diacono cardinale venne consacrato da Callisto II, Baialardo, anch'egli normanno, questa volta segnalato dalla *comitissa* Sichelgaita e da suo figlio Tancredi. A questi seguirono Lupo e Guglielmo – lo stesso Guglielmo che nella seconda metà del XII sec. sarà il committente del mosaico pavimentale della cattedrale²⁹.

È estremamente indicativo che la redazione della Vita di S. Pelino, identificato nella cronotassi ricostruita dall'Ughelli quale settimo successore del protovescovo Leucio, si collochi proprio negli anni immediatamente posteriori al ripristino della cattedra brindisina, riflettendo, in parte, il clima dei rapporti esistenti tra clero locale e papato³⁰.

Elaborazione narrativa di un anonimo che volle Pelino nato a Durazzo intorno alla metà del IV sec. d.C., «sub Sancti Basilii disciplina educatus», ordinato prima diacono poi presbitero, e infine sbarcato a Brindisi per sfuggire alle persecuzioni di Giuliano l'Apostata, la Vita di questo santo fu forse commissionata proprio da uno di quei cardinali designati dal papato a prendere il posto dell'arcivescovo Godino. Tutta la vicenda di Pelino, la sua elezione a presule di Brindisi per volontà della comunità e del suo predecessore Aproculo, ma soprattutto la sua consacrazione a Roma, dove si sarebbe recato accompagnato dallo stesso Aproculo e «cum clericorum moltitudine et apparato maximo», esalta il ruolo della Chiesa romana, ribadendone il primato e alludendo continuamente alla sottomissione che le Chiese locali dovevano alla volontà del successore di Pietro³¹.

²⁹ *Ibid.*, nn. 18-34; ed anche KAMP, *Vescovi e diocesi dell'Italia meridionale*, p. 396, dove però non vengono menzionati gli immediati successori di Godino: Nicola e il suo predecessore Balduino, entrambi presenti nella cronotassi ricostruita dall'Ughelli (IS, IX, col. 31-35).

³⁰ IS, IX, col. 11.

³¹ *Ibid.*, col. 11-29; v. in part. col. 16: «Beatus itaque Aproculus Episcopus cunctum Clerum et omnes illustres praefate civitatis indigenas congregari precepit: ex communi consilio et pari voto cuncti Ecclesiam beatae Dei genitricis et virginis Mariae ingredients Pelinum honorifice ad honorem episco-

Un messaggio, questo, rivolto a tutte le gerarchie ecclesiastiche pugliesi, potenzialmente ancora influenzabili dagli orientamenti politico-dottrinali di Bisanzio, come aveva peraltro dimostrato l'adesione del presule di Otranto alle posizioni scismatiche del 1054.

La vicenda di Pelino offriva un modello di santità più vicino di quanto non lo fosse quello di Leucio, alla componente greca della società brindisina, costituendo un ideale tramite capace di assorbirne il portato culturale nell'orbita dell'influenza romana. Ma, soprattutto, affiancando la figura di Pelino a quella del protovescovo Leucio nell'azione tutelare sulla città, veniva sottolineata la sacralità dell'antico vincolo che univa la cattedra locale, espressione della comunità, alla Santa Sede. E se la figura di Pelino, il suo esempio di sottomissione al pontefice, ribadivano l'importanza e la validità delle istanze papali, agli occhi non solo del clero brindisino, la costruzione della cattedrale nel centro della città rifondata dai Bizantini, speculare e complementare rispetto alla tomba di Leucio, che invece rimaneva collocata *extra moenia*, restituiva alla comunità il segno più forte della sua identità culturale, esaltando al tempo stesso, il ruolo svolto da Goffredo quale vero restauratore della *civitas Brundisii*. Una città destinata a diventare uno dei più importanti porti dell'Adriatico, lo scalo più frequentato dagli eserciti crociati, favorito da una posizione geografica che gli avrebbe attribuito una funzione primaria nei «progetti mediterranei» della nascente monarchia normanna.

patus elegerunt [...] His denique gestis Aproculus et Pelinus cum clericorum multitudine et apparatu maximo Romam perrexerunt ad Liberium venerabilem eiusdem sedis Pontificem, et sicut optaverant, Pelinum Episcopum consecraverunt». Sulla strada del ritorno verso la sua sede episcopale Pelino avrebbe subito il martirio ad opera di un pretore romano nei pressi di Corfinio – la medievale Valva, oggi Sulmona – dove ancora oggi vengono venerate le sue spoglie. Una versione della Vita di questo santo secondo l'Ughelli, era trascritta in un antico manoscritto della Chiesa valvense, dove veniva riportato il nome del papa, Liberio, lo stesso che aveva consacrato vescovo Pelino (IS, IX, col. 12). Per ulteriori indicazioni bibliografiche sulla vita di S. Pelino si veda anche la scheda dedicata a questa figura in BS, a c. di G.D. Gordini, col. 450-452.

Pochi anni dopo infatti Ruggero II, evidentemente consapevole dell'importanza strategica dello scalo brindisino, avrebbe sottratto la città al figlio di Goffredo, Tancredi di Conversano il quale, intanto, aveva assunto il titolo di *comes Brundisii*³². Romualdo Guarna ricorda questo personaggio tra i maggiori fautori dell'opposizione organizzata dalla feudalità regnicola all'ascesa politica di Ruggero II, insieme a Grimoaldo di Bari e Riccardo di Chiaromonte, gli stessi che aiutarono Tancredi ad

³² È fregiandosi di questo titolo che Tancredi compare nei pochi diplomi da lui emessi a favore della Chiesa brindisina e del monastero benedettino di S. Maria *Sanctimonialium*. Altri figli di Goffredo erano Rahul, Alessandro, Guglielmo, Roberto, Ruggero, Goffredo conte di Canne e Sibilla, (HOUBEN, *Die Abtei Venosa und das Mönchtum*, pp. 339-341). Nel 1133 la contea di *Cupersanum* fu concessa da re Ruggero a suo cognato Roberto I de Basunvilla (CUOZZO, *Quei maledetti Normanni*, p. 111). Per le vicende che interessarono la contea di Conversano dopo la morte di Goffredo si veda MARTIN, *La Pouille*, pp. 740-743.

³³ ROMUALDO SALERNITANO, *Chronicon*, aa. 1132-1133, pp. 420-421: «Mense septembris dum Rogerius dux Brundisium hac turrem in eo constructam sue subdidit potestati, ipseque reversus Siciliae fuisset, comes Tancredus ad obsidendam turrem perrexit, ubi tota ingenii arte decertavit ut caperet eam, set ut vidit inexpugnabilem eius esse municionem accessus, ira fertur iurasse quod nulli qui in eadem erat turre parceret set alios patibulis alios ignibus daret, alios vero vivos sepeliret si capere illos aliquando posset. Set hoc iuramento magis nocuit quam profuit, nam custodes et defensores turris contra se hoc iuramentum factum cognoscentes invicem coartantur magis se mori viriliter pugnando quam se prodere eligentes. Cum eius obsidio nichil proficeret, iram suam ad consilium revocat ut Barenis princeps Grimoaldus veniret et duci alloquio eos moneret ut eadem turrim seseque ipsi Grimoaldo darent, ipse autem Tancredus cum suis Gallipolim ad obsidendum pergeret. Quod et factum est. Mense autem Decembris predictus princeps plus mansuetudine quam ferocitate cepit prephatam turrem, nulli malum faciens cum suis rebus abire permisit [...] Et exinde [Ruggero II] amaro exercitu adhiit Brundusium, posuitque sibi obsidionem in mense Iunii per terram et mare, fecitque ante eam turrem fieri ex trabibus proceris et altissimis, ferreisque nexibus, coriis viminibusque munivit, cuius altitudo predictae urbis muros precelleret. Set nichil huiusmodi infermentum machine profuit sibi nec obfuit Brundisinis, Gofredus enim domni Alexandri comitis filius, et Riccardus Clerimonti dominus qui de intus erat simili modo confecerunt balistas et machinas que totam subito destruxerunt turrem. Dux vero nullo modo suum prevalere ingenium videns, omnem exercitum fame afflictum, ignem in turre missum suam Tarenti revertitur».

assediare la fortezza di Brindisi presidiata da una guarnigione fedele a Ruggero II³³. Lo scontro tra il sovrano e il conte e la sconfitta inferta a quest'ultimo avrebbero segnato definitivamente l'inclusione della città nel demanio regio.

5.3. *Ceti e gruppi dirigenti in età normanno-sveva*

Nel settembre del 1199 i camerari regi di Terra d'Otranto, il catepano, i giudici e l'«universus populus Brundisii» prestarono giuramento di fedeltà alla repubblica di Venezia sottoscrivendo un trattato di alleanza con il quale si impegnavano a non aiutare in alcun modo «cursalios Pisanos, Ianuenses vel Veneticos seu quoslibet alios, qui debeant, velint vel possit offendere Veneticos»³⁴.

In quegli anni infatti lo scalo di Brindisi veniva utilizzato come base d'appoggio per le manovre militari della flotta pisana, impegnata nel tentativo di ostruire il passaggio alle imbarcazioni veneziane in corrispondenza del Canale di Otranto. Proprio poco prima che i capitani della flotta veneziana sbarcassero a Brindisi, inviati dal doge Enrico Dandolo al preciso scopo di sottomettere la città pugliese agli interessi della repubblica, dallo stesso porto erano salpate alcune navi pisane che in precedenza avevano probabilmente provveduto a rifornirsi di viveri e a rinnovare l'equipaggiamento³⁵.

Per Francesco Carabellese il documento che fissava i termini di quest'alleanza costituiva una significativa testimonianza dell'attività politica di «un Comune regio libero e autonomo», in

³⁴ *Act. Imp.*, I, n. 583, pp. 470-471.

³⁵ Che i brindisini avessero fornito aiuti alla flotta pisana è riportato anche nell'*Historia Ducum Veneticorum*: «Huius etiam tempore, nondum sopita discordia inter Venetos et Pisanos, navigia Pixanorum subsidio Brundixinorum Venetis ponti Adriatici viam claudunt. Dux illustris de hoc graviter perturbatus, navium et galearum exercitum cum dominis Iohanne Baxilio et Toma Faledro capitaneis ad aperiendum mare transmittit; quod Pixani persentientes, Brundisine civitati velociter aufugerunt, que civitas illis succurrit vicualibus opportunis. Sed nihilominus dicti capitanei eis iniurias et dapna maxima intulerunt et ipsos correctos ad pristinam Venetorum amicitiam receperunt» (p. 92).

grado di «trattare persino da pari a pari con i rappresentati della repubblica di Venezia»³⁶. Tuttavia lo studioso sottovalutava le particolari circostanze in cui venne concordata quest'alleanza, sicuramente recepita dai Brindisini come unica alternativa ad una più che probabile ritorsione dei Veneziani. Non è possibile infatti paragonare i termini di questo accordo, motivato da ragioni di ordine esclusivamente militare, alle convenzioni che, più o meno negli stessi anni, altre comunità pugliesi stringevano con alcune città extra-regnicole, oltretutto in un momento storico segnato dalla momentanea debolezza del governo regio. Negli accordi pattuiti, ad esempio, tra Bari, Termoli, Molfetta, Monopoli e Ragusa, le disposizioni relative agli scambi commerciali assumevano un valore rilevante, quando non esclusivo, denotando la condizione paritetica delle parti contraenti e documentando anche il grado di libertà goduta da queste città, almeno in materia mercantile, durante gli anni della minorità di Federico II³⁷.

³⁶ CARABELLESE, *Il Comune pugliese*, p. 102 e p. 105; sullo stesso trattato si veda anche DE ROBERTIS, *Notazioni critiche sul trattato tra Brindisi e Venezia*. Il trattato veneto-brindisino è stato inoltre ricordato in un lavoro di KAMP, *Gli Amalfitani al servizio della monarchia*.

³⁷ Per le relazioni commerciali tra le città pugliesi e le coste dalmate in questi anni si veda TADIC, *La Puglia e le città dalmate*. Per Salvatore Tramontana il proliferare in questi anni «di trattati che le città di Campania e di Puglia, senza *assensus* regio, stipulavano tra loro o con importanti centri commerciali forestieri», comprese «le convenzioni d'amicizia economica e politica ratificate, nel 1201, nel 1203, nel 1208, nel 1211, dai cittadini di Bari, da quelli di Termoli, Molfetta, Bisceglie, con Ragusa, nel 1199 dai Brindisini con Venezia», dimostrerebbe un grado significativo di autonomia delle città regnicole, sul piano politico ed economico; autonomia in parte risultato delle larghe concessioni riconosciute alle realtà cittadine negli anni della reggenza di Tancredi (TRAMONTANA, *La monarchia normanna e sveva*, pp. 227-228). Tuttavia già soltanto a voler confrontare il trattato veneto-brindisino con la convezione stipulata nel 1201 tra Monopoli e Ragusa, risaltano nettamente le differenze. La cittadinanza di Monopoli, infatti, agiva autonomamente, senza la mediazione di funzionari regi, come è invece nel caso di Brindisi dove l'autorità regia è comunque rappresentata dai camerari di Terra d'Otranto, e senza specificare, anche solo formalmente, l'*assensus* del sovrano. L'accordo riguarda poi specificatamente la circolazione di merci e le modalità degli scambi commerciali tra le due città. I rappresentanti dei ceti dirigenti e l'*uni-*

Riguardo poi all'eventualità che l'alleanza veneto-brindisina possa essere interpretata come espressione di un potere decisionale autonomo della cittadinanza, bisogna innanzitutto precisare che gli autori del documento – com'è chiaramente enunciato nell'*Intitulatio* – furono i due camerari di Terra d'Otranto: Ruggero Pironti e il *notarius* Calo. Questi si impegnavano, insieme all'*universus populus Brundisii*, e «salva ordinatione et precepto domini illustrissimi regis nostri Frederici», a rispettare le condizioni di un accordo la cui efficacia coinvolgeva, oltre che gli stessi brindisini, anche tutta la popolazione regnicola. Proprio l'estensione del patto a tutti i sudditi del regno rafforza sul piano istituzionale il ruolo dei due rappresentati dell'autorità regia³⁸. Inoltre non tutte le trentaquattro sottoscrizioni poste a margine del documento sono riconducibili a membri della società brindisina, alcune di esse si devono attribuire a figure di funzionari o burocrati provenienti da altri contesti, o eventualmente ad esponenti della feudalità di Terra d'Otranto, come suggerisce la presenza di nomi come quelli di *Ursus de Troia*, *Goffridus de Francavilla*, *Nicolaus Boccoetici* di Bari³⁹.

versus populus monopolitanus assicuravano, infatti, a tutti i cittadini di Ragusa «eam vero amicitiam et securitatem, quam volumus in nostris consulibus a vobis percipere, vobis offerimus et exponimus in civitate nostra et in portibus nostre pertinentie, tam in veniendo quam in redeundo, cunctis civibus et hominibus vestris nullamque eis molestiam vel iacturam a nostralibus eis inferi permittemus, sed salvi et securi veniant et redeant cum personis, rebus et mercimoniis suis». Una trascrizione di questo documento si trova in DE ROBERTIS, *Notazioni critiche sul trattato tra Brindisi e Venezia*, p. 211, n. 10.

³⁸ *Act. Imp.*, I, n. 583, p. 470: «Vos autem, sicut nos vobis, hoc idem nobis facere volentes, Iohannes Basilius et Thomas Phaletro, capitanei predicti stollii Venetie, navium et galearum, iurare fecistis in aminam vestram super sancta Dei Evangelia, quod dominus vester Henricus Dandulus dux Venetie precepit vobis, ut regnum Sicilie et Apule vel homines ipsius regni, in regno vel extra regnum non offenderetis in personis vel rebus eorum».

³⁹ Un *Urso* risulta essere giudice di Troia negli stessi anni in cui venne stipulato il trattato veneto-brindisino (CARABELLESE, *Il Comune pugliese*, pp. 119-120); mentre un *Goffridus de Francavilla* è registrato nel *Catalogus Baronum* tra i *milites* di Taranto (CUOZZO, «*Quei maledetti Normanni*», p. 65). Tuttavia l'identificazione tra il *Goffridus miles* di Taranto e il *Goffridus* sottoscrittore del patto veneto-brindisino rimane dubbia a causa della distanza cronologica che separa le attestazioni relative ai due personaggi.

Le sottoscrizioni, poi, di sei personaggi: Apulio, Bisanzio, Niceforo, Guerrisio, Costantino e Mercurio, contraddistinti dal titolo di *comitus*, contribuiscono a definire ancora meglio la natura e le finalità meramente militari dell'accordo concluso con i Veneziani. A differenza di altre realtà dell'Adriatico dove questa qualifica poteva indicare, in maniera generica, l'addetto al reclutamento dei galieti o semplicemente il capo ciurma di una nave, anche privata, all'interno dei confini del *Regnum* la figura del *comitus* deve essere esclusivamente ricondotta alla carica di ufficiale della flotta regia. In quanto tali i sei *comiti* brindisini si trovavano direttamente impegnati a rendere esecutive le prescrizioni contemplate nel trattato, essendo per primi tenuti a garantire che non fosse fornito alcun genere d'aiuto ai nemici della Serenissima⁴⁰.

La definizione di *universus populus Brundisii*, volendo escludere i funzionari provinciali, gli ufficiali della flotta regia, i

⁴⁰ Negli *Statuti del Mare* di Ancona, risalenti alla fine del XIV sec., alla figura del *comito*, nelle rubriche 81 e 82, erano assegnate le funzioni di semplice capo ciurma. Il *comitus* si occupava sia del reclutamento a terra dei galieti che della loro disciplina a bordo (MURINO, *Andar per mare*, pp. 111-112). A Taranto invece, intorno alla metà del XV sec., *comitus* era la qualifica attribuita a chi risultava «idoneo e sufficiente nell'arte del mare, comandare galere et sapere ordinare de varare galere et nave» (ALAGGIO, *Le pergamene*, p. LXVIII). Il Carabellese includeva nel significato del termine *comitus* anche quello di armatore o *patronus* di una nave privata: «poiché i naucleri e i comiti delle galie sia cittadine che regie non sono dei semplici ufficiali di mare, ma anche commercianti e padroni di barche» (CARABELLESE, *Il Comune pugliese*, p. 107). La carica dei sei *comiti* brindisini si deve piuttosto assimilare a quella che viene contemplata, anche se in maniera molto generica, nella raccolta dei *Capitula Regni Neapolitani*, che rispecchia in parte le consuetudini di età angioina. Pur non fornendo una definizione puntuale dei compiti loro assegnati, le diverse rubriche dei *Capitula* assimilano i *comiti* a qualsiasi altro ufficiale regio di porto o di bordo, con funzioni che spesso ricadono nello stesso ambito di competenza dei *prothontini* o dei *viceammirati*, anche se è immaginabile che il *comitus* dovesse essere comunque subordinato alle direttive di questi ultimi (MURINO, *Andar per mare*, pp. 286-288); mentre a Venezia, nel XIII sec., erano denominati *comiti* tutti i comandanti di galea (TOMASIN, *Schede di lessico marinaresco*, p. 15). Sulla carica del *comitus* in età normanna e sveva si veda anche quanto spiegato da BELLOMO, *Società e istituzioni*, pp. 272-273, secondo il quale il ruolo del *comitus* è associato a quello dei «capitani delle flotte», e in questo senso si veda anche la voce *comitus*: «praefectus navis», nel *Glossarium* del Du Cange (II, p. 439).

magistrati cittadini e il catepano Guglielmo⁴¹, piuttosto che riferirsi ad un organo di governo, come pure è dato rivelare in altri contesti cittadini della regione, dove sembrerebbe essere attestata – tuttavia mai in età monarchica – l'esistenza di un consiglio o di un'assemblea cittadina, rimanda ad un gruppo non omogeneo di *testes* chiamati, da un'emergenza diplomatica, a svolgere lo stesso compito normalmente assolto dai *boni homines* in occasione della stesura di un atto pubblico. Garanti, quindi, e non esponenti designati per elezione a rappresentare gli interessi dei diversi gruppi cittadini⁴².

Questa constatazione non esclude affatto la possibilità di riconoscere, nella lunga serie di sottoscrizioni, un segmento significativo degli equilibri sociali maturati durante tutta l'età normanna e di delineare i meccanismi relativi alla genesi dei gruppi di potere operanti in città a quell'epoca. Il criterio seguito nella scelta dei firmatari segnala comunque alcuni personaggi che, per censo, per il legame che univa le loro famiglie al potere centrale o agli enti religiosi, o ancora in ragione della carica ricoperta nell'apparato amministrativo e burocratico locale, godevano di una posizione di prestigio, in alcuni casi superando il ristretto ambito cittadino.

Oltre ad alcuni personaggi qualificati dal patronimico, come *Piziniacus Tancredi de Brundisii filius* o *Gualterius Ioannoccarus domini Bone filius*, *Rogierius de Masina*⁴³, i *magistri Conci-*

⁴¹ In questo documento un solo individuo ricopre la carica di catepano, negli anni immediatamente precedenti, esattamente tra il 1197 e il 1198, l'ufficio è coperto da due individui: Umfredo e Goffredo, entrambi fratelli del diacono Nicola (CDB, I, n. 34, pp. 62-63). La prima attestazione dell'esistenza di un catepano risale al 1135, quando un *Umbrus* sottoscrisse un atto di donazione al monastero benedettino di S. Maria *Sanctimonialium*, definendosi *regius catepanus*. La stessa pergamena fu sottoscritta dal castellano di Brindisi, *Raynaldus Montis Joe*, anch'egli di nomina regia (CDB, I, n. 15, pp. 27-28). Nel 1144 è invece un certo *Iohannoccarus Hugonoldi* a ricoprire la carica di catepano (CDP, XX, n. 94, pp. 201-202).

⁴² Tralasciando gli esempi più noti di Bari o di Trani, sappiamo ad esempio che a Polignano, già alla fine del X sec., esisteva un'assemblea di cittadini, evidentemente designati per elezione, che agiva *vice omnibus hominibus habitantibus civitate Puliniani* (BESTA, *Scritti di Storia giuridica*, p. 80).

⁴³ Nel 1239 il presbitero *Sellectus, beneficialis* dalla Chiesa brindisina, dispone che suo nipote, il diacono Nicola, figlio del presbitero greco Leone *de*

lius e Sansone *de Gambono*⁴⁴ e il nauclerio Nicola *de Vetrilo*, figurano tra i firmatari anche tre esponenti della classe dei *militēs*: Rogerius, *Umfredus Rogerides* e un certo Gentile. Di questi tre personaggi non sembra sia rimasta alcuna altra traccia documentaria, tanto da far dubitare della loro appartenenza alla comunità brindisina. La categoria dei *militēs*, inoltre, durante l'età normanno-sveva compare sporadicamente e sembra rivestire un ruolo veramente marginale nella struttura sociale di questa città (v. Appendice, Tab. II). Se si escludono le rare apparizioni di alcuni membri dell'*entourage* dei conti di Conversano, *testes* in alcuni diplomi della contessa Sichelgaita e di suo figlio Tancredi⁴⁵, durante il corso del XII sec., fino a tutta la prima metà del secolo successivo, i membri della feudalità menzionati dalle pergamene brindisine sono veramente pochi. Uno di questi è *Rao de Talia*, anch'egli parte del seguito di Tancredi di Conver-

Masina, corrisponda al Capitolo brindisino quattro tari d'oro per il possesso della metà di una casa lasciatagli in eredità dallo stesso *Sellictus* (CDB, I, n. 52, pp. 83-84).

⁴⁴ Probabilmente discendenti di Sansone erano sire Francisco Gambone e suo padre, sire Nicola Gambono, proprietari di una *domus cellaria* nel vicinio della chiesa di Ognissanti. Nel 1292 Francesco cedette a Lupo, figlio del notaio Nicola *de Alboreda*, una salma di frumento ed una botte in cambio di una *terra bacua*. La disponibilità a cedere una simile quantità di grano autorizza a credere che sia *Francisco* che suo padre fossero in realtà dei *negotiatores*. Potrebbe confermare quest'ipotesi proprio la presenza, tra le loro proprietà, di una *domus cellaria*, ossia di un magazzino destinato alla conservazione del vino e allo stoccaggio di generi alimentari, soprattutto olio e grano (CDB, I, n. 103, pp. 202-204). Nella documentazione brindisina di XII e XIII sec. la qualifica di *magister* designa, nella maggioranza dei casi, alcune specifiche categorie di professionisti, come i medici *Robertus Anglicus* e *Pascalis* (CDB, I, a. 1202, n. 39 e a. 1248, n. 67), esperti di diritto, giudici o anche notai ed intellettuali, come *Iohannes de Brundisio iudex* (*Ibid.*, I, a. 1271, n. 87), *Ursus Lecterarius* (*Ibid.*, I, a. 1231, n. 50), *Michael de Licio grammaticus canonicus* (*Ibid.*, II, a. 1307, n. 4). Lo stesso appellativo si trova meno frequentemente impiegato anche per indicare gli artigiani, ma è sempre accompagnato dalla specificazione del mestiere esercitato, come nel caso del *magister Iohannes buttarius* o di *Andreas magister ferrarius* (CDB, I, a. 1224, n. 69), o ancora di *Angelus de Matera magister barberius* (CDB, I, a. 1252, n. 70).

⁴⁵ I *militēs Peronus Maritonus* e *Petrus Brunus* sottoscrissero nel 1107 l'atto con cui la contessa Sichelgaita donava al monastero di S. Maria *Sanctimonialium* il casale di Tuturano (CDB, I, n. 11, pp. 20-23).

sano, per il quale, nel 1113, sottoscrisse un diploma emesso a favore della Chiesa brindisina⁴⁶. Il legame che univa questo personaggio alla famiglia dei conti di Conversano è ulteriormente confermato da un documento del 1131, nel quale *Rao de Talia* figura come concessionario dello sfruttamento di una salina del monastero di S. Maria *Sanctimonialium*, lo stesso cenobio fondato alla fine dell'XI sec. dal *comes* Goffredo e da sua moglie Sichelgaita⁴⁷. Allo stesso ente *Rao* donerà, due anni più tardi, alcuni beni, tra cui due case possedute in città⁴⁸. Le notizie invece fornite dal *Catalogus Baronum*, relativi evidentemente ad una situazione posteriore alla redazione dei documenti finora citati, inseriscono *Rao de Talia* tra i feudatari *in capite de domino rege* in Nardò⁴⁹. L'assegnazione di questo feudo e il conseguente allontanamento di *Rao de Talia* dal contesto brindisino, si potrebbero interpretare come immediata conseguenza della sconfitta inferta da Ruggero II a Tancredi di Conversano, uno dei maggiori fautori della resistenza opposta dalla feudalità pugliese al sovrano⁵⁰.

Le condizioni che determinarono l'inclusione della città nel demanio regio, ma soprattutto le cause che concorsero a inibire l'affermazione della classe feudale, decretandone un ruolo marginale durante tutta l'età normanno-sveva, devono invece essere ricondotte sia all'atteggiamento politicamente ambiguo da questa tenuto nei confronti della monarchia sia, soprattutto, all'importanza strategica che evidentemente i sovrani normanni

⁴⁶ *Ibid.*, I, n. 12, pp. 23-24.

⁴⁷ *Ibid.*, I, n. 13, pp. 24-25 «A solis ortu saline et platee domini Raonis Talie quas a parte vestre ecclesie tenet».

⁴⁸ *Ibid.*, I, n. 15, pp. 27-28; questa donazione fu sottoscritta anche dal *miles Attardus*.

⁴⁹ CB. com., § 261.

⁵⁰ «Deinde super Brundisium urbem predicti Tancredi veniens [Ruggero II], eam nimio obsidionis rigore tamdiu oppressit, donec urbicole non diu tollerantes eis seseque dedere», ALESSANDRO DI TELESE, *Ystoria Rogerii*, XII, p. 13. Un resoconto degli avvenimenti di questi anni si trova anche nella cronaca dell'arcivescovo salernitano Romualdo Guarna (ROMUALDO SALERNITANO, *Chronicon*, pp. 97-411, aa. 1132-1133), il quale però non è informato, quanto il Telesino, sul ruolo di Tancredi e sul destino dei protagonisti della ribellione dopo la controffensiva messa in atto da Ruggero II.

attribuirono al porto brindisino. Tale importanza fu valutata in relazione alla vulnerabilità dello scalo, in quanto facile varco di frontiera nell'eventualità che una sollevazione dei baroni potesse incoraggiare l'intervento bizantino, come infatti accadrà durante la ribellione del 1154 contro Guglielmo I. Questo timore, ma soprattutto la consapevolezza della funzione logistica che la città, con il suo ricco entroterra, poteva assolvere in previsione dei piani espansionistici che di lì a qualche anno lo stesso Ruggero II avrebbe messo in atto ai danni del *basileus*, si sarebbero tradotti nel tentativo di arginare il più possibile il peso politico dei baroni. La promozione dell'incremento patrimoniale degli enti ecclesiastici e il conseguente indebolimento della capacità di controllo della feudalità sulle risorse economiche del territorio cittadino si sarebbero dimostrati determinanti per la riuscita di questo disegno. E i successori di Ruggero II avrebbero seguito la stessa linea di condotta sostenendo costantemente con donazioni, privilegi ed esenzioni sempre maggiori, la preminenza della Chiesa nel seno della comunità brindisina, e rendendo sempre più solida la trama di relazioni che saldava gli interessi di clero, arcivescovo e monarchia⁵¹.

La gestione quasi esclusiva da parte della Chiesa locale delle rendite fondiari e l'esercizio di poteri signorili su sezioni considerevoli dello spazio urbano, come si vedrà meglio in seguito, influenzò pesantemente le condizioni economiche degli altri gruppi sociali, danneggiando maggiormente proprio il ceto dei *milites*, i quali si vedevano progressivamente privati della base stessa del loro potere: la terra. Esemplicativo il caso dell'unico *miles* ricordato dalla documentazione brindisina nel 1260, tenuto a corrispondere un censo annuo alla Chiesa brindisina in quanto concessionario di una casa della stessa⁵².

⁵¹ Questo accadde per tutta l'età normanna, ma anche quando Onorio III decise di privare il Capitolo brindisino della facoltà di eleggere il proprio presule, agli inizi del XIII sec., tutti gli arcivescovi di Brindisi si mostrarono fedeli sostenitori della politica imperiale, anche negli anni cruciali dello scontro con Gregorio IX (VENDOLA, *Documenti tratti dai Registri Vaticani*, a. 1227 n. 168, p. 145).

⁵² CDB, I, n. 78, pp. 137-143, p. 139: «in viciniu veteris pistiniar ... domus Nicolai militis». Questo documento è relativo ad un'inchiesta ordinata da

Indirizzi politici della monarchia e limitazioni imposte dalla preminenza economica di clero ed istituti religiosi spiegherebbero, quindi, sia l'ingresso di alcuni esponenti di questa categoria nel ceto dei funzionari regi, sia il percorso attraverso il quale l'aristocrazia feudale ha finito con l'essere scarsamente rappresentata, se non del tutto assente, anche in quelle liste di *probi viri* o *boni homines* che, specie in età sveva, fotografano la composizione sociale dei gruppi dirigenti.

Proprio le sottoscrizioni del trattato veneto-brindisino mostrano con estrema chiarezza sia come il rapporto numerico dei firmatari giochi a favore del ceto funzionariale, il cui sviluppo fu favorito dall'accentramento amministrativo operato dalla monarchia subito dopo l'inclusione della città nel demanio regio, sia la presenza di un'influente minoranza costituita dalla colonia di *negotiatores* ravellesi e scalesi trasferitisi a Brindisi già a partire dalla seconda metà del XII sec. Tra i firmatari dell'alleanza stipulata con i Veneziani l'apparizione, oltre che del camerario Ruggero Pironti, di altri due membri della stessa famiglia, Giovanni Pironti, figlio di Pantaleo Pironti, e Mauro Pironti, *Ravellensium iudex*, denota il grado di integrazione nella comunità brindisina, ma anche la rilevanza del peso politico che queste famiglie erano riuscite a conquistare. L'ascesa sociale di Mauro Pironti si contraddistingue inoltre dall'essere stato questi il donatore del monumentale ciborio marmoreo che sovrastava l'altare maggiore della cattedrale⁵³.

Manfredi sulla consistenza patrimoniale della Chiesa brindisina. Nella documentazione superstite non troviamo mai più un altro *miles* tra i titolari di beni immobili, nemmeno occasionalmente citato tra i confinanti di altri medi e piccoli *possessores* del distretto brindisino.

⁵³ Di quest'opera si conserva memoria in una visita pastorale del 1624: «Tabula altaris est integra de marmore cum tribus gradibus similiter marmoreis, et cum baldachino marmoreo, in quo adest inscriptio consecrationis, videlicet, HOC FIERI FECIT MAURUS PIRONTUS HONOR XRI QUO REGNA POSSIT HRE DI» (*Octava visitatio generalis*, f. 13). Il testo di quest'epigrafe è riportato anche in JURLARO, *Studio sulla cattedrale di Brindisi*, p. 244, n. 68. Alla colonia di mercanti ravellesi e scalesi di Brindisi fa riferimento anche MOSCATI, *Colonie Amalfitane nell'Italia Meridionale*. Un breve cenno si trova anche in CAMERA, *Annali delle due Sicilie*, vol. II, p. 351, dove è ricordata l'esistenza in Brindisi di una chiesa intitolata a S. Maria Amalfitana. La «diaspora» amalfi-

Il numero più consistente di *testes* in questa occasione era, però, costituito da funzionari, ex funzionari, o anche da membri di famiglie da cui avevano tratto origine almeno due generazioni di amministratori locali e provinciali, come *Eustasius*, figlio del *dominus Achilles de Brundisio*, *magister camerarius* di Terra d'Otranto intorno alla metà del XII sec., o come *Petrus*, figlio del giudice Maraldo⁵⁴. Alla stessa categoria appartenevano anche *Matheus de Brundisio olim camerarius*, e un *camerarius comitis Margeriti*, di cui non si è conservato il nome⁵⁵.

Membri della corte catepanale dovevano essere i giudici *Iohannes*, *Boso* e *Benedictus*, tutti e tre qualificano la loro sottoscrizione associando al titolo di *iudex* l'attributo *regalis*, chiarendo, in questo modo, le modalità di accesso alle magistrature cittadine⁵⁶. Il giudice *Benedictus* risulta far parte della curia catepanale ancora nel primo decennio del XIII sec. Nel 1202, insieme al giudice *Iohannes miles*, presiedette alla redazione dell'atto di donazione di una casa al monastero benedettino di S. Maria *Sanctimonialium*⁵⁷; mentre, nuovamente insieme a *Iohannes miles* e ad un altro giudice, *Iohannes de Iudice Lupone*, *Benedictus* era componente dell'«*imperialis curia*», presieduta dai catepani Giordano Muscettola e Stefano *de Sancto Blasio notarius*, che nel 1212 fu convocata allo scopo di dirimere una controversia sorta per la locazione di una nave tra i due veneziani Simone Canale e Nicola d'Abiola⁵⁸. *Iohannes* invece era già stato giudice della curia catepanale nel 1187 quando, insieme ai colleghi *Angoctus* e *Lupus*, anch'essi sotto-

tana nel *Regnum* è stata oggetto di un lavoro di SANGERMANO, *Caratteri e momenti di Amalfi*.

⁵⁴ Apparteneva forse alla famiglia del giudice Maraldo il *dominus Nicolas de Maraldo* che nel 1245 era membro del Capitolo brindisino (cfr. CDB, I, n. 62, pp. 100-104).

⁵⁵ È documentata l'esistenza di un «*Petrus iam Camerarius comitis Margeriti*» che nel 1205 compare tra i *probi homines* chiamati a sottoscrivere un atto di vendita (CDB, I, n. 40, pp. 68-70).

⁵⁶ Le magistrature cittadine più importanti sembrano essere state di nomina regia fin dai tempi dell'inclusione della città nel demanio.

⁵⁷ CDB, I, n. 39, pp. 67-68.

⁵⁸ MOROZZO DELLA ROCCA, LOMBARDO, *Documenti del commercio veneziano*, vol. II, n. 544, pp. 86-89.

scrittori del trattato stipulato con Venezia, fu chiamato a convalidare un atto fatto rogare da *Rogerius*, priore della chiesa brindisina di S. Spirito⁵⁹. Un altro firmatario è il giudice *Ysaac*, già membro della curia catepanale nel 1194, quando insieme ai colleghi, *Iohannes miles* e *Paulus*, assistette alle stesura di un documento che consentiva all'ammiraglio Margarito di donare *tres domuncula* di sua proprietà alla Chiesa brindisina⁶⁰. Tra il 1197 e il 1198 insieme a suo figlio *Conversanus*, ai catepani *Gaufredus* e *Umfredo*, al fratello di questi ultimi, il diacono Nicola, al camerario Ruggero Pironti, il quale a quel tempo ricopriva la carica di giudice cittadino, e ad altri membri del clero, *Ysaac* aveva capeggiato una rappresaglia ai danni del monastero premonstratense di S. Maria *de parvo ponte*, ritenuto evidentemente colpevole di essersi schierato dalla parte di Marcovaldo di Anweiler, il siniscalco imperiale designato da Enrico VI quale suo successore alla guida del Regno⁶¹. Questo grave atto di violenza, perpetrato contro una fondazione monastica direttamente sottoposta all'autorità della Santa Sede provocò la reazione di Innocenzo III il quale, nel 1198, decretò la scomunica di quanti, «tam clericis quam laicis», si erano illecitamente impossessati dei beni del monastero costringendo l'abate e i monaci alla fuga⁶².

⁵⁹ CDB, I, n. 23, pp. 44-46. La chiesa di S. Spirito, che si trovava nei pressi del porto di Brindisi, nel 1180 era stata sottomessa da re Guglielmo a S. Maria di Monreale (GARUFI, *Tabulario di S. Maria Nuova*, n. 28, p. 17).

⁶⁰ CDB, I, n. 31, pp. 55-56: «Ego Margaritus de Brundisio Dei et regia gratia Comes Maltae et regi victoriosi Stolii Amiratus ac domini regis familiari [...] coram iudicibus Brundisii et aliis probis hominibus subnotatis». Quest'atto recava la sottoscrizione in greco dell'ammiraglio.

⁶¹ Il monastero di S. Maria *de parvo ponte* era stato fondato grazie ai lasciti dell'ammiraglio Margarito a favore di un ente preesistente, sorto «ex populi devotione in commemoratione beatae Virginis». Lo stesso ammiraglio nel 1193 supplicò Celestino III affinché accogliesse la stessa fondazione sotto la protezione della Santa Sede e ne destinasse la reggenza ad un ordine religioso gradito allo stesso pontefice; questi scelse proprio l'Ordine premonstratense, (VENDOLA, *Documenti tratti dai Registri Vaticani*, I vol., n. 88, pp. 83-86).

⁶² CDB, I, n. 34, pp. 62-63; avevano preso parte alla rappresaglia anche un certo Ruggero figlio di Goffredo, Nicola *Veteranus*, i presbiteri Andrea, Salvatore e Giacomo, i diaconi Riccardo *Sanctorum* e Ruggero *de Hydrunto*.

Il giudice *Ysaac* doveva appartenere alla componente greca della società brindisina, la stessa che aveva espresso, verosimilmente fin dai primi anni dell'inclusione di Brindisi nel demanio regio, un numero considerevole di tecnici e uomini di legge, dotati di un alto livello di preparazione professionale sia nel campo dell'amministrazione pubblica, come suggerisce il numero consistente di giudici e notai di origine bizantina tra le fila delle magistrature cittadine o anche nelle cariche del funzionario provinciale⁶³, oltre che nell'ambito della gestione cantieristica e tattico-militare della flotta regia. La maggioranza degli individui che tra XII e XIII sec. ricoprono la carica di *comitus* possiede infatti nomi di origine bizantina. Circa l'etnia di appartenenza dei sei *comiti* che sottoscrissero il patto con Venezia non sembra possano nutrirsi dubbi, ma la stessa constatazione vale anche per gli ufficiali menzionati nella documentazione di XIII sec., come dimostrano gli esempi dei *comiti* Manuele,

⁶³ L'attività del giudice *Bisantius* è attestata nel primo decennio del XII sec. (CDB, I, n. 13, pp. 24-25), *Theodorus* è invece giudice della curia catepanale nel 1144 (CDP, XX, I, n. 94, pp. 201). Petracca è *brundisinus regalis et publicus notarius*, alla fine del XII sec. (CDB, I, a. 1191, n. 26, pp. 49-51), mentre *Theodorus Malingus* risulta essere giudice della corte catepanale nel 1252 (CDB, I, n. 69, pp. 122-124). Alcuni di questi personaggi sono spesso coinvolti nella gestione patrimoniale degli enti religiosi, come dimostra l'attività svolta da *Leo de Athanasio, vicecomes* del monastero benedettino di S. Andrea dell'Isola. Altri invece assolvono specifiche funzioni amministrative per conto di personalità di rilievo, come *Petrus* camerario dell'ammiraglio Margarito, o come *Georgius de Brundisio notarius* del *Iusticiarius Terre Ydronti* nel 1175 (*Ibid.*, I, n. 20, pp. 38-40). Circa i criteri adottati per distinguere gli elementi di origini bizantine dai conquistatori, tranne nei rari casi in cui si dispone di sottoscrizioni in lingua greca, si è fatto riferimento a quanto osservato da Vera von Falkenhausen, ovvero che i nomi costituiscono «il criterio principale per distinguere fra conquistatori e conquistati [...] non succedeva spesso che i Normanni, o quanto meno quelli di maggiore prestigio, adottassero nomi locali. Anche quando essi sposavano donne di famiglia longobarda, i figli ricevevano quasi sempre nomi usuali tra i conquistatori, mentre con nomi locali venivano spesso battezzate le figlie»: FALKENHAUSEN, *I ceti prenormanni*, p. 325. Nel caso di Brindisi la questione è ulteriormente semplificata dal fatto che le famiglie di origini bizantine cominciano ad adottare per i propri figli nomi della tradizione transalpina soltanto nel pieno XIII sec.; per tutto il XII sec. sembra invece prevalere un certo conservatorismo che ci aiuta a distinguere le diverse componenti sociali.

Leone, Eugenio⁶⁴. Il controllo quasi esclusivo esercitato dalle famiglie greche su queste particolari cariche è certamente un indicatore decisivo per spiegare la carriera di un personaggio come Margarito da Brindisi⁶⁵, ed oltretutto efficace per definire, con maggiore dettaglio, le condizioni che influirono sulla decisione presa dai sovrani normanni d'impiantare proprio a Brindisi l'arsenale regio⁶⁶. Allo stesso modo la progressiva specializzazione in questo settore, come in quello relativo all'apparato amministrativo, spiega la marginalità, se non l'assenza, di quelle attitudini all'intrapresa commerciale che, invece, in altri contesti cittadini della Puglia hanno contraddistinto il gruppo greco. Mentre a Trani o a Bari l'elemento bizantino conserverà, fin oltre il regno di Federico II, un interesse costante per i traffici e le attività commerciali⁶⁷, a Brindisi sembra piuttosto as-

⁶⁴ Un *Robertus filius comiti Manuel* sottoscrive un documento nel 1245 (CDB, I, n. 65), un *Petrus filius de comite Leone* fa redigere le sue ultime volontà nel 1248 (*Ibid.*, I, n. 67), *Bonifacius comitus* compare in una pergamena del 1253 (*Ibid.*, I, 71), mentre Eugenio *comitus* compare in qualità di teste in un documento del 1260, insieme a un *Leucius de comito Biscardo* (*Ibid.*, I, 77). Infine un Tancredi *de comito Accardi* nel 1271 (*Ibid.*, I, 87), e un *Guido comitus* teste nel 1298 (*Ibid.*, I, 107), sono gli unici *comiti* a recare un nome non greco, ma siamo nell'ambito di una cronologia ormai troppo tarda per risalire alle origini di questi personaggi. Già dalla prima metà del XIII sec. si assiste, infatti, con progressiva frequenza, all'attribuzione di nomi latini e normanni ad individui che invece provengono da famiglie greche; lo stesso *Robertus* figlio del *comitus* Manuele rappresenta un caso esemplare del verificarsi di questo fenomeno.

⁶⁵ Sulla figura di Margarito da Brindisi rimane ancora valido il lavoro di GIUNTA, *Bizantini e Bizantinismo*, in particolare pp. 62 e sgg.

⁶⁶ È verosimile che fin dai primi tempi della conquista normanna il gruppo greco abbia fornito a signori e principi normanni personale esperto nella tecnica di navigazione, personale che dovette essere impiegato già in quei primi tentativi espansionistici realizzati dal Guiscardo e partiti proprio dallo scalo brindisino. Andrebbe valutata con maggiore attenzione anche l'eventualità della presenza in città degli Armeni che, nell'«ambito dell'impero bizantino», come ha rilevato Vera von Falkenhausen, «costituivano un "élite" anzitutto militare, rappresentata negli eserciti di tutte le province, come in Italia» (FALKENHAUSEN, *I Bizantini in Italia*, p. 93).

⁶⁷ Per Trani si veda VITALE, *La formazione del Patriziato*, in particolare pp. 103-110; per Bari e gli altri centri costieri della Puglia si rimanda a CARABELLESE, *Il Comune pugliese*, ancora valido per l'ampio repertorio di fonti documentarie considerate.

servire la perizia tecnica in materia di navigazione alle esigenze militari della corona, e comunque concentrare tutte le sue prospettive di ascesa sociale nel controllo delle cariche pubbliche.

Esemplificativa sia del grado di competenza raggiunto dai Greci in questo ambito, sia dello stretto legame che univa alcune di queste famiglie al potere centrale, è l'attività svolta presso la corte regia da *Maximianus de Brundisio*, fratello dell'ammiraglio Margarito, *fidelis* e *notarius* di re Tancredi⁶⁸. Altrettanto eloquente è l'esempio offerto dai membri della famiglia del *dominus Achilles de Brundisio*, camerario di Terra d'Otranto intorno alla metà del XII sec.⁶⁹. La documentazione superstite mostra come i suoi discendenti abbiano a loro volta ottenuto importanti incarichi amministrativi e quanto spesso i loro nomi compaiano in liste di *boni homines* che certamente riflettono gli equilibri di potere operanti in città.

Nel 1245 il figlio del *dominus Achilles*, sire *Eustasius*, lo stesso che nel 1199 compariva tra i firmatari del trattato veneto-brindisino, assistette alla stesura del testamento di Pietro *de comito Leone*, sottoscrivendolo in greco, insieme al giudice Spoleto, al protontino Nicola e a suo figlio Giordano, al medico Pasquale, al sire *Iohannes de notario Petro*, al diacono *Ioannes de Salomia*, procuratore del Capitolo brindisino, e al figlio di questi, Pietro⁷⁰. Presente alla stesura dello stesso atto era anche *Philippus*, figlio del sire *Eustacio*, probabilmente lo stesso *Philippus de Brundisio* che tra il 1243 e il 1246 rivestiva la carica di *magne imperialis Curie iudex*⁷¹. *Philippus de sire Eustacio* compare an-

⁶⁸ CDB, I, a. 1191, n. 28, p. 52. Per l'attività svolta da *Maximianus* e la sua identificazione si rimanda a PALUMBO, *Tancredi Conte di Lecce Re di Sicilia*, in particolare pp. 109 e 126. Alla figura di Tancredi furono dedicate due giornate di studi nel 1998 ora pubblicate a cura di VETERE, HOUBEN, *Tancredi conte di Lecce*.

⁶⁹ CDB, I, n. 23, pp. 44-46. Nel 1168 questo personaggio concesse a Lucia, badessa del monastero brindisino di S. Maria *Sanctimonialium*, alcune terre della Curia *ad laborandum*. Il testo relativo alla concessione, pervenuto in forma di transunto in un rogito notarile più tardo, tramanda la sottoscrizione in greco di questo funzionario.

⁷⁰ Cfr. CDB, I, n. 67, pp. 119-120.

⁷¹ *Act. Imp.* I, n. 369, pp. 325-327; n. 388, pp. 339-340.

che tra i firmatari di un altro importante documento fatto redigere dall'*Universitas* brindisina nel 1266 per denunciare al pontefice e a Carlo I d'Angiò i soprusi perpetrati ai danni della cittadinanza dall'arcivescovo Pellegrino⁷². E ancora nel 1273 *Philippus de sire Eustacio* compare tra i *probi viri testes* che sottoscrissero una donazione a favore del Capitolo brindisino⁷³.

La possibilità di accedere alle magistrature cittadine, alle cariche del funzionariato locale e provinciale, come pure ai ranghi di comando della flotta regia, offriva ai membri di queste famiglie l'opportunità di conquistare una posizione di primo piano nella scena brindisina: ne è prova il ruolo del giudice *Ysaac* e di suo figlio Conversano nelle vicende che videro protagonista la città durante i difficili anni della minorità di Federico II. E sono proprio i protagonisti dell'aggressione ai Premonstratensi, insieme ai firmatari del trattato veneto-brindisino, a documentare il processo di formazione di un'*élite* che negli anni successivi alla morte di Enrico VI avrebbe condizionato lo schieramento politico della comunità. Un gruppo di potere fedele alla monarchia normanna, prevalentemente costituito da uomini di legge, ufficiali della flotta regia, funzionari ed ex funzionari della corona, magistrati cittadini in carica e non, che nel 1199 in nome di quella stessa autorità sovrana che rappresentava o di cui comunque riconosceva la piena e assoluta legittimità, strinse l'alleanza con Venezia e che, depredando il monastero dei Premonstratensi, programmò, con il tacito assenso del clero, se non addirittura in accordo con esso, di disfarsi, prima ancora che di un avversario politico, di un possibile concorrente nella gestione e nel controllo delle risorse economiche della città. Esattamente come avrebbe fatto qualche anno dopo sottraendo

⁷² CDB, I, n. 84, pp. 159-160. Pellegrino è lo stesso arcivescovo che già nel 1255 era stato accusato dal Capitolo di usare nepotismo nella concessione di prebende (CDB, I, n. 75, p. 132). Lo stesso era stato imprigionato da Manfredi nel 1257 ed era rimasto in carcere fino al 1266, anno in cui scomunicò l'*Universitas* provocando la reazione della cittadinanza che fece appello al pontefice e al sovrano angioino. Per queste vicende si rimanda a KAMP, *Gli Arcivescovi di Brindisi*, in part. pp. 28-35.

⁷³ CDB, I, n. 87, pp. 167-169.

parte del patrimonio alla *domus* brindisina dei Teutonici, ancora più facilmente etichettabili come fiancheggiatori di Marcovaldo di Anweiler⁷⁴.

Parte di questo ceto di funzionari era sopravvissuto alla sconfitta di Tancredi, come il *camerarius comitis Margeriti*, i giudici *Angoctus*, *Lupus* e lo stesso *Ysaac*, o come *Matheus olim camerarius*. E nonostante alcuni di essi avessero ottenuto posizioni di rilievo nel breve periodo in cui la città si era sottomessa ad Ottone di Brunswick, riuscirono a conservare, anche durante il regno di Federico II, cariche e funzioni di prestigio, creando in questo modo i presupposti affinché ai membri del proprio nucleo parentale fosse garantito, anche per più di una generazione, un più facile accesso ai ruoli più influenti dell'amministrazione cittadina. Ad esempio *Iohannes miles*, lo stesso che aveva sottoscritto nel 1212, come giudice cittadino, la sentenza emanata dalla curia catepanale relativa alla controversia sorta tra Simone Canale e Nicola d'Abiola, datata al primo anno del regno dell'imperatore Ottone, ancora nel 1218, in una pergamena datata invece al ventesimo anno del regno di Federico II, si definisce *regalis iudex*⁷⁵. *Iohannes de iudice Lupone* componente, insieme al giudice *Iohannes miles*, di quella stessa

⁷⁴ Dell'atteggiamento ostile dei brindisini fu vittima, negli stessi anni, anche l'Ordine dei Teutonici. Nel 1121 Federico II, con un diploma emanato da Taranto, reiterò la concessione di beni che suo padre aveva ratificato a favore della *domus Theotonicorum Brundisii*, ricordando come l'aggressione subita dai Teutonici ad opera della cittadinanza li avesse privati di una parte considerevole del patrimonio: «quo tempore Brundisini contra eadem domum insultum temerarium facientes in ipsam et bona eius nequiter et rapaciter irruentur» (*Historia diplomatica Friderici*, II, pars I, pp. 163-165). Episodi di intolleranza contro i sostenitori, veri o presunti, di Marcovaldo di Anweiler si verificarono negli stessi anni anche a Gallipoli e a Bari. In questa città, nel 1199, i cittadini arrivarono persino a sequestrare una nave allestita dall'arcivescovo di Magonza, impedendole di salpare alla volta di Gerusalemme dove avrebbe dovuto recare importanti aiuti militari. E, come a Brindisi, anche in quest'azione dei Baresi si trovarono concordi clero e funzionari cittadini. Particolare avversione verso l'Ordine templare era stata mostrata dall'arcivescovo barese che «dal Cancelliere germanico succeduto a Corrado d'Hildeheim aveva visto togliersi violentemente la chiesetta di S. Clemente in Bari, trasferita ai Templari»: CARABELLESE, *Il comune*, pp. 98-113; in part. p. 102.

⁷⁵ CDB, I, n. 43, 72-74.

curia catepanale, era sicuramente imparentato con Mauro *de iudice Lupone*, a sua volta giudice della Chiesa brindisina nel 1224⁷⁶, e con *Paulus de iudice Lupone*, teste in un atto di vendita del 1231⁷⁷: probabilmente tutti membri della stessa famiglia di cui doveva essere stato capostipite quel *Lupo index* firmatario del trattato veneto-brindisino. Figlio di Mauro *de iudice Lupone* era Giovanni, che nel 1245 è *procurator generalis collecte* per conto della Chiesa brindisina nel distretto di Mesagne⁷⁸. Anche Lupo e *Iacobus* erano figli del giudice Mauro *de iudice Lupone*. Il primo compare come sottoscrittore in una donazione del nauclerio Lupino e di sua moglie Curanna al Capitolo brindisino nel 1252, il secondo è invece chiamato a testimoniare in una inchiesta ordinata da Manfredi nel 1261 allo scopo di accertare l'esonazione del clero dalla colletta dovuta per l'allestimento delle galee regie, la distribuzione delle nuove monete e i delitti rimasti impuniti⁷⁹.

Anche l'appartenenza alle famiglie degli ufficiali della flotta regia sembra offrisse opportunità di carriera nell'amministrazione locale. Nicola, figlio del *comito* Mercurio, lo stesso che aveva sottoscritto il patto con Venezia, si fregia del titolo di sire, dichiarando, nell'inchiesta del 1261 sopra menzionata, di essere stato al tempo dell'imperatore Federico «taxator et collector pro armacione galearum», nel pittaggio di S. Stefano *de Columnis*⁸⁰. *Iacobus de sire Nicolai de Mercurio*, verosimilmente suo figlio, è presente alla cessione dell'usufrutto di una vigna del presbitero *Iohannes* al Capitolo brindisino⁸¹. Ancora nel 1273 un *Petrus de Mercurio* è tra i cittadini chiamati a testimoniare sulle condizioni di salute dell'arcivescovo Pellegrino, convocato dalla Santa Sede per rispondere delle accuse mossegli dai brindisini, ma incapace di affrontare il viaggio perché gravemente ammalato. *Petrus de Mercurio* fu infatti chiamato a

⁷⁶ *Ibid.*, I, n. 47, p. 78.

⁷⁷ *Ibid.*, I n. 51, pp. 82-83.

⁷⁸ *Ibid.*, I, n. 64, pp. 106-115, p. 114.

⁷⁹ *Ibid.*, I, n. 70, pp. 124-126 e n. 79, pp. 144-148.

⁸⁰ *Ibid.*, I, n. 79, pp. 144-148.

⁸¹ *Ibid.*, I, n. 61, pp. 97-99 e n. 68, pp. 121-122.

sottoscrivere il documento che informava la curia pontificia della malattia del presule⁸². Nello stesso documento compare anche *Iacobus de magistro Maroldo*, probabilmente imparentato con il *Petrus*, figlio del giudice Maraldo sottoscrittore del trattato d'alleanza con Venezia, e con Nicola *de Maraldo*, canonico della Chiesa brindisina⁸³.

L'orbita delle relazioni gravitanti intorno agli interessi del Capitolo, ma anche i legami di sangue con i membri del clero e, prima ancora, la vicinanza alla figura dell'arcivescovo, costituivano indubbiamente canali privilegiati per accedere alle magistrature cittadine o ottenere l'assegnazione di incarichi e uffici pubblici. In questo senso la figura del *dominus Petrus de Archiepiscopo* fornisce un esempio quanto mai eloquente. Questi era nipote dell'arcivescovo Pellegrino d'Asti, titolare della cattedra di San Leucio dal 1216 al 1222. Dal 1239 al 1263 *Petrus* compare con una certa assiduità nella documentazione cittadina. Nel 1239 è, insieme a Mauro *de iudice Lupone* e *Iohanes de Ripa*, giudice cittadino chiamato ad assistere alla redazione di un documento con il quale l'arcivescovo confermava ai canonici tutte le prerogative riguardanti la dotazione della mensa capitolare⁸⁴. Ricopre la stessa carica ancora nel 1255, quando assiste alla donazione di una casa da parte di *Francus*, «filius domini Typaldi Rubei buccerii», al Capitolo⁸⁵; mentre nel 1245 è nominato esecutore testamentario, insieme a sire *Nicolaus de comito Mercurio* e a sire Nicola Crasso, dalla figlia di *Francus de Typaldo Rubeo*, Flamenga⁸⁶. Un anno prima, nel 1244, *Petrus* era stato uno dei *probi viri* che presero parte alla cerimonia di sottomissione dell'abate di S. Andrea dell'Isola all'arcivescovo brindisino, insieme ai rappresentanti di tutti gli ordini re-

⁸² *Ibid.*, I, n. 88, pp. 169-172.

⁸³ *Ibid.*, I, n. 62, pp. 100-104.

⁸⁴ *Ibid.*, I, n. 53, pp. 84-87, per questo personaggio si rimanda anche a KAMP, *Gli Arcivescovi di Brindisi*, p. 12.

⁸⁵ CDB, n. 73, pp. 129-130

⁸⁶ Tra i beneficiari dei lasciti testamentari di *Flamenga*, vi era anche Maria, figlia del giudice *Petrus de Archiepiscopo*: «Item dimitto Marie filie iudicis Petri de Archiepiscopo, copertorum umun de xamito cum fundo de purpura» (CDB, I, n. 63, pp. 104-105).

ligiosi insediati in città, il presule della sede suffraganea di Ostuni, i funzionari provinciali, il baiulo e gli altri titolari degli uffici cittadini⁸⁷.

La delegazione di brindisini designati come *probi viri* includeva i nomi dei giudici *Iohannes de Ripa*, Rogerio, Gualterio e Durando, *iudex Ecclesie brundisinae*; dei notai Nicola *de Brundisio*, *Vincentius*, Sansone⁸⁸; dello *scrinarius Iohannes Santillus*, del *magister Iohannes de Neapoli*, medico; di *Petrus de Benevento cambiator*, di *Tancredus de magistro Concilio* – probabilmente il figlio di quel *magister Concilius* firmatario del trattato con Venezia – di *Guglielmus Malicia*, che nell'inchiesta del 1261 risulta essere stato *distributor novae monetae in Brundisio*⁸⁹; e di un nutrito numero di personaggi contraddistinti dai titoli di *dominus* o di sire: il *dominus Thomasius de Brundisio iudex*, il *dominus Iohannes Capice* barone di Lecce, il *dominus Gualtiero Pironti*, sire Nicola Crasso, sire Teodoro di Gallipoli, sire Nicola *de Mercurio*, sire Achille, sire Sergio *de Cibulo*, Sire *Obertus Malastrenba*, sire *Iordanus de Protontino*, sire *Forense Ruginosus*.

Alcuni di questi notabili avevano ricoperto importanti cariche. *Thomasius de Brundisio*, ad esempio, era stato *magister procurator Curie in Apulia*, come risulta dagli atti di un'inchiesta condotta nel 1245 per accertare la consistenza delle decime percepite dalla Chiesa brindisina nel distretto di Mesagne⁹⁰. Sire *Iordanus de Protontino*, figlio del *dominus* Nicola protontino di Brindisi, era stato invece *baiulus* e *dohanerius Brundisii* negli anni in cui era stato arcivescovo Pietro Paparone, ossia tra il 1231 e 1248⁹¹. Tra il 1258 e il 1259 sire *Iordanus de Proton-*

⁸⁷ CDB, I, n. 61, pp. 97-99.

⁸⁸ L'attività di Sansone *imperialis et publicus notarius* è documentata nel 1245 (CDB, I, n. 63, pp. 104-105), nel 1248 (*Ibid.* n. 67, pp. 119-120), nel 1249 (*Ibid.* n. 68, pp. 121-122) e ancora nel 1252 (*Ibid.* n. 71, pp. 126-127).

⁸⁹ *Ibid.*, n. 79, pp. 144-148.

⁹⁰ *Ibid.*, n. 64, pp. 106-115; p. 109: «de mandato domini Thome de Brundisio, magistri procuratoris Curie in Apulia».

⁹¹ «Iordanus filius protontini Brundisii», sottoscrisse nel 1246, insieme al padre Nicola, l'atto di sottomissione di Nicodemo, abate del monastero italo-greco di S. Maria *de Ferurellis*, all'arcivescovo Pietro Paparone (CDB, I, n. 66,

tino era stato *magister portulanus* e *statutus super sale et ferro* in Principato e Terra di Lavoro, e negli stessi anni fu nominato da re Manfredi, insieme a sire *Forense Ruginosus*, procuratore della cattedra brindisina, rimasta vacante dal 1257 fino al 1266 a causa della prigione imposta dallo stesso sovrano al suo titolare Pellegrino⁹².

La documentazione che fa riferimento invece alle figure di Sire Nicola *Crassus* e di sire Teodoro *de Gallipoli* è molto meno esplicita circa l'origine e il tipo di attività svolte da questi soggetti, tuttavia sembrerebbe suggerire la vicinanza di entrambi agli ambienti e alle famiglie dei *negotiatores* locali⁹³. Teodoro di Gallipoli in particolare, fu nominato nel 1225 esecutore testamentario da *Pascasius Factorusus*, figlio di *Ravellus Factorusus*, un ricco mercante di origine ravellese che, grazie ai suoi traffici, aveva accumulato una fortuna tale da permettergli di lasciare in eredità all'*Universitas Brundisii* ben 50 once d'oro per la costruzione di un faro da realizzarsi sulla costa meridionale del porto esterno⁹⁴. *Pascasius* aveva inoltre donato le rendite della

pp. 116-118). Nicola ricopre la carica di protontino ancora nel 1263 quando compare tra i giurati di un'inchiesta manfrediana. In quell'occasione viene infatti identificato come *dominus Nicolaus Protontinus Brundisii* (*Ibid.*, I, n. 80, pp. 148-153). *Iordanus* compare anche in un documento datato al 1253, come acquirente di una terra *vacua* (*ibid.*, I, n. 71, pp. 126-127). Nel testo di questo contratto, però, non si trova alcun riferimento alle cariche di baiulo e doganiere da lui ricoperte. In un'altra inchiesta, ordinata da Carlo I nel 1277 e riguardante ancora una volta i diritti di decima della Chiesa brindisina, sire *Iordanus de Protontino* è tra i *testes fide dignos et rei conscios* chiamati a prestare la loro testimonianza, e in quell'occasione *Iordanus* dichiara di aver ricoperto la carica di baiulo e doganiere al tempo dell'arcivescovo Pietro Papparone (*ibid.*, I, n. 93, pp. 180-188; in part., p. 183).

⁹² KAMP, *Gli Arcivescovi di Brindisi*, pp. 31-33; e dello stesso studioso, *Kirche und Monarchie*, pp. 677-680; in particolare pp. 678-679.

⁹³ Un Bernardo *Crassus* risulta essere marito di una certa Pifania nel 1202 (CDB, I, n. 39); mentre *Guglielmus Crassus* era maritato a *Laurentia*, figlia del *calafatus* Guglielmo, intorno alla metà del XIII sec. (*ibid.*, I, a. 1254, n. 72). Un Nicola *Crassus* risulta essere monaco del monastero di S. Andrea dell'Isola nel 1245 (*ibid.*, I, n. 62); mentre nel 1260 un Andrea, figlio di Giovanni *Crassus*, è concessionario di una terra della Chiesa brindisina posta nei pressi di S. Egidio (*ibid.*, I, n. 78).

⁹⁴ Per le vicende legate alla costruzione di questo faro si veda il paragrafo 5.5.

locazione di alcune sue *domus cellarie*, ubicate sulla *ruga cambi*, al Capitolo brindisino⁹⁵. L'atto che ricorda questo lascito fu sottoscritto, oltre che da Teodoro *de Gallipoli*, anche da Orso figlio di Leone Castaldo, da Costantino figlio *domini Mauri de Muscettula*, da Rao *domini Ryccardi Boccassi filius* e da Leone *filius sire Ursoni Castaldi*. Le sporadiche apparizioni di Teodoro *de Gallipoli* nella documentazione brindisina evidenziano il legame tra questo personaggio ed alcune famiglie di mercanti trasferitisi in città dalla penisola amalfitana, come i *de Maurone Comite* o i ravellesi Pironti, lo stesso ceppo familiare cui apparteneva anche il *dominus Gualterius Pironteus* che, nel 1233, sottoscrisse un atto fregiandosi del titolo di *miles*⁹⁶.

5.4. *La «pratica di mare»: operatori stranieri e intrapresa locale*

Come ha dimostrato l'atto di sottomissione dell'abate di S. Andrea dell'Isola all'arcivescovo brindisino, persistente e attiva è la partecipazione di alcune famiglie di funzionari a momenti significativi della vita pubblica di Brindisi, nel contempo emerge da tutta la documentazione superstita lo stretto legame che le univa agli interessi del clero locale e all'autorità del presule. Altrettanto chiara risulta la progressiva affermazione come ceti dirigenti, di una cerchia di *seniores* in seno alla

⁹⁵ Per il lascito al Capitolo si veda CDB I, n. 49, p. 80; la notizia della somma lasciata per la costruzione del faro si trova invece in un atto della Cancelleria angioina trascritto dallo Sthamer e datato al 1273 (STHAMER, *Dokumente zur Geschichte de Kastellbauten*, n. 817, pp. 81-82).

⁹⁶ Al 1233 risale il contrasto sorto tra Pantaleo Pironti, figlio del *sire* Giovanni Pironti, e Mauro *de Maurone, filius Iohannicij de Maurone*, per la vendita di alcune case site nella Giudaica, le stesse che nel 1208 erano state vendute da Giovanni Pironti a Pantaleone *de Maurone*, figlio di Mauro *de Maurone*. La controversia venne risolta «*coram Stephano et Johanne de Ripa, imperialibus Brundisii iudicibus*», *sire* Ruggero Pironti e *sire Iohannes Pirontus Spanus* «*iudicibus Ravellensium et Scalensium in Brundisio*», *sire* Costantino Muscettola *domini Mauri Musceptule filius*, *sire* Giovanni Muscettola figlio di Eustasio, *sire* Mauro Muscettola figlio di Giovanni Muscettola, *sire* Riccardo *filius Ursoni de Cammara*, e il *dominus* Gualterio Pironti *miles* (cfr. M. CAMERA, *Memorie storico-diplomatiche dell'antica Città e Ducato di Amalfi*, 2 voll., Salerno 1876-1881, vol. II, pp. 341-343).

quale proprio funzionari, burocrati, uomini di legge e particolari tipologie di professionisti, costituivano la quota più rilevante⁹⁷.

La prevalenza di questi individui nei quadri dirigenti della società brindisina si è rivelata in costante crescita per tutto il periodo normanno, e assiste ad un'accelerazione in età federiciana, innescata, come nel resto del Mezzogiorno, dalle accresciute esigenze del più complesso e articolato sistema amministrativo dello Stato svevo e, a Brindisi in particolare, anche dal potenziamento dell'arsenale e dall'istallazione della zecca imperiale. La presenza di queste due importanti strutture ebbe rilevanti ripercussioni sull'andamento generale dell'economia cittadina, e non solo in ragione dei gravami fiscali cui era assoggettata la popolazione in occasione dell'allestimento delle navi imperiali o per la distribuzione nel Regno dei nuovi conii⁹⁸. La presenza costante nel porto della flotta imperiale dovette necessariamente limitare gli spazi e le funzioni che altrove erano invece riservate ai traffici commerciali. Contemporaneamente la possibilità di appaltare alcune cariche amministrative, anche

⁹⁷ La composizione sociale della categoria dei *seniores* a Brindisi coincide in parte con quanto spiegato da Mario del Treppo a proposito dell'uso che del titolo di «sire» si faceva nel Regno. Secondo lo studioso «con esso si designavano persone di prestigio, di estrazione diversa, che esercitavano le professioni liberali o la mercatura. A parte alcune oscillazioni semantiche nel suo impiego, esso non è titolo di nobiltà» (cfr. DEL TREPPO, LEONE, *Amalfi Medievale*, p. 90, n. 15). Anche il titolo di *dominus* a Brindisi non è sempre indice di nobiltà. Lo è sicuramente nel caso del *miles* Gualtiero Pironti, ma spesso risulta prerogativa di alcuni membri del Capitolo, o anche di alcuni funzionari che avevano ricevuto prestigiosi incarichi dalla Corona, come nel caso del già menzionato *dominus* Achille *de Brundisio*, camerario regio di Terra d'Otranto, di *Thomasius de Brundisio magister procurator Curie in Apulia*, o ancora del protontino Nicola; mentre nel 1255 è invece a un *buccerius*, *Typaldus Rubens*, che viene insolitamente attribuito il titolo di *dominus* (cfr. CDB, I, n. 73, pp. 129-130).

⁹⁸ La cittadinanza era infatti assoggettata alle «subventionibus galearum et in distribuzione et collectis nove monete» o anche alla «armazione galearum», si veda per questo l'inchiesta fatta condurre da Manfredi nel 1260 (CDB, I, n. 79, pp. 144-148; in part. pp. 145-146). Per un quadro dell'organizzazione sociale ed amministrativa delle città del *Regnum* in età sveva si rimanda a FASOLI, *Organizzazione delle città*.

con vantaggiose prospettive di guadagno, distraeva sempre di più capitali ed energie del ceto mercantile dalle attività di libera imprenditoria. Se già dalla fine del XII sec. alcuni membri della colonia ravellese e scalsese avevano trascurato le loro consuete occupazioni per aggiudicarsi pubblici uffici e magistrature cittadine o per ottenere la nomina a funzionario regio, come il camerario Ruggero Pironti o il baiulo Giordano Muscettola; nella prima metà del XIII sec. sarebbe aumentato notevolmente il numero di quanti trovavano decisamente più vantaggiosa del commercio la carica di *collector*, di dispensatore dei nuovi coni, come Urso *Castaldus* nominato *distributor* nel 1228 e nel 1232 insieme a un altro ravellese *Thomas de Pando*; di *magister procurator* o di *magister fundicarius*, come Giovanni Pironti, di *magister siclarius*, come *Iacobus de Pando* nel 1248⁹⁹.

È altrettanto vero che per i locali la piazza commerciale di Brindisi dovette diventare in età sveva sempre meno favorevole, sia per la crescente invadenza dei vettori veneziani che qui rifornivano le loro navi di derrate alimentari da esportare in Oriente, o che semplicemente davano a nolo le proprie imbarcazioni per il trasporto di merci, uomini, armi ed eserciti¹⁰⁰; sia a causa della sostanziale indifferenza del potere centrale relativamente alle esigenze legate ad un'economia di scambio. Non

⁹⁹ KAMP, *Gli Amalfitani al servizio della monarchia*, pp. 9-37.

¹⁰⁰ Si ricordi l'accordo che Simone Canale, *nuntius domini Cumiano*, concluse con l'armatore Nicola d'Abiola nel 1212 perché questi trasportasse con la sua imbarcazione «quadraginta militibus et totidem equis, scutiferis et victualibus sibi necessariis» (MOROZZO DELLA ROCCA, LOMBARDO, *Documenti del commercio veneziano*, II, n. 544, pp. 86-88). È probabile che fosse proprio una nave veneziana quella che nel 1204 partì da Brindisi, *onerata victualibus*, alla volta di Costantinopoli per rifornire di viveri la città appena conquistata dall'esercito crociato: «Civitas magna Constantinopolis acquisita est a Francis, et comes Balduinus Flandrie factus est imperator [...] Interea factum est nostris extra civitatem valde carum tempus, ita quod panis duorum denariorum Parisiensium die tertia 26 valeret, et ecce navis de Brundisio venit onerata victualibus, cuius magister vocabatur Lucarius, denique omnes escas emerunt et iuste distribuerunt» (*Chronica Alberici monachi*, pp. 882-883). Il testo che riferisce dell'arrivo a Costantinopoli di questa nave sarebbe tratto da una lettera di Baldovino II, riportata per intero dal cronista nella sua opera.

sembra casuale che Brindisi rimanga esclusa dalla lista di città designate da Federico II quali sedi di fiere¹⁰¹.

Un ulteriore ostacolo alla crescita di un ceto mercantile brindisino era costituito dalla comparsa di nuovi soggetti nella gestione delle rendite fondiari: gli ordini monastico-cavallereschi, insediatisi in città molto precocemente e favoriti dalla corona sveva per l'importante funzione svolta quali intermediari nei rapporti con il Regno di Gerusalemme. Oltre a controllare un'altra considerevole porzione delle risorse del territorio, assorbivano, con i loro ospizi e le loro imbarcazioni, la maggioranza dell'indotto economico che possibilmente creava il transito di crociati e pellegrini. Un quadro molto eloquente di quanto invadente e restrittiva sarebbe diventata nel tempo la presenza nello scalo brindisino, in particolar modo di Templari e Teutonici, basterà ricordare due episodi particolarmente significativi. Il primo riguarda l'illecito sequestro operato il 7 febbraio 1270 dal *magister Ginardus de Templo* il quale, proprio nel porto di Brindisi aveva illegalmente «disrobati» *Fustus Campanilis de Ravello* ed altri mercanti di Fermo, Ancona e Venezia, del carico delle loro navi¹⁰². Il secondo, invece, è ricordato da un atto emesso nell'aprile del 1302 dalla cancelleria di Federico III di Sicilia, in risposta ad una lettera del sovrano aragonese Giacomo II. Quest'ultimo si era lamentato delle scorrerie, «oppressiones et dampna», che lungo le coste barcelonesi il frate *Rogerius de Brundisio*, «Ordinis sacre Domus militie Templi», perpetrava ai danni dei suoi sudditi¹⁰³.

Se l'insediamento di una famiglia, appartenente alla primigenia nobiltà amalfitana, come quella dei *de Maurone Comite* potrebbe far pensare al coinvolgimento dello scalo brindisino in un flusso di traffici di medio-grande scala, lungo l'asse prefe-

¹⁰¹ L'elenco delle città che Federico II aveva designato quali sedi di fiere nel 1234 è fornito da Riccardo di San Germano (RYCCARDI DE SANCTO GERMANO, *Chronica*, p. 371).

¹⁰² NICOLINI, *Codice Diplomatico*, n. XXIII.

¹⁰³ GIUNTA, GIUFFRIDA, *Acta siculo-aragonensia*, n. XXIII, pp. 68-69. Si tratta dello stesso Ruggero Flores, prima templare, poi pirata e quindi condottiero, il cui ruolo giocò un'importante funzione nel contrasto angioino-aragonese.

renziale Bisanzio-Roma – coinvolgimento di cui peraltro non è rimasta testimonianza – la progressiva conversione, tra fine XII e XIII sec., di numerosi membri di quella famiglia nei ranghi dell'amministrazione statale induce a ridimensionare l'effettivo peso che questo genere di attività poteva aver assunto nel quadro generale dell'economia cittadina. Come nel resto della Puglia anche a Brindisi il trasferimento dei mercanti amalfitani sembra sia stato motivato essenzialmente dalla possibilità di inserirsi quali diretti distributori o mediatori nella collocazione sul mercato dei prodotti agricoli e manifatturieri locali¹⁰⁴.

Le poche testimonianze disponibili li descrivono come proprietari o locatari di *domus cellarie*, ossia di magazzini destinati proprio allo stoccaggio di derrate alimentari, soprattutto di vino e olio, se si tiene conto della diffusione che la coltivazione della vite ebbe nell'entroterra brindisino, accanto a quella dell'olivo¹⁰⁵.

Nonostante alcuni di questi individui fossero riusciti ad accumulare ingenti capitali, come Angelo Muscettola o come il già menzionato *Pascasius Facturusus*, appare estremamente significativo che nessuno di loro sia mai ricordato come armatore o *patronus* di un'imbarcazione, a fronte invece della presenza, se pure modestamente documentata, di operatori extra-regnicoli: bolognesi, fiorentini, anconitani, spoletini, persino un catalano e

¹⁰⁴ «Dopo il 1200 gli Amalfitani – ed in particolare i Ravellesi – si trovavano nelle città campane e pugliesi, formando una élite specializzata, esperta nel traffico e di derrate locali, come il grano e l'olio, e di derrate di lusso», (ABULAFIA, *Le due Italie*, p. 16).

¹⁰⁵ Nel 1242 Durando, giudice della Chiesa brindisina, loca per conto della stessa a sire Angelo *de Musceptula* una *domus cellararia* sita «in vicinio ecclesie Sancti Nicolai de Casale contigua et coniuncta» alla casa dello stesso Angelo (CDB, I, n. 57). Anche il ricco ravellese *Pascasius Facturusus* era proprietario, come si è visto, di alcune *domus cellarie* poste nella *Ruga Cambi* (*ibid.*, I, n. 49, p. 80). Che il *cellarium* o anche la *domus cellararia* fossero prevalentemente utilizzati per la conservazione del vino può essere confermato da un inventario dei beni della Chiesa brindisina risalente al 1260, nel quale viene descritto anche un «cellarium ubi reponebatur vinum eiusdem Ecclesie cum habitaculis tribus circa ipsum cellarius sitis» (*ibid.*, n. 78, p. 137). Come verrà mostrato in seguito questa tipologia edilizia risulta molto diffusa anche nel cuore dell'abitato.

un marsigliese, e primi fra tutti, i veneziani che avevano a Brindisi una loro colonia¹⁰⁶. Un *Benedictus magister Venetianum* compare come teste in un documento del 1218. In questo caso l'attributo *magister* rimanda all'attività svolta come giudice della comunità veneziana insediata a Brindisi¹⁰⁷. Una testimonianza anteriore della presenza di mercanti e operatori veneziani nel porto brindisino è data da un documento del 1174 che attesta la concessione di un prestito a Giovanni Nonno di Mazzorbo da parte di un altro veneziano, Giovanni Zimarco¹⁰⁸.

La scarsità di attestazioni è forse imputabile alla natura della documentazione sopravvissuta, proveniente, per la maggior parte, da archivi ecclesiastici. È altrettanto vero, tuttavia, che, relativamente a questo periodo, anche le fonti veneziane fanno raramente riferimento a transazioni riguardanti lo scalo brindisino. Una circostanza imputabile forse ai difficili rapporti con la monarchia normanna, almeno fino al 1175, quando venne finalmente conclusa l'alleanza tra Guglielmo II e la Serenissima¹⁰⁹.

La presenza di mercanti stranieri e la prevalenza, nel porto di Brindisi, delle loro attività rispetto a quelle degli operatori locali risalta maggiormente in piena età angioina. Una testimonianza particolarmente efficace è sicuramente quella offerta dallo spiacevole episodio che vide protagonisti *Iunctus de Ancona*, *Marinus de Marsana*, *Demetrius et Senus* di Corfù. Questi dopo aver raggiunto il porto di Bari a bordo della barca di *Petrus Girardus* di Venezia, salpata da Corfù nella primavera del 1272, furono scambiati per cittadini di Durazzo e posti agli arresti, insieme agli altri membri dell'equipaggio, nel castello della stessa città. Nella supplica rivolta al sovrano per la loro liberazione si dichiararono *habitatores* di Brindisi, affermando di avere domicilio in questa città e che per questa ragione potevano essere considerati «quasi cives Brundisii», e in quanto tali

¹⁰⁶ Per la presenza di altri agenti stranieri si vedano le sottoscrizioni del CDB, I, a. 1245, n. 62, dove compaiono i nomi di *sire Albertus de Bononia*, *Angelus de Ancona*, *Tiroldus de Spoleto*, e di un *Thomasius Catalanus*.

¹⁰⁷ CDB, I, n. 43, pp. 72-74.

¹⁰⁸ MOROZZO DELLA ROCCA, LOMBARDO, *Documenti del commercio veneziano*, I, n. 282, pp. 277-278.

¹⁰⁹ ABULAFIA, *Le due Italie*, pp. 140-141.

il loro arresto costituiva un atto illecito¹¹⁰. *Habitator e mercator* di Brindisi si dichiarò anche quel *Fustus Campanilis de Ravello*, che nel febbraio del 1270 denunciò, insieme ad altri mercanti di Fermo, Ancona e Venezia, il comportamento scorretto del *magister Ginardus de Templo*, il quale nel porto brindisino aveva requisito il carico della loro nave senza averne alcuna autorità. In quella stessa occasione fu sequestrata anche la nave di un certo Matteo veneziano, e persino lo scrivano di bordo fu posto agli arresti nel castello di Brindisi¹¹¹.

Nello stesso anno risulta operante nello scalo brindisino anche il veneto Marco. Il suo nome, insieme a quello di altri mercanti creditori della Curia regia, compare in un registro in cui vennero annotate le somme rimborsate per l'acquisto di stoffe e altre merci¹¹². Anche Guglielmo Lombardo era cittadino di Brindisi. Insieme ai suoi soci stava navigando alla volta di Valona, ma le condizioni del mare lo costrinsero ad approdare nel porto di Durazzo dove fu catturato, posto agli arresti insieme ai suoi soci e gli fu sottratto, con una vera e propria azione piratesca, tutto il carico, per un valore di 50 once. Nell'estate del 1271 Guglielmo rivolse una supplica al re perché fosse applicato l'editto di rappresaglia a carico di tutte le imbarcazioni durazzesche attraccate nei porti pugliesi, e che parte del ricavato della vendita di tali confische fosse assegnato a lui e ai suoi soci a risarcimento del danno economico subito¹¹³.

Ancora a quest'epoca sono mercanti veneziani i frequentatori più assidui dello scalo brindisino, spesso coinvolti in una parte importante delle attività economiche d'interesse regio insieme agli ordini monastico-cavallereschi e ai potenti membri delle famiglie ravellesi, amalfitane e scalesi, Rogadeo, Rufolo e Bove¹¹⁴. In alcuni casi figurano come i vettori preferiti dalla

¹¹⁰ NICOLINI, *Codice Diplomatico*, n. XLVII, p. 36.

¹¹¹ *Ibid.*, n. XXIII; dell'episodio si trova notizia anche in CARABELLESE, *Carlo d'Angiò nei rapporti politici*, p. 136.

¹¹² *Ibid.*, XXIX.

¹¹³ CARABELLESE, *Carlo d'Angiò nei rapporti politici*, pp. 47-48.

¹¹⁴ Sul ruolo ricoperto da questi personaggi nell'amministrazione pubblica e nelle strategie economiche della monarchia nella prima età angioina si

Corona per il trasporto di merci e rifornimenti militari; più spesso si trovano impegnati a curare i propri affari in questo scalo interessato dalla loro presenza già da quasi un secolo. A dimostrazione di come nel corso del XIII sec. l'andamento delle loro attività commerciali nello scalo brindisino e in tutta la Puglia abbia ormai assunto carattere di continuità, anche in ragione delle speciali franchigie concesse dalla monarchia, è il contenuto di un mandato regio, emanato nel maggio del 1273. Carlo I d'Angiò ordinava che fosse concentrato a Brindisi il maggior numero possibile di imbarcazioni appartenenti alla flotta regia. Inoltre disponeva che Guglielmo di Sant'Onorato, ufficiale responsabile della riparazione e dell'equipaggiamento delle imbarcazioni regie in Puglia, allestisse altre dieci navi, in qualunque modo, anche a costo di sequestrarle a privati. Da questa disposizione erano escluse le navi dei cittadini della Serenissima, e contemporaneamente il sovrano ribadiva l'ordine, già dato ai portolani di Brindisi, di non ostacolare o interferire minimamente negli affari dei veneziani, estendendo l'efficacia dello stesso mandato a tutti agli ufficiali responsabili di altri scali pugliesi¹¹⁵.

A partire, quindi, dagli anni di regno di Carlo I la frequentazione di Brindisi da parte di operatori stranieri sembra aumentare progressivamente, e maggior rilievo assume la funzione strategico-militare di questo scalo, ovviamente in un rapporto direttamente proporzionale agli interessi che la corona angioina nutre nei confronti dell'altra sponda dell'Adriatico e di Costantinopoli, interessi che motiveranno in seguito le scelte matrimoniali dei principi di Taranto e dei loro eredi¹¹⁶.

In primo luogo allo scalo brindisino è destinata una funzione primaria nella sorveglianza che la corona angioina in-

veda KAMP, *Ascesa, funzione e fortuna dei funzionari scalesi*; e MOSCATI, *Colonie amalfitane nell'Italia Meridionale*.

¹¹⁵ KAMP, *Ascesa, funzione e fortuna dei funzionari scalesi*, p. 121, n. 1.

¹¹⁶ Per i rapporti con l'Oriente dei principi di Taranto si rimanda a KIESEWETTER, *I Principi di Taranto e la Grecia*. Per le relazioni tra le due sponde dell'Adriatico risulta ancora utile per una ricerca di base la bibliografia contenuta nel lavoro di PALUMBO, *Per un Codice diplomatico dei rapporti tra le due sponde Adriatiche*.

tende esercitare sui traffici dell'Adriatico, e al protontino di Brindisi, fino a tutta la seconda metà del XIV sec., è assegnata la delicata mansione di responsabile della flotta regia nelle operazioni di controllo e mantenimento della sicurezza su tutte le rotte che interessano le coste pugliesi. Ampiamente attestato è l'impegno di questi ufficiali nella vigilanza sulle esportazioni illecite di merci dal Regno e, in particolare, di grano. Nel maggio del 1277 il protontino di Brindisi *Pascasius de Guarino, prepositus custodie marittime Apulie*, intercettò al largo delle Tremiti una terida di veneziani e tre barche di Termoli sorprese ad esportare frumento senza licenza del sovrano. Tra il carico delle navi sequestrate, erano state trovate anche armi di vario genere, balestre, armature di ferro, scudi, ancore, vele e diversi componenti necessari all'equipaggiamento di navi. Il sovrano ordinò che tutte le imbarcazioni sequestrate fossero trasferite a Brindisi e consegnate a «Serico Caballerio de Brundisio, preposito tarsianatus Curie in Apulia», perché «ad opus nostre Curie cum diligentia conservanda». Gli equipaggi sarebbero stati posti agli arresti nel castello di Bari, mentre le navi, insieme al loro carico, sarebbero state confiscate, trasferite nel porto Brindisi per essere riparate ed acquisite al numero della flotta regia¹¹⁷.

Le prove fornite dai Registri Angioini circa l'importanza della funzione militare attribuita al porto di Brindisi dovevano presentarsi in numero veramente cospicuo; basterebbe ad avvalorare questa osservazione l'ampio repertorio documentario cui fece riferimento, agli inizi del secolo scorso, il Carabellese¹¹⁸.

Da Brindisi partivano i rifornimenti e gli equipaggiamenti per gli eserciti impegnati in Albania e in Romania, come quando nel 1269 il sovrano ordinò al protontino *Pascalus* di predisporre l'allestimento di una galea e di un *lignum subtilis* che sarebbero serviti ad *Arnaldus de Alnay* per recarsi a Vene-

¹¹⁷ NICOLINI, *Codice Diplomatico*, nn. CLXXXII/III/IV.

¹¹⁸ A proposito dell'importanza militare riconosciuta da Carlo I allo scalo brindisino, Carabellese stesso sottolineava come: «In tutti questi anni, fino al 1279, fu continuo, sebbene intermittente, l'invio di armi, vettovaglie e navi da Brindisi» verso le rive frontaliere dell'Adriatico (CARABELLESE, *Carlo d'Angiò nei rapporti politici*, p. 31).

zia; mentre l'allestimento di un *vaxellus* era giustificato dal trasporto di dieci cavalli in Romania, da consegnare al re di Francia¹¹⁹. Così come nel marzo del 1273 da Capua Carlo I ordinava al viceammiraglio del Regno e agli altri funzionari preposti all'arsenale di Brindisi, Guglielmo *de Sancto Honorato*, il notaio Pietro di Trani e Dionisio Campulo di Brindisi, di equipaggiare un galeone che conducesse a Valona, per portare a termine un'urgente missione, lo stesso viceammiraglio con il suo servitore e con *Iacobus de Eglis*, fedele valletto del re¹²⁰. Nel 1274, invece, è *Iacobus Cassolus*, mercante veneziano, a concedere a nolo alla Curia regia la sua terida per trasportare da Brindisi a Durazzo il grano da distribuire agli *stipendiarii, milites, armigeri, equites et pedites*, Cristiani e Saraceni, «*ibidem morantes cum nobili viro Anselmo de Chau, capitaneo Albanie*»¹²¹. Due anni dopo, ancora dal porto di Brindisi, sarebbero dovute partire due navi della Curia, la «San Vincenzo» e la «San Nicola», capaci ognuna di trasportare 527 salme di frumento, 580 salme di orzo e 3000 di olio, destinate agli approvvigionamenti del castello di Durazzo e agli «*stipendiariis regie Curie ibidem morantibus*»¹²². Nel dicembre del 1275 Il porto di Brindisi fu indicato dal sovrano quale terminale dove far confluire tutto il grano e l'orzo accumulato dagli ufficiali regi per poi essere messo in vendita «*apud Venecias, partes Scalvonie, Clarenciam, Acon, Tunisium, Bugeam et partes alias Barbarie*»¹²³. I mercati privilegiati per la vendita delle granaglie restavano comunque quelli della Romania e dell'Egeo, la vicina Negroponte e Chiarenza, in particolare, dove nel 1272 il re fece spedire, proprio da Brindisi, su una nave al comando del secreto di Puglia, oltre 1000 once d'oro, il biscotto e diverse vettovaglie da distri-

¹¹⁹ NICOLINI, *Codice Diplomatico*, n. XXII, pp. 18-19.

¹²⁰ CARABELLESE, *Carlo d'Angiò nei rapporti politici*, p. 53, n. 2.

¹²¹ NICOLINI, *Codice Diplomatico*, n. XCII, pp. 85-86.

¹²² *Ibid.*, n. CLVII, pp. 151-153. La quantità di grano disponibile a Brindisi non era sufficiente. La «San Nicola», guidata da Accardo *de Comito Thomasio*, e con a bordo il notaio *Guillelmus de Capua*, entrambi *cives Brundisii*, dovette raggiungere il porto di Bari, dove era stato trasportata la restante quantità di grano necessaria, acquistata dai funzionari regi a Matera.

¹²³ *Ibid.* n. CXLII, pp. 126-129; e n. CXLIV, p. 130.

buire alle sue milizie impegnate in Romania, insieme a 1500 salme di frumento e 300 d'orzo da collocare sul mercato locale.

Brindisi costituiva inoltre uno dei terminali più utilizzati, essendo sede dell'arsenale regio, di una specifica tipologia di importazioni, quella del legname della Schiavonia¹²⁴. E proprio la presenza dell'arsenale regio, cui venne assegnata anche la responsabilità della manutenzione di tutte le imbarcazioni della flotta reale impegnate nell'Adriatico, dovette perpetuare la tradizionale presenza in città di manodopera altamente specializzata nei mestieri cantieristici¹²⁵. Presenza che sembrerebbe confermata, oltre che dal numero consistente di *mandata* regi che ordinano il trasferimento nell'arsenale di Brindisi di navi bisognose di essere riparate o modificate, anche da alcune notizie che ricordano l'approdo frequente di navi private in avaria, come quella di Sergio Bove di Ravello, *habitor* di Trani, noleggiata dal veneto *Iohannes Rana* per il trasporto di sale a Venezia, costretta nel gennaio del 1278 ad attraccare nel porto brindisino per la rottura del timone¹²⁶.

Importante snodo nelle operazioni di controllo sui traffici dell'Adriatico oltre che per le manovre militari destinate alle spedizioni orientali, lo scalo brindisino offriva dunque anche il vantaggio della sua posizione geografica nella pianificazione economica della monarchia angioina, intenzionata a piazzare sui mercati del Mediterraneo i prodotti delle aziende demaniali, sia che si trattasse del grano del Tavoliere, del sale delle saline foggiane e brindisine, come degli allevamenti di bestiame di Terra di Bari, di Terra d'Otranto e della Basilicata¹²⁷.

Questo porto, dunque, anche in età angioina continua ad essere qualificato dalla rispondenza delle sue caratteristiche naturali ad alcune convenienze diplomatiche, oltre che economiche

¹²⁴ CARABELLESE, *Carlo d'Angiò nei rapporti politici*, pp. 41-42.

¹²⁵ *Ibid.* pp. 24-26.

¹²⁶ NICOLINI, *Codice Diplomatico*, n. CCIX.

¹²⁷ Altrettanto vitali erano le importazioni di materie prime dall'entroterra balcanico: metalli e minerali, legno, pelli e tessuti grezzi costituivano le voci più comuni dei flussi provenienti dai porti dalmati (ZAMBLER, CARABELLESE, *Le relazioni tra Venezia e Terra d'Otranto*).

e belliche, fondamentali per la monarchia. Che si trattasse di manovre militari, di tattiche mercantili, di coordinamento per la vigilanza sui traffici commerciali, lo scalo di Brindisi risultava in ogni caso il più idoneo alla soddisfazione di tutte queste esigenze.

Ma tutto ciò che poteva rappresentare motivo di beneficio per la corona, costituì necessariamente fattore fortemente condizionante per lo sviluppo e il normale svolgimento delle attività economiche cittadine.

5.5. *Il cantiere della torre-faro*

Lagopesole 15 agosto 1275

Carlo I d'Angiò al Giustiziere di Terra d'Otranto.

Ci ha riferito un nostro fedele suddito che un certo Pascalis Factorusus, cittadino di Brindisi, avendo considerato i numerosi pericoli in cui incorrono le imbarcazioni nell'entrare e nell'uscire dal porto brindisino, specialmente di notte a causa della scarsa conoscenza dei fondali, ha destinato per lascito testamentario la somma di 50 once d'oro per la costruzione di una torre sulla quale doveva essere posto un segnalatore, volgarmente chiamato faro...¹²⁸.

Le cinquanta once d'oro, frutto della generosità del *Factorusus*, erano state affidate all'amministrazione del presbitero di San Martino e di Giovanni da Messina perché entrambi provvedessero all'edificazione della torre-faro *in località Lucaballu*, sulle coste sud-orientali del bacino portuale esterno. Ma fino a quel momento della torre-faro era stato innalzato soltanto il basamento e l'interruzione dei lavori faceva sospettare un impiego solo parziale del consistente lascito.

Questi i fatti che nell'estate del 1275 furono riferiti a Carlo I d'Angiò, il quale si preoccupò immediatamente di mandare Nicola *de Galiano*, viceammiraglio del Regno, a Brindisi per verificarne in primo luogo la veridicità, ovvero se i lavori fossero mai iniziati e, eventualmente, accertarne lo stato di avanza-

¹²⁸ Il testo è tratto da uno dei Registri angioini per il quale si rimanda al lavoro di STHAMER, *Dokumente zur Geschichte*, n. 817, pp. 81-82.

mento; se il denaro di *Pascasius Factorusus* fosse stato interamente utilizzato o se era disponibile ancora qualche somma residua. In questo caso il giustiziere di Terra d'Otranto avrebbe dovuto farsi consegnare dal presbitero di San Martino e da Giovanni da Messina quanto era rimasto del lascito, quindi provvedere, con denaro del fisco, all'immediata riapertura del cantiere. Anche nel caso in cui non fosse rimasta alcuna somma residua del lascito del *Factorusus*, il funzionario regio era autorizzato ad usare per il completamento dei lavori, una parte consistente delle entrate fiscali pertinenti la provincia di Terra d'Otranto. Chiaramente il cantiere sarebbe stato riaperto solo dopo un accurato preventivo delle spese, compilato da periti fidati e presupposto vincolante all'eventuale concessione in appalto dei lavori¹²⁹.

Nonostante l'evidente utilità di una simile costruzione, la realizzazione di un faro non ha mai rappresentato una preoccupazione rilevante per i sovrani normanni. Sembra che neanche durante gli anni di regno di Federico II ne sia mai stata valutata la reale importanza, e non costituisce certo una circostanza casuale se ad avvertirne l'esigenza, al punto da destinare parte delle sue sostanze alla sua realizzazione, sia stato piuttosto un suddito, o meglio, un mercante di origini ravellesi, quello stesso *Pascasius Factorusus* che in punto di morte si era già dimostrato generoso benefattore della Chiesa brindisina¹³⁰.

Un faro costituiva una guida indispensabile soprattutto per quanti ignoravano la natura insidiosa dei fondali della costa

¹²⁹ STHAMER, *Dokumente zur Geschichte*, n. 817, p. 81 e n. 818, p. 82. Sulla Torre Cavallo e sui lavori fatti eseguire da Carlo I nel castello di Terra di Brindisi è disponibile un recente saggio (CADEI, *Federico II e Carlo I*) dove, relativamente sia alla collocazione della fortificazione di età normanna che alle vicende legate alla costruzione del faro, vengono commessi numerosi errori e sviste grossolane a causa sia della scarsa conoscenza dei luoghi sia, soprattutto, per l'interpretazione non sempre puntuale dei documenti consultati.

¹³⁰ *Ibid.* Per la descrizione delle caratteristiche geomorfologiche della costa in prossimità di Brindisi si veda il § 1.1, mentre per la donazione di *Pascasius Factorusus* alla Chiesa brindisina si veda CDB, I, n. 49, p. 80, oltre che il par. precedente.

brindisina, caratterizzata da numerose secche e scogli affioranti, ed ora per la prima volta era un sovrano angioino a ritenere fondamentale l'opportunità di elevarne uno in grado di segnalare la rotta più sicura per l'ingresso e l'uscita dal porto interno.

È solo l'inizio di una vicenda che avrebbe lasciato traccia efficace del valore riconosciuto a questo porto del Salento dalla corona angioina. L'edificazione del faro fu infatti concepita da Carlo I nell'ambito di un programma molto più articolato, continuatore degli interventi già voluti da Federico II e finalizzato ad ottenere sia la ristrutturazione e l'ampliamento funzionale della fortezza sveva – con la costruzione di un palazzo all'interno del perimetro del castello a scopi residenziali –, sia il risanamento dell'arsenale e l'elevazione di due torri, collocate da una parte e dall'altra dell'imboccatura del bacino interno, destinate a reggere la catena di chiusura del porto (fig. 36b). Il faro costituiva, quindi, un complemento coerente quanto essenziale al programma di potenziamento dell'efficienza logistica dello scalo brindisino, un'opera che il sovrano giudicava strumento indispensabile, «utile universaliter navigantibus omnibus», e particolarmente per le «domibus hospitalis Templi et Theotonicorum propter vassella eorum transfretancia ultra mare»¹³¹.

Ma le reali condizioni del cantiere si sarebbero rivelate molto più complesse di quanto avesse previsto, forse con eccessivo ottimismo, il sovrano angioino. Erano già state date disposizioni perché fosse emanato il bando per l'aggiudicazione in appalto dei lavori e fissata un'adeguata cauzione a carico degli appaltatori per garantire il contratto di stipula, quando il sovrano fu informato da un dettagliato rapporto del giustiziere di Terra d'Otranto delle dichiarazioni rilasciate dal presbitero di San Martino e Giovanni da Messina.

Risultava innanzi tutto che la somma lasciata dal *Factorus* non ammontava a più di 24 once d'oro; che l'esecutore testamentario del Ravellese, un certo Teodoro di Gallipoli, aveva a sua volta donato altre 16 once allo stesso scopo, per un totale di 40 once; che, dopo la morte di Teodoro tutta la somma era stata

¹³¹ STHAMER, *Dokumente zur Geschichte*, n. 817, pp. 81-82.

affidata ai due interpellati, entrambi incaricati dall'ammiraglio del Regno, Filippo Ginardo, di dare inizio ai lavori e di sovrintenderne il cantiere. Tuttavia il denaro disponibile era appena bastato all'innalzamento del basamento, e poco dopo l'inizio dei lavori il cantiere era stato chiuso per mancanza di fondi¹³².

Tutta questa spiegazione non era bastata al sovrano. Nel settembre del 1275 Carlo I ordinò allo stesso giustiziere di verificare, con una perizia tecnica, se la spesa sostenuta per i lavori condotti fino a quel momento corrispondesse effettivamente alla cifra di 40 once. Corrispondenza che fu puntualmente accertata poco prima del 29 novembre 1276¹³³. Intanto era già passato un anno da quando il sovrano aveva dettato le sue prime disposizioni prevedendo il completamento dell'edificio prima dell'inverno 1275. Tuttavia, ancora fino ai primi mesi del 1277, nessun appaltatore si era sentito in grado di presentare un'offerta sufficientemente congrua e di garantire l'ultimazione di un'opera che esigeva, secondo il preventivo compilato dai periti incaricati dal giustiziere, una spesa ulteriore di 286 once d'oro, 26 tari e 10 grani.

La mancanza di offerte preoccupò a tal punto il sovrano da fargli persino prendere in considerazione l'opportunità di costruire una nuova torre, adiacente al basamento già edificato, ma di dimensioni notevolmente ridotte, tali insomma da contenere adeguatamente i costi¹³⁴. Quest'ipotesi non avrebbe avuto seguito, anche perché nell'aprile del 1277 un certo *Rogerijs Dompne Belle de Brundisio* finalmente presentò la sua offerta dichiarandosi disposto a completare le sole opere in muratura per 139 once e 10 tari, calcolando un compenso di 19 tari per ogni canna di muratura perimetrale innalzata, per un totale di 220 canne cui si doveva aggiungere la retribuzione pattuita per

¹³² *Ibid.*, pp. 82-83; n. 822, pp. 83-84. Filippo Ginardo o *Chinardus* aveva ricoperto la carica di ammiraglio negli anni di regno di Manfredi, ed era membro di una famiglia che aveva da sempre aderito al partito filo-svevo. Su questo personaggio si veda anche CARABELLESE, *Carlo d'Angiò nei rapporti politici*, p. 45.

¹³³ *Ibid.*

¹³⁴ *Ibid.* n. 822, p. 84.

la costruzione delle volte, per l'apertura di porte e finestre, oltre che per la realizzazione della merlatura e della lanterna, il tutto per un ammontare di 9 once e 10 tari. L'offerta complessiva di *Rogerijs*, dunque, veniva fissata nella somma di 148 once e 20 tari¹³⁵.

A carico dell'appaltatore brindisino era stata stabilita soltanto la fornitura e posa in opera di tutto il materiale lapideo, nonché la fornitura e posa in opera delle malte, gli oneri dei magisteri, del trasporto, carico e scarico dei materiali necessari alla realizzazione dei soli apparecchi murari. La corona, invece, si riservava di gestire le risorse finanziarie da destinare ad un appalto separato per le opere in legno, serramenti, ferramenta e lavorazioni da fabbro. Nel maggio dello stesso anno, infatti, un mandato regio fa riferimento alle voci di un capitolato per la costruzione e messa in opera di serramenta, pavimenti, porte e scale, riferito ad una base d'asta di 10 once e 25 tari¹³⁶.

Forse proprio la separazione in due diverse gare dovette incoraggiare la presentazione di questa offerta, anche se, soltanto un mese più tardi, il sovrano decise di accettare un ribasso ancora più vantaggioso, quello proposto da *Petrus de magistro Calachuro* di Lecce, il quale si dichiarava disposto a completare, alle stesse condizioni, tutto quanto era già stato pattuito tra *Rogerijs* e la Curia regia, con in più la riduzione di un tari per ogni canna di muro perimetrale innalzata. Pietro avrebbe accettato solo 18 tari a canna, per un totale di 132 once, cui si aggiungevano le 9 once e 10 tari riservate alla realizzazione delle volte, del parapetto, della merlatura e della lanterna. Per queste ultime voci non era stato proposto alcun ribasso, esattamente come era accaduto per l'offerta di *Rogerijs*, ovviamente in ragione del costo maggiore richiesto dalle prestazioni di maestranze da impiegare in quelle parti di fabbrica la cui esecuzione, presentando un maggiore grado di difficoltà, esigeva competenze altamente specializzate. L'offerta complessiva di *Petrus de magistro Calachuro* veniva perciò fissata nella cifra di

¹³⁵ *Ibid.* n. 823, pp. 84-85.

¹³⁶ *Ibid.* n. 829, pp. 93-94.

141 once e 10 tarì, con un risparmio ulteriore per le casse della corona di 7 once e 10 tarì¹³⁷. Se si aggrega a quest'offerta, la spesa prevista per la realizzazione e messa in opera di pavimenti, scale, finestre e porta, ossia 10 once e 25 tarì, la torre-faro sarebbe costata in totale circa 152 once e 5 tarì, poco più della metà di quanto era stato preventivato, quasi due anni prima, dai periti incaricati dal giustiziere di terra Otranto (286 once d'oro, 26 tarì e 10 grani!).

Un'offerta che si sarebbe presto dimostrata solo apparentemente vantaggiosa. In primo luogo è facile immaginare che, se per il solo impianto murario il ribasso si aggirava intorno al 50%, i margini di guadagno per l'appaltatore finivano con l'essere estremamente limitati. L'aggiudicazione, quindi, si sarebbe potuta facilmente trasformare in un impegno piuttosto oneroso per l'appaltatore, il quale oltretutto era tenuto a versare, tramite suoi fideiussori, anche 50 once di cauzione¹³⁸. Pietro si era impegnato formalmente a non risparmiare sulla qualità dei materiali e della malta, per questa ragione, l'unica possibilità di sperare almeno in un modesto guadagno, se non addirittura di rientrare nelle spese, era quella di economizzare sulle retribuzioni degli operai e delle maestranze.

Proprio quando già erano stati spediti i mandati regi per l'esecuzione dei primi pagamenti¹³⁹, poco prima del giugno 1277, i due sovrintendenti nominati dal sovrano, *Nicolaus de Ogento* e *Rogierius de Ripa* di Brindisi, responsabili entrambi di tutti i cantieri aperti a Brindisi, compresi quelli del palazzo, delle due torri della catena e dell'arsenale, lamentarono le enormi difficoltà incontrate nel trovare *magistri muratores* e *incisores lapidum* disposti a prestare la loro opera nella fabbrica di torre *Lucaballu*. La ragione di questo ostacolo si deve imputare evidentemente all'inadeguatezza del salario offerto dall'appaltatore. Carlo I, infatti, si vide costretto ad ordinare ai due sovrintendenti di assicurarsi che i compensi fossero adeguati e che le maestranze ingaggiate fossero realmente qualificate e rispon-

¹³⁷ *Ibid.* n. 824, p. 86.

¹³⁸ *Ibid.*

¹³⁹ *Ibid.* n. 827, p. 88, a. 1277.

dessero ad un numero congruo per una prosecuzione rapida ed efficace dei lavori¹⁴⁰.

Nel giugno dello stesso anno fu emesso un secondo mandato di pagamento per gli appaltatori e contemporaneamente anche per i due sovrintendenti, il cui compenso era stato fissato in 10 grani d'oro al giorno¹⁴¹. Ma nel corso dello stesso mese *Rogerius de Ripa* e *Nicolaus de Ogento* dovettero riferire di una nuova difficoltà sopraggiunta nella gestione del cantiere di torre *Lucaballu*. Questa volta «*Petrus de Calacerio et socii*» non erano stati capaci di trovare garanti disposti a versare le 50 once della cauzione. Si erano resi disponibili unicamente fideiussori per un deposito di sole 20 once. Il sovrano allora si trovò costretto ad accordare questo abbuono, ma contemporaneamente impose la riduzione, in proporzione alla diminuzione dell'ammontare della cauzione, del rimborso relativo alle prime spese sostenute dall'appaltatore¹⁴².

Per tutta la durata dell'estate fino al settembre dello stesso anno, si susseguirono con continuità i mandati di Carlo I, ora all'indirizzo del vicegiustiziere, ora all'attenzione dei sovrintendenti, per sollecitare una rapida conclusione dei lavori e insieme una sorveglianza assidua sulla qualità dei materiali impiegati¹⁴³. Ciononostante ulteriori complicazioni si riproposero anche l'anno successivo, e precisamente nel marzo del 1278, quando il sovrano si preoccupò di ricordare all'appaltatore, per l'ennesima volta, di non trascurare l'obbligo di preparare la malta con una parte di calce viva e due di sabbia¹⁴⁴. A maggio i lavori subirono ulteriori rallentamenti per la mancata distribuzione agli appaltatori del legno che i funzionari regi avrebbero dovuto farsi consegnare da Leone Acconciaioco di Ravello¹⁴⁵. E altri problemi dovettero presentarsi nell'autunno dello stesso anno se il sovrano sentì l'esigenza di nominare due nuovi sovrintendenti, sia alla fabbrica di Torre Cavallo che a quella del

¹⁴⁰ *Ibid.* n. 832, p. 94.

¹⁴¹ *Ibid.* n. 833, p. 95; n. 835, p. 95.

¹⁴² *Ibid.* n. 836, pp. 95-96.

¹⁴³ *Ibid.* nn. 857-848, pp. 96-101.

¹⁴⁴ *Ibid.* n. 852, p. 102.

¹⁴⁵ *Ibid.* n. 860, p. 103.

castello e delle due torri della catena: *Iohannes Marci e Albericus Burgundus*, entrambi designati «ut in predictis operibus continuo supersistant et oculata fide videant et inspiciant, si in eis proceditur iuxta convenciones et pacta abita inter curiam nostram et extallerios ipsorum operum»¹⁴⁶.

Intanto al progetto iniziale della torre il sovrano fece apportare alcune modifiche, tra queste l'aumento dell'altezza complessiva, che da dieci canne veniva portata a dodici, e l'apertura di altre feritoie sulle pareti perimetrali¹⁴⁷.

Si era arrivati alla fine del 1278 e i due nuovi sovrintendenti lamentavano il mancato pagamento dei loro stipendi, nonostante un precedente mandato regio, indirizzato al giustiziere di Terra d'Otranto, avesse già disposto i termini della retribuzione con l'assegnazione di 15 grani d'oro al giorno che sarebbero diventati un tarì se il sovrintendente avesse dovuto mantenere un cavallo¹⁴⁸.

Continuavano ad accumularsi ritardi e il cantiere procedeva sempre più lento. Nell'aprile del 1279 veniva dato ordine a Simone di Belvedere, nuovo giustiziere, di acquistare altro legno secondo le disposizioni che avrebbe dettato *Iohannes de Tullo ingenierius*. Servivano ancora le travi d'abete per montare il pavimento del primo e del secondo piano e «pro faciendis tragnis», materiale per fabbricare le scale, ed altre travi di olmo e frassino per allestire le porte. A questo si aggiungeva l'urgenza di reperire un numero sufficiente di *magistri ascie ferrum* per la lavorazione del legno¹⁴⁹. Contemporaneamente al sovrano giungeva notizia dell'abbandono del cantiere da parte di alcuni operai che, con licenza dello stesso giustiziere, trascuravano sia i lavori del castello che quelli di Torre Cavallo per mettersi al servizio della committenza privata; mentre Pietro *de Calachuro* lamentava il mancato pagamento dello stato di avanzamento dei lavori¹⁵⁰. Furono necessari ben due mandati regi, uno del 6

¹⁴⁶ *Ibid.* n. 869, p. 106.

¹⁴⁷ *Ibid.* n. 871, p. 107.

¹⁴⁸ *Ibid.* n. 872, p. 107.

¹⁴⁹ *Ibid.* nn. 885-886, pp. 114-115.

¹⁵⁰ *Ibid.* n. 888. Simone di Belvedere era subentrato, nella carica di giustiziere di Terra d'Otranto, a Guido *de Foresta*.

maggio ed uno del 6 giugno, destinati rispettivamente a Simone di Belvedere e a *Lodoycus de Montibus*, suo successore nella carica di giustiziere, per sollecitare la liquidazione richiesta dall'appaltatore¹⁵¹.

A quattro anni di distanza dall'emanazione delle prime disposizioni regie, e a due dall'aggiudicazione della gara, lo stato d'avanzamento dei lavori, stando al rapporto redatto nell'estate del 1279 proprio da *Lodoycus de Montibus*, consisteva nell'elevazione dei muri perimetrali di quattro canne al di sopra del vecchio basamento, nella costruzione della scala e della volta del primo piano e nel montaggio delle travi che avrebbero dovuto sostenere il pavimento. In base poi a quanto aveva rapportato personalmente al sovrano l'ingegnere *Iohannes de Tullo*, al cantiere urgeva la prestazione di *magistri* esperti nella lavorazione del ferro che avrebbero dovuto eseguire le disposizioni dirette dello stesso ingegnere¹⁵².

Com'era prevedibile lo stato dei lavori deluse profondamente le aspettative del sovrano. Nel dicembre 1279 Carlo I espresse al giustiziere tutto il suo rammarico per l'insufficienza di quanto era stato realizzato fino a quel momento. La qualità dei lavori eseguiti non gli era apparsa conforme alla rigidità delle sue disposizioni, così come l'applicazione dei termini del contratto stipulato tra Curia e appaltatore, risultava in gran parte disattesa. Fu ritenuto opportuno ribadire con forza l'urgenza del completamento della fabbrica, con un'ennesima, dettagliata, illustrazione al nuovo giustiziere del progetto della torre e della sostanza dei vincoli contrattuali cui era legato l'aggiudicatario della gara, soprattutto relativamente alle modalità e ai tempi d'esecuzione dei lavori. Ma per accelerare i ritmi era fondamentale che il funzionario contribuisse, con una più assidua ed efficiente sorveglianza, alla direzione del cantiere¹⁵³.

¹⁵¹ *Ibid.* n. 890 e 891 p. 116.

¹⁵² «In opere vero predicte turris, que dicitur Lucaballus, invenisti factum esse supra vetus opus olim factum in ipsa turri altitudinis cannarum 4 cum volta et scala, appositis ibi trabibus cum catenis pro tabulamento, quod supra voltam ipsa fieri debet» (*ibid.*, n. 898, p. 121).

¹⁵³ *Ibid.* n. 903, pp. 123-124: «invenimus et vidimus opus huiusmodi imperfectum, et quod usque ad predictam altitudinem cannarum 10 nondum

Pietro *de Chalocuro* doveva essere pagato solo per quanto fino a quel momento aveva costruito, mentre per l'istallazione del segnalatore da collocare al vertice della torre, doveva essere consultato il parere di uno dei «*fidelium nostrorum mercatorum ac Templariorum, Hospitaleriorum et aliorum navigantium, qui per alios portus lanternas ipsas ordinatas pro fano ipso faciendo viderunt et exinde noticiam plenam habent*»¹⁵⁴.

Per accertare che questi ordini fossero integralmente eseguiti, agli inizi dell'anno successivo fu ordinato a Ludovico *de Montibus* di stendere una relazione circostanziata sull'andamento di tutti i cantieri aperti in città, con il resoconto delle spese, del danaro distribuito agli appaltatori e del comportamento tenuto dagli stessi circa le convenzioni pattuite.

Nel febbraio dello stesso anno a *Patricius de Chauris*, momentaneo sostituto del giustiziere, veniva imposto di informare il titolare dell'ufficio della condizione dei cantieri brindisini e di tutti quelli aperti nella stessa giurisdizione, e di ricordare al *de Montibus* le disposizioni contenute in alcuni mandati regi emessi in precedenza che sottolineavano la necessità di stilare un elenco completo di tutti i nomi e cognomi di appaltatori e *credenzerii*, con un richiamo alle condizioni imposte loro dai relativi contratti e con un resoconto puntuale dei pagamenti effettuati fino a quel momento dagli *expensores* regi. Il rapporto che in proposito avrebbe stilato il *de Montibus* si sarebbe rivelato incompleto e superficiale. A questo punto fu imposto al *de Chaurus* di comunicare al suo superiore l'insoddisfazione del sovrano e la sua ferma volontà di vedere finalmente eseguiti alla lettera tutti i suoi ordini¹⁵⁵.

Ma nella primavera 1280 accadde una cosa che nessuno avrebbe mai potuto prevedere. La domenica del 12 maggio la

fuerat per supradictum magistrum Petrum in opere ipso processum, propter quod providimus, ut ipse magister Petrus compleat in opere ipso, sicut facere convenit et debuit, usque ad predictas cannas 10, muro veteri, qui primo ibi factus fuerat, non computato, et reliquum ipsius operis fieri et compleri facias in credentiam cum iustis, necessariis et moderatis expensis curie nostre usque ad totale complementum» (*ibid.*, p. 124).

¹⁵⁴ *Ibid.* p. 124.

¹⁵⁵ *Ibid.* n. 905, p. 125.

torre crollò, o meglio rovinò al suolo quanto fino a quel momento era stato edificato dall'appaltatore Pietro: ben quattro canne in elevato di muratura insieme alla volta del primo livello.

La presenza sul posto di una ingente quantità di macerie rendeva impossibile la determinazione delle cause. Il crollo poteva essere imputato tanto alla fatiscenza del vecchio basamento, quanto alla cattiva esecuzione della sopraelevazione realizzata da Pietro di Lecce. Il giustiziere venne con urgenza incaricato di indagare sull'accaduto. Con l'aiuto del viceammiraglio Simone di Belvedere, e servendosi del parere di mastri muratori e di altri esperti, avrebbe dovuto accertare le responsabilità, ovvero se «*utrum ex ipsius vicio fundamenti an ex predicti operis malitia ipsius ruyne casus emersit*», e insieme far stilare un nuovo preventivo per calcolare le spese di una eventuale ricostruzione¹⁵⁶.

La risposta del funzionario venne inviata al sovrano quasi un mese più tardi. Compiuto un sopralluogo in compagnia di alcuni *magistri muratores*, fu costretto ad accontentarsi di constatare che non si sarebbe potuta effettuare alcuna perizia fino a quando non fossero state rimosse le macerie di cui ogni lato del basamento della torre era ricoperto. Non si poteva, dunque, avere alcuna certezza riguardo alle cause del disastro, almeno fino a quando il re non avesse dato ordine di eliminare il crollo, ordine che fu emesso immediatamente, considerata l'ansia del sovrano di appurare ogni responsabilità. Con la minore spesa possibile si sarebbe dovuto riportare in superficie il perimetro del basamento così che se ne potesse verificare lo stato di conservazione. La premura del sovrano era oltretutto motivata dalla urgenza di accertare al più presto l'idoneità del sito scelto per la costruzione della torre. Le ragioni del crollo potevano essere collegate ad un cedimento delle fondazioni, a sua volta determinato dalla natura del suolo, e una causa naturale avrebbe reso evidentemente impossibile la ricostruzione della torre in quello stesso sito¹⁵⁷.

¹⁵⁶ *Ibid.* nn. 909 e 911, p. 127.

¹⁵⁷ *Ibid.*, nn. 913, p. 128 e 909, p. 127.

Nel giugno dello stesso anno il re espresse al giustiziere la sua decisione di ricostruire la torre nel più breve tempo possibile. Questa volta però il sovrano in persona si riservava la prescrizione degli orari di lavoro delle manovalanze, oltre che dell'ammontare delle rispettive retribuzioni: «quod magistri et manipoli ad opus ipsum pro parte nostre curie conducendi ab ortu solis usque ad occasum non segniter set vigore laborent; quibus iuxta statutum curie nostre super hiis factum solvat de pecunia, quam sibi propter hoc exhiberis et assignaveris, eorum mercedem ad rationem inferius declaratam: videlicet cuilibet magistro muratori tempore estivo ad rationem de gr. 15 et tempore yemali ad rationem de gr. aur. 6 ponderis generalis per diem». Intanto il giustiziere doveva occuparsi personalmente del reperimento dei materiali. La rimozione delle macerie doveva essere terminata al più presto, cedendola in appalto o facendola eseguire in economia sotto la direzione dagli stessi funzionari regi¹⁵⁸.

Il trenta agosto dello stesso anno, dopo che evidentemente furono accertate tutte le responsabilità, fu dato ordine al giustiziere di porre agli arresti *Pietro Calochuro* insieme a «omnes illos qui fieri fecerunt turrim que dicitur Lucavallu ... quia ex ipsorum defectu corrui turris ipsa». I loro beni sarebbero stati confiscati e quindi venduti. Con il ricavato della vendita si sarebbe finanziata la ricostruzione, e se la somma recuperata non fosse stata sufficiente, allora si sarebbero dovuti confiscare e vendere anche tutti i beni dei fideiussori, ovviamente stilando un elenco dei nomi dei responsabili, dei loro averi e del danaro incassato dalla vendita dei rispettivi patrimoni¹⁵⁹.

Dopo la rimozione delle macerie, che era costata al fisco 25 onces d'oro, i periti nominati da *Patricius de Chauris miles*, che intanto aveva ottenuto la carica di *iusticiarius* di Terra d'Otranto, avevano dichiarato che, nonostante sul lato settentrionale del vecchio basamento fosse comparsa una crepa, l'entità di questa era trascurabile, tale comunque da non pregiudicare la

¹⁵⁸ *Ibid.*, n. 914, pp. 128-129.

¹⁵⁹ *Ibid.*, n. 916, pp. 129-130.

riedificazione della torre sulle stesse fondamenta. La rovina del primo livello di innalzamento doveva piuttosto essere imputata all'uso di materiali scadenti. Per i conci era stata usata pietra inadatta particolarmente friabile, come pure la malta era di pessima qualità, al punto che le stesse macerie difficilmente potevano essere reimpiegate nell'allestimento di qualsiasi altro edificio. Fu dato quindi mandato al giustiziere perché fosse stilato un nuovo preventivo per la ricostruzione della torre, apportando un'unica modifica al progetto originario. Assodato che il crollo non era dovuto né a cause naturali, né alla fatiscenza del basamento, né tanto meno alla qualità del progetto, ma piuttosto alla negligenza dell'appaltatore e alla sua cattiva fede, il sovrano decise di apportare un'unica variante, quella di sostituire la volta dell'ultimo livello con un *tabulamentum*, al preciso scopo di alleggerire il carico sulle mura perimetrali, e sopra il *tabulamentum* sarebbe stato allestito il piano della terrazza sommitale¹⁶⁰.

Finalmente dopo aver preso visione delle condizioni del posto, lo stesso Pietro d'Angicurt, al quale era stata affidata la direzione dei lavori al castello brindisino, espresse al sovrano le sue perplessità circa l'opportunità di ricostruire la torre nello stesso sito, esponendogli i suoi dubbi sullo stato di agibilità del basamento e suggerendo la necessità di condurre ulteriori accertamenti sulla qualità delle fondazioni. Il sovrano allora decise di sospendere l'esecutività dei suoi precedenti mandati. Il giustiziere doveva aspettare il suo arrivo a Brindisi e intanto reperire in numero sufficiente i conci di pietra, la calce e tutto il materiale necessario, senza però dare inizio alla ricostruzione. Allo scopo di determinare profondità e condizioni di conservazione delle fondamenta, era opportuno, inoltre, far eseguire uno scavo parallelo ad una sezione del basamento, profondo fino all'intercettazione del terreno d'appoggio. Solo questo accertamento avrebbe potuto definitivamente fugare ogni dubbio sulle condizioni del vecchio basamento¹⁶¹.

¹⁶⁰ *Ibid.*, n. 917, pp. 130-131.

¹⁶¹ *Ibid.*, n. 918, p. 131.

A dicembre dello stesso anno era stato superato ogni ostacolo se vennero nuovamente dettate le disposizioni relative alle norme da seguire per l'esecuzione dei lavori, dall'indicazione dei materiali da impiegare, ai particolari più minuti del progetto esecutivo¹⁶². A metà febbraio del 1281 sarebbero dovuti finalmente iniziare i lavori di ricostruzione. Sarebbero stati ingaggiati «magistros mazonerios seu fabricatores bonos et expertos 8 et manipulos necessarios et oportunos in eodem opere». Il materiale lapideo sarebbe stato reperito e trasportato in *situ*, in più sarebbe stato predisposto lo spazio per la lavorazione della malta, come per altro era già stato ordinato di fare qualche mese prima.

Nel nuovo programma del sovrano la ricostruzione non doveva mai più essere concessa in appalto, piuttosto il giustiziere personalmente diventava l'unico responsabile del cantiere, avrebbe diretto i lavori, sorvegliandone costantemente l'andamento, avrebbe procurato i materiali e reclutato la manovalanza: «ita quod a medietate predicti mensis februarii inantea in opere dicte turre laborari facias per predictos magistros diligenter et continue, iuxta designacionem de ipso opere per nos factam et tibi propterea specialiter assignatam»¹⁶³.

Ma in primavera il cantiere non era stato ancora riaperto; era invece finalmente pronto il rapporto del giustiziere, ordinato quasi un anno prima dal sovrano, sul preventivo delle spese da sostenere per la ricostruzione¹⁶⁴. La relazione ancora una volta era incompleta. Non erano stati inseriti i nomi dei periti incaricati dal giustiziere, nonostante il sovrano avesse dettato precise disposizioni in proposito: «arguimus te prima fronte, quod nomina et cognomina illorum extimatorum, qui predictam extimacionem pro parte curie nostre fecerunt, in eodem quaterno non fuerunt expressa, maxime cum tibi iniunctum fuerit, quod in ipsa extimacione facienda predictorum extimatorum nomina et cognomina expresse faceres denotare»¹⁶⁵.

¹⁶² *Ibid.*, n. 922, p. 135.

¹⁶³ *Ibid.*, n. 924, p. 136.

¹⁶⁴ *Ibid.*, n. 909, p. 127.

¹⁶⁵ *Ibid.*, n. 925, p. 136.

Mentre la curia regia si preoccupava persino di stabilire la retribuzione delle diverse categorie di lavoratori, il giustiziere doveva cercare un sovrintendente ai lavori, del cui operato sarebbe stato ritenuto direttamente responsabile. Stipendiato dalla curia regia, il nuovo ispettore doveva dare prova inconfutabile di onestà, affidabilità e competenza, di essere capace di far eseguire alla lettera le disposizioni del sovrano e di evitare sprechi e inutili ritardi. Al giustiziere, che ora aveva ottenuto la più ampia delega del re per la gestione del cantiere, non sarebbe stata perdonata più alcuna negligenza né alcun ritardo ingiustificato. Doveva dare inizio immediatamente ai lavori utilizzando, per le spese, il danaro incassato dalle *generales subventiones* e dalla riscossione della tassa sulla distribuzione della nuova moneta. Il nuovo ispettore non sarebbe stato più scelto tra i locali. Alla sovrintendenza dei lavori venne designato un francese, il *protomaster Perroctus de Louves de Parisio*, che la Curia regia era disposta a pagare ben 15 grani d'oro al giorno¹⁶⁶.

Il 26 aprile dell'anno successivo il sovrano comunicò al nuovo giustiziere *Philippus de Hervilla*, tutte le condizioni necessarie alla conduzione del cantiere, informandolo prima di tutto del preventivo di spesa che il suo predecessore, *Patricius de Chauris*, aveva fatto compilare e che ammontava ora alla cifra di 357 once 27 tarì e 19 grani: 71 once di differenza dal primo preventivo di spesa e ben 205 once in più rispetto all'offerta presentata da Pietro di Lecce!

Lo stesso funzionario veniva inoltre istruito circa il ruolo e i compiti assegnati agli *expensores* Pietro Paolo di Spoleto, Scannagacto, Giovanni Castaldo e Silvestro *de Hospitali de Brundisio*¹⁶⁷. Come responsabili dell'amministrazione del denaro pubblico, gli *expensores* avrebbero dovuto provvedere a tutti i pagamenti, restando sempre gli unici referenti per tutti i rendiconti di spesa, per tutti i rapporti sullo stato d'avanzamento dei lavori, obbligati ogni volta a registrare o rilasciare ricevuta per tutto il danaro consegnato dai funzionari regi, o da loro distribuito per saldare i diversi conti. Restava preciso dovere del giu-

¹⁶⁶ *Ibid.*, nn. 927 e 928, p. 135.

¹⁶⁷ *Ibid.*, n. 928, p. 135. Gli *expensores* erano stati nominati dalla Curia già nel mese di marzo.

stiziere verificare sempre la veridicità e la rispondenza dei loro rapporti sui movimenti del danaro¹⁶⁸.

La documentazione successiva non è in grado di chiarire se nella primavera dello stesso anno il cantiere fosse stato di fatto riaperto e, nel caso, quale reale progresso avessero raggiunto i lavori di ricostruzione. Da questo momento in poi, e per tutto l'anno successivo, nella documentazione non si trova più alcun riferimento alla fabbrica di torre «Lucaballu». È facile immaginare che il progetto di Carlo I fosse stato definitivamente abbandonato già prima della sua morte.

Dopo il crollo del primo livello della torre era inevitabile che il sovrano attribuisse una parte importante di responsabilità all'incuria dei due soprintendenti reclutati sul posto, e che ne ordinasse la sostituzione immediata con personale di sua fiducia.

Bisogna, tuttavia, sottolineare come gli stessi termini capestro del contratto d'appalto non lasciassero molte alternative all'aggiudicatario. Pietro era stato forse troppo avventato nell'offrire un ribasso corrispondente quasi al 50% per aggiudicarsi una gara che, senza calcoli lungimiranti, si presentava palesemente nei termini propri di un impegno gravoso piuttosto che di un'occasione di guadagno.

L'alto rischio implicito nell'assegnazione era emerso d'altronde fin dall'inizio nella difficoltà di trovare garanti disposti ad assumersi l'onere di anticipare la fideiussione della stipula, e non potendo disporre di capitale proprio per permettersi di anticipare la copertura delle spese fino al saldo dello stato di avanzamento, l'appaltatore si trovò inevitabilmente costretto ad economizzare su materiali e compensi della manodopera, fino a determinare una stretta relazione, sempre più condizionante, tra l'avanzamento dei lavori e l'effettuazione dei pagamenti da parte della curia regia.

Ragioni veramente determinanti per l'insuccesso del progetto devono attribuirsi, prima ancora che alla malafede di Pietro *de Chalocuro*, ad una gestione economica del cantiere poco efficace, aggravata, oltretutto, dalle modalità, ulteriormente svantaggiose per l'appaltatore, previste per l'esecuzione dei pa-

¹⁶⁸ *Ibid.*, n. 929, p. 136.

gamenti. Gravi inefficienze sono da imputare al mancato coordinamento fra le competenze dei diversi funzionari regi e, prima ancora, all'individuazione stessa della fonte che avrebbe dovuto finanziare l'intero progetto. Il continuo alternarsi di personaggi diversi alla carica di giustiziere implicò il conferimento ogni volta di una nuova delega per la direzione dei lavori e l'alta sorveglianza dei cantieri aperti a Brindisi, l'emissione dei relativi mandati, contenenti disposizioni ripetitive sugli accordi di appalto, sulle condizioni di aggiudicazione, sugli obblighi imposti all'appaltatore.

Tutto questo produsse necessariamente un'inutile perdita di tempo. Ogni nuovo giustiziere esigeva un'esplicita e personale delega da parte del potere centrale, e l'espletamento di tutti i passaggi burocratici connessi a questa pretesa produceva un'ulteriore dilatazione dei tempi, già lunghi, previsti per il reperimento del denaro necessario all'esecuzione dei pagamenti. Reperimento che, a sua volta, era vincolato dalle modalità di riscossione delle *generales subventiones*. Le risorse finanziarie su cui dovevano fare affidamento i funzionari regi per saldare gli stati d'avanzamento, erano già per loro natura assoggettate alle fluttuazioni insite nella prassi del loro reperimento, e il danaro finiva così col rendersi raramente disponibile in periodi compatibili con la progressione delle diverse tappe della fabbrica.

Intanto il comportamento assunto dal sovrano si mostrava tutt'altro che incoraggiante, l'irrigidirsi del suo atteggiamento diffidente e l'assenza di oggettività da parte sua nella valutazione delle condizioni gravose imposte all'aggiudicatario, di un'evidenza innegabile già solo confrontando le cifre dei preventivi con quelle delle offerte di ribasso, sortì solo l'effetto di un ulteriore inasprimento dei rapporti tra le parti.

I documenti successivi al crollo lasciano trasparire, in tutta la sua gravità, il clima di tensione innescato dai sospetti del sovrano e dall'azione repressiva applicata ai danni dei presunti responsabili. La situazione era diventata tanto delicata che persino l'omissione, nella relazione del giustiziere, dei nomi dei tecnici incaricati di stimare la spesa per la ricostruzione, non sembra una distrazione casuale da parte del funzionario regio.

Questi sembra quasi aver preferito trasgredire un ordine del sovrano piuttosto che compromettere i periti da lui stesso incaricati. Nessuno evidentemente voleva assumersi la responsabilità di una perizia che poteva rivelarsi in futuro non corrispondente ad una previsione realistica. Nessuno avrebbe rischiato di diventare la prossima vittima di quella stessa reazione che, subito dopo l'accertamento delle ragioni del crollo, aveva provocato la rovina completa di Pietro e dei suoi soci.

Anche l'unica testimonianza del destino toccato ai fideiussori, ritenuti responsabili del fallimento alla stessa stregua dell'appaltatore, che apparentemente potrebbe essere interpretata come un segnale di benevolenza da parte della Corona, costituisce in realtà un freddo atto dovuto di giustizia. Il notaio Tommaso e Teodoro Stulmafoga di Brindisi, incarcerati in quanto garanti di *Pietro de Calochuro*, supplicarono il sovrano di essere scarcerati in quanto disposti a versare le 34 once d'oro di cui si erano fatti garanti. L'impegno di questa garanzia era stato ripartito tra i due brindisini e un terzo, Nicola Morrone il quale, subito dopo il crollo della torre, si era sottratto agli arresti dandosi alla fuga. Non ritenendo legittimo che i due brindisini pagassero anche la quota spettante al latitante, il sovrano diede ordine di far vendere i beni di Nicola e con il ricavato di coprire la parte di danaro che il Morrone avrebbe dovuto versare. In questo modo sia il notaio Tommaso che Teodoro Stulmafoga sarebbero stati messi nella condizione di restituire solo quanto competeva la loro parte di garanzia, risparmiando loro l'onere di farsi carico anche di quanto era dovuto al fisco dal socio fuggiasco¹⁶⁹. Nessuna notizia, invece, si avrà più dell'appaltatore di Lecce, posto agli arresti e privato di tutte le sue risorse.

Tutta questa vicenda se da un lato contribuisce a dimostrare il forte interesse nutrito per i flussi marittimi di questo approdo, soprattutto in considerazione del consistente impegno finanziario che la monarchia era disposta ad affrontare, per il fallimento in cui si risolse, ribadisce, ancora una volta, il sostanziale disinteresse dei gruppi preminenti della società brindisina per le attività mercantili.

¹⁶⁹ *Ibid.* n. 921, p. 132.

Già l'interruzione dei lavori durata per tanto tempo dopo la morte dei due donatori – il *Factorusus* doveva essere morto intorno al primo quarto del XIII sec. – appare sintomatica in questo senso¹⁷⁰. La soluzione in negativo, poi, non può che essere giudicata come un'occasione mancata, una rara opportunità che avrebbe consentito all'economia cittadina di beneficiare dell'incremento della frequentazione dello scalo anche da parte di agenti eterogenei, non necessariamente legati al successo degli obiettivi economici e militari della Corona. Sarebbe stato solo l'interessamento del sovrano a riportare l'attenzione, anche se molti anni dopo e, come si è visto, senza risultati apprezzabili, su un'urgenza che prima di tutto la cittadinanza avrebbe dovuto sentire come tale.

Al contrario, una prima volta, l'intera comunità si era rivelata incapace di sfruttare a proprio vantaggio la generosità di un privato, così come in seguito non sembra abbia nutrito alcuna considerazione per gli esiti dell'iniziativa sovrana, evidentemente accolta come estranea all'universo dei suoi bisogni più autentici. Un atteggiamento questo che dovette pesare non poco sull'andamento disastroso di tutta quanta la vicenda. Basti pensare alla scarsa attenzione dimostrata dagli stessi supervisori locali, sicuramente giustificati dall'essere stati contemporaneamente impegnati a seguire cantieri molto più complessi e importanti, come quelli del castello o dell'arsenale, ma innegabilmente negligenti nel controllo che avrebbero dovuto esercitare sull'operato dell'appaltatore Pietro. Quest'ultimo, invece, fu lasciato libero di impiegare materiali non idonei, una malta scadente e conci di pietra troppo friabile.

Ancora negli anni sessanta del secolo scorso erano visibili i resti del basamento costruito con i soldi del *Factorusus* e di *Teodoro di Gallipoli*, sopravvissuto a tanti secoli per lasciare l'unica traccia superstita di un progetto che, nonostante la ferma volontà di Carlo I, si sarebbe risolto in un dispendioso fallimento, dimostrando in maniera esemplare il grado di interesse nutrito dai brindisini per le attività mercantili (fig. 1).

¹⁷⁰ La morte del *Factorusus*, dovette verificarsi non molto tempo dopo il 1225, anno in cui fu redatta la donazione in favore della Chiesa brindisina.

Tab. II
Personaggi recanti il titolo di *Miles*

a. 1107	<i>Peronus Maritonus</i>	Sottoscrive un diploma della <i>comitissa</i> Sichelgaida, moglie di Goffredo di Conversano (CDB, I, n. 11)
a. 1107	<i>Petrus Brunus</i>	Anche questo personaggio sottoscrive lo stesso diploma di Sichelgaida
a. 1135	Attardus	Sottoscrive una donazione di <i>Rao de Talia</i> in favore del monastero benedettino di S. Maria <i>Sanctimonialium</i> (CDB, I, n. 15). Feudatario <i>in capite de domino rege</i> in Nardò (CB.com, § 261)
a. 1187	<i>Iohannes</i>	<i>iudex</i> (CDB, I, n. 22)
a. 1187	<i>Iohannes filius magistri Luponi Pauli</i>	<i>iudex (ibid.)</i>
a. 1202	<i>Iohannes</i>	(CDB, I, n. 39)
a. 1219	<i>Iozzolinus</i>	(CDB, I, n. 44)
a. 1243	<i>Eustasius filius sire Andree Yschorinzani</i>	(CDB, I, n. 59)
a. 1244	<i>Gualtierus Pirunteus</i>	(CAMERA, <i>Memorie storico-diplomatiche</i> , vol. II, pp. 343-344)
a. 1244	<i>Magister Iohannis de Neapoli</i>	<i>Medicus</i> (CDB, I, n. 61)
a. 1245	<i>Petrus Zaccaria de Neapoli</i>	(CDB, I, n. 62)
a. 1260	<i>Nicola</i>	Possessore di una casa posta nel <i>tenimentum</i> della Chiesa brindisina (CDB, I, n. 78)
a. 1263	<i>Rogierius Caballerius</i>	(CDB, I, n. 80)
a. 1266	<i>Henricus</i>	(CDB, I, n. 66)

Tab. III
Personaggi recanti il titolo di *Sire*

a. 1224	<i>Maurus Muscettola</i>	
a. 1225	<i>Ursus Castaldus</i>	
a. 1239	<i>Umfredus Patricius</i>	Nel 1246 <i>Umfredus Patricius</i> è <i>iudex Brundisii</i> (CDB, I, n. 66). Nel 1266 un <i>Iohannes Patricius</i> , probabilmente suo figlio, è <i>iudex et syndicus Universitatis Brundisii</i>
a. 1239	<i>Andrea de iudice Iohanne</i>	
a. 1239	<i>Rogerus Pirontus</i>	<i>Regius camerarius Terrae Ydronti</i> nel 1199; tra il 1197 e il 1198 era stato giudice cittadino (CDB, I, n. 34)
a. 1239	<i>Sire Andrea de iudice Iohanne</i>	Un <i>Guglielmus de iudice Iohanne</i> risulta nel 1202 essere diacono (CDB, I, n. 39)
a. 1239	<i>Landus</i>	
a. 1242	<i>Leo Godanus</i>	
a. 1242	<i>Angelus de Muscettola</i>	
a. 1243	<i>Paulus de iudice Iohanne</i>	Nel 1245 un Nicola <i>de iudice Iohanne</i> è <i>notarius</i> (CDB, I, n. 65)
a. 1243	<i>Hismael</i>	Suo figlio Nicola è diacono (CDB, I, n. 53)
a. 1243	<i>Achilles</i>	
a. 1243	<i>Procopius</i> figlio di Giovanni <i>de Procopio</i>	
a. 1243	<i>Petrus de Mango</i>	
a. 1243	<i>Iohannes Crassus</i>	
a. 1243	<i>Andreas Yscorizani</i>	Suo figlio <i>Eustasius</i> reca il titolo di <i>miles</i> (CDB, I, n. 59)
a. 1244	<i>Theodorus de Gallipoli</i>	Esecutore testamentario di <i>Pascasius Factorus</i> e benefattore della fabbrica della torre-faro <i>Luca-ballu</i>
a. 1244	<i>Nicolas de Mercurio</i>	<i>Collector</i> per il pittagio di S. Stefano <i>de Columnis</i> al tempo dell'imperatore Federico II (CDB, I, n. 79)
a. 1244	<i>Sergius de Cibulo</i>	
a. 1244	<i>Osbertus Malastrenba</i>	
a. 1244	<i>Jordanus de Protontino</i>	Giordano <i>de Protontino</i> fu uno dei procuratori della Chiesa brindisina nominato da re Manfredi (CDB, I, n. 77). Era stato anche <i>baiulus</i> e <i>dobanarius Brundisii</i> al tempo dell'arcivescovo Pietro <i>Paronius</i> (<i>ibid.</i> , I, n. 93). Suo padre, <i>dominus Nicolas</i> , ricopriva la carica di <i>imperialis prothontinus Brundisii</i> ancora nel 1248 (CDB, I, n. 67)

a. 1244	<i>Forense Ruginosus</i>	
a. 1245	<i>Iohannicius de Lando</i>	Era stato <i>vicesecretus Curie</i> per la Puglia (CDB, I, n. 93, a.1277)
a. 1245	<i>Cesar Boctzuti</i>	
a. 1245	<i>Albertus de Bononia</i>	
a. 1245	<i>Henricus Russellus</i>	
a. 1245	<i>Nicolas Lombardus</i>	Da un'inchiesta condotta nel 1277 <i>Nicolas Lombardus</i> risulta essere stato doganiere (CDB, I, n. 93)
a. 1245	<i>Riccardus de Intronio</i>	
a. 1245	<i>Lupo de iudice Licorio</i>	
a. 1245	<i>Losta Malignus</i>	Un <i>Theodorus Malignus</i> è, nel 1254, <i>regalis iudex Brundisii</i> (CDB, I, n. 72)
a. 1248	<i>Eustasius</i>	
a. 1248	<i>Iohannes de Salomia</i>	È diacono <i>beneficialis</i> della Chiesa brindisina e <i>procurator</i> del Capitolo nel 1248 (CDB, I, n. 67)
a. 1249	<i>Mathia</i>	Suo figlio <i>Iohannes</i> è <i>iudex imperialis Brundisii</i> nel 1249 (CDB, I, n. 68)
a. 1249	<i>Marcus de sire Eustasius</i>	
a. 1254	<i>Iohannes Peccator</i>	
a. 1260	<i>Guarinus</i>	
a. 1260	<i>Nicolas de Mathia</i>	
a. 1260	<i>Iordanus de Pironto</i>	Procuratore di nomina regia della Chiesa brindisina vacante (CDB, I, a.1260, n. 78)
a. 1261	<i>Angelus Lombardus de Bononia</i>	
a. 1261	<i>Nicolas de Cherio</i>	
a. 1261	<i>Siminius</i>	
a. 1261	<i>Lupus de Trasimundo</i>	Un <i>Gualterio de Trasimundo</i> è <i>iudex</i> nel 1249 (CDB, I, n. 68). Lo stesso personaggio è <i>iudex Brundisii</i> ancora nel 1260 (<i>ibid.</i> , I, n. 78) e nel 1274 (<i>ibid.</i> , I, n. 89). Nel 1290 sono documentati anche un <i>Bartholomeus de Trasimundo</i> , figlio del giudice <i>Gualterius</i> , e <i>iudex</i> della Chiesa brindisina (<i>ibid.</i> , I, n. 102-106), e un <i>Vinciguerra de Trasimundo</i> , forse anch'egli figlio del giudice <i>Gualterius</i> , <i>regius Brundisii iudex</i> (<i>ibid.</i> , I, n. 107). Nel 1277 il giudice <i>Gualterius de Trasimundo</i> viene indicato come originario di Conversano (<i>Ibid.</i> , I, n. 93)
a. 1261	<i>Tancredus</i>	Era stato <i>procurator</i> della Chiesa brindisina per alcuni beni fondiari nell'entroterra Brindisino (CDB, I, a. 1263, n. 80). Suo figlio <i>Petrus</i> invece dichiara, nell'ambito di un'inchiesta condotta nel 1261, di essere stato <i>collector</i> insieme al <i>cambiator</i> <i>Petrus de Benenvento</i> , al tempo di Federico II (<i>ibid.</i> , I, n. 79)
a. 1263	<i>Nardus Capparasa</i>	

Tab. IV
Personaggi recanti il titolo di *Dominus*

a. 1131	<i>Rao de Talia</i>	Concessionario dello sfruttamento di alcune saline del monastero di Santa Maria <i>Sanctimonialium</i> (CDB, I, n. 13). È feudatario <i>in capite de domino rege</i> in Nardò (CB.com, § 261)
a. 1225	<i>Maurus Musceptula</i>	
a. 1243	<i>Iuczunosa</i>	Sorella di Leucio <i>de Biscardo</i> , probabilmente lo stesso Leucio <i>de comito Biscardo</i> che nel 1261 compare come testimone in un atto privato (CDB, I, n. 79)
a. 1225	<i>Riccardus Boccassus</i>	
a. 1244	<i>Iohannes Capice</i>	Barone di Lecce (CDB, I, n. 61)
a. 1244	<i>Paulus</i>	<i>iudex</i> (CDB, I, n. 61)
a. 1244	<i>Gualterius Pirunteus</i>	Nel 1233 <i>dominus Gualterius Pirunteus miles</i> assiste ad una controversia sorta tra Pantaleo Pironti, figlio di Giovanni Pironti, e Mauro de Maurone, figlio di <i>Ioannicius</i> de Maurone, circa la vendita di alcune case nella Giudaica di Brindisi (CAMERA, <i>Memorie storico-diplomatiche</i> , II vol., pp. 343-344)
a. 1244	<i>Guarinus</i>	
a. 1245	<i>Iohannes Pipparonus</i>	
a. 1245	<i>Thoma de Brundisio</i>	<i>Procurator Curiae</i> in Apulia (CDB, I, n. 64)
a. 1245	<i>Petrus de Archiepiscopo</i>	<i>Imperialis Brundisii iudex</i> (CDB, I, n. 65)
a. 1245	<i>Maria</i>	Sorella del <i>comitus Bonifacius</i> e proprietaria di alcune vigne nell'entroterra di Brindisi (CDB, I, n. 68)
a. 1255	<i>Typaldus Russus</i> o <i>Rubeus</i>	Nel 1253 <i>Francus</i> figlio del <i>dominus Typaldus Russus</i> , dona alcuni beni al Capitolo brindisino (CDB, I, n. 73)
a. 1255	<i>Iohannes Pirunteus</i>	Giovanni Pironti era figlio del giudice Ruggero Pironti (CDB, I, a. 1245, n. 62), lo stesso Ruggero Pironti, camerario di Terra d'Otranto nel 1199, quando sottoscrive il patto d'alleanza con Venezia, e ancora nel 1202 (<i>ibid.</i> , I, n. 39) quando invece compare tra i firmatari di una donazione fatta a favore del monastero benedettino di S. Maria <i>Sanctimonialium</i>
a. 1263	<i>Nicolas</i>	<i>protontino</i> (CDB, I, n. 80)
a. 1269	<i>Ursus</i>	<i>iudex regius</i> (CDB, I, n. 86)

6.

PATRIMONI ECCLESIASTICI
E SVILUPPO DELLO SPAZIO URBANO

6.1. “*In pheudo et tenimento*”: la topografia giuridica di Brindisi

Nel 1190 Petracca figlio di Andrea *de Funicolo* e sua moglie Emma decisero, non avendo figli a cui lasciare i loro beni, di donare tutto quanto possedevano al monastero di S. Maria *Sanctimonialium*, lo stesso ente fondato più di un secolo prima dal conte normanno di Conversano. Tra i beni donati, oltre ad alcune terre e vigne poste nelle immediate vicinanze della città, fu inclusa anche una «domum nostram cum domuncula in parte orientis quas habemus in suburbio et in pheudo predicti monasterii». I due coniugi avrebbero conservato sui beni donati soltanto l'usufrutto, impegnandosi a non «vendere nec pignorare seu in aliqua ecclesia offerre nec a iure et dominio predicti monasterii deinceps aliquo modo vel ingenio subtrahere». Soltanto dopo la loro morte il monastero sarebbe entrato nella piena disponibilità di ogni bene donato, «sine nostra et nostrorum heredum et omnium hominum controversia»¹.

Quasi vent'anni dopo, nel 1218, è la badessa dello stesso monastero, Teodora, a cedere a Paolo *de Castello*, figlio del *magister* Gualtiero di Trani, e a sua moglie Zita, figlia di Pellegrino, tre quarti di un'abitazione, posta anch'essa «in pheudo et tenimento» di S. Maria, ma non nel *suburbio* come la precedente, bensì in «vicinio Sancti Sepulcri», e quindi all'interno

¹ CDB, I, n. 25, pp. 47-48.

della cinta muraria funzionante per tutta l'età normanna². Un quarto della casa era già posseduto dai due coniugi in virtù di un lascito testamentario. Gli altri tre quarti, invece, sarebbero stati acquistati al prezzo di un'oncia d'oro di tari siciliani: «Nos Theodora Dei gratia monasterii Sanctae Marie Monialium de Brundisio abbatissa ... damus, concedimus et per fustem tradimus vobis Paulo de Castello ... tres partes pro indiviso unius domus nostri monasterii. Cuius domus pro indiviso est alius quartus vester ex testamento Perne vidue amite tue predicte donne Zite». Il contratto riconosceva ai coniugi ogni diritto di possesso, compresa la facoltà di donare o di vendere: «integraliter dedimus, concessimus et tradidimus ut vos et vestri heredes eam in perpetuum cum omni iure et utilitate sua habeatis, possideatis, beneficietis, donetis, vendatis». A condizione però che fosse versata al monastero la decima parte del prezzo di vendita in caso di alienazione del bene e, insieme, il pagamento di un censo annuo consistente in una libbra di cera. La decima e il censo costituivano, come sottolinea il testo dello stesso contratto di compravendita, competenze esclusive e ineludibili del monastero, dal cui *iure et dominio* non potevano essere sottratte: «Salva tamen decima pretii quanti et quandocumque vendetur et annuatim in festo Sancti Martini libra una cere predicto nostro monasterio persolvenda. A cuius iure et dominio eas nullatenus possitis alienare nec alteri ecclesia vel persone offerre preter quam predicto monasterio»³.

Qualche anno prima della stipula di questo contratto anche un'altra abitazione, come la precedente posta «in vicinio Sancti Sepulcri et Sancta Cruce», fu venduta alle stesse condizioni e con obblighi per gli acquirenti identici a quelli imposti a Paolo *de Castello* e sua moglie. Nel 1205 Marotta *de Laupa* cedette a Costanza la sua *domus*, «cum omni regimine et utilitate sua ... ut tu et tui heredes eam semper habeatis, teneatis, possideatis, beneficietis, melioretis, vendatis, donetis, vicarietis et de ea et in ea velle vestrum modis omnibus facientis sine omni mea et

² *Ibid.*, n. 43, pp. 72-74.

³ *Ibid.*, n. 43, p. 73.

meorum heredum ac omnium hominum contradictione et requisitione». Costanza sottoscrisse e accettò tutte le condizioni previste dalla formula di quello che sembrerebbe un comune contratto di compravendita. Avrebbe potuto a sua volta vendere o donare la casa, beneficiarne, apportarvi migliorie o cederla in permuta; e per acquisire questi diritti versò la somma di 2,25 once d'oro di tarì siciliani a Marotta. Tuttavia si impegnava, per tutta la durata del suo possesso, a corrispondere un censo annuale al monastero di S. Maria, e contemporaneamente a garantire il pagamento di un decimo del prezzo di vendita, nel caso avesse deciso di cedere a terzi l'immobile: «salva libra una cere annuatim et decima precii monasterio Sancta Maria persolvenda»⁴. Anche se in quest'ultimo atto le limitazioni al possesso non rimandano esplicitamente all'esistenza di un *tenimentum*, la presenza del baiulo e del giudice del monastero – Guglielmo *de Sancta Maria*, baiulo del monastero, e Giovanni *miles regalis Brundisinorum et ipsius monasterii iudex* –, il versamento del censo annuale, il pagamento della decima parte sul prezzo di vendita, e soprattutto la coincidenza dei luoghi – anche in questo caso ci troviamo nel vicinio del Santo Sepolcro, rimandano ad un complesso definito di prerogative, godute dallo stesso cenobio ed esercitate in un settore fisicamente determinato della città o del suo suburbio.

È evidente, in tutti gli episodi ricordati, che la validità del contratto dipendeva dalla soddisfazione di condizioni che tutelavano i diritti di S. Maria; diritti che il monastero faceva valere indipendentemente da qualsiasi operazione che poteva coinvolgere il bene, e che appaiono strettamente connessi all'esistenza di un *tenimentum*, di cui l'ente religioso è titolare e all'interno del quale il bene stesso è collocato. La titolarità di un *tenimentum*, o anche di un *phendum* come viene definito in alcuni documenti con chiaro valore sinonimico, autorizzava, quindi, l'imposizione di censi e gravami sul possesso di beni che ricadevano nel suo ambito di efficacia. Ancora nel 1307 e nel 1320 i contenuti di due contratti confermano l'esistenza di simile

⁴ *Ibid.*, n. 40, p. 70.

pratica ed escludono ogni possibilità di interpretarne il contenuto come semplice conseguenza di una relazione, o dipendenza diretta, tra i beni oggetto delle transazioni economiche e il patrimonio immobiliare del monastero.

Nel primo caso si tratta della vendita di una casa registrata alla presenza del giudice del monastero di Santa Maria, Giovanni Pipino, e di Andrea baiulo dello stesso monastero. La casa fu venduta dall'ente religioso al prezzo di due once d'oro e rinosciuta «in corporalem possessionem» dell'acquirente. Quest'ultimo e i suoi eredi avrebbero potuto vantare ogni sorta di diritto su di essa: «dictam domum semper habeant, possideant, beneficent, donent, vendant, vicariant et de ea et in ea omne velle suum faciant tamquam veri domini et patroni sine omni predictorum venditorum et suorum heredum ac omnium hominum contrarietate molestia requisicione sue impedimento», fatta salva però la «decima precii quanti et quodcumque vendetur eidem ecclesie largienda et salva libra una de cera in pondere annis singulis in festo beati Martini eidem ecclesie largienda»⁵. L'abitazione era infatti collocata in «vicinio ecclesie Sancti Sepulcri, in pheudo ipsius monasterii».

Ma in «tenimento dicti monasterii Sancte Marie monialium», e precisamente nella «ruga Lame Iudaice», era anche la casa venduta nel 1320 per due once d'oro, davanti al giudice e al notaio del monastero, da Pietro Pampilo a Giovanni *de Arcudio*. Anche in questo contratto veniva sottolineato come insieme alla *corporalis possessio*, il compratore e i suoi eredi avrebbero potuto disporre liberamente della «predictam domum ... et de ea et in ea omne velle eorum modis omnibus faciant, tamquam veri domini et patroni». Salva, però, ancora una volta la decima parte del prezzo di vendita, «quanti et quodcumque vendetur eidem monasterio largienda», e il pagamento di una libra di cera all'anno da corrispondere allo stesso cenobio il giorno della festa di San Martino⁶.

Il momento dell'alienazione si dimostra, in tutti gli esempi prodotti, come azione distinta e indipendente dai vincoli cui il

⁵ *Ibid.*, II, n. 5, pp. 10-12; p. 11.

⁶ *Ibid.*, n. 19, pp. 60-61; p. 60.

possesso del bene rimane in ogni caso assoggettato. Il possesso dell'immobile, quindi, e non l'immobile in quanto tale, è condizionato dall'adempimento di precisi obblighi, e in virtù del fatto che l'immobile in questione si trova in «pheudo», ovvero in «tenimento» del monastero di Santa Maria.

Allo stesso genere di oneri rimanda anche la sostanza giuridica di altri *tenimenta*, anch'essi di ambito urbano o suburbano, ma questa volta, appartenenti alla curia arcivescovile di Brindisi. I *tenimenta* della Chiesa brindisina compaiono per la prima volta in un'inchiesta voluta da re Manfredi nel 1260 per accertare la reale consistenza del patrimonio ecclesiastico. Il sovrano aveva previsto la compilazione di un dettagliato repertorio di tutti gli immobili, delle terre, oltre che delle fondazioni religiose, che costituivano il *demanium ipsius Ecclesie*. Lo stesso inventario comprendeva inoltre l'elenco di alcune vigne e di numerose *domus*, tutte ubicate in ambito cittadino. Possessori di *domus* e di vigne erano tenuti, secondo i tempi e le modalità accertate dall'inchiesta, ad effettuare un pagamento, computato in una percentuale variabile del mosto prodotto per quanto riguardava le vigne, mentre per le case lo stesso vincolo prevedeva la corresponsione di un certo numero di libbre di cera. La fonte qualifica quest'onere nei termini di un vero e proprio *servitium*, specificando sia che le 75 *domus* «serviunt annuatim predicte matri Ecclesie ... subscriptos redditus et ceram et que sunt in tenimento dicte Ecclesie»; sia che tutte le vigne menzionate, «eo quod sunt in tenimento dicte Ecclesie, serviunt anno quolibet eidem Ecclesie quedam ex eis decimam et quedam sextam mustis»⁷. Il possesso di case e coltivazioni era, quindi, vincolato non dai termini di una comune concessione d'uso o di sfruttamento di beni patrimoniali della Chiesa, ma piuttosto perché case e vigne si trovavano in uno spazio, il *tenimentum* appunto, in cui la cattedra brindisina esercitava specifiche prerogative: le case in quanto costruite *in tenimento Ecclesie*, e allo stesso modo le vigne in quanto coltivazioni realizzate su terre del suo *tenimentum*. L'onere, dunque, non gravava

⁷ *Ibid.*, I, pp. 138-139.

immediatamente sull'oggetto, ma interessava il luogo in cui si trovava l'oggetto. Era la condizione di ricadere all'interno di questo spazio ad esigere la corresponsione di un *servitium*; imposizione, quest'ultima, difficilmente paragonabile ad un canone annuale o inquadrabile nella casistica possibilmente fissata da un normale contratto di enfiteusi. Il diritto di prelievo in questa circostanza è rivendicato non *iure proprietario*, ma piuttosto in relazione alla collocazione topografica del bene che lo sottomette ad una specifica condizione giuridica.

Risulta confermata, quindi, anche nel caso della Chiesa brindisina, la capacità per i titolari di *tenimenta* di imporre a terzi un pagamento periodico sul possesso di beni; ma ciò che connota il *tenimentum* nei termini propri di una *iurisdictio* è la facoltà di riscuotere quella che si dimostra essere una vera e propria voce di tassazione, ossia il versamento della decima parte sul prezzo di vendita. E che tale fosse la natura di quest'imposizione è dimostrato dalla sua inclusione tra i capitoli di imposta previsti dalla *Dohana civitatis*. Se ne fa infatti esplicita menzione in numerose altre testimonianze appartenenti alla stessa tipologia documentaria esaminata fino a questo momento. Questa volta, però, gli immobili che compaiono in atti di donazione, vendita o permuta, per citare i casi più ricorrenti, si trovano «in tenimento regio», «in franco regio tenimento», «in tenimento imperiali», o ancora «in franco Curie tenimento»; e la decima sul prezzo di vendita deve essere versata ai doganieri di Brindisi, in quanto ufficiali regi.

Il primo contratto che certifica l'applicazione di questa imposizione fiscale risale già al febbraio del 1187. *Nardus* figlio di *Ursus Galiotus* in quell'anno aveva venduto a *Iohannes de Onacio* una terra, definita "franca", che possedeva in quella parte del suburbio brindisino denominata S. Bartolomeo. Dopo averne descritto i confini, le condizioni contrattuali ovviamente riconoscono all'acquirente la piena disponibilità del bene: «tibi vendidi et tradidi ut amodo in antea in tua et tuorum heredum sit potestate et dominatione faciendi de ea et in ea quod tibi et tuis heredibus placuit, vendendi scilicet, donandi, permutandi et quocumque modo voluntatis alienandi sine omni mea et meorum

heredum ac omnium hominum contrarietate et dominatione vel requisitione». Unica condizione è costituita dal dovere di corrispondere alla Curia regia una decima del prezzo di vendita ogni qualvolta il bene fosse stato alienato: «salva decima pretii quanti e quandocumque vendetur regie Curie persolvenda»⁸. Non vi è cenno ad un pagamento con scadenza annuale, e probabilmente quell'aggettivo "franca", potrebbe implicare proprio un'esenzione. Anche nel 1231 una *domus* posta «in vicinio ecclesie Sanctorum Simeonis et Iude», venne venduta per dieci once d'oro e diciannove tarì, «salva tamen decima precii quanti et quandocumque vendetur imperiali Curie largianda»⁹.

Il nesso tra l'obbligo di corrispondere la decima parte del prezzo di vendita e l'ubicazione del bene, risulta ancora più evidente in alcuni documenti più tardi. Nel 1243 il diacono *Nicolaus*, figlio di *Ismael*, dichiarava di aver ricevuto in eredità dal *presbiter Nicolaus de Licio* «quandam domum suam palaciatam superius et inferius», posta «in vicinio ecclesie Sancti Pelini, in loco qui dicitur Arcus de Manerio, in tenimento imperiali»¹⁰. L'assegnazione dell'eredità imponeva al diacono di farsi carico delle spese necessarie alla celebrazione di una messa nell'anniversario della morte del benefattore. La casa però necessitava di migliorie e il diacono non si trovava nelle condizioni economiche per affrontare simili spese, nè era in grado di pagare il quarto d'oncia indispensabile per far celebrare l'anniversario della morte del suo benefattore. Decise allora di donare la casa al Capitolo brindisino, obbligandolo ad usarne la rendita per adempiere a tutte le disposizioni testamentarie del presbitero *Nicolaus*. La *domus palaciatata* venne, quindi, ceduta con tutte le sue pertinenze «ad habendum et possidendum, locandum». Unica restrizione era rappresentata dalla «decima precii quanti et quandocumque vendetur imperiali Curia exolvenda»¹¹. Si trova

⁸ *Ibid.*, I, n. 22, pp. 43-44; p. 43.

⁹ *Ibid.*, n. 51, pp. 83-83; p. 82.

¹⁰ *Ibid.*, n. 59, pp. 94-96; p. 94.

¹¹ *Ibid.*, p. 95. L'esistenza di un'altra «domus palaciatata, superius et inferius», viene pure indicata come in «regio tenimento». Si tratta dell'abitazione che *Laurentia*, figlia di *Guillelmus Calafatus* e moglie di *Guillelmus Crassus*, possedeva «in vicinio ecclesie Sancte Lucie», e che nel 1254 decise di donare

nuovamente riferimento allo stesso tipo di tassazione nel contratto di vendita di un altro bene posto in «tenimento regio», oltre che in due successivi accordi di permuta. Con un contratto stipulato nel settembre del 1263, Maria figlia «quondam Iohannis de Licio», cedeva la sua *domus palaciata*, «in vicinio ecclesie Sancte Marie de Cita in tenimento regio», in cambio di sette salme di orzo e un asino. I termini dell'accordo adottavano la consueta formula che trasferiva il possesso dell'abitazione – «habeatis, possideatis, beneficietis, donetis, vendatis et de ea et in ea omne velle vestrum modis omnibus faciatis sine omni mea meorumque heredum ac omnium hominum contrarietate molestia et requisitione seu impedimento» – fatta salva la decima del prezzo di vendita da versare alla Curia regia¹². Allo stesso modo negli altri due rogiti il possesso dei beni, uno «in franco Curie tenimento» e l'altro in «franco regie Curie tenimento», è limitato dal versamento della «decima precii quanti et quancumque vendetur regie Curie persolvenda». Si tratta di una *domus terranea* «in vicinio ecclesie Sancti Andree», e di una *terra vacua* «in vicinio ecclesie omnium Sanctorum»¹³.

La testimonianza che toglie ogni dubbio sulla natura di tale pagamento, il cui titolo di riscossione risulta ormai inequivoca-

al Capitolo brindisino in cambio della celebrazione di una messa nell'anniversario della sua morte (*Ibid.*, n. 72, pp. 128-129; p. 128). Condizioni analoghe si ritrovano anche in altre due donazioni al Capitolo brindisino. La metà di una *domus* del valore di tre oncie che *Raymundus Grassus* aveva ceduto perché fosse celebrata una messa nell'anniversario della morte di sua sorella *Marseda*, si trovava «in loco qui dicitur Perasalus ... in franco regio Curie tenimento» (*Ibid.*, n. 86, pp. 166-167); e una casa *terranea* «in vicinio Sancti Ippoliti, in tenimento Curie», che venne offerta nel 1271 da *Aymonus de Sancto Georgio* al Capitolo, alla condizione che fosse celebrata una messa «anno quolibet in perpetuum pro anima predicte quondam domine Sibile olim uxoris mee» (*Ibid.*, n. 87, pp. 167-169). Proprio per quest'ultima donazione veniva specificatamente predisposto che al Capitolo non era consentito vendere la casa: «non liceat eidem Capitulo domum ipsam alienare vel a dominio ipsius Capitulo modo quolibet subtrahere», e proprio perché la rendita della casa doveva servire a coprire le spese per la celebrazione della messa. Sarebbe stato quindi inutile, in questa come nelle due precedenti donazioni, ricordare il dovere di corrispondere alla Curia regia la decima sul prezzo di vendita.

¹² *Ibid.*, n. 81, pp. 153-154.

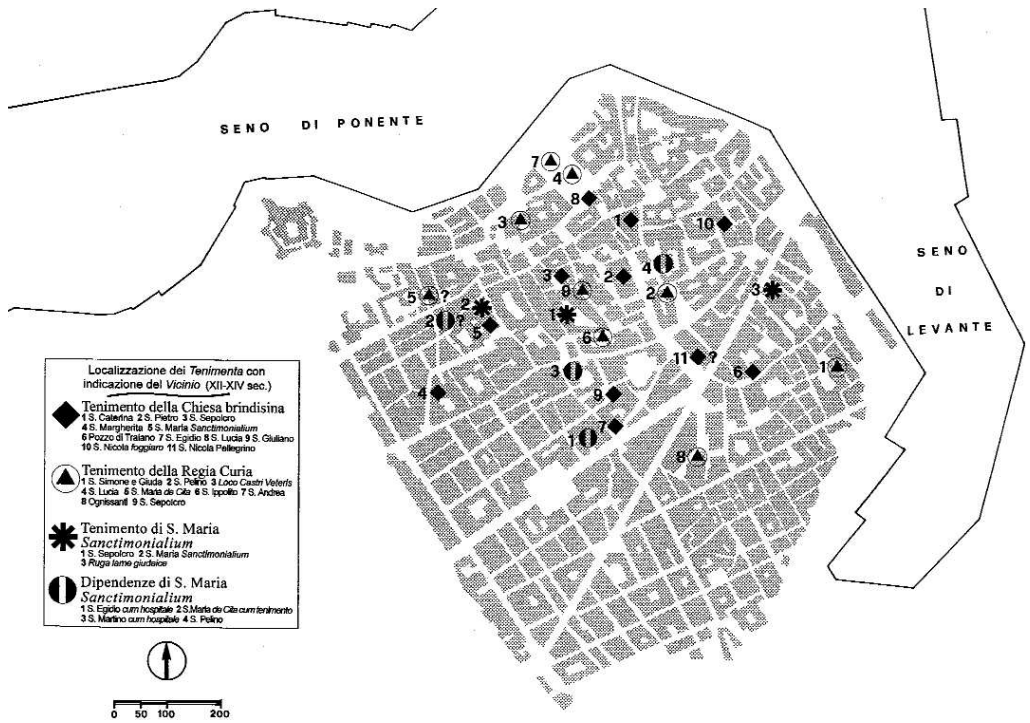
¹³ *Ibid.*, nn. 102-103; pp. 200-204.

bilmente connesso all'esistenza di un *tenimentum*, è data da un contratto stipulato nel 1253 tra il *comitus Bonifacius* e il sire *Iordanus*, figlio del protontino di Brindisi. Alla presenza del giudice regio di Brindisi e di altri «*probis viris testibus*», *Bonifacius* dichiarava di aver venduto al *sire Iordanus* una sua terra posta «in loco castri veteris Brundisii», all'interno quindi del nucleo bizantino-normanno dell'abitato, e di aver rinunciato ad ogni rivendicazione sulla piena e legittima proprietà del bene stesso, servendosi della formula consueta: «*terram semper habeatis, beneficietis, donetis, vendatis, vicariatis et de ea et in ea omne velle vestrum modis omnibus faciatis, sine omni mea meorumque heredum ac omnium hominum contrarietate molestia et requisitione seu impedimento*»¹⁴. Oltre alla decima sul prezzo di vendita, l'acquirente era tenuto, questa volta, a pagare ogni anno anche due tari d'oro ai funzionari regi: «*salva tament decima precii quanti et quodcumque vendetur Curie largienda et salvis tarenis auri duobus annuatim in mense augusti procuratoribus Curie in Brundisio persolvendis*». Non era possibile, né all'acquirente né a chiunque altro ne fosse venuto in possesso in seguito, sottrarsi a queste prescrizioni in quanto risultava altrettanto impossibile liberare il bene stesso dalla «*iurisdictione et dominio*» della Curia regia: «*A cuius Curie iurisdictione et dominio dictam terram nullatenus subtrahere vel alienare possitis, nec alicui persone religiose vel loco religioso offerre, vendere vel donare, nec alicui persone per quam subtrahatur terra ispa ab annua datione predictorum duorum tarenorum et decime precii quanti et quodcumque vendetur Curie vel procuratoribus sicut dictum est*»¹⁵. Il contratto, quindi, veniva chiuso con la dichiarazione dell'acquirente di aver pagato quattro once d'oro per l'acquisto della terra, e contemporaneamente di aver versato ai «*doaneriis Brundisii ... pro decima Doane*», dodici tarì d'oro, ossia la decima parte del prezzo di vendita¹⁶.

¹⁴ *Ibid.*, n. 71, pp. 126-127; p. 126.

¹⁵ *Ibid.*, p. 127.

¹⁶ La specificazione «in franco regie Curie tenimento» potrebbe indicare l'esenzione da un censo periodico. In nessuno dei documenti in cui viene usata questa formula c'è il rimando ad un versamento annuale.



Tav. 6 - Localizzazione dei Tenimenta con indicazione del Vicinio (XII-XIV sec.).

Il *tenimentum* e più raramente il *feudo*, rimandano, dunque, alla proiezione topografica di una *iurisdictio*. Gli estensori dei documenti brindisini usando questi termini intendevano, perciò, una particolare forma di *dominium* che, identificandosi con un preciso settore urbano, limitava il possesso di tutte le unità immobiliari ricadenti nel suo ambito. Ma i titolari di *tenimenta* erano, come si è visto, più di uno, e questo presupposto sembrerebbe implicare proprio il frazionamento dello spazio cittadino tra diversi ambiti giurisdizionali.

Costituisce una circostanza insolita il fatto che in una città demaniale, quale rimarrà Brindisi almeno fino alla prima metà del XIV sec., la riscossione diretta di una voce delle entrate fiscali cittadine sia esercitata da soggetti diversi, contemporaneamente ai funzionari regi e per ambiti topografici differenziati; e

soprattutto che la posizione privilegiata di cui godono i due enti religiosi titolari di *tenimenta* consenta loro di esigere un *servitium* che condiziona il possesso di beni non necessariamente inclusi dei rispettivi patrimoni immobiliari. Che il *tenimentum*, in sostanza, rimandi ad un impianto di particolari prerogative implicando l'esercizio di poteri pubblici in comparti circoscritti della città.

6.2. Definizione e origine dei poteri operanti in città

Il nesso stringente tra la titolarità di un *tenimentum* e la facoltà di riscuotere un decimo del prezzo di vendita su un bene, e insieme di imporre sul possesso di quello stesso bene un censo annuale, caratterizza anche il contenuto di altre evidenze documentarie, coeve agli esempi considerati fino ad ora e relative in parte ad un insediamento prossimo a Brindisi. Poteri di natura pubblica sono attribuiti, ancora una volta, ad un ente religioso e si qualificano come riflesso immediato dei possedimenti feudali dell'ordine dei Cavalieri Teutonici nel *castrum* di Mesagne. La stessa documentazione informa, inoltre, dell'esistenza nell'immediato entroterra brindisino, oltre che nella stessa Mesagne, di altri feudi, connotati dalle stesse caratteristiche di prelievo fiscale, appartenenti al monastero di S. Maria *Monialium*.

Il fondo documentario cui si fa riferimento comprendeva alcuni contratti stipulati tra gli abitanti di Mesagne e i frati della *domus Teutonicorum*; a quest'ordine Federico II aveva concesso il «*Mezzaneum castrum, videlicet in Terra Ydronti, quod est inter Brundisium et Oriam, cum omnibus iustis tenementis et pertinentiis suis*»¹⁷. Gli originali erano custoditi presso il Grande Archivio di Napoli, e almeno i loro contenuti si sono salvati dall'incendio di Belsito del 1943, grazie all'opera dello studioso tedesco Heinrich Volbert Sauerland che, tra la fine dell'800 e gli inizi del secolo successivo, ne aveva compilato i registi¹⁸.

¹⁷ *Historia diplomatica Friderici secundi*, II, pp. 163-165.

¹⁸ Gli scritti del Sauerland sono attualmente custoditi presso l'Archivio Centrale dell'Ordine Teutonico a Vienna, e recentemente sono stati segnalati

Un primo regesto dello Sauerland fa menzione di una permuta concordata nel 1222 tra il giudice Pagano e suo fratello Guglielmo da un lato, e frate Aduco, *preceptor* della *domus Teotonicorum* di Mesagne, dall'altro. I due fratelli offrirono ad Aduco un orto con cinque alberi d'ulivo, sito in Mesagne, ricevendo in cambio alcuni vignali. L'orto ceduto dai due fratelli, secondo il regesto in lingua italiana che il Sauerland aveva trascritto dai registri dell'Archivio di Stato di Napoli, era incluso «in feudo» della *domus Teotonicorum* di Mesagne, e il suo possesso era gravato dalla tassazione di un decimo del prezzo di vendita: «salva la decima del prezzo di vendita qualora si venderà a favore della sottoscritta Chiesa – ossia S. Maria *de Alamannis* di Mesagne – da contribuirsi per lo predetto feudo»¹⁹.

Alla decima sul prezzo di vendita, da corrispondere in ragione dell'esistenza di un feudo della *domus* dei Teutonici, fa riferimento pure un altro regesto, questa volta trascritto dallo Sauerland in latino: «Maria iam filia Stephani Leonis de Sellitta et Iaconus Iohannes ... nulensis offerunt ecclesie S. Marie Theotonicorum de Brundisio in manibus fratris Leonardi eiusdem domus in Mezanio amministratoris totam suam terram, quam habent extra et infra Mezanium, salva tamen decima precii et quant (sic) vendet(tur?) pheodo dicte domus»²⁰.

Ancora più interessante il regesto di un altro strumento pure redatto nel 1222 e relativo alla donazione di un orto situato «nel clausorio dell'ospedale di Santa Maria de' Teutonici, di Santa Maria de Alamannis, presso San Giorgio, nel feudo della chiesa del Monastero di Santa Maria Sanctimonialium di Brindisi». Questa donazione imponeva ai beneficiari il versamento della decima parte del mosto prodotto ogni anno al monastero di Santa Maria *Sanctimonialium*, in quanto l'orto donato si trovava nel feudo del cenobio brindisino: «salva però la decima del musto alla Chiesa di S. Maria delle Monache annualmente da

da Houbert Houben in un lavoro sull'insediamento Teutonico di Mesagne (HOUBEN, *Federico II, l'Ordine Teutonico e il «castrum» di Mesagne*; in particolare l'*Appendice documentaria*, pp. 57-69.

¹⁹ *Ibid.*, p. 58.

²⁰ *Ibid.*, p. 59.

contribuirsi»²¹. E ancora ad un feudo di Santa Maria *Monialium* faceva riferimento il contenuto di un'altra pergamena, risalente al giugno del 1223. Anche in questo caso si tratta di una donazione all'Ordine teutonico, e anche in questo caso la donazione – alcune terre poste «apud S. Oriam» – ricordava l'obbligo di corrispondere la decima parte delle rendite agrarie e la decima parte del prezzo di vendita al monastero di S. Maria: «salva decima ususfructus et pretii quotiens et quanti vendetur pheudo monasterii S. Marie Monialium de Brundisii tribuenda»²².

I feudi dei Teutonici e di Santa Maria *monialium* in Mesagne compaiono di nuovo in altri due documenti. Entrambi ricordano i diritti vantati dai due enti religiosi su alcuni beni situati nel suburbio di Mesagne denominato San Giacomo, ed entrambi certificano la coesistenza all'interno dello stesso suburbio dei due feudi e dei rispettivi diritti di prelievo fiscale. Il primo si riferisce alla vendita di una terra «sitam in Mezanio intus magno closorio» appartenente alla stessa *domus* dei Teutonici, «videlicet in suburbio quod dicitur S. Iacobi in pheudo» della chiesa dello stesso Ordine²³. Anche il secondo documento attesta la vendita di un bene, un «casale» che un abitante di Mesagne possiede «in suburbio Mezani, in convicinio S. Iacobi, in pheudo monasterii Sancte Marie monialium de Brundisio». L'acquirente, un frate dell'ordine Teutonico della *domus* di Mesagne, il *preceptor Gunterius*, è avvertito dell'esistenza dell'obbligo di corrispondere al monastero benedettino la decima sul prezzo di vendita, in quanto il bene ricade all'interno del feudo del monastero di Santa Maria: «salva tamen decima ususfructus et pretii quotiens et quandocumque vendetur predicto pheudo tribuenda»²⁴.

Un feudo dei Teutonici si colloca, infine, nei pressi della stessa Brindisi, nella località chiamata “San Leucio”, probabilmente nei pressi del Seno di Ponente, dove un *habitor* di Me-

²¹ *Ibid.*, p. 60.

²² *Ibid.*, p. 62.

²³ *Ibid.*, p. 63.

²⁴ *Ibid.*, p. 64.

sagne coltivava le vigne che nel dicembre del 1223 vendette al castellano di Mesagne, il frate *Terrisius Fasolt*, «pro dimidia uncia auri et dimidia corbella frumenti», a condizione che fosse «salva tamen decima musti quod in [eis] fiat et salva decima precii quanti vendentur pheudo domus S. Marie Theotonico-rum tribuenda»²⁵.

L'istituto che nel XIII sec. queste testimonianze definiscono "feudo" dava certamente diritto all'esercizio di un potere pubblico, attribuendo alla sua titolarità prerogative signorili, come accadeva nello stesso arco cronologico a Brindisi, dove le formule *in pheudo* o *in tenimento*, segnalano proprio il godimento degli stessi privilegi²⁶.

In due importanti centri del Salento, ancora in epoca tarda, il prelievo feudale conserva questi caratteri signorili che, significativamente, trovano realizzazione attraverso identiche forme di giurisdizione. A Lecce il passaggio di questa città al demanio regio, in seguito alla morte di Giovanni Antonio del Balzo Orsini, significò l'emancipazione da molti capitoli dell'imposizione fiscale che definiva la sfera del prelievo feudale. Tra queste *imposizioni signorili*, come le ha definite Giancarlo Andenna, Ferdinando I abolì «anche la tassa del 10% che i cittadini pagavano sul prezzo delle case e dei terreni venduti in città». In una supplica i Leccesi chiesero proprio a questo sovrano di «remecterli la decima precii dele case et lochi se vendono intro la cita de Leze»²⁷.

Ma anche a Taranto negli anni venti del XV sec., la titolarità del Principato contemplava la facoltà di riscuotere tutte le imposte della *Dohana civitatis Tarenti*: un complesso di tassazioni che interessava diversi e numerosi ambiti dell'economia cittadina. Un dettagliato elenco delle prerogative e del prelievo fiscale esercitati dal principe è fornito dall'*Inventarium rerum et*

²⁵ *Ibid.*, p. 65.

²⁶ In un caso – la donazione dei coniugi Petracca ed Emma – la formula «in pheudo» si trova impiegata da sola. Nella concessione della badessa Teodora la stessa definizione è accompagnata dalla specificazione *in tenimento*. Mentre nella vendita del 1307 la definizione compare nuovamente da sola: «in vicino ecclesie Sancti Sepulcri, in pheudo» (CDB, II, n. 5, pp. 10-12).

²⁷ ANDENNA, *Fiscalità e sviluppo socio-economico*, p. 243, n. 90.

bonorum che Giovanni Antonio del Balzo Orsini fece stilare verosimilmente poco tempo dopo aver assunto il titolo principesco²⁸. Dallo *ius plateaticum* alle gabelle del *bancum iusticie*, ai diritti sulla vendita e il trasporto di merci in città, sul ricavato della pesca, lo sfruttamento delle saline, le attività artigianali. E nell'ampio spettro dei cespiti derivanti dalla riscossione della *Dohana civitatis* figurava anche quello ricavato dall'esazione della *cabella procurationis antique*, consistente in un censo annuale imposto sul possesso di alcuni beni immobili, collocati fuori e dentro le mura cittadine, e di diretta pertinenza della curia principesca²⁹. Tra questi figurano numerosi *tenimenta*, inclusi nel distretto amministrativo della città, altrettante case e terreni edificabili, tutti all'interno del circuito murario urbano, ed alcuni feudi, come quello assegnato a Pietro e Giovanni *de Capitignano*, o quello di Elisabetta *de Falconibus*³⁰. La funzione del censo, anche in questo caso, non può essere semplicemente ricondotta ad un valore ricognitivo del diritto patrimoniale esercitato dal concedente. Si tratta piuttosto, come chiarisce la stessa definizione restituita dall'*Inventarium*, del cespite di una *subcabella*: «que est membrum dohane» e che per questo «debet et solet exerceri cum subscriptis iuris et membris»³¹. La sua riscossione, quindi, era del tutto assimilata a quella di una *cabella* della *Dohana civitatis*, e per questa ragione era di competenza esclusiva del titolare del feudo.

Niente di eccezionale, per l'epoca in cui ci troviamo, che in un feudo, per altro particolarmente importante come quello del

²⁸ Per l'*Inventarium* si veda CASSANDRO, *Un inventario dei beni*. Per la figura di Giovanni Antonio del Balzo Orsini, principe di Taranto, figlio della regina Maria d'Enghien e di Raimondo del Balzo Orsini, conte di Lecce e Soleto, nominato nel 1399 Principe di Taranto da re Ladislao, ancora oggi si deve far riferimento, seppur tenendo conto di tutti i suoi limiti d'impostazione, al lavoro di SQUITTIERI, *Un barone napoletano*.

²⁹ L'istituzione di questa *cabella* risale ad un'epoca anteriore al principato di Giovanni Antonio del Balzo Orsini; la sua riscossione è infatti documentata già nel 1373 da un diploma di Filippo II d'Angiò, principe di Taranto (*Le pergamene dell'Università di Taranto*, n. 27, pp. 55-58).

³⁰ CASSANDRO, *Un inventario*, pp. 50-55.

³¹ Segue l'elenco di tutte le *cabelle* della *Dohana civitatis*. *Ibid.*, p. 50.

Principato di Taranto, il titolare eserciti poteri pubblici. Tuttavia gli esempi di Taranto e Lecce dimostrano la sopravvivenza, negli istituti feudali del Mezzogiorno aragonese, di un regime signorile d'origine più antica, paragonabile a quello documentato a Brindisi, già almeno a partire dalla fine del XII sec. e in pieno contesto demaniale, sicuramente esito dell'importante funzione che, nella compagine cittadina, la monarchia normanno-sveva e, prima ancora, il conte di Conversano riconobbero alla fondazione benedettina di Santa Maria *Monialium* e, soprattutto, alla curia arcivescovile.

L'atteggiamento particolarmente benevolo nei confronti dei due enti emerge già dal tono e dalla portata delle concessioni elargite nella prima età normanna dal Conte Goffredo e dai suoi eredi. Per il monastero benedettino è proprio a tali concessioni che fanno riferimento una bolla di conferma emanata da Gregorio IX del 1233³² e un diploma di Ruggero II datato al 1133, con il quale il sovrano menzionava tutti i beni che il monastero aveva ricevuto per «dono, concessione et privilegiis», non solo del conte Goffredo e di sua moglie Sichelgaida, ma anche da parte di «Boemundi, gloriose memorie Principis Antiocheni et eius uxoris Constantie, Philippi Regis Francorum filie». Con quello stesso diploma Ruggero attribuì al cenobio la giurisdizione su ottanta villani di Mesagne, dai quali avrebbe potuto esigere *legem et plaziam*, consentendogli di dotarsi di un suo *iudex baiulus* che fosse autorizzato, con ampie competenze «pro definiendis questionibus civilibus personalibus et realibus», ad amministrare la giustizia sugli uomini di S. Maria e sui loro beni, tanto a Mesagne, «quam et in civitate nostra Brundisii»³³.

³² VENDOLA, *Documenti tratti dai Registri*, n. 184: «Communimus ... quascumque possessiones quecumque bona idem monasterium de pia liberalitate bone memorie Sigelgaite comitisse que monasterium ipsum construxit vel comitis Tancredi filii sui ... concessit».

³³ CDB, I, n. 14, pp. 26-27; questi giudici avrebbero avuto la facoltà di presiedere una *Curia* «si questiones aliquae mote fuerint de bonis et rebus stabilibus que predictum Sanctum Coenobium in presenti habere dinoscitur, et possidere in civitate prefata et in ante quoque iusto titulo ibidem poterit, dante Domino, adipisci».

Nel XIII sec. l'attività dei giudici e dei baiuli di S. Maria è attestata dall'atto di vendita intercorso tra Marotta *de Laupa* e Costanza³⁴. Fin dagli inizi dell'XII sec. il monastero esercitava la sua autorità su alcuni *commoratores* di Brindisi, gli stessi *affidati* che nel 1107 proprio la contessa Sichelgaida, vedova di Goffredo di Conversano, aveva sottomesso al monastero: «*meos affidatos quos habui ... in hac nostra civitate Brundisina*»³⁵. Uno di questi poteva ancora essere quel Leo «*filius Iohannis Rodocalli, Brundisine civitatis commorator*» che nel 1131 definiva se stesso «*homo ecclesie Sancte Marie*»³⁶.

Anche la Chiesa brindisina era dotata di suoi giudici. *Maurus Iudicis Luponis brundisine Ecclesie iudex*, sottoscrisse nel 1224 la donazione al Capitolo di una terra «in vicinio S. Maria de Monte iuxta mare», che era stata di *Sire Maurus Muscettola*. Mentre nel 1242 *Durandus, iudex matris Ecclesie Brundisii*, aveva presieduto l'assemblea del Capitolo, riunita perché fosse approvata la locazione di una *domus cellaria* «sitam in vicinio ecclesie Sancti Nicolai de Casale» a *sire Angelo Muscettola Ravellensi civi Brundisii*³⁷.

L'autorità di questi giudici andava oltre il mero adempimento di funzioni strettamente legate all'amministrazione patrimoniale, come spiega con chiarezza proprio un diploma federiciano del 1219, in cui viene sottolineata la facoltà della Chiesa brindisina di avvalersi di ogni sua prerogativa giurisdizionale nei confronti del clero, di *oblato* e di tutti i suoi *homines*, i quali «non iudicarentur nisi in foro Ecclesie». A tutti gli «affidati brindisine et oritane Ecclesie et homines earum tam Christiani quam Iudei, necnon et filii sacerdotum Grecorum»,

³⁴ *Ibid.*, n. 81, pp. 153-154; tra i confini di una proprietà viene indicato l'edificio del *tribunal* come annesso alla chiesa di S. Maria *de Cita*, dove forse si teneva la curia presieduta dal giudice del monastero benedettino. Ancora in una platea risalente alla metà del XVIII sec. (*Platea o' sia inventario di tutto quanto possiede il venerabile Monistero*, c. 6r.) veniva ricordata la giurisdizione «civile e mista» che il cenobio esercitava sui casali di sua proprietà per i privilegi concessi dai sovrani normanni.

³⁵ CDB, I, n. 11, pp. 20-23.

³⁶ *Ibid.*, n. 13, pp. 24-25.

³⁷ *Ibid.*, nn. 47, p. 47 e 57, pp. 91-92.

il sovrano riconosceva l'immunità: «habeant libertatem, quam visi sunt actenus habuisse, iuxta statuta eciam regis Willelmi secundi». Venivano corroborati in questo modo i privilegi che già Goffredo di Conversano aveva conferito all'ente, e che tutti gli altri sovrani, fino a Guglielmo II, avevano rinnovato e ampliato nella loro validità: «iuxta privilegium comitis Cupersani et aliorum principum ac eciam mandatum et ordinationem predicti regis Willelmi secundi»³⁸.

L'importanza del ruolo assegnato al clero e al presule nel processo di affermazione e consolidamento del potere comitale, la funzione politica e sociale attribuita all'autorità vescovile nel difficile processo di ripresa economica, ma anche demografica, della città dopo la conquista normanna, sono efficacemente rappresentati nel testo del diploma con cui Goffredo di Conversano nel 1100 costituì le basi del patrimonio della cattedra di S. Leucio e, soprattutto, il primo nucleo delle sue prerogative giuridiche.

Qualche decennio prima che Ruggero II assorbisse la città nel demanio regio la Chiesa brindisina, proprio grazie alla generosità del conte di Conversano, aveva già acquisito un consistente numero di franchigie e immunità, oltre ai diritti di decima su un vasto raggio di attività agricole e commerciali: dalla macinazione dei cereali e spremitura di uva e olio, all'allevamento del bestiame, dalla pesca allo sfruttamento delle risorse del demanio comitale, comprese saline, foreste e riserve di caccia, per finire con le tassazioni sulle attività portuali³⁹. Ma la concessione forse più carica di conseguenze fu quella che sottomise all'arcivescovo tutte le fondazioni ecclesiastiche che il conte possedeva nella diocesi di Brindisi: «omnes ecclesias que in parocchiis predicti episcopii sub mea sunt ditione», con tutti i loro beni, mobili e immobili, «et universi presbiteri Greci et Latini cum ceteris omnibus clericis cum rebus mobilibus et immobilibus sibi pertinentibus sint semper sub iure et potestate beati Leuci eiusque rectorum». Oltre ad essere riconosciuto

³⁸ *Act. Imp.*, II, n. 10, pp. 11-12.

³⁹ CDB, I, n. 10, pp. 18-20. Per questo documento si rimanda al § 6.1.

quale vertice della gerarchia ecclesiastica, l'arcivescovo brindisino diventava per i presbiteri e gli abati di queste *ecclesie* prima di tutto un *dominus*. La dipendenza dall'arcivescovo *iure proprietario*, in quanto fondazioni private che erano appartenute al *comes*, implicava l'esercizio di ampie prerogative signorili: sui rettori, sul patrimonio e sugli uomini coinvolti nella gestione dei complessi patrimoniali di queste *ecclesie*. E ancora in un documento del 1246 troviamo conferma della persistenza di tali prerogative nell'insolito giuramento di fedeltà che Nicodemo, abate del monastero italo-greco di Santa Maria *de Ferulellis*, prestò davanti al giudice e al notaio della Chiesa brindisina. Con gli accenti tipici di un formulario feudo-vassallatico, Nicodemo si sottomise alla *potestas* dell'arcivescovo, proprio utilizzando i termini di una *assecuratio*, come ci si poteva rivolgere ad un *senior* prima ancora che al capo del clero locale:

«Iuro supra Sancta Dei Evangelia quod ab hac hora in antea fidelis ero et obediens beato Leucio et sancte Matris Ecclesie Brundisine et vobis predicto domino Petro Venerabili Archiepiscopo Brundisino [...] Coniurationes, conspiraciones contra vos non faciam nec fieri faciam set impediam pro posse meo. Et si impedire non potero denunciabo vobis vel aliis de vestris quam citius potero per me vel per submissam personam ... Iura eiusdem Matris Ecclesie Brundusii que hodie habet et in antea iuste est habitura et ipsum Archiepiscopatum Brundisii contra omnes homines pro posse meo defendam salva domini Imperatoris fidelitate [...] Possessiones supradicti mei monasterii Sancte Marie de Ferulellis non alienabo nec in eis aliquem inphudabo de nobo sine vestra successorum vestrorum et predictae matris Ecclesie brundisine licentia et mandato»⁴⁰.

Il giuramento di Nicodemo costituisce un'attestazione quanto mai eloquente del primato sociale ed economico conservato dalla figura del presule oltre un secolo dopo il diploma di Goffredo. E se a tutte le concessioni elargite dal *comes* nel 1100 si aggiunge anche il riconoscimento della *potestas* su «cunctas domus que edificate sunt ab hominibus ipsius episco-

⁴⁰ *Ibid.*, n. 66, pp. 116-118.

pii in ipsa vetere Civitate»⁴¹, si riesce ad intravedere quel nucleo originario a partire dal quale dovette evolversi, fino a sedimentarsi nelle forme documentate solo dalla fine del XII sec., quella *iurisdicio* che la titolarità del *tenimentum* rendeva efficace in ambito urbano.

6.3. *La signoria fondiaria della Chiesa brindisina*

La fisionomia delle prerogative giuridiche attribuite ai due enti religiosi si può ricomporre con maggiore dettaglio seguendo lo sviluppo nel contesto rurale, e in particolar modo seguendo le vicende di alcuni *tenimenta* dell'entroterra nel cui ambito sarebbero in seguito sorti anche insediamenti di piccola e media dimensione: è il caso del *tenimentum Montis Fusculi* e del casale di San Pancrazio, entrambi possessi della Chiesa brindisina.

Abbiamo visto come nel 1219 Federico II avesse confermato il vigore di alcuni diritti vantati dalla Chiesa brindisina nei confronti del clero e dei suoi *homines*. Insieme a «omnia privilegia, tenimenta, possessiones, bonos usus et consuetudines», l'imperatore accordava anche il possesso del *tenimentum Montis Fusculi*, già concesso da re Guglielmo: «quod iam dictus rex Guillelmus secundus concesserat eidem Ecclesie brundisine». Il possesso di questo *tenimentum* era però vincolato da un servizio da prestare alla corte regia; servizio che prevedeva la corresponsione annuale di duecento moggi di frumento e duecento di orzo: «salvo tamen servicio quod exinde Curie debebatur, videlicet ducentis modiis frumenti et ducentis ordei»⁴².

La concessione da parte del potere centrale e la prestazione di un servizio potrebbero circoscrivere la sostanza di questo *tenimentum* in uno schema elementare di dominio utile, prossimo alla figura del *feudum rusticanum*, per il quale, appunto, la concessione avrebbe previsto il versamento al concedente di una parte delle rendite fondiarie⁴³. Ma come dimostrerà la sto-

⁴¹ *Ibid.*, n. 10.

⁴² *Act. Imp.*, II, 10, pp. 11-12.

ria successiva del *tenimentum Montis Fusculi* e di altri casali sorti su antichi possedimenti fondiari della Chiesa brindisina, il regime giuridico cui sono sottomessi beni e uomini di questi *tenimenta* ecclesiastici, assumerà progressivamente precise caratteristiche signorili.

Agli inizi del XIV sec. doveva essersi persa memoria del diploma con il quale Federico II aveva confermato alla Chiesa brindisina il *tenimentum Montis Fusculi*. Nel 1318 il principe di Taranto, Filippo, dietro richiesta dell'arcivescovo Bartolomeo, consigliere e cancelliere dello stesso principe, concedeva alla Chiesa brindisina, il *tenimentum terrarum* «quod tunc Mons-fuscus dicebatur, situm in pertinenciis civitatis ... Horie, contiguum et coniunctum ac proinde satis accomodum casali Sancti Pancracii», lo stesso villaggio che Tancredi di Conversano aveva donato alla Chiesa brindisina agli inizi del XII sec.⁴⁴ Non venne fatto alcun riferimento al diploma federiciano né a quello anteriore di Guglielmo II; anzi l'arcivescovo Bartolomeo aveva riferito al principe che il *tenimentum* di Montefusco era stato inglobato nel patrimonio della Chiesa in seguito ad una permuta che il suo predecessore *Adenulphus* aveva concordato con un certo *Iohannes Bulcanus*. Qualche tempo dopo il signore di Oria si era illecitamente impossessato del *tenimentum* fino a quando lo stesso, dove intanto era sorto un insediamento denominato "Principato", non era tornato nella disponibilità del principe tarantino, «per institutionem inhabitancium». Il principe di Taranto a sua volta, ignorando i diritti della Chiesa brindisina, aveva concesso in feudo il casale Principato ad un suo fedele, ed era stata proprio quest'ultima circostanza a determinare la rivendicazione che ora il presule muoveva al principe.

⁴³ Per la definizione del *feudum rusticanum*, anche se riferita ad un ambito cronologico più tardo, si veda VALLONE, *Istituzioni feudali dell'Italia meridionale*, pp. 31-42 e particolarmente p. 38.

⁴⁴ CDB, II, n. 14, pp. 49-51; p. 50; v. § 1.1, Tav. 2. Sulla figura di Filippo I d'Angiò, titolare del Principato di Taranto dal 1294 al 1331 si rimanda a KIESEWETTER, *Filippo I d'Angiò-Taranto*. Sui principi angioini di Taranto si veda dello stesso autore *I Principi di Taranto e la Grecia*.

Accettate le *petitiones* dell'arcivescovo e dichiarata nulla la concessione del Casale di Principato a «Locto domini Magno de Florentia», il principe riconobbe la legittimità delle rivendicazioni del presule riconoscendo a questi e ai suoi successori il possesso del casale stesso «cum hominibus, vassallis, terris cultis et incultis, territoriis, tenimentis, iuribus, iurisdictionibus et pertinenciis suis omnibus nec non et libertatibus quas prefati casalis incole hactenus in dicta civitate Horie soliti sunt habere». La formula impiegata nella *dispositio* di questo diploma è quella tipica di una concessione feudale: «offerimus, damus ... et in perpetuum concedimus ... investientes ... pro se et successoribus suis per nostrum anulum ... assecurationis faciat sacramenta prestari ac responderi». Non si fa riferimento ad un *servitium* né a particolari restrizioni che avrebbero potuto limitare il godimento del bene concesso.

L'assenza di obblighi nei confronti della Curia principesca è confermata qualche anno più tardi – 1359 – dal principe tarantino Roberto il quale dovrà, dietro *petitio* dell'arcivescovo Pino, nuovamente riconoscere alla Chiesa brindisina l'esenzione da ogni *servitium*: «ut gravamen et honus predicti feudalis servicii nostre seu principali Curie in prejudicium dicte Ecclesie reservati in et pro casali predicto, non obstante ipsius reservacione prefata a predicta Ecclesia eiusque presulibus expresse adimere et realiter remove de binignitate dominica dignaremur»⁴⁵. Oltretutto la validità degli stessi privilegi risultava essere già stata accertata dalla principessa Caterina, madre di Roberto e vedova di Filippo d'Angiò, quando in qualità di tutrice del figlio, era intervenuta con due mandati a dirimere l'ennesima controversia sorta tra l'arcivescovo Guglielmo e l'erede di *Loctus de Florentia*, il quale, ignorando deliberatamente le precedenti disposizioni principesche, aveva tentato di rivendicare sul casale Principato la sua successione feudale⁴⁶.

Dopo aver accolto la richiesta dell'arcivescovo Pino, il principe Roberto rinnovò la concessione del casale: «Trasferentes

⁴⁵ CDB, II, n. 59, pp. 152-161; p. 156.

⁴⁶ *Ibid.*, pp. 153-156. Il testo dei due mandati di Caterina, sono contenuti in forma di inserto, nel diploma di suo figlio Roberto.

de eadem certa nostra scientia omne ius proprietatis et possessionis dicti casalis in dictum archiepiscopum prelibatum tamquam ipsius verum dominum et patronum, nomine et pro parte sue maioris brundisine Ecclesie antedictae, ac reducentes et investientes eundem quo supra nomine in possessionem et possessione prelibati casalis cum eius hominibus, vassalibus, iuribus, rationibus, redditibus, pertinentiis, territoriis, pratis, pascuis, nemoribus, aquis, aquarumque decursibus, bactideriis, et iuribus aliis quibuscumque per nostrum anulum presencialiter ut est moris, quam reductionem et investituram vim et efficaciam vere traditionis et realis assecucionis volumus obtinere». Ribadendo che: «prefata ecclesia et ipsius presules presens scilicet et successive futuri, prefatum casale Principatus, cum hominibus, vassallis, iuribus et pertinentiis suis omnibus habeant, teneant et possideant liberum et exemptum ab omni prestatione feudalis servicii, annui redditus sive census tributis muneris et iuris temporalis alterius cuiuscumque», giacché nei diplomi della madre Caterina non si faceva riferimento alcuno all'obbligo di un servizio feudale: «quodque predicta reservacio feudalis servitii memorati et clausula reservacionis ipsius pro non appositis, non adiectis et non scriptis in prefatis nostre imperatricis litteris habeantur»⁴⁷.

Al di là dell'interesse che il testo del diploma principesco può assumere nell'economia di un'analisi che si proponga di approfondire la natura e la portata dei poteri connessi alla titolarità del Principato di Taranto, quello che interessa sottolineare è che un antico *tenimentum terrarum*, diventato sito di un insediamento, sia stato oggetto di concessione feudale. Una concessione che però era esentata dalla prestazione del servizio e che implicava il riconoscimento di una *iurisdictio* su uomini oltre che su unità immobiliari. Tuttavia i poteri signorili che, come si vedrà dalla documentazione successiva, l'arcivescovo-feudatario esercita sugli *homines et vassali* del casale Principato, non sembrano conseguenza diretta dell'investitura principesca. Questa piuttosto sembra limitarsi a ratificare una situazione

⁴⁷ *Ibid.*, p. 157.

preesistente, ossia quella che autorizzava l'arcivescovo, in quanto già legittimo titolare del *tenimentum* su cui sarebbe sorto in seguito il casale Principato, a realizzare la sua giurisdizione.

La preesistenza delle prerogative del presule brindisino è dimostrata dal contenuto di una *littera papirea* che nel 1365 l'abate del monastero di Sant'Andrea *de Insula Brundisina*, nelle vesti di rappresentante dell'arcivescovo Pino, produsse e fece leggere pubblicamente nel casale di San Pancrazio.

La produzione di quest'atto rispondeva ad alcune rivendicazioni che gli abitanti di S. Pancrazio avevano mosso contro la Chiesa brindisina. Riguardava una sentenza pronunciata da *Iohannes Frizia de Ravello*, protonotaro del principe di Taranto, contro gli *homines* del casale di Principato. Questi ultimi avevano rivolto una supplica al principe perché non volevano più corrispondere alla Chiesa brindisina il *redditus* che gravava sulle loro case e sui loro beni, adducendo come motivazione il fatto che il principe stesso aveva loro concesso la libertà di edificare a loro piacimento nei terreni del detto casale.

Il giudizio formulato dal protonotaro, invece, ricordò l'efficacia della giurisdizione del presule di Brindisi «in et super casali Montisfusculi» – evidentemente l'insediamento più antico in seguito ribattezzato Principato – il suo «plenum ius quoad proprietatem et possessionem». E proprio in virtù dell'efficacia di questo *ius* gli *homines* del casale non potevano «pretendere» che le loro «domos .. et possessiones» fossero franche da qualsiasi prestazione, servizio o censo⁴⁸. Il privilegio principesco cui avevano fatto riferimento nella supplica per avere giustizia permetteva loro «quod libere possitis domos edificare», ma non certo prevedeva anche la concessione di franchige e immunità: «non tamen dicitur – il privilegio principesco – quod sine reddito aliquo dictas domos libere teneatis»⁴⁹. E questo perché, spiega ancora la sentenza del protonotaro, dopo aver condotto un'attenta ricerca, «facta diligenti inquisitione», era risultato

⁴⁸ *Ibid.*, n. 86, pp. 219-220.

⁴⁹ *Ibid.* p. 220.

che «dictum territorium ante constructionem domorum iamdictarum fuisse Ecclesie iamdicte et eidem Ecclesie restitutum». E in seguito a questa *restitutio* la Chiesa era rientrata nel legittimo godimento di ogni suo diritto e prerogativa, «in pristina ius quod habebat ante constructionem domorum iamdictarum». Le disposizioni dettate nel privilegio principesco, le stesse cui si erano appellati gli *homines* del casale, «non inducunt domos vestras esse liberas», poiché «quidquid edificatum fuit contra voluntatem seu preter voluntatem prefati archiepiscopi cessit in territorio» della Chiesa brindisina; *territorium* detenuto in virtù di quel «plenum ius quoad proprietatem et possessio»⁵⁰.

L'aver accertato che, ancor prima dell'inf feudazione avvenuta ad opera di Filippo di Taranto, l'episcopio esercitasse questo *ius*, del quale era rientrato in possesso grazie al successivo intervento del Principe, il fatto cioè che le concessioni del principe non erano un fatto nuovo, ma che già precedentemente la Chiesa di Brindisi vantasse l'esercizio di una *potestas* sul tenimento di Montefusco, e che questa fosse connotata anche dalla possibilità di imporre a terzi degli oneri – il *redditus* di cui parla la sentenza di *Iohannes Frectia* –, allarga la sfera di applicazione dei poteri signorili esercitati dall'arcivescovo in questo contesto fino ad includere anche gli uomini di condizione libera, gli stessi che, rispondendo alle esigenze legate alla conduzione del patrimonio fondiario, potevano essere stati incoraggiati ad insediarsi nel suo fondo.

Non era casuale che la sentenza del protonotaro del principe di Taranto fosse stata prodotta dal rappresentante dell'arcivescovo e ne fosse stata data pubblica lettura al cospetto del giudice annuale di un altro casale della Chiesa brindisina, San Pancrazio. Anche qui trovavano applicazione prerogative simili, ed anche in questo casale i suoi abitanti evidentemente avevano tentato di emanciparsi da tassazioni e oneri simili a quelli che gravavano sugli abitanti del casale di Principato. Anzi la documentazione disponibile per il casale di San Pancrazio chiarisce

⁵⁰ *Ibid.*

anche meglio il ruolo svolto dalla Chiesa brindisina nell'organizzazione delle attività economiche e nello sfruttamento delle risorse naturali dell'entroterra.

Nel 1304 alla presenza del giudice e del notaio della Chiesa brindisina, di altri *testes* e soprattutto di *Lovibardus Friscus clericus* e del giudice *Thoma*, entrambi rappresentanti dell'«universitas hominum casalis Sancti Pancracii», il presule di Brindisi presentò «quondam instrumentum» contenente una serie di disposizioni che il suo predecessore Pellegrino aveva previsto a favore degli *homines* del casale di San Pancrazio, «quod est maioris Ecclesie brundisine»⁵¹. Il testo del privilegio dell'arcivescovo Pellegrino, contenuto in forma di inserto in quest'altro del 1304, spiegava come nel 1221 fosse stato concesso agli abitanti del casale di dotarsi di un proprio «baiulum et iudicem», così come era sempre stato per antica consuetudine: «sicut in antiquo tempore».

Il rinnovo di questa concessione, come di tutte le altre pure contemplate nello stesso atto, si imponeva perché gli *homines* di San Pancrazio ritornavano ad abitare nel loro casale dopo un lungo periodo di abbandono, durante il quale avevano trovato rifugio proprio tra le mura di Brindisi «propter guerrarum et aliarum pestium flagicia».

Ora l'arcivescovo imponeva loro di tornare ad abitare nel casale di San Pancrazio, e per incoraggiare e sostenere questo programma, ritenne opportuno attuare una serie di provvedimenti, primo tra tutti quello che restituiva alla popolazione la possibilità di dotarsi di un proprio baiulo «coram quibus cause hominum casalis ipsius tractari debeant et terminari». La sentenza del baiulo poteva però trovare appello nella Curia arcivescovile, tant'è che nello stesso privilegio Pellegrino specificava «preter tam si causa aliqua fuerit que coram eis non poterit terminare, in nostra presencia terminetur»⁵². Se non bastasse già solo questa concessione a qualificare l'autorità esercitata dall'arcivescovo sul casale, è documentata tutta una serie di preci-

⁵¹ *Ibid.*, n. 10, pp. 43-45.

⁵² *Ibid.*, p. 44



Fig. 39 - Brindisi. Chiesa del monastero di S. Benedetto. Particolare del portale lunettato.

sazioni che lo stesso atto contiene, riguardante proprio lo stato giuridico dei suoi *habitatores*.

Mentre il clero era riconosciuto esentato da ogni prestazione, ovviamente «*excepto in prestandis cathedratico*», ogni singolo laico doveva versare la *decima victualium* «*que in territorio ecclesie fecerint annuatim*»⁵³. Gli obblighi nei confronti della Chiesa brindisina contemplavano prestazioni personali, per dieci giorni, in sei occasioni diverse durante l'arco di un anno: per la piantagione di vigne e fave, per la semina del grano e la mietitura. Inoltre tutti dovevano donare due galline all'anno e soprattutto, pur essendo liberi di fare uso dei loro beni immobili, delle loro terre e, particolarmente, delle loro case, erano tenuti a versare alla *Curia episcopalis* la decima parte del prezzo di vendita qualora avessero alienato i loro possessi: «*si vero res stabiles vendere voluerint liceat eis vendere cui et quando voluerint, salva tamen decima precii, quanti et quando-cumque vendetur, nobis et Ecclesie Brundisine*».

⁵³ *Ibid.*



Fig. 40 - Brindisi. Chiesa di San Giovanni al Sepolcro. Particolare di uno degli stipiti del portale d'ingresso laterale.

La natura pubblica dei poteri del presule brindisino si fa notare questa volta per la precisione con cui ne viene descritto l'ambito di applicazione: potere di amministrare la giustizia, di esigere censi e prestazioni d'opera, di riscuotere cespiti fiscali. Già nel primo ventennio del XIII sec. il presule di Brindisi poteva concedere agli abitanti di un casale di dotarsi di un proprio *index et baiulus*, imponeva la sua autorità anche su uomini di condizione libera condizionando il possesso dei loro beni; e questa autorità derivava dall'essere sorto, il casale, ancora una volta su un bene fondiario della Chiesa, così come era accaduto per il casale Principato, sviluppatosi su quel *tenimenum Montis-fusculi* che già nel XII sec. Guglielmo II aveva concesso alla Chiesa brindisina e che nei primi anni del XIV sec. fu restituito alla stessa dal principe di Taranto.

L'antichità del nesso che lega il possesso fondiario di quest'ente alle sue prerogative giuridiche viene ancora una volta confermato, contemporaneamente si delinea un modello di conduzione patrimoniale d'origine signorile, che ha conservato, senza subire alterazioni, identiche caratteristiche nonostante la sua importazione nell'ambito urbano di una città demaniale.

6.4. *La gestione delle rendite immobiliari e i condizionamenti esercitati sull'evoluzione del tessuto urbano*

A Brindisi il controllo esercitato dalla Chiesa e dal monastero benedettino di S. Maria su una parte consistente del patrimonio immobiliare urbano dovette condizionare sensibilmente gli sviluppi produttivi e le vocazionalità economiche della città. Per non parlare degli esiti negativi che nel quadro economico generale dovette produrre il complesso delle esenzioni fiscali e degli introiti derivanti dall'assegnazione delle decime, o il controllo quasi esclusivo delle risorse agricole dell'entroterra attraverso la costituzione di vasti complessi fondiari.

Nel 1277, su mandato di Carlo I, fu previsto un ulteriore accertamento della consistenza dei privilegi goduti dalla Chiesa brindisina. A differenza della generica definizione che ne diede il diploma federiciano del 1219: «decimas et redditibus civitatis

integre», l'inchiesta ordinata da Carlo I fornisce un quadro più dettagliato delle decime assegnate alla Chiesa brindisina: «decimam Dohane et Baiulationis Brundisii ... unciam auri unam in Bucheria eiusdem terre tarenos viginti, et in Statera tarenos auri sex ponderis generalis ... scilicet Fundici cum exitura casei olei et carniū sallittarum ac iure statere Brundisi et Ydronti, iure Bucherie tributi servorum iudeorum iure quartellorum pissinarie et cambi, que omnia cum predicta baiulatione et sub vocabulo ipsius baiulationis locari consueverunt temporibus scilicet Imperatori predicti Frederici»⁵⁴.

Il livello di condizionamento sulle disponibilità economiche della cittadinanza si valuta già solo considerando l'ampio spettro di categorie e ceti coinvolto nella programmazione produttiva dei rispettivi patrimoni. Tra i concessionari dei due istituti potevano comparire *affidati*, uomini di condizione non libera, artigiani o contadini, ma anche *milites*, come nel caso di Rao *de Talia*, membro dell'*entourage* di Tancredi di Conversano, concessionario di una salina di S. Maria nel 1131⁵⁵. Un'immagine ancora più nitida è quella restituita dall'inchiesta manfrediana del 1260, qui tra i *possessores* delle case, delle vigne e delle terre «que sunt in tenimento dicte Ecclesie», insieme a brindisini di condizioni più umili come *carbonarii* e *potatores*, compaiono *notarii*, *iudices*, *milites*; ma anche *mercatores*, *cambiatores*, *medici*, oltre a svariati personaggi di cui non si conosce il ceti di appartenenza ma la cui condizione sociale doveva essere di un certo rilievo se accanto al loro nome trovava posto l'appellativo di *dominus* o quello di *sire* (v. Tabb. V, VI).

La collocazione dei *tenimenta* evidenzia, inoltre, sia gli esiti che questo condizionamento ha prodotto nell'organizzazione degli spazi e nello sviluppo dell'abitato *extra moenia*, sia la funzione assolta dai due enti nelle vicende del popolamento fin dalla fine dell'XI sec. (Tav. 6).

Il maggior numero di *tenimenta* della Chiesa brindisina è attestato fuori dalla cinta di età bizantino-normanna. Delle 78 unità tra *domus*, *casili* e terre che ricadevano nel suo ambito giu-

⁵⁴ CDB, I, n. 93, pp. 180-188; p. 183.

⁵⁵ *Ibid.*, nn. 12, p. 24; n. 13, pp. 24-25, e 15, pp. 27-28 per Rao de Talia.

risdizionale, 53 erano ubicate *extra moenia*. Di queste 26 erano *in loco Putei Traiani*, un'area posta poco più a est dell'attuale p.za del Popolo⁵⁶; una nel vicinio di S. Margherita⁵⁷; un'altra nel vicinio del monastero di S. Maria *Sanctimonialium*; tre *in loco veteris pistiniar*⁵⁸; due nei pressi di S. Nicola *de Aren*⁵⁹; 19 nel vicinio di S. Egidio⁶⁰; una nel vicinio di S. Giuliano⁶¹.

Soltanto le rimanenti 25 unità erano all'interno del nucleo bizantino-normanno: quattro nel vicinio di S. Caterina⁶², due

⁵⁶ Ancora oggi esiste una traversa di corso Garibaldi che reca il nome di via Pozzo di Traiano.

⁵⁷ Della chiesa di S. Margherita conservano memoria sia la platea settecentesca dei Domenicani della Maddalena: «dentro lo giardino detto di Santa Margherita, appresso il Convento di S. Agostino» (*Platea de' beni che possiede il Venerabile e reggio convento*, c. 68r.), sia la visita pastorale dell'arcivescovo Bovio del 1565: «giardino circondato da pareti in vicinio S. Margarite seu alla citatella» (*Acta Sanctae Visitationis*, c. 24v.). Ancora oggi esiste una via che si innesta sul tratto finale occidentale dell'attuale via Carmine, il cui nome: via S. Margherita, individua l'area su cui sorgeva l'omonimo edificio ecclesiastico.

⁵⁸ Il termine rispecchia palesemente quello latino con individuazione del luogo di cottura dei prodotti della panificazione.

⁵⁹ È possibile che la chiesa di S. Nicola *de Aren* si possa identificare con la chiesa di S. Nicola Pellegrino ubicata presso la Giudaica (*Acta Sanctae Visitationis*, c. 76v.).

⁶⁰ La chiesa di S. Egidio, con annesso l'ospedale, si trovava nella contrada detta dell'*Ursullilli*, un ampio comprensorio di terre e orti che ancora nell'Ottocento non era interessato dall'edificato. Nicola Vacca riuscì ad identificarla grazie all'ausilio di alcuni registri notarili che facevano riferimento al «vicinio di S.M. del Soccorso seu S. Egidio»; e ancora «proprie in frontespizio dive Marie del Soccorso seu la fontana di Chrisostomo» (VACCA, *Brindisi ignorata*, p. 151, nn. 4 e 6). La fontana di Crisostomo viene rilevata anche nella pianta del Genio Militare napoleonico del 1811, con la denominazione di fontana della Conserva (*Pianta della Città, Porto, e Rada di Brindisi*) ed è collocata immediatamente a ovest dell'attuale largo Pipino, in prossimità dell'incrocio tra via S. Lorenzo da Brindisi e via Mazzini.

⁶¹ Un largo di S. Giuliano è annotato nella planimetria approntata per il progetto di illuminazione pubblica della città nel 1871 (*Pianta della città di Brindisi*). L'edificio ecclesiastico doveva sorgere alle spalle del complesso di S. Maria degli Angeli, nell'area dell'attuale largo Pipino.

⁶² È molto probabile che l'accesso alla chiesa di S. Caterina si aprisse sull'attuale piazza Duomo. Ancora una volta la visita pastorale dell'arcivescovo Bovio ricorda l'ubicazione di una «domus in vicinio S. Catherinae sive prope sedile plateae Archiepiscopii»; confinante con essa risulta essere pro-

nel vicinio di S. Pietro⁶³, 15 nel vicinio del S. Sepolcro, 4 nel vicinio di S. Nicola de Foveano⁶⁴.

Per quanto riguarda i *tenimenta* di S. Maria abbiamo un quadro molto più lacunoso, tuttavia sufficiente ad individuare almeno tre distinte aree di distribuzione, delle quali una soltanto posta all'interno della cinta di età normanna: 1) le immediate vicinanze dello stesso monastero; 2) *in vicinio Sancti Sepulcri*; 3) *in ruga lame Iudaice*; 4) nei pressi del porto-canale della Mena⁶⁵.

Si devono aggiungere le dipendenze ecclesiastiche ricordate nella ratificazione di Gregorio IX insieme ai rispettivi teniprio l'edificio religioso: «contigua ex parte occidentis cum predicta ecclesia S. Catherinae» (*Acta Sanctae Visitationis*, c. 74v.).

⁶³ Il vicinio di S. Pietro è verosimile debba identificarsi con l'area in seguito occupata dal quartiere di S. Pietro degli Schiavoni. Il largo di S. Pietro degli Schiavoni viene indicato nelle planimetrie preparatorie per l'esecuzione del piano regolatore del 1883 alle spalle dell'attuale chiesa delle Scuole Pie, allora chiamata S. Cosimo (*Piano regolatore* del 1883).

⁶⁴ È possibile che la chiesa di S. Nicola de Foveano sorgesse nei pressi dell'attuale via S. Nicolicchio, una parallela di via Casimiro. Una chiesa di S. Nicola de' Foggiari è citata in una delle visite pastorali dell'arcivescovo Stefano Falces: «Ecclesia S. Nicolai de Foggiari, diruta» (*Visitationes Archiepiscopi Stefano Falces*, a. 1606, c. 314r.), ed anche in una platea dei Francescani di S. Paolo del 1738: «San Nicola Foggiano seu la congregazione vecchia» (*Platea ò vero inventario di tutti i beni stabili, anche canoni*, a. 1738, c. 402v.). L'attuale via della Congregazione è infatti ortogonale a via S. Nicolicchio.

⁶⁵ CDB, II, n. 19, pp. 60-61. Il quartiere in cui erano insediati gli Ebrei viene individuato, ancora nel XVII sec., nei pressi della Mena, nello stesso vicinio della Madonna del Monte: «Vicinato della Madonna del Monte alla strada della Giudecca» (*Inventario delli beni e rendite dell'Abbadia di S.to Andrea dell'Isola*, c. 77v.). Ancora più precisa l'indicazione data dalla platea dei Domenicani della Maddalena: «in luogo detto le Pergole, o nella Mena anticamente detta la Giudea, seu li Beccari» (*Platea de' beni che possiede il Venerabile*, c. 20r.). Attualmente proprio via Pergola si immette, dal promontorio di Levante, su corso Garibaldi. La chiesa di S. Maria del Monte si trovava nei pressi dell'Annunziata, ossia tra porta Reale, che a sua volta si apriva nei pressi della Stazione marittima, allo sbocco di Corso Garibaldi, e le pendici della Collina di Levante. La visita pastorale dell'arcivescovo Bovio ne fa menzione immediatamente dopo aver citato la Porta Reale (*Acta Sanctae Visitationis*, c. 75v.); mentre la visita dell'arcivescovo Falces subito prima della chiesa dell'Annunziata (*Visitationes Archiepiscopi Stefano Falces*, c. 314r.). L'ubicazione di quest'ultimo edificio è chiaramente rilevata nella IV tavola del piano regolatore del 1833 (*Piano regolatore* del 1833).

menta: «In civitate Brundisina ecclesiam S. Marie que Cita dicitur cum omnibus tenimentis suis ... ecclesiam S. Martini in suburbio cum hospitali et tenimentis suis, ecclesiam S. Egidii cum hospitali et tenimentis suis»⁶⁶.

Esistevano inoltre aree della città rimaste sotto la giurisdizione del demanio, e in uno stesso *vicinio*, come nel caso di quello del Santo Sepolcro, potevano anche coesistere il *tenimentum* di S. Maria, quello della Chiesa e quello demaniale.

Beni ricadenti nel tenimento regio o imperiale erano anche nel vicino di S. Lucia⁶⁷, in quello di S. Pelino⁶⁸, del castello vecchio, della chiesa di Ognissanti⁶⁹, nel vicino di S. Ippolito⁷⁰ e in quello di S. Simeone e Giuda⁷¹, sulla Collina di Levante.

È difficile stabilire in base a quali parametri fosse stabilito l'ammontare del censo che costituiva il *servitium* dovuto dai beneficiari. Mentre la decima sul prezzo di vendita rimane costante, nel demanio come nei diversi *tenimenta* e nei diversi set-

⁶⁶ VENDOLA, *Documenti tratti dai Registri*, n. 184.

⁶⁷ La chiesa di S. Lucia era prossima all'area su cui sorgeva la fortificazione di età normanna, viene nominata infatti tra i confini del comprensorio di terre ed edifici che Carlo I donò ai Francescani nel 1284 (VACCA, *Brindisi ignorata*, p. 250).

⁶⁸ Per l'ubicazione della chiesa di S. Pelino si rimanda al § 4.2.

⁶⁹ La chiesa di Ognissanti sorgeva nello stesso *vicinio* di S. Sebastiano: «Vicinato di S. Sebastiano e d'Ognisanto» (*Inventario delli beni e rendite dell'Abbadia di S.to Andrea*, c. 79r.). Edificata nella seconda metà del XVII sec. fu in seguito dedicata alle Anime del Purgatorio e ancora oggi la sua facciata d'ingresso si apre nei pressi di p.za del Popolo.

⁷⁰ Nel 1606 la chiesa di S. Ippolito era «indecentissima e piena di immondizia» (*Visitationes Archiepiscopi Stefano Falces*, c. 311r.). Anche questa chiesa si trovava nei pressi del complesso monastico di S. Maria degli Angeli, verosimilmente sulla strada che dall'attuale largo degli Angeli conduce a largo della Concordia. Il Cabreo settecentesco del Santo Sepolcro parla, infatti, di una «strada di S. Ippolito ossia degli Angioli» e colloca su questa stessa strada numerose abitazioni che confinano con il giardino del S. Sepolcro (*Copia del Cabreo della Grancia del S. Sepolcro*, c. 92v.).

⁷¹ La visita pastorale dell'arcivescovo Bovio ricorda una casa confinante «con la diruta chiesa di S. Simeone e Giuda», nel *vicinio* di S. Maria Annunziata (*Acta Sanctae Visitationis*, c. 53v.). Anche la platea degli Agostiniani ricorda una «strada di Simone e Giuda, seu l'Annunciata» (*Platea degli Agostiniani*, c. 73v.).

tori della città, il censo varia da zona a zona. Per le case che servono l'Episcopio il censo è fissato tra un massimo di cinque libbre di cera e un minimo di un quarto. Il censo dovuto, invece, al monastero di S. Maria è documentato solo per il possesso di due case poste nel vicinio del Santo Sepolcro. Per ognuna di esse si doveva una libbra di cera; mentre per un'altra casa ubicata nella Giudaica era stato fissato il censo di soltanto mezza libbra.

L'ammontare del pagamento potrebbe essere stato fissato in base alle quote parti di proprietà detenute, ma potrebbe anche essere stato stabilito in relazione alla grandezza, alle condizioni materiali del bene o alla sua ubicazione. Tuttavia se l'efficacia giuridica del *tenimentum* non trovava diretta applicazione sul bene, ma piuttosto sullo spazio in cui il bene era collocato, sembra plausibile assegnare al parametro topografico un rilievo particolare. Il censo in tal caso potrebbe rispecchiare la quantità e la qualità, in termini di valore differenziale, della superficie occupata dalle abitazioni.

Ma ciò che interessa rilevare non è tanto la modalità con cui è praticata l'amministrazione dei soggetti concedenti, che per essere valutata con efficacia avrebbe bisogno di essere meglio documentata, quanto il condizionamento da questa esercitato sulle linee tendenziali dello sviluppo urbano e, prima ancora, sulle dinamiche del popolamento nella prima età normanna.

Sia il monastero di Santa Maria che con la sua stessa presenza oltre la porta del Santo Sepolcro costituì, fin dalla sua fondazione, un importante polo aggregativo, sia la Chiesa brindisina che già negli ultimi anni dell'XI sec. aveva incoraggiato l'espansione dell'abitato verso il suburbio promuovendo l'inseadimento dei suoi uomini «in ipsa vetere civitate», avevano creato, già nel XII sec., le premesse per l'espansione dell'inseadimento. Ma la distribuzione in pianta delle aree di diversa pertinenza giuridica pone in risalto anche la funzione che gli stessi enti hanno assolto nel processo di assestamento politico e sociale subito dopo la conquista normanna.

Se infatti la maggior parte dei *tenimenta* si colloca all'esterno del nucleo rifondato dai Bizantini – il vicinio *Putei*



Fig. 41 - Brindisi. Chiesa di San Giovanni al Sepolcro.

Trayani, quello di S. Giuliano, S. Egidio, Santa Margherita e S. Maria, S. Nicola *de Aren, veteris pistiniar* – la presenza di questi anche dentro la città – nei vicinia di S. Caterina, di S. Lucia, del Santo Sepolcro, di S. Pietro e di S. Nicola *de Foveano* – rimanda a situazioni e opportunità politiche più remote, alla precisa volontà del potere laico di servirsi delle strategie patrimoniali di questi due enti per dare impulso, e contemporaneamente per controllare, i canali della crescita demografica ed economica della città. La presenza di *tenimenta* anche all'interno del nucleo di età normanna sarebbe prova, quindi, dell'originario legame esistente tra l'azione svolta da quegli enti, le vicende del popolamento e la strutturazione fisica della città.

Un legame che appare ancora più evidente nell'entroterra brindisino, dove la genesi di tutti gli insediamenti rurali sorti tra XI e XII sec., e sopravvissuti per buona parte fino ad oggi, è riconducibile alla programmatica volontà e all'azione di questi istituti.

Tab. V

Elenco dei concessionari della Chiesa Brindisina
(dall'inchiesta del 1260, CDB, I, n. 78, pp. 137-143)

*Subscripte domus serviunt annuatim predictae matri Ecclesie
in mense ianuarii in festo S. Leuci subscriptos redditus et ceram
et que sunt in tenimento dicte Ecclesie*

Concessionari	Bene	Località	Note
Alexandra	domus	In vicinio S. Catherine	
Iaquinta	domus		
Petrus de Nigro	domus		
Sir Iohannes de Bona	domus		
notar Benedictus	domus	In vicinio S. Petri	<i>Benedictus regius et publicus notarius Brundisii è rogatario di un atto del 1219 (CDB, I, n. 45)</i>
Petrus de Vineri	domus		
Bernardus Ianuense	domus		
Petrus de Tenca	domus	In vicinio S. Sepulcri	
Nicolas de Ragonis	domus		
Uxor Leonis de Guasto	domus		
Sergius de Coria	domus		
Lucius de Rheno	domus		
Iohannes Sparganus	domus		
Guglielmus Carbonarius	domus		
Buccinus	domus		
Bonenarius	domus		
Pellegrina	domus		
Ippolita	domus		
Petrus Rubeus	domus		
Lucretia	domus		
Sir Tancredus de Prothontinis	domus		È probabile che questo perso- naggio sia imparentato con quel <i>Iordanus de Prothontinus</i> che nel 1277 dichiara di essere stato baiulo e <i>dohanerius</i> al tempo dell'arcivescovo Pietro di Paparore (CDB, I, n. 93)

magister Albertus medicus	casile		
Nicolai Coci	domus	In vicinio S.Margherite	
Martinus Odensius	domus	In vicinio S. Marie Monialium	
Trayanus mercator	domus	In vicinio Putei Traiani	
Stephanus stationarius	domus		
Pascalis de Murgenero	domus		
Iohannes Scorciasini	domus		
	domus		
Angelus de Poleara	domus		
Angelus	domus quam emit a predicto Pascali		
predictus Angelus	domus quam emit		
Iohannes Mutus	Domus		
Bartholomeus bucherius	Domus		
Quintanus	domus		
dominus Riccardus de Martano	domus cum terra		
Iohannes de Licio	terra		
Leonardus bucherius	domus		
Nicolaus de Ragonis	domus		
Iohannes Lecerarius	domus		
sire Eustachius	domus		
Nicolaus de Randisio	domus		<i>Nicolaus de Randisio</i> compare in qualità di teste in un atto del 1312 (CDB, II, n. 8). Alla stessa famiglia appartiene un altro <i>Nicolaus de Randisio</i> notaio, attestato nel 1326 e nel 1337 (CDB, II, nn. 6; 28); mentre nel 1358 è attestato un <i>Petrus de Randisio nobilis vir</i> (CDB, II, nn. 57;76)

Iacobus de Oddomagenere	domus		
Pasca	domus		
Patritia	domus		
Margarite	domus		
eredi di Sergius Castaldus	domus		
Margherita	domus que fuit Iohannis de Castro	In vicinio ecclesie S. Marie de Columna et ecclesie S. Egidii	
magister Donatus	domus		
Calia Camalia	domus cum terra		
Vitalis olearius	domus		
magister Philippus	domus dotalis		
magister Eugenius	domus dotalis		
magister Theodorus de Saleni	domus		
Burtus	domus		
Bartholomeus de Alexano	domus		
presbiter Iohannes	domus		
Mattiotta de Terentia	domus dotalis		
presbiter Costa	domus cum terra		
Nicolaus de Polita	domus		
Rogierius Palearius	domus		
Maria de Asquittino	domus		
presbiter Nicolaus de Asquittino	domus		
Iohannes Galenus	terra		
Nicolaus de Zeno	domus		

Andrea Iohannis Grassi	domus		Giovanni <i>Grassus</i> , figlio di Guarino <i>Grassus</i> , compare come teste in un atto del 1224 (CDB, I, n. 47), mentre un Sire Nicola <i>Grassus</i> sottoscrive degli atti nel 1243, 1244 e 1245 (CDB, I, nn. 59; 61; 62); lo stesso personaggio è esecutore testamentario nel 1245 (CDB, I, n. 63).
notarius Sanso	domus	In vicinio ecclesie S. Nicolai de Foveano	
Pascalina	domus	In vicinio ecclesie S. Lucie	
magister Palmerius	domus		
Iohannes de Solomia	domus		
Tancredus Gancerone	domus	vicinio S. Nicolai de Aren	
Alimburga de Fredo	domus		
Nicolaus miles	domus	In vicinio veteris pistiniar	
domina Marsilia	domus		
figli di Ursus Castaldus	domus		Urso figlio di Leone <i>Castaldus</i> sottoscrive nel 1225, insieme ad altri Ravellesi e Scalesi, un atto fatto rogare da <i>Pascharius Facturosus filius Ravelli Facturosi</i> (CDB, I, n. 49). Un Angelo Castaldo è in età angioina giudice dei Ravellesi e dei Scalesi in Brindisi (MOSCATI, <i>Colonie amalfitane</i> , p. 89; e CDB, I, n. 49)
Serostitus	domus	In vicinio ecclesie S. Iuliani	

Tab. VI

Elenco dei Concessionari della Chiesa Brindisina
(dall'inchiesta del 1260, CDB, I, n. 78, pp. 137-143)

Suprascripte vinee in subscriptis site eo quod sunt in tenimento dicte ecclesie serviunt anno quolibet eidem ecclesie quedam ex eis decimam et quedam sextam musti

<i>in loco Delte</i>	
<ul style="list-style-type: none"> – Ursus de Solomie – Guarnerius Gruppus – Iohannes de Lupatio – Riccardus de Murchan – sire Theodorus de Gallipoli – Robertus Malasanse – Marcus Levis – Iohannes Laganus – Basilius Burrus – Iohannes de sire Mathia – sire Iacobus de Castromari – Gabriellus de magistro Meramo – Leucius de Archipresbitero – Iohannitus de Barranuo – Sergius de Bibulo – Gurnotus filius magistri Lutiani – presbiter Gregorius – Formosus putator – magister Dionisius 	<ol style="list-style-type: none"> 1. Nel 1225 <i>Theodorus de Gallipoli</i> è nominato esecutore testamentario dal ravellese <i>Paschasius Facturosus</i> (CDB, I, n. 49). Nel 1244 lo stesso personaggio compare tra i <i>probi viri</i> che assistono alla redazione dell'atto di sottomissione dell'abate di S. Andrea dell'Isola all'arcivescovo brindisino (CDB, I, n. 61). 2. <i>Iohannes de sire Mathia</i> compare tra i testimoni chiamati ad assistere al giuramento di fedeltà prestato dall'abate di S. Maria <i>de Ferurellis</i> all'arcivescovo brindisino nel 1246 (CDB, I, n. 46). Nel 1249 lo stesso personaggio, in qualità di <i>imperialis iudex Brundisii</i>, presiede alla copilazione di un atto di donazione del presbitero <i>Iohannes filius Angeli Buttari civis Brundisii</i> a favore del Capitolo brindisino (CDB, I, n. 68). Compare ancora nel 1261 in qualità di <i>regis Brundisii iudex</i> nell'inchiesta ordinata da Manfredi per accertare l'esenzione del clero brindisino dalla colletta per gli omicidi impuniti, la distribuzione della nuova moneta e l'allestimento delle galee regie (CDB, I, n. 79). Nel 1263 presiede alla stesura di un atto di permuta tra due cittadini in qualità di <i>iudex Brundisii</i> (CDB, I, n. 81). 3. <i>Leucio de Archipresbitero</i> è, nel 1239, baiulo dell'Episcopio (CDB, I, n. 53). Alla stessa famiglia appartiene <i>Iohannes de Archipresbitero</i>, notaio di Brindisi nel 1269 (CDB, I, n. 85).

<p style="text-align: center;"><i>in Loco Nigrorum</i></p> <ul style="list-style-type: none"> - Thomas de Nugoli - Petrus de Bertaldo - diaconus Rogerius de Biscardo - Iohannes de Auterpia - Costa Malignus - Laurentius de Nugolis - Iacobus Tamengrus - Paulus de Sancto Iuliano - Abbas de Ponia - Laurentius de Nugolis magistri Pisani - Iohannes Fuscanus - Iohannes de Alexano - Andrea molendinarius - Petrus Castaldus 	
<p style="text-align: center;"><i>in Loco Frascini</i></p> <ul style="list-style-type: none"> - iudex Iohannes de Ripa ... (fuerunt Marie de Bona et S. Marie de Curatis et clerici Thome Unga de Auro) - uxor Roberti de Grimaldo - Petrus de diaconi Leoni - sir Montanarus - Mainardus - Arnolfus - presbiter Iohannes de Sancta Eufhemia - Onfredus Malazansa 	
<p style="text-align: center;"><i>in loco Persani</i></p> <ul style="list-style-type: none"> - Guillelmus de magistro Martini - Vincentius de Cernesio - iudex Santorus - dominus Aroldus magistri Taxualdi - Iacobus Milliparius - sire Sergius Godinus 	
<p style="text-align: center;"><i>in loco Imbricariorum</i></p> <ul style="list-style-type: none"> - Iohannes Ammiratus - Santorus Stratiatus - Dominicus Gallipoli - Leucius de Biscardo 	<p>1. <i>Iohannes Ammiratus</i> è uno dei due <i>iudices regales Brundisii</i> che nel 1263 conducono un'inchiesta sulla consistenza patrimoniale della Chiesa brindisina (CDB, I, n. 80). Un <i>Petrus Ammiratus</i> baiulo di Brindisi compare invece in un elenco di notabili che sottoscrivono una supplica nel 1266 indirizzata a Carlo I (CDB, I, n. 84).</p>

<p style="text-align: center;"><i>loco qui dicitur Salin</i></p> <ul style="list-style-type: none"> – Rogerius Palearius – Nicolaus de Burdis – dominus Riccardus Muscanus – Stephanus de Patari – Paulus de presbitero Regulioso 	
<p style="text-align: center;"><i>in loco Puteo Fetens</i></p> <ul style="list-style-type: none"> – Paulus de presbitero Regulioso – Angelus de Via – Ugo Osberger – notarius Vincenti – iaconus Ursus – Lucius de Bergamo 	
<p style="text-align: center;"><i>in loco Sancti Leuci</i></p> <ul style="list-style-type: none"> – Petrus Aragonis – Iohannes Sparganus – Petrus de Benevento – Dominicus Catefrace – Gabriellus de Garcia bucherius – sir Paulus – presbiter Iohannes de Sancta Croce 	<p>1. <i>Petrus de Benevento</i> risulta essere stato <i>collector</i> al tempo di Federico II. Questo è quanto egli stesso dichiara nel corso dell'inchiesta fatta condurre da Manfredi nel 1261 sull'esenzione del clero brindisino dalla colletta dovuta dall'Università (CDB, I, n. 79). Pietro si sottoscrive anche come <i> cambiator</i> in almeno due documenti: nel 1244 (CDB, I, n. 61) e nel 1255 (CDB, I, n. 73).</p>
<p style="text-align: center;"><i>in Sancto Elia</i></p> <ul style="list-style-type: none"> – Iohannes de Marsia 	
<p style="text-align: center;"><i>in S. Cosma</i></p> <ul style="list-style-type: none"> – magister Alamannus – magister Parisius 	
<p style="text-align: center;"><i>in tenimento Calonis</i></p> <ul style="list-style-type: none"> – Leo de Vigilis – Iohannes de Putignano – Andreas Cresius – Andreas de Urso – Nicholaus Imperatore – magister Vincentius – presbiter Raynaldus – Stephanus de Rubea – Santorius – magister de Buccari – Guglielmus de Pacifico – presbiter Nicolaus Patris – Leo Buttaticius 	

<ul style="list-style-type: none">- Martinus- Paulus Dehora- Iohannes de Balduino- Iordanus- Margaritus- Taurus- Iohannes Corsus- Christophorus de Digno- Matheus- Crisadus Cantarella- Nicholaus Vulpis- Catherinus- Leo de Vigiliis	
---	--

Tab. VII
Censi dovuti alla Chiesa brindisina
dalle *Domus quae sunt in Tenimento*
(dall'inchiesta del 1260, CDB, I, n. 78)

<i>Vicinio</i>	<i>Domus</i>	<i>Terre</i> o <i>Casili</i> (* <i>amnessi</i>)	<i>Censo</i> (in Libbre di cera)	Totale Parziale Σ	Totale Per Vicinio Σ (in Libbre di cera)
S. Caterina	4		1		4
S. Pietro	2		1		2
S. Sepolcro	9		1	9	
»	2		$\frac{1}{4}$	0.5	
»		1	$\frac{1}{2}$	0.5	
»	3		$\frac{1}{2}$	1.5	
»				11.5	11.5
S. Margherita	1		1		
S. Maria	1		$\frac{1}{2}$		
Pozzo Traiano	7		1	7	
»	5	1	$\frac{1}{2}$	3	
»	10		$\frac{1}{4}$	2.5	
»	2		1 e $\frac{1}{4}$	2.5	
»	1	*1	5	5	
»				20	20
S. Egidio	2		1	2	
»		1	1	1	
»	1	*1	$\frac{1}{2}$	0.5	
»	9		$\frac{1}{2}$	4.5	
»	4		$\frac{1}{4}$	1	
»	1		2	2	
»	1		1 e $\frac{1}{2}$	1.5	
»				12.5	12.5
S. Nicola <i>de</i>	2		1	2	
Foveano	2		$\frac{1}{2}$	1	
»				3	3
S. Nicola <i>de</i>	1		$\frac{1}{2}$	0.5	
Aren	1		1	1	
»				1.5	1.5
Veteris	2		1	2	
Pistinar	1		$\frac{1}{2}$	0.5	
»				2.5	2.5
S. Giuliano	1		$\frac{1}{4}$		0.25
				Totale	58.75

7.

IMMAGINI DALLA CITTÀ

7.1. *Gli esiti della pianificazione federiciana: il castello, l'arsenale, una nuova cinta muraria*

Nel 1245 l'esistenza della porta *Meianei*, l'attuale porta Messagne (fig. 42), e l'arretramento della fortezza federiciana verso ovest, collocano entro la prima metà del XIII sec. l'allargamento della cinta urbana con il ripristino del tracciato murario del *municipium* romano¹. La funzionalità della fortezza normanna è documentabile ancora nel 1224, anno in cui un certo *Leo de Athanasio* donò a sua figlia *Churanna* una casa «extra portam que dicitur de Sancto Sepolcro prope fossatum castelli»²; ed ancora nel 1233, quando Gregorio IX confermò al monastero di S. Maria il possesso di tutte le sue dipendenze, compresa l'*ecclesia S. Martini cum hospitali* che sorgeva nei pressi dell'incrocio tra le attuali vie S. Lorenzo e XX Settembre, e che a quell'epoca risulta ancora essere collocata *in suburbio*³. Ma già nel 1252 il castello che sorgeva prossimo alla porta del Santo Sepolcro, veniva definito “vecchio”, come chiarisce un atto di donazione al Capitolo brindisino in cui si fa cenno ad un «fossatum castris veteris» (Tav. 5)⁴.

¹ CDB, I, n. 58, pp. 92-93: nel 1243 l'arcivescovo concede ad una donna un appezzamento di terreno che si trovava «extra portam Brundisii que dicitur Meianei».

² *Ibid.*, n. 69, pp. 122-124.

³ Per l'ubicazione della chiesa di S. Martino v. *infra* e Tav. 5.

⁴ CDB, I, n. 70, pp. 124-126, cit. a p. 125.



Fig. 42 - Brindisi. Porta Mesagne e il bastione in una foto di fine '800 (BAD, 2.23).

La scelta del sito su cui impiantare una nuova fortezza fu condizionata in primo luogo dall'esigenza di controllare da una posizione eminente l'approdo del seno di Ponente: l'unica insenatura sufficientemente profonda da permettere l'attracco a navi di grosso tonnellaggio. Identiche motivazioni avevano già suggerito l'istallazione in questo stesso punto dell'arsenale e del castello normanno, ma le strutture della vecchia fortificazione furono evidentemente ritenute insufficienti, come pure inadeguati dovettero risultare gli impianti della darsena per il ruolo che Brindisi era chiamata a svolgere nei disegni dell'imperatore svevo. Ricordiamo che nel 1240 Federico aveva ordinato all'ammiraglio Nicola Spinola di far ricostruire ed ampliare l'arsenale regio dettando con minuziosa cura tutte le disposizioni relative alle caratteristiche e alle funzioni di cui il nuovo impianto, questa volta realizzato in muratura, doveva essere dotato⁵.

⁵ La lettera contenente le disposizioni per la costruzione in muratura della darsena brindisina è in *Historia diplomatica Friderici secundi*, V/II, pp. 685-

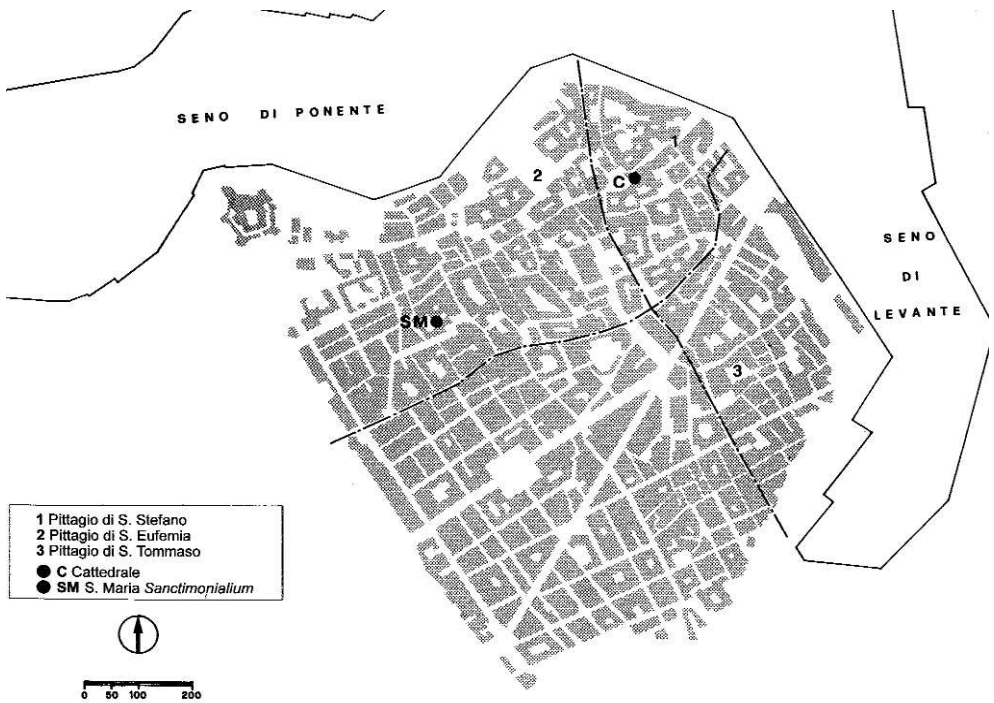


Fig. 43 - Brindisi. Porta Mesagne. La struttura dei varchi di età federiciana inglobata nelle murature quattro-cinquecentesche.

Una descrizione dell'impianto così come voluto dallo svevo è sopravvissuta nel testo di un registro angioino del 1279. Oltre ad elencare tutti i lavori di manutenzione programmati da Carlo I, questa fonte restituisce un'istantanea delle condizioni del cantiere alla fine del XIII sec., dimostrando come le disposizioni imperiali risalenti al 1240 avessero trovato piena esecuzione. L'arsenale di Brindisi risultava dotato, nei primi anni del regno angioino, di venti *domus* per il ricovero di altrettante galee, vere e proprie navate, articolate in più campate ad archi e pilastri, con le coperture a travi di legno ed embrici poggiate su archi-timpano trasversali⁶.

687: «Quod vero apud Brundisium scripsisti darsanas non invenisse muratas, immo sub quodam remedio facto ad modum logiarum propter quod expedire curie nostre scripsisti ut in eadem terra que videtur esse caput terrarum maritimarum Apulie, furent prope castrum nostrum darsana lucide et murate, in quibus viginti galee possent omni tempore oportune manere placet nobis ut hoc fieri facias prope castrum sicut melius ad utilitatem curie nostre videris expedire».

⁶ STHAMER, *Dokumente zur Geschichte*, doc. 898, pp. 118-122: «in opere tarsianatus predicti facte sunt et complete domus 17 quarum alique sunt male



Tav. 7 - La divisione in "Pittagi" della città nel XIII sec.

Come la costruzione di una nuova fortezza, anche l'ampliamento della cinta muraria urbana costituiva un'operazione coerente, integrativa del progetto imperiale, ma si rendeva ancora più necessaria per le dimensioni ormai raggiunte dal suburbio, dimensioni di cui ci può dare un'idea la suddivisione in *pittagi* della città, risalente più o meno agli stessi anni.

Un'inchiesta voluta da re Manfredi per accertare l'esenzione del clero brindisino da alcune tassazioni imposte per circostanze eccezionali, ricorda i tre *pittagi* che costituivano la ripartizione amministrativa principale già al tempo dell'imperatore

coperte ymbriticibus et sine aliquibus solariis et aliisque cum solariis imperfectis, in quibus guarnimenta vassellorum reponi deberent, et in loco ubi olim fuerat bucchana facti sunt arcus et pilerii non tamen perfecti pro duabus aliis domibus adiungendis, et resta faciendus in totum murus faciendus a muro veteri tarsianatus ipsius usque ad complementum 20 domorum».

Federico: il pittaggio di S. Stefano *de columnis*, che doveva inglobare quasi la totalità della collina di Ponente, quello di S. Eufemia, delimitato dal tratto nord-occidentale della nuova cinta muraria, e quello di S. Tommaso, a sud del corso della Mena, nel quadrante sud-orientale⁷ (Tav. 7).

Secondo questa ripartizione già nella prima metà del XIII sec. la città ricostruita dai Bizantini non costituiva ormai che un terzo, o forse un quarto, dell'abitato di epoca sveva⁸. La suddivisione in *pittagi* registra infatti l'esito di un incremento del suburbio a partire almeno dalla seconda metà del XII sec., quando furono prevalentemente le logiche patrimoniali degli enti ecclesiastici a indirizzare le dinamiche della crescita dell'abitato *extra moenia*. Le proporzioni di questo sviluppo contribuiscono a spiegare l'allargamento della cinta muraria e l'assorbimento nello spazio urbano di tutti quei nuclei di abitato che si erano formati intorno alla città bizantino-normanna, nei *vicinia* posti

⁷ CDB, I, a. 1261, n. 79, pp. 144-148. La chiesa di S. Stefano sorgeva nei pressi delle colonne poste sulla collina di Ponente (VACCA, *Brindisi ignorata*, p. 24). Una platea del 1627 descrive invece la chiesa di S. Eufemia come prossima al sito su cui, in età moderna, sarebbe sorta la chiesa di S. Andrea, ossia «sopra un Montetto, che si dice il Monte di Santu Andrea seu di Santa Eufemia, sopra il quartiere dell'Alloggiamenti dei soldati respiciente al mare, al porto piccolo, che sta congiunta con le case palaziate grandi con torre che foro del g.^m Giaymo Demesa» (*Inventario delli beni e rendite dell'Abbadia*, c. 48). L'edificio di S. Andrea viene rappresentato anche nella veduta di Brindisi del Mortier (BLAEU, *Nouveau theatre d'Italie*; anche in CAZZATO, *La Provincia di Brindisi*, fig. 31). Più difficile risulta l'individuazione della chiesa che diede nome al pittaggio di S. Tommaso. Due pergamene attestano l'esistenza di un *vicinio S. Thome* (CDB, I, a. 1202, n. 39 e CDB, II, a. 1330, n. 27) ma non offrono dati sufficienti per una sua più precisa identificazione. Escludendo i settori NE e NO, inclusi rispettivamente nei pittaggi di S. Stefano e S. Eufemia, e immaginando una ripartizione per comparti simmetrici, non resta che quella parte dell'abitato individuata dal quadrante sud-orientale dell'attuale città, ossia il rilievo della collina di Levante.

⁸ Un dato puntuale circa la consistenza demografica della città in questi anni è offerto da una disposizione di Giovanni de Brayda, Giustiziere di Terra d'Otranto, che nel 1269 condannò l'Università di Brindisi a pagare una multa di cento onces d'oro, calcolata in base al numero dei fuochi che allora superava le mille unità (MONTI, *Altre ricerche sull'ordinamento giudiziario*, p. 4). Stando alla sentenza che stabilì l'ammontare della somma, il numero di abitanti doveva aggirarsi intorno alle 4500-5000 unità.

lungo le pendici meridionali del rilievo di Ponente, lungo il corso della Mena, sulla collina di Levante; gravitanti tutti lungo una direttrice preferenziale, parallela proprio al corso della Mena, che attraversava il nuovo circuito murario in corrispondenza di porta Mesagne.



Fig. 44 - Brindisi. Porta Lecce.

Fu la collocazione baricentrica di questa direttrice, rispetto alla nuova fisionomia assunta dall'impianto urbano, a dettare il posizionamento della porta occidentale, che non venne più aperta in corrispondenza del varco di porta S. Sepolcro, ma più a sud, verosimilmente ripristinando uno degli accessi principali della città romana⁹. È possibile che proprio quest'asse costituisse uno dei due tracciati fondamentali su cui venne impostata la suddivisione amministrativa della città sveva; nella gerarchia dei percorsi interni alla maglia urbana, e soprattutto in funzione delle comunicazioni con l'entroterra, questo tracciato raccordava tutti i tracciati sui quali si sarebbe dislocata la maggior parte delle attività artigianali e commerciali, diventando quella *Ruga Magistra* ricordata, per la prima volta, in una pergamena del 1298, identificabile oggi nei tracciati di via Carmine e via Consiglio¹⁰.

7.2. Spazi e funzioni

Nelle dinamiche dell'espansione urbana, soprattutto in relazione all'istallazione di tutte quelle attività artigianali che necessitavano sia di disponibilità d'acqua, sia di un collettore di scarico per i liquidi risultanti dalla lavorazione, un fattore fortemente condizionante fu rappresentato dal corso della Mena. Sulla sponda meridionale, quasi in prossimità della foce, una delle attività, sicuramente attestate per il Medioevo, era infatti quella della tintoria. A praticarla era la comunità ebraica di Brindisi che, secondo quanto riportato da Beniamino da Tudela, intorno alla metà del XII sec. era costituita soltanto da dieci famiglie di tintori, un numero davvero esiguo se confrontato ai duecento membri della comunità tranese o ai cinquecento Giudei che vivevano ad Otranto¹¹. È probabile che anche

⁹ Per la corrispondenza tra il tracciato murario antico e la cinta urbana basso medievale si rimanda al § 2.3.

¹⁰ CDB, I, n. 107, pp. 210-211.

¹¹ Per la testimonianza di Beniamino da Tudela si veda BYNGIAMIN DA TUDELA, *Itinerario*; la traduzione in italiano dei passi che riguardano la Puglia è in COLAFEMMINA, *L'itinerario pugliese*, p. 100. La presenza a Brindisi di una

la concia delle pelli si svolgesse in una zona limitrofa alla Giudaica. Alcune platee di età moderna rimandano a un «loco la Mena, vicino le conciarie» o anche «alle conciarie [...] nel luogo detto la Giudea», e il bastione che ancora nel Settecento si elevava proprio in corrispondenza della foce veniva chiamato dell' *Escorciatore* ¹².

Secondo uno schema che si trova ripetuto anche in altri scali della costa Pugliese, Giudaica, *Ruga Cambi*, residenze e magazzini di mercanti immigrati appaiono concentrati in settori limitrofi, tutti orbitanti intorno al tratto finale della *Rua Magistrata*, una direttrice parallela, in prossimità della costa, proprio al corso della Mena ¹³. La presenza dell'arsenale nel seno di Ponente dovette limitare, in quella parte del porto interno, il traffico commerciale, convogliandone il flusso soprattutto lungo il litorale orientale, come suggerisce d'altronde proprio l'insediamento in questa zona delle famiglie di mercanti ravellesi e scalesi. A partire almeno dalla seconda metà del XII sec. questi avevano occupato un'area prossima alla Giudaica, *Maurus Pirunteus*, giudice dei Ravellesi residenti a Brindisi, compare già

comunità ebraica è attestata già nei secoli altomedievali. Numerose sono le testimonianze epigrafiche rinvenute in via Pergola e nella località di Tor Pisana, nei pressi del castello svevo, dove è stata individuata un'area sepolcrale appartenente proprio a questa comunità. Per le iscrizioni ebraiche trovate a Brindisi si veda COLAFEMMINA, *Iscrizione ebraiche a Brindisi*.

¹² *Platea conventus S. Dominici*, c. 186r.; ed anche *Platea de' beni che possiede il Venerabile*, c. 17r.

¹³ Anche a Trani il *locus cambi* e la Giudaica si trovavano in prossimità del *campus longobardorum*, ossia di quella parte della città in cui risiedevano i mercanti immigrati, tra questi vi erano anche alcuni membri della famiglia ravellese dei Rogadeo (si veda lo studio di VITALE, *Note di socio-topografia*, ed anche quello di BERTELLI, *Trani e il suo territorio*). Probabilmente la definizione di "lombardo" o "longobardo" era attribuita dalla popolazione locale, in maniera indistinta, a quanti provenivano dai territori del tema di Longobardia o da aree ad esso limitrofe, compresi amalfitani o ravellesi, che potevano per questa ragione essere approssimativamente assimilati ai Longobardi. Anche a Brindisi è documentata nel 1231 una *Ruga Longobardorum* (CDB, I, n. 50, pp. 80-81), anch'essa si sviluppava nelle immediate vicinanze della Giudaica, presso la chiesa di S. Maria del Monte. È significativo che il nome di questa arteria, esattamente come a Trani, rimandi proprio all'insediamento, sul rilievo di Levante, delle famiglie di mercanti ravellesi e scalesi.

¹⁴ *Acta imperii inedita* II, n. 583, pp. 470-471.

nel 1199 come sottoscrittore dell'atto con cui l'*Universus Populus Brundusii* si dichiarava alleato dei Veneziani¹⁴. Nel 1208 un *Iohannes Pirontus*, figlio di Pantaleo *Pirontus*, vendeva a Pantaleo *de Maurone*, figlio di Mauro *de Maurone*, una delle case che possedeva in Brindisi in «Iudeca, in portu, in vicinio Pilanave», con un pozzo e una corte comune da cui avevano accesso anche le abitazioni di Sergio Pironti, dei suoi fratelli Pantaleone e Abenardo, e di suo nipote Pasquale. Tra i sottoscrittori compare anche *Iordanus domini Constantini Musceptule filius* e un *Urso Leoni Castaldi filius*¹⁵. Altre proprietà di ravellesi, scalesi ed amalfitani risultano essere ubicate nella stessa area, a sud del corso della Mena e lungo le pendici settentrionali del rilievo di Levante; nel vicinio di Santa Maria del Monte, *iuxta mare* – approssimativamente l'area sulla quale attualmente sorge la chiesa dell'Annunziata – *Sire Maurus Muscettula* era proprietario di una terra che, poco prima del 1224, avrebbe donato al Capitolo brindisino¹⁶; *Sire Angelus de Muscettula* possedeva altre case *in vicinio Sancti Nicolai de Casale*¹⁷; mentre *Pascarius Facturosus* era proprietario di una serie di *domus cellarie* nella *Ruga Cambi*, le cui rendite vennero donate al Capitolo brindisino nel 1225¹⁸ (Tav. 8).

A differenza del litorale del seno di Levante che non offriva grossi vantaggi per la navigazione, sia a causa del forte dislivello esistente tra l'abitato e la linea di costa, sia per i fenomeni di impaludamento che da sempre interessarono questa parte del ba-

¹⁵ CAMERA, *Memorie storico-diplomatiche*, I vol., pp. 407-408. I confini dell'abitazione vengono così designati «ab oriente est predicta curtis et introitus et exitus et omnis utilitas et agium ad eam et in ea, ab occidente domus Brundisini archiepiscopus que fuit iam Bisantis de Cantuara, cum comuni picciolo, a borea domus mea cum comuni castro». Il *picciolo* era una parete divisoria di spessore ridotto, mentre il *castro* costituiva un muro portante; viene definito in questo modo anche nella documentazione coeva barese, si veda in proposito FLORIO, *L'urbanistica medievale di Bari*, p. 35.

¹⁶ CDB, I, a. 1224, n. 47.

¹⁷ *Ibid.*, a. 1242, n. 57, pp. 91-92; potrebbe essere questo il *S. Nicolai de Brundisio* che nel 1218 Onorio III confermò come dipendenza al monastero otrantino di S. Nicola di Casole (VENDOLA, *Documenti tratti dai Registri*, I, n. 89, pp. 85-86).

¹⁸ *Ibid.*, n. 49, p. 80.



Tav. 8 - Quartieri ed aree di concentrazione delle diverse componenti cittadine nel XIII sec.

cino portuale interno, soprattutto in corrispondenza della foce del fiume Piccolo ¹⁹, il porto-canale della Mena oltre a costituire un comodo approdo per le imbarcazioni di medio-piccole dimensioni, rendeva, allo stesso tempo, più agevole e veloce il trasporto delle stesse da e verso le aree di scambio più interne all'abitato. Queste sono localizzabili in settori attraversati o limi-

¹⁹ Come ancora oggi è possibile constatare, almeno sette metri di dislivello separano il piano di calpestio dell'abitato dalla linea di costa. Oltretutto fenomeni di impaludamento interessarono costantemente i litorali di questa parte del porto interno. È probabile che proprio l'insalubrità del sito abbia determinato l'abbandono del monastero premonstratense, fondato immediatamente fuori porta Lecce, già dalla fine del XII sec. con la chiesa di Santa Maria *de parvo ponte*. L'insediamento monastico non compare già più negli elenchi delle *Rationes decimarum* (VENDOLA, *Rationes Decimarum*, a. 1310) molto probabilmente perché il sito era già stato abbandonato alla fine del XIII sec.

trofi alla *Ruga Magistra*, nelle adiacenze del vicinio *Putei Traiani*, dove ancora nel XVI sec. era la *Platea publica*²⁰, e dove nel 1260 si trovavano le *domus* del bottegaio Stefano e del mercator *Trayanus*, le case di Bartolomeo e Leonardo entrambi *buccherii*, e dove la Chiesa brindisina possedeva una «domus terranea cum darpetum ... iuxta domus que fuit Alemanni bucherii»²¹.

Spostata più verso ovest, «in vicinio ecclesie Sancti Iuliani», era invece la *Magna Ruga Scutariorum*, ricordata in un atto del 1239, dove si lavoravano i metalli per la fabbricazione di armi e armature²². Collegata alla *rua Magistra* e vicina alle aree di scambio, doveva essere, per ragioni logistiche, anche la *Ruga Cellariorum*, ricordata in un documento dei registri angioni del 1273.

La scarsità di fonti rende difficile una più precisa collocazione, tuttavia l'esistenza di un intero comparto caratterizzato dalla presenza di cantine, e depositi per derrate alimentari, mette comunque in risalto l'importanza della produzione agricola e del commercio del vino e dell'olio nelle attività economiche della città²³. *Domus* dotate di *cellarium* erano infatti comuni in varie altre parti della città: nel vicinio di *S. Thoma*, la stessa chiesa che diede nome ad uno dei tre *pittagi*, il presbitero *Iohannes de Ciresa* possedeva una *domus cellaria*; un *cellarium* posto nei pressi del *litus maris* apparteneva alla Chiesa brindisina; mentre di una *domus cellaria*, «in vicinio ecclesie Omnium Sanctorum», era proprietario un certo *Franciscus Gambonus*²⁴.

L'articolazione degli spazi abitati si rarefaceva progressivamente in direzione delle cortine occidentale e meridionale, dis-

²⁰ Nella visita dell'arcivescovo Bovio del 1565, compare una *domus in platea pubblica* «cum apoteca subtus et cum horticcello» confinante con la *Rua Magistra* (cfr. *Acta Sanctae Visitationis*, c. 52v.). Dovrebbe trattarsi di un'area compresa tra le attuali p.za Vittoria e p.za del Popolo.

²¹ *Ibid.*, n. 78; con il termine *darpetum* o *tarpetum* si indicava il frantoio per la spremitura delle olive.

²² CDB, I, n. 52, pp. 83-84: «domus mea que est in magna ruga Scutariorum in vicinio ecclesie S. Iuliani».

²³ Il documento si trova trascritto in MINIERO - RICCI, *Il regno di Carlo I d'Angiò*, p. 3.

²⁴ CDB, I, n. 60, pp. 96-97; 78; 103, pp. 202-204.

solvendosi in un paesaggio di orti, giardini, frutteti, vigne e uliveti; una costante questa che caratterizzò l'immagine della città fino all'età moderna. L'evidenza restituita dalla cartografia storica denuncia la presenza di ampie superfici disabitate, per un totale di circa 42 ettari, ancora agli inizi dell'Ottocento (fig. 32); in tutta la fascia interna alla fortificazione, che si estendeva dal castello svevo a porta Lecce, rimarranno in uso, fino oltre il XVIII sec., toponimi quali "giardino dell'Orsolilli" o "Oliva cavata", o ancora via e contrada "del Pero"²⁵ (Tav. 8). Un frammento di questo paesaggio si legge in una donazione che Maddalena, «uxor Nicolai Montanari», faceva nel 1312 a favore del Capitolo. Proprio «in loco qui dicitur Oliva Cavata», la donna possedeva due orti: il primo, «cum arboribus», era confinante ad est con la «terra Dominici Tacconi et in parte [con le terre] ecclesie S. Marie de Columpnis et Nicolai Ammirati et presbiteri Bartolomei»; ad occidente con la «terrulam domus Theotonicorum», a sud con l'orto di un certo Ancellino e a nord con l'orto della *domus Theotonicorum*; l'altro orto confinava invece a est con l'orticello del notaio Giovanni *de Paulo*, ad occidente di nuovo con l'orto dei Teutonici, a sud con un altro orto di sua proprietà e a nord con una via interpoderale²⁶.

Descrizioni simili, ampiamente registrate nella documentazione di XIII e XIV sec., connotano l'area posta tra la cortina muraria e i limiti occidentali e meridionali dell'abitato attraverso la menzione di terre *vacue*, come quella posseduta da Lupo, figlio del notaio Nicola «in vicinio ecclesie omnium

²⁵ Il calcolo delle superfici rimaste libere dall'edificato è stato fatto in base ai parametri metrici utilizzati per il rilievo topografico della città eseguito dal genio napoleonico agli inizi dell'Ottocento (v. *Pianta della Città, Porto, e Rada di Brindisi*). Il toponimo *Oliva Cavata* individuava quella fascia degli orti immediatamente a ridosso della murazione occidentale a partire dalla zona di Porta Mesagne fino al limite nord, se ne conserva memoria ancora agli inizi del XVII sec. nell'*Inventario delli beni e rendite dell'Abbadia*, c. 81r. Mentre il giardino dell'*Irsilli* o *Orsolilli* era ubicato nell'area a sud della fontana di Crisostomo o della Conserva, tra le chiese di S. Egidio e di Ognissanti, e dove aveva origine *lo ploviale* ossia il corso della Mena. Il toponimo viene ricordato nella platea settecentesca dei Francescani di S. Paolo (*Manuale di tutti i beni*, cc. 121v. e 122r.).

²⁶ CDB, II, n. 8, pp. 18-19.

Sanctorum», confinante con un'altra terra *vacua* e con il cimitero della chiesa di Ognissanti²⁷; di orti e giardini, come quelli posseduti da *Petrus de Raudisio* nel vicinio del monastero di S. Maria, confinanti a loro volta con altri orti e terre²⁸.

Quest'ampia disponibilità di spazi liberi dall'edificazione, in prossimità della cinta muraria, contribuisce a spiegare anche le logiche insediative degli ordini mendicanti e quelle delle fondazioni dotate di xenodochi o *hospitalia*. A sud dell'attuale via Lata adiacente ai bastioni di porta Lecce (fig. 44), i Domenicani avevano fondato, negli anni trenta del XIII sec., la chiesa di S. Domenico²⁹. Sulle propaggini occidentali dell'abitato erano state fondate le due dipendenze del monastero di S. Maria con annessi *hospitalia*: la chiesa di S. Martino, vicina alla *magna ruga Scutariorum*, e quella di S. Egidio, edificata nelle immediate vicinanze della fontana che nell'Ottocento veniva denominata "della Conserva"³⁰. Entrambe compaiono per la prima volta nella citata bolla papale del 1232 che ne conferma la dipendenza dal monastero benedettino.

Forse già alla fine del XII sec. potrebbero invece risalire gli insediamenti degli Agostiniani e dei Carmelitani, che installarono le rispettive sedi una nelle immediate vicinanze di porta Mesagne, sul lato nord della *Rua Magistra*, l'altra nella zona compresa tra la fortificazione sveva e quella di età normanna³¹.

²⁷ *Ibid.*, I, a. 1292, n. 103.

²⁸ *Ibid.*, II, a. 1358-1359, n. 57, pp. 141-144, n. 58, pp. 145-151.

²⁹ DEL FUOCO, *Itinerari di testi domenicani*, pp. 63-64. La tradizione rimanda la fondazione del convento dei Domenicani al 1123, Ughelli riporta invece la data al 1230 (*Italia Sacra*, IX, col. 33).

³⁰ *Pianta della Città, Porto, e Rada*. La fontana della Conserva veniva così chiamata perché alimentata dal serbatoio d'acqua di età romana ubicato nel sottosuolo dell'attuale bastione S. Giorgio; questo nella legenda della *Mapa y Plano*, viene denominato «bastione dell'acqua», evidentemente per la presenza della cisterna romana.

³¹ È Andrea Della Monaca a sostenere questa datazione (*Memoria Historica*, pp. 373-378). Non esistono tuttavia dati certi per una più precisa collocazione cronologica dell'insediamento a Brindisi di questi due Ordini. In questo caso la testimonianza del Della Monaca è particolarmente significativa soprattutto se si tien conto del fatto che egli stesso era Carmelitano ed aveva ricoperto la carica di priore proprio a Brindisi.

Meglio documentata è l'origine dell'insediamento Teutonico. Già alla fine del XII sec. era presente a Brindisi un ospedale fondato probabilmente da pellegrini o crociati tedeschi che in seguito, dopo la sua costituzione, sarebbe stato assorbito dall'Ordine dei Teutonici. Nel 1191 Guinaldo, «Magister hospitalis Alamannorum quod in Brundisino noviter est constructum», aveva chiesto all'arcivescovo brindisino il permesso di fondare una chiesa dedicata alla Vergine, «in parrocchia vestra Brundisina iuxta domum nostram ... cum cimiterio», il cui clero potesse assolvere alla *cura animarum* di «omnibus peregrinis intra vel extra civitate iacentibus»³².

L'ubicazione precisa della *Domus*, che in seguito diventerà la precettoria dell'Ordine Teutonico in Puglia, con annessi ospedale e chiesa, viene fornita da un atto riguardante i lavori di ristrutturazione ordinati da Carlo I per il castello³³. Nel 1277 infatti il sovrano ordinava la costruzione di un'altra porta d'accesso alla fortificazione, disponendo che «debet eciam fieri alia porta in castro predicto videlicet in balio ipsius ex parte domus s. Marie Theotonicorum prope maiorem portam ipsius castri»³⁴. L'insediamento dei Teutonici era quindi nei pressi della porta principale della fortezza, a ovest della stessa, e perciò all'esterno della cinta urbana; in quello stesso punto era l'accesso più importante della fortezza prima che fosse spostato a mezzogiorno in età aragonese, dove attualmente si trova (fig. 3)³⁵.

³² CDB, I, n. 26, pp. 49-51, cit. a p. 50. Per l'Ordine dei Teutonici nel Salento si veda HOUBEN, *Federico II, l'Ordine Teutonico*.

³³ Nel 1226 Guglielmo *miles* di Canne donava una terra alla chiesa di S. Tommaso «que est obediante sancte Marie de Brundisio Teutonicorum»; si veda CDBar., X, n. 49, pp. 72-73.

³⁴ STHAMER, *Dokumente zur Geschichte*, n. 828, pp. 88-92, p. 92.

³⁵ Per una ricostruzione della fase sveva del castello brindisino si veda TARANTINO, *Il castello di terra di Brindisi*; ed anche HOUBEN, *Il Castello di Brindisi*. Andrea Della Monaca, in netta contrapposizione rispetto a quanto tramandato dalle fonti, collocava l'ospedale di Teutonici sul versante orientale della fortezza, dove fin'oltre al XVIII sec. era la Piazza d'Armi, ossia all'interno della cinta urbana: «Il luogo dove fù fabricato detto Hospitale, è ora il principio della piazza d'armi del Castel Grande sù la riva alta che mira il destro corno del porto interiore» (DELLA MONACA, *Memoria Historica*, p. 374). È probabile tuttavia che lo studioso abbia confuso la *Domus* dei Teutonici

Allo stesso Ordine Federico II aveva anche concesso, nel 1215, la *domus* che si diceva essere era stata dell'Ammiraglio Margarito «cum balneo et omnibus attinentis, exceptis tamen et ad servitium regnum reservatis, Theloneo et Moneta quae in eadem domo excebantur»³⁶. La *domus* raccoglieva in sè ampie superfici e funzioni, comprese pertinenze, fino alla riva del mare: «omnibus aliis iusticiis et rationibus tam in mari quam in terra eidem domui pertinentibus sicut ipsam olim idem Margaritus noscitur tenuisse»³⁷. Si trattava quindi di una costruzione annessa o comunque inserita nel perimetro della fortificazione di età normanna. Nello stesso complesso l'imperatore, dopo aver spostato le funzioni difensive nella nuova fortezza, aveva fatto istallare la Zecca, funzionante fino agli inizi del XIV sec. quando il «loco qui dicitur castris veteris» fu donato alla comunità dei Francescani perché vi installassero il loro convento³⁸.

Nel XIII sec. è attestata la presenza in città di almeno altri due ordini monastico-cavallereschi. Un frate *Egidius* «prior hospitalis S. Iohannis de Brundisio» e un frate Bonasenga, priore «domus militiae Templi de Brundisio», compaiono tra i sottoscrittori in un atto del 1244, così come una *ecclesia Sancti Iohannis de Hospitale* e una chiesa di «S. Georgi de Templo» vengono citate tra le fondazioni sottomesse all'autorità dell'arcivescovo nell'inchiesta manfrediana del 1260³⁹. La mancanza di documentazione rende estremamente difficile una puntuale ubicazione delle diverse sedi di questi ordini; la tradizione storiografica locale spesso li ha confusi tra loro complicando ulterior-

con l'ospedale dei Cavalieri di San Giovanni di Gerusalemme che, secondo alcune ricostruzioni non sempre sufficientemente documentate, avrebbe avuto, proprio nei pressi del fossato della vecchia fortificazione sveva, un suo ospizio (MADDALENA, CAPUTO, DE CASTRO, *L'Ordine di Malta a Brindisi*).

³⁶ *Historia diplomatica Friderici secundi*, I, pars II, pp. 428-429.

³⁷ CDBa, X, n. 60, pp. 85-87, a. 1216; cit. a p. 86. Un'immagine del perimetro fortificato del complesso, fino al limite della battigia, compare nella tavola *Vue du Chateau de Brindes et d'une partie de son Port* disegnato dallo Chastelet per la raccolta dell'Abate di Saint-Non, fig. 37 (DE SAINT-NON, *Viaggio pittoresco*).

³⁸ Si vedano i §§ 4.3 e 6.4.

³⁹ CDB, I, nn. 61-78.

mente la lettura delle poche tracce materiali superstiti. Nonostante la loro presenza, come anche quella dei Canonici regolari del Santo Sepolcro, rettori dell'omonima fondazione almeno dal 1128⁴⁰, sia una conferma significativa del ruolo centrale assolto dalla città nel movimento crociato e nei flussi del pellegrinaggio verso la Terra Santa, la mancanza di dati circa l'ubicazione dei loro ospedali e delle loro infrastrutture reca un grave squilibrio nell'analisi delle dinamiche interne dello spazio urbano. È verosimile tuttavia che la loro presenza si orientasse in direzione dei litorali del seno di Ponente: scalo obbligato per le navi a più grosso tonnello, unico bacino dotato di attracchi con disponibilità di spazi sufficienti a consentire l'accampamento degli eserciti in attesa dell'imbarco, e infine area di convergenza delle due direttrici terrestri più importanti: l'Appia e la Traiana. In prossimità del raccordo di questi assi viari la basilica di S. Leucio continuava a rappresentare il luogo di culto più importante della città oltre alla Cattedrale.

Era rimasta esclusa dal circuito murario di età sveva, ma nel versante meridionale, immediatamente all'esterno di porta Lecce, anche la chiesa di S. Maria *de parvo ponte*. Riccamente dotata dai lasciti dell'ammiraglio Margarito, questa fondazione fu costruita, «ex populi devotione», alla fine del XII sec. Per interessamento dello stesso Ammiraglio venne dotata di un edificio monastico e sottomessa direttamente alla Santa Sede da Celestino III. Lo stesso pontefice nel 1193, rispondendo alle richieste del conte di Malta, confermò alla fondazione tutti i suoi beni e le sue dipendenze, comprese le chiese brindisine di S. Margherita e di S. Demetrio, costruite su proprietà di Margarito, e ne affidò la reggenza all'Ordine premonstratense⁴¹.

⁴⁰ Nel 1128 Onorio II confermò a Guglielmo priore del Santo Sepolcro tutti i suoi possedimenti e tra questi sono incluse «in Apulia in civitate Brundisina ecclesiam Sancti Sepulcri et ecclesiam Sancti Laurentii cum omnibus pertinentiis earum»: DE RONZIÈRE, *Cartulaire de l'église du Saint Sépulcre*, n. 16, p. 19.

⁴¹ Fu Onorio III, in una bolla di conferma al priore di S. Maria del 1218, a ricordare le disposizioni di Celestino III, dichiarando che fu proprio quest'ultimo a volere l'insediamento dei Premonstratensi in Brindisi: «Cum igitur dilectus filius R. prior vester ad sedem apostolicam accessisset nobis ex

Numerosa è la presenza dentro e fuori il nuovo circuito murario di fondazioni religiose la cui intitolazione rimanda alla diffusione, tra IX e X sec. del monachesimo di matrice orientale, o comunque alla sopravvivenza fin oltre il XIII sec. di clero di origini greche: la chiesa di S. Simeone e Giuda, sulla collina di Levante, nei pressi della Giudaica; S. Dionisio, che sorgeva nell'attuale piazza Cavallerio, a nord di via Lata⁴²; S. Giovanni dei Greci; S. Ecaterina, nei pressi della piazza del Duomo, alle spalle della quale, verso piazzetta Colonne erano le chiese di S. Basilio e di S. Stefano delle Colonne; S. Marco presso il ponte Grande, S. Bartolomeo che nel 1187 dava nome a un suburbio⁴³.

7.3. Tipologie edilizie

A differenza del patrimonio documentario medievale lasciato dalla Terra di Bari è molto raro trovare nelle pergamene brindisine descrizioni esaurienti di strutture abitative. Risulta molto difficile isolare una campionatura significativa, sia in relazione alle tipologie, sia per quanto concerne i materiali, l'organizzazione degli spazi, il rapporto tra ambito privato, infrastrutture e aree pubbliche.

parte vestra humiliter supplicavit ut quod ad opus monasterii vestri in quo per Dei gratiam Premonstratensi ordo dinoscitur institutus a dicto predecesore [Celestino III] est concessum, ratum haberemus et firmum» (VENDOLA, *Documenti tratti dai Registri*, n. 88, pp. 83-85, cit. a p. 85). Sull'insediamento premonstratense a Brindisi si veda anche BACKMUND, *Ordo Premonstratensis*, in particolare pp. 17-19. Le chiesa di San Demetrio era ubicata nei pressi della Cattedrale. *L'Inventario delli beni e rendite dell'Abbadia di S.to Andrea dell'Isola*, fa menzione di un «vicinio di S. Dimitri seu del dottore Mezzacapo» (c. 75r.). Nel 1307 la chiesa non faceva più parte delle dipendenze di S. Maria de Parvo Ponte, in quell'anno un certo Basilio, che dichiara di essere presbitero della chiesa di S. Demetrio, si sottoscrive in greco (CDB, II, n. 4, pp. 8-9).

⁴² Per l'ubicazione della chiesa di S. Dionisio si veda la *Mapa y Plano*.

⁴³ «Terra franca in suburbio nuncupatur de Sancto Bartholomeo»: CDB, I, n. 22, pp. 43-44 L'ubicazione di questa chiesa rimane sconosciuta, risulta tuttavia officiata da clero grecofono, come dimostra in questo stesso documento la sottoscrizione del presbitero Pardo.

Per il XII e il XIII sec. le fonti documentarie lasciano nell'anonimato la maggior parte dell'edilizia privata, o forse semplicemente denunciano una prevalente omogeneità negli schemi costruttivi, nella destinazione, forse anche nella qualità e quindi nella concezione stessa dello spazio residenziale; una condizione questa che sembra essere superata solo parzialmente ancora nella documentazione riguardante la seconda metà del XIV sec.

Escludendo l'XI sec., del quale ci sono pervenute solo otto pergamene e nessuna utile alla nostra analisi, negli atti rogati tra XII e XIV sec. gli estensori indicano l'immobile nella maggioranza dei casi semplicemente qualificandolo come *domus*, altrimenti adottando la comune distinzione di base tra edifici a un solo piano, *domus terranee* e *plane*, o a più piani, *domus solarate* o *palaciate*.

Un'altra casistica, anche se meno nutrita, è quella che qualifica le *domus* in relazione ad annessi con specifica destinazione funzionale, è il caso delle *domus horreate*, *cum cellarario*, o *cum darpetum*, *molendinum* o *pistiniar*.

La *domus* del *nauclerius* Lupino e di sua moglie Curanna, «site prope fossatum castris veteris de Brundisi», era dotata al suo interno di un *molendinum*⁴⁴, come pure la *domus terranea* del diacono Nicola *de Avellana*, posta «in vicinio ecclesie S. Martini»⁴⁵. Anche alcune *domus terranee* della Chiesa brindisina inglobavano frantoi, come nel caso della *domus terranea* nel vicinio del *puteo Trayani*, a cui si è già accennato; o mulini come la *domus plana* ubicata in prossimità della corte arcivescovile al cui interno era «molendino uno sine bestis et forno diruto»⁴⁶.

Un'ulteriore distinzione era motivata dalla necessità di separare, entro un raggruppamento edilizio, unità di differente volumetria come ad esempio il *casile* o le *domuncule*, anche se è molto rara, in tutto l'arco cronologico preso in esame, l'adozione di parametri metrici; il più delle volte non era avvertita la

⁴⁴ CDB, I, a. 1252, n. 70.

⁴⁵ *Ibid.*, II, n. 27, pp. 79-82, cit. a p. 80.

⁴⁶ *Ibid.*, I, a. 1260, n. 78.

necessità di quantificare le effettive dimensioni del bene se non per categorie molto generiche⁴⁷. Le stesse indicazioni topografiche si limitavano ad elencare, oltre il vicinio di pertinenza, le proprietà confinanti in corrispondenza dei punti cardinali, eventualmente specificando aderenze, pareti, anditi o corti comuni: «communi pariete» o anche «communi piczolo». La *domus cum domuncula* di Petracca e di sua moglie Emma, ad esempio, era confinante «ab oriente domus prefati monasteri [S. Maria], ab occidente via publica et introitus et exitus eius, a borea iterum domus monasteri, ab austro comunis cum vicinis»⁴⁸; mentre la *domus* di Marotta *de Laupa* confinava «ab oriente via publica et introitus et exitus eius, ab occidente via vicinalis et introitus et exitus eius, a borea domus Sancti Sepulcri cum communi pariete et ab austro domus que fuit magistri Nicolay de molendinis cum comuni pariete»⁴⁹.

Semplicemente definite *domuncule* sono i tre fabbricati, «in portu S. Iacobi cum tota terra vacua eis adiacenti in parte orientali», che nel 1194 l'Ammiraglio Margarito aveva donato alla Chiesa brindisina⁵⁰; così come vagamente *maior* viene indicata la *domus nostra cellaria* che il Capitolo brindisino concesse in fitto nel 1242 ad Angelo Muscettola⁵¹.

Ancora più rare, almeno per il XII e XIII sec., le attestazioni di dimore signorili. Una di queste doveva certamente essere il *palatium* di *Leucius Viscardus* nominato in un documento del 1243 che lo colloca nel vicinio di S. Pelino «in loco qui dicitur Arcus de Manerio». Confinata con il *palatium*, per una «communi pariete» sul lato meridionale, era la «domus palatiata superius et inferius» del diacono Nicola figlio di *Hysmaele*; si trattava di una casa costruita su tre livelli, dotata quindi di due

⁴⁷ Anche per i terreni (*clausurie*, *pezze*, etc.) è molto raro trovare l'indicazione delle proporzioni dimensionali del bene; uno di questi rari casi è rappresentato da una pergamena del 1187 che definisce in «pedes manuales» le misure di una proprietà fondiaria posta «in suburbio eiusdem civitatis qui nuncupatur de Sancto Bartholomeo»: CDB, I, n. 22.

⁴⁸ *Ibid.*, a. 1190, n. 25.

⁴⁹ *Ibid.*, a. 1205, n. 40.

⁵⁰ *Ibid.*, n. 31.

⁵¹ *Ibid.*, n. 57.

solai e di un piano terra⁵². *Palatiata superius et inferius* era anche la *domus* posseduta «in vicinio ecclesie Sancte Lucie, in regio tenimento» da Lorenza figlia di Guglielmo *Calafatus* nel 1254⁵³; mentre composta da quattro livelli era la «domum magnam palaciatam» posseduta, nel «vicinio archiepiscopatus Brundisii», dal *vir nobilis sire Franciscus Theodonus*⁵⁴.

Più articolate erano le strutture di un'abitazione posta nel vicinio di S. Benedetto appartenuta a *Petrus de Randisio, miles* di Brindisi. Il complesso residenziale era costituito da una *domus palaciata*, con annessa un'altra «domus terranea dicta cellarium partim coniuncte et partim disiuncte cum iardinello retro»⁵⁵.

Spesso alla *domus palatiata* era annesso un altro fabbricato consistente nel solo piano terra, utilizzato per riporre le derrate alimentari e soprattutto come *cellarium* per la conservazione delle botti. Uno dei possibili esempi è la casa di *Iacobus Bulgarinus*, anch'essa ubicata nel vicinio di S. Benedetto, costituita da una *domus palatiata* a cui era annessa «alia terranea cellarii cum turriceffa et orto uno contigue»⁵⁶.

Bisogna aspettare fino al 1363 per avere una descrizione appena più dettagliata di una *domus palatiata* e di quali potevano essere le divisioni dello spazio al suo interno.

A quest'anno risale infatti la descrizione di un insieme di case *palaciate*, edificate «in vicinio ubi dicitur picica», fornite di «cameris et orto ac gayso domo cellarii et furni»⁵⁷.

Una tipologia attestata, specie per alcuni gruppi sociali, è quella «a corte»: si è già avuto modo di parlare della casa di Mauro Pironti, facente parte di un complesso unico plurifamiliare con accesso comune da una corte dove era anche un pozzo.

⁵² *Ibid.*, n. 59.

⁵³ *Ibid.*, n. 72.

⁵⁴ *Ibid.*, II, n. 4, pp. 8-9.

⁵⁵ *Ibid.*, II, n. 58, 145-151, cit. a p. 148.

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ *Ibid.*, II, n. 80, pp. 202-211, cit. a p. 210; con il termine *gayso* poteva essere indicato un balcone o una terrazza, o un qualsiasi corpo di fabbrica aggettante: «un oggetto di una costruzione, retto in genere da travi di legno, sul quale si costruiva in varie maniere, sì da ottenere un balcone o una veranda o una stanza»: MUSCA, *Sviluppo urbano e vicende politiche*, cit. a p. 23.

In generale è possibile sostenere che con il termine *domus* veniva indicato qualsiasi fabbricato in muratura, non solo quindi l'abitazione ma anche le cantine, i depositi, gli ambienti di servizio. Se la superficie di ingombro si limitava al solo piano terra la *domus terranea* poteva essere usata tanto come abitazione, tanto poteva costituire un annesso attrezzato per un utilizzo specifico.

Quasi del tutto assenti gli accenni ad *apoteche* o magazzini, soltanto nel 1367 si trova riferimento ad alcune *domus apothecae atque cellaria* che vennero cedute in permuta alla Chiesa brindisina da un certo Giovanni Burcaro in cambio di alcune terre⁵⁸.

Raramente vengono indicati i materiali impiegati nella costruzione; per una *domus terranea* di proprietà della Chiesa, è stato possibile sapere che era «constructa in parte de tabulis»⁵⁹. Eccettuato un documento tardo, a cui peraltro si è già accennato, che elencando i beni posseduti dal diacono Nicola *de Avellana*, descrive alcuni materiali da costruzione, tra cui una carriola di calce, travi di legno per una copertura ed embrici; nella maggioranza dei casi non viene fatto alcun cenno alle tecniche o ai materiali impiegati, né emergono rimandi a particolari elementi architettonici o a materiali pregiati reimpiegati o comunque inseriti come elementi decorativi o di abbellimento, come invece accade comunemente in altri contesti cittadini.

Piuttosto che contraddirla, quest'ultimo dato confermerebbe la presenza, nello spazio urbano, di una considerevole quantità di materiale di spoglio. L'ampia disponibilità dovette trasformare pietre, laterizi e marmi quasi in un insieme indistinto da cui attingere e, nel tempo, dovette rendere gesto quo-

⁵⁸ CDB, II, n. 92. È possibile che tutta la documentazione riferibile a questo genere di beni non sia confluita negli archivi della Curia arcivescovile perché relativa a soggetti e attori che con essa non hanno interagito o lo hanno fatto in maniera molto limitata e sporadica. È significativo tuttavia che neanche occasionalmente o casualmente botteghe o taverne vengano menzionate come beni confinanti o indirettamente coinvolti nelle transazioni riguardanti beni della Chiesa o soggetti ad essa legati.

⁵⁹ *Ibid.*, I, n. 78.

tidiano, sicuramente tutt'altro che eccezionale, il reimpiego di una colonna o di una modanatura di marmo, l'inserimento di un'epigrafe romana o del frammento di una statua nella muratura di una *domus*.

Quella stessa ricchezza di vestigia classiche aveva stupito e stimolato, ancora nel Settecento e nell'Ottocento, l'immaginazione di quanti, viaggiatori e stranieri, erano in grado di cogliere proprio in quelle memorie il tragico contrasto tra un presente popolato da fantasmi ed un passato che rivendicava la sua gloriosa dignità.

8.

SCENARIO DI FRONTIERA.
IL RUOLO ASSEGNATO ALLA CITTÀ
DALLA MONARCHIA NORMANNO-SVEVA

8.1. *Il mosaico pavimentale della cattedrale*

Ancora nel XVII secolo a un testimone dell'epoca, quale era Andrea della Monaca, «l'albore della discendenza di Adamo», raffigurato nel mosaico pavimentale della cattedrale brindisina, appariva come un'intricata e bizzarra composizione «di varie et vaghe figure con l'intreccio di curiose foglie».

Di quella complessa rappresentazione che recava sul tronco dell'albero il nome dell'arcivescovo committente, Guglielmo, insieme alla data di esecuzione, «che fù l'anno della nostra salute mille cento settant'otto», restano oggi gli scarni lacerti risparmiati dagli stessi eventi catastrofici che cancellarono quasi del tutto l'impianto della fabbrica normanna¹.

Frammenti del registro originario emersero sul fondo della navata sinistra ed intorno all'altare maggiore, durante lavori di ristrutturazione alla fine degli anni Cinquanta del secolo scorso. Altri brani sopravvivono grazie alle riproduzioni e alle descrizioni lasciate da studiosi che, come il Bertaux o lo Schulz, si interessarono all'opera² (figg. 45, 46).

¹ DELLA MONACA, *Memoria historica*, p. 368. Una sintesi delle vicende relative a tutti gli interventi che hanno alterato la *facies* originaria della cattedrale, insieme ad una valutazione delle fasi sopravvissute del cantiere normanno, si trovano in JURLARO, *Studio sulla Cattedrale di Brindisi*.

² Per le descrizioni del mosaico pavimentale si vedano le testimonianze lasciate da SCHULZ, *Denkmaeler der Kunst*, vol. I, p. 262 e p. 302; e da BERTAUX, *L'art dans l'Italie meridionale*, pp. 493-494.

In prossimità dell'ingresso l'albero della vita, sostenuto da due elefanti, allargava i suoi rami su tutta la superficie della navata centrale. Nell'intreccio dei rami capre, grifoni, volatili, pesci e animali di ogni specie circondavano episodi dell'Antico Testamento: Adamo ed Eva cacciati dall'Eden, il delitto di Caino, l'arca tra i flutti del diluvio, Noé e i suoi figli mentre coltivano la vite. Un altro albero, nella navata sinistra, affondava le sue radici su un globo, ed era fiancheggiato simmetricamente, da un lato e dall'altro, da medaglioni che catturavano animali e altri esseri fantastici. Cerchi simili disegnavano poi un arco parallelo a quello dell'abside mediano e, nell'area presbiteriale, l'effigie di due grifoni affrontati, probabilmente alludeva al volo leggendario di Alessandro Magno, così come la figura di Ascanio, ricordata dal Bertaux, poteva forse richiamare le leggende sulle remote origini di Roma o, più verosimilmente, essere legata alla narrazione del ciclo troiano³.

Prossime invece alla zona del pulpito, di fronte all'altare maggiore, erano raffigurate alcune scene della *Chanson de Roland*, e in particolare i momenti salienti della battaglia di Roncisvalle: il combattimento violento tra i cadaveri dei soldati, gli ultimi istanti di vita di Oliviero, Orlando ripiegato sul corpo ormai esanime dell'amico, il vescovo *Turpin* a cavallo e, dietro di lui, di nuovo Orlando che suona l'olifante, mentre didascalie in antico francese scioglievano la tessitura del dramma assegnando un'identità ai diversi personaggi (fig. 46)⁴.

³ BERTAUX, *L'art dans l'Italie meridionale*, p. 490, n. 3.

⁴ Le scene della battaglia di Roncisvalle, oggi completamente perdute, sono riprodotte in alcuni disegni ottocenteschi di Albino Luigi Millin, attualmente custoditi nella Biblioteca Nazionale di Parigi (Gabinetto delle Stampe, *Mosaïques de la Cathédrale de Brindisi par A.L. Millin*, Gb. 63, ff. 13-14). Gli stessi sono stati riprodotti in JURLARO, *Studio sulla Cattedrale*, p. 240; ma già nel 1754 Ortensio de Leo aveva descritto la scena del vescovo Turpin a cavallo (DE LEO, *Brundusinarum Pontificum*). La superficie occupata dalla rappresentazione si sviluppava su un registro lungo undici metri e largo due metri e mezzo. Un altro particolare della stessa scena fu riprodotto proprio da Ortensio De Leo e il suo disegno fu pubblicato per la prima volta in RIBEZZO, *Lecce, Brindisi, Otranto*, p. 214. Una raccolta di tutte le testimonianze relative al mosaico brindisino fu fatta nel 1981, in occasione di una mostra fotografica, (CARITO, BARONE, *Brindisi Cristiana*). Episodi tratti dalla *Chanson de Ro-*

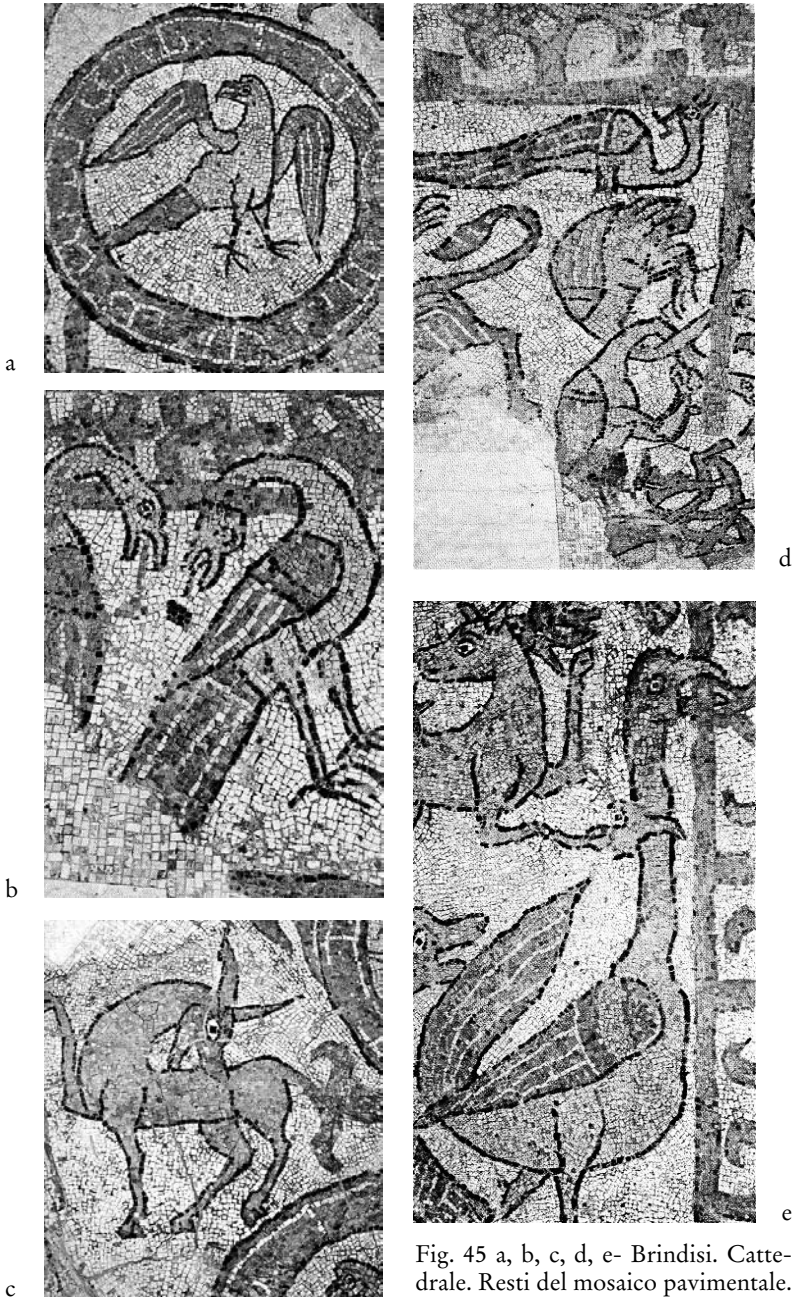


Fig. 45 a, b, c, d, e- Brindisi. Cattedrale. Resti del mosaico pavimentale.



Fig. 46 - Brindisi. Cattedrale. Rilievi del mosaico pavimentale distrutto. Scene della battaglia di Roncisvalle dalla *Chanson de Roland*. Si notino le didascalie in antico francese (ricostruzione dai disegni del Millin del 1812 e dello Schulz del 1834).

Tracce esili che tuttavia rimandano ad un programma iconografico concepito dalla stessa matrice culturale che ha dettato, negli stessi anni, il registro del pavimento musivo della cattedrale di Otranto. Anche qui l'ossatura della rappresentazione traeva alimento dall'albero della vita. Tra i suoi rami gli stessi episodi biblici, gli stessi personaggi di trame mitologiche e una miriade di creature che animavano il tentativo di spiegare quella parte del Creato al di là dell'orizzonte conosciuto, popolata da asini che suonano la lira, da leoni a tre corpi, da serpenti e draghi giganteschi, da cannibali, centauri e amazzoni, dove si innalzavano superbe le mura della torre di Babele e dove fioriva il giardino da cui erano stati scacciati i progenitori (figg. 47, 48)⁵.

Il racconto sacro condivideva la scena con i cicli delle stagioni e le attività dei campi, illustrate nella raffigurazione dei mesi, con gli stessi animali esotici prigionieri nei serragli dei principi, con la leggenda del volo di Alessandro Magno, con la figura di re Artù, ritratto nell'atto di cavalcare l'ariete⁶. L'uomo, il patrimonio delle sue conoscenze, la percezione del mondo organico, le fatiche del quotidiano, l'eredità culturale delle epoche passate, venivano proiettati su una superficie che, servendosi del tronco dell'albero come impalcatura spazio-temporale, riprodu-

land sono riprodotti anche nel mosaico pavimentale di Santa Maria Maggiore a Vercelli. Per i mosaici pavimentali medievali si rimanda al recente lavoro di MONCIATTI e SEGRE MONTEL, *Mosaico*, pp. 539-549.

⁵ Il mosaico di Otranto fu completato entro gli ultimi anni della reggenza di Guglielmo I, e precisamente tra il 1163 e il 1165. Per un'analisi comparativa del repertorio iconografico realizzato nei mosaici di queste due cattedrali pugliesi rimangono tutt'ora valide le riflessioni formulate agli inizi degli anni Settanta da Chiara Frugoni (SETTIS FRUGONI, *Il mosaico di Otranto: modelli culturali*). Della stessa studiosa si segnala inoltre un lavoro precedente (SETTIS FRUGONI, *Per una lettura del mosaico pavimentale*) nel quale viene attribuita al presbitero Pantaleo, artefice del mosaico di Otranto, anche l'esecuzione dei mosaici pavimentali delle cattedrali di Trani e di Brindisi. Questo personaggio, di cui si ignorano origini e formazione culturale, appare menzionato, insieme all'arcivescovo committente Gionata, in due iscrizioni del mosaico otrantino. Per una descrizione dettagliata del mosaico di Otranto si veda WILLEMSSEN, *L'enigma di Otranto*.

⁶ La scena che ritrae re Artù sul dorso di un ariete potrebbe forse alludere alle imprese del sovrano contro le forze oscure degli Inferi. Per l'analisi simbolico-semantiche di questa e di altre scene presenti nel mosaico di Otranto si fa riferimento a SETTIS FRUGONI, *Per una lettura del mosaico* (fig. 48 e).

ceva, in una scala comprensibile, l'ordine salvifico della creazione⁷. Il tempo ripetitivo della natura, quello remoto delle leggende, quello epico dei protagonisti della *Chanson de Roland* o del ciclo bretone, non erano che momenti diversi del percorso terreno dell'umanità.

Ma ogni aspetto dell'esperienza umana poteva acquisire sostanza di veridicità soltanto nella prospettiva metastorica della narrazione biblica, soltanto se diventava una frazione anacronica di un disegno concepito dalla mente divina. Per la civiltà dell'Occidente medievale «il tempo dell'esistenza umana», come ha spiegato Aron Gurevic, «paragonato all'eternità è nullo e acquista senso solo come gradino preparatorio al passaggio alla vita eterna, ultraterrena». Un'idea del tempo, questa, «che generava un particolare atteggiamento verso la storia, quello specifico storicismo medievale che collegava la mortale unità umana al tutto – al genere umano – e conferiva alla vita un nuovo significato»⁸.

Prima ancora di essere «un'omelia figurale», secondo la felice definizione proposta da Chiara Frugoni per il mosaico di Otranto⁹, i pavimenti di queste cattedrali sintetizzavano allora una concezione provvidenziale della storia dell'umanità, servendosi di schemi culturali prossimi ai mezzi interpretativi di tutta la società cristiana coeva. E proprio come in ogni cronaca medievale che «comincia dalla Creazione, da Adamo ed Eva, e se, per umiltà si ferma all'epoca in cui scrive il cronista, sottintende come vera conclusione il Giudizio universale»¹⁰, gli episodi dell'Antico Testamento fornivano innanzitutto la chiave esegetica

⁷ Relativamente al significato della raffigurazione dei mesi nella cultura medievale può essere significativo ricordare quanto sottolineato da Aron Gurevic: «nell'alto Medioevo in Occidente si crea un sistema di raffigurazioni dei lavori dei mesi personificati da uomini attivamente operanti, non si tratta più di allegorie astratte, ma dei *lavori* dei mesi. Nasceva così un genere di nuovo significato: l'attività terrena dell'uomo si compie al cospetto del mondo celeste e quasi s'inserisce nel ritmo armonico unitario della natura, intesa nel suo senso cristiano-medievale» (GUREVIC, *Le categorie della cultura medievale*, p. 111).

⁸ GUREVIC, *Le categorie della cultura medievale*, p. 122 e pp. 146-147.

⁹ SETTIS FRUGONI, *Il mosaico di Otranto*, p. 269.

¹⁰ LE GOFF, *La civiltà dell'Occidente medievale*, p. 182.

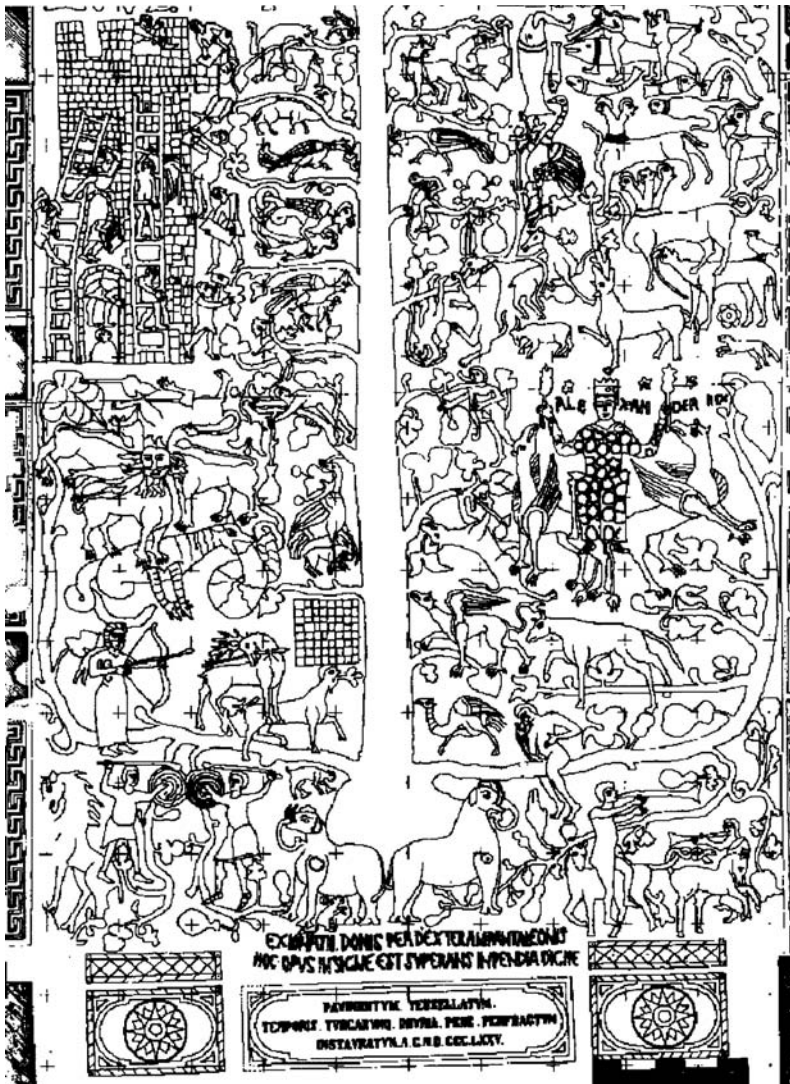


Fig. 47 a - Otranto. Cattedrale. Navata centrale, settore delle tre campate occidentali. Rilievo fotogrammetrico del mosaico pavimentale restituito al tratto. Si noti in basso a destra la rappresentazione di Alessandro Magno nell'atto di cavalcare i grifoni (Politecnico di Bari, DAU, Dip. Di Architettura e Urbanistica).

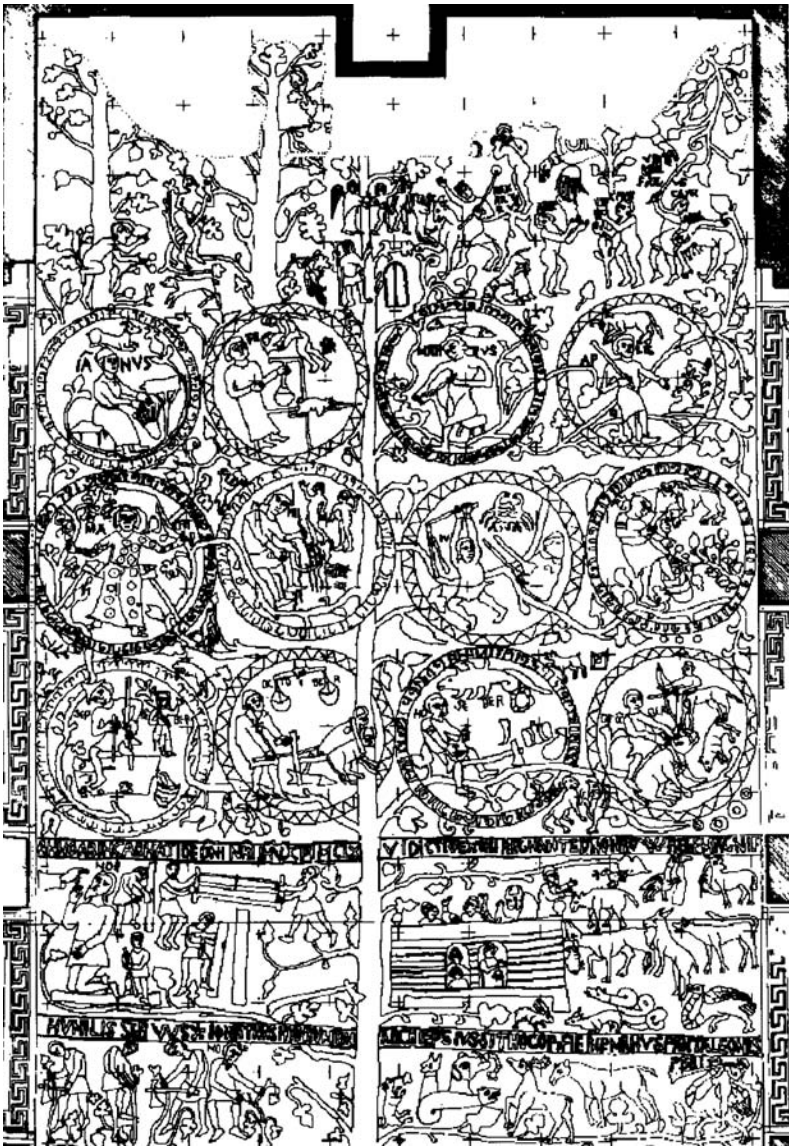


Fig. 47 b - Otranto. Cattedrale. Navata centrale, settore delle quattro campate orientali. Rilievo fotogrammetrico del mosaico pavimentale restituito al tratto. (Politecnico di Bari, DAU, Dip. Di Architettura e Urbanistica). Particolare della rappresentazione dei Mesi.

degli eventi, permettendo di cogliere, attraverso processi analogici e metaforici, il senso ultimo dello scorrere del tempo. Ad ogni credente che avesse calcato quella superficie sarebbe risultata allora coerente l'adesione della sua intimità esistenziale al compimento escatologico dell'intera vicenda umana.

8.2. *La propaganda antibizantina nell'età dei due Guglielmo*

Se per la struttura ideologico-culturale, più che per la resa artistica, l'universo duplicato in questi mosaici si rapportava al sostrato delle categorie mentali comuni a tutta la civiltà occidentale, il criterio seguito nella campionatura dei temi risulta condizionato dalla specificità del clima politico e del contesto storico-geografico cui queste opere appartengono.

Il linguaggio figurativo, reso ancora più immediato da una collocazione che consentiva il contatto fisico tra l'opera e il fruitore, non si limitava a ritrarre il mondo così come si credeva che fosse, o a codificare la logica provvidenziale degli accadimenti, esaurendo il suo portato semantico in un intento puramente didascalico, peraltro agevolmente attribuibile alla matrice di una committenza ecclesiastica. Esso imponeva alla comunità una definizione della dimensione materiale e, insieme, modelli comportamentali che, istituendo l'irrigidimento dei ruoli e dei rapporti sociali, risultavano commisurati agli schemi mentali dei ceti preminenti. Anche in questo caso l'espressione artistica era concepita, mutuando le parole di Salvatore Tramontana, quale «strumento di controllo della coscienza collettiva [...] che, attraverso varie forme di comunicazione, poteva essere usato per garantire l'ordine costituito, per sublimare le norme morali che riflettevano i valori ufficiali di decenza e correttezza, per consolidare orgoglio e vanità delle famiglie dominanti e prestigio del sovrano»¹¹. E in una regione che aveva assistito a ripetuti tentativi di riconquista bizantina, dove l'affermazione dell'autorità monarchica trovava ancora forti resistenze, ora denunciate dall'ambiguità di alcune fazioni cittadine, la cui fortuna economica dipendeva, in larga parte, dai

¹¹ TRAMONTANA, *La voce dei sudditi*, p. 831.

rapporti con Bisanzio, ora esplose nelle intermittenti ribellioni di una feudalità che non aveva mai accettato l'accentramento voluto da Ruggero II, l'antologia di temi contenuta nei mosaici di Brindisi e Otranto denuncia anche tutta l'urgenza dei fini propagandistici, in prevalente funzione dei quali, queste opere sembrano essere state concepite. Il tempo della loro realizzazione coincide, non a caso, con gli anni di regno dei due Guglielmo, caratterizzati dalla ribellione della feudalità, dalla spietata reazione della monarchia, e soprattutto, dall'impegno sostenuto dai due sovrani, e particolarmente da Guglielmo II, nel fornire una nuova prospettiva di sviluppo alla politica estera del Regno, che «potesse portare come risultato finale all'accettazione ed al riconoscimento del nuovo Stato meridionale»¹².

Dopo l'accordo di Benevento, con il quale Guglielmo I era riuscito a staccare il papato dalla coalizione internazionale schieratasi contro la sua reggenza, il sovrano aveva iniziato ad imbastire le trame di un vasto programma di restaurazione, che doveva avere particolare efficacia proprio in quei contesti cittadini della Puglia che, come Brindisi e Bari, avevano aderito alla sollevazione baronale e che, con la loro defezione, avevano pericolosamente offerto un'allettante prospettiva di successo alla spedizione militare finanziata da Manuele Comneno in favore dei ribelli¹³.

A motivare la spietata controffensiva del monarca era stata proprio la minaccia di un'intromissione bizantina negli affari interni del *Regnum*, come è spiegato con chiarezza anche nel testo del patto stretto a Benevento con il papato: Guglielmo I precisava come nel riportare «*successus atque victoria*» sui ribelli, aveva in realtà difeso i confini del regno dall'invasione dei

¹² GIUNTA, *Il Regno tra realtà europea e vocazione mediterranea*, p. 10.

¹³ Per le diverse fasi della controffensiva regia si rimanda al lavoro di TRAMONTANA, *La monarchia normanna e sveva*, pp. 181-195, dove, ripercorrendo la testimonianza di Ugo Falcando, l'A. sottolinea la portata devastante della repressione attuata dal sovrano, soprattutto per alcune città pugliesi. Un'analisi dello scontro tra monarchia e feudalità durante gli anni di regno dei due Guglielmo, è stata condotta anche da D'ALESSANDRO, *Corona e Nobiltà nell'età dei due Guglielmi*.

nemici greci, che «regnum nostrum nulla eorum vi, set proditorum nostrorum dolositate intraverant»¹⁴.

In un diploma emesso a favore della Chiesa brindisina pochi mesi dopo il concordato di Benevento, il re ribadiva con forza la sacra legittimità della sua posizione, deprecando il crimine di quanti, colpevoli di aver attentato alla pace del regno, «celitus nobis commisso», si erano macchiati di una colpa ritenuta ancora più grave della ribellione stessa, quella di aver offerto un pericoloso pretesto ai piani di riconquista del *basileus*. Questo vile tradimento, punito grazie al favore divino, «qui docuit manus iustorum ad prelium et digitos eorum ad bellum», aveva ridotto Brindisi ad una «spelunca latronum et conventiculum infidelium», meritevole di essere «ab igne illesa» soltanto per intercessione del suo arcivescovo, «solo nomine Lupus, vita moribus fideique constantia angelico nomine decoratus»¹⁵.

Lo stretto legame tra clero e monarchia appare, d'altra parte, ratificato nella stessa iscrizione dedicatoria del mosaico di Otranto, dove il nome dell'arcivescovo committente, Gionata, era posto accanto a quello di Guglielmo I, *Rege magnifico et triumphatore*. In questo modo il presule non solo risultava «attirato in un medesimo ambito di glorificazione», per usare le parole di Chiara Frugoni¹⁶, ma sottoscriveva anche la sua incondizionata adesione agli indirizzi politici della corona. Proprio l'intesa tra vertici ecclesiastici monarchia, esito della partecipazione, rivela determinate, di principi e signori normanni al difficile processo di latinizzazione promosso dal papato riformatore in questa regione, tornava ad essere ora uno strumento quanto mai efficace per ristabilire l'ordine e raffor-

¹⁴ Per il testo dell'accordo di Benevento si veda *Pactum Beneventanum inter Hadrianum IV et Wilhelmum regem*, nn. 413-414; ed anche lo studio di SIRACUSA, *Il documento originale del concordato di Benevento*.

¹⁵ CDB, I, n. 17, pp. 32-33, a. 1156. Una cronaca della battaglia ingaggiata a Brindisi tra l'esercito regio e le truppe dei ribelli, asserragliatesi in città dopo aver ricevuto l'appoggio via mare di Bisanzio, è fornita dalla cronaca di Giovanni Cinnamo (IOHANNIS KINNAMI, *Epitome rerum*, lib. X-XII, pp. 161 e sgg.).

¹⁶ SETTIS FRUGONI, *Il mosaico di Otranto*, p. 258.



Fig. 48 - Otranto. Cattedrale. Navata centrale. Mosaico Pavimentale. Particolari: a. "Regina Austri"; b. Re Salomone; c. Marzo; d. Gennaio; e. Re Artù sull'ariete.

zare la posizione del sovrano¹⁷. Presupposto indispensabile diventava il sostegno del clero, chiamato ad assolvere una funzione convalidante e allo stesso tempo mediatrice nel rapporto con i sudditi. Questa convergenza di interessi avrebbe dovuto produrre i suoi risultati più efficaci e duraturi proprio in quei contesti cittadini all'interno dei quali l'equilibrio dei rapporti sociali era stato ridisegnato, già subito dopo la conquista, attraverso il potenziamento dell'influenza politica delle diocesi, diventate destinatarie di sempre più larghe concessioni, immunità e privilegi. Il favore accordato dalla monarchia alle Chiese locali avrebbe finito con l'inibire o comunque limitare lo spazio di manovra di quei gruppi cittadini che esprimevano esigenze e valori antagonistici rispetto alla supremazia decisionale del sovrano, soprattutto poi se le fortune economiche di quegli stessi ceti erano state costruite negli anni della dominazione bizantina.

E il movente di coesione operante tra corona e clero si basava sulla condivisione di un radicato sentimento antibizantino, che trovava consenziente lo stesso papato, particolarmente in seguito allo scisma del 1054¹⁸. In questi territori così vicini e legati da lunga consuetudine a Bisanzio non è casuale che un soggetto decisamente antibizantino, quello del volo di Alessandro Magno – memoria dell'umiliazione subita dal re macedone per la conclusione infelice della sua impresa e per questo «simbolo del re greco sconfitto»¹⁹ – oltre che nei mosaici di Otranto e

¹⁷ Per un quadro generale sull'assetto diocesano nel Salento all'indomani della conquista normanna si rimanda al lavoro di KAMP, *Vescovi e diocesi dell'Italia meridionale*; e soprattutto al lavoro di MARTIN, *La Pouille*.

¹⁸ Per lo scisma cosiddetto di Cerulario si veda la lettura di Walter Berschin (*Medioevo greco-latino*, pp. 257-260) che ne considera gli effetti irrimediabilmente negativi per i rapporti, non solo religiosi, tra Occidente e Oriente, sottolineando inoltre l'atteggiamento ostile che da quel momento in poi assumerà il papato nei confronti degli imperatori bizantini. In un clima di dichiarata contrapposizione era inevitabile che anche *Hypatios*, titolare greco della sede autocefala di Otranto, prendesse posizione. La risposta di Roma fu immediata: *Hypatios* fu esiliato e immediatamente sostituito con un presule latino.

¹⁹ SETTIS FRUGONI, *Il mosaico di Otranto*, p. 252. Sulla figura di Alessandro Magno nel Medioevo si rimanda al lavoro della stessa studiosa, *La fortuna di Alessandro*; oltre che a quello di CARY, *The Medieval Alexander*. Per il *Romanzo di Alessandro* si veda l'edizione di KROLL, *Historia Alexandri*

Brindisi, sia stato ripetuto anche nei mosaici delle cattedrali di Trani e di Taranto²⁰ (figg. 49, 50). La stessa figura di re Artù, nel mosaico di Otranto, denuncia un intento propagandistico antibizantino altrettanto incisivo. Il re bretone, che secondo il Graf, sarebbe diventato uno dei protagonisti più importanti nell'ambiente culturale della corte siciliana, avrebbe liberato Palermo dall'assedio dell'imperatore di Costantinopoli, per poi tornare di nuovo in Sicilia, alle pendici dell'Etna, all'approssimarsi della fine dei suoi giorni²¹.

Attestando un alto grado di coinvolgimento del clero nelle manovre della politica interna e negli orientamenti ideologici del potere centrale, l'apparato iconografico di questi mosaici si sottopone a molteplici livelli di lettura, ma rivela il suo scopo primario nella diffusione di alcune istanze fondamentali per la monarchia, contemporaneamente impegnata a ricucire intorno a sé la trama di consensi lacerata dalle spinte centrifughe della feudalità e ad emanciparsi dalla posizione marginale che, fino a quel momento, aveva occupato sulla scena internazionale.

E mentre nel mosaico di Otranto l'appellativo *triumphator* celebrava la vittoria di Guglielmo I sull'esercito del *basileus*²², in

Magni, e la recente traduzione italiana a cura di FRANCO, *Romanzo di Alessandro*. Importante è anche il lavoro di LIBORIO, *Alessandro nel Medioevo occidentale*.

²⁰ SETTIS FRUGONI, *Il mosaico di Otranto*, pp. 248-252; i pavimenti di Taranto e di Otranto vennero completati entro gli ultimi anni della reggenza di Guglielmo I, quello di Taranto in particolare nel 1160. La superficie musiva era organizzata per registri nettamente separati, con cerchi e riquadri che scandivano le diverse rappresentazioni e separavano i vari personaggi (ANTONUCCI, *Il mosaico pavimentale del Duomo di Taranto*. A Trani invece è verosimile che, come a Brindisi e Otranto, per tutto l'impianto iconografico fosse stato adottato uno schema assiale articolato sull'albero della vita.

²¹ GRAF, *Miti, leggende e superstizioni*, pp. 375-392; PIOLETTI, *Artù, Avalon, l'Etna*. Sulla stessa figura si veda anche il recente lavoro di Charmaine Lee, *Re artù dall'Italia alla Spagna*.

²² Lo stesso appellativo si attribuì il Guiscardo nell'epigrafe dedicatoria del duomo di Salerno: *Robertus Dux Romani Imperii Maximus Triumphator*, «che si spiega perfettamente con la rotta inflitta ad Alessio Comneno nel 1081, e che trova riscontri puntuali in passi delle fonti guiscardiane che riferiscono i fatti di quegli anni» (DELOGU, *Mito di una città meridionale*, p. 189, n. 132). Che anche nel caso di Guglielmo I l'attributo *triumphator* sia un chiaro riferimento proprio alla sconfitta inferta all'esercito bizantino nei ter-

quello di Brindisi l'epopea dei dodici pari invocava l'unità di tutti i Normanni del Sud, facendo ricorso agli emblemi di una memoria storica comune²³. La scelta di affiancare al messaggio religioso tematiche che esaltavano i valori propri di una categoria che dal mestiere della guerra e dal possesso della terra, ossia dal binomio servizio-beneficio, traeva legittimazione all'esercizio del potere, prestigio e visibilità sociale, non appare in questo contesto una semplice conseguenza dell'assimilazione, da parte del clero, di una concezione laica del potere e delle sue manifestazioni esteriori, possibile esito, a sua volta, dell'inquadramento delle gerarchie ecclesiastiche nei meccanismi economico-istituzionali del sistema feudale. Nonostante l'arcivescovo di Brindisi, per titolarità di possedimenti, di giurisdizioni, per disponibilità di risorse economiche, possa essere considerato il maggiore esponente dell'aristocrazia feudale, la scelta di far rappresentare, nei pressi dell'area presbiteriale, in corrispondenza del pulpito, le scene della *Chanson de Roland* e, in particolare, il momento culminante della battaglia di Roncisvalle, non sembra essere stata dettata, almeno non in maniera esclusiva, dalla sua partecipazione ad una visione cavalleresco-cortese, propria degli ambienti signorili coevi. Né sembra proponibile un collegamento univoco tra l'impianto simbolico di una simile rappresentazione e l'eco lasciata in questa città dal movimento crociato, dal passaggio di eserciti e di pellegrini, che pure dovettero calpestare mille volte la superficie di questo mosaico, riconoscendo in quei personaggi protagonisti di una vicenda comune e forse arrivando persino ad identificarsi con essi.

ritori pugliesi e in particolare a Brindisi, teatro dello scontro più cruento, è già stato sostenuto da Chiara Frugoni che sottolinea, inoltre, come anche le iscrizioni sulle porte bronzee del mausoleo canosino di Boemondo glorifichino questo «principe quasi divino, fra le cui benemerenze è ricordata anche quella di aver vinto ben quattro volte i Greci» (*Il mosaico di Otranto*, pp. 254-255).

²³ Per la diffusione delle *Chansons de Geste* nel Mezzogiorno d'Italia rimane ancora valido il lavoro di WILLIAMS, *La Sicile et l'Italie méridionale dans la littérature française*. Per le relazioni tra la *Chanson de Roland* e le arti figurative si segnala LEJEUNE, STIENNON, *La légende de Roland dans l'art du Moyen Âge*. Per un'edizione critica della stessa *Chanson* si rimanda a RUFFINI, *La Chanson de Roland*; mentre per la diffusione della memoria epica carolingia GALLETI, RODA, *Sulle orme di Orlando*.

Risulta molto difficile stabilire in che misura la committenza desiderasse, sfruttando la fortuna e la diffusione di quei modelli letterari, rendere più forte e penetrante un messaggio di mobilitazione alla crociata e se, per questo, fosse consapevole di amplificare in senso religioso il valore morale di quei modelli, servendosi di uno strumento concettuale prossimo a quello che già la Chiesa gregoriana aveva elaborato nel tentativo di assegnare un contenuto spirituale, eminentemente cristiano, all'etica militare e feudale della cavalleria laica, e che sarebbe approdato nella enunciazione dottrinale della *militia Christi*²⁴.

8.3. Roland e Olivier: *due modelli per la feudalità regnicola*

Che il prototipo di cavaliere incarnato dagli eroi del ciclo carolingio fosse, nel suo significato più autentico, espressione compiuta della cultura e dell'ideologia proprie dell'universo feudale è quanto dimostrato da un importante lavoro di Jean

²⁴ Sulle reciproche mutuazioni intercorse tra la costruzione delle trame e dei personaggi delle *chansons de geste* e il percorso formativo del concetto di *militia* cristiana, sembra opportuno sottolineare quanto è già stato rilevato da Franco Cardini, per il quale «la constatazione che le *chansons de geste* dovessero concettualmente e stilisticamente molto alle formule liturgiche e ai testi agiografici, e che quindi potessero essere in realtà strumenti di una propaganda gestita da ambienti ecclesiastici, ha in passato giocato un ruolo notevole nell'imporre tale tesi. Oggi, tuttavia, molti sono gli studiosi che pensano semmai, al riguardo, proprio l'opposto: che cioè le *chansons* siano la voce antica, magari riveduta e affinata fra XI e XII secolo (e se si vuole aggiornata al nuovo sentire possentemente segnato dal leit-motiv dell'eroismo religioso), di una cultura laica largamente autonoma; e che sono forse le formule liturgiche e la letteratura agiografica ad essersi adeguate ad esse in modo da acquistare, giocando sulla loro popolarità una più forte capacità di impiantarsi solidamente nelle coscienze e nell'immaginario collettivi» (CARDINI, *Il guerriero e il cavaliere*, p. 90). Per una riflessione sulla genesi del concetto di *militia* cristiana si rimanda agli atti della settimana di studi della Mendola del 1989 e in particolare al saggio di CAPITANI, *Sondaggio sulla terminologia militare di Urbano II*. Piuttosto che tentare di accertare la reale intenzionalità della committenza, operazione che risulterebbe alquanto ardua, considerato che dell'arcivescovo brindisino Guglielmo rimangono incerte le origini e la formazione culturale, bisognerebbe allora restituire un'identità ai destinatari dell'opera e definire i condizionamenti locali all'ombra dei quali maturarono i programmi iconografici di questi mosaici.

Flori che spiega come nelle più antiche *chansons de geste*, compresa quella di *Roland*, sia stata trascurata, o comunque relegata in secondo piano, la trattazione dei temi ricorrenti, invece, nella predicazione crociata. La lotta contro l'infedele, la liberazione dei luoghi santi, la remissione dei peccati ottenuta attraverso il servizio armato in difesa della Chiesa e della Cristianità, sarebbero solo aspetti marginali, quasi accessori, nello sviluppo della trama delle *chansons*, che appare piuttosto concentrarsi sulla definizione della funzione del cavaliere in quanto membro della feudalità, suddito fedele del re o vassallo ligio del suo signore²⁵.

Più che impersonare l'archetipo del *miles* cristiano i protagonisti delle *chansons de geste* davano voce alle aspirazioni e alla sensibilità di un gruppo che riconosceva nella rigidità dei legami gerarchici propri dello Stato feudale il fondamento stesso del proprio ruolo nella società, e nell'autorità monarchica il principio instauratore, e quindi garante, di tali legami in quanto diretta emanazione della volontà divina.

«Pur nostre rei devum nus ben murir» gridava il vescovo *Turpin* incitando alla battaglia, perché era con la sottomissione incondizionata al suo re che il cavaliere poteva difendere la Cristianità, perché al sovrano Dio aveva affidato questa missione. Il primo dovere del cavaliere era quello di «consolider l'autorité royale lorsqu'elle est menacée à l'intérieur du royaume, à l'aider, voire à substituer à lui, en cas de défaillance personnelle, dans sa mission»²⁶. E anche se la morte di questi eroi a Roncisvalle può assumere le sfumature di un martirio in nome della fede, essa

²⁵ FLORI, *De la chevalerie féodale à la chevalerie chrétienne?*, in part. p. 96. Qui l'A. sostiene che «Les auteurs de chansons de geste ont délibérément négligé ou amoindri les éléments caractéristiques de la prédication de la croisade: le rôle du pape (et du clergé en général) devient marginal, tout comme les mobiles de délivrance des lieux saints, de pèlerinage, d'expédition entreprise pour des motifs pénitentiels ou pour le pardon de ses péchés»; e ancora: «ces héros meurent en martyrs, de la main des ennemis de Dieu. Mais s'ils combattent les infidèles, c'est essentiellement parce que ceux-ci se dressent contre leur roi ou leur seigneur, et viennent contester leur droit. Ils ne sont nullement décrits comme membres d'une chevalerie chrétienne investie d'une mission spécifique» (*Ibid.*, p. 84).

²⁶ *Ibid.*, p. 80.

rappresenta in realtà la più alta dimostrazione di devozione nei confronti del sovrano. Era il re che, proprio nel momento dell'estremo sacrificio, assorbiva nella sua figura il sentimento di appartenenza ad un'unica identità collettiva: il regno, quella *dolce Francia* tante volte invocata sul campo di battaglia, proiezione ideale di tutto ciò che questi cavalieri potevano avere consapevolezza di essere, della loro stirpe, della loro casa, dei loro affetti. Negli ultimi istanti di vita *Olivier*, tendendo le mani al cielo, pronuncia la sua ultima preghiera benedicendo prima di tutti Carlo Magno, quindi la *douce France* e in fine il suo compagno *Roland*:

*Contro le ciel ambedeux ses mains jointes
Si prie Dieu que Paréis lui douce,
Et bénéisse Charlon et France douce
Son compaignon Roland desur tous hommes
(lassa CLXIX)*

«L'idéologie de croisade, en définitive, n'apparaît pas – so-
stiene ancora Flori – et l'idéal de la guerre sainte semble bien
être un aspect du service du royaume»²⁷. L'infedele non era al-
lora che uno dei tanti possibili nemici, il pericolo ignoto che,
premendo alla frontiera, attentava all'armonia del mondo di
questi eroi, accentuato nella sua caratterizzazione negativa per
il suo non essere cristiano, ma non per questo recepito come
antitesi in uno scontro manicheo di civiltà. Servendo il suo re, e
arrivando a sacrificare la sua stessa vita a questo scopo, il cava-
liere dedicava la sua esistenza al più nobile degli ideali, dimo-
strando lo spessore morale di un compito che lo distingueva da
tutti gli altri sudditi e lo elevava ad un rango superiore, fino a
farne un membro di una casta privilegiata. E nelle parole di cor-
doglio pronunciate da *Roland* sul cadavere dell'amico morto –
una delle scene più commoventi del mosaico di Brindisi – viene
esaltato proprio il valore guerriero di Oliviero, il suo coraggio,
«courage qu'il a déployé contre tous ceux qui se dressaient con-
tre l'autorité du roi»²⁸.

²⁷ *Ibid.*, p. 83.

²⁸ *Ibid.*

Nel loro significato originario, dunque, le *chansons de geste* si proporrebbero prima di tutto come manifestazione in chiave letteraria dell'ideale etico di un gruppo, quello dell'aristocrazia militare, per il quale l'orgoglio, l'eroismo, l'onore, la fedeltà, l'audacia, il disprezzo per la morte, operanti nel rispetto di un complesso articolato e immutabile di regole, costituivano un sistema di valori che gravitava intorno alla persona del sovrano, a sua volta sintesi di un'identità nazionale.

Se questa era la vera anima delle *chansons*, la stessa che ne dovette sancire la più vasta diffusione anche nel Mezzogiorno d'Italia, solo marginalmente interessato dalla propaganda crociata, è difficile non riconoscere nella scelta di immortalare proprio nella cattedrale l'episodio più significativo dell'epopea dei dodici pari, un'ulteriore prova della partecipazione attiva e consapevole dell'arcivescovo brindisino ai piani della monarchia²⁹. Attraverso quegli esempi di virtù guerriera, ma anche di nobile abnegazione nell'interesse superiore del Regno, e sicuramente rispondendo ad una pressante domanda della corona, la committenza religiosa ha esaltato modelli comportamentali da sottoporre all'attenzione di quella stessa stirpe di conquistatori che poteva ancora trovare negli esempi di *Roland* e di *Olivier* il nucleo più autentico delle proprie origini, ma che stentava ancora a riconoscere le ragioni della sua stessa sopravvivenza nell'unità, nella concordia e soprattutto nella sua subordinazione definitiva all'istituzione monarchica.

Veniva così esaltato, ben oltre il circuito murario cittadino, lo *status* privilegiato di un'aristocrazia militare che si considerava ancora nettamente distinta dall'eterogeneo sostrato demico del Mezzogiorno, come lascia credere proprio l'impiego dell'antico francese per le didascalie del mosaico.

Ma l'inserimento del proprio patrimonio storico-etnico all'interno della metafora del Creato, insieme alle citazioni dell'antico testamento, tra i rami dell'albero della vita, voleva otte-

²⁹ Secondo Vito Guerrieri (*Articolo storico sù Vescovi della Chiesa Metropolitana di Brindisi*) Guglielmo era, come anche i suoi quattro predecessori Balduino, Guglielmo, Bailardo e Lupo, di origini franco-normanne. Resse la cattedra brindisina dal 1173 al 1181 e partecipò al Concilio Lateranense del 1178 (pp. 53-54).

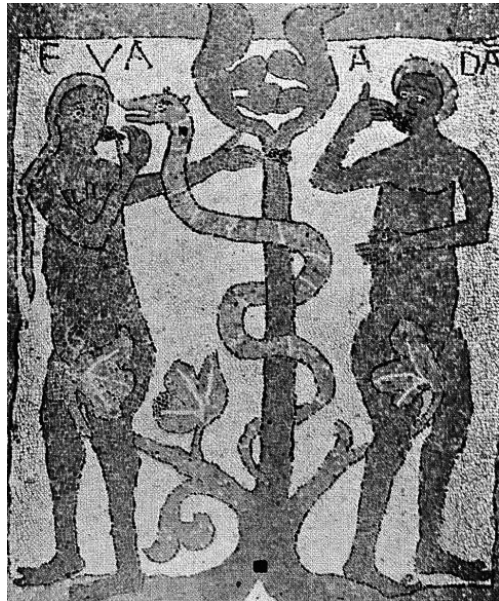


Fig. 49 - Trani. Cattedrale. Resti del mosaico pavimentale. a. Alessandro Magno che tenta di volare facendosi trascinare da due grifoni; b. i Progenitori.

nere forse un risultato ancora più importante. Esso consacrava la missione che, in quel frammento di eternità a loro contemporaneo, i Normanni del Regno di Sicilia, erano chiamati a compiere, in quanto vincitori sull'impero bizantino, nei con-

fronti del quale, per diritto di conquista potevano vantare pari, se non superiore dignità; e soprattutto come vassalli e quindi difensori del papato³⁰.

E se dell'unico, vero impero possibile, quello orientale, la monarchia siciliana si sentiva erede per *debellatio*³¹, relativamente al Sacro Romano Impero essa rivendicava una discendenza diretta, avvalorata, sul piano dell'identità culturale, dall'esistenza di un legame genealogico con gli eroi del ciclo carolingio³², decretata, dal punto di vista istituzionale, dall'investitura accordata da Adriano IV a Guglielmo I e ai suoi discendenti. L'approvazione del papato, ulteriormente ampliata dal conferimento della legazia apostolica, aveva fatto del monarca normanno il destinatario di un mandato speciale, lo stesso che gli affidava il compito di protettore della Chiesa, fino a quel momento, assolto proprio dal vertice del Sacro Romano Impero³³.

³⁰ Sul ruolo assegnato al seguito di Carlo Magno nella trasposizione ideologica dello scontro politico e militare tra Occidente ed Oriente, può essere utile in questa sede ricordare quanto Arno Borst ha rilevato mettendo in evidenza come la coscienza occidentale abbia «opposto all'autocrazia orientale la forza guerresca eroica di una nobiltà di sangue che sta fedelmente al fianco del proprio sovrano», BORST, *Forme di vita*, p. 668.

³¹ Già Francesco Calasso, riportando un passo del *Chronicon Salernitanum*, notava come nel Mezzogiorno prenormanno l'unico vero erede della potenza imperiale romana veniva considerato il *basileus*: «imperator quippe omnimodis non dici potest nisi qui regnum Romanum praest, hoc est Constantinopolitanum» (CALASSO, *Il problema istituzionale dell'ordinamento barbarico in Italia*, p. 89). Convinzione simile è espressa anche in età normanna da Guglielmo Apulo che definisce "i due signori della terra" «rex Alamannicus» l'imperatore d'Occidente, «Imperi rector Romani» Alessio Comneno; a proposito delle imprese memorabili compiute dal Guiscardo poco prima della sua morte, il cronista riferisce infatti: «sic uno tempore victi sunt terrae domini duo, rex Alamannicus iste, Imperi rector Romani maximum ille» (GUGLIELMO DI PUGLIA, *La Geste de Robert Guiscard*, p. 234).

³² Può essere significativo ricordare quanto Aron Gurevic ha sostenuto circa il concetto medievale di nobiltà: «L'uomo potente, illustre, influente del Medioevo è l'uomo alle cui spalle stanno molte generazioni, nel quale si condensa il tempo etnico, e con esso il tempo della storia [...] non per nulla nel Medioevo il termine francese *geste* significava tanto storia (storia della azioni, delle imprese gloriose) quanto *parentela illustre, famiglia gloriosa*» (GUREVIC, *Le categorie della cultura*, p. 111).

³³ Salvatore Tramontana ha posto in evidenza come il conferimento della Legazia apostolica a Guglielmo I «appariva lesivo del prestigio del capo del

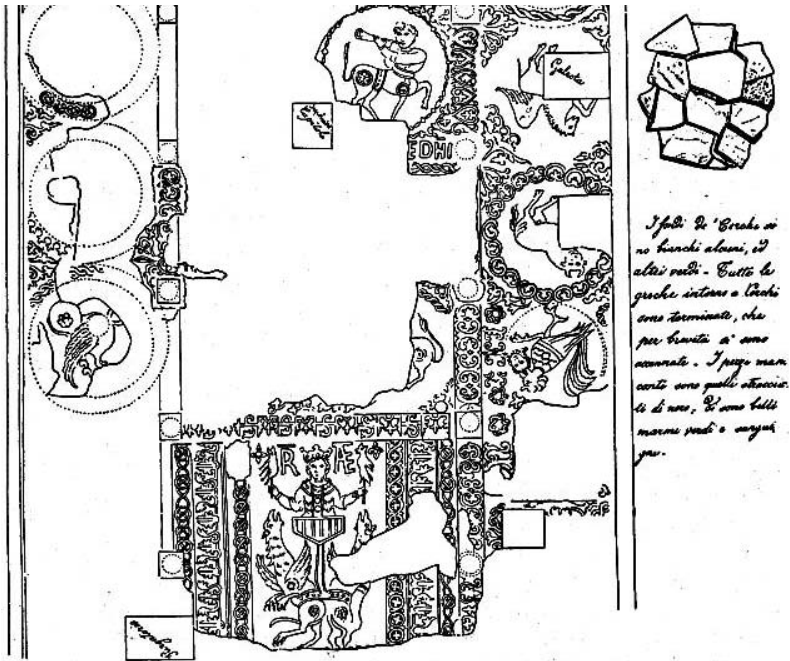


Fig. 50 a - Taranto. Cattedrale. a. Rilievo dei lacerti del mosaico Pavimentale eseguito durante i lavori di restauro nel 1844, pubblicato dall'Antonucci nel 1949. Si noti in basso al centro la rappresentazione di Alessandro Magno nell'atto di cavalcare i grifoni (G. ANTONUCCI, *Il mosaico pavimentale del Duomo di Taranto e le tradizioni musive calabro-sicule*, in «Archivio Storico per la Calabria e la Lucania», XII, 1942, fasc. III, pp. 121-132).



Fig. 50 b - Taranto. Cattedrale. Navata centrale, particolare dei resti del mosaico pavimentale.

Guglielmo aveva il sacrosanto diritto di reclamare con forza la sovranità su quello stesso popolo cui era stato rivolto l'accorato appello di Clermont, la stessa gente cui Urbano II aveva riconosciuto «un'eccellente fama militare, un coraggio enorme, la destrezza fisica», strumento scelto da Dio per combattere l'infedele e restituire i luoghi santi alla Cristianità, discendente da «invitti antenati» ed ispirata dalla «grandezza eroica di Carlo Magno»³⁴.

In virtù di quella comune ascendenza eroica, i Normanni del Sud dovevano sentirsi parte della stessa grande nazione e per questo investiti di un'unica, provvidenziale, responsabilità. Anzi avevano preceduto i loro connazionali nella lotta contro l'infedele conquistando la Sicilia musulmana, e si erano dimostrati campioni della vera fede quando si erano schierati contro l'imperatore scismatico sottraendogli le fertili province del Mezzogiorno. La fama di queste imprese aveva varcato gli stessi confini del *Regnum*. A partire dalla fine dell'XI sec. tutta la cronachistica anglo-normanna identificava il Regno di Sicilia con il teatro delle strenue gesta del popolo normanno, protagonista di un'avventura che aveva consentito l'occupazione di terre ricchissime, ma soprattutto l'epica vittoria sui Greci.

E se Adémar de Chabannes³⁵ individuava una stretta relazione tra la volontà papale e la guerra che in Puglia i Normanni avevano ingaggiato contro i Greci, per Guglielmo di Malmesbury le vittorie del Guiscardo contro gli eserciti del *basileus*,

Sacro Romano Impero soprattutto perché ... al sovrano normanno, sia pure per la sola Sicilia, venivano riconosciute competenze a cui, dopo Worms, l'Impero era stato costretto a rinunciare» (TRAMONTANA, *La monarchia normanna e sveva*, p. 184). Per i contenuti della legazia apostolica si veda l'articolo e ponderoso lavoro di FODALE, *L'apostolica legazia*.

³⁴ BÖRST, *Forme di vita*, p. 338. Sul discorso tenuto a Clermont da Urbano II si veda, inoltre, il recente lavoro di RUSSO, *Ricerche sull'«Historia Iherosolimitana»*. Sull'immagine dei Franchi come *popolo eletto* si rimanda a BOUET, *Les Normands: le nouveau peuple élu*.

³⁵ ADÉMAR DE CHABANNES, *Chronique*, pp. 160, 176-179. Nel repertorio bibliografico si segnala anche la più recente edizione della cronaca curata da P. Bourgain-Hemeryck, R. Landes e G. Pon per il CCCM. Per una riflessione sull'opera di Adémar de Chabannes si rimanda invece al lavoro di LANDES, *Relics, Apocalypse*.

erano tanto memorabili da mettere sulla bocca di Guglielmo il Conquistatore parole di lode e di ammirazione nei confronti dell'Altavilla, assunto a modello di valore e virtù militare da proporre ai suoi stessi soldati per incitarli alla battaglia³⁶.

La reciprocità del sentimento di appartenenza ad un'unica eroica stirpe è testimoniata anche dalla voce di Orderico Vitale per il quale la conquista dell'Italia meridionale era un'impresa di tutto il popolo normanno, il successo di una sola progenie accomunata dallo stesso destino di conquista e dominio³⁷.

Bisognava quindi glorificare le imprese del Guiscardo che aveva superato i suoi fratelli, «qui omnes duces vel comites fuerunt», per «virtute et sensu ac sublimitate»; che aveva sottomesso tutta la Puglia, la Calabria e la Sicilia, combattendo strenuamente contro l'esercito bizantino, e che «multa bona fecit, episcopatus et abbatias plures restauravit»³⁸.

Ancora una volta è in termini di contrapposizione all'impero bizantino che sono additate le imprese dei Normanni del Sud. E in un «Occidente consapevole ed espansionistico» che «riconosceva ai Greci altrettanto poco che agli Ebrei una preminenza nella vicinanza al mondo degli avvenimenti sacri»³⁹; che nell'Oriente proiettava i suoi desideri di benessere, di pace, di prosperità, fino a dare corpo al fantasma di un sovrano, il prete Gianni, ancora più potente e ricco del *basileus*, materializzazione di quel sentimento di rivalsa, di invidia mista a meraviglia, da sempre nutrito per il lusso e lo splendore di Costantinopoli⁴⁰; che arrivava ad esorcizzare il suo complesso di inferiorità immaginando, come nel *Voyage de Charlemagne*, un'improbabile umiliazione inferta all'imperatore bizantino dalla rozza spavalderia della comitiva di Carlo Magno, compiuta di dimostrare la sua superiorità grazie all'intervento divino, e, al tempo stesso, incapace di nascondere la sua meravi-

³⁶ WILLELMUS MALMESBURIENSIS, *De gestis regum Anglorum*, p. 320.

³⁷ La posizione di Orderico Vitale è stata messa ben in evidenza da GUYOTJEANNIN, *L'Italie méridionale vue du royaume*, p. 148.

³⁸ *The Gesta Normannorum ducum*, II, p. 158.

³⁹ BERSCHIN, *Medioevo greco-latino*, p. 36.

⁴⁰ ZAGANELLI, *La lettera del prete Gianni*.

glia, fin quasi alla perdita dei sensi, una volta giunta al cospetto della magnificenza della dimora imperiale⁴¹; in un Occidente, infine, che sarebbe arrivato a ideologizzare le proprie aspirazioni espansionistiche elaborando il concetto di *traslatio imperii*, trasformando i suoi propositi di conquista in una contrapposizione inconciliabile di culture⁴², la monarchia normanna esaltava la centralità della posizione dei suoi domini, consapevole della loro importanza geografica, della loro posizione strategica lungo i confini della civiltà occidentale e, dopo la proclamazione della Crociata, destinati a trasformarsi nell'ultimo baluardo, nell'orizzonte stesso della Cristianità.

Le scene della battaglia di Roncisvalle raffigurate nel mosaico brindisino trasferivano allora dai Pirenei su questo lembo delle coste adriatiche la frontiera di un scontro generato dall'exasperazione degli obiettivi espansionistici dell'Occidente e destinato a generare quella distorsione del significato originario di "Crociata" che avrebbe decretato la fine della vicenda millenaria dell'impero bizantino, segnando profondamente, fin'oltre il regno di Federico II, lo sviluppo delle città portuali del Salento, particolarmente di Brindisi, scelta per diventare sede dell'arsenale regio.

8.4. *Il "sogno" del Guiscardo*

In questo scontro la monarchia siciliana si sentiva da sempre pienamente coinvolta, se non addirittura protagonista, e non solo perché con la spedizione in Egitto aveva aderito alla «coscienza missionaria dell'Occidente, che usa la croce come una

⁴¹ Per un'edizione italiana del *Voyage de Charlemagne* con il testo originale in anglo-normanno a fronte, v. BONAFIN, *Il viaggio di Carlomagno in Oriente*; in particolare le lasse XX e XXI, pp. 53-55. Il curatore rileva numerosi riscontri intertestuali con la *Chanson de Roland*, sottolineando, in particolare, come nella lassa XIV l'autore del *Voyage* abbia fatto riferimento proprio alla battaglia di Roncisvalle e alla morte dei dodici pari.

⁴² Sul concetto di *Traslatio Imperii* e sul ruolo che esso ha avuto nella coscienza storiografica coeva, soprattutto franco-normanna, oltre che nella produzione artistica e letteraria, si veda quanto ha rilevato LE GOFF, *La civiltà dell'Occidente*, pp. 188-189.

spada»⁴³. La partecipazione di Guglielmo II al movimento crociato rappresentava, infatti, soltanto uno degli aspetti – forse il meno carico di conseguenze se confrontato alla decisione di unire in matrimonio Costanza d’Altavilla e Enrico VI – di quel processo di “continentalizzazione” che stava interessando la politica regnicola, posto sotto la giusta luce oltre vent’anni fa da Francesco Giunta che vi ha letto l’inevitabile conseguenza dell’impegno sostenuto dai due Guglielmo nel sottrarre il *Regnum* al pericoloso isolamento subito dopo la morte di Ruggero II⁴⁴. Prima ancora di avvertire la necessità di appoggiare, nei loro indirizzi politici, le più importanti dinastie regnanti nord-europee, alle quali si sentiva legata oltre che da rinnovati vincoli matrimoniali dal nesso storico di un’ascendenza comune, la monarchia siciliana aveva conservato viva la memoria delle imprese adriatiche del Guiscardo, le stesse che avevano preceduto le spedizioni orientali di Ruggero II e che sarebbero state emulate, ad un secolo di distanza, da Guglielmo II con la presa di Salonicco e Durazzo⁴⁵. Proprio riguardo a quest’ultimo tentativo di conquista Francesco Giunta si domandava se fosse stato più corretto interpretarne le motivazioni nel senso di un semplice «richiamo al precedente della spedizione balcanica guiscardiana», o se invece poteva suggerire un «precorrimiento di quell’evoluzione dell’originario concetto di crociata che alle soglie del Duecento porterà alla conquista di Costantinopoli»⁴⁶. I due aspetti potrebbero convergere in un unico schema interpretativo se si tenesse conto sia delle reali intenzioni del Guiscardo, che erano proprio quelle di arrivare fino sotto le mura di Costantinopoli, sia, in generale, dell’atteggiamento sostanzialmente ostile tenuto, più o meno dichiaratamente, nei confronti di Bisanzio da tutti i sovrani siciliani.

⁴³ BORST, *Forme di vita*, p. 670.

⁴⁴ GIUNTA, *Il Regno tra realtà europea*, p. 21.

⁴⁵ Una minuziosa cronaca dell’impresa orientale condotta da Ruggero II si trova nell’*Historia* di NICETA CONIATA di cui si segnala oltre l’edizione inclusa nel CFHB e curata da A. van Dieten (XI, 1-2, Berlino 1975), la più recente curata da R. Maisano, con traduzione italiana di A. Pontani, in part. III, pp. 167-197.

⁴⁶ GIUNTA, *Il Regno tra realtà europea*, p. 28.

Nella lettura che ne fornisce Anna Comnena l'ambizione del Guiscardo apparve manifesta fin dall'inizio. Altrettanto palese era agli occhi della principessa il vero scopo della partecipazione alla crociata di Boemondo: realizzare il "sogno" ereditato da suo padre, il "sogno di un folle" che si era illuso di conquistare la città del *basileus* e mettere le mani sui suoi domini⁴⁷. Lo scetticismo, ma anche la diffidenza provate a Bisanzio nei confronti della crociata erano, infatti, motivati innanzitutto dalla partecipazione di personaggi come Boemondo, di quanti come lui, con il pretesto di visitare la Terra Santa o di liberarla dagli infedeli, sembravano invece cercare risposte concrete a mire ed interessi personali a danno dell'impero:

«Si verificò un movimento di uomini e di donne quale nessuno ricorda di aver mai visto. La gente più semplice era davvero spinta dal desiderio di venerare il Sepolcro del Signore e di visitare i Luoghi Santi, mentre gli individui peggiori, in particolare Boemondo e quelli che la pensavano come lui, celavano ben altri propositi nel loro intimo, e cioè di riuscire a impadronirsi, durante il passaggio, addirittura della città imperiale, facendo di Costantinopoli un fruttuoso affare»⁴⁸.

Simili timori riuscivano in parte a giustificare la tiepida adesione di Alessio e, sicuramente, palesavano, proprio attraverso le parole della figlia dell'imperatore, il timoroso imbarazzo provato a Costantinopoli di fronte all'avanzata, non proprio pacifica, degli eserciti occidentali, il cui arrivo nella capitale era preceduto da spaventose notizie di distruzioni e saccheggi. Lo stesso arcivescovo di Ocria, Teofilatto, si dichiarava sconcer-

⁴⁷ ANNA COMNENA, *Alexiade*, I vol., p. 43: «Ἐὶ δὲ τὸ Ῥομπέρτος οὐῶτος ἐπινοῶν τυραννικότερον καὶ φανταζόμενος τὴν Βασιλείαν». Per una valutazione della produzione storiografica bizantina tra XI e XIII sec. sensibile alle reazioni bizantine di fronte alla conquista normanna del Mezzogiorno, v. BURGARELLA, *I Normanni nella storiografia bizantina*, e il contributo di Mario Gallina alle tredicesime giornate normanno-sveve (GALLINA, *Il Mezzogiorno normanno-svevo visto da Bisanzio*).

⁴⁸ ANNA COMNENA, *Alexiade*, II, p. 209; per questo passo ALBINI, MALTESE (a. c. di), *Bisanzio nella sua letteratura*, pp. 493-494.

tato di fronte a quella *invasione di Franchi* che in massa si riversavano entro i confini dell'impero⁴⁹.

La componente normanna giustificava, dunque, il sospetto nutrito circa i veri obiettivi delle spedizioni crociate. Ma già in precedenza la conquista normanna del Mezzogiorno aveva fatto presagire, ad alcuni osservatori più sensibili come il Cecaumeno, la grave minaccia che stava per abbattersi sull'impero. In particolare era stata la perdita degli scali pugliesi ad originare lo stato di angoscia di un'imminente aggressione, la consapevolezza che attraverso quei porti sarebbe stato estremamente più facile arrivare fin nel cuore delle terre del *basileus*⁵⁰.

Dai porti pugliesi sarebbero partite, infatti, le spedizioni del Guiscardo, di Boemondo, di Ruggero II. Con la presa di Corfù e di Corinto e con i massacri compiuti dall'esercito di Guglielmo II a Salonicco, raccontati da Niceta Coniata con turbamento, ma anche con un profondo disprezzo per la rozzezza di una civiltà giudicata inferiore, si materializzarono tutte le previsioni più tragiche sulle sciagure che i "tiranni della Sicilia" avrebbero causato all'impero⁵¹. Da quel momento in poi in molti avrebbero maturato, oltre lo stesso Niceta, la convinzione che tra loro e i Normanni esisteva, e sarebbe sempre esistita, una distanza incolmabile, un'incomunicabilità maturata in troppi anni di reciproca diffidenza.

⁴⁹ PG, CXXVI, ep. n. XI, coll. 324-325; sul contenuto di questa epistola dell'arcivescovo di Ocrida si veda anche il commento di CORSI, *Bisanzio e la Crociata: una lettura secondo l'«Alessiade»*, in part. p. 187.

⁵⁰ GALLINA, *Il Mezzogiorno normanno-svevo*, pp. 200-201.

⁵¹ Da Brindisi, secondo Lupo Protospatario, il Guiscardo si sarebbe imbarcato nel 1085: «Predictus dux grandem apparatus navium multitudinemque hominum innumerabili exercitu Brundisiopolim venit, et disposita ibidem navali machinatione, ingressus est Adriaticum pelagus» (LUPO PROTOSPATARIO, p. 61, a. 1085). Da Brindisi, secondo Niceta Coniata, sarebbero partite le navi inviate da Ruggero II a conquistare Corinto: «Ruggero che a quei tempi regnava sulla Sicilia o, come si diceva, per un accordo intercorso con il re degli Alemanni, o spinto da una propria decisione, di concerto con la spedizione degli Alemanni assalta con navi veloci le zone costiere dei Romani. Una flotta che salpa da Brindisi si volge verso Corfù e senza combattere la prende al primo assalto» (NICETA CONIATA, *Historia*, III p. 167). Per la spedizione orientale di Guglielmo II si rimanda inoltre alle riflessioni di GIUNTA, *Bizantini e bizantinismo*, in part. p. 45 e segg.

«Fra noi e loro», affermava Niceta, «si è aperto un immane baratro di diversità, non abbiamo la minima affinità nei nostri punti di vista e ci affrontiamo da posizioni diametralmente opposte, anche se ci troviamo a contatto fisico e se spesso ci tocca una comune dimora»⁵². I Normanni incarnavano indubbiamente la parte più rappresentativa, per Niceta Coniata come per tanti altri Greci, di quegli Occidentali che presto avrebbero distrutto, dopo Tessalonica, la stessa Bisanzio:

«uomini con la nuca di bronzo, l'animo borioso, il sopracciglio inarcato, con guance sempre lisce come un adolescente, con la destra avida di sangue, con il naso fremente di collera, l'occhio superbamente sollevato, la mascella insaziabile, con il cuore duro e lo stridulo e precipitato chiacchierio ... Si questi erano gli uomini saggi e comprensibili, come loro si ritenevano, amanti della verità, rispettosi dei giuramenti, odiatori di ogni male, questi erano gli uomini che erano molto più pii di noi miseri greci, molto più giusti e puntuali nel seguire le leggi di Cristo, questi erano gli uomini, e la cosa pesa ancora di più, che portarono sulle loro spalle la croce, che spesso fecero un falso giuramento su questa croce e sulla Sacra Scrittura [...] Volevano vendicare il Santo Sepolcro e si infuriavano apertamente contro Cristo! Nel nome della croce gettarono sacrilegamente la croce e non rabbrivirono a calpestare con i piedi, per una manciata d'oro e d'argento, lo stesso segno che portavano sulle spalle. Si ficcavano perle in tasca e ripudiavano Cristo [...] Gli Ismaeliti non sono così! [...] Non si buttarono sulle donne latine sghignazzando bramosamente, non trasformarono la tomba vuota di Cristo in una fossa comune, non trasformarono l'ingresso ai luoghi della Salvezza in una mortifera gola dell'Ade e la resurrezione di Cristo nella rovina di molti»⁵³.

⁵² NICETA CONIATA, *Historia* cit. da GALLINA, *Il Mezzogiorno normanno-svevo*, pp. 222-223. L'atteggiamento assunto dagli intellettuali della capitale bizantina nel XII sec. è espressa con estrema lucidità dai componimenti poetici, per i quali si rimanda al lavoro, ancora oggi fondamentale, di MATHIEU, *La Sicile normande dans la poesie byzantine*.

⁵³ NICETA CONIATA, *Historia*, cit. da BERSCHIN, *Medioevo greco-latino*, p. 284; in questi termini sono descritti gli Occidentali all'indomani della conquista di Costantinopoli del 1204.

Sanguinari invasori, in tutto simili a quelle orde barbariche che da secoli violavano i confini dell'impero senza riuscire a distruggerlo, come invece sembrava stesse accadendo ora, sotto gli occhi sgomenti del Coniata.

Ma se dai Bizantini la conquista del Mezzogiorno era percepita come una tragica profezia della fine, per i connazionali d'Oltralpe le imprese del Guiscardo, la sua brama di conquistare Bisanzio, l'avventura crociata di Boemondo e di suo nipote Tancredi, eroe antibizantino per eccellenza⁵⁴, costituivano un precedente importantissimo, un'impresa esemplare al punto da assurgere a materia di autoglorificazione per tutto il *genus Normannorum*⁵⁵. Se per la principessa bizantina Boemondo era l'erede di un'insana, quasi malefica ambizione, per Orderico Vitale Boemondo era nato con le doti di un eroe classico e l'audacia di un cavaliere franco sull'esempio dello stesso *Roland*⁵⁶.

Dopo la conquista del Mezzogiorno e le prime incursioni del Guiscardo lungo le coste dalmate, a tutto l'Occidente la conquista di Bisanzio non dovette sembrare più un'impresa impossibile; e non dovette certo esserlo per i re siciliani che il "sogno" del Guiscardo non avevano mai dimenticato e che vedevano nelle città portuali del Salento appendici estreme del proprio regno, avamposti militari, predisposti dalla natura e da Dio a soddisfare i più ambiziosi e smisurati progetti di conquista.

⁵⁴ Oltre a RODOLFO DI CAEN, *Gesta Tancredi*, per la figura di Tancredi si veda la bibliografia indicata in DELOGU, *La "Militia Christi" nelle fonti normanne dell'Italia meridionale*, in part. p. 146, nn. 2 e 3; e in il recente lavoro di RUSSO, *Tancredi e i Bizantini*.

⁵⁵ Per questo aspetto si veda GUYOTJEANNIN, *L'Italie méridionale vue du royaume de France*, pp. 143-173.

⁵⁶ «Nobilis athleta Buamunde, militia Thessalo Achille sue Francigenae Rollando equiparande» (ORDERICO VITALE, *Historia Ecclesiastica*, p. 64).

8.5. *Una “innumerabile folla di Crucesignati” si dà appuntamento a Brindisi*

«Io Andrea, figlio di Coripilato di Trani, al cospetto di Giovanni de Ripa, giudice imperiale di Brindisi, di ser Tommaso del giudice Paolo, e di altri rispettabili cittadini chiamati ad assistere in qualità di testimoni, dichiaro di trovarmi qui a Brindisi per aver risposto all'appello dell'Imperatore di servire Cristo Oltremare. Temendo il pericolo della morte e non volendo rimanere intestato, così dispongo che vengano ordinati i miei averi ...»⁵⁷.

Nell'estate del 1227 un facoltoso cittadino di Trani, Andrea di Coripilato, aveva deciso di recarsi a Brindisi per prendere parte alla spedizione in Terra Santa che Federico II stava organizzando in questa città dell'Adriatico: il più attrezzato scalo della penisola, come era nei disegni dell'imperatore svevo, e «caput terrarum maritimarum Apulie», come l'avrebbe definita lo stesso sovrano in un mandato del 1240 indirizzato all'ammiraglio del Regno e contenente le disposizioni relative alla ristrutturazione e ampliamento dell'arsenale. L'importanza degli investimenti destinati a quello che nei progetti dello svevo sarebbe dovuto diventare il porto più importante per le rotte orientali, è attestata proprio dal contenuto di questa lettera che ordinava la ricostruzione in muratura di tutto l'arsenale e l'aumento della sua capacità cantieristica fino alla possibilità di ricovero di venti galee⁵⁸. Se confrontata con i provvedimenti che negli stessi anni furono presi per l'arsenale di Napoli, il cui risanamento aveva previsto l'aumento della capacità di ricovero da due galee iniziali a soltanto un massimo di otto, risalta l'attenzione riservata al porto di Brindisi.

I lavori per l'arsenale sarebbero iniziati soltanto tredici anni più tardi, ma al momento dell'arrivo di Andrea a Brindisi la

⁵⁷ Il testamento di Andrea di Coripilato, redatto in latino dal canonico brindisino Nicola nel settembre del 1227, è edito in DEL FUOCO, *Itinerari di testi domenicani pugliesi*, pp. 74-76. Origini e ruolo politico della famiglia Coripilato nella Trani del XIV sec. sono ricostruiti in VITALE, *La formazione del patriziato urbano*, in particolare pp. 105-107.

⁵⁸ HDF, V/ II, pp. 685-687.

città dovette comunque apparirgli come un enorme cantiere in fermento, con la fabbrica appena avviata della nuova fortezza, voluta dall'imperatore più maestosa, più vicina alla darsena e in posizione dominante rispetto all'abitato, e con la costruzione di un'altra cinta muraria cittadina, il cui perimetro avrebbe inglobato una superficie grande almeno il triplo rispetto a quella contenuta dal circuito costruito dai Bizantini agli inizi dell'XI sec.⁵⁹.

Verso la Collina di Ponente si sarebbe diretto Andrea, in direzione della cattedrale dove soltanto due anni prima erano state celebrate le nozze tra l'imperatore e la figlia del re di Gerusalemme⁶⁰; e nella chiesa di Santa Caterina, proprio nelle immediate vicinanze della cattedrale, avrebbe chiesto al canonico Nicola di redigere in pubblica forma le sue ultime volontà prima di partire. Ma forse, come molti altri quell'estate, il mercante tranese non sarebbe mai arrivato ad imbarcarsi. Forse quel presagio funesto che lo aveva spinto a dettare testamento, quella morte che aveva temuto di incontrare in terre lontane e sconosciute, o durante lo stesso viaggio da intraprendere «pro servitio Iesu Christi», lo sorprese ancor prima di mettere piede sulla nave che avrebbe dovuto condurlo in Terra Santa.

Le cronache raccontano di un'estate torrida, di un caldo insopportabile, quell'anno più del solito, e la «innumerabilis multitudo virorum prudentium et bellicorum», la folla sterminata che, mossa dal desiderio di servire la Croce, aveva attraversato le Alpi e si era riversata per le strade e sulle banchine del porto brindisino, arrivando da tutto l'Occidente, dalle plaghe più settentrionali del continente, da regioni remote poste «in extremis partibus orbis», aveva spinto le condizioni igieniche al limite del sostenibile⁶¹. Di lì a poco, nella città, ancora priva dei mezzi e dello spazio sufficiente ad accogliere una simile massa di pellegrini, nobili, prelati e comuni sudditi, come il nostro Andrea, si sarebbe scatenata un'epidemia di febbre malarica che avrebbe

⁵⁹ DEL TREPPO, *La marina napoletana nel Medioevo*, p. 40.

⁶⁰ Per il matrimonio tra Isabella e Federico II si veda HDF I/II, pp. 522-523; e II/ I, pp. 921-922.

⁶¹ IOHANNES CODAGNELLUS, *Annales Placentini Guelfi*, pp. 84-86.

causato la morte fra dolorose convulsioni della maggior parte di quanti già erano pronti a salpare⁶².

Avrebbero perso la vita il vescovo di Augusta Sigfrido⁶³ e Ludovico di Turingia, marito di Elisabetta d'Ungheria, che nonostante accusasse già i primi sintomi del contagio aveva comunque voluto imbarcarsi. Ma avrebbe appena fatto in tempo a scorgere le mura di Otranto, dove la sua nave stava approdando per una breve sosta⁶⁴. Colpito dallo stesso morbo sarebbe morto un prelado di Nevers «qui vehementi et pio desiderio cupiebat videre Terram Sanctam, quam calcaverunt vestigia Christi», e che invece, «infirmirate correptus» non avrebbe lasciato mai più le sponde orientali del porto brindisino, dove si trovava ospite presso il monastero premonstratense di S. Maria *de parvo ponte*⁶⁵.

L'iniquus imperator, aveva trattenuto troppo a lungo l'esercito cristiano in quella «regione mortis et aeris corruptela», dove il caldo soffocante, la siccità, il cibo avariato e il marciume che infestava l'aria avevano scatenato la tragedia. Come registra il *Chronicon Balduini Ninoviensis*: «non solum magna pars plebis, verum etiam non modica multitudo virorum nobilium et magnatum, pestilentia, sitis ariditate ac multis incommoditatibus expiravit»⁶⁶. Qualcuno aveva persino sparso la voce che era stato Federico in persona ad avvelenare i cruceognati⁶⁷; e Gregorio IX, che non avrebbe certo perso occasione di infierire contro lo svevo, accusava l'imperatore di essere stato troppo

⁶² *Ibid.*, p. 86: «tracti ingenti morbo, gravissimis langoribus et infirmitatibus perpepsi, innumerabiles sunt interempti et sepulti». Dovette trattarsi di un'epidemia di febbre malarica, in una forma fortemente virulenta, dal decorso molto veloce e sempre mortale. Episodi simili a quello del 1227, verificatisi proprio nel periodo estivo-autunnale, sono documentati a Brindisi ancora in piena età moderna.

⁶³ *Annales Scheftlarienses maiores*, p. 338.

⁶⁴ *Cronica Reinhardbrunnensis*, pp. 490-658. Una descrizione ancora più dettagliata di tutta la vicenda è fornita da Riccardo da Sangermano (*Ryccardi de Sancto Germano notarii cronica*, p. 348).

⁶⁵ *Balduini Ninoviensis Chronicon*, p. 542.

⁶⁶ *Ibid.* Gli *Annales Scheftlarienses* parlano di «estivo calore et corruptione ciborum et aeris putredine» (p. 338).

⁶⁷ *Annales Scheftlarienses*, p. 338.

superficiale nella scelta del sito in cui radunare i partecipanti alla spedizione. Una leggerezza che era costata la vita a tanti innocenti e che qualcuno insinuava persino non essere stata una disgrazia del tutto accidentale. Per gli ambienti filo-papali, privi di ogni scrupolo quando si trattava di stigmatizzare a carico dell'imperatore paragoni con l'anticristo, Federico sarebbe stato capace di escogitare qualunque stratagemma pur di rimandare la partenza, compresa la premeditazione del dramma che si era consumato a Brindisi⁶⁸.

Ma l'imbarco da questo porto si imponeva per gli ovvi vantaggi logistici che la traversata offriva in corrispondenza di questo tratto dell'Adriatico. Pochissimi giorni di navigazione separavano Brindisi da Durazzo, e una volta approdate nella città dalmata, le schiere di armati avrebbero potuto proseguire via terra percorrendo il tracciato dell'Egnazia fino a Costantinopoli. Si riducevano notevolmente, in questo modo, i costi e i rischi connessi a un trasporto marittimo di lunga durata. Oltretutto il bacino portuale di Brindisi per le sue caratteristiche naturali costituiva l'approdo più protetto e spazioso dell'intera costa adriatica: qualità che, unite alla sua collocazione geografica, non erano eguagliate da nessun altro scalo pugliese.

Era stata d'altronde la posizione di Brindisi a motivare il consistente investimento bizantino per la ricostruzione della città agli inizi dell'XI sec., quando, dopo la sottrazione agli slavi di Durazzo, lo scalo pugliese si trovava nuovamente a svolgere una funzione di primaria importanza, e proprio in virtù del controllo che era necessario esercitare sulla rotta Brindisi-Durazzo, centri terminali, da una parte e dall'altra dell'Adriatico, di un'arteria considerata di importanza vitale per garantire la sicurezza dell'impero bizantino.

L'ampliamento dell'arsenale, la costruzione di una nuova fortezza erano stati programmati pensando al successo di quella "politica orientale" nella quale Federico II dovette sentirsi sempre più coinvolto, particolarmente dopo l'acquisizione di diritti sulla corona di Gerusalemme.

⁶⁸ HDF, III/ I, n. 30, p. 23.

Di fronte alla scomunica papale l'imperatore avrebbe perciò difeso la sua scelta sostenendo che «non a nobis, sed ab antiquis temporibus ordinata Brundisium, videlicet ubi passagium fieri semper competentius consuevit»⁶⁹. E nonostante i problemi di impaludamento, l'insalubrità dell'aria, il periodico manifestarsi di epidemie mortali, Brindisi restava lo scalo più vantaggioso del Regno per la pratica delle rotte orientali⁷⁰. L'insediamento in città, a volte anche molto precoce, dei più importanti Ordini monastico-militari, sembrava confermare proprio quanto sostenuto allora dallo svevo⁷¹. Oltretutto non era certo la prima volta che Brindisi veniva scelta come punto d'imbarco per raggiungere la Terra Santa. Forse mai si era verificata un'affluenza numericamente paragonabile a quella che la spedizione imperiale del 1227 era riuscita a coinvolgere⁷², ma almeno fin dalla

⁶⁹ *Ibid.*, n. 48, p. 36.

⁷⁰ Per i caratteri orogenetici del bacino portuale di Brindisi si rimanda al § 1.1.

⁷¹ La presenza in città di un «hospitalis Alamannorum», con annessa chiesa e cimitero, ad uso «omnibus peregrinis intra vel extra civitatem iacentibus», è già attestata alla fine del XII sec., prima ancora che fosse costituito l'Ordine teutonico. Mentre alla prima metà del XIII sec. risale la documentazione relativa alle fondazioni appartenenti agli Ospedalieri di San Giovanni di Gerusalemme e all'Ordine Templare; documentazione che tuttavia rimanda ad una presenza già consolidata nel tempo (cfr. *infra* §§ 7.1/2).

⁷² Per avere un'idea di quale potesse essere il numero di pellegrini e crociati che si riunirono a Brindisi in quell'occasione basta già soltanto riportare l'elenco dei personaggi al seguito di Ludovico di Turingia restituito dall'autore della cronaca *Reinhardsbrunnensis* (cit. p. 611): «Et isti sunt in familia sua computati, qui eum secuti sunt, quos in expensis procuravit: comes Lodewicus de Wartperg, comes Borchardus de Brandenburg, comes Meynhardus de Molburg, comes Heinricus de Stalberg, Hartmannus nobilis de Helldrungen, Lutolfus de Berlstede, Rudolfus de Bulczingosleyben, Rodulfus pincerna de Vargila, Heinricus marscalcus de Ebersberg, Hermannus dapifer de Slatheym, Fridericus de Drivorte, Heinricus camerarius de Varne, Gerardus de Elnde, Theodericus de Subach, Sifridus Rufus, Ludewicus et Rudolfus de Husen, Heinricus de Meydeburg, Reynardus Porcus, Gerhardus Capellani, Bertoldus de Mila et Bertoldus de Heylingen, milites. Custos de Nowenburg et sacerdos, Bertoldus sacerdos et capellanus de cuius manu hec omnia notata sunt atque conscripta, Wernerus sacerdos et capellanus de Martperg, Conradus scriptor et notarius de Herbipoli et alii quam plures, tam clerici quam milites atque phisici, quos tandem in expensis suis recepit. Sed isti

fine dell'XI sec. rilevante è la testimonianza di compilatori di *Itinera Hierosolymitana* che fanno riferimento alla tappa brindisina, e tra tutti l'itinerario descritto dall'abate islandese Nicola *Saemundarson*⁷³.

È un dato, tuttavia, che non sia giunta fino a noi alcuna testimonianza diretta del passaggio da questo porto di singoli pellegrini. L'anglosassone Sewulfo, ad esempio, nel suo diario di viaggio ricorda tra i porti pugliesi utilizzati per l'imbarco verso la Terra Santa soltanto i nomi di Siponto, Trani, Bari, Barletta e Otranto. Egli stesso sceglie di imbarcarsi, il 13 luglio del 1102, da Monopoli, e la sua nave soltanto a causa di un guasto sarà costretta a fare una breve sosta nel porto brindisino⁷⁴. Un accenno, quello di Sewulfo, del tutto occasionale che, se unito all'assenza di ogni riferimento alla nostra città in altri resoconti di viaggio dello stesso genere, confermerebbe la preferenza dello scalo brindisino da parte di una specifica tipologia di utenti. Risultano infatti numerose, per tutta la durata del fenomeno crociato, le attestazioni di spostamenti da e per la Terra Santa che assegnano allo scalo di Brindisi la funzione di terminale di scambio per lo spostamento di armate al seguito di alcuni dei più importanti membri dell'aristocrazia d'Oltralpe, oltre che di alcuni sovrani europei di ritorno da Gerusalemme, di dignitari e di alti

fuerunt ordinati [ad curiam suam] et in familia ipsius langravii notati». Gli *Annales Placentini* (cit. p. 85) parlano di una moltitudine enorme di «Theothonicorum, Biemorum, Brienzorum, Saxorum, et aliorum in septentrionali plaga habitantium, Anglicorum, Frixorum, Francorum, Provintialium, Yspaniorum».

⁷³ Una bibliografia sufficientemente aggiornata sulle diverse edizioni degli itinerari medievali per la Terra Santa è in STOPANI, *Le vie di Pellegrinaggio*. Brindisi viene menzionata nell'itinerario dell'abate islandese Nikulas di Munkathvera (RASHELLA, *Itinerari italiani in una miscellanea geografica islandese*), oltre che nell'*Iter de Londinio in Terram Sanctam* di Matteo Paris, (MILLER, *Mappae Mundi*). Brindisi è ricordata, inoltre, anche nell'itinerario di un anonimo vissuto tra la fine del XII e gli inizi del XIII sec. (INNOMINATO, *Questa è la via per la Terra Santa*, cap. I, p. 19), oltre che nel resoconto di viaggio di NICOLA DE SAEMUNDARSON (*Viaggio ai Luoghi Santi*, cap. 2, p. 17). Percorsi, tappe e scali di imbarco per il pellegrinaggio in Terra Santa sono descritti in CARDINI, *I pellegrinaggi*.

⁷⁴ SÆWULF, *Peregrinatio*, cap. 1.

prelati. La scelta di Brindisi, in questo caso, dovette essere incoraggiata sia dall'appoggio logistico che potevano offrire i principi e i sovrani normanni, in grado di mettere a disposizione le navi della loro flotta e i rifornimenti necessari alla prosecuzione del viaggio; sia per i tempi molto brevi della traversata, che proprio per questo si rendeva possibile in qualsiasi stagione dell'anno e ideale per lo spostamento di un numero anche cospicuo di armati⁷⁵.

L'itinerario programmato negli anni della prima crociata dall'esercito di Roberto di Normandia, aveva previsto l'imbarco da Brindisi nella Pasqua del 1097, qualche mese dopo che un'altra parte dello stesso contingente, pure diretto a Durazzo, era salpata da Bari al comando di Roberto conte di Fiandra, figlio del re di Danimarca. Questi aveva ricevuto aiuti consistenti da suo cognato il principe di Salerno, Ruggero Borsa, che aveva sposato sua sorella Adele⁷⁶. Nella stessa spedizione capeggiata dal figlio maggiore di Guglielmo il Conquistatore – secondo alcune fonti costituita da circa seicentomila pellegrini, compresi cavalieri, fanti, donne, vecchi e bambini – era presente anche il canonico di Notre Dame, Fulcherio di Chartres che viaggiava al seguito di Stefano di Blois, e che insieme a questi, e allo stesso Roberto di Normandia, si sarebbe imbarcato da Brindisi⁷⁷. Negli stessi anni è Roberto il Monaco a ricordare i numerosi contingenti franchi che si imbarcavano dai porti pugliesi, mentre Boemondo I organizzava la sua spedizione in Oriente:

«I nobili della Puglia, della Calabria e della Sicilia, avendo sentito che Boemondo aveva preso la Croce della via del Santo Sepolcro, si radunarono tutti presso di lui, sia i meno forti che i potenti, vecchi e giovani, servi e signori, e promisero di fare il viaggio verso il Santo Sepolcro. Il duca della Puglia, quando vide e sentì queste parole, si rattristò grandemente perché temette di restare solo nel suo ducato con i bambini e le donne [...] Mentre Boemondo fa-

⁷⁵ Per il coinvolgimento dell'Italia meridionale nel fenomeno crociato si può trovare un confronto tra la più recente produzione storiografica in *Il Mezzogiorno normanno-svevo e le Crociate*.

⁷⁶ RUNCIMANN, *Storia delle Crociate*, vol. I, pp. 144-146.

⁷⁷ FULCHERIO DI CHARTRES, *Storia di Gerusalemme*, p. 101.

ceva i necessari preparativi, giunsero i Franchi ai porti di mare: alcuni si imbarcarono a Brindisi, altri a Bari, altri a Otranto»⁷⁸.

E proprio uno di questi “Franchi”, dopo aver attraversato tutta l’Italia per imbarcarsi da un porto pugliese, trovò decisamente conveniente trasferirsi definitivamente in questa regione. Roberto di Courteheuse era diventato vassallo di Goffredo di Conversano, al ritorno dalla Terra Santa ne aveva sposato la figlia e con la sua dote aveva riscattato i feudi che aveva dovuto impegnare in Normandia per procurarsi il danaro necessario per partire crociato⁷⁹.

Ancora da Brindisi si sarebbe imbarcato nel 1096 Ugo di Vermandois, figlio di Enrico I di Francia⁸⁰ e, nel 1101, Guglielmo conte di Nevers per sbarcare a Valona con i suoi «quindicimila combattenti, fanti e cavalieri, senza contare innumerevoli donne», come ricorda Alberto d’Aquisgrana⁸¹.

Un altro passaggio illustre è quello di Guglielmo di Tiro che, dopo aver partecipato al sinodo lateranense del 1177, si sarebbe recato a Brindisi per fare ritorno alla sua sede d’Oltremare. E proprio a Brindisi il vescovo di Tiro incontrò Enrico, conte di Troyes, figlio del conte Teobaldo il Vecchio che, insieme a Pietro de Courtenai, fratello di Ludovico di Francia, e a Filippo di Beauvais, nipote dello stesso re di Francia ed eletto di quella città, stava aspettando che fossero portati a termine tutti i preparativi per l’imbarco alla volta di Durazzo. A questa spedizione, che dal porto dalmata si sarebbe spinta fino ad Acco, si aggregò il presule di Tiro, seguendone il cammino fino

⁷⁸ ROBERTI MONACHI, *Historia*, p. 742.

⁷⁹ GUILLAUME DE JUMÈGES, *Gesta Normannorum ducum*, VIII, p. 2. In un atto di vendita del 1093 Roberto di Courteheuse si dichiara «sum ex genere normannorum et sum havitantes intus civitate Cupersano»; afferma inoltre di possedere «per boluntate et mercedem meo seniori Goffredus, domino, comes inclitus», alcuni beni nel territorio di Conversano (CONIGLIO, *Le Pergamene di Conversano*, n. 54, pp. 124-126).

⁸⁰ *Estoire de Jerusalem et Antioche*, p. 627. Per i contingenti normanni che presero parte alla prima crociata rimane fondamentale il lavoro della JAMISON, *Some notes on the «Anonymi Gesta Francorum»*.

⁸¹ ALBERTUS AQUENSIS, *Historia Hierosolymitana*, p. 287.

a Costantinopoli, dove si sarebbe trattenuto per alcuni mesi alla corte del *basileus*⁸².

Anche una parte dell'esercito di Riccardo d'Inghilterra si sarebbe imbarcata da Brindisi, per partecipare alla terza crociata, come ricorda il canonico di Londra Riccardo che seguiva l'esercito del sovrano inglese⁸³. Nel febbraio del 1191 a Brindisi furono ospitate Eleonora di Aquitania e Berengaria di Navarra, promessa sposa dello stesso sovrano⁸⁴. A Brindisi sembra sia sbarcato lo stesso Riccardo di ritorno dalla Terra Santa, o almeno così raccontarono alcuni pellegrini che avevano fatto parte della sua spedizione e che erano riusciti a far ritorno in patria prima del loro re. Questi dichiararono di aver visto la nave su cui viaggiava il sovrano «applicatam apud Brundisium, in Apulia»⁸⁵. Lo sbarco a Brindisi di Riccardo Cuor di Leone sarebbe confermata oltretutto da una lettera di Tancredi di Lecce che avvertiva l'arcivescovo di Brindisi dell'arrivo del sovrano inglese, e lo pregava di accogliere adeguatamente l'esercito crociato⁸⁶. Ancora da Brindisi passò Filippo Augusto di ritorno da Tiro⁸⁷. Sembra poi che anche una parte dei partecipanti alla famigerata "Crociata dei Bambini" si sarebbe imbarcata da Brindisi, e sicuramente da questo stesso porto nel 1218 prese il largo la flotta che Onorio III era riuscito ad equipaggiare in soccorso del regno di Gerusalemme, ponendovi a capo il cardinale Pelagio di Santa Lucia⁸⁸.

La maggioranza delle testimonianze sopravvissute attribuiscono, dunque, a questa città una funzione importante nelle spedizioni degli eserciti cristiani, distinguendola in parte dagli altri scali pugliesi per il cospicuo numero di imbarchi che ve-

⁸² GUGLIELMO DI TIRO, *Storia degli avvenimenti d'Oltremare*, p. 89.

⁸³ RICCARDO DI LONDRA, *Il cammino dei pellegrini*, cap. 10, p. 13.

⁸⁴ *Ex gestis Henrici II et Riccardi I*, p. 125. Del passaggio di armate inglesi dal porto di Brindisi si trova notizia anche nel Carme di Ambrosio in onore di Riccardo I (*Ex Ambrosii carmine de Riccardi I itinere sacro*, p. 535).

⁸⁵ ROGERII DE HOVEDEN, *Cronica*, p. 153.

⁸⁶ CDC, I, a. 1191, n. 29, p. 53.

⁸⁷ *Ex gestis Henrici I*, p. 129. Il percorso di ritorno seguito da Filippo Augusto è ricostruito in STOPANI, *La via Francigena del Sud*, pp. 31-33.

⁸⁸ OLIVIERO DI PADERBORN, *Historia Damiatana*, p. 186.

dono protagonisti nobili, dignitari, membri delle più importanti dinastie regnanti europee con il loro seguito armato, soggetti e rappresentanti di istituzioni aventi a diversi livelli rapporti con la monarchia siciliana, compresi intricati legami familiari⁸⁹. Forse proprio il transito di questi personaggi, l'eco delle loro imprese, diffusa in tutta Europa dai resoconti di narratori che spesso costituivano essi stessi membri delle loro spedizioni, dovette contribuire a consolidare nella coscienza collettiva occidentale, se non ne furono essi stessi stimolo propulsore, la percezione di Brindisi, come pure di altri scali pugliesi, quali avamposti di una frontiera, e non solo in termini meramente geografici.

8.6. *Ai confini del mondo conosciuto*

Nella narrazione di Vincent de Beauvais le coste dell'*Apulia* sono descritte come l'estremo lembo meridionale dell'Europa, la linea di demarcazione tra il mondo conosciuto e le terre poste oltre il Mediterraneo. Ma la percezione di questa terra come orizzonte limite implica, nella sua trasmissione, e quindi nella descrizione che se ne poteva fornire, l'attribuzione dei caratteri propri di una terra meravigliosamente fertile, rigogliosa di ricchezze di ogni genere: «multum populosa, auro et argento referta, frumento, mero et oleo opulenta, civitatibus nobilissimis incluta, castris et oppidis praemunita, frugibus et diversi generis fructibus fertilis et fecunda»⁹⁰. La contiguità del Mezzogiorno d'Italia – perché è questo che intendeva la nostra fonte

⁸⁹ Una parte rilevante delle strategie matrimoniali messe in atto dai sovrani normanni di Sicilia è ricostruita in FODALE, *A proposito di relazioni tra Sicilia e Navarra*.

⁹⁰ VINCENT DE BEAUVAIS, *Speculum maius*, XXXII, 12, col. 2408. Riferimento all'*Apulia* come terra ricca e meravigliosa si trova anche nel fabliau di *Auberee* del XIII sec.:

Qui li donast demi Puille

N'eüst il pas joie graignor (vv. 642-3)

(Se anche gli fosse stata data mezza Puglia non sarebbe stato più contento). Cfr. *Auberee*, a cura di C. Lee, Parma 1994. Ringrazio la curatrice per questa segnalazione.

riferendosi all'*Apulia* – a paesaggi inesplorati e misteriosi implicava l'inserimento anche di questa parte del *Regnum Siciliae* nelle trame della stessa proiezione fantastica in cui erano rimaste imbrigliate le atmosfere esotiche dell'Oriente. L'immagine costruita dalle parole di Vincent de Beauvais risulta, in questo modo, perfettamente aderente alla stessa tipizzazione che del Mezzogiorno normanno-svevo tracciano i resoconti di viaggio, le cronache, le narrazioni coeve d'Oltralpe. Un'immagine, come ha sottolineato Salvatore Tramontana, che non derivava da una «conoscenza empirica degli spazi»⁹¹, ma che piuttosto risentiva della forte influenza di proiezioni ideali e che per questo attribuiva a questa parte della penisola italiana gli accenti suggestivi di una dimensione lontana, un'anticipazione di quella parte del creato rimasta ancora sconosciuta all'Europa.

Lo stesso percorso rappresentativo prevale nelle testimonianze letterarie, nelle *chansons* e nei romanzi epico-cavallereschi che fanno riferimento ad alcuni dei maggiori centri pugliesi, ora scelti come scenari ideali per l'ambientazione di avventure eroiche e amorose, ora invece identificati con ricchi feudi destinati a ricompensare la fedeltà dei cavalieri del re di Francia, o ancora come luoghi di provenienza di oggetti preziosi e ricercati, o come terre sottomesse al dominio pagano da restituire alla Cristianità.

I rimandi a Brindisi, come pure ad altre città del Salento, sono usati per ricordare le postazioni d'imbarco per le imprese crociate di protagonisti eroici e temerari. Più spesso sono utilizzati come termine di riferimento per esprimere l'estensione di una distanza ai limiti del raggiungibile e del conosciuto⁹². *Raoul*

⁹¹ TRAMONTANA, *Il modello, l'immagine, il progetto politico*, p. 17.

⁹² *Brandiz* si trova menzionata in diciotto opere, tra romanzi e cronache redatte in antico francese e in altre lingue romanze, e in ben ventiquattro *Chansons de Geste*, databili tra il XII e il XV sec. Per l'individuazione delle citazioni si è fatto riferimento all'importante lavoro di MOISAN, *Répertoire des noms propres de personnes*; e a quello di FLUTRE, *Table des noms propres*. Le edizioni delle opere citate sono segnalate nell'elenco bibliografico di corredo a questo lavoro. Recenti lavori che valutano la presenza di riferimenti al Mezzogiorno normanno-svevo nella letteratura medievale francese e, in generale, anglo-normanna, sono ancora quello di GUYOTJEANNIN, *L'Italie méridi-*

de Cambrai, ad esempio, è descritto come senza pari per coraggio e valore in tutta la Puglia. Nel *Galeran de Bretagne*, attribuito a Jean Renart, l'eroina protagonista è descritta come la più bella che si possa trovare fino alla Puglia; e, ancora, nel *Tournoi Chauvency* viene fatta menzione di un uomo come il migliore che possa esistere fino a Brindisi. Nell'*Hugues Capet*, per ben tre volte viene citato il porto di Brindisi: non è possibile trovare cavalieri valenti come *Beuve de Tarse* «*du squ'à port à Brandy*»; un figlio di Brabante si vanta dell'opulenza della casa di suo padre che non ha pari in tutta la Francia «*ne dusquez à Brandis*»; lo stesso Ugo Capeto è un cavaliere che non ha pari fino al porto di Brindisi; e infine, in *Le Batard de Bouillon* la regina Margalie è la più bella donna che possa esistere fino al porto di Brindisi.

Ancora come parametro per esprimere una notevole distanza, il porto di Brindisi è menzionato insieme a quello di Marsiglia nell'*Enfances Renier*, mentre come scalo d'imbarco per la Terra Santa è ricordato nel *Saladin*, oltre che nel *Simon de Pouille*. Il conte di Montivilier, nell'*Escoufle*, parte da Brindisi per raggiungere Gerusalemme. *Gille de Chyn* ogni volta che torna da Acri passa per Brindisi.

All'oro di Brindisi si fa riferimento nel *Lion de Bourges*. Nell'*Aye d'Avignon* l'arredamento di una stanza è impreziosito da un pregevole arazzo fabbricato ad Otranto. Rinomati sono i cavalli pugliesi nel *Girart de Roussillon*. Un elmo di notevole fattura proviene da Brindisi nel *Garin le Lorrain*. Vestiti lussuosi e stoffe riccamente decorate arrivano dai porti pugliesi e da Otranto. Ancora la Puglia diventa lo scenario fantastico in cui si svolgono le avventure narrate nel romanzo *La Dame a la Lycorne*.

Brindisi è una città pagana nell'*Elie de Saint Gilles*. *Doon de la Roche* ottiene in feudo la Puglia. Barletta, Otranto e Brindisi offrono l'ambientazione alle vicende narrate nell'*Ipomedon* di *Hue de Rotelande*. E ancora Brindisi viene scelta come scenario

dionale vue du royaume de France, e quello di LOUD, *Il regno normanno-svevo visto dal regno d'Inghilterra*. Fondamentali restano i saggi di LABAND, *La Sicile dans les sources narratives de la France*, e di WILLIAMS, *La Sicile et l'Italie meridionale dans la littérature française au Moyen Age*.

ideale in cui far spirare e seppellire il Castellano de Coucy, in un rifacimento tardo in prosa di un poema in versi della fine del XIII sec.⁹³.

In un arco cronologico che, non casualmente, coincide con l'intero svolgersi del fenomeno crociato, si assiste dunque alla progressiva sedimentazione di un percorso identificativo che avrebbe finito con l'assegnare alla Puglia, e in particolar modo ai suoi centri costieri, l'esclusivo valore di regione di frontiera. Le architetture, gli spazi delle città costiere pugliesi, prima ancora che essere compresi e riconosciuti nella loro oggettività materiale, in quanto espressione distintiva del sentimento di appartenenza e di identità di una particolare comunità, sarebbero stati piuttosto recepiti, e quindi elaborati in atmosfere, da un immaginario collettivo che, amplificandone la valenza geografica di confine, le avrebbe finalmente assimilate con l'estremo e più emblematico limite di un'intera civiltà.

Questa caratterizzazione, che sicuramente dovette molto della sua diffusione ai testi delle cronache crociate, ai numerosi resoconti di viaggio verso la Terra Santa, non è soltanto indice del successo di un tema letterario, riflesso residuale di una visione fantastica prodotta e imposta dall'esterno e destinata a rimanere estranea al contesto locale. Essa risulta tangibile come forma latente di condizionamento nel linguaggio artistico di molte di queste città e, in alcuni casi nello sviluppo stesso della fisionomia urbana, in ragione soprattutto dell'influenza che poterono esercitare specifiche emergenze architettoniche⁹⁴.

⁹³ BABBI, *Le roman du Chastelain de Coucy*. Per la bibliografia relativa alle altre *Chansons* citate si rimanda a MOISAN, *Répertoire des noms propres de personnes*. Il Castellano di Coucy, verosimilmente Guy de Ponciaus, era tra i più celebri e apprezzati trovieri del XII sec., morto in Terra Santa al seguito di Riccardo Cuor di Leone. L'ambientazione a Brindisi della sua morte nel rifacimento in prosa del XV sec. potrebbe essere spiegata con il costante tentativo da parte dell'autore di «conferire verosimiglianza al racconto», come ha sottolineato Anna Maria Babbi, curatrice dell'edizione critica dell'opera. Non stupisce, in questa ottica, la scelta di un porto come quello di Brindisi, storico porto crociato, e per questo ambientazione privilegiata per la descrizione della morte di un valoroso cavaliere cristiano al ritorno dalla Terra Santa.

⁹⁴ Per alcuni monumenti di Bari, Barletta e la stessa Brindisi si veda la lettura di BELLI D'ELIA, *Segni e immagini delle Crociate*.

Gli strumenti attraverso i quali poteva essere espressa la rappresentatività dell'identità cittadina, o meglio di quell'ordine costitutivo dello spazio interno che definisce l'identità cittadina e che, per Rosario Assunto, era l'essenza più intima ed originale della città pre-moderna, avrebbero finito con l'aderire alla semantica di una sintesi che conciliava, all'interno dello spazio urbano, la realtà che esisteva, o che si credeva che fosse, oltre l'orizzonte della cinta muraria e la celebrazione di tutto quel complesso di regole e di conoscenze, principio generatore della stessa civiltà di cui la città era comunque prodotto ed estremità ultima. Lo spazio urbano realizzava in sé una frazione significativa di un comune patrimonio storico-culturale e, contemporaneamente, riproduceva l'universo che vi era oltre il confine fissato dal perimetro delle mura cittadine.

Sono in fondo i termini fondamentali di quella che nel 1979, nel primo numero del periodico «Rassegna», fu definita «grammatica dell'architettura del recinto»⁹⁵, per cui il concetto di spazio contenuto, circoscritto, delimitato, comporta una stretta relazione tra il codice di identificazione con un ambito specifico e la consapevolezza dell'esistenza dell'alterità posta al di là di esso. Consapevolezza che risulta essere implicita nell'atto stesso del superamento del limite. Si tratta di cognizioni fondate sulla essenziale reciprocità semantica dei binomi immobilità/movimento, contenimento/attraversamento, identità/alterità.

Espressione compiuta della divisione una città di frontiera, come sicuramente sarebbe stata recepita Brindisi a partire dalla conquista normanna, come in un campo d'osservazione privilegiato, poteva esprimere in sé tutto ciò che l'Occidente riconosceva di se stesso e contemporaneamente proiettava oltre se stesso. Il luogo della separazione diventava allora anche momento di coesistenza tra il reale, la consuetudine, e l'ideale.

Prima ancora di animare la visione dell'ultima terra cristiana che precede la lotta contro l'Islam, per i membri di quell'aristocrazia europea che si imbarcavano dai porti della Puglia, città come Otranto, Taranto, Trani e la stessa Brindisi, dovettero

⁹⁵ «Rassegna», I / 1 (1979), pp. 7-32; in part. p. 26.

rappresentare anche il segmento più evocativo della linea di demarcazione che divideva due civiltà, due mondi: l'Europa e l'Oriente.

Ma un Oriente non qualificato dalle sue componenti naturali, piuttosto plasmato dall'immaginazione, dalla prospettiva di vedere tramutate in mondo organico le suggestioni partorite da desideri di conquista, da aspirazioni ancestrali al benessere e alla ricchezza. Dove era la grotta di Betlemme, l'orto del Getsemani, il tempio di Salomone, ma anche dove si poteva rimanere abbagliati dallo splendore del palazzo sul Bosforo del re Ugo, gabbato dai dodici pari nel *Viaggio di Carlo Magno a Gerusalemme*. Dove vivevano popoli cannibali, dove gli alvei dei ruscelli brillavano di pietre preziose, dove ogni fame era saziata e ogni malattia guarita, dove era possibile imbattersi nelle fenici, nei grifoni, in animali mostruosi, come quelli incontrati dall'esercito di Alessandro Magno nelle terre del re indiano *Porus*. Ippopotami, leoni giganteschi, uccelli che prendono fuoco solo a toccarli, animali esotici e creature che sfidano ogni legge della natura, come quelli che popolano il regno il Prete Gianni:

«Abbiamo bestie assai strane / che si trovano ovunque nei miei domini. / Vi sono non pochi elefanti / e dromedari e grandi cammelli / ippopotami e coccodrilli, / e innumerevoli altri animali / il cui nome romanzo non so [...] / Abbiamo leoni dai corpi immensi /alcuni bianchi altri rossi [...] / Vi sono molti uccelli strani /che mai si vedranno altrove [...] / La dimorano i grifoni / e anche i sagittari [...] / In quella regione vi sono i giganti / oltremodo orribili e grandi [...] / La si trovano i ciclopi / mai un cristiano ne vide di più brutti [...] / Dalle nostre parti c'è l'uccello fenice / che è molto bello e splendente»⁹⁶.

«Quelli dell'Occidente non sanno le grandi meraviglie d'Oriente», sosteneva Roanz d'Arundel, autore, alla fine del XII sec., della versione anglo-normanna della lettera del prete Gianni.

Ciò nonostante “quelli dell'Occidente” vollero raccontarle queste meraviglie, nei resoconti dei loro viaggi reali o immagi-

⁹⁶ *La lettera del prete Gianni*, pp. 107-109.

nari, nelle epopee e nelle avventure dei loro eroi, e vollero riprodurle nei portali, nei capitelli delle loro chiese, nei mosaici pavimentali delle loro cattedrali, esattamente come era accacuto a Brindisi.

Proprio qui anche la rotonda del Santo Sepolcro, edificata ai margini dell'abitato forse già alla fine dell'XI sec., seguendo fedelmente il modello originario, prima ancora di realizzare una "memoria", così come sono state definite le numerose copie occidentali dell'*Anastasis*, dovette essere recepita, da quanti erano in attesa di imbarcarsi, piuttosto come un'apparizione tridimensionale, nel tempo ordinario, di un frammento della città celeste, una prefigurazione di quanto essi stessi avrebbero potuto finalmente contemplare solo oltrepassando la linea di costa che si apriva sterminata davanti ai loro occhi⁹⁷.

Riproduzioni di mondi ancora inesplorati, promesse di visioni dei luoghi dell'epifania, questi monumenti imposero anche nella realtà cittadina il primato della Frontiera. La prospettiva, oggettiva o fantastica, che seguiva la linea del confine e che la precedeva, diventava allora, per quanti quella stessa linea si accingevano ad attraversare, la vera protagonista, al punto da porre irrimediabilmente in secondo piano, forse fino al suo annullamento, la connotazione segnica che il corpo sociale avrebbe potuto imprimere alla dimensione urbana.

Non sembra casuale che nessuna delle testimonianze sopravvissute relative a Brindisi descriva la città, i suoi monumenti, o racconti dei suoi abitanti. Mentre di Bari Fulcherio di Chartres conserva il ricordo di una «civitas optima in maris margine sita», riferendo anche che lì si era fermata la sua compagnia per pregare nella chiesa dedicata al beato Nicola, di Brindisi invece non restituisce alcuna, seppur minima, descrizione, limitandosi semplicemente a registrare la data d'imbarco e subito dopo le condizioni della traversata.

⁹⁷ Una rassegna delle "imitazioni" del Santo Sepolcro si trova in BRESCHBAUTIER, *Le imitazioni del Santo Sepolcro*. Per "la rotonda" di Brindisi si veda invece BELLÌ D'ELIA, *Segni e immagini delle Crociate nel Mezzogiorno normanno-svevo*, in particolare pp. 329-331.

Quanto fosse predominante, non solo nei meccanismi della percezione ma nella memoria stessa di un osservatore esterno, lo schema dell'anticipazione del mondo esistente al di là delle coste dell'Adriatico, lo dimostra in maniera emblematica la descrizione che di Brindisi ha lasciato Edrisi. Il porto, le architetture, i luoghi della città, apparvero al geografo della corte di Ruggero II, non per quello che erano, ma piuttosto come un riflesso speculare della stessa capitale dell'impero bizantino: «Brindisi è città illustre circondata dal mare da tre lati alla guisa di Costantinopoli la superba»⁹⁸.

E ancora nel XIX sec. l'archeologo francese Léon Palustre de Mantifaut, di ritorno dalla Grecia avrebbe scritto di Brindisi: «Il terreno è a metà abbandonato ai serpenti e ai fichi d'India, e si direbbe l'accampamento di una tribù di beduini in mezzo alle rovine di una città celebre del Sacro Oriente»⁹⁹.

⁹⁸ AMARI, SCHIAPARELLI, *L'Italia descritta nel "Libro di Ruggero II"*, p. 103.

⁹⁹ DATOLI, FIORINO, *Viaggiatori francesi in Puglia nell'Ottocento*, II, p. 70.

1. *Fonti documentarie*

Acta Imperii inedita seculi XIII et XIV, 2 voll., a cura di E. Winkelmann, Innsbruck 1880-1885.

Acta Sanctae Visitationis habita in Metropolitana Ecclesia Brundisina et Uritana ... An. Chr. 1565, BAD, Arch. Cur. Br., *Sante visite*, vol. I.

Breviarium Ecclesiae Ravennatis, Cod. Bavaro, Secoli VII-X, a c. di G. Rabotti *et alii*, (FSI, 110), Roma 1985.

BRÜHL C. (a cura di), *Codex Diplomaticus Regni Siciliae. 1. Rogerii II, Regis Diplomata latina*, ser. I, tom. II (Academiae Panormitanae Scientiarum, Litterarum et Artium), Vienna 1987.

CAMERA M., *Memorie storico diplomatiche dell'antica città e ducato di Amalfi*, Salerno 1876-1881.

Carteggio Tarantini, BAD, Arch. Arc. Br. ms. 28, *Relazioni degli scavi e dei monumenti del distretto di Brindisi dal 1 ottobre 1875 al 21 dicembre 1888*.

CASSANDRO G., *Un inventario dei beni del Principe di Taranto*, in *Studi di storia pugliese in onore di Giuseppe Chiarelli*, 7 voll., Galatina 1980; vol. II, Galatina 1973, pp. 5-57.

Catalogus Baronum, Commentario, a c. di E. Cuozzo, (FSI, 101), Roma 1984.

Codice Diplomatico Brindisino, ed. A. DE LEO, 2 voll.; I vol. a cura di G.M. Monti, Trani 1940; II vol. a cura di M. Pastore, Trani 1964.

CONIGLIO G., *Le Pergamene di Conversano*, I (901-1265), (Codice Diplomatico Pugliese, XX), Bari 1975.

Copia del Cabreo della Grancia del S. Sepolcro di questa città di Brindisi pertinente alla Commenda di S. Giovanni di Barletta, anno 1777, ASBr., Fondo Corporazioni Religiose, reg. III.

- CORDASCO P., *Le Pergamene dell'Archivio Arcivescovile di Taranto*, vol. III (1309-1343), Galatina 1996.
- Corpus Inscriptionum Latinarum*, a c. di T. Mommsen, voll. XVIII; vol. IX, *Inscriptiones Calabriae, Apuliae, Samnii, Sabinorum, Piceni Latinae*, Berlino 1863.
- DE LEO O., *Brundusinarum Pontificum eorumque Ecclesiae monumenta*, BAD, ms. D/18, cc. non numerate.
- DE RONZIÈRE E., *Cartulaire de l'église du Saint Sépulcre de Jérusalem*, Paris 1894.
- DEL FUOCO M.G., *Itinerari di testi domenicani pugliesi*, Altavilla Silentina 1992.
- Epistola Apologetica Io. Baptistae Casmirii ad Q. Marium Corradum*, BAD, ms. D/8.
- GARUFI C.A., *Tabulario di S. Maria Nuova in Monreale*, (Soc. Sicil. per la St. Patria, Documenti per servire alla storia di Sicilia. Serie Diplomatica, vol. XIX), Palermo 1902.
- GIUNTA F., GIUFFRIDA A. (a cura di), *Acta siculo-aragonensia II: Corrispondenza tra Federico III di Sicilia e Giacomo II d'Aragona*, (Documenti per servire alla Storia di Sicilia, ser. I, vol. XXVIII), Palermo 1972.
- GREGORIO MAGNO, *Registrum epistolarum*, in MGH, Ep., ed. P. Ewald, L.M. Hartmann, 2 voll., Berolini 1891-99.
- Historia diplomatica Friderici secundi*, a cura di J.-L.-A. Huillard-Bréholles, Paris 1852-1861 (rist. Torino 1963).
- HOUBEN H., *Die Abtei Venosa und das Mönchtum im normannisch-staufischen Südditalien*, Tübingen 1995.
- Inventario delli beni e rendite dell'Abbadia di S.to Andrea dell'Isola di Brindisi...*, a. 1627, BAD, Arch. Arc. Br., Fondo Platee, ms. 2.
- Italia Pontificia sive repertorium privilegiorum et litterarum a Romanis Pontificibus ante annum 1198 Italiae ecclesiis ...*, voll. I-VIII cong. P.F. Kehr; vol. IX, *Samnium Apulia et Lucania*, ed. W. Holtzmann, Berolini 1962.
- Italia Sacra*, a cura di F. Ughelli, X voll., Venezia 1717-1722.
- Le pergamene dell'Università di Taranto (1312-1652)*, a cura di R. Alaggio, Galatina 2004.
- MINIERO - RICCI C., *Il regno di Carlo I d'Angiò dal 2 gennaio 1273 al 31 dicembre 1283*, in «Archivio Storico Italiano», XXI-XXII (1875), pp. 2-45.
- Manuale di tutti i beni che possiede questo venerabile e Reggio convento de' Minori Conventuali, sotto il titolo di S. Paolo, in questa*

- Ill.ma Città di Brindisi... , anno 1743*, BAD, Arch. Arc. Br., Fondo Platee, ms. 20.
- MÉNAGER L.-R., *Recueil des Actes des Ducs Normands d'Italie (1046-1127)*, (Società di Storia Patria per la Puglia, Documenti e monografie, XLV), Bari 1981.
- MOROZZO DELLA ROCCA R., LOMBARDO A. (a c. di), *Documenti del commercio veneziano nei secoli XI-XIII*, (Documenti e Studi per la Storia del Commercio e del Diritto Commerciale Italiano, XIX), 2 voll., Torino 1940.
- NICOLINI N., *Codice diplomatico sui rapporti veneto-napoletani durante il regno di Carlo d'Angiò*, (Reg. Ch. It., 36), Roma 1965.
- Nuova platea di tutte le entrate, beni stabili, mobili, giuri, ottieni, giurisdizioni ed ogni altro spettante a questa Mensa Arcivescovile di Brindisi*, Arc. Cur. Br., fondo Platee, ms 14, a. 1722.
- Octava visitatio generalis facta ab illustrissimo et reverendissimo domino don Ioanne a Sancto Stephano et Falces archiepiscopo brundisino*, Arch. Cur. Br., fondo Visite Pastorali, Tomo III, a. 1624.
- Pactum Beneventanum inter Hadrianum IV et Wilhelmum regem*, in MGH, *Legum, Constitutiones et Acta*, I, ed. L. Weiland, pp. 588-591.
- Piano di assetto territoriale della Provincia di Brindisi*, (pubbl. dell'Amm.e Provinciale di Brindisi), 3 voll., Fasano 1975.
- Platea conventus S. Dominici de Brundisi noviter et omni adhibita diligentia formata*, BAD, Arch. Arc. Br., Fondo Platee, ms. 13.
- Platea de' beni che possiede il Venerabile e reggio convento di S.M. Maddalena di Brindisi dell'Ordine dei padri Predicatori...*, a. 1767, BAD, Arch. Arc. Br., Fondo Platee, ms. 25.
- Platea degli Agostiniani ... a. 1754*, Arc. Cur. Br., fondo Platee, ms 21.
- Platea degli Agostiniani*, s.t., a. 1754, BAD, Arch. Arc. Br., Fondo Platee, ms. 21.
- Platea ò vero inventario di tutti i beni stabili, anche canoni seu cenzi enfiteutici perpetui ... del Venerabile convento di S. Paolo dei Minori Conventuali di questa fedelissima città di Brindisi ...*, a. 1738; BAD, Arch. Arc. Br., Fondo Platee, ms. 28.
- Platea o' sia inventario di tutto quanto possiede il venerabile Monastero delle Moniche Benedettine nere di questa città di Brindisi tanto di Proprietà che di Iussi*, a. 1754, ASBr., fondo Corporazioni Religiose, ser. Monastero della Monache Benedettine Nere di Brindisi, Platee, reg. I.

- Relazione di Sigismondo Castromediano, Presidente della Commissione Conservatrice dei Monumenti Storici e di Belle Arti di Terra d'Otranto al Consiglio Provinciale nell'anno 1875*, Lecce 1876.
- STHAMER E., *Dokumente zur Geschichte de Kastellbauten Kaiser Friedrichs II. und Karls I. von Anjou*, Tübingen 1997.
- TRINCHERA F., *Syllabus Graecarum membranarum*, Neapoli 1865.
- VENDOLA D., *Documenti tratti dai Registri Vaticani. Da Innocenzo III a Nicola IV*, 2 voll., Trani 1940-1963.
- VENDOLA D., *Rationes Decimarum Italiae nei secoli XIII e XIV, Apulia, Lucania, Calabria*, (Studi e testi, 84), Città del Vaticano 1939.
- Visitationes Archiepiscopi Stefano Falces ab. Anno 1606 ad an. 1631*, BAD, Arch. Arc. Brind., fondo Visite Pastorali, Tomo III

2. Fonti agiografiche, cronachistiche, narrative e letterarie

- Acta Sanctorum quotquot toto orbe coluntur ...* Antverpiae 1643-.
- ADÉMAR DE CHABANNES, *Chronique*, a cura di J. Chavanon, Paris 1897; ed. P. Bourgain-Hemeryck, R. Landes, G. Pon, 2 voll. in CCCM 129 (Brepols Publishers), Turnhout 1999.
- ALBERTUS AQUENSIS, *Historia Hierosolymitana*, in *Itinera Hierosolymitana Crucesignarotum*, I, *Tempore Primi Belli sacri*, a c. di S. De Sandoli, Gerusalemme 1978; v. ora ALBERT OF AACHEN, *Historia Ierosolimitana*, ed. S.B. Edgington (Oxford Medieval Texts), Oxford 2007.
- ALESSANDRO DI TELESE, *Ystoria Rogerii regis Siciliae, Calabriae atque Apuliae*, a c. di L. De Nava, D. Clementi, (FSI, 112), Roma 1991.
- Alterius Vitae Fragmentum ex ms. lectionario monialium S. Joannis, Capuae*, in Act. SS., 11 Ianuarii, I, Venezia 1734, pp. 668-669.
- AMARI M., SCHIAPARELLI C. (a cura di), *L'Italia descritta nel "Libro di Ruggero II" compilato da Edrisi*, in «Atti dell'Accademia dei Lincei», s. II, VIII (1876-1877) 1883.
- AMARI M., *Storia dei musulmani di Sicilia*, 3 voll., Catania 1933-4.
- ANNA COMNENA, *Alexiade*, ed. B. Leib, 3 voll. Paris 1937-1945; trad. italiana a cura di U. Albinì in ALBINI U., MALTESE E.V., *Bisanzio nella sua letteratura*, Milano 1984.
- Annales Barenses*, in MGH, SS, V, Hannoverae 1844; pp. 51-56.
- Annales Scheflarienses maiores*, in MGH, SS, XVII, ed. P.H. Jaffé, Hannoverae 1861; pp. 335-343.
- Aye d'Avignon*, ed. F. Guessard, P. Meyer, (Anciens Poètes Français, 6), Paris 1861; ed. S. J. Borg, Genève, Droz, 1967.

- Balduini Ninoviensis Chronicon*, in MGH, SS, XXV, ed. O. Holder-Hegger, Hannoverae 1880, pp. 515-546.
- Batard de Bouillon*, ed. A. Scheler, Bruxelles, 1877; ed. R.F. Cook, (Textes littéraires français, 187), Genève 1972.
- BERKELEY G., *Viaggio in Italia*, a c. di T.E. Jessop, M.P. Fimiani, Napoli 1980.
- BERSCHIN W., *Medioevo greco-latino*, Napoli 1989.
- Bibliotheca Casinensis seu codicum manuscriptorum qui in tabulario Casinensi asservantur series*, 5 tomi, Cassino 1873-1894 (BHL, 4894, pp. 726-727).
- Bibliotheca Hagiographica Latina antiquae et mediae aetatis*, (*Subsidia Hagiographica*, 6), Bruxelles 1898-1891; *Supplementum*, (*Subsidia Hagiographica*, 12), Bruxelles 1911; *Novum supplementum*, a c. H. Fros, (*Subsidia Hagiographica*, 70), Bruxelles 1986.
- Bibliotheca Sanctorum*, voll. XII, Roma 1961-1969.
- BLAEU J., *Nouveau theatre d'Italie, ou description exacte de ses villes*, Amsterdam 1704.
- BONAFIN M. (a c. di), *Il viaggio di Carlomagno in Oriente*, Parma 1987.
- BRESC H., NEF A., *La premier géographie de l'Occident. Idrisi*, Paris 1999.
- Breve Chronicon Northmannicum*, RIS, V/I-VI, Bologna 1927-1928.
- BYNGIAMIN DA TUDELA, *Itinerario (Sefer Mase'ot)*, a c. di G. Busi, Rimini 1987.
- CAGNES P., SCALESE N., *Cronaca dei Sindaci di Brindisi. 1529-1787*, a cura di R. Jurlaro, Galatina 1978.
- CARY G., *The Medieval Alexander*, Cambridge 1954.
- CECERE A., *Viaggiatori Inglesi in Puglia nel Settecento*, (Biblioteca della ricerca. Puglia Europea), Fasano 1990.
- Chronica Alberici monachi Trium Fontium a monacho novi monasterii hoiensis interpolata*, in MGH, SS, XXIII, ed. P. Scheffer-Boichorst, Hannoverae 1874, pp. 631-950.
- Chronicon Salernitanum*, a cura di U. Westembergh, (*Studia Latina Stockholmiensia*, 3), Stoccolma 1956.
- COLAFEMMINA C., *L'itinerario pugliese di Beniamino di Tudela*, in «ASP», XXVII (1975), pp. 81-100.
- Cronica Reinhardtsbrunnensis*, in MGH, SS, XXX, par. I, ed. O. Holder-Egger, Hannoverae 1896, pp. 490-656.
- DE FERRARIIS A., GALATEO, *Epistole salentine. (Ad Loysium Palatinum - de situ Iapygiae - Callipolis descriptio)*, a c. di M. Paone, Galatina 1974.

- DE SAINT-NON R., *Viaggio pittoresco nella Puglia del '700*, Milano-Roma 1978².
- Doon de la Roche*, ed. P. Meyer, G. Huet, (SAFT), Paris 1921.
- DOTOLI G., FIORINO F. (a c. di), *Viaggiatori francesi in Puglia nell'Ottocento*, (Biblioteca della ricerca. Puglia Europea), 8 voll., Fasano 1985-1993.
- Elie de Saint Gilles*, ed. G. Raynaud, (SATF), Paris 1879.
- Enfances Renier*, ed. C. Cremonesi, Milano-Varese, 1957.
- ERCHEMPERTO, *Historia Langobardorum Beneventanorum*, ed. G. Waitz, MGH, SS. rer. Lang., pp. 234-264.
- Estoire de Jerusalem et Antioche*, in RHCHO, V, Paris 1886; pp. 621-649.
- Ex Ambrosii carmine de Riccardi I itinere sacro*, in MGH, SS, XXVII, ed. F. Liebermann e R. Pauli, Hannoverae 1885, pp. 532-546.
- Ex gestis Henrici II et Riccardi I*, in MGH, SS, XXVII, ed. F. Liebermann, R. Pauli, Hannoverae 1885, pp. 81-132.
- Ἡσυνέχεια τῆς χρονογραφίας τοῦ Ἰωάννου Σκυλίτζη, d. E.T. Tsolakes, Tessaloniki 1968.
- FLUTRE L.F., *Table des noms propres avec toutes leurs variantes figurant dans les romans du Moyen Age écrits en français ou en provençal et actuellement publiés ou analysés*, Poitiers 1962.
- FULCHERO DI CHARTRES, *Storia di Gerusalemme*, in *Itinera Hierosolymitana Crucesignatorum (saec. XII-XIII)*, I, *Tempore Primi Belli sacri*, a c. di S. De Sandoli, Gerusalemme 1978; migliore l'edizione di H. Hagenmeyer, Heidelberg 1913.
- GAIO PLINIO SECONDO, *Storia naturale*, a c. di A. Barchiesi et alii, 5 voll. (6 tomi), Torino 1982-1988.
- Garin le Lorrain*, ed. P. Paris, Paris 1833-35; ed. J.E. Vallerie, Ann Arbor 1947.
- Gilles de Chin*, ed. F. de Reiffenberg, (Monuments pour servir à l'histoire de Namur, de Hainaut et de Luxembourg, 7), Bruxelles 1847; ed. E.B. Place, (Northwestern University Studies in the Humanities, 7), Evanston et Chicago, Northwestern University 1941 [réimpr.: New York, AMS Press, 1970].
- Girart de Roussillon*, ed. W. Mary Hackett, (SATF), Paris 1955.
- GOFFREDO MALATERRA, *De rebus gestis Rogerii Calabriae et Siciliae comitis et Roberti Guiscardi ducis fratris eius*, ed. E. Pontieri, RIS, 2 V/I, Bologna 1927-28.

- GUGLIELMO DI PUGLIA, *La Geste de Robert Guiscard*, ed. M. Mathieu, (Istituto Siciliano di Studi bizantini e neoellenici, Testi, 4), Palermo 1961.
- GUGLIELMO DI TIRO, *Storia degli avvenimenti d'Oltremare*, in *Itinera Hierosolymitana Crucesignatorum (saec. XII-XIII)*, I, *Tempore Primi Belli sacri*, a c. di S. De Sandoli, Gerusalemme 1978; più curata l'edizione di R.B.C. Huygens nel CCCM, 63-63A, Turnhout 1986.
- GUILLAUME DE JUMÈGES, *Gesta Normannorum ducum*, a cura di J. Marx, (Société de l'Histoire de Normandie), Rouen/Paris 1914.
- Historia Ducum Veneticorum*, in MGH, SS, XIV, ed. H. Simonsfeld, Hannoverae 1883, pp. 72-89.
- HUE DE ROTELANDE, *Ipomedon*, ed. A.J. Holden, Paris 1979.
- Huges Capet*, ed. Marquis de La Grange, Paris 1864; ed. N. Laborde-rie, Champion 1997.
- Il compasso da navigare, opera italiana del secolo XIII*, prefaz. e testo del codice Hamilton 396 a c. di B.R. Motzo, (Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Cagliari, Rei Nauticae Monumenta Italica, VIII), Cagliari 1947.
- INNOMINATO, *Questa è la via per la Terra Santa*, in *Itinera Hierosolymitana Crucesignatorum*, III/1, *Tempore recuperationis Terrae Sanctae: 1187-1244*, a c. di S. De Sandoli, Gerusalemme 1983.
- IOHANNES KINNAMOS, *Epitome rerum ab Ioanne et Alexio Comnenis gestarum*, ed. A. Meineke, CSHB, IV, 13, Bonn 1836.
- IOHANNES CODAGNELLUS, *Annales Placentini Guelfi*, in MGH, SS, Separatim Editi, ed O. Holder-Egger, Hannoverae 1901.
- IOHANNES SCYLITIZES, *Synopsis Historiarum*, ed. H. Thurn, CFHB, V, Berlin-New York 1972.
- Itineraria Antonini Augusti et Burdigalense*, ed. O. Curtz, (Itineraria Romana II), Leipzig 1929.
- JEAN RENART, *Galeran de Bretagne, roman du XIII^e siècle*, ed. L. Foulet (Classiques français du Moyen Âge, 37), Paris 1925.
- JEAN RENART, *L'escoufle*, ed. H. Michelant, P. Meyer, (SAFT) Paris 1894 [réimpr.: New York et London, 1968; ed. F. Sweetser, (Textes littéraires français, 211), Genève, Droz 1974.
- KROLL W. (a cura di), *Historia Alexandri Magni (Pseudo-Callisthenes) I. Recensio Vetusta*, Berlino 1926.
- La Dame a la Lycorne*, éd. F. Gennrich, (Gesellschaft für romanische Literatur, 18), Gesellschaft für romanische Literatur, Dresden 1908.

- La lettera del prete Gianni*, a cura di G. Zaganelli, (Biblioteca Medievale, 13) Parma 1990.
- Le roman du Chastelain de Coucy et de la dame de Fayel*, ed. A.M. Babbi, Parma 1994.
- Les Tournois de Chauvenci donnés vers la fin du treizième siècle, décrits par Jacques Brétex 1285*, annotés par feu Philibert Delmotte et publiés par H. Delmotte, Valenciennes, Prignet 1835.
- Lion de Bourges*, ed. W.W. Kibler, J.L. Picherit, Th. Fenster, Genève, Droz, 1980.
- LIUTPRANDO DA CREMONA, *Legatio*, in *Liutprandi episcopi Cremonensis opera*, ed. J. Becker, MGH, (Scriptores rerum Germanicarum in usum scholarum separatim editi, 41), Hannover - Leipzig 1915.
- LUCIO GIUNIO MODERATO COLUMELLA, *L'arte dell'agricoltura e libro sugli alberi*, traduz. a c. di R. Calzecchi Onesti, Torino 1977.
- LUPO PROTOSPATARIO, *Annales*, MGH, SS, V, Hannoverae 1844, pp. 52-63.
- MILLER K., *Mappae Mundi. Die Altesten Weltkarten*, Stuttgart 1894-1895, II/1895.
- MOISAN A., *Répertoire des noms propres de personnes et de lieux cités dans les Chansons de Geste françaises et les oeuvres étrangères dérivées*, (Publications Romanes et françaises, CLXXIII), Droz 1986.
- NICETA CONIATA, *Historia*, (Grandezza e Catastrofe di Bisanzio, voll. 2 - Collana della "Fondazione Lorenzo Valla"); vol. I ed. R. Maisano, traduzione a cura di A. Pontani, Milano 1994.
- NICOLA DE SAEMUNDARSON, *Viaggio ai Luoghi Santi*, in *Itinera Hierosolymitana Crucesignatorum*, II/1, *Tempore Regum Francorum 1100-1187*, a c. di S. De Sandoli, Gerusalemme 1980.
- OLIVIERO DI PADERBORN, *Historia Damiatana*, a cura di H. Hoo-geweg, (Bibliothek des literarischen Vereins in Stuttgart, CCII), Tübingen 1894.
- ORDERICO VITALE, *Historia Ecclesiastica*, MGH, SS, XX, Hannoverae 1868, pp. 50-82; *The ecclesiastical History of Orderic Vitalis*, ed. e trad. M. Chibnall, 6 voll. (Oxford Medieval Texts), Oxford 1969-1980.
- Patrologiae cursus completus. Series Graeca*, a c. di J.P. Migne, 58, Parisiis 1862.
- PELLEGRINO D'ASTI, *Vita Leucii*, in O. DE LEO, *Brundusinorum Pontificum eorumque ecclesiae monumenta*, 1754, BAD, ms D/18, ff. 78r.-94r.

- PIGONATI A., *Memoria del riaprimiento del Porto di Brindisi sotto il regno di Ferdinando IV*, Napoli 1781.
- PROCOPIO DI CESAREA, *La guerra gotica*, a cura di D. Comparetti, (FISI, 28), 3 voll., Roma 1896.
- Raul de Cambrai*, ed. P. Meyer, A. Longnon (SAFT), Paris 1882; ed. S. Kay Oxford 1992.
- RICCARDO DI LONDRA, *Il cammino dei pellegrini e il cammino di re Riccardo*, in *Itinera Hierosolymitana Crucesignatorum*, III/2, *Tempore recuperationis Terrae Sanctae: 1187-1244*, a c. di S. De Sandoli, Gerusalemme 1983.
- ROBERTI MONACHI, *Historias Iherosolimitana*, RHCHO, III, Paris 1866.
- RODOLFO DI CAEN, *Gesta Tancredi*, in RHCHO, III, Parigi 1866.
- ROGERII DE HOVEDEN, *Cronica*, in MGH, SS, XXVII, ed. F. Liebermann e R. Pauli, Hannoverae 1885, pp. 133-183.
- Romanzo di Alessandro*, a cura di Carlo Franco, Palermo 2005.
- ROMUALDO SALERNITANO, *Chronicon*, ed. C.A. Garufi, RIS², VII/1, Bologna 1909-1935.
- ROSS J., *La Puglia nell'800*, Cavallino 1978, (ed. or. London 1889).
- RUFFINI G. (a c. di), *La Chanson de Roland*, Milano 1981.
- RYCCARDI DE SANCTO GERMANO *notarii Chronica*, in MGH, SS, XIX, ed. G.H. Pertz, Hannoverae 1868, pp. 321-384.
- SAJOUS D'ORIA M. (a c. di), *Voyages dans les Pouilles. Sur les pas de Paul Bourget, d'André Pieyre de Mandiargues et de Dominique Fernandez*, Bari 1997.
- Saladin*, ed. L.S. Crist, (Textes Littéraires Français, 185), Paris 1972.
- SALIS MARSCHLINS DE C. U., *Viaggio nel Regno di Napoli*, a c. di G. Donno, (Itinerari Meridionali, 2), Cavallino 1979.
- SCAMARDI T. (a c. di), *Viaggiatori tedeschi in Puglia nel Settecento*, (Biblioteca della ricerca. Puglia Europea), Fasano 1988.
- SAEWULF, *Peregrinatio*, ed R.B.C. Huygens, CCCM, 139, Turnhout 1994.
- Simon de Pouille*, ed. J. Baroin, Thèse de l'Université de Paris IV, Atelier de reproduction des thèses de l'Université de Lille III, Paris, 1978.
- The Gesta Normannorum ducum of William of Jumièges, Oderic Vitalis and Robert of Torigni*, ed. e trad. E.M.C. Van Houts, 2 voll., (Oxford medieval texts), Oxford 1992-1995.
- Viaggio pittorico nel Regno delle due Sicilie*, Cuciniello e Bianchi, Napoli 1829.
- VINCENT DE BEAUVAIS, *Speculum maius*, Douai 1624 (rist. Graz 1964).

- Vita auctore anonimo et Traslationes ex Mss. Ecclesiar. Benevent. et Tranen.*, in Act. SS., 11 Ianuarii, I, Venezia 1734, pp. 668-673 (BHL, 4897-4898, p. 727).
- VITA DI S. LEUCIO, *ex Lectionibus Breviarii Capuani*, in Act. S.S. 11 Ianuarii, I, Venezia 1734, pp. 667-668.
- Vita Divi Pelini Episcopi et Martyris*, in IS, IX, coll. 12-24.
- WILLELMUS MALMESBURIENSIS, *De Gestis Regum Anglorum*, in RB-MES, 90 (Rolls Series), ed. W. Stubbs, 2 voll., London 1887-1889; v. anche la più recente edizione di R.A.B. Mynors - R.M. Thomson - M. Winterbottom (Oxford Medieval Texts), I-II, Oxford 1998.
- ZAGANELLI G. (a c. di), *La lettera del prete Gianni*, Parma 1990

3. Fonti grafiche e cartografiche

- BACKMUND N., *Ordo Premonstratensis in Italia*, in «BR», IX/1 (1978), pp. 3-44.
- BLAEU J., *Nouveau theatre d'Italie, ou description exate de ses villes*, Amsterdam 1704.
- CARITO G., BARONE S. (a c. di), *Brindisi Cristiana dalle origini ai Normanni*, Catalogo della mostra fotografica, (27 apr.-30 giu. 1981), Brindisi 1981.
- CAZZATO V., *La Provincia di Brindisi*, Atlante Storico della Puglia, 5, Cavallino 1998.
- DE LEO O., *Brundusinarum Pontificum eorumque Ecclesiae monumenta*, BAD, ms. D/18, cc. non numerate (per il mosaico pavimentale della cattedrale brindisina).
- DE SAINT-NON R., *Viaggio pittoresco nella Puglia del '700*, Milano-Roma 1978².
- Piano regolatore del 1883*, ASCBr., Cat. 10, cl. 9, b. 1, fasc. 1; tav. III, I parte.
- Pianta della città di Brindisi*, ASBr, ASCB, cat. 10, cl. 23, b. 1, fasc. 7.
- Pianta della città e del porto di Brindisi*, ASN, Ministero della Guerra, f. 2327, inc. 261.
- Pianta della Città, Porto, e Rada di Brindisi con parte delle circonvicine campagne. Per servire all'intelligenza del rapporto fatto sul bonificamento de' medesimi dal T. Colonnello del Genio Tironi, 1811*, BNN, sez. Man. e Rari, B^a 29^b 77.
- Planimetria per il ripristinamento e restauro dell'acquedotto antico da Foggia di Pozzo di Vito e ramo Guadalupi a Brindisi*, ASBr, ASCB, cat.10, cl. 1, f. 19.

- Plano y mapa en que se comprende la Ciudad de Brindisi, sus Castillos de mar y tierra, Puerto piccolo y grande con porcion de los contornos de su campana en la Provincia de Otranto* (1739), in CAGNES, SCALESE, *Cronaca dei sindaci*, pp. 336-337.
- RIBEZZO F., *Lecce, Brindisi, Otranto nel ciclo creativo dell'epopea normanna e nella Chanson de Roland*, in «ASP», XXVI (1973), pp. 192-215; p. 214 (per il mosaico pavimentale della cattedrale brindisina).
- WILLEMSEN C.A., *L'enigma di Otranto*, (Civiltà e Storia, I), Galatina 1980 (per il mosaico pavimentale della cattedrale di Otranto).

BIBLIOGRAFIA E OPERE CITATE IN FORMA ABBREVIATA

- ABULAFIA D., *Le due Italie. Relazioni economiche fra Regno normanno di Sicilia e i Comuni settentrionali*, Napoli 1991 (1977).
- ALBINI U., MALTESE E.V. (a c. di), *Bisanzio nella sua letteratura*, Milano 1984.
- ALBORE LIVADIE C., ORTOLANI F. (a cura di), *Il sistema uomo-ambiente tra passato e presente*, Atti del seminario di studio del Centro Universitario Europeo per i Beni Culturali, Consiglio d'Europa, (Ravello 1994), Bari 1998.
- Andar per mare. Puglia e Mediterraneo tra mito e storia*, Catalogo della mostra (Bari 14-16 nov. 1997), a c. di R. Cassano et alii, introd. di S. Moscati, Bari 1998.
- ANDENNA G., *Fiscalità e sviluppo socio-economico nell'«Universitas» di Lecce dall'età angioina all'inizio del dominio Aragonese*, in *Storia di Lecce dai Bizantini agli Aragonesi*, a c. di B. Vetere, Roma-Bari 1992, pp. 197-250.
- ANTONUCCI G., *Il mosaico pavimentale del Duomo di Taranto e le tradizioni musive calabro-sicule*, in «Archivio Storico per la Calabria e la Lucania», XII (1942), fasc. III, pp. 121-132.
- ARMIERO M., *Ambiente e Storia: indagine su alcune riviste storiche*, in «SeS», 83 (1999), pp. 63-69.
- ARTHUR P., CAGIA P. (et alii), *Fornaci altomedievali ad Otranto. Nota preliminare*, in «AM», XIX (1992), pp. 91-122.
- ARTHUR P., *La città meridionale in età tardoantica: riflessioni intorno alle evidenze materiali*, in *L'Italia meridionale in età tardo antica*, pp. 167-200.
- ARTHUR P., *Local pottery in southern Puglia in the sixth and seventh centuries*, in L. Sangui (a cura di), *Ceramica in Italia: VI-VII*, Atti

- del convegno in onore di J. Hayes, (Roma, 1995), Firenze 1998, pp. 511-530.
- ARTHUR P., *Masseria Quattro Macine. A desert Medieval Village and its territory in the Southern Apulia: an interim report on field survey excavation et document analysis*, in «Papers of British School at Rome», LXIV (1996), pp. 181-237.
- ARTHUR P., *Tra Giustiniano e Roberto il Guiscardo. Approcci all'archeologia del Salento in età Bizantina*, in Atti del I Congresso Nazionale di Archeologia Medievale della SAMI (Pisa 29-31 maggio), a c. di S. Gelichi, Firenze 1997, pp. 116-122 (rist. Firenze 2000).
- ARTHUR P., *Un casale medievale tra Bisanzio e l'Occidente: Quattro Macine, Giuggianello (Lecce)*, in S. PATITUCCI UGGERI (a c. di), *Scavi Medievali in Italia 1994-1995*, Roma-Freiburg-Vien 1998, pp. 167-174.
- ARTHUR P., *Il Salento Bizantino: alcune osservazioni*, in G. Brogiolo, P. Delogu (a cura di), *L'Adriatico dalla Tarda Antichità all'età Carolingia*, Firenze 2005, 183-194.
- Atti del I convegno regionale di speleologia*, (Castellana Grotte 6-7/6/81), Castellana Grotte 1985.
- BATTISTI C., *La terminologia urbana nel latino dell'alto Medioevo con particolare riguardo all'Italia*, in *La città nell'alto Medioevo*, Sett. di St. del CISAM, VI (10-16 aprile 1958), Spoleto 1959, pp. 647-677.
- BELLAIORE G., *Architettura dell'età sveva in Sicilia 1194-1266*, Palermo 1993.
- BELLI D'ELIA P., *Segni e immagini delle Crociate nel Mezzogiorno normanno-svevo*, in *Il Mezzogiorno normanno-svevo e le Crociate*, AGNS, XIV (Bari, 17-20 ottobre 2000), Bari 2002, pp. 327-354.
- BELLOMO M., *Società e istituzioni in Italia dal Medioevo agli inizi dell'età moderna*, Catania 1984.
- BELOTTI B., *Un exemple de prospection systématique au sol: histoire de la ville de Vaste et de son territoire (Province de Lecce)*, in F. D'Andria (a cura di), *Metodologie di catalogazione dei beni archeologici*, (Beni Archeologici - Conoscenza e Tecnologie, Quaderno 1.2), Lecce-Bari 1997, pp. 135-166.
- BERTAUX E., *L'art dans l'Italie meridionale*, Paris 1904.
- BERTELLI G., *Trani e il suo territorio tra il VI e la metà del XI sec.*, in Atti del III Congresso Nazionale di Archeologia Medievale della

- SAMI, (Salerno 2-5 ottobre 2003), a c. di P. Peduto e R. Fiorillo, Firenze 2003, pp. 418-427.
- BESTA E., *Scritti di storia giuridica meridionale*, (Società di Storia patria per la Puglia, Documenti e Monografie, XXXI), Bari 1962.
- BOERSMA J.S., *Mutatio Valentia. The late roman baths at Valesio, Salento*, Amsterdam 1995.
- BOLOGNA F., *La coscienza storica dell'arte d'Italia*, Torino 1982.
- BORRI D., SELICATO F., *Studi sulla formazione del paesaggio in età moderna. Masserie di Puglia*, Fasano 1990.
- BORSARI S., *Istituzioni feudali e parafendali nella Puglia bizantina*, in «ASPN», LXXVII (1959), pp. 319-349.
- BORST A., *Forme di vita nel Medioevo*, Napoli 1988 (Berlino 1973¹).
- BOUET P., *Les Normands: le nouveau peuple élu*, in *Les Normands en Méditerranée dans le sillage des Tancrede*, Actes du colloque de Cerisy-la-Salle (24-27 settembre 1992), Caen 1994, pp. 239-252.
- BRANCOLI BUSDRAGHI P., *La formazione storica del Feudo Lombardo come diritto reale*, Spoleto 1999; 1^a ed. Milano 1965.
- BRESC-BAUTIER G., *Le imitazioni del Santo Sepolcro*, in *Le Crociate. L'Oriente e l'Occidente da Urbano II a San Luigi. 1096-1270*, Catalogo della Mostra (Roma 14 febbraio-30 aprile 1997), a cura di M. Rey Delqué, Milano 1997; pp. 246-250.
- BROGIOLO G.P. (a cura di), *Early medieval towns in the western Mediterranean*, (Ravello, 22-24 settembre, 1994), (Documenti di Archeologia, 10), Mantova 1996.
- BROGIOLO G.P., GELICHI S., *La città nell'alto Medioevo italiano. Archeologia e storia*, Bari 1998.
- BUCCARO A., *Opere pubbliche e tipologie urbane nel Mezzogiorno preunitario*, Napoli 1992.
- BURGARELLA F., *I Normanni nella storiografia bizantina*, in *Miscellanea di Studi Storici*, (pubbl. dell'Università degli Studi della Calabria), Cosenza 1981.
- CACIORGNA M.T., *Marittima medievale. Territori, società, poteri*, Roma 1996.
- CADEI A., *Federico II e Carlo I costruttori a Brindisi e Lucera*, in *L'eredità normanno-sveve nell'età anogiona. Persistenze e mutamenti nel Mezzogiorno*, AGNS, XV (Bari 22-25 ottobre 2002), Bari 2004, pp. 235-301.
- CALASSO F., *Il problema istituzionale dell'ordinamento barbarico in Italia*, in *Il passaggio dall'antichità al Medio Evo in Occidente*,

- Sett. di St. del CISAM, IX (Spoleto 6-12 apr.1961), Spoleto 1962, pp. 57-90.
- CALDARA M. (et alii), *Bibliografia geologica della Puglia*, Bari 1990.
- CALÒ MARIANI M.S., *La chiesa di S. Maria del Casale presso Brindisi*, Brindisi 1967.
- CALÒ MARIANI M.S., *L'arte del Duecento in Puglia*, Torino 1984.
- CAMASSA P., *La romanità di Brindisi attraverso la sua storia e i suoi avanzi monumentali*, Brindisi 1934.
- CAMERA M., *Annali delle due Sicilie*, 2 voll., Napoli 1841-1860.
- CANTINO WATAGHIN G., GURT ESPARRAGUERA J.M., GUYON J., *Topografia della Civitas Christiana tra IV e VI sec.*, in G.P. Brogiolo (a cura di), *Early medieval towns*, pp. 17-41.
- CANTINO WATAGHIN G., *Quadri urbani nell'Italia settentrionale: tarda antichità e alto Medioevo*, in *La fin de la cité antique et le début de la cité médiévale*, Actes du colloque tenu à l'Université de Paris X-Nanterre (1-3 avril, 1993), Bari 1996, pp. 239-265.
- CAPITANI O., *Sondaggio sulla terminologia militare di Urbano II*, in "Militia Christi" e Crociata nei secoli XI-XIII, Atti dell'undicesima settimana internazionale di studio (Mendola 28 ag.-1 sett. 1989), (Miscellanea del Centro di Studi Medievali, 13), Milano 1992, pp. 167-192.
- CARABELLESE F., *Carlo d'Angiò nei rapporti politici e commerciali con Venezia e l'Oriente*, Bari 1911.
- CARABELLESE F., *Il Comune pugliese durante la monarchia normanno-sveva*, Bari 1924.
- CARAVALE M., *Giustizia e legislazione nelle Assise di Ariano*, in *Le Assise di Ariano. 1140-1990. Atti del convegno internazionale di studi ad 850 anni dalla promulgazione*, (Ariano Irpino, 26-28 ottobre 1990), Ariano Irpino 1994, pp. 3-21.
- CARAVALE M., *Il regno normanno di Sicilia*, Milano 1966.
- CARDINI F., *I pellegrinaggi*, in *Strumenti, tempi e luoghi di comunicazione nel Mezzogiorno normanno-svevo*, AGNS, XI (Bari 26-29 ottobre 1993), Bari 1995, pp. 275-299.
- CARDINI F., *Il guerriero e il cavaliere*, in J. LE GOFF (a c. di), *L'uomo medievale*, (Bari 1993), Roma-Bari 1997.
- CARITO G., BARONE S., *Brindisi Cristiana dalle origini ai Normanni*, Brindisi 1978.
- CARITO G., *Il Culto di S. Leucio in Brindisi*, in *San Leucio d'Alessandria e l'Occidente*, pp. 103-173.
- CARITO G., *Le mura di Brindisi: sintesi storica*, in «BR», XIII (1987), pp. 33-74.

- CARUSO A., *I diritti e le prerogative dei feudatari nel Regno di Sicilia durante il periodo svevo*, in «ASPN», n.s. XXX (1947), pp. 85-94; p. 86; n.s. XXXII (1950), pp. 87-111.
- CASSANDRO G., *Le istituzioni politiche normanne sotto Roberto il Guiscardo*, in *Roberto il Guiscardo e il suo tempo*, AGNS, I (Bari, 28-29 maggio 1973), Roma 1975, pp. 77-99.
- CASTELLUCCIO E., *Gli acquedotti medievali di via Arce. L'anfiteatro di Salerno (o Berelais)*, Salerno 1955.
- CATIGLIONI E. (et alii), *Il "castrum" tardoantico di S. Antonino di Pertì, Finale Ligure, Savona*, in «AM», XIX (1992), pp. 302-314.
- CAVALLO G., FALKENHAUSEN VON V. (et alii), *I Bizantini in Italia*, Milano 1983.
- CAZZATO V., *La Provincia di Brindisi*, (Atlante Storico della Puglia, 5), Cavallino 1998.
- CHELOTTI J., *Le colonne della via Appia*, in «Annuario di Terra d'Otranto», 2 (1950-1951), p. 88.
- CIARROCCHI B. (et alii), *Produzione e circolazione di ceramiche tardoantiche ed altomedievali ad Ostia e Porto*, in *La storia economica di Roma nell'alto Medioevo alla luce dei recenti scavi archeologici*, Atti del Seminario, (Roma 2-3 Apr. 1992), a c. di L. Paroli, P. Delogu, Firenze 1993, pp. 203-246.
- CIPRIANO M.T., PAROLI L. (et alii), *La documentazione ceramica dell'Italia centro-meridionale nell'alto Medioevo: quadri regionali e contesti campione*, in *La ceramica medievale nel Mediterraneo occidentale*, (Lisbona, 16-22 novembre 1987), Mertola 1987, pp. 99-122.
- Circolazione di tecnologie, maestranze e materie prime nelle produzioni ceramiche del Mediterraneo dal Medioevo all'età moderna*, AA., XXXII, 1999 (pubbl. unitamente al XXXIII, 2000), Firenze 2001.
- COCCHIARO A. (et alii), *Brindisi, piazzetta Colonne*, in «Taras», XVII/1 (1997), pp. 63-64.
- COCCHIARO A., ANDREASSI G., *La necropoli di via Cappuccini a Brindisi*, Fasano 1988.
- COCCHIARO A., *Atrio Cattedrale*, in «Taras», X (1987-1988), pp. 114-115.
- COCCHIARO A., *Brindisi, via Dogana*, in «Taras», XI (1991), p. 326.
- COCCHIARO A., *Brindisi, via Bastioni S. Giorgio*, in «Taras», XI/2 (1991), pp. 283-284.
- COCCHIARO A., *Brindisi, via De Leo*, in «Taras», X (1987-1988), pp. 113-114.

- COCCHIARO A., MARINAZZO A., TRAVAGLINI A., *Monete dagli scavi di Brindisi*, in «Annali dell'Istituto Italiano di Numismatica», 37 (1990), pp. 81-133.
- COCCHIARO A., *Via Appia*, in «Taras» XII, 2, 1992, pp. 278-279.
- COCCHIARO A., *Via De' Muscettola*, in «Taras», XII (1992), p. 276.
- COCO A.P., *Ceglie Messapica nella luce dei suoi monumenti archeologici e storici*, Taranto 1937.
- COCO A.P., *Cenni storici di Sava*, Lecce 1915.
- COCO A.P., *Il diruto casale di Pazzano in alcuni documenti inediti*, Lecce 1914.
- COCO A.P., *La città di Francavilla Fontana nella luce della storia, fonti materiali e studi per la storia nostrana*, Taranto 1941 (rist. anast. Galatina 1988).
- COCO A.P., *Uggiano, Montefusco e il suo diruto castello. Note e documenti*, Lecce 1914.
- COCO F., *I Francescani del Salento*, Taranto 1930.
- COCO, A.P. *La foresta oritana e i suoi antichi casali*, (estr. da «Rivista Storica Salentina», XII, 7-8, 1919), Lecce 1919.
- COLAFEMMINA C., «Tende» di Studio della Torab e «fiumi» a Oria nel IX sec., in ID. (a cura di), *A servizio del Regno*, Molfetta 1983.
- COLAFEMMINA C., CORSI P., DI BENEDETTO G. (a c. di), *La Presenza ebraica in Puglia: fonti documentarie e bibliografiche*, Bari 1981.
- COLAFEMMINA C., *Iscrizione ebraiche a Brindisi*, in «BR», V (1978), pp. 91-106.
- COLAFEMMINA C., *Nozze nella Oria Ebraica del secolo IX*, Oria 1988.
- COLAMONICO C., *Contributo allo studio delle acque freatiche in Puglia: le falde idriche di Acquaviva*, (estr. dal «Bollettino statistico-amministrativo del Comune di Bari» 5, 1920), Bari 1920.
- CORSI P., *Bisanzio e la Crociata: una lettura secondo l'«Alessiade» di Anna Comnena*, in *Verso Gerusalemme*, Atti del II convegno internazionale nel IX centenario della I Crociata (1099-1999), (Bari 11-13 gen. 1999), a c. di F. Cardini, M. Belloli, B. Vetere, (pubbl. dell'Università degli Studi di Lecce, Dip. dei Beni delle Arti e della Storia, Saggi e Testi, 1), Galatina 1999, pp. 179-194.
- CORSI P., *Dall'Antichità al Medioevo*, in *Storia della Puglia*, pp. 127-142.
- COTECCHIA V., *Influenza dell'acqua marina sulle falde acquifere in zone costiere, con particolare riferimento alle ricerche d'acqua sotterranea in Puglia*, Milano 1955.

- COTECCHIA V., *Studi e ricerche sulle acque sotterranee e sull'intrusione marina in Puglia (Penisola Salentina)*, (Quaderni dell'Istituto di Ricerca sulle Acque, C.N.R.), Roma 1977.
- COWDREY H.E.J., *L'abate Desiderio e lo splendore di Montecassino*, Milano 1986.
- CUOZZO E., "Quei maledetti Normanni". *Cavalieri e organizzazione militare nel Mezzogiorno normanno*, Napoli 1989.
- CUOZZO E., *La contea di Montescaglioso nei secoli XI-XIII*, in «ASPN», CIII (1985), pp. 7-37.
- CUOZZO E., *Le istituzioni politico amministrative legate alla conquista. Le ripartizioni territoriali: i comitati*, in *I caratteri originari della conquista normanna. Diversità e identità nel Mezzogiorno (1030-1130)*, AGNS, XVI (Bari 5-8 ottobre 2004), Bari 2006, pp. 287-304.
- D'ALESSANDRO V., *Corona e Nobiltà nell'età dei due Guglielmi*, in *Potere, Società e popolo nell'età dei due Guglielmi*, AGNS, IV (Bari - Gioia del Colle 8-10 ott. 1979), Bari 1981, pp. 63-77.
- D'ANDRIA F., *La via Appia in Puglia*, in *La Via Appia*, Catalogo della Mostra, (pubbl. della "Fondazione Memmo", Lecce), Roma 1997, pp. 95-103.
- D'ANGELA C., *Ubicazione e dedicazione delle cattedrali nella Capitanata dal V all'XI secolo*, in «Taras», II (1984), 1-2, pp. 149-162; 152-155.
- DE CASTRO A., CARITO G., *Le masserie dell'agro di Brindisi dal latifondo alla riforma*, 2 voll., Brindisi 1993-1999.
- DE CRESCENZO A. et alii, *Ceramiche invetriate e smaltate del Castello di Salerno dal XII al XV secolo*, (pubbl. dell'Amministrazione Provinciale di Salerno, Materiae, 2), Napoli 1992.
- DE GIORGI C., *I marmi del podium nell'anfiteatro romano di Lecce*, Martina Franca 1910.
- DE GIORGI C., *La genesi naturale del porto di Brindisi*, Lecce 1909.
- DE GIORGI C., *Ricerche sui terremoti avvenuti in terra d'Otranto dall'XI al XIX*, (estr. da «Memorie della Pontif. Accad. dei N. Lincei», XV), Roma 1898.
- DE LAURENTIS M., *Descrizione dello stato antico e moderno dell'anfiteatro campano*, Napoli 1835.
- DE MARIA S., *Gli archi onorari di Roma e dell'Italia romana*, Roma 1988.
- DE ROBERTIS A.N., *Notazioni critiche sul trattato tra Brindisi e Venezia nel 1199 e le sottostanti determinazioni*, in *La Legge del Mare in Italia dall'Evo antico alle moderne codificazioni*, Atti del I con-

- gresso di Diritto Marittimo (Trani, 24-26 ottobre 1980), (Società di Storia Patria per la Puglia, Convegni, XIV), Trani 1983, pp. 209-217.
- DE ROBERTIS F.M., *Sulle condizioni economiche della Puglia dal IV al VII sec. d.C.*, in «ASP», IV (1951), pp. 42-57.
- DE SIMONE E., *Vicende sismiche salentine*, Lecce 1993.
- DEL TREPPO M., *La marina napoletana nel Medioevo: porti, navi, equipaggi*, in A. FRATTA (a c. di), *La fabbrica delle navi. Storia della cantieristica nel Mezzogiorno d'Italia*, Napoli 1990, pp. 31-45.
- DEL TREPPO M., LEONE A., *Amalfi Medievale*, Napoli 1977.
- DEL SORDO A., *La processione del "cavallo parato"*, Brindisi 1963.
- DÉLÉAGE A., *La capitation du Bas Empire*, Macon 1945.
- DELLA MONACA A., *Memoria storica dell'antichissima e fedelissima città di Brindisi ... raccolta di diversi manoscritti*, Lecce 1674 (rist. Bologna 1967).
- DELOGU P., *I Normanni in città. Schemi politici ed urbanistici*, in *Società potere e popolo nell'età di Ruggero II*, AGNS, III (Bari, 23-25 maggio 1977), Bari 1979, pp. 173-205.
- DELOGU P., *La "Militia Christi" nelle fonti normanne dell'Italia meridionale*, in *Militia Christi e Crociata nei secoli XI-XIII*, Atti dell'undicesima settimana internazionale di studio (Mendola 28 ag.-1 sett.1989), (Miscellanea del Centro di Studi Medievali, 13), Milano 1992, pp. 145-165.
- DELOGU P., *Mito di una città meridionale. Salerno nei secoli VIII-XI*, Napoli 1977.
- DI BENEDETTO D. (et alii), *Guida bibliografica di cripte, ipogei e insediamenti rupestri della Puglia*, Bari 1990.
- DU CANGE C., *Glossarium Mediae et Infimae Latinitatis*, Graz 1954.
- DUCELLIER A., *Bisanzio*, Torino 1988.
- DUFOURNIER D. (et alii), *A propos de céramique «RMR»: problèmes de définition et de classement, problèmes de repartition*, in *La ceramica medievale*, pp. 276-277.
- DVORNIK F., *Le second schisme de Phontios*, in «Byzantion», VIII (1933), pp. 425-474.
- ESCH A., *Reimpiego dell'antico nel Medioevo: la prospettiva dell'archeologo, la prospettiva dello storico*, in *Ideologie e pratiche del reimpiego nell'alto Medioevo*, XLVI sett. del CISAM (Spoleto 16-21 aprile 1998), Spoleto 1999, pp. 73-108.

- FALKENHAUSEN VON V., *Réseaux routiers et ports dans l'Italie méridionale Byzantine (VI^e-XI^e s.)*, in Η ΚΑΘΗΜΕΡΙΝΗ ΖΩΗ ΒΥΖΑΝΤΙΟ, (Atene 15-17 sett. 1988), Atene 1989, pp. 711-731.
- FALKENHAUSEN VON V., *I Bizantini in Italia*, in CAVALLO G., FALKENHAUSEN VON V. et alii, *I Bizantini in Italia*, pp. 1-136.
- FALKENHAUSEN VON V., *I ceti prenormanni al tempo della costituzione degli stati normanni nell'Italia meridionale e in Sicilia*, in G. Rossetti (a c. di), *Forme di potere e struttura sociale in Italia nel Medioevo*, (Istituzioni e società nella storia d'Italia, VI), Milano 1977, pp. 321-337.
- FALKENHAUSEN VON V., *La dominazione bizantina nell'Italia meridionale dal IX all'XI sec.*, Roma 1978; ed. orig. tedesca, München 1968.
- FALKENHAUSEN VON V., *Taranto*, in *Itinerari e centri urbani nel Mezzogiorno normanno-svevo*, AGNS, X (Bari 21-24/10/91), Bari 1993, pp. 451-475.
- FALLA CASTELFRANCHI M., *Il culto di San Leucio in Puglia, Abruzzo e Molise, il periodo longobardo e il ruolo di Benevento alla luce delle fonti cronachistiche e agiografiche*, in *San Leucio d'Alessandria e l'Occidente*, Atti del secondo convegno nazionale su "Il Santo Patrono", (Brindisi 10-11 novembre, 1984), Brindisi 1991, pp. 37-62.
- FALLA CASTELFRANCHI M., *Note preliminari su Oria nel IX sec.*, in Atti del VI Congresso Nazionale di Archeologia Cristiana (Pesaro-Ancona 19-23 settembre 1983), Ancona 1988, pp. 113-125.
- FANTI M., *Le lottizzazioni monastiche e lo sviluppo urbano di Bologna nel Duecento*, in «Atti e memorie della Deputazione di Storia Patria per le province di Romagna», XXVII (1976), pp. 121-143.
- FASOLI G., *Organizzazione delle città ed economia urbana*, in *Potere società e popolo nell'età sveva*, AGNS, VI (Bari-Castel del Monte-Melfi, 17-20 ottobre 1983), Bari 1985, pp. 167-189.
- FIorentino G., *Ricerche archeobotaniche e paleoambientali*, in P. ARTHUR (a c. di), *Da Apigliano a Martano. Tre anni di archeologia medievale (1997-1999)*, Galatina 1999, pp. 54-56.
- FIorentino G., *Il bosco di Belvedere a Supersano: un esempio di archeologia forestale, tra archeologia del paesaggio ed archeologia ambientale*, in P. ARTHUR, V. MELISSANO (a cura di), *Supersano. Un paesaggio antico del basso Salento*, Galatina 2204, pp. 20-28.
- FLOrì J., *Da la chevalerie féodale à la chevalerie chrétienne? La notion de service chevaleresque dans les très anciennes chansons de*

- geste françaises, in "Militia Christi" e Crociata nei secoli XI-XIII, Atti dell'undicesima settimana internazionale di studio (Mendola 28 ag.-1 sett.1989), (Miscellanea del Centro di Studi Medievali, 13), Milano 1992; pp. 67-99.
- FLORIO R., *L'urbanistica medievale di Bari*, in «ASP», XLVIII (1995), pp. 17-77.
- FODALE S., *A proposito di relazioni tra Sicilia e Navarra*, in *Giuliana e i Peralta tra Sicilia e Navarra*, Incontro Internazionale di Studi (17 settembre 2000), a cura di M.A. Russo, Palermo 2002.
- FODALE S., *L'apostolica legazia e altri studi su Stato e Chiesa*, Messina 1991.
- FONSECA C.D., *Il Cristianesimo venne dal mare*, in *Andar Per Mare. Puglia e Mediterraneo tra mito e storia*, a cura di R. Cassano, R. Lorusso Romito, M. Milella, Bari 1998, pp. 261-266.
- FRASCANI P., *La storia marittima del Mezzogiorno negli studi degli ultimi vent'anni*, in «SeS», 87 (2000), pp. 56-63.
- FRESA A., *L'anfiteatro di Nuceria Alfaterna nel villaggio Grotte di Nocera Superiore*, (estr. da «L'Universo», XXXIX, 5, sett.-ott. 1959), Napoli 1959.
- FRIGIONE A.M., *Molluschi e foraminiferi delle argille pleistoceniche del porto di Brindisi*, in «BR», VI (1974/5), pp. 179-184.
- GALASSO G., *Le città campane nell'altomedioevo*, in ID., *Mezzogiorno medievale e moderno*, Torino 1965, pp. 63-135.
- GALDI A., *Santi, territori, poteri e uomini nella Campania medievale (secc. XI-XII)*, Salerno 2004.
- GALLETTI A. I., RODA R. (a cura di), *Sulle orme di Orlando*, Padova 1987.
- GALLINA M., *Il Mezzogiorno normanno-svevo visto da Bisanzio*, in *Il Mezzogiorno normanno-svevo visto dall'Europa e dal mondo Mediterraneo*, AGNS, XIII (Bari 21-24 ott. 1997), Bari 1999, pp. 197-223.
- GASPERINI L., *Il Municipio tarentino*, in *Terza miscellanea greca e romana*, Roma 1971.
- GELICHI S., *Ceramiche e commerci con il Mediterraneo orientale nel tardo-Medioevo (XII-XIII secolo)*, in *Atti del XXXVIII Corso di Cultura sull'Arte Ravennate e Bizantina*, Ravenna 1991, pp. 197-208.
- GELICHI S., NOVARA P. (a c. di), *I laterizi nell'alto Medioevo italiano*, Ravenna 2000.
- GELSOMINO R., *L'Itinerarium burdigalense e la Puglia*, in «Vetera Christianorum», III (1966), pp. 161-208.

- GIARDINA A., *L'Italia romana. Storia di un'identità incompiuta*, Roma-Bari 1997.
- GIARDINO L., *Grumentum e Metaponto, due esempi di passaggio dal tardoantico all'alto Medioevo in Basilicata*, in «Mélanges de l'École Française de Rome, Moyen Âge-Temps Modernes», 103, 2 (1991), pp. 827-858.
- GIORDANO O., *L'introduzione del Cristianesimo a Brindisi*, in «BR», 2 (1970), pp. 85-100.
- GIUNTA F., *Bizantini e bizantinismo nella Sicilia normanna*, Palermo 1974.
- GIUNTA F., *Il Regno tra realtà europea e vocazione mediterranea*, in *Potere, Società e popolo nell'età dei due Guglielmi*, AGNS, IV (Bari - Gioia del Colle 8-10 ott. 1979) Bari 1981, pp. 9-29.
- GOLINELLI P., *Città e culto dei santi nel Medioevo italiano*, (Biblioteca di Storia Urbana, 4 bis), Bologna 1996.
- GRAF A., *Miti, leggende e superstizioni del medio evo*, a cura di C. Alasia, W. Meliga, Milano 2002; 1ª ed. Roma 1892-3.
- GRELLE F., *Ordinamento provinciale e organizzazione locale nell'Italia meridionale*, in *L'Italia meridionale in età tardo antica*, pp. 115-139.
- GROHMANN A., *Le fiere del Regno di Napoli in età aragonese*, Napoli 1969.
- GROS P., TORELLI M., *Storia dell'urbanistica. Il mondo romano*, Roma-Bari 1988.
- GUALAZZINI U., *Parlascio e Perilascio*, (pub. della Facoltà di Giurisprudenza dell'Università di Parma), Milano 1957.
- GUERRIERI G., *I conti normanni di Nardò e Brindisi, 1092-1130*, in «ASPEN», XXVI (1901), pp. 282-314.
- GUERRIERI V., *Articolo storico sù Vescovi della Chiesa Metropolitana di Brindisi*, Napoli 1846.
- GUIDOBONI E. (a c. di), *I terremoti prima del 1000. Storia, archeologia, sismologia*, Bologna 1989.
- GUREVIC A., *Le categorie della cultura medievale*, Torino 1983.
- GUYOTJEANNIN O., *L'Italie méridionale vue du royaume de France*, in *Il Mezzogiorno normanno-svevo visto dall'Europa e dal mondo Mediterraneo*, AGNS, XIII (Bari 21-24 ott. 1997), Bari 1999, pp. 143-173.
- HEAD T., *Discontinuity and Discovery in the cult of saint. Apulia from Late Antiquity to the High Middle Ages*, «Hagiografica. Rivista di

- agiografia e biografia della società internazionale per lo studio del Medio Evo Latino», 6 (1999), pp. 184-211.
- HOUHEN H., *Federico II, l'Ordine Teutonico e il «Castrum» di Mesagne: nuove notizie da vecchi documenti*, in «Castrum Medianum», VI (1998), pp. 27-69.
- HOUHEN H., *Il Castello di Brindisi nell'Età di Federico II e di Carlo I d'Angiò*, in «ASP», L (1997), pp. 69-88.
- HOUHEN H., VETERE B. (a cura di), *Tancredi conte di Lecce re di Sicilia*, Galatina 2004.
- HUBERT É., *Economie de la propriété immobilière, les établissements religieux et leurs patrimoines au XIV^e siècle*, in É. HUBERT (a c. di), *Roma nei secoli XIII e XIV. Cinque saggi*, Roma 1993, pp. 177-229.
- Il Mezzogiorno normanno-svevo e le Crociate*, AGNS, XIV, a cura di G. Musca, (Bari 17-20 ottobre, 2000), Bari 2002.
- ISMAN F., *I bronzi del mistero*, in «Archeo», VII, 11 (nov. 1992), pp. 44-55.
- JACOB A., *Le breve Chronicon Nortmannicum: un véritable faux de Pietro Polidori*, in «QF», 66 (1986), pp. 378-392.
- JACOB A., MARTIN J.M., NOYÉ G. (a cura di), *Histoire et Culture dans l'Italie Byzantine. Acquis et nouvelles recherches*, (Collection de l'École française de Rome 363), Roma 2006.
- JAMISON E., *Some notes on the «Anonymi Gesta Francorum» with special reference to the norman contingent from South Italy and Sicily to the first Crusade*, in *Studies in French language presented to prof. M. D Pope*, Manchester 1939, pp. 189-208; ristampato in EADEM, *Studies on the History of Medieval Sicily and South Italy*, a cura di D. Clementi e T. Völzer, Aalen 1992.
- JURLARO R., *Studio sulla cattedrale di Brindisi*, in «Arte Cristiana», 557 (1968), pp. 225-242.
- JURLARO R., *Il «Martyrium» su cui sorse la basilica di S. Lencio*, in «Rivista di Archeologia Cristiana», XLV (1969), pp. 89-95.
- JURLARO R., *Primi dati sopra l'impianto urbanistico di Brindisi romana*, in «RS», XII (1979), pp. 153-162.
- JURLARO R., *Su alcuni simboli vetero-cristiani e di tradizione vetero cristiana scoperti nel Salento*, in *Atti del II Congresso Nazionale di Archeologia Cristiana*, Roma 1971, pp. 233-243.
- KAMP N., *Gli Arcivescovi di Brindisi nel periodo svevo*, in «BR», V (1973), pp. 3-40.

- KAMP N., *Ascesa, funzione e fortuna dei funzionari scalesi nel regno meridionale del sec. XIII*, in *Scala nel Medioevo*, Atti de Convegno di Studi (Scala, 27-28 ottobre 1995), Amalfi 1996, pp. 33-59.
- KAMP N., *Gli Amalfitani al servizio della monarchia nel periodo svevo del Regno di Sicilia*, in *Documenti e Realtà nel Mezzogiorno italiano e in Età medievale e moderna*, Atti delle giornate di Studio in memoria di Jole Mazzoleni (Amalfi, 10-12 dicembre 1993), Amalfi 1995, pp. 9-37.
- KAMP N., *Kirche und Monarchie im Staufischen Königreich Sizilien, 2. Apulien und Kalabrien*, München 1975.
- KAMP N., *Vescovi e diocesi dell'Italia meridionale nel passaggio dalla dominazione bizantina allo stato normanno*, in P. ROSSETTI (a c. di), *Forme di potere e struttura sociale in Italia nel Medioevo*, (Istituzioni e società nella storia d'Italia, 1), Bologna 1977, pp. 379-397.
- KIESEWETTER A., *Filippo I d'Angiò-Taranto, imperatore nominale di Costantinopoli*, in *Dizionario Biografico degli Italiani*, XLVI (1987), pp. 717-723.
- KIESEWETTER A., *I Principi di Taranto e la Grecia (1294-1373/83)*, in «ASP», LIV (2001), pp. 63-74.
- KRAUTHEIMER R., *Architettura Paleocristiana e Bizantina*, Torino 1986.
- L'Italia meridionale in età Tardoantica*, Atti del Trentottesimo Convegno di Studi sulla Magna Grecia, (Taranto, 2-6 ottobre 1998), Taranto 1999.
- LABAND E.-R., *La Sicile dans les sources narratives de la France de l'Ouest aux XI et XII siècles*, in *Atti del Congresso internazionale di studi sulla Sicilia normanna*, Palermo 1973, pp. 146-161.
- LANDES R.A., *Relics, Apocalypse, and the Deceits of History: Ademar of Chabannes (989-1034)*, Cambridge MA: Harvard University Press 1995.
- LANZONI F., *Le diocesi d'Italia dalle origini al principio del secolo VII*, Faenza 1927.
- LATTANZI E., *Problemi topografici ed urbanistici dell'antica Egnazia*, in «Cenacolo», 4 (1974), pp. 9-21.
- LAURENTIS L., *Appunti di storia brindisina*, in «Annuario di Terra d'Otranto», 2 (1950-1), pp. 5-49.
- Le conoscenze geologiche del territorio salentino*, Atti del convegno di Lecce (12 dic. 1987), a c. del "Centro studi geotecnici e di ingegneria", Lecce 1989.
- LE GOFF J., *La civiltà dell'Occidente Medievale*, Torino 1981.

- LE ROY LADURIE E., *Tempo di festa, tempo di carestia. Storia del clima dall'anno Mille*, Torino 1982.
- LEE C., *Re artù dall'Italia alla Spagna*, in *Mediterranoesis, voci dal Medioevo e dal Rinascimento mediterraneo*, a cura di R. Morosini, C. Perissinotto, Roma 2007, pp. 43-60.
- LEJEUNE R., STIENNON J., *La légend de Roland dans l'art du Moyen Âge*, 2 voll., Bruxelles 1966.
- LEO IMPERIALE M., *Otranto, cantiere Mitello: un centro produttivo nel Mediterraneo bizantino*, Note intorno ad alcune forme ceramiche di fabbricazione locale, in S. Patitucci Uggeri (a cura di), *La Ceramica Altomedievale in Italia*, Firenze 2004, pp. 327-342.
- LIBORIO M.A. (a cura di), *Alessandro nel Medioevo occidentale*, Milano 1997.
- LICINIO R., *Uomini e terre nella Puglia medievale. Dagli svevi agli aragonesi*, Bari 1983.
- LIPPOLIS E., *La formazione e lo sviluppo del centro urbano di Brundisium: aspetti e problemi della ricerca*, in «Taras», VII/2 (1997).
- LOUD G.A., *Il regno normanno-svevo visto dal regno d'Inghilterra*, in *Il Mezzogiorno normanno-svevo visto dall'Europa e dal mondo Mediterraneo*, AGNS, XIII (Bari 21-24 ott. 1997), Bari 1999, pp. 175-195.
- LUGLI G., *Il sistema stradale della Magna Grecia*, in *Vie di Magna Grecia*, Atti del Secondo Convegno di Studi sulla Magna Grecia, (14-18 ottobre, Taranto 1962) Taranto 1963, pp. 23-37.
- LUONGO G., *Alla ricerca del sacro. Le traslazioni dei santi in epoca medievale*, in A. RUGGIERO (a c. di), *Il ritorno di Paolino. 80° dalla traslazione a Nola*, Napoli-Roma 1990, pp. 17-39.
- MADDALENA G.F., CAPUTO A.M., DE CASTRO A., *L'Ordine di Malta a Brindisi*, in «Studi Melitensi», IV (1996), pp. 213-231.
- MARANGIO C., *La romanizzazione dell'ager brundisinus*, in «RS», VIII (1975), pp. 105-133.
- MARANGIO C., *Un decreto senatorio romano a Brindisi*, in *Scritti di antichità in memoria di Benita Sciarra Bardaro*, a c. di C. Marangio, A. Nitti, Fasano 1994, pp. 227-234.
- MARIN D., *La testimonianza di Paolino di Nola sul Cristianesimo nell'Italia meridionale*, in «ASP», XXVII (1974), pp. 161-190.
- MARINAZZO A., *Saggio nell'area di S. Pietro degli Schiavoni a Brindisi (1984)*, in «BR», XIV (1982/85), pp. 73-83.
- MARTIN J.-M., *La Pouille du VI^e au XII^e siècle*, (Collection de l'École Française de Rome, 179), Roma 1993.

- MARTIN J.-M., *La vita quotidiana nell'Italia meridionale al tempo dei Normanni*, Milano 1997.
- MARTIN J.-M., *Foggia nel Medioevo*, Galatina 1998.
- MARTIN J.-M., *Le Domaine Royal de Mesagne aux XII^e et XIII^e siècles*, in *Cavalieri alla Conquista del Sud. Studi sull'Italia normanna in memoria di Léon-Robert Ménager*, a c. di E. Cuozzo e J.-M. Martin, (Centro Europeo di Studi Normanni di Ariano Irpino, Collana di Fonti e Studi, 4), Roma-Bari 1998, pp. 401-421.
- MARTIN J.-M., *Jean, archevêque de Trani et de Siponto, syncelle impérial*, in *Byzance et ses périphéries. Études réunies par Bernard Doumerc et Christophe Picard*, (CNRS-Université de Toulouse-Le Mirail-UMR 5136), 2004.
- MARTIN J.-M., *Le monete d'argento nell'Italia meridionale del secolo XII secondo i documenti d'archivio*, in «Bollettino di Numismatica», n.s., IV, 7 (1986), pp. 85-96.
- MARTIN J.-M., NOYÉ G., *La Capitanata nella storia del Mezzogiorno medievale*, (Società di Storia Patria per la Puglia, Studi e Ricerche, IX), Bari 1991.
- MATHIEU M., *La Sicile normande dans la poesie byzantine*, in «Bollettino del Centro di Studi Filosofici e Linguistici Siciliani», 2 (1954), pp. 52-85.
- MATTECCHIA G., *Il castello di Brindisi*, in *Federico II. Immagine e potere*, a cura di M.S. Calò Mariani e R. Cassano, Venezia 1995, pp. 273-275.
- MATTHEW D., *The Norman kingdom of Sicily*, Cambridge 1992; trad. ital. Roma-Bari 1997, 2^a ed. 2008.
- MAZZARESE FARDELLA E., *Problemi preliminari allo studio del ruolo delle contee nel regno di Sicilia*, in *Società potere e popolo nell'età di Ruggero II*, AGNS, III (Bari, 23-25 maggio 1977), Bari 1979, pp. 41-54.
- MÉNAGER L.-R., *Inventare des familles normandes et franques émigrées en Italie méridionale et en Sicile, XI^e-XII^e siècles*, in *Roberto il Guiscardo e il suo tempo*, AGNS, I (Bari, 28-29 maggio 1973), Roma 1975, pp. 279-410; ristampato in ID., *Hommes et institutions de l'Italie normande*, London 1981.
- MERTENS J. (a cura di), *Herdonia. Scoperta di una città*, Foggia 1995.
- MERTENS J., *Il «castellum» di Ortona*, in *Federico II. Immagine e potere*, a cura di M.S. Calò Mariani e R. Cassano, Venezia 1995, pp. 197-205.
- MIROSLAV MARIN M., *La viabilità antica tra Taranto e Brindisi: la via Appia Antica*, in «ASP», XXXIX, 1-4 (1986), pp. 27-68.

- MOLA R., *Scavi e ricerche sotto la cattedrale di Trani. Notizie dei ritrovamenti*, in «*Vetera Christianorum*», 9 (1972), pp. 361-386.
- MONCIATTI A., SEGRE MONTEL C., *Mosaico*, in *Arti e storia nel Medioevo*, a cura di E. Castelnuovo, G. Sergi, 3 voll.; vol. II, *Del costruire: tecniche, artisti, artigiani, committenti*, Torino 2003; pp. 522-549.
- MONTI G.M., *Altre ricerche sull'ordinamento giudiziario e finanziario angioino-aragonese*, in «*Annali del Seminario Giuridico Economico della R. Università di Bari*», 8/1 (1935), pp. 3-22.
- MOR C.G., *L'età Feudale*, in *Storia politica d'Italia*, 2 voll., Milano 1952.
- MOR C.G., *La lotta fra la chiesa greca e la chiesa latina in Puglia*, in «*ASP*», IV (1951), pp. 60-64.
- MORENO CASSANO R., *Architetture paleocristiane di Egnazia*, in «*Vetera Christianorum*», 12 (1975), pp. 155-191.
- MOSCATI R., *Colonie Amalfitane nell'Italia Meridionale nel periodo Angioino*, in *Studi sulla Repubblica marinara di Amalfi*, (Ente per le antichità e i monumenti della Provincia di Salerno, III), Salerno 1935, pp. 79-96.
- MOSETTI F., *I mari*, in *La Puglia e il mare*, a c. di C.D. Fonseca, Milano 1984.
- MOSETTI F., *Ricerche di acqua in Puglia con metodi geoelettrici*, Bari 1958.
- MOSETTI F., *Studi sui ritmi di piovosità in Puglia e relative applicazioni*, (estr. da «*Tecnica Italiana*», 4, giu. 1958), Trieste 1958.
- MURIALDO G., *La Liguria*, in R. Francovich, G. Noyé (a cura di), *La Storia dell'alto Medioevo italiano alla luce dell'Archeologia*, Atti del convegno internazionale, (Siena, 2-6 dicembre 1992), Firenze 1994, pp. 170-171.
- MURINO M., *Andar per mare nel Medioevo. Le antiche consuetudini marittime italiane*, Chieti 1988.
- MUSCA G., *Saraceni e Bizantini*, in *Storia della Puglia*, pp. 161-178.
- MUSCA G., *Sviluppo urbano e vicende politiche in Puglia. Il caso di Bari medievale*, in C.D. FONSECA (a c. di), *La Puglia tra Medioevo ed età moderna. Città e campagna*, (Civiltà e culture in Puglia, 3), Milano 1981.
- NATELLA P., *Il Castellum Caputaquis fra documentazione e storia*, in *Caputaquis Medievale*, Salerno 1984, pp. 9-53.
- NOVEMBRE D., *Natura e uomo nella morfogenesi dell'ansa portuale di Brindisi*, estr. da «*Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Lecce*», V (1969-1971), Lecce 1973.

- ORSELLI A.M., *Coscienza e immagini della città nelle fonti tra V e IX secolo*, in BROGIOLO (a cura di), *Early medieval towns*, pp. 9-16.
- PALESE S., *Dal Convento alla Parrocchia. La vicenda storica dei Cappuccini a Brindisi, dall'età moderna ad oggi*, in *Il ritorno a Brindisi dei frati Cappuccini e la costruzione della chiesa Ave Maris Stella*, Catalogo della Mostra documentario-fotografica organizzata dall'Archivio di Stato di Brindisi e dalla Parrocchia Ave Maris Stella dei Frati Minori Cappuccini, a cura di R. Savoia, C. Grandieri, Brindisi 1999.
- PALUMBO P.F., *Per un Codice diplomatico dei rapporti tra le due sponde Adriatiche*, in P.F. PALUMBO, V. NOVAK, S. MIJUSCOVIĆ *et alii* (a cura di), *Per una storia delle relazioni tra le due sponde adriatiche*, (Quaderni dell'Archivio Storico Pugliese, 7), Bari 1962.
- PALUMBO P.F., *Tancredi Conte di Lecce Re di Sicilia*, in «Studi Salentini», 67 (1990), pp. 5-194.
- PATITUCCI UGGERI S., *Protomaiolica brindisina. Gruppo I*, in «Faenza», LXV (1979), pp. 241-255.
- PATITUCCI UGGERI S. (a c. di), *La protomaiolica. Bilancio e aggiornamenti*, (Quaderni di «AM», 2), Firenze 1997.
- PATITUCCI UGGERI S., *La ceramica a Brindisi in epoca federiciana*, in *Federico II immagine e potere*, Catalogo della mostra (Bari 1995), a c. di M.S. Calò Mariani, R. Cassano, Venezia 1995, pp. 221-225.
- PATITUCCI UGGERI S., *La ceramica invetriata tardomedievale dell'Italia centro-meridionale*, (Quaderni di «AM», 3), Firenze 2000.
- PATITUCCI UGGERI S., *La ceramica medievale pugliese alla luce degli scavi di Mesagne*, Mesagne 1977.
- PATITUCCI UGGERI S., *Le ceramiche bizantine nella Puglia di età normanna e sveva*, in *Scritti di antichità in memoria di Benita Sciarra Bardaro*, a c. di C. Marangio, A. Nitti, Fasano 1994, pp. 85-98.
- PATITUCCI UGGERI S., *Saggio stratigrafico nell'area di San Pietro degli Schiavoni a Brindisi. Relazione preliminare 1975-1976*, in «RS», IX (1976), pp. 133-200.
- PATITUCCI UGGERI S., *Scavi medievali: alcune notizie preliminari*, in «AM», III (1976), pp. 278-282.
- PATTERSON H., *Contatti commerciali e culturali ad Otranto dal IX al XV secolo: l'evidenza della ceramica*, in *La ceramica nel mondo bizantino tra XI e XV secolo e i suoi rapporti con l'Italia*, Atti del convegno, (Siena-Pontignano 11-13 marzo 1991), Firenze 1993, pp. 101-123.
- PEDIO T., *La chiesa di Brindisi dai Longobardi ai Normanni*, in «ASP», XXIX (1976), pp. 3-47.

- PERONI A., *Osservazioni sul rivestimento nell'architettura del Medioevo: paramento, intonaco, affresco e ceramica*, in AA., XII, 1979, pp. 7-18.
- PEYER H.C., *Città e santi patroni nell'Italia medievale*, Firenze 1998.
- PIOLETTI A., *Artù, Avalon, l'Etna*, in «Quaderni Medievali», 28 (1989), pp. 6-35.
- POPOVIC-RADENKOVIC M., *Le relazioni commerciali fra Dubrovnic e la Puglia nel periodo Angioino*, in «ASPN», XXXVII (1957), pp. 5-36; XXXVIII (1958), pp. 153-206.
- PROLOGO A., *I primi tempi della città di Trani e l'origine probabile del nome della stessa*, Giovinazzo 1883 (rist. Bologna 1983).
- QUACQUARELLI A., *San Leucio e il Paleocristiano di Canosa*, in *San Leucio d'Alessandria*, pp. 21-35.
- RASCHELLÀ F.D., *Itinerari italiani in una miscellanea geografica islandese del XII secolo*, in «Filologia Germanica», XXVIII-XIX (1985-1986), pp. 550-567.
- RAVEGNANI G., *La difesa militare delle città in età giustiniana*, in «Storia della Città», 14 (1980), pp. 87-116.
- REA R., *Il Colosseo e la valle da Teodorico ai Frangipane: note di studio*, in *La storia economica di Roma nell'Altomedioevo alla luce dei recenti scavi archeologici*, Atti del Seminario, (Roma 2-3 apr. 1992), a c. di L. Paroli, P. Delogu, Firenze 1993.
- RIBEZZO F., *Lecce, Brindisi, Otranto nel ciclo creativo dell'epopea normanna e nella Chanson de Roland*, in «ASP», XXVI (1973), pp. 192-215.
- RICCHETTI G. (et alii), *Geodinamica ed evoluzione sedimentaria e tettonica dell'avampaese apulo*, in *L'Appennino Campano-Lucano nel quadro geologico dell'Italia Meridionale*, Atti del 74° Congresso della Società Geologica Italiana (Sorrento 13-17/9/88), (Memorie della Società Geologica Italiana, XLI, 1988), 2 voll., Roma 1992.
- ROMANO G., *Idea del paesaggio italiano*, in *Storia d'Italia*, Annali 5, *Il paesaggio*, a c. di C. De Seta, Torino 1982; pp. 265-269.
- ROMANO G., *Studi sul paesaggio. Storia e immagini*, Torino 1978.
- RUGGERI V., *L'architettura religiosa nell'Impero bizantino, fine VI-IX secolo*, Soveria Mannelli, Messina 1995.
- RUGGIERO A., *Lo specchio dell'agiografo. San Felice nei carmi XV e XVI di Paolino da Nola*, Napoli 1992.
- RUNCIMANN S., *Storia delle Crociate*, 2 voll., Torino 1993³.
- RUSSO L., *Ricerche sull'«Historia Iherosolimitana» di Roberto di Reims*, in «Studi Medievali», XLIII/II (2002), pp. 651-691.

- RUSSO L., *Tancredi e i Bizantini. Sui Gesta Tancredi in expeditione Hierosolymitana di Rodolfo di Caen*, in «Medioevo Greco», 2 (2002), pp. 193-230.
- SACCARDO F., *Venezia. Le importazioni ceramiche tra XII e XIII secolo*, in *Ceramiche, città e commerci nell'Italia tardo-medievale*, Atti del Convegno (Ravello 3-4 maggio 1993), a c. di S. Gelichi, (Documenti di Archeologia, 12), Mantova 1998.
- SAMPAOLESI P., *La chiesa di S. Sofia a Costantinopoli*, Roma 1978.
- San Leucio d'Alessandria e l'Occidente*, Atti del secondo Convegno Nazionale su *Il Santo Patrono*, (Brindisi, 10-11 novembre 1984), Brindisi 1991.
- SANGERMANO G., *Caratteri e momenti di Amalfi medievale e del suo territorio*, Salerno-Roma 1981.
- SCHULZ H.W., *Denkmaeler der Kunst des Mittelalters in Unteritalien*, 2 voll., Dresden 1860-1862.
- SCIARRA B., *Scavi e scoperte nell'area urbana di Brindisi*, in «RS», 3 (1967), pp. 77-86.
- SETTIS FRUGONI C., *Il mosaico di Otranto: modelli culturali e scelte iconografiche*, in «Bull. Ist. Stor. It. Med. Arch. Mur.», 82 (1970), pp. 243-270.
- SETTIS FRUGONI C., *Per una lettura del mosaico pavimentale della cattedrale di Otranto*, in «Bull. Ist. Stor. It. Med. Arch. Mur.», 80 (1968), pp. 213-256.
- SETTIS FRUGONI C., *La fortuna di Alessandro Magno dall'Antichità al Medioevo*, Firenze 1978.
- SETTIS S., *Continuità, distanza, conoscenza. Tre usi dell'antico*, in *Memoria dell'antico nell'arte italiana*, a c. di S. Settis, 3 voll., III. *Dalla tradizione all'archeologia*, Torino 1986, pp. 375-486.
- SIRACUSA G.B., *Il documento originale del concordato di Benevento del 1156 esistente nell'Archivio Segreto Vaticano*, in «Atti della Regia accademia di Scienze Lettere e Arti di Palermo», XIV (1926), pp. 3-11.
- SIRAGO V.A., *Brindisi al tempo di Augusto*, in «BR», XI (1979), pp. 21-38.
- SPINA L., *L'anfiteatro campano di Capua*, Napoli 1997.
- SQUITTIERI A., *Un barone napoletano del '400. Giovanni Antonio del Balzo orsini Principe di Taranto*, in «Rinascenza Salentina», 7 (1939), pp. 138-185.
- STANO STAMPACCHIA A., *Cicerone e Brindisi*, in «BR», IV (1972), pp. 35-58.

- STHAMER E., *L'amministrazione dei Castelli nel regno di Sicilia sotto Federico II e Carlo I d'Angiò*, a cura di C.D. Fonseca, H. Hoben, F. Panarelli, Bari 1996.
- STOPANI R., *La via Francigena del Sud*, Firenze 1992.
- STOPANI R., *Le vie di Pellegrinaggio del Medioevo*, Firenze 1987.
- Storia della Puglia*, 3 voll., vol. 1. *Antichità e Medioevo*, a cura di G. Musca, Bari 1979.
- SZNURA F., *L'espansione urbana di Firenze nel Duecento*, Firenze 1975.
- TADIC J., *La Puglia e le città dalmate nei secoli XII-XIII*, in «ASP», XIII (1960), pp. 187-191.
- TARANTINO F.P., *I segni lapidari nel Castello di Terra di Brindisi*, in «BR», 17 (1985), pp. 107-126.
- TARANTINO F.P., *Il castello di terra di Brindisi*, in «BR», XII (1990), pp. 7-23.
- TARANTINO F.P., *Il nucleo svevo del castello di terra di Brindisi*, in *Federico II e Terra d'Otranto*, Atti del Secondo Conv. Naz. di ricerca storica, (Brindisi 16-17 dic. 1994), Brindisi 2000.
- TODISCO L., PALMIERI M., *Brindisi e la Puglia*, Bari 1964.
- TOMASIN L., *Schede di lessico marinaresco militare medievale*, in «Studi di lessicografia italiana», XIX (2002), pp. 11-33.
- TRAMONTANA S., *Il modello, l'immagine, il progetto politico*, in *Il Mezzogiorno normanno-svevo visto dall'Europa e dal mondo mediterraneo*, AGNS, XIII (Bari 21-24 ottobre 1997), Bari 1999, pp. 9-27.
- TRAMONTANA S., *Il Regno di Sicilia. Uomo e natura dall'XI al XIII secolo*, Torino 1999.
- TRAMONTANA S., *La Monarchia normanna e sveva*, Torino 1998⁹.
- TRAMONTANA S., *La voce dei sudditi nel Regno normanno e svevo*, in «Nuovi Annali della Facoltà di Magistero dell'Università di Messina», 2 (1984), pp. 811-834.
- TRAMONTANA S., *Spazi, lavoro, semina: le tecniche di coltivazione e gli attrezzi agricoli nella Sicilia normanna*, in *Medioevo, Mezzogiorno, Mediterraneo. Studi in onore di Mario Del Treppo*, a c. di G. Rossetti, G. Vitolo, 2 voll., Napoli 2000; vol. II, pp. 43-62.
- TRAVAGLINI E., *I limiti della foresta oritana in documenti e carte dal 1432 al 1809*, (pubbl. della Soc.di St. Pat. per la Puglia, Sez. di Oria, II), Oria 1977.

- UGGERI G. *et alii* (a cura di), *Notiziario topografico salentino. Contributi per la carta archeologica*, in «ASP», XXVI, 1-2 (1973), pp. 289-313.
- UGGERI G., *Contributo all'individuazione dell'ambiente del cosmo-grafo Guidone*, in *Littérature greco-romaine et géographie historique. Mélanges offerts à Roger Dion*, (Caesarodunum, IX b.), Paris 1974; pp. 233-246.
- UGGERI G., *Il porto di Brindisi in età repubblicana*, in *La Puglia in età repubblicana*, Atti del I conv. di st. sulla Puglia romana, (Mesagne 20-22/3/86), a c. di C. Marangio, Mesagne 1986, pp. 47-64.
- UGGERI G., *La viabilità romana nel Salento*, (Testi e Monumenti, IV), Mesagne 1983.
- UGGERI G., *Topografia antica nella Puglia medievale*, in «BR», VI (1974), pp. 133-154.
- UGGERI G., *Un portolano del Salento del XII secolo. Tracce in Guidone ed Edrisi*, in *Scritti di antichità in memoria di Benita Sciarra Bardano*, a c. di C. Marangio, A. Nitti, Fasano 1994, pp. 165-170.
- UGLIONE R. (a c. di), *L'uomo antico e la natura*, Atti del conv. naz. di studi, (Torino 28-30 aprile 1997), (pubbl. dell'Associazione Italiana di Cultura Classica), Torino 1998.
- VACCA N., *Brindisi ignorata*, Trani 1954.
- VALLONE G., *Istituzioni feudali dell'Italia meridionale tra Medioevo ed Antico Regime. L'area salentina*, Roma 1999.
- VANNINI G., *La ceramica "crociata": un documento archeologico da costruire*, in *Toscana e Terrasanta nel Medioevo*, a c. di F. Cardini, (Italia, Oriente, Mediterraneo, I), Firenze 1982, pp. 352-384.
- VETERE B., *Il monastero benedettino di S. Maria «de Neritono». Origine e Costituzione*, in ID., *Città e Monastero. I segni urbani di Nardò (secc. XI-XV)*, Galatina 1986.
- VETERE B., *Salerno «Cattedrale». Aversa e Troia «città nuove»?* , Galatina 1997.
- VIGLINO DAVICO M., DELLA PIANA E. (a c. di), *Dal castrum al "castello" residenziale. Il Medioevo del reintegro o dell'invenzione*, (pubbl. Istituto italiano dei Castelli, Roma), Torino 2000.
- VISCEGLIA M.A., *Territorio feudo e potere locale. Terra d'Otranto tra Medioevo ed età moderna*, Napoli 1988.
- VITALE G., *La formazione del Patriziato urbano nel Mezzogiorno d'Italia: ricerche su Trani*, in «ASP», XCVIII (1980), pp. 99-175.
- VITALE G., *Note di socio-topografia della città di Trani dall'XI al XV sec.*, in «ASP», XCVII (1979), pp. 31-97.

- VLORA A.K., *Contributo allo studio della erosione del suolo in Puglia e dei suoi riflessi economici e sociali*, (estr. da «Annali della Facoltà di Economia e Commercio dell'Università di Bari», 1962-1963, 18), Bari 1963.
- VOLPE G. (a cura di), *San Giusto, la villa, le ecclesiae*, Bari 1998.
- VOLPE G., *Contadini, pastori e mercanti nell'Apulia tardoantica*, Bari 1996.
- VOLPE G., *Paesaggi della Puglia tardoantica*, in *L'Italia meridionale in età tardo antica*, pp. 267-329.
- VOLPE G., *San Giusto e l'Apulia nel contesto dell'Adriatico tardoantico*, in *L'archeologia dell'Adriatico dalla Preistoria al Medioevo*, Atti del Convegno (Ravenna 7-9 giugno 2001), Firenze 2003, 507-536.
- WARD PERKINS B., *L'abbandono degli edifici pubblici a Luni*, in «Quaderni del Centro di Studi Lunense», 3 (1978), pp. 33-46.
- WARD PERKINS B., *Lo scavo nella zona nord del Foro. Sepulture e pozzi d'acqua*, in *Scavi di Luni*, vol. II, Roma 1977, pp. 633-638 e 664-671.
- WHITEHOUSE D., *Un tipo di protomaiolica pugliese del XIII secolo*, in AA., XVI, 1983, p. 75.
- WHITEHOUSE D., *Apulia*, in *La ceramica medievale nel Mediterraneo occidentale*, Atti del Congresso Internazionale, (Siena 8-12 ottobre - Faenza 13 ottobre 1984), Firenze 1986, pp. 573-586.
- WHITEHOUSE D., *Proto-maiolica*, in «Faenza», LXVI (1980), p. 84.
- WIDEMANN F., *Un calendario di lavori agrari in un affresco medievale di Ravello*, in «Rassegna Storica Salernitana», VI/2 (1989), pp. 265-270.
- WILLEMSSEN C.A., *L'enigma di Otranto*, (Civiltà e Storia, I), Galatina 1980.
- WILLIAMS H.F., *La Sicile et l'Italie méridionale dans la littérature française au Moyen Age*, in «Bollettino del Centro di studi filologici e linguistici siciliani», 2 (1954), pp. 85-92.
- YNTEMA D., *La ricerca topografica nel territorio oritano*, in «ASP», XXXIX (1986), fasc. I-IV, pp. 3-26.
- ZAMBLER A., CARABELLESE F., *Le relazioni tra Venezia e Terra d'Otranto dal sec. X al XV*, Trani 1898.
- ZEZZA F. e T., *Il carsismo in Puglia*, Bari 1999.
- ZEZZA F. e T., *Il carsismo nell'area mediterranea, geologia, paleogeografia, biologia*, Atti dell'incontro di studi, (Castro Marina 1-2 sett. 1997), a c. di G. Belmonte *et alii*, (suppl. a «Thalassia Salentina», 23), Lecce 1999.

REFERENZE

FOTOGRAFICHE

BAD, Fototeca "F. BRIAMO", cass. 2 (1869-1966)

- | | | |
|-----------------|----------------------------------|--|
| 2.1 | Porta Mesagne | Dall' <i>Album del Viaggiatore</i> ,
di R. Marzolla (1869) |
| 2.7 | Porta Mesagne | |
| 2.10 | Porta Lecce | (1949) |
| 2.15 | Porta Lecce | |
| 2.16 | Porta Lecce | Prima dell'allargamento da
via Porta Lecce al C.so Ro-
ma, attraversando via Lata
Fine '800 |
| 2.23 | Porta Mesagne | |
| 2.24 bis | Porta Mesagne | Vista da via Carmine (1962) |
| 2.26 | Bastione S. Giorgio | (1965) |
| 2.33 bis | Avanzi di antiche mura | |
| 2.102 | Brindisi. Resti di Torre Cavallo | (1966) |

BPL, Fototeca "A. FRANCO", sch. 37

- | | |
|--------|--|
| 8-9-10 | Scavi nel rione di S. Pietro degli Schiavoni, (1957) |
| 11 | Scavi nel rione di S. Pietro degli Schiavoni, (1958) |
| 12 | Scavi per la costruzione delle case popolari, (1958) |
| 77 | S. Benedetto |
| 78 | S. Paolo |
| 79 | Loggia Balsamo |
| 80 | Portici Piazza Duomo |
| 81 | Chiesa del Cristo |
| 89 | Pianta spagnola del porto |

90	S. Giovanni al Sepolcro
91	Bifora della cattedrale
121	Castello svevo
131	Pianta palazzo arcivescovile
143	S. Anna
179	Porta Lecce
181	Mura di Corte Capozziello
183	Vasche limarie
185	Epigrafe di Lupo Protospatario
213	Scavi Istituto INA
884-887	Scavi in via Casimiro
895	Scavi a S. Pietro degli Schiavoni

ASBr, Fondo Genio Civile Vecchio, Cl. II, tit. 1, b. 47, f. 221
sottof.1

127 - lastra 10	Lavori via del Mare	(1929-30)
143	Lavori nuova fognatura urbana (1929-34)	(1933)
190	Lago allo sbocco di Fiume Grande	(1930)
194 - lastre 78 e 81	Vista laterale sbocco del Fiume Grande	(1930?)
199 - lastra 4 e 8	Sbocco Fiume Grande. Vista verso la Masseria Scorza (sud-est)	
212 - lastra 63	Fiume Piccolo e Fiume Grande. Lavori di Bonifica	anni '30
217 - lastra 59		» »
222 - lastra 61		
266 - lastra 95		
302		

GRAFICHE

ASBr, Sala di Studio, Mappe varie

<i>Brindisi Harbour</i>	Mappa <i>Brindisi Harbour, surveyed by Captan Duca A. Imbert of the Italian Royal Navy 1872... published 20th Nov., London</i>	1875
-------------------------	---	------

ASBr, ASCB, cat.X, cl.1, b.4, fasc.18

Pianta della Città SOCIETÀ ITALIANA

di Brindisi. PER LE CONDOTTE D'ACQUA
Distribuzione Interna 1889

ASBr, ASCB, cat.X, cl. 9, b.1, fasc.1

Piano regolatore. Municipio di Brindisi.
Pianta della Città Elaborati preparatori
di Brindisi per il nuovo piano regolatore 1883

ASBr, ASCB, cat. X, cl. 23, b.1, fasc. 7

Pianta della Città di Progetto di illuminazione pubblica
Brindisi della città di Brindisi,
 Ing. Carlo Fanek 1871

BPL, sez. autori locali

La ricevitoria di Oria tav. IV in *L'Atlante Sallentino*,
 ms. di G. Pacelli 1807

IGM, Firenze, cart. n. 81, doc. n. 20

Brindisi e dintorni Reale Ufficio Topografico,
 mappe varie in scala 1:10000 1863

BNN, sez. Man. e Rari, B^a 29^b (77)

Pianta della Città, Porto *Pianta della Città, Porto, e Rada di*
e Rada di Brindisi *Brindisi con parte delle circonvicine*
campagne. Per servire all'intelligenza
del rapporto fatto sul bonificazione
de' medesimi dal T. Colonnello del
Genio Tironi 1811

BAD, Arch. Arc. Br., Fondo Platee, ms. 28, c.14r

Pianta del Convento di *Platea ò vero inventario di tutti*
S. Paolo di Brindisi *i beni stabili, anche canoni seu cenzi*
enfiteutici perpetui...Del venerabile
Convento di S. Paolo dei Minori
Concentuali di questa fedelissima
città di Brindisi 1738

INDICE DEI NOMI

- Abellinum* 95, 127
Abenardo Pironti 309
Abido, antica città della Misia 13
abitato romano di Br. 90, 91, 92 e n., 93 e n., 161, 163; *forum* 95
Accardo *de comito Thomasio* 225 n.
Accon 71, 72, 225, 362
Acerenza, diocesi 130
Achille, *Achilles de Brundisio, dominus magister camerarius* 205, 209, 214, 217 n.
Acqua Salsa, fontana 173
acquedotto romano di Br. 49, 50; v. anche fontane
acropoli 171
Adalberto, re d'Italia 115 n.
Adémar de Chabannes 347
Adenolfo, *Adenulphus*, arcivescovo di Br. (XIII sec.) 273
Adriano IV, papa 345, v. anche Concordato
Adriatico 8, 19, 20, 21, 41, 70, 86, 120, 168 n., 178, 194, 196, 199, 223, 224, 226, 355, 358; costa 131
Aduco, *preceptor domus Teotoniorum* a Mesagne 264
Aecae, antico centro apulo 81 e n., 118, 139, 157
affidati 26, 57, 269 e n., 282
Africa 70
Agareni 131 n.; v. anche *Gens Ismaelitarum*, Musulmani, incursioni, Saraceni
Agatone, papa 107
Ager brindisinus 22, 88, 83 e n., 85
aggiudicazione 232
Agostiniani di Br. 162 n., 313
S. Agostino, convento di Br. 283 n.; Agostiniani 285 n.
Aione, principe longobardo di Benevento 123 n.
Al Mina, antica città della Siria 68
Albanesi, top. 24
Albania 224; v. anche Apollonia, *Anselmus de Chau*
Albergo delle Indie, in Br. 151 n.
Albericus Burgundus 234
Alberto d'Aquisgrana 362
Albertus de Bononia 221 n.
Alemanni, Alamanni 352 n.; *hospitalis* in Br. 359 n.; v. inoltre *Hospitalia*, S. Maria *Alamannorum* in Mesagne, S. Maria dei Teutonici in Br., Teutonici
Alemannus, bucherius 311
Alessandria d'Egitto 111, 112
Alessandro di Telese 202 n.
Alessandro II, papa 190 e n.
Alessandro III, papa 27

- Alessandro Magno, re (Alessandro III di Macedonia) 326, 329, 337 e n., 369
- Alessandro, figlio di Goffredo di Conversano 195 n.
- Alessio Comneno, imperatore 338 n., 345 n., 351
- alienazione 254, 256
- Alpi 12, 356
- Altavilla (d') famiglia 348, v. anche Boemondo principe, Costanza regina, Guglielmo re, Roberto duca, Ruggero duca, Ruggero re Amalfitani 120, 222, 309; v. anche *negotiatores*
- Amengol, via di Br. 141, 157
- Amiso, antica città greca 12
- S. Anastasio, acquedotto di Br. 55
- Anastasis* 370; v. anche Santo Sepolcro
- anastilosi 149
- Anatolio, vescovo di Milano 116
- Ancona 19, 219, 222; Statuti del Mare 199 n.; Anconetani 220, v. inoltre *Angelus, Iunctus*
- Andrea de *Funicolo* 253
- S. Andrea, *ecclesia* di Br., vicinio 259, 305 n.
- S. Andrea, monastero sull'Isola di Br. 20, 25, 28, 126, 152; abate 213, 216, 276; *vicecomes* 207 n.
- Andrea della Monaca, carmelitano di Br. 152, 325
- Andrea di Coripilato di Trani, mercante 355 e n., 356
- Andrea Pandone, arcivescovo di Br. (XIV sec.) 62
- Andrea, baiulo 256
- Andrea, *episcopus Oretanus* 125-133 e nn.
- Andrea, *presbiter* 206 n.
- Andreas, ferrarius* 201
- anfiteatro, *amphiteatrum* 47, 48, 49, 95; di Br. 113; v. anche Parlascio, *palatium marmoris*
- Angelo Muscettola 220 e n., 269, 309, 319
- Angelus de Ancona* 221 n.
- Angelus de Matera, barberius* 201 n.
- Angioini 37; v. inoltre Carlo re, Filippo principe, Ladislao re, Roberto principe
- Angoctus, iudex* 205, 211
- Anna Comnena, principessa 178, 351
- Annali Baresi 120
- Anonimo Salernitano v. *Chronicon*
- Anselmus de Chau, capitaneus Albanie* 225
- Antico Testamento 326, 330
- Antiochia v. Boemondo
- Antioco, *prefectus* di Br. 111, 113/114 e n., 115, 125 n.; v. anche S. Leucio
- Apani, top. 17, 22, 24
- apocrisario 122
- Apollinare, vescovo di Ravenna 116 n.
- Apollonia, antica città albanese 13
- apotheca* 321
- apparecchio murario pseudoisodomo 146; v. anche cinta muraria
- Appia, via 22, 23, 47, 55, 61, 83, 91 n., 131, 163, 165, 168, 169, 170 n., 316
- Aproculo, vescovo di Br. (IV sec.?) 193 e n., 194 n.
- Apulia* 3, 40, 41, 70, 77, 303 n., 363, 364; *Apuli* 79; *Apulia et Calabria* 81, 82 n.; *corrector* v. *Clo dius Celsinus*; v. anche *Regio II*
- Apulio, *comitus* 199
- Aquisgrana v. Alberto (d')
- Aragonesi 163; v. inoltre Giacomo re, Federico re, Ferdinando re
- Arcadio, imperatore 168 n.
- Archivio Centrale dell'Ordine Teutonico a Vienna 263

- Arcivescovi di Br. 203 n., 213, 271, 339, v. inoltre Andrea Pandone, Baiardo, Balduino, Bartolomeo, Giovanni Carlo Bovio, Guglielmo, Lupo, Nicola, Paolo de Villana Perlas, Pellegrino, Pellegrino d'Asti, Pietro di Bisignano, Pino
- Arco di Augusto a Br. 167 n., 168 n.; a Rimini 168 n.
- Arcus de Manerio, locus* 259, 319
- area forense di Br. 93, 170 n.; v. anche Mercato piazza, Sedile piazza, Casimiro via
- argilla 62
- Argiro di Bari, catapano 112 n.
- Armenia 12; Armeni 208 n.
- Arnaldus de Alnay* 224
- Arpi, antica città della Daunia 81 e n., 118 e n.
- arsenale, di Br. 50, 51, 303 e n., 304 n., 308, 358; v. anche Napoli
- arterie romane v. Appia, Egnazia, Traiana, Traiana-Calabra
- Artù, re dei Britannici 329, 338
- assecuratio* 271
- Atlit (Israele) 68
- Attardus, miles* 202 n.
- Augusta v. Sigfrido
- Avellino 70 v. anche *Abellinum*
- Aversa v. S. Lorenzo, monastero
- Aye d'Avignon, chanson 366
- Aymonus de Sancto Georgio* 260 n.
- Badessa, masseria 24
- Baiardo, arcivescovo di Br. (XII sec.) 26, 193
- baiulatio v. decima*
- Balcani 24, 72; entroterra balcanico 266 n.
- Balduino, arcivescovo di Br. (XII sec.) 44, 193
- Baleari, Isole 13
- Banco di Napoli, masseria 24
- bancum iusticie* 267
- baphium* v. Taranto
- S. Barbara, via 165, 170
- Barbaria* 71, 225; v. anche Africa
- S. Barbato, vescovo di Benevento 122 n.
- barberius v. Angelus*
- barche 224; v. anche Termoli
- Bari 14, 16, 46, 122, 123, 125 n., 127, 197, 200 n., 208, 360-362, 367 n., 370; Baresi 211 n., v. anche Argiro, Grimoaldo, *Nicolaus Boccoetici*, Crisostomo vescovo, Elia arcivescovo; S. Nicola patrono 370; castello 224; porto 225 n., 334; *ecclesiae* v. S. Clemente
- Barletta 17, 360, 367 n.
- S. Barsanofrio, eremita palestinese 124
- S. Bartolomeo, *ecclesia e suburbium* di Br. 317 e n., 319 n.
- Bartolomeo, arcivescovo di Br. (XIV sec.) 273
- Bartolomeo, *bucherius* 311
- Bartolomeus, presbiter* 312
- Basento, fiume 120
- basileus* 123, 130, 187, 189, 203, 335, 338, 347, 348, 351
- Basilicata 3, 70, 226
- Basilio *Boioannes*, funzionario bizantino 138, 139, 157
- Basilio I, imperatore 123 e n.
- S. Basilio, *ecclesia* di Br. 317; regola 193
- Bastione dell'Acqua v. S. Giorgio
- Bastioni S. Giorgio, via 91 n., 170 n.
- Battaglia di Roncisvalle 326 e n., 339, 341, 349 e n.
- Battriana, (*Bactriana*), regione dell'odierno Afghanistan 12
- Beata Maria Dei genitricis, ecclesia*, probabile cattedrale paleocristiana di Br. 153 e n., 193 n.

- Beccai (de li), *locus* 284 n.
- S. Benedetto, monastero di Br. v. S. Maria *Sanctimonialium*
- S. Benedetto, monastero di Conversano 125, 185, 186 e n., 188
- Benedetto VII, papa 125 n.
- Benedictus, iudex* 205
- Benedictus, magister Venetianum* 221; v. anche Venezia
- Benevento 70, 79, 120, 121, 122 n., 129; Concordato (tra Adriano IV e Guglielmo I) 334, 335; Ducato 119, vedi anche *Divisio*; vescovo v. S. Barbato; principi longobardi v. Aione, Gaiderisio, Sicardo, Sicone; Beneventani v. *Petrus*
- Beniamino da Tudela 307 e n.
- Berea, antica città della Palestina 13
- Berengaria di Navarra, principessa 363
- Bergamo 95
- Berkeley George 3
- Bernardo *Crassus* 215 n.
- Biblioteca Nazionale di Parigi 326 n.
- Bisante *de Cantuara* 309 n.
- Bisantius, iudex* 207 n.
- Bisanzio 87, 88, 120, 131, 189 n., 194, 220, 350, 353, 354; Bizantini 89, 121, 157, 162, 171, 191, 286, 305, 334, 337, 354, 356; dominio 179; funzionari 129, 189, v. anche Basilio *Boioannes*, Lupo Protospatario, *Porfirius*, Nicola *Karatenos*; v. inoltre Costantinopoli
- Bisanzio, *comitus* 199
- Biscardus, comitus* 208 n.
- Bisceglie 20, 197 n.
- Boemondo d'Altavilla, figlio di Roberto il Guiscardo, principe d'Antiochia 184, 187, 189 n., 268, 361; *homo domini Boamundi* v. Gilberto; mausoleo a Canosa 339 n., 351, 352, 354
- Bolognesi 220, v. anche *Albertus*
- Bonasenga, *prior domus militiae Templi de Brundisio* 315; v. anche Templari
- boni homines, probi viri* di Br. 200, 204, 209, 210, 213, 214, 261
- Bonifacius, comitus* 208 n., 261
- Bordeaux v. Pellegrino (di)
- Bosforo, stretto 369
- Bosnia 71
- Boso, iudex* 205
- Bove, famiglia 222; v. anche Sergio
- Brindisi Ware, tipologia ceramica 69
- bucella panis* 29
- Buccheria, Bucceria* 282; *bucharius, buccerius* 213, 211, v. anche *Alamannus*, Bartolomeo, Leonardo, *Typaldus Rubeus*
- bugnato rustico 174
- buttarius* v. *Iohannes*
- cabella procurationis antique* 627
- Cadice 13
- Calabria 10, 12, 348; *Calabri* 79, 106 n.
- Callisto II, papa 193
- Calo *notarius, camerarius* di Br. 198
- Calone, acquedotto di Br. 55
- Calvinianum*, fiume 28
- Camassa, via 91 n., 145, 146, 173
- cambiatores* 282, v. anche *Petrus de Benevento*
- camerarii*, di Terra d'Otranto 196; v. inoltre Calo *notarius, Eustasius, Matheus, Petrus*, Ruggero Pironti
- Campania 4, 70; *Campani* 106 n.; città 197 n.
- Canale d'Otranto 20, 196
- canale v. Cillarese, Lapani, Mena, Reale

- Cancelleria Angioina v. Registri
- Canne v. Goffredo conte, Guglielmo *miles*
- Canonici regolari del Santo Sepolcro 316; v. anche S. Sepolcro *ecclesia* di Br., Guglielmo priore canonico, *canonicus* di Br. v. *Michael de Licio*, Nicola, Nicola *de Maraldo*
- Canosa 79, 107/108, 118; diocesi 121, 125-133; vescovi 121/122, 127-133 e n., v. anche Paone vescovo, Giovanni *archiepiscopus*; mausoleo v. Boemondo
- Capaccio, vescovi 127
- Capitanata 31, 138, 140
- capitolato 231
- Capitolo cattedrale v. Chiesa brindisina
- Capitula Regni Neapolitani* 199 n.
- Capo v. Colonna, Leuca, Torre Cavallo
- Cappuccini, rione di Br. 47, 113 n.
- Capua 48, 122, 127, 225; v. anche S. Giovanni monastero *carbonarii* 282
- Carlo Afan de Rivera, direttore generale del *Corpo di Ponti e Strade* del Regno delle Due Sicilie 41
- Carlo I d'Angiò, re di Sicilia 19, 29, 31, 43, 65, 71, 74, 172, 174, 210, 225, 227-245, 281, 285 n., 303, 314; inchiesta 215 n., 223, 282
- Carlo Magno, re dei Franchi, imperatore 342, 345 n., 347; v. anche Viaggio di Carlo Magno
- Carlo Ulisse de Salis Marschlin 36
- Carmeianum*, antico insediamento della Daunia 81
- Carmelitana, acquedotto (fontana) di Br. 55
- Carmelitani di Br. 313 e n.; v. anche Andrea della Monaca
- Carmine, via 169/170, 307
- Carovigno 15, 27
- Carparo 146, 174; top. 15
- Carvineum* v. Carovigno
- Casale, loc. 56
- casali nel territorio di Br. v. Ceglie Messapico, *Mauricium*, Tuturano, San Donaci, San Pancrazio; v. inoltre *Villa*
- Casimiro, via 92, 93, 170 n., 284 n.
- Cassio Dione Cocceiano, senatore e console romano 167 n.
- Castellana, casale 186/187 n.
- Castellano di Coucy, roman 367
- Castello di Terra di Br. 49, 152, 176, 228, 312, 314 e n.; castellano v. *Raynaldus Montis Joe*; assedio 196; torri 173 n.; fase federiciana 163, 173 n., 301, 302, 356, 358; *castrum vetus* 171, 173, 261, 301; vicinio 285; *fossatum* 171 n., 172 n., 174, 301
- Castello Serranova, top. 23
- Catalani 220, v. anche *Thomasius*
- S. Cataldo 20, 21; *suburbium ante Oriam* 27
- Catalogus Baronum* 202
- catepano, *catepanus* di Br. 196, 200 e n., v. anche Giordano Muscettola, Guglielmo, *Iohannocarus Hugonoldi*, *Umfredus*, *Umbrus*, Stefano *de Sancto Blasio*; v. inoltre curia catepanale
- S. Caterina, *ecclesia* di Br. 283 n., 284 n., 356; vicinio 283, 288
- Caterina di Valois, principessa di Taranto moglie di Filippo d'Angiò 274
- Cavaliere di San Giovanni di Gerusalemme v. S. Giovanni
- Cavallerio, piazza 317
- Ceglie Messapico 23, 27
- Celestino III, papa 206 n., 316 e n., 317 n.

- Cellino San Marco 15, 22, 26
 Centoportre, *ecclesia* e monastero presso Giurdignano 86
Centumcellae v. Civitavecchia
 ceramica invetriata 67
 Cerulario v. Scisma
 Chanson de Geste 339 n., 340 n., 341, 343, 365 e n., v. inoltre Aye d'Avignon, Elie de Saint Gilles, Enfances Renier, Escoufle, Galerlan de Bretagne, Garin le Lorrain, Girart de Roussillon, Hugues Capet, La Dame a la Lycorne, Le batard de Bouillon, Lion de Bourges, Saladin, Tournoi Chauvency
 Chanson de Roland 326 e n., 330, 339 e n., 341, 349 n.
 Chelotti Jefferson 149
 S. Chiara, via 95 n., 106 n., 170 n.
 Chiaromonte v. Riccardo
 Chiesa brindisina 62, 125, 128, 202, 203, 204 n., 213, 220 n., 228, 275, 279; Capitolo 29, 62, 63, 172 n., 201 n., 203 n., 206, 209, 210, 212, 213, 216, 217 n., 259, 260 n., 269, 271, 319; casali e possesi 272-281, 318; casali v. San Pancrazio, Principato; cattedrale 94, 95 e n., 106 n.; ciborio marmoreo 204; *civitas Episcopii Sancti Leucii* 126-128; clero 204, 206, 210, 212, 213, 301, 309, 312, 335; complesso arcivescovile 167 n.; curia arcivescovile 268; *demanium* 257; diocesi 189, 212; Episcopio 66, 174, 270, 286; *forum* 269; *homines* e *vassalli* 271, 272, 274, 275; *iudex* v. Mauro de *iudice Lupone*; Mensa 29, 154; mosaico pavimentale della cattedrale 325-354; *tenimenta* 257-281; vicinio 320; cattedrale paleocristiana v. *Beata Maria*
 Chioggia 19
Chronicon Balduini Ninoviensis 357; v. anche Nevers
Chronicon Salernitanum 119, 120, 345 n.
 Cillarese, canale 47, 56, 62, 64
 Cimitile 106 n.
 cinta muraria di Br. 51, 88-90, 155, 157, 163, 173, 174 e n., 175, 176, 254, 301, 307 n., 314, 356; v. anche porta urbana
 Cittadella di Br. 173, 174 e n., 283 n.; v. inoltre Taranto, Milazzo
Civitas Geminiana v. Modena
civitas vetus Brundisii 43, 157, 185, 272, 286
 Civitavecchia 157
 Cizico (Turchia) 13
 S. Clemente, dipendenza dei Templari a Bari 211 n.
 Clermont-Ferrand v. Concilio
Clodius Celsinus Adelphius, corrector della II *Regio* 79
collector 212, 218
 colletta 212
 collina di Levante *passim*
 collina di Ponente *passim*
 Colombo, via 163 n.
 Colonna, Capo 13
 Colonne marmoree di Br. 40, 149-151, 165-171 e n., 176
 Colonne, piazzetta di Br. 149, 166, 317
comes 186 n., 187, 189, v. anche Goffredo e Tancredi di Conversano
comitus 199 n., 207; v. inoltre Apulio, Bisanzio, *Biscardus*, *Bonifacius*, Costantino, Eugenio, Guerisio, Leone, Manuele, Mercurio, Niceforo
 Concilio 107; Clermont-Ferrand 347
Concilium Provinciae 79

- Concilii de Gambono* 200, 214
 Concordato v. Benevento, Worms
 Concordia, largo di Br. 285 n.
 Congregazione, via di Br. 284 n.
 Conserva, fontana di Br. 283 n.,
 312 n., 313
 Conserva, Strada di Br. 163 n.
 Consiglio, via di Br. 142, 145, 170,
 307
 contea normanna 185 e n., v. anche
 Conversano
 Conversano, contea 195 n.; conti
 202, 253, 268 v. anche Goffredo,
 Tancredi; monastero v. S. Bene-
 detto
Conversanus, figlio di *Ysaac index*
 206, 210
 Corfinio 153 n.
 Corfù 352 e n.
 Corinto 67-69, 71, 352 e n.; Acro-
 corinto 174 n.
 Corrado d'Hildesheim, cancelliere
 imperiale 211 n.
 Corsica 13
 Corso Garibaldi a Br. 94 n., 144 n.,
 283 n., 284 n.
 Corti Vecchie, masseria 24
 Costa Guacina, top. 9 e n., 20
 Costantino Muscettola 216 n., 309;
 padre v. *Maurus* Muscettola
 Costantino, *comitus* 199
 Costantinopoli 67, 122, 137, 168
 n., 183, 218 n., 223, 350, 351,
 358, 363; imperatore 338; v.
 inoltre Bisanzio
 Costanza 254, 255, 269
 Costanza d'Altavilla, regina mo-
 glie di Enrico VI 350
 Costanza, figlia del re di Francia,
 moglie di Boemondo d'Altavilla
 268
 Cremona v. Liutprando
 Crisanto, martire v. Daria
 Crisostomo, fontana di Br. 283 n.,
 312 n.
 Crisostomo, vescovo di Bari 129 n.
 Cristianità 341, 349, 365
 Croazia 71
 S. Croce, S. *Cruce*, vicinio 254
 Crociata 69, 349, 354; I 67, IV 68;
 Crociata dei Bambini 363; cro-
 ciati 359 n.
 Cuma 88, 95
 Curia, regia 70, 222, 225, 231, 241,
 259, 260 n., 261; catepanale di
 Br. 212; dei principi di Taranto
 267; pontificia 189 n., 213; v. an-
 che Chiesa brindisina, Papato
 Dalmazia, porti 226 n.
 Danimarca, re 361
 Daria e Crisanto, martiri romani
 venerati ad Oria 124
 darsena v. arsenale
 De Castri, proprietà in Br. 151 n.
 De Dominicis, via di Br. 91
 De Leo, via di Br. 91
 De Marco, proprietà in Br. 151 n.
 de' Muscettola, via di Br. 94 n.
 de' Vavotici, via di Br. 173
decima 55; *dohane et baiulationis*
Brundisii 282; *decima baiulationis*
Tarenti 21; *decima victualium* 279
 del Balzo v. Giovanni Antonio,
 Raymondello
 Delfi 13
 Delta, fiume 24, 62 v. anche Fiume
 Grande
 demanio regio 196, 202, 204, 205,
 207, 268, 285
 S. Demetrio, *ecclesia* di Br., antica
 dipendenza di S. Maria *de Parvo*
Ponte 316, 317 n.; vicinio 317 n.
 Deodato, vescovo di Monopoli 191
 diacono, *diaconus* v. Nicola, Nicola
de Avellana, Riccardo *Sancto-*
rum, Iohannes de Salomia
 Diocleziano, imperatore 77 e n.

- Dionisi, palazzo in Br. 151; giardino 153; piazza 168 n.
 S. Dionisio, *ecclesia* 317 e n.
 Dionisio Camopulo 225
Divisio Ducatus 120; v. anche Benevento
 Dogana, via di Br. 94
Dogana 71; *Dohana civitatis* 258, 261, 282, v. anche *decima*; doganieri, *dobanerii* 258, 261; *Dohana Tarenti* 266, 267
 S. Domenico, convento di Br. 313; Domenicani 313 e n.; v. anche S. Maria Maddalena
dominatio 186 n.
Dominicus Tacconus 312
dominium 262
 Drogone, arcivescovo di Taranto 189 n.
 Duomo, piazza 95 n., 283 n.; via 170 n.
 Durante, *iudex* 214, 220 n.; *iudex* di S. Maria *Sanctimonialium* 269
 Durazzo 20, 130 e n., 178, 222, 225, 350, 358, 361, 362
 Ebrei, Giudei 284 n., 307, 348; iscrizioni epigrafiche 308 n.; v. anche Beniamino da Tudela, Giudaica di Br.
 S. Ecaterina v. S. Caterina
ecclesiae di Br. v. S. Andrea, S. Basilio, S. Caterina, S. Demetrio, S. Dionisio, S. Egidio, S. Eufemia, S. Giorgio *de Templo*, S. Giovanni dei Greci, S. Giuliano, S. *Ippolitus*, S. Leucio, S. Marco, S. Margherita, S. Maria Amalfitana, S. Maria Annunziata, S. Maria *de Cita*, S. Maria *de Columnis*, S. Maria *de Monte*, S. Nicola *de Aren*, S. Nicola *de Casale*, S. Nicola *de Foveano*, Ognissanti, S. Pietro, S. Sebastiano, S. Sepolcro, S. Simeone e Giuda, S. Spirito, S. Stefano, S. Tommaso
ecclesiae v. Centoportè, San Misirino, S. Maria dell'Alto, S. Lorenzo, S. Pietro di Crepacore, S. Clemente di Bari
 Eden 326
 Edrisi, geografo arabo 12, n. 19, 371
 S. Egidio, *ecclesia cum hospitali* di Br. 215 n., 283 n., 285, 312 n., 313; vicinio 283, 288
Egidius, prior hospitalis S. Iohannis de Brundisio 315
 Egitto 349, v. anche Alessandria
 Egnazia, *Egnatia*, città 14, 17 e n., 44, 81; via 130, 178, 358
 Eisenbach Johan Hermann von Riedesel 38, 51
 Eleonora d'Aquitania, regina 363
 Elia, arcivescovo di Bari 191 n.
 Elie de Saint Gilles, chanson 366
 Elisabetta d'Ungheria, principessa santa 357
 Elisabetta *de Falconibus* 267
 Ellesponto 12
 Emma 253, 266 n., 319
 Enfances Renier, chanson 366
 enfiteusi 258
 Enrico Dandolo, doge di Venezia 196, 198 n.
 Enrico I, re di Francia 362
 Enrico VI, imperatore 72, 206, 210, 350
 Enrico, conte di Troyes 362
 epidemia 356
 epigrafe v. Lupo Protospatario
 Episcopo di Br. v. Chiesa brindisina
 Eraclea 12
 Erchemperto 119
 Ercole 12
 S. Ermete, cenobio egiziano 111

- Esarcato d'Italia 115 n.
 Escorciatore, bastione di Br. 308
 Escoufle, chanson 366
 Eudocio, padre di S. Leucio 111
 S. Eufemia, *ecclesia* di Br. e *pittagium* 305
 Eufrate, fiume 13
 Eugenia, martire paleocristiana 116 n.
 Eugenio, *comitus* 208
Euprescius v. S. Leucio
 Eustasio Muscettola 216 n.; figlio v. Giovanni
 Eustasio, *archiepiscopus sante Sedis Oritane sive civitatis Episcopii S. Leucii* 126-133 e nn., 190, 191
Eustasius, figlio di *Achilles de Brundisio* 205, 209
expensores 236
- faro, torre-faro *Lucaballu* 215 e n., 227- 245
 Fasano 14
 Federico II, imperatore 4, 32, 34, 43, 49, 72, 171, 197, 198, 208, 210-212, 219, 228, 229, 263, 272, 273, 282, 302, 314, 349, 355, 357, 358
 Federico III d'Aragona, re 219
 S. Felice di Nola 116 e n.
 Ferdinando I d'Aragona, re di Sicilia 37, 266
 Ferdinando II di Borbone, re delle Due Sicilie 41
 Fermo 219, 222
ferrarius v. *Andreas*
feudum rusticanum 272, 273 n.; v. inoltre *tenimentum*
 Fiandra v. Roberto conte
 fideiussori 232
 Filippo Augusto, re di Francia 363
 Filippo di Beauvais, vescovo 362
 Filippo Ginardo, *Chinardus*, ammiraglio 230 e n.
- Filippo I d'Angiò, principe di Taranto 28, 273 e n.
 Filippo II d'Angiò, principe di Taranto 267 n.
 Firenze 48; Fiorentini 220 v. anche *Loctus Magnus*
 Fiume Grande o Delta 17 e n., 24, 56
 Fiume Piccolo o Luciano 24, 62, 310
 fiume v. *Calvinianum*, San Leucio, Fiume Grande o Delta, Fiume Piccolo o Luciano
 Flaminia, masseria 22
 Flavio Claudio Giuliano, (l'Apostata) imperatore 193
 flotta regia 210, 212, 226
 Foggia 70, 118 e n.; Foggiani 118 n.
fons Calviniani 28; v. anche *Calvinianum*
 Fontana Tancredi 51, 55
 fontane e acquedotti di Br. v. inoltre Acqua Salsa, S. Anastasio, Calone, Carmelitana, *fons Calviniana*, Conserva, Crisostomo, Giardino, Hebrea, Patrizia, Persana, Pomeriana, Tramazzone
Forense Ruginosus 214, 215
 Formia 127
 fornace 70
 Fornari, via di Br. 92, 145, 142, 162 n., 170
 fortezza di Br. v. Castello
 Fozio v. Scisma
 Francescani, Ordine 172, 174, 285 n., 312 n., 315; convento in Br. v. S. Paolo
 S. Francesco di Paola, convento di Br. 144 n.
 Francia 224, 342
 Francisco Gambono 201, 311
Franciscus Theodonus 320
 Frascenelli, top. 28
 Friedrich Leopold Stolberg 36

- Frigia 12
 Fulcherio di Chartres 361, 370
Fustus Campanilis de Ravello 219, 222
- Gaidersio, principe longobardo di Benevento 123
 Gaio Giulio Cesare 91 n.
 Gaio Plinio Secondo 9 e nn., 10, 12
 galea 199 n.; galee regie 212, 224, 303 e n., 355, v. anche arsenale
 galeone 225
 Galeran de Bretagne, chanson 366
 Gallia 41, 44
 Gallipoli 21, 36, 211 n.
 Gange, fiume 13
 Gargano 7, 16; *sinus* 31; v. anche Giovanni vescovo
 Garibaldi v. Corso
 Garin le Lorrain, chanson 366
 gastaldato 120; v. anche Taranto
Gaufredus, catepanus di Br. 206
gazophilacium 88
 Gelasio I, papa 89
generales subventiones 241, 243
 Genovesi 196
Gens Ismaelitarum 121; v. anche Agareni, incursioni, Saraceni
 Gentile, *miles* 201
 George Berkeley 39
Georgius de Brundisio, notarius 207 n.
 Gerusalemme 211 n., 360; Regno e corona 219, 358, 363; v. anche Santo Sepolcro
 Giacinto, martire paleocristiano 116 n.
 Giacomo II d'Aragona, re 219
 S. Giacomo, *S. Iacobus, portus* e *ecclesia* di Br. 144 e n., 319; *suburbium* di Mesagne 265
 Giacomo, *presbiter* 206 n.
 Giancola, top. 22
 Giardino, acquedotto di Br. 55
- Gilberto, *homo domini Boamundi* 25
Ginardus de Templo, Templare 219, 222
 gineceo 79
 Giordano, *Iordanus* Muscettola 205, 218, 309
 S. Giorgio *de Templo*, *ecclesia* di Br. 315
 S. Giorgio, bastione 313 n.
 Giovan Battista Casimiro 19, 55
 Giovanni Antonio del Balzo Orsini, principe di Taranto 266, 267 e n.
 Giovanni Burcaro 321
 Giovanni Carlo Bovio, arcivescovo di Br. (XVI sec.) 9 e n.; visita pastorale 283 n., 284 n., 285 n.
 Giovanni Castaldo, *expensor* 241
 Giovanni *Crassus* 215 n.
 Giovanni da Messina 227-229
 Giovanni da Uzzano, geografo 18
 Giovanni *de Arcudio* 256
 Giovanni *de Brayda*, giustiziere di Terra d'Otranto 305 n.
 Giovanni *de Capitiniiano* 267
 Giovanni *de Paulo* 312
 S. Giovanni dei Greci, *ecclesia* di Br. 317
 S. Giovanni degli Ospedalieri, *de Hospitale* di Br. 315; v. anche *Egidius prior*
 S. Giovanni, monastero di Capua 116 n.
 Giovanni Maria Moricino 152 n.
 Giovanni Muscettola 216 n.
 Giovanni Nonno di Mazzorbo 221
 Giovanni Pipino, giudice 256
 Giovanni Pironti, *iudex Ravellensium et Scalensium* 204, 216 n., 309
 Giovanni Tarantini, ispettore onorario del Ministero della Pubblica Istruzione 92 e n., 113 n., 151-153, 155; via 165, 170, 173

- Giovanni Zimarco 221
- Giovanni, *archiepiscopus Orië* 125-127, 133, 191
- Giovanni, *archiepiscopus sedis Canusine et Brundisine Ecclesie* 125, 129 n., 133
- Giovanni, figlio di Mauro *de Iudice Lupone, procurator generalis collecte* 212
- Giovanni, *miles* 255
- Giovanni, vescovo di Trani, Siponto e Gargano 112 e n.
- Giovinazzo 20; Chiesa 125 n.
- Girart de Roussillon, *chanson* 366
- Giudaica, *Iudaica* di Br. 216 n., 283 n., 284 n., 308, 309, 317; v. anche Ebrei
- Giudei v. Ebrei
- giudice, *iudex* 186 n., v. *Angoctus, Benedictus*, Boso, *Bisantius*, Durante, Giovanni Pipino, Giovanni Pironti, Gualterio, *Iohannes, Iohannes de Ripa, Iohannes de iudice Lupone, Lupus*, Mauro *de iudice Lupone*, Pagano, Mauro Pironti, *Paulus, Philippus de sire Eustacio*, Rogerio, Ruggero Pironti, Spoleto, *Theodorus Malingus, Thoma, Thomasius de Brundisio, Ysaac*
- giudici, *iudices* di Br. 196, v. anche *Angoctus, Bisantius, Theodorus, Theodorus Malingus, Ysaac*, Spoleto
- S. Giuliano, *ecclesia* di Br.; vicinio 283, 288; largo 283 n.
- Giuliano, vescovo di Br. (V sec.) 89
- Giurdignano v. Centoporte
- S. Giusto, complesso paleocristiano nel Tavoliere 88 n.
- Gneo Pompeo Magno 91 n.
- Godino, arcivescovo di Oria e Brindisi 132 e n., 188-193
- Goffredo conte di Canne, figlio di Goffredo di Conversano 195 n.
- Goffredo di Conversano, *comes dominator Brundisii* 25, 41, 55, 184-189 e n., 194, 195, 202, 268, 270, 271, 362; moglie Sichelgaita, figli Alessandro, Goffredo, Guglielmo, Raul, Roberto, Tancredi, Sibilla
- Goffredo di Montescaglioso 184
- Goffredo Malaterra 184, 187, 189 n.
- Goffridus de Francavilla* 198
- Goti 15
- grammaticus* v. *Michael*
- Granafei, proprietà e palazzo in Br. 154, 155
- Grande Archivio di Napoli 263, 264
- Gravina, diocesi 130
- Grecia 371; Greci 12, 13, 38, 44, 69, 209, 339 n., 347, 348, 353; presbiteri in Br. 270; *ecclesie* di rito greco in Br. v. S. Bartolomeo, S. Basilio, S. Ecaterina, S. Giovanni, S. Marco, S. Simeone e Giuda, S. Stefano delle Colonne
- Gregorio IX, papa 32, 161 n., 203 n., 268, 284, 301, 357
- Gregorio Magno, papa 115 e n., 107
- Gregorio VII, papa 128 n., 190
- Gregorio, *episcopus Sancte Brundisine sedis et Monopolitane seu Stunense cibatatis* 126, 129, 132 n., 133, 190 n.
- Grimoaldo di Bari 195
- Grottaglie 23
- Grumento, *Grumentum* 95, 127
- Guadalupi, proprietà in Br. 151 n.
- Gualterio, *iudex* 214
- Gualterius Iannoccarus* 200
- Gualtierio di Trani 253
- Gualtierio Pironti, *dominus e miles* 214, 216 e n.
- Guerra greco-gotica 46
- Guerrisio, *comitus* 199

- Guglielmo 264
 Guglielmo, arcivescovo di Br. (XIV sec.) 274, 325
 Guglielmo I, arcivescovo di Br. (inizi XII sec.) 193
 Guglielmo II, arcivescovo di Br. (seconda metà XII sec.) 193
 Guglielmo I d'Altavilla, re di Sicilia 26, 50, 171, 203, 329, 334, 335, 338 e n., 345 e n.
 Guglielmo II d'Altavilla, re di Sicilia 21, 26, 27, 221, 270, 272, 334, 340 n., 350, 352 n.
 Guglielmo *Calafatus* 320
 Guglielmo *de Sancta Maria*, baiulo 255
 Guglielmo di Malmesbury 347
 Guglielmo di Puglia, Apulo 32, 184, 345 n.
 Guglielmo di Sant'Onorato 223, 225
 Guglielmo di Tiro, vescovo 362
 Guglielmo, duca di Normandia (il Conquistatore) 348, 361
 Guglielmo Lombardo 222
 Guglielmo, *catepanus* di Br. 200
 Guglielmo, conte di Nevers 362
 Guglielmo, figlio di Goffredo di Conversano 195 n.
 Guglielmo, *miles* di Canne 314 n.
 Guglielmo, priore del Santo Sepolcro 316 n.
Guglielmus Crassus 215 n.
Guglielmus Malicia 214
 Guidone, geografo 12 e n.
Guillelmus de Capua 225 n.
 Guinaldo, *magister hospitalis Alamannorum* 314
Gunterius, preceptor Teotonicorum 265
 Hebraea, acquedotto di Br. 55
 Heinrich Volbert Sauerland 263, 264
 Henry Swinburne 38
Herdonia, antico insediamento della Daunia 81, 95
Hipatios, titolare greco della Sede autocefala di Otranto 337
Hispania 41
Horia v. Oria
Hospitalia 313; v. anche Alemanni, S. Martino, S. Maria *Teotonicorum*, S. Giovanni degli Ospedalieri
Hostuneum v. Ostuni
 Hugues Capet, chanson 366
Hydruntum v. Otranto
 Hysmaele 319

Iacobus Bulgarius 320
Iacobus Cassolus, veneziano 225
Iacobus de Eglix, valletto di Carlo I d'Angiò 225
Iacobus de magistro Maroldo 213
Iacobus de Pando 218
Iacobus de sire Nicolai de Mercurio 212
Iacobus, figlio di Mauro *de iudice Lupone* 212
Ianuenses v. Genovesi
Iapygia 7
Iberia 12
 Ida, monte 12
 idropisia 34
 Ilio 13
 Imbricaria, top. 62-65, 70
 immunità 270
 Imola 157
 Impalata, top. 24
 inchiesta 62, 212, v. inoltre Carlo I, Manfredi
 incursioni saracene 131 n.; v. inoltre Agareni, *Gens Ismaelitarum*, Musulmani, Saraceni
 infeudare *in capite de domino rege* 189 n.
ingenierius v. *Iohannes de Tullo*

- Innocenzo III, papa 206
Iohannes Basilus, capitano della flotta veneziana 197, 198 n.
Iohannes Bulcanus 273
Iohannes Capice, dominus baro Licie 214
Iohannes de Brundisio, iudex 201 n.
Iohannes de Ciresa, presbiter 311
Iohannes de iudice Lupone, iudex 205, 211
Iohannes de Licio 260
Iohannes de Neapoli, medicus 214
Iohannes de notaro Petro 209
Iohannes de Onacio 258
Iohannes de Ripa, iudex 213, 214
Iohannes de Salomia, diaconus 209
Iohannes de Tullo, ingenierius 234
Iohannes Frizia, Frectia, Freccia de Ravello, protonotaro del principe di Taranto 276
Iohannes Kinnamos 171, 173 n.
Iohannes Marci 234
Iohannes miles, iudex 205, 206, 211
Iohannes Rana, veneziano 226
Iohannes Rodocallus 269
Iohannes Santillus 214
Iohannes Skilitzes 137
Iohannes, buttarius 201 n.
Iohannes, iaconus 264
Iohannes, iudex 205
Iohannes, presbiter 212
Iohannicius de Maurone 216 n.
Iohannocarus Hugonoldi, catepanus di Br. 200 n.
Iordanus de Protontino, dobanerius di Br. 214 e n., 215 n., 261
 S. Ippolito, *S. Ippolitus*, ecclesia di Br. 260 n., 285 n.; vicinio e strada 285
 Islam 368; v. anche Agareni, *Gens Ismaelitarum*, Musulmani, Saraceni
 Ismael 259
 Isola di S. Andrea, a largo di Br. 8 e n., 9 e n., 18
 Istituto Storico e di Cultura dell'Arma del Genio 151 n.
Itinera Hierosolymitana 360 e n.
Iunctus de Ancona 221
iurisdictio 258, 262, 272, 275
ius decimandi 25
 Janet Ross 40
 Japigia 178
 Jean Battiste Claude Richard, abate di Saint-Non 39, 42
 Jean Renart 366
 La Dame a la Lycorne, chanson 366
 La Piantata, top. 24
 Ladislao d'Angiò-Durazzo, re di Sicilia 267 n.
 Lampsaco 12
 Lapani, canale 50
 Largo Angeli, in Br. 162 n.
 Larino 122
 Lata, via di Br. 313, 317
 Latiano 16, 83
 Lauro, via di Br. 157
 Lazio 87
 Le batard de Bouillon, chanson 366
 Lecce 14, 16, 22, 36, 268; Leccesi 266; baro Licie v. *Iohannes Capice*; v. inoltre Maria d'Enghien contessa, *Petrus de magistro Chalocuro*, Michael
 Legazia apostolica 345 e n.
 Lemno 13
Leo de Athanasio, vicecomes di S. Andrea dell'Isola 155/156, 171 n., 207 n., 301
 Léon Palustre de Mantifaut, archeologo 371
 Leonardo, *bucherius* 311
Leonardus, amministratore di S. Maria Teotonicorum in Br. 264
 Leone Acconciaioco di Ravello 233
 Leone de Masina, presbitero greco 200 n.

- Leone IX, papa 128 n., 190 n.
 Leone, *comitus* 208, 209
 Leone, figlio di *Ursus Castaldus* 216, 309
 Leone, vescovo di Monopoli 126
 Leuca, Capo 13
 S. Leucio, monastero romano 115
 S. Leucio, protovescovo di Br. 34, 49, 117, 111, 112, 192, 194; cattedra 188, 190 e n., 192, 213; *archiepiscopatus* 191; culto 116, 121; basilica e *martyrium* 46, 113 e n., 115 e n., 125 e n., 128, 133, 316; ponte 56; ponte e basilica 57; *rius* 47; *locus* 265; reliquie 107 n., 115; 121, 122, 108, 128, 193; Vita di S. Leucio 34, 47, 107 n., 112, 113 e n., 116 n., 117, 119, 122
Leucius de comito Biscardo 208 n.
Leucius Viscardus 319
 Liberio, papa 194 n.
 Liguria 95
 Limitone dei Greci 22
 Lion de Bourges, chanson 366
 Liutprando da Cremona 123
loca di Br. v. *Arcus de Manerio*, S. Leucio, Oliva Cavata, Orsolilli, *Palma*, *Palus de Alvanis*, *Palus de Muro*, *Perasalus*, Pergola, *Puteum Traiani*, Tor Pisana, *Vetus Pistiniar*
 Locri 13
Loctus Magnus de Florentia 274
 Loggia dei Templari, a Br. 46
 Londra, canonico 363
 Longobardi 121, 122 n.; principi di Benevento v. Aione, Gaiderisio, Sicardo, Sicone; v. inoltre Benevento
 Longobardia, tema 137
 S. Lorenzo da Brindisi 161 n.; via 162 n., 283 n., 301; *ecclesia* presso Mesagne 85 n.; monastero di Aversa 132 n.
 Louis Castellan 35, 42
Lovibardus Friscus, clericus 278
Lucaballu, top. V. Torre Cavallo
 Lucania 13, 127; Lucani 106 n.
 Lucca 48
 Lucera 67-69, 118 n.; arcivescovi 130
 S. Lucia, *ecclesia* di Br. 173, 285 n.; vicinio 285, 320
 Luciano, fiume v. Fiume Piccolo
 Lucio Elio Aurelio Commodo, imperatore 116 n.
 Lucio Giulio Moderato Columella 9
 Lucio III, papa 27
 Ludovico *de Montibus*, giustiziere di Terra d'Otranto 236
 Ludovico di Turingia, langravio 357; seguito 359 n.
 Luigi de Laurentis 149
 Luigi IX, re di Francia 19
Lupiae v. Lecce
Lupinus, nauclerius 212, 318
 Lupo 201 n.
 Lupo Protospataro, cronista 120, 125 n., 129 n., 131 n., 352 n.; funzionario bizantino, epigrafe di Lupo a Br. 138, 140, 165, 167 e n., 168
 Lupo, arcivescovo di Br. (XII sec.) 27, 193, 335
 Lupo, figlio di Mauro *de iudice Lupone* 212
Lupus, iudex 205, 210, 212
lutifigulus 62
 Madonna del Monte v. S. Maria
magister siclarius 218 v. anche *Iacobus de Pando*
 magistrature cittadine di Br. 200, 210, 218
magistri muratores 237
 Magonza, arcivescovo 211 n.
 malaria v. epidemia

- Malenianum*, presso Oria 25
Manduria 29
Manfredi, re di Sicilia 4, 32, 62, 204 n., 210 n., 215; regno 230; inchiesta 212, 214, 215 n., 217 n., 257, 282, 304
Manuele Comneno, imperatore 334
Manuele, *comitus* 207
Mar Caspio 12
Maraldo (de) v. *Nicolas, Petrus*
Marangi, top. 24
S. Marco, *ecclesia* di Br. 317
Marco Aurelio, imperatore 168 n.
Marco Tullio Cicerone 91 n.
Marco Ulpio Nerva Traiano, imperatore 157, 168 n.
Marcovaldo di Anweiler, siniscalco imperiale 206, 211 e n.
Margarito di Brindisi, conte di Malta, ammiraglio del Regno 205-209 e n., 316, 319; *domus* di a Br. Margarito 315
S. Margherita, *ecclesia* di Br., antica dipendenza di S. Maria *de Parvo Ponte* 283 n., 316; vicinio 283, 288
Maria d'Enghien, contessa di Lecce, regina di Sicilia 267
S. Maria, *ecclesia* di Trani 117
S. Maria del Soccorso v. S. Egidio
S. Maria Amalfitana, *ecclesia* di Br. 204 n.
S. Maria Annunziata, *ecclesia* di Br. 284 n., 309; vicinio 285 n.
S. Maria *Antiqua* o *Veterana*, (att. S. Benedetto), monastero v. S. Maria *Sanctimonialium*
S. Maria *de Alamannis*, in Mesagne 264 e n.
S. Maria *de Cita*, *ecclesia* di Br. 269 n., 285; vicinio 260
S. Maria *de Columnis*, *ecclesia* di Br. 312
S. Maria *de Ferurellis*, monastero italo-greco 56 ; abate v. Nicodemo
S. Maria *de Monte*, Madonna del Monte, *ecclesia* di Br. 269, 284 n., 308 n.; vicinio 309
S. Maria *de Parvo Ponte*, abbazia premonstratense in Br. 58, 206 e n., 310 n., 316, 357
S. Maria degli Angeli, monastero di Br. 161 e n., 163 n., 283 n., 285 n.
S. Maria dei Teutonici, *Alamannorum, Teotonicorum* in Br. 63, 264, 265, 266, 312; *hospitalis* 264; cimitero 314; *amministratores* v. Guinaldo *magister hospitalis, Leonardus*
S. Maria del Casale, insediamento 6
S. Maria dell'Alto, *ecclesia* presso Cellino San Marco 85 n.
S. Maria di Leuca 16, 20
S. Maria di Nardò, monastero 185 n.
S. Maria Maddalena, convento dei Domenicani di Br. 29, 283 n., 284 n.
S. Maria Maggiore, Vercelli 329 n.
S. Maria *Sanctimonialium, Monialium* o *Antiqua* o *Veterana* monastero in Br. (attuale S. Benedetto) 28, 29, 46, 57, 157, 161, 184, 185, 195 n., 200 n., 201 n., 202, 205, 209 n., 253, 255, 256, 263-265, 268, 281, 282, 286, 301, 313, 319; badesse v. Scolastica, Teodora; dipendenze v. S. Egidio, S. Martino; giudici e baiuli 269; *homo ecclesiae* 269; saline 58; sepolture 106; vicinio 282; v. inoltre *tenimentum*
Marinus de Marsana 221
Marotta *de Laupa* 254, 255, 269, 319

- Marrafina, top. 56
 Marseda 260
 Marsica 122
 Martina Franca 32
 S. Martino, *ecclesia cum hospitali* 161, 285, 301, 313; presbitero 227-229; vicinio di Br. 64, 318; strada 163 n.
 Masina-S.Giorgio, masseria 83
 Matera, diocesi 130
Matheus de Brundisio, camerarius 205, 211
 Matteo, veneziano 222
Mauricium, casale, Muro Maurizio top. presso Mesagne 28
 Mauro *de iudice Lupone, iudex* della Chiesa Brindisina 212, 213, 269; figli v. Giovanni, *Iacobus*, Lupo
 Mauro *de Maurone* 216 n., 309
 Mauro Pironti, *Ravellensium iudex* 204, 308, 320
Maurone (de) v. *Iohannicius*, Mauro, Pantaleone
Maurone Comite (de), famiglia 219 n.
Maurus Muscettula 216 e n., 269, 309
 mausoleo v. Boemondo
Maximianus de Brundisio, notarius fratello dell'ammiraglio Margarito 209 e n., 211
 Mazzini, via 283 n.
 Measles Ware 67
medicus 282, v. inoltre *Iohannes de Neapoli*, Pasquale, *Robertus Anglicus*
 Mediterraneo 20, 66, 68, 69, 72, 87, 137, 226, 364
 Melfi, sinodo 191 n.
 Mena, canale 94 e n., 143, 144 e n., 170, 284 e n., 306, 308-310
 mercanti, *mercatores* 282, 308, v. anche *negotiatores*, Pietro Balbo, *Pascasius Factorusus*, Venezia, *Trayanus*
 Mercato, piazza 92, 170 n.
 Mercurio, *comitus* 199, 212
 Mesagne, *Mesaneum* 17, 22, 23, 25-27, 83, 212, 214, 264; castellano 266; *castrum* 72, 263; *habitor* 265; villani 268; *suburbium* v. S. Giacomo; v. inoltre porta urbica di Br., *Teutonici domus*
 Messapia 13
 Messina 46; v. anche Giovanni
 Metaponto 79
Michael de Licio, grammaticus canonicus 201 n.
Michelatus, moneta 27
 S. Michele e S. Lorenzo di *Spe lonca, ecclesia* 184
 Michele VII, imperatore 27
 Milano v. Anatolio vescovo
 Milazzo, cittadella 174 n.
milites 198 n., 203, 204 n., 282; v. inoltre *Attardus*, Gentile, *Nicolaus*, *Maritonus*, *Peronus*, *Petrus Brunus*, *Rogerius*, *Umfredus Rogerides*
Militia Christi 340 e n.; *miles* cristiano 341
 Minervino, Chiesa 125 n.
miriarcha 175 n., 176 n.
Misanium v. Mesagne
Misenum 88
 Modena 157
 Mola 20
 Molfetta 20, 197 e n.
 Molise 122
 monasteri e conventi di Br. v. S. Agostino, Sant'Andrea dell'Isola, S. Domenico, S. Francesco di Paola, S. Maria Antiqua o *Sanctimonialium* o *Veterana*, S. Maria Maddalena, S. Maria *de Ferurellis*, S. Maria degli Angeli,

- S. Maria *de Parvo Ponte*, S. Maria dei Teutonici, S. Paolo Mondonuovo, top. 24
 monete, rinvenimenti a Br. 106 e n.; v. anche *Michelatus*
 Monopoli 20, 197 e n., 360; Chiesa 128 e n., 131, 132, 191; clero 190; v. anche Deodato vescovo, Gregorio vescovo, Leone vescovo, Romualdo vescovo
 monoteliti 107
Mons Arene, top. presso Oria 29
Mons Fuscus, tenimentum 28, 272, 273; casale 276
 Montecassino 189 n.
 Montemilone 125 n.
 Montestazzo, top. 24
 Monticelli, top. 26
 mosaico pavimentale v. Chiesa Brindisina, Otranto, Trani, Taranto
 Murge Baresi 14, 23, 32, 33
 Muro Maurizio, top. 22
 Muro Tenente, top. 22
 Muscettola v. Angelo, Costantino, Giovanni, Giordano, *Maurus*
 Musulmani 123; v. anche Agareni, *Gens Ismaelitarum*, incursioni, Saraceni
Mutina v. Mantova
 Napoli 6, 13, 70, 88; arsenale 355; Napoletani 106 n.
 Nardò 202, v. anche S. Maria, monastero
nauclerius 21; v. anche *Lupinus*
 navi regie 225; v. anche galea
negotiatores 201 n., 204, v. anche mercanti, Ravellesi, Scalesi, Amalfitani
 Negroponte 225
 Nervegna, palazzo v. Granafei
 Niceforo Foca, generale bizantino 137
 Niceforo, *comitus* 199
 Niceta Coniata 174 n., 352 e n., 353, 354
 Niceta di Remesiana, vescovo 77
 Nicodemo, abate di S. Maria *de Ferurellis* 271
 Nicola *Crassus*, monaco 215 n.
 Nicola d'Abiola, veneziano 205, 211, 218 n.
 Nicola *de Alboreda* 201 n.
 Nicola *de Avellana*, diacono 318, 320
 Nicola *de Brundisio, notarius* 214
 Nicola *de Galiano*, viceammiraglio 227
 Nicola *de Maraldo, canonicus* 205 n., 213
 Nicola *de Mercurio* 214
 Nicola *de Vetrilo* 201
 Nicola Gambono 201 n.
 Nicola Grasso, *Crassus* 213-215
 Nicola *Karatenos*, funzionario bizantino 175 n.
 Nicola Morrone 244
 S. Nicola *de Aren*, *ecclesia* di Br. 283 e n.; vicinio 288
 S. Nicola *de Casale, ecclesia* di Br. 220 n., 269; vicinio 309
 S. Nicola *de Foveano, ecclesia* di Br. 284 n.; vicinio 284, 288
 S. Nicola *de' Foggiari* v. S. Nicola *de Foveano*
 S. Nicola di Casole, monastero greco presso Otranto 309 n.
 Nicola Saemundarson, abate pellegrino 360
 Nicola sire, figlio del *comitus* Mercurio, *taxator* e *collector* 212, 213; figlio v. *Iacobus*
 Nicola Spinola, ammiraglio 302
 Nicola *Veteranus* 206 n.
 Nicola, arcivescovo di Brindisi (XI sec.) 192, 193 n.
 Nicola, canonico 355 n., 356

- Nicola, *diaconus* fratello dei catapani, *Umfredus* e *Gaufredus* 200 n., 206, 259
- Nicola, protontino 209, 214, 215 n., 217 n.
- Nicolaus, miles* 203 n.
- Nicolaus Ammiratus* 312
- Nicolaus Boccoetici* 198
- Nicolaus de Licio, presbiter* 259
- Nicolaus de Ogento* 232, 233
- Nicolaus Montanarus* 312
- S. Nicolicchio, via 167 n., 284 n.
- Nicolò II, papa 128 n., 190 n.
- Nocera Superiore 48
- Noé 326
- Nola 122; v. anche S. Paolino, S. Felice
- Normanni 130 n., 162, 171, 183, 207 n., 339, 344, 347, 348, 352, 353; conquista normanna 179, 188 n., 189 n., 270, 286, 337
- notaio, *notarius* 186 n.; v. anche Calo, *Georgius de Brundisio*, Nicola, Petracca, *Petrus*, Sansone, Stefano *de Sancto Blasio, Vincentius*
- Nuceria Alfaterna* v. Nocera Superiore
- Obertus Malastrenga* 214
- Occidente 71
- Ocrida v. Teofilatto
- Ofanto, fiume 20, 31 120
- Ognissanti, *ecclesia* di Br. 41, 312 n.; vicinio 260, 285 e n., 311; cimitero 313
- Oliva Cavata, *locus* di Br. 312 e n.
- Onorio II, papa 316 n.
- Onorio III, papa 203 n., 309 n., 316 n., 363
- opus signinum* 94
- Orderico Vitale 184 n., 348, 354
- Ordini monastico-militari 359, v. anche Templari, Teutonici
- Ordonia v. *Herdonia*
- Oria 23, 27, 29, 36, 82, 107, 122, 123, 131 e n., 176 n., 192 n., 263; arcivescovi e vescovi 124-133, v. anche Andrea, Eustasio, Giovanni, Godino, Teodosio; Chiesa e diocesi 127-128; clero 133, 190, 192; foresta 25; signore 273
- Oriente 8, 19, 38, 68-70, 122, 218, 345 n., 369
- Orlando, paladino di Carlo Magno 326, 342, 343, 354
- Orsini v. Giovanni Antonio, Raymondello
- Orso, figlio di Leone Castaldo 216, 309
- Orsolilli, *locus* di Br. 312 e n., 283 n.
- Ospedalieri 315 e n., 359 n., v. anche S. Giovanni
- Ostuni 16, 17; Chiesa 131, 132 e n., 190, 214, v. anche Gregorio vescovo
- Otranto 7 e n., 14 e n., 16, 40, 67, 81, 85, 86, 88, 89, 107, 115, 120 e n., 137, 282, 357, 360, 362, 368; Chiesa 130; Giudei 307; fornaci per la produzione di ceramica 87 e n.; monastero v. S. Nicola di Casole; mosaico pavimentale della cattedrale 329-338 e n.; presule 194, v. anche *Hypatios*, Pietro
- Ottone di Brunswick, imperatore 211
- Padiglione, top. 56
- Paestum* 127
- Paflagonia 13
- Pagano, giudice 264
- Palatium marmorum* di Br. 47, 48; v. anche anfiteatro
- Palermo 4; corte normanna 388
- Palma, locus* di Br. 28
- Palus de Alvanis, locus* 28

- Palus de Muro, locus* 28
 Pandi, top. 56
 Pantaleo Pironti 204, 216 n., 309
 Pantaleone *de Maurone* 216 n., 309; padre Mauro *de Maurone*
 Paolino da Nola 3, 77, 106 n.
 Paolo *de Castello* 253, 254
 Paolo de Villana Perlas, arcivescovo di Br. (XVIII sec.) 113 n.
 Paolo Diacono 116 n., 119, 120 n.
 S. Paolo, convento francescano in Br. 152, 173, 174, 284 n.
 Paone, Pavo, vescovo di Brindisi e Canosa 125, 126 e n., 129 n.
 Papato 188, 334, 345
 Paradiso, top. 28, 56, 108 n.
 Paretone Vecchio, top. 24
 parlascio 49; v. anche anfiteatro
Pascalis, medicus 201 n., 209
Pascasius de Guarino, prepositus custodie marittime Apulie 224
Pascasius Factorusus, mercante ravellese 215, 220, 227-229, 245, 309
 Pasquale II, papa 193
 Pasquale Pironti 309
 Pasquale Simone, ing. (XIX sec.) 51
 Patatella, top. 62
Patricius de Chauris, giustiziere di Terra d'Otranto 236, 238
 Patrizia, acquedotto di Br. 55
 Paul Burget 40
Paulus de iudice Lupone 212
Paulus, index 206
 Pazzano, top. 27
 Pedagne, isole a largo di Br. 8 e n., 18
 Pelagio di Santa Lucia, cardinale 363
 S. Pelino, vescovo e patrono di Br. 194 e n.; *ecclesia* 194, 285 n.; *Vita e ecclesia* 153 e n., 193; vicinio 154 e n., 259, 285, 319
 Pella 13
 pellegrinaggio 316; pellegrini 359 n.
 Pellegrino 253
 Pellegrino II, arcivescovo di Br. (XIII sec.), 210 e n., 212, 215
 Pellegrino d'Asti, arcivescovo di Br. (XIII sec.) 34, 124, 128, 213, 278
 Pellegrino di Bordeaux 23, 81
Perasalus, locus 260 n.
 Pergola, via di Br. 94, 106 n., 308 n.; *locus* 284 n.
 Perna 254
 Pero, Strada di Br. 162 n., 163 n.; top. 312
Peronus Maritonus 201 n.
Perroctus de Louves de Parisio, protomagister 241
 Persana, acquedotto di Br. 55
 Pescara 19
Petracca, notarius 207 n.
Petrus, notarius 209
Petrus Brunus, miles 201 n.
Petrus de Archiepiscopo, dominus 213
Petrus de Benevento, cambiator 214
Petrus de comite Leone 209
Petrus de magistro Chalacuro, Chalocuro de Licio, appaltatore 231-245
Petrus de Mercurio 212
Petrus de Randisio, Raudisio miles 313, 320
Petrus Girardus, veneziano 221
Petrus, camerarius comitis Margariti 205 n.
Petrus, figlio del giudice Maraldo 205, 213
Petrus, figlio di Leone *comitus* 208 n.
 Peucezia 13; Peucezio 12
phendum 254, 255, v. anche *tenimentum*

- Philippus de Hervilla*, giustiziere di Terra d'Otranto 241
- Philippus de sire Eustacio, iudex* 209, 210
- Piazza d'Armi di Br. 314 n.
- Piazza del Popolo a Br. 283, 285
- piazze di Br. v. Cavallerio, Colonne, Duomo, Mercato, Sedile, S. Teresa, Vittoria, Vittorio Emanuele, Piazza del Popolo
- piede bizantino provinciale 149 n.
- S. Pietro, *ecclesia* di Br. 284 n.; vicinio 284, 288
- Pietro Aloysio de Torres, governatore (XVII sec.) 50
- S. Pietro Apostolo 116 n., 193
- Pietro Balbo, mercante 72
- Pietro d'Angicurt 239
- Pietro de *Capitiniamo* 267
- Pietro de *Courtenai* 362
- S. Pietro degli Schiavioni, quartiere di Br. 44, 66, 93, 106 n.
- S. Pietro di Crepacore, *ecclesia* presso Torre Santa Susanna 85 n.
- Pietro di Bisignano, arcivescovo di Br. (XII sec.) 27
- Pietro di Trani, *notarius* 225
- Pietro Mercie, architetto 113 n.
- Pietro Pampilo 256
- Pietro Paolo di Spoleto, *expensor* 241
- Pietro Paparone, (XIII sec.) arcivescovo di Br. 214
- Pietro, vescovo di Otranto 107
- Pilanave*, vicinio 309
- Pino, arcivescovo di Br. (XIV sec) 274, 276
- Pipino, largo di Br. 283 n.
- Pironti v. Abenardo, Giovanni, Gualtiero, Mauro, Pantaleo, Pasquale, Ruggero, Sergio
- Pisanelli, via di Br. 162 n.
- Pisani 196
- pittagium* 304; v. inoltre S. Eufemia, S. Stefano de *Columnis*, S. Tommaso
- Piziniacus* 200
- Platea Publica* 311
- plateaticum* 186 n.; *ius* 267
- Plema, top. 56
- Polibio 8 e n.
- Polignano 200 n.
- Pomeriana, acquedotto di Br. 55
- Ponte Grande o di San Leucio 57, 58; v. anche S. Leucio
- Pontica 12
- Porfirius*, protospatario 125 n.
- porpora 86
- porta urbica di Br. 153, 155; Lecce 91 n., 310 n., 312; Mesagne 51, 90 n., 91 n., 113, 162, 163 e n., 169, 170 n., 301 e n., 306, 312 n., 313; Reale 284 n.; *Sancti Sepulcri* 156, 171 e n., 301, 307
- porto di Br. *passim*, v. anche S. Giacomo
- potatores* 282
- Pozzo di Traiano v. *Puteum*
- Pozzuoli 13
- praefectus navis* 199 n.
- prebende 210 n.
- predium* 22
- prelievo feudale 266
- Premonstratensi 210, 316 n.; Ordine 206 n., 316, 317 n.; monastero di Br. v. S. Maria de *Parvo Ponte*
- presbitero, *presbiter*, *presbiteri* 227-229; greci 270; v. inoltre Andrea, Giacomo, *Iohannes*, Leone de *Masina*, Salvatore, *Sellictus*
- Prete Gianni, lettera 348, 369
- Prezioso, vescovo di Br. (VI/VII sec.) 107, 108 n.
- Primato della Chiesa romana 193
- Principato di Taranto 266, 268, 275; v. anche Filippo I e II d'Angiò,

- Giovanni Antonio e Raymondello del Balzo Orsini
 Principato, casale 273, 274, 276 v.
 anche *Mons Fusculus*
 Procopio di Cesarea 86, 90, 137
procuratores Curie rege 261
prothontinus 199 n.
 Proto, martire paleocristiano 116 n.
 protomaiolica 66-69, 72
protontinus 224, v. anche Nicola,
Pascasius de Guarino
 Provincia, Palazzo 173
 Publio Licinio Valeriano, imperatore 116 n.
 Puglia *passim*; v. anche *Apulia*
 Punta del Serrone, top. 46
 Punta della Contessa, top. 17
 Punta Penne, top. 23
Puteum Suliniani, top. ant. di Br. 28
Puteum Traiani, locus 283 e n.,
 286/288; vicinio 311, 318
- Quattro Macine, masseria presso
 Giuggianello 86 n.
- Ragusa 61, 71, 72, 197 e n.
Rao de Talia 201, 202 e n., 282
 Rao, figlio di *Ryccardus Boccassus*
 216
 Raul de Cambrai 366
 Raul, figlio di Goffredo di Conversano 195 n.
 Ravello 4; Ravellesi 204 e n., v. anche
 Leone Acconciaioco, *Fustus Campanilis*,
Iohannes Frizia, Sergio Bove, *Ravellus Factorus*
 222; famiglie 308 e n., 309
Ravellus Factorus 215 ; figlio v.
Pascasius
 Ravenna v. Apollinare vescovo
 Raymondello del Balzo Orsini,
 conte di Lecce e Soletto, principe
 di Taranto 174 n., 267 n.
- Raymundus Grassus* 260
Raynaldus Montis Joe, castellano
 di Br. 200 n., v. anche Castello di
 Terra
 Reale Ufficio Topografico borbonico 55
 Reale, canale 23
 Reggio Calabria 13
 Reggio Emilia 106 n., 157
Regio II 78, 81, 83 n., 119; *corrector*
 v. *Clodius Celsinus*; v. anche
Apulia et Calabria
 Registri Angioini 70, 224, 303;
 Cancelleria angioina 172
 Regno di Sicilia *passim*
 ribasso 232
 Riccardo di Chiaromonte 195
 Riccardo *Sanctorum, diaconus* 206 n.
 Riccardo, detto Cuor di Leone, re
 d'Inghilterra 363, 367 n.
 Riforma Agraria 24
 Riforma Gregoriana 189 n.
 Rimini 63; v. anche Arco di Augusto
 Rinaldo da Taranto, pittore 6
 Roanz d'Arundel 369
 Roberto d'Altavilla, detto il Guiscardo,
 duca 127, 175 n., 183,
 184, 187, 208 n., 338 n., 345 n.,
 347, 348, 350, 351, 352, 354
 Roberto d'Angiò, principe di Taranto 274
 Roberto di Montescaglioso, *comes*
 184
 Roberto di Normandia, duca 361
 Roberto I de Basunvilla, cognato
 di re Ruggero 195 n.
 Roberto il Monaco 361
 Roberto, conte di Fiandra 361
 Roberto, duca di Normandia 361
 Roberto, figlio di Goffredo di Conversano 195 n.
Robertus Anglicus, medicus 201 n.

- Robertus*, figlio di Manuele *comitus* 208 n.
- Rogadeo, famiglia 222, 308 n.
- Rogerio, *iudex* 214
- Rogierius*, *miles* 201
- Rogierius*, priore di S. Spirito 206
- Rogierius de Masina* 200
- Rogierius de Ripa* 232, 233
- Rogierius Dompne Belle de Brundisio*, appaltatore 230, 231
- Roland* v. Orlando
- Roma 8, 12, 86, 89, 95, 122, 124, 116 n., 168 n., 189 n., 190, 193; monastero v. S. Leucio
- Romania 224-226
- Romanitas* 176
- Romano Diogene, imperatore 187 n.
- Romualdo Guarna, arcivescovo di Salerno 139, 195, 202 n.
- Romualdo, protospataro 185
- Romualdo, vescovo di Monopoli 128 n.
- Roncisvalle v. Battaglia
- Ross Janet 3
- Rudiae* 14, 81
- Rufolo, famiglia 222
- ruga*, *Cambi* 216, 220 n., 308, 309; *Cellariorum* 311; *Lame Iudaice* 256, 284; *Longobardorum* 308 n.; *Magistra* 307, 308, 311, 313; *Magna Scutariorum* 311, 313
- Ruggero Borsa v. Ruggero d'Altavilla
- Ruggero d'Altavilla, detto Borsa, duca, principe di Salerno, figlio di Roberto il Guiscardo 184 e n., 187, 361
- Ruggero *de Hydrunto* 206 n.
- Ruggero Flores, templare 219 e n.
- Ruggero II d'Altavilla, re di Sicilia 4, 26, 174 n., 195 e n., 196, 202 e n., 203, 268, 350, 352 e n., 371
- Ruggero Pironti, *camerarius* e *iudex Ravellensium et Scalensium* in Br. 198, 204, 206, 216 n., 218
- Ruggero, figlio di Goffredo di Conversano 195 n., 206 n.
- Ruvo, Chiesa 125 n.
- Ryccardus Boccassus, dominus* 216
- S. Sabino, vescovo di Canosa 121 e n.
- Sacramento, top. 56
- Saladin, chanson 366
- Salento *passim*
- Salerno 70; v. anche Romualdo Guarna, Ruggero d'Altavilla salina 55
- Salina Vecchia, top. 56
- Salinella, top. 56
- Salomone, Tempio 369
- Salonico 350, 352
- Salvatore, *presbiter* 206 n.
- San Benedetto del Tronto 19
- San Donaci, casale 15, 16, 26, 27, 85
- San Giacomo, torrione 51
- San Giorgio, *ecclesia* di Br. 264
- San Giovanni Malcantone, masseria 86
- San Miserino, top. 26; *ecclesia* presso San Donaci 85 e n.
- San Pancrazio Salentino, casale 26-28, 272, 276; *homines* 278; *baiulus* 278, 281
- San Pietro Vernotico, casale 17
- San Vito dei Normanni 23
- Sannini 106 n.
- Sansone de Gambono* 201
- Sansone, *notarius* 214 e n.
- Santa Oria, locus* 265
- Santo Sepolcro, a Gerusalemme 353, 361; v. anche *Anastasis*
- Saraceni 119/120, 121, 157, 225; v. anche Agareni, *Gens Ismaelitarum*, incursioni, Saraceni sarcofago 92, 153
- Scalesi 204 e n., 222; famiglie 308 e n., 309
- scambi commerciali 196, 197 e n.
- Scannagacto, *expensor* 241

- Scepsi, top. 13
 Schiavoni, top. 24
 Schiavonia, *Sclavonia*, 71, 225, 226
 Sciabiche, via 145, 146
 Sciarra Benita 146
 Scisma 122, 194, 337
 S. Sebastiano, *ecclesia* di Br.; vicinio 285 n.
 S. Secondino, protovescovo di Troia 118 e n.
 Sedile, piazza 91, 92, 153, 155, 170 n.
Sellictus, presbiter 200 n.
 Seminario, vico 167 n.
 Senato romano 167 n.
senior 186 n.; *seniores* 216, 217 n.
 Seno di Levante *passim*
 Seno di Ponente *passim*
 S. Sepolcro, S. *Sepulcrum, ecclesia* di Br. 157, 370, 253; *domus* 319; cabreo 285 n.; vicinio 254, 255, 256, 266 n., 284-286, 288; v. anche porta urbana
 sepolture 153 e n., v. anche Santa Maria *Sanctimonialium*
 Serbia 71
 Sergio Bove di Ravello 226
 Sergio *de Cibulo* 214
 Sergio Pironti 309
Sericus Caballerius, prepositus tarsianatus 224
servitium 186 n., 257, 258, 263, 272, 274, 275, 285
 Sewulfo 360
 Sibila 260 n.
 Sibilla, figlia di Goffredo di Conversano 195 n.
 Sicardo, principe longobardo di Benevento 120
 Sichelgaita, *comitissa* moglie di Goffredo di Conversano 58, 185 e n., 188 e n., 193, 201, 202, 268 n., 269
 Sicilia 131 n., 348; musulmana 347; Regno *passim*
sicla 173
 Sicone, principe longobardo di Benevento 120
 Sidonio Apollinare, prefetto del pretorio 89 n.
 Sigfrido, vescovo di Augusta 357
 sigillo plumbeo 186 n.
 Sigismondo Castromediano, presidente della Commissione Conservatrice dei Monumenti Storici e di Belle Arti di Terra d'Otranto 113 n.
 Silvestro *de Hospitali, expensor* 241
 S. Simeone e Giuda, *ecclesia* di Br. 259, 285 n., 317; vicinio 285
 Simone Canale, veneziano 205, 211, 218 n.
 sinodo v. Melfi
 Sinope 12
 Siponto 118 n., 360; arcivescovi 130; v. anche Giovanni vescovo
 Soletto 14; v. anche Giovanni Antonio e Raymondello del Balzo
 Spagna 13
 S. Spirito, *ecclesia* di Br. 205 e n.
 Spoleto v. *Tirolodus*; Spoletini 220
 Spoleto, *index* 209
 Squillace 95
 Squinzano 15, 22
statera 282
 Stazione marittima 284 n.
 Stefano *de Sancto Blasio notarius*, catepano 205
 S. Stefano *de Columnis*, pittagio di Br. 212, 305
 S. Stefano di Monopoli, monastero 28
 S. Stefano, *ecclesia* di Br. 29
 Stefano, conte di Blois 361
Stephanus Leonis de Selliita 264
 strade di Br. con antica denominazione v. Conserva, Pero, S. Martino, S. *Ippolitus*, Platea Publica, v. anche ruga

- suburbium* di Br. 161 e n., 253, 255, 285, 301, 304, 305 v. anche S. Bartolomeo
Sulmona 194 n.
- tabulamentum* 239
- Tancredi di Conversano, figlio di Goffredo di Conversano 26, 58, 193, 195 e n., 201, 202 e n., 282
- Tancredi, re di Sicilia 197 n., 209, 211, 363
- Tancredus de Magistro Concilio* 214
- Taranto 6, 10, 12, 13, 14, 32, 36, 40, 67-69, 77, 83 n., 106 n., 107, 119, 123, 137, 138, 144 n., 211 n., 268, 368; arcivescovi 130, v. anche Drogone vescovo; *baphium* 81; Cittadella orsiniana 174 n.; clero 189 n.; gastaldato 120; Golfo 21, 70, 131; *milites* 198 n.; Mar Piccolo 16; mosaico pavimentale della cattedrale 338 e n.; principi 223 e n., 266; *tenimenta* 267; *Thermae pentascinenses* 8; v. anche Principato
- tarsianatus* v. arsenale
- Tavoliere 79, 226; v. inoltre S. Giusto
- taxator* 212
- Templari, Ordine 72, 211 n., 219, 229, 236, 315, 359 n.; *domus Templi* a Br. 72, 211 e n., 229; *ecclesia* di Br. v. S. Giorgio *de Templo*; v. inoltre Bonasenga prior, *Ginardus de Templo*, Ruggero Flores; v. inoltre S. Clemente
- Tenedo 12
- tenimentum* 174 n., 186 n.; *Ecclesiae brundisine, francum regium, regium, francum Curie, S. Mariae Sanctimonialium* 253-288; v. anche *Mons Fusculus*
- Teobaldo detto il Vecchio, conte 362
- Teodora, badessa di S. Maria *Sanctimonialium* 253, 254, 266 n.
- Teodorico, imperatore 86
- Teodoro di Gallipoli 214-216, 229, 245
- S. Teodoro d'Amasea, patrono di Br.; arca 169 n.
- Teodoro Stulmafoga 244
- Teodosio, imperatore 79, 111, 116 n., 168 n.
- Teodosio, vescovo di Oria 123, 124, 127
- Teofilatto, arcivescovo di Ocria
- S. Teresa, piazza 173
- terida 224
- Termoli 122, 197 e n.; barche 224
- Terra d'Otranto, *Terra Ydronti*, 31, 197, 226 n., 263; feudatari 198, *in capite de domino rege* 202; *camerarii* 196; *iusticiarius* 207 e n., giustizieri 228-245 v. anche Giovanni *de Brayda*, Ludovico *de Montibus*, *Patricius de Chauris*, *Philippus de Hervilla*
- Terra di Bari 14, 20, 226
- Terra di Lavoro 215
- Terra Santa 34, 184 n., 187, 351, 355, 356, 359, 360, 363, 367
- Terrae Fellini*, top. presso Oria 29
- Terrisius Fasolt, frater Teotoniorum* 266
- Tessaglia 13
- Tessalonica 77, 353
- Teutonici, Ordine 72, 211 n., 219, 229, 263, 265, 314, 315, 359 n.; insediamento a Br. 314; ospedale a Br. 313; *domus* in Mesagne 263, v. anche S. Maria *Alamannorum*; feudo in Mesagne 264; v. inoltre S. Maria dei Teutonici o *Alamannorum* in Br., *Aduco preceptor*, *Gunterius preceptor*, *Terrisius Fasolt* castellano

- Theodorus Malingus, index* 207 n.
Thermae Pentascinenses v. Taranto
Thoma, index di San Pancrazio 278
Thomas de Pando 218
Thomas Phaletro, capitano della flotta veneziana 198 n.
Thomasius Catalanus 221 n.
Thomasius de Brundisio, index 214, 217 n.
 Tiro v. Guglielmo vescovo
Tioldus de Spoletio 221 n.
 Tironi, tenente Colonnello del genio militare napoleonico 144 n.
 S. Tommaso, *ecclesia; pittagium* 305 e n.; vicinio 311
 Tommaso Stulmafoga 244
 Tor Pisana, *locus* 308 n.
 Torchiarolo, casale 16
 Torre Canne, top. 17 e n.
 Torre Cavallo, Capo 17, 18, 19, 56; Torre *Lucaballu*, Cavallo, Caballo 65; località 227, v. anche faro
 Torre di Babele 329
 Torre di San Basilio 152, 153
 Torre Guaceto, top. 17 e n.
 Torre San Gennaro, top. 17
 Torre Santa Susanna 85 n.; v. anche S. Pietro di Crepacore
 Tournoi Chauvency, chanson 366
 Traiana, via 22, 47, 56, 165, 316
 Traiana-Calabria, via 83, 91 n.
 Tramazzone, acquedotto di Br. 55
 Trani 112, 118, 119, 121, 123, 125, 128 n., 200 n., 208 e n., 360, 368; *ecclesia* v. Santa Maria; mosaico pavimentale della cattedrale 329, 338 e n.; *locus cambi* 308 n.; arcivescovi 130, v. anche Giovanni vescovo; *campus Longobardorum* 308 n.; Tranesi 115, v. anche Andrea di Coripilato, Gualtiero, Pietro *notarius*, Sergio Bove
Traslatio Imperii 349
 trattato veneto-brindisino 196-198 e n., 204, 206, 207, 210, 212, 309
Trayanus, mercator 311
 Tremiti, Isole 224
 Trepuzzi 15
tribunal 269 n.
 Tricarico, diocesi 130
 S.ma Trinità di Venosa 184, 185 n.
 Trivento 122
 Troade 12
 Troia (FG) 118, 138, 140, 157; v. inoltre *Ursus*, S. Secondino
 Tunisia 71; Tunisi 225
 Turi 13
Turpin, vescovo 326, 341
 Tursi, diocesi 130
 Tuturano, casale 23-25, 185, 201 n.
Typaldus Rubeus, buccerius 213, 217 n.
 Uggiano La Chiesa 25
 Ugo Arenga, *homo domini Boamundi* 25
 Ugo Falcando 334 n.
 Ugo, conte di Vermendois 362
Umfredus Rogerides, miles 201
Umfredus, catepanus di Br. 200 n., 206
 Università di Br. 61, 215, 210
 Urbano II, papa 128 n., 191, 192 e n., 347
Urso de Cammara 216 n.
 Urso, Orso *Castaldus* 216, 218
 Ursulilli v. Orsolilli
Ursus de Troia 198 e n.
Ursus Galiotus 258
Ursus, lectorarius 201 n.
 usufrutto 253
Valentia Mutatio 83
 Valesio 14
 Valona 222, 225, 362
 Valva v. Sulmona
 vasche limarie 51

Vaste 85

vaxellus 225

Venezia 68, 70-72, 196, 210, 219, 222, 224, 226; navi 218 n.; repubblica 197; terida 224; veneziani, mercanti 196, 197, 199, 222, v. anche *Benedictus*, Simone Canale, Nicola d'Abiola, Giovanni Nonno di Mazzorbo, Giovanni Zimarco, *Iacobus Cassolus*, *Iohannes Rana*, Matteo, *Petrus Girardus*; v. inoltre trattato veneto-brindisino

Venosa 79, 95

Vercelli v. S. Maria Maggiore

vescovi di Br. v. Aproculo, Giuliano, Leucio, Pelino, Prezioso
Vetus Pistiniar, *locus* 283; vicinio 288

viabilità romana di Br. 169

Viaggio di Carlo Magno a Gerusalemme, Voyage de Charlemagne 348, 369

viceammiratus 199 n.

vicecomes 186

vicinio v. S. Andrea, S. Caterina, S. Demetrio, S. Egidio, S. Giuliano, S. Ippolito, S. Margherita, S. Maria *de Cita*, S. Maria *de Monte*, S. Maria *Sanctimonialium*, S. Martino, S. Nicola *de Aren*, S. Nicola *de Casale*, S. Nicola *de Foveano*, S. Pelino, S. Pietro, *Pilanave*, *Puteum Traiani*, S. Sebastiano, S. Sepolcro, S. Simeone e Giuda, S. Tommaso, S. Croce

Victor Delpuech de Comeiras 42

vicus 25

vie di Br. v. Amengol, Bastioni San Giorgio, Camassa, Carmine, Casimiro, Colombo, Congregazione, Consiglio, Dogana, De Dominicis, De Leo, de' Muscettola, de' Vavotici, Duomo, Fornari, Lata, Lauro, Mazzini, Pergola, Pisanelli, Sciabiche, S. Barbara, S. Chiara, S. Nicolicchio, S. Lorenzo, Tarantini; v. anche *loca*, strade

Vienna v. Archivio

Villa Calonis, casale presso Mesagne 27

Villa Cilie v. Ceglie Messapico

Villa Pazani, casale presso Oria v. Pazzano

Villa San Donaci, casale v. San Donaci

Villa Sancti Pancracii, casale v. San Pancrazio Salentino

Villanova, top. 24

villanus 26

Vincent de Beauvais 364, 365

Vincentius, *notarius* 214

Vittoria, piazza di Br. 50

Vittorio Emanuele, piazza di Br. 144

Worms v. Concordato

Ydrontum v. Otranto

Ysaac, *iudex* 206, 207, 210

Zecca imperiale di Br. 217

Zingara, top. 24

Zita 253, 254

Pubblicazioni dell'Università Suor Orsola Benincasa

HISTORICA

Collana diretta da

PIERO CRAVERI ERRICO CUOZZO GIUSEPPE GALASSO

13

Collana *Historica*

1. G. GALASSO, *Dalla "libertà d'Italia" alle "preponderanze straniere"*, 1997.
2. G. MASI, *Dal Collenuccio a Tommaso Costo: vicende della storiografia napoletana fra Cinque e Seicento*, 1999.
3. P. SCARAMELLA, *L'inquisizione romana e i Valdesi di Calabria (1554-1703)*, 1999.
4. L. TRAMA, *Un'Opera Pia nell'Italia unita. Il "Suor Orsola Benincasa" dall'Unità alla nascita del Magistero*, 2000.
5. E. NOVI CHAVARRIA, *Il governo delle anime. Azione pastorale, predicazioni e missioni nel Mezzogiorno d'Italia*, 2001.
6. V. FIORELLI, *Una santa della città. Suor Orsola Benincasa e la devozione napoletana tra Cinquecento e Seicento*, 2001.
7. M. MIELE, *I concili provinciali del Mezzogiorno in età moderna*, 2001.
8. F. COZZETTO, *Lo Stato di Aiello. Feudo, istituzioni e società nel Mezzogiorno moderno*, 2001.
9. G. AMATUCCIO, *Mirabiliter pugnauerunt. L'esercito del Regno di Sicilia al tempo di Federico II*, 2003.
10. M. IADANZA, *Il Console di Dio. Pensiero e azione sociale nel Registrum epistolarum di Gregorio Magno*, 2003.
11. A.M. VOCI, *Tra Borboni, Francia e Italia. Il recupero di Palazzo Farnese al patrimonio italiano*, 2005.
12. A.M. VOCI, *Wolfgang Helbig a Napoli 1863-1865. Archeologia e politica dopo l'annessione*, 2007.

Finito di stampare nel mese di marzo 2009
da Cangiano Grafica, Napoli
per conto di Editoriale Scientifica s.r.l.